A. DE HARTHAUSEN

ÉTUDES SUR LA RUSSIE






BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

ETUDES

sur

la situation intérieure, la vie nationale
et les institutions rurales

de la

RUSSIE

par

Le Baron Auguste de Harthausen.

l'Europe. Отъ одного берега отсталъ къ
другому не присталъ.
(J'ai quitté un bord, et n'ai pas encore atteint l'autre.)
la Russie. Сижу у моря и жду погоды.
(Je suis assise sur le rivage et j'attends le vent.)
(Proverbes populaires russes.)



EDITION FRANÇAISE.

TROISIÈME VOLUME.

BERLIN,
LIBRAIRIE B. BEHR
Oberwallstrasse 12 et 13.

PARIS,
LIBRAIRIE D'AMYOT
6, rue de la Paix.

1853.

AVANT PROPOS.

Des circonstances indépendantes de la volonté de l'auteur ont été cause que l'édition française du 3ième volume de cet ouvrage, au lieu d'être publiée simultanément avec l'édition allemande, n'a pu paraître qu'un an plus tard. Cependant l'édition française a tiré de ce retard des avantages sensibles. L'ouvrage allemand contenait quelques inexactitudes que l'auteur a pu rectifier dans l'édition française.

Dans le chapitre relatif aux forces militaires de la Russie, l'auteur a pu utiliser des notes officielles qui lui ont été transmises au sujet des modi-

fications introduites depuis l'année **1850**, dans la formation des corps de troupes.

L'auteur possède encore des matériaux suffisants pour en composer un quatrième volume complémentaire, qu'il se propose de publier suivant que le temps et les circonstances lui paraîtront favorables.

Sommaire des chapitres du troisième tome.

II. Les troupes irrégulières.

Définition et division.

Chapitre I.

Retour et arrivée à Moscou. — Observations sur le climat. — Mes relations à Moscou. — Physionomie de la haute-volée. — La jeune Russie et ses tendances nationales. — Ce qu'elles ont de vrai, ce qu'elles ont de faux. — La reprise du vieux costume russe. — La culture russe et celle de l'Occident. — Tendance du peuple et du gouvernement à s'approprier la civilisation de l'Occident. — Influence des droits romain et germanique sur les institutions nationales de la Russie. La législation, le *Swod*; leurs conséquences. — La publication du code fait cesser le manque de garanties légales; elle supprime certaines coutumes salutaires, égare la conscience du droit dans le peuple et empêche le développement d'une législation nationale. — Efforts de la jeune Russie savante pour combattre ces conséquences. — Sympathie qui unit tous les Slaves; antipathie générale contre les Allemands. — Injustice de cette antipathie de la part des Vendes et des Polonais, et surtout de la part des Russes. — Ce que la Russie doit aux Allemands. — Funeste influence des Français. — Influence salutaire de la science allemande. — Influence des Allemands des provinces Baltiques sur la vieille Russie.

Le 29 octobre, nouveau style (date correspondant au 17, ancien style), 1843, nous arrivâmes de nouveau à Moscou, point de départ de notre voyage. Jusqu'au 26, nous avions eu un temps d'automne sombre et pluvieux, qui se mit à la gelée, quand nous entrâmes dans Tula. A Moscou, on était en plein hiver, et pourtant nous n'étions qu'à la fin d'octobre. Depuis cette époque jusqu'à celle de mon départ de Russie, en avril 1844, ce temps d'hiver resta stationnaire. Mais en Russie, les hivers sont beaucoup plus agréables qu'en Allemagne. Pour peu qu'il soit tombé une quantité suffisante de neige, on jouit presque constamment d'un temps beau, serein, calme, et dès qu'il ne fait pas de vent, un froid

même de 30 à 40 degrés Réaumur n'est guère pénible, tandis qu'un froid de 6 à 7 degrés, accompagné de tourbillons de neige tels qu'on en voit souvent dans les steppes, menace toute créature vivante d'une mort presqu'inévitable.

Ainsi qu'il est d'usage parmi les étrangers qui arrivent à Moscou, je m'établis dans une pension bourgeoise. Après avoir souffert, pendant la première quinzaine, d'un accès de fièvre intermittente qui m'avait pris en Crimée, où cette maladie est assez fréquente, je me mis à faire des visites et à me ménager d'utiles relations, pour apprendre, voir et entendre ce qui pouvait être favorable au but de mon voyage. Ce fut surtout M. le Baron Alexandre de Meyendorff, qui se chargea du soin de me présenter partout. M. le B[on] de Meyendorff avait été, quelques années auparavant, chef d'une société de voyage, que le ministre des finances C[te] de Cancrine avait chargée de parcourir toutes les parties de la Russie, pour étudier les ressources que la nature y peut offrir à l'industrie nationale. L'excellente „description de voyage" du professeur Blasius, de Brunswick, publiée en 1848, fut un des résultats littéraires de cette expédition scientifique. M. le B[on] de Meyendorff qui possède un immense trésor d'expériences et d'observations, n'a fait paraître jusqu'à présent que très peu de publications, mais qui toutes se recommandent par un mérite supérieur.

J'ai fait à Moscou des connaissances très variées et en partie très intéressantes. Le gouverneur général Galitzine, ce noble type des anciens boyards, que j'avais appris à connaître avant mon départ, était mort depuis, et il avait été remplacé par le prince Troubetzkoï. Ce dernier et son épouse, une des dames les plus bienfaisantes de Moscou, m'honorèrent de l'accueil le plus amical, et j'eus l'avantage de rencontrer dans leurs cercles et dans leurs soirées tout ce qui appartient à la haute société de Moscou. J'allai voir le gouverneur du

Kremlin, M. le général et sénateur de Stahl, excellent militaire, d'un esprit fin et observateur, auquel je suis redevable d'une foule de renseignemens précieux. Parmi les fonctionnaires supérieurs avec lesquels je fus mis en rapport, je crois devoir citer M. M. les sénateurs Kinfieff, Wassiltchikoff et son aimable famille, le chef de la police et maréchal de la noblesse Nebalzine etc.; parmi les savants et les professeurs de Moscou, qui presque tous devaient leur éducation scientifique aux universités allemandes, je nommerai: le professeur Kroukoff archéologue, M. M. Schévyreff, Bodianski slaviste éminent et élève de Schaffarik, Schéveleff, Maroschkine, de l'institut arménien, Granovski, Pagodine, un des premiers historiens critiques, enfin le professeur Snégireff, une des autorités les plus compétentes de la Russie sur les antiquités linguistiques, la poésie nationale et les mœurs populaires. Je dois avouer que ce fut dans mes rapports avec la jeune noblesse russe que je trouvai le plus de charme et d'intérêt. C'étaient d'ardens patriotes qui sympathisaient avec ma manière d'envisager la vie nationale de la Russie, et qui m'offrirent l'hospitalité la plus cordiale; j'obéis donc à un sentiment de gratitude en citant les noms de M. M. Melgounoff, Kascheleff, Saverbéjeff, Schadajeff, Kiréjeff, Samarine, Kiréjevsky, du poète Khamiakoff etc. J'entrai en relation plus intime avec M. Aksakoff, un des hommes les plus spirituels que j'aie connus en Russie, et avec M. Pavloff poète renommé, connu et apprécié dans toute l'Europe, et dont l'aimable épouse, allemande d'origine, s'est fait connaître par de charmantes poésies écrites dans les deux langues russe et allemande.

J'ai cité tous ces noms pour prouver à mes lecteurs, que durant mon séjour à Moscou, j'ai entretenu des relations très nombreuses avec des Russes; contrairement à ce qui avait eu lieu à St. Pétersbourg où je n'avais été presqu'exclusivement en rapport qu'avec des Allemands, je ne fis la connaissance d'aucun compatriote, à l'excep-

tion de M. le Dr Haas, homme très remarquable. Cette différence s'explique par la nature des circonstances et par le but que je poursuivais.

Je ne sais si l'on prendra en bonne ou mauvaise part, que j'avoue franchement que je n'ai guère trouvé de différence essentielle, entre la physionomie de ce qu'on appelle la bonne société à Moscou, et celle des autres grandes villes de l'Europe, telles que Berlin, Vienne, Paris. En parcourant les salons élégans du gouverneur général, à l'occasion d'une grande soirée ou d'un bal, je pouvais me croire transporté à Paris, d'autant plus que je n'entendais partout que des conversations françaises. Pour commencer par l'extérieur physique, il eût été impossible de distinguer dans les formes et les physionomies un type national caractéristique. Tout y est comme chez nous. Des tailles hautes, moyennes, petites, élancées, grèles, fortes, corpulentes; des cheveux noirs, bruns, blonds; des yeux noirs, gris, verts, bleus; des physionomies plastiques, bien marquées, mais en partie aussi des traits rappelant la race des mongols et celle des mulâtres, des figures aplaties et sans expression; les uniformes variés, les plus élégantes toilettes parisiennes, les mouvemens, les danses, les parties de jeux, les conversations, nulle part de différence bien sensible avec le beau monde des autres parties de l'Europe.

La jeunesse russe s'est tournée avec beaucoup de sympathie vers le passé historique de la Russie, vers les mœurs, les coutumes et les traditions populaires. C'est un fait qui se fait remarquer aussi dans le reste de l'Europe. Nous avons vu qu'en Allemagne, à l'époque de la domination française, les esprits les plus nobles se sont occupés à étudier avec une pieuse ardeur l'histoire et les rapports antérieurs du peuple allemand, à recueillir et à faire connaître les poésies populaires, les mœurs et les coutumes des ancêtres, à épurer la

langue et à favoriser son développement dans un sens vraiment national.

Après les guerres de l'indépendance de 1815, la jeune génération se sentit poussée par un enthousiasme chaleureux à faire renaître les anciennes institutions populaires, et l'on conçoit que ce projet n'était point réalisable. En partie, cette tendance dégénéra bientôt en enfantillages; on fit étalage d'anciens costumes, de grands sabres, de chevelures et de barbes flottantes ce qui, du reste, n'amena pas un costume permanent, mais une mode très éphémère; en partie cette fantaisie passa dans le domaine de la politique et apparut sous les formes de la Teutomanie, des *Burschenschaft* etc. qui se transformèrent bientôt après en une démagogie athée et stupide.

Tant que les projets de la jeune Russie tendent à l'exploration scientifique du passé, de l'histoire nationale, des poésies, des mœurs et des coutumes populaires, elle a droit aux plus grands éloges. Je la loue encore de vouloir conserver les antiquités de son pays et de rester fidèle aux mœurs de ses ancêtres; mais là devraient être son but et sa limite; tout ce qui va au delà n'est que folie ou puérilités . . . . La civilisation moderne est comme l'arbre de la science; quiconque en a goûté, ne saurait retourner à l'innocence des mœurs primitives et de la vie patriarcale!

Les classes intelligentes sont, en Russie, séparées du peuple proprement dit, par un abime beaucoup plus large que dans le reste de l'Europe, où les positions sociales s'expliquent moins par les différences intellectuelles que par la manière de vivre et les proportions de fortune. Dans les autres pays de l'Europe, le peuple possède au fond la même culture que les classes élevées, seulement cette culture est moins profonde et moins développée. Il en est bien autrement en Russie. Les hautes classes ont adopté la culture européenne, tandis que le peuple conserve l'ancienne culture natio-

nale qui se trouve à un degré bien inférieur, et forme un contraste frappant avec celle de l'Europe. Il n'y a que l'idiôme et la religion qui soient communs à ces deux élémens de la nation. Développer ces points de contact par l'intelligence de l'élément civilisé et par les inspirations de l'élément patriarcal, ce serait là une tâche vraiment digne des hommes qui se sont mis à la tête du mouvement national.

On a fait à la cour, de la coiffure d'une paysanne russe, un costume de cérémonie. Des portraits de l'impératrice même la représentent dans ce costume aussi beau et aussi pittoresque que majestueux. Nous aimons à espérer que ceci n'est pas une mode, et que ce costume restera. Cela doit faire une bien douce impression sur le russe, sur le mouchik, de voir son impératrice portant la même coiffure qu'il est habitué de voir porter à sa fiancée ou à sa femme dans les occasions solennelles. Mais si de jeunes évaporés ont tenté, il y a quelques années, d'emprunter quelque chose, non au costume des mouchiks actuels, mais bien à l'ancien costume de cour russe du dernier siècle, ce fut un badinage aussi niais qu'inoffensif. Ils en furent punis par le peuple même, par les mouchiks qui n'y virent qu'une mode empruntée aux Allemands (*Niemetz*).

D'un autre côté, cette juste prédilection pour les traditions nationales, a donné naissance à une haine injuste contre tout ce qui est venu de l'étranger, haine qui prouve plus de passion que de raison, et qui n'est nullement en rapport avec la situation du pays. Ces architectes d'un nouveau système social et politique qu'ils ne voudraient construire qu'avec des élémens purement nationaux, seraient bien embarrassés de trouver les matériaux nécessaires pour élever cet édifice. Il manquerait, en Russie, de matières premières pour en asseoir les fondemens et pour satisfaire aux besoins du peuple.

Il est possible de conserver et de développer ulté-

rieurement les traditions nationales qui sont encore vivaces dans le peuple; mais vouloir ressusciter des usages oubliés depuis longtemps, serait une innovation aussi insensée qu'arbitraire. Allez dire au peuple: „Dépose le cafetan, qui est d'origine tatare; reprends l'ancien costume slave du XIIème siècle!“ Il se rirait de vous, sans vous comprendre .... Bien des choses qui vous ont été transmises par la civilisation occidentale, sont venues remplacer des institutions nationales qui ne sont plus praticables, ou satisfaire à des besoins anciens ou nouveaux, mais devenus indispensables. Dans les deux cas, ces importations peuvent être considérées comme un élément nécessaire de votre vie nationale.

Les amateurs de l'antique nationalité ont formé une école politique qui condamne tout le système adopté depuis trois siècles et inauguré par Pierre Ier. Cette école propose d'abandonner toutes les institutions empruntées à la civilisation étrangère et, en revanche, de cultiver et de féconder tous les germes nationaux.

En général, ma manière d'envisager la situation du peuple russe est en rapport avec les opinions et les tendances que je viens de caractériser. Mais il importe d'appliquer ces principes généraux aux relations spéciales de la politique russe et de la vie populaire; et il sera facile de prouver que la proposition fondamentale de cette école politique, érigée en système général, est aussi fausse dans ses prémisses que dans sa conclusion. On aurait tort de croire que les czars et les empereurs, depuis Ivan Vasiliewitsch, n'aient tendu à s'approcher de l'Occident et à en adopter la civilisation, que par préjugé et parce que tel était leur bon plaisir. C'était plutôt une nécessité intrinsèque, une condition *sine quâ non* de l'existence nationale; c'était un besoin instinctif du peuple lui-même et auquel ces monarques n'ont fait que céder.

De tout temps, la Russie a fait partie de l'Europe; les Russes forment un peuple européen, le plus puissant

de la race slave, qui à elle seule constitue un bon tiers de la population européenne. Quand le peuple russe commençait à avoir le sentiment de sa force et à sentir le besoin de l'unité, il connut le christianisme et la civilisation chrétienne qui lui fut transmise de Rome et de Constantinople. Depuis cette époque jusqu'à l'invasion des Mongols, il resta à peu près au niveau de la civilisation des autres peuplades du nord, appartenant aux races slave et scandinave. Alors vinrent quelques siècles d'oppression par les Mongols, qui renversèrent la civilisation existante, sans en détruire les germes. Enfin le peuple se réveilla et secoua le joug de l'étranger; mais plus le désir du progrès était fort, moins les moyens se trouvaient suffisans. Tout progrès est traditionnel, aucune nation ne peut l'obtenir de ses propres forces et avec ses propres moyens; de tout temps les nations ont appris l'une de l'autre. Où la Russie devait-elle chercher les moyens de civilisation et de progrès? Les Mongols, les Tatares, les Persans et les Turcs n'avaient rien à lui offrir.*) Le peuple grec auquel elle était liée par la communauté de la religion, était réduit lui-même à l'esclavage, et manquait de toute force pour le progrès. Il ne restait donc que l'Europe occidentale, à laquelle les Russes pussent s'adresser pour lui demander des moyens d'instruction et de culture. Des antipathies nationales et des guerres incessantes les tenaient séparés des Polonais et des Suédois, leurs plus proches voisins. Ils devaient donc nécessairement se mettre en rapport avec les nations qui se trouvaient à la tête de la civilisation c.-à-d. les Allemands, les Hollandais, les Anglais et les Français. Déjà au XVIème siècle pour perfectionner les métiers, les établissemens industriels et commerciaux, on avait fait

*) Cependant elle leur a emprunté bien des choses, quant à la manière de vivre, au costume, à l'habitation, aux ustensiles etc. Elle doit aux Chinois, les tablettes arithmétiques et peut-être la théière (*Samovar*).

venir des hommes de ces pays que l'on appela „hôtes" et auxquels on accorda de grands privilèges. A cette époque, des Anglais s'établirent à Archangel, et Moscou eut un faubourg allemand (*Sloboda*). C'est ainsi que pendant un siècle et demi, la Russie se prépara insensiblement à prendre sa position dans le monde; ses relations avec l'occident n'étaient encore que superficielles; elle ne lui empruntait encore que ses arts mécaniques; mais non les idées de sa civilisation. Alors vint Pierre I[er] qui fonda la grandeur politique de la Russie qu'il étendit jusqu'à la mer. C'est par la mer Baltique que l'atmosphère de la civilisation pénétra dans la Russie. D'abord ce grand prince organisa une armée nombreuse sur le pied européen, et puis il fonda un organisme politique complet, dont la hiérarchie se trouve aujourd'hui réglée jusqu'aux plus bas degrés de l'échelle sociale.

Je n'ai jamais été un grand admirateur de la bureaucratie moderne; je l'ai toujours considérée comme un mal nécessaire qui a contribué à jeter l'Europe dans une espèce d'idolâtrie, celle de l'état tout puissant. Cependant le reste de l'Europe, si la bureaucratie y était abolie, serait livré à l'anarchie la plus grossière et balloté entre les agitations communistes et socialistes: et quant à la Russie, si l'on y voulait supprimer un beau jour l'organisation civile et militaire empruntée à la civilisation moderne de l'Europe, où trouverait-on les élémens pour former un organisme politique solide, et réaliser le principe du *selfgovernement*? Voudrait-on, pour ressusciter la constitution des boyards et pour rétablir l'ancienne organisation militaire de l'arrière-ban, rechercher dans la poussière des archives les copies des anciens registres de services que Féodor Alexijewitsch a fait brûler? Personne ne prendra cette folle idée au sérieux. Ou bien voudrait-on essayer du gouvernement représentatif, dans le sens des révolutionnaires de 1825? Cette organisation politique, qui n'est dans toute l'Europe qu'une maladie à la mode, ne serait dans son application

à la Russie, qu'une idée extravagante et anti-nationale, en fait et en principe.

La réforme de l'économie politique dans le sens national, voilà en effet le difficile problême, la grande tâche à remplir par la future république des savans russes. Jusqu'ici aucun professeur de jurisprudence et d'économie sociale n'a pu se détacher des liens des doctrines de l'Europe occidentale. Ils ont fait comme les Français et surtout les Allemands du XIXème siècle, à l'époque de la résurrection du droit romain. A cette époque, le droit romain exerça sur les jurisconsultes et législateurs allemands une influence telle, que toutes les institutions germaniques furent envisagées et traitées du point de vue des principes romains. Une analogie purement extérieure, suffisait souvent pour faire entrer des institutions toutes germaniques dans la catégorie de celles d'origine romaine, et pour occasionner les confusions les plus insensées. C'est ainsi que le paysan allemand fut considéré comme un „colon romain", que les serfs allemands, dans leur dépendance de l'autorité seigneuriale, furent traités selon les principes de la servitude romaine, comme les communautés allemandes étaient réglées selon l'analogie du *condominium* romain, ce qui devait nécessairement produire une confusion générale et un état dépourvu de toute espèce de garanties légales. Il en résulta plus tard une législation despotique et nivelante*) qui, en sapant la moralité et les instincts légaux du peuple, a puissamment contribué à propager les idées subversives et à frayer la voie aux révolutions.

Nous observons en Russie un fait complètement analogue. Les Russes pas plus que les Allemands, n'avaient une jurisprudence d'origine nationale. Chez eux,

---

*) Je dois rappeler ici la fameuse doctrine de „droit de nécessité politique" établie par le jurisconsulte M. de Almedingen, et d'après laquelle, on voulait à l'époque de la confédération rhénane, justifier les infractions les plus arbitraires dans le domaine du droit privé.

les rapports de la vie sociale, dont la simplicité répondait au peu de culture d'un peuple encore grossier, avaient été réglés par des usages séculaires et par les préceptes de la religion. Quand les relations politiques commencèrent à se former, et que les rapports de la vie civile devinrent plus compliqués, on dut répondre par des lois aux besoins nouveaux qui se faisaient sentir. Ces lois qui, dans le principe, n'avaient en vue que des cas spéciaux et qui portaient souvent la forme d'une sentence judiciaire, se multipliaient de plus en plus, se contredirent fréquemment, et étaient obscures au point de laisser toute latitude aux interprétations les plus arbitraires. Catherine II conçut l'idée d'un code général. Tous les oukases et toutes les ordonnances furent recueillis, et fournirent des extraits dont on forma une collection générale. Ce travail gigantesque n'a été terminé que sous le gouvernement actuel.

Il va sans dire que ce code ne pouvait contenir un système légal achevé et complet. Mais cette publication a eu le bon effet de mettre fin à une confusion immense au sujet de l'application des vieilles lois et ordonnances. Du reste, on a observé deux faits qui ont été partout la conséquence de cette codification générale. D'abord la promulgation du code supprima une foule d'us et coutumes qui avaient pris racine dans l'esprit du peuple, et qui, dans certaines contrées, avaient rendu de grands services, en permettant de régler à l'amiable des rapports qui actuellement donnent prise à l'égoïsme des passions et à la manie naissante des procès.*) Ensuite le

*) C'est ainsi que dans certaines localités de la Russie, il existait un droit particulier de succession, qui se trouvait en harmonie avec la situation économique de la contrée. Çà et là, la propriété n'était pas répartie entre les enfans, mais le fils cadet héritait du tout et n'avait qu'à payer une certaine somme aux autres; ce qui a donné lieu au proverbe russe: le cadet reste à la racine. C'était là le principe fondamental de l'organisation rurale. Depuis la publication du *Swod*, tout cela n'est plus en vigueur, les starostes et les juges

Swod est rédigé dans une terminologie empruntée aux droits romain et germanique. Or, tous les jurisconsultes russes ont été élevés dans les universités allemandes ou du moins par des professeurs de droit allemands. Il est donc très naturel qu'ils envisagent toutes les relations sociales de la Russie à travers le prisme de la jurisprudence germano-romaine, d'autant plus qu'il n'existe guère un commencement de jurisprudence nationale qui soit propre à modifier leurs opinions.*) Il ne serait guère difficile de prouver que les relations les plus importantes du peuple russe, par exemple le droit de succession, les rapports de servage, ont été envisagées par les rédacteurs du nouveau code dans un sens contraire aux principes du droit national, comme elles ont été traitées par les magistrats et les fonctionnaires publics d'une manière diamétralement opposée aux institutions d'origine purement nationale.

La jurisprudence romaine et par suite la jurisprudence allemande, contiennent une foule de principes généraux, un droit rationnel général qui se rattachent

subalternes se règlent parfois encore sur les vieilles coutumes; mais leurs arrêts sont cassés dès qu'il y a réclamation, et ils sont réformés d'après les principes du *Swod*.

*) Karamsine, Koucharsky, Evers, ont rassemblé des matériaux précieux pour aider à faire connaître le droit antique de la Russie. A. de Reutz a écrit, avec une érudition tout allemande, un ouvrage (publié à Mitau en 1829) sur le développement historique de l'organisation politique et judiciaire de la Russie. Ce ne sont toutefois que des recherches archéologiques préparatoires qui peuvent contribuer à répandre de saines notions sur les institutions russes; mais elles ne sauraient avoir une influence directe. Il y a manque complet, autant que je sache, de livres destinés à faire connaître les institutions spéciales et à combattre l'invasion des idées romaines et allemandes. J'ai sous les yeux un livre allemand sur le droit féodal de la Russie, (*das russische Ständerecht* publié à Mitau en 1846) qui ne contient proprement que les paragraphes du *Swod*, mais classés d'après un ordre systématique. Si quelque savant voulait y ajouter un commentaire, partant du point de vue du droit national de la Russie, ce serait un travail bien méritoire.

intimement aux lois éternelles de la morale et de la religion. C'est le résultat des investigations les plus profondes et d'une expérience séculaire; c'est le bien commun de l'humanité que chaque génération transmet à celle qui lui succède, chaque nation à la nation voisine. Il va de soi que ce droit rationnel devait former la base de la science judiciaire en Russie, dès que ce pays aurait eu atteint un certain degré de civilisation. Il est également naturel que la Russie dut appliquer, avec certaines modifications exigées par des besoins locaux et nationaux, les principes légaux des autres nations à certaines relations d'origine moderne, qui n'avaient jamais existé dans la vieille Russie; comme cela eut lieu à l'égard du droit des gens, du droit maritime, du droit commercial pour le commerce général, du droit de change etc.

Toutes ces lois pouvaient être empruntées aux autres peuples avec avantage et sans blesser l'orgueil national; mais je répète, comme conclusion, que la jeune Russie ne saurait accomplir d'œuvre plus éminemment patriotique que de cultiver et de développer la jurisprudence nationale, en éliminant autant que possible, ou du moins en réduisant au strict nécessaire, tout ce qui a été emprunté aux législations étrangères.

Il serait aussi d'une haute importance sous le rapport politique, que des professeurs du droit russe entreprissent de faire connaître à l'Europe les conditions matérielles et les bases politiques des institutions russes. On lit dans une foule de livres allemands, français, anglais, et même dans ce qu'on appelle des ouvrages savants: „l'empire russe est une autocratie absolue, ce n'est pas une monarchie, mais un état constitué dans le genre des gouvernemens despotiques de l'Asie; les paysans russes sont des esclaves placés en dehors des lois, à l'instar des *servi-romani*“ etc. C'est que chaque auteur copie son devancier avec une crédulité toute débonnaire. J'ai essayé dans le premier volume, chap. VI, de cet ouvrage, d'indiquer les principes généraux de la domina-

tion seigneuriale, de la monarchie des Czars, des institutions communales et de l'organisation rurale; mais il serait à désirer que des savants russes se chargeassent du soin de motiver et de développer ces principes sous une forme scientifique.

Nous avons déjà fait ailleurs l'éloge du patriotisme élevé et presque religieux de toutes les classes de la population russe; nous aurions donc mauvaise grâce de ne pas apprécier le patriotisme de la jeune Russie et sa prédilection pour ce qu'elle trouve de national dans la vie populaire. Nous approuvons également son désir de conserver les traditions nationales et d'élaguer les institutions venues de l'étranger, en tant qu'elles ne sont pas indispensables au développement des besoins de la nation et du gouvernement. Mais la jeune Russie étend l'antipathie qu'elle ressent pour tout ce qui est étranger, aux hommes des autres nations qui vivent sur le territoire russe; et une pareille exagération ne nous paraît ni juste, ni équitable, ni avantageuse pour la Russie.

Il est certain qu'il existe entre les différentes peuplades de la race slave une sympathie beaucoup plus forte et plus générale, qu'entre les différentes tribus de la race germanique ou des nations romaines. Les tendances de ce qu'on appelle le Panslavisme, ont été traitées par les uns de rêveries poétiques, d'un autre côté elles ont été signalées par des juges plus sérieux comme une manifestation de la propagande révolutionnaire qui, de nos jours, sait exploiter à son profit les aspirations les plus généreuses. Mais elles ont pour fond réel cette sympathie générale, que tous les slaves éprouvent les uns pour les autres, et dont la noblesse polonaise (non le peuple polonais) offre peut-être seule, une exception vis-à-vis de la Russie, et une antipathie plus ou moins prononcée contre les Allemands.

Cette antipathie n'est pas réciproque; les Allemands n'ont pas la moindre antipathie pour les peuples slaves; au contraire ils éprouvent pour eux une affection incon-

testable. Si quelques gouvernemens allemands ont commis des actes iniques, contre la république de Pologne, le peuple allemand n'y a réellement pris aucune part. De même, si depuis quelque temps, et surtout depuis 1848, on a cherché à exciter en Allemagne une haine générale contre la Russie, ce n'a été qu'un feu de paille allumé par la démagogie, dans les classes dites cultivées; le peuple proprement dit n'y était pour rien, et les troupes de l'Allemagne manifestèrent même une sympathie prononcée en faveur de la Russie. Une polémique soulevée par les savants Tschèques qui reprochaient aux Allemands de vieilles injustices commises il y a six siècles, au détriment des Slaves, rencontra dans la presse allemande une réfutation virulente; mais les Allemands qui vivaient dans le voisinage ou au milieu des populations Tschèques, ne comprenaient rien à cette polémique, et même en 1848, où la protection de l'autorité faisait partout défaut, on n'a vu nulle part, dans ces territoires habités par des populations mixtes, des rixes sérieuses surgir entre les différentes nationalités. A Posen, la lutte sanglante de 1848 n'aurait pas éclaté, si elle n'avait été provoquée par des antipathies religieuses. Depuis bien longtemps, le mot de polonais est synonyme de catholique, comme celui d'allemand, de protestant.

De tout temps, il y a eu dans le monde des guerres injustes, des oppressions par les conquêtes; mais la haine et les antipathies ne sont permises qu'aux générations qui en ont souffert, et le ressentiment ne dure avec quelqu'apparence de raison, que si les conséquences de l'injustice pèsent encore sur le peuple opprimé, comme en Irlande. Mais quand des siècles se sont écoulés et que le sentiment des anciennes injustices s'est effacé dans les générations vivantes, ce ne peuvent être que des fauteurs de troubles qui s'appliquent à réveiller la passion et la haine à l'aide d'argumens historiques. Il serait certainement absurde d'exciter les Allemands de notre époque à la haine contre la Rome contemporaine, parcequ'il y a

dix-neuf siècles, Rome a voulu subjuguer les Germains; ou d'appeler aux armes les Bretons et les Basques, par la raison que les ancêtres des Français d'aujourd'hui ont envahi leurs territoires et les ont incorporés à la France. Serait-il moins absurde de reprocher aux Allemands d'avoir, il y a 5 ou 6 siècles, exterminé les Slaves dans la Marche de Brandebourg, et de les avoir expulsés des pays de Mecklembourg, de la Poméranie, de Meissen et de la Silésie.*) Serait-on autorisé, en se fondant sur ce „fait historique" **) à exciter la haine des Slaves contre les Allemands? Au contraire les Slaves, principalement ceux de l'ouest ont des obligations infinies aux Allemands. Ces derniers, en leur apportant le christianisme et la civilisation dont il est la source, les ont élevés au niveau des autres peuples de l'Europe. Tous les princes indigènes ont reconnu que les Slaves ne connaissant originairement que paysans et nobles ou guerriers, leurs états n'auraient jamais pu s'élever à un degré quelconque de consistance et de civilisation sans l'adjonction du troisième élément de la vie politique formé par les classes

---

*) Il est vrai qu'en 1848, les Polonais demandaient le rétablissement de la Pologne dans son ancienne puissance et d'après son ancien droit, en vertu duquel les provinces de Prusse, de Silésie, de la nouvelle Marche et de la Poméranie inférieure auraient dû être incorporées dans la nouvelle monarchie ou république polonaise, comme d'anciens fiefs de la Pologne.

**) Du reste, ce fait historique n'est pas vrai. Ce ne sont pas des provinces slaves, mais des pays originairement allemands; les Slaves ne s'y sont établis que quand les Germains commencèrent à les abandonner. Il est probable que beaucoup d'Allemands y sont restés en se soumettant à la domination des Slaves; car autrement la propagation de l'élément germanique n'aurait pas fait de si rapides progrès. On doit se rappeler que cette propagation n'usa pas de moyens violens, mais qu'après l'introduction du christianisme apporté par les Allemands, elle fut favorisée par les princes indigènes du Mecklembourg, de la Poméranie et de la Silésie. D'ailleurs il parait hors de contestation que les habitans actuels du Mecklembourg, de la Poméranie et de la Marche ne sont pas des Slaves.

ouvrières et commerçantes, de la bourgeoisie. Voilà pourquoi ils appelèrent des Allemands pour fonder des villes et pour les peupler d'artisans, d'industriels et de négociants. Ils appelèrent encore des colons allemands pour perfectionner l'agriculture et pour servir en même temps et de maîtres et d'exemples; ils appelèrent enfin des Allemands pour créer et pour diriger des établissemens d'instruction.*)

Quant à la Russie, elle n'a pas d'anciennes injures à venger sur les Allemands; ses relations avec l'Allemagne ne sont pas de date très ancienne. La colonie allemande qui, au XVIème siècle, habitait un faubourg de Moscou, paraît avoir été essentiellement composée d'ouvriers. C'est à cette époque que remonte probablement la considération qu'on accorde en Russie aux produits de l'industrie allemande; aujourd'hui encore le marchand russe croit ne pouvoir faire un meilleur éloge de sa marchandise, qu'en affirmant qu'elle est d'origine allemande, c.-à-d. bonne et solide. C'est depuis Pierre-le-Grand, et depuis l'acquisition des provinces de la mer Baltique que les Allemands commencèrent à exercer une influence plus puissante sur le développement social et politique de la Russie.

Pierre-le-Grand chercha, comme Archimède, un point en dehors de son peuple, pour le faire sortir de la bar-

*) Les Allemands sont, de préférence à toutes les autres nations, un peuple religieusement fidèle à ses institutions nationales. Ils ont introduit leur législation particulière en Italie, en Espagne, en France et en Angleterre; et ils l'y ont conservée en partie jusque dans les temps modernes. Même en s'amalgamant avec les populations asservies, ils n'ont perdu que leur idiôme, mais non leur législation. C'est ainsi que les colons allemands ont conservé, même dans les pays slaves, leurs anciennes institutions, pour en faire la règle de leur existence. Le droit germanique, nommément le droit de Magdebourg, était en vigueur dans toutes les villes du territoire slave jusqu'à Kieff. Le droit flamand était en usage dans les colonies agricoles. Ceux même des colons allemands qui se sont établis au centre de la Russie, observent encore, à l'heure qu'il est, le droit germanique.

barie et l'élever à la hauteur de la civilisation; il fonda St. Pétersbourg, et se mit avec une énergie sans égale à créer l'organisation politique et morale de ses Etats. Quoiqu'il s'entourât de tous les hommes capables et instruits de son pays, il comprit que leur nombre était trop restreint pour la réalisation de l'œuvre qu'il méditait. Voilà pourquoi il s'adjoignit des forces venues de toutes les parties de l'Europe: de la France, de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne etc. On sait qu'il avait beaucoup de prédilection pour les Hollandais et les Allemands, car il les considérait comme particulièrement propres à réaliser ses projets. Alors la langue allemande fut adoptée à la cour et conserva ce privilége jusqu'au temps de Catherine II, où elle dut céder la place au français. Depuis cette époque les mœurs françaises firent invasion dans les classes élevées de la société russe . . . mais cela fut une cause de corruption et de ruine pour la Russie, parce que ces mœurs étaient le reflet de l'esprit frivole et superficiel de l'école encyclopédique du XVIIIème siècle, où la plus grande perversité morale et la barbarie la plus grossière se produisaient parés d'un vernis brillant de politesse extérieure. La Russie se trouva tout à coup inondée de gouvernantes et de précepteurs français, qui répandirent dans les classes élevées de la société russe le venin de fausses doctrines sociales et politiques, dont le gouvernement d'alors ne prévoyait pas les conséquences funestes. Dès le milieu du XVIIIème siècle, des aventuriers de tous les états et de toutes les nations firent irruption dans la Russie, pour y chercher fortune, et s'ils ne la trouvaient pas, ils calomniaient le peuple et le pays. Il en fut tout autrement avec les Allemands qui vinrent s'établir en Russie. Comme depuis trois siècles, c'étaient surtout des ouvriers allemands qui pénétraient dans toutes les contrées de l'empire, ils ont infiniment contribué à répandre et à y multiplier les agrémens de la vie; ils sont devenus les maitres des Russes dans tous

les genres d'industrie, et ils ont su conserver jusque dans les derniers temps leur vieille réputation d'honneur et de probité.

Quant à l'importance des colonies agricoles allemandes existant dans l'intérieur de la Russie, j'en ai parlé avec détail dans le deuxième volume de cet ouvrage. Le grand commerce des villes maritimes est, pour la plus grande partie, entre les mains de négociants allemands, anglais, hollandais, italiens et français; les commerçants russes manquant de goût et de connaissances, peut-être aussi de savoir-faire, pour cultiver avec succès le commerce en grand dans toutes les parties du monde. Les Allemands forment l'immense majorité de ces négocians.

Tandis que la Russie n'est redevable aux Français que d'une culture fausse et superficielle, elle doit la plupart de ses savants à la civilisation allemande. Des savants allemands comme Pallas, Schlötzer, Evers etc. ont donné une forte impulsion au développement de la science en Russie. Presque tous les Russes possédant une instruction scientifique, ont fait leurs études dans les universités allemandes, et ont rapporté dans leur patrie cet esprit d'érudition solide et d'application sérieuse qui caractérise la science allemande. Les universités et tous les autres établissemens d'instruction publique en Russie, sont formés sur des modèles allemands; la plupart des professeurs qui y sont employés, sont actuellement encore des Allemands.

Aussi souvent que je signalais ces faits à des Russes qui expriment très franchement leur antipathie pour les Allemands, ils n'hésitaient pas à en convenir. Cependant ils ajoutèrent qu'ils étaient parfaitement disposés à reconnaître tout ce dont, en Russie, la civilisation et la science étaient redevables à l'Allemagne, et que leur antipathie n'était pas dirigée contre les Allemands d'Allemagne, mais principalement contre les Allemands qui viennent chercher fortune en Russie, ainsi que contre

les Allemands nés à St. Pétersbourg, à Moscou, et dans l'intérieur de l'empire. „Les Allemands de ces deux „catégories, disent-ils, supplantent les Russes dans tou- „tes les charges civiles et militaires, et offensent encore „ces derniers par leur arrogance et leur orgueil. La „noblesse allemande des provinces de la mer Baltique „entre presque tout entière dans l'armée et dans la di- „plomatie, et c'est ce qu'on pourrait encore tolérer; mais „il arrive encore de ces provinces une foule de fils de „pasteurs et d'autres individus de la bourgeoisie qui cher- „chent à accaparer toutes les places."

Ces reproches peuvent être fondés dans certains cas; mais en général ils ne sont pas tout à fait justes, surtout pour ce qui concerne les Allemands des provinces de la mer Baltique.

La conquête des provinces de l'Ouest a répondu à l'un des plus grands besoins qu'ait jamais eus la Russie; c'est par ce fait qu'elle est devenue un état européen. La conservation et la prospérité de ces possessions, sous les rapports commerciaux et politiques, sont d'une importance inappréciable pour l'empire russe. Le territoire de la Grande-Russie est à la vérité la souche originaire de la monarchie, et toutes les autres possessions y ont été ajoutées par acquisition ou par conquête; mais pour le présent, elles forment un grand empire, et le Czar de la Grande-Russie, empereur de tout cet immense empire, a pour devoir de traiter tous ses sujets avec une égale justice et un égal amour. En faisant même abstraction de ce que des traités formels et les priviléges qui y sont stipulés, devraient garantir aux provinces de la mer Baltique un traitement plein d'égards, c'est un précepte général d'une politique prévoyante et équitable, de respecter et de cultiver dans chaque province ce qui s'y trouve de plus avantageux pour les intérêts généraux de l'Empire. Or ces provinces sont les seules de toute la Russie qui possèdent la civilisation occidentale, et la Russie étant poussée par

les conditions de sa vie sociale et politique, comme par sa situation géographique, à s'approprier les avantages de cette civilisation, n'a rien de plus sage à faire que d'utiliser, dans ce but, les forces indigènes dont elle peut disposer, c.-à-d. de donner aux Allemands des provinces Baltiques la mission de doter la Russie des institutions de la civilisation européenne*). Il va sans dire que cette mission des Allemands des provinces Baltiques, devra cesser le jour où l'organisation de la Russie sera entièrement accomplie, et que la civilisation, dans ce pays, aura fait des progrès tels que toutes les provinces, nommément celles du vieil empire, disposeront de forces et de capacités suffisantes pour répondre à tous les besoins du service public. Mais l'expérience de tous les jours démontre que ce moment n'est pas encore venu. Quiconque connaît les habitudes du gouvernement actuel, se croira parfaitement autorisé à nier que les ministres ou d'autres hauts fonctionnaires préfèrent, à mérite égal, les Allemands aux nationaux; au contraire de pareils cas sont presque toujours décidés en faveur

---

*) Le ministre comte de Cancrine, homme du plus grand mérite, et parfaitement compétent pour juger cette question, avait l'habitude de dire: „C'est par une faveur toute particulière de la Providence que la Russie qui jusqu'alors n'avait formé qu'une agrégation mécanique d'élémens très disparates, a pu acquérir les provinces allemandes de la mer Baltique qui jouissaient déjà d'institutions organiques. C'est par là qu'il lui est devenu possible de former peu à peu un organisme politique. Ces provinces lui ont servi de modèle, c'est de là que proviennent toutes les institutions organiques de la Russie, les gouvernemens, la constitution de la noblesse, l'organisation municipale etc. etc. Dans toutes les questions de législation, par exemple dans celle des paysans, les provinces de la mer Baltique ont servi de pays-modèle. Quand il s'agit de résoudre les questions relatives au cadastre, au système de crédit, à la règlementation des rapports ruraux; ces provinces depuis un demi-siècle ont fait, dans ces matières, des expériences qu'il est avantageux pour la Russie, de consulter, pour pouvoir apprécier d'un côté les avantages qui en sont résultés, et de l'autre les fautes qu'on a commises.

des Russes. Il est sûr que pour ce que regarde certaines fonctions du service public, il faudra toujours tenir compte du naturel si différent des deux nations. Des fonctions qui exigent une application assidue, calme et toujours égale, une circonspection*) austère et même quelque peu méticuleuse, doivent, à facultés égales, être confiées à des Allemands. L'Allemand sera toujours le meilleur homme de bureau, le Russe, c.-à-d. le Grand-Russe, semblable au Français, est beaucoup trop vif, trop pétulant, trop amoureux des plaisirs pour porter le joug du service aussi patiemment que l'Allemand. Voilà pourquoi il est probable que les Allemands resteront toujours les meilleurs travailleurs dans les administrations, les faiseurs dans les ministères et les tribunaux**). Je n'ai pas besoin d'ajouter que la noblesse des provinces Baltiques animée d'un esprit chevaleresque, recherche le service militaire et s'y distingue par une valeur, une fidélité et un zèle éprouvés.

---

*) Une ordonnance de Pierre-le-Grand qui n'admet que des Allemands au service des pharmacies, dans toute la Russie, semble venir à l'appui de cette opinion.

**) Ce qui précède est surtout applicable aux différences existant entre les Allemands et les Grands-Russes. Les Petits-Russes au contraire sont doués d'une parfaite aptitude pour les fonctions subalternes, surtout pour le service des bureaux. Ils montrent chaque jour plus d'empressement à obtenir ces emplois, et on peut présumer qu'à l'heure qu'il est, leur nombre est déjà supérieur à celui des Allemands. Le Petit-Russe est très laborieux, sobre, économe et très persévérant dans toutes ses entreprises. Quelque modeste que soit son traitement; il sait faire de petites épargnes pour la journée noire *(tschornii-den)*; puis il écrit à Moscou ou à St. Pétersbourg, pour savoir si un de ses compatriotes (car tous les Petits-Russes vivent en bons camarades et se soutiennent partout réciproquement) ne peut lui procurer une place de secrétaire. Dès qu'une pareille place est vacante, il se met sur les rangs et il parvient en passant par la filière de tous les bureaux aux premières places du service subalterne. Les Petits-Russes sont en Russie ce que les Ecossais sont en Angleterre.

Les provinces de la mer Baltique, en transmettant à l'Empire russe les principes et les modèles des institutions les plus importantes et les plus propres à assurer la prospérité matérielle et le progrès politique du pays, ont en même temps, fourni des hommes qui en ont préparé et réalisé l'application. L'organisme de la nation russe manquait complètement et manque encore, du moins quant aux proportions numériques, des classes intermédiaires qui existent dans les autres parties de la société européenne. Il y avait autrefois — et les relations ne se sont pas encore suffisamment améliorées — une noblesse très opulente et très cultivée, et une noblesse pauvre et complètement barbare, ou ce qui est pis encore, dissimulant ses mœurs grossières sous un vernis de culture superficielle. Une noblesse campagnarde, indépendante et cultivée qui aurait pu servir de classe intermédiaire, manquait presque entièrement; quant à ce qui concerne une bourgeoisie intelligente et capable, c'est à présent seulement qu'on en voit les premiers germes. C'est donc non seulement pour l'introduction des nouvelles institutions, mais pour leur application et leur développement que la Russie a partiellement encore besoin des Allemands des provinces Baltiques. La haute noblesse russe est parfaitement apte à remplir les fonctions supérieures du service public; mais elle n'est nullement propre aux fonctions moyennes pour lesquelles elle manque habituellement de goût et de zèle; elle n'y voit que des degrés intermédiaires qu'il faut franchir aussi vite que possible, pour arriver à un Tschin supérieur. Elle n'a pas les qualités nécessaires pour les emplois subalternes, elle est aussi trop orgueilleuse pour en accepter. La position d'un Ispravnik correspond à peu de chose près à celle d'un sous-préfet prussien *(Landrath)*. C'est en Prusse une place très influente et très considérée que n'ont pas rougi d'occuper des hommes de naissance princière — le comte régnant de Stolberg et le prince de Carolat ont été, dans le temps,

des sous-préfets *(Landräthe)* — et qui servait à leur ouvrir l'accès aux fonctions les plus élevées. Combien, à côté de cela, la position sociale d'un Ispravnik russe, est vile et misérable. C'est une charge que n'accepte aucun gentilhomme russe qui jouit d'une certaine aisance. Quelques gentilshommes de Moscou qui n'appartenaient aucunement à la partie la plus élevée et la plus riche de la noblesse m'ont dit, à Moscou, en me parlant des Ispravnik de leur province: „Nous ne les recevons jamais dans nos sociétés. Nous rougirions d'avoir à notre table des gens de cette espèce!" Les emplois subalternes dans l'intérieur de la Russie, sont occupés pour la plupart par des membres de la petite noblesse, qui ne possèdent parfois qu'un vernis de culture extérieure, avec un caractère complètement dépravé.

Les provinces de la mer Baltique renferment une noblesse nombreuse et cultivée bien que peu riche, et une bourgeoisie également nombreuse et intelligente. Les fils cadets de la noblesse et les jeunes gens instruits de la bourgeoisie vont, suivant la vieille habitude des Allemands, servir dans les pays étrangers. — Les Courlandais allaient autrefois prendre du service en Pologne, en Saxe et en Prusse. — Aujourd'hui tous ces jeunes gens, répondant à l'appel du gouvernement, entrent dans l'armée ou dans l'administration russe, où ils occupent des emplois qu'ils sont seuls capables de remplir convenablement, attendu qu'il y a rarement des Russes qui élèvent si peu de prétentions, et qui se dévouent avec autant de zèle et de persévérance au service le plus pénible et le plus ingrat.

Si ces Allemands persistent à ne pas renier en Russie leur nationalité et leur caractère propre, c'est une conduite digne d'éloges et qui répond même aux intérêts de la Russie, puisqu'elle est la source de cette sobriété et de cette assiduité qui sont si justement estimés par les Russes.

La fortune colossale de la vieille noblesse a été

amassée, pour la plupart des cas, au service de l'état, si elle n'est pas le produit des largesses des Czars; les Stroganoff et les Démidoff, dont la fortune considérable est le fruit de leur propre travail, n'ont eu que de rares imitateurs. Il n'y a que quelques familles de Ruriks et de boyards qui possèdent une grande fortune patrimoniale. Dans les provinces de la mer Baltique, il n'y a pas de fortunes si colossales; le bourgeois, quand il est riche, ne doit cette richesse qu'à son travail, tandis que la noblesse la doit à sa parcimonie, à l'industrie agricole ou à des héritages. Aucun, parmi les nobles, n'a acquis sa fortune dans le pays même, et le nombre de ceux qui sont redevables d'une partie de leurs biens à la munificence des Czars, tels que les Lieven et les Pahlen, est très restreint.

Puissent donc les Russes qui doivent vivre avec les Allemands, dans le plus puissant empire de la terre, se ressouvenir toujours de la parole du psalmiste: *Ecce quam bonum atque jucundum habitare fratres in unum.*

Chapitre II.

Contraste de la noblesse russe avec celle de l'Ouest de l'Europe. — La noblesse allemande — son caractère. — La noblesse slave dans le nord de l'Allemagne, en Pologne, en Russie — ses propriétés; sa position vis-à-vis du peuple et de l'état. — Réformes de Pierre I[er] relatives à la noblesse. — Organisation des gouvernements par Catherine II. — Position qu'y occupe la noblesse. — La plus grande partie des fonctions administratives à l'intérieur lui est dévolue. — Les provinces allemandes de la mer Baltique ont servi de modèle. — La noblesse russe n'est pas une noblesse campagnarde. Le peu de sympathie qu'elle montre pour les institutions corporatives et pour les fonctions qui y sont attachées. — Position de l'Ispravnik. — Nouveau développement de la noblesse qui commence à prendre une position politique plus importante vis-à-vis du peuple. — Réforme de l'organisation des gouvernemens qui en est le résultat. — Nombre des familles nobles en 1787 — leur origine. — Notices générales sur quelques-unes de ces familles.

Moscou était jadis la ville des Knèses et des Boyards, la ville de la noblesse russe. Quand, pendant les 4 ou 5 mois d'été, la noblesse, avec son entourage, quittait Moscou pour aller passer ce temps sur ses terres, la population de Moscou se trouvait diminuée*) de 100,000 habitans. Aujourd'hui c'est toute autre chose; Moscou est devenu le centre de l'industrie russe. Ces 80 ou 90,000 courtisans désœuvrés se sont transformés, en autant de fabricants qui, comme ces derniers, n'étant pas habitans sédentaires de cette ville, ne jouissent pas du titre de bourgeois de Moscou, mais sont considerés comme appartenant à la population des villages dans

*) voir Michelhausen, page 223, où se trouvent reproduits les calculs de Hermann, Richter, Storch.

lesquels vivent la plupart de leurs familles, et où ils se rendent pendant le temps de la moisson. La noblesse russe, qui jadis était tenue de résider à Moscou, (alors presque la seule ville puissante de la véritable Russie; car depuis Pierre Ier moitié de bon gré, moitié de force, elle a dû consentir à venir habiter St. Pétersbourg) se trouve aujourd'hui disséminée dans un grand nombre de villes de gouvernement. Néanmoins Moscou est restée la résidence de la noblesse russe riche et indépendante. Tandis qu'à St. Pétersbourg, on rencontre à peine quelques nobles qui ne soient pas attachés au service de la cour, de l'armée ou de l'état; la plupart de ceux qui vivent à Moscou, sont, à ce que je crois, hors de tout service, quoique chacun d'eux ait servi; car dans la société russe, ce sont les services qui vous attirent la considération.

Si l'on s'en rapporte aux apparences, la noblesse russe occupe à peu près la même position sociale, politique et légale que celle dont jouissait la noblesse des autres pays européens avant l'année 1789. Elle a le même degré de civilisation, la même éducation, la même manière de vivre, les mêmes usages, mœurs et costumes que celle des pays de l'Europe; l'expression des traits et des sentimens semble être aussi la même; mais pourtant une étude sérieuse laisse bientôt apercevoir les différences qui la distinguent de cette dernière, et il ne nous semble possible de les expliquer et de les faire comprendre, qu'en remontant aux différences originaires des races germanique et slave.

La noblesse germanique ou de l'Ouest de l'Europe (cette institution a pénétré dans les pays romanes avec les Germains) est aux yeux de ceux-ci, un élément primitif du peuple et non une sorte de caste privilégiée, un état, qui dans les phases de l'histoire s'est élevée au dessus des autres classes du peuple par l'usurpation du pouvoir ou par de prétendus services. Aussi loin que nous pouvons consulter les premiers temps de l'histoire,

nous y voyons la noblesse jouissant comme une classe à part, de la considération des autres classes du peuple. Mais avant l'époque historique, la tradition populaire et le mythe reconnaissent la noblesse de race. Tous deux attestent que la noblesse primitive, c.-à-d. les princes et les races nobiliaires*), avaient une autre origine que le reste du peuple et qu'ils proviennent immédiatement des Dieux. C'est dans les légendes scandinaves où toutes les familles de princes descendent d'Odin ou d'Asée, que cette opinion est le plus énergiquement exprimée. Ensuite d'autres ont prétendu que ces races prouvaient leur origine par des signes extérieurs, comme p. ex. la race des *Niflung*, par un serpent qui se reflétait dans l'œil; mais tous devaient prouver leur origine par une force physique incomparable et par la bravoure la plus intrépide. Noblesse, Od signifie race; par conséquent, ceux qui sont d'une origine connue et toute particulière, en opposition avec les gens du peuple dont l'origine est inconnue. Il ne faut jamais perdre de vue cette foi ou superstition dominante chez les Germains originaires, si l'on veut bien comprendre le caractère et la nature de la noblesse germanique. Ces races princières descendantes des Dieux, les Niflung, les Amales, les Mérovingiens etc. sont éteintes depuis longtemps. D'autres familles nobles dont l'origine divine n'est pas aussi notoire, en prenant leur place, se sont emparées du pouvoir souverain. Le christianisme a depuis longtemps détruit, même dans le peuple, le prestige de la foi à la descendance des anciens Dieux. La noblesse moderne

---

*) Les familles des princes et des nobles n'ont été dans l'origine, que des gradations hiérarchiques du même état. „*Duces ex virtute, reges ex nobilitate sumunt*“ dit Tacite (Germ. VII). Jusqu'à ces derniers temps, on a maintenu le principe de l'égalité de naissance pour toute la noblesse. Le roi Henri IV se nommait lui-même le premier gentilhomme de son pays. On reconnait l'espagnol dans ce proverbe: *Un hidaljo como el rey, mas no si rico.*

de l'Europe, la noblesse vassale ou féodale s'est formée au moyen âge des restes de la noblesse primitive, d'un grand nombre de familles libres et de personnes formant l'entourage du roi, ou placées dans des rapports de services ou de bénéfices. Mais ces idées fondamentales sur le caractère et la nature de la noblesse, en raison desquelles les gentilshommes de nos jours attachent tant de prix à une origine qui se perd dans la nuit des temps, et qui ne regardent jamais comme égale à la leur toute noblesse de date récente conférée ou même acquise par des mérites incontestables, ces idées, disons-nous, sont restées comme un sentiment de caste dans la noblesse de l'Ouest de l'Europe. D'un côté, ce sentiment a contribué à lui faire garder son isolement, à fortifier la conscience de son indépendance; mais d'un autre côté aussi elle a produit chez elle ce vain et ridicule orgueil qui souvent se trouve allié à un manque absolu de valeur personnelle. Dans le reproche généralement adressé à cette noblesse d'avoir la présomption de croire qu'elle provient d'un sang et meilleur et plus noble que celui des autres hommes, nous reconnaissons les traditions de la Germanie primitive.

Les idées fondamentales de la noblesse et son développement qui s'est effectué à des époques diverses et chez différents peuples, sont sans doute le centre de l'histoire intérieure et des développemens de peuple et d'état de l'Ouest de l'Europe, centre sur lequel se sont appuyées la vie politique, la bourgeoisie, l'organisation des paysans et les corporations, pour se développer en partie dans une forme analogue. L'esprit de soumission, de discipline et de sacrifice est le véritable lien social de la vie politique et populaire de toute la Germanie. Le monde ancien au contraire, dut sa conservation à l'amour de la patrie, dans laquelle chaque individu, comme membre de la population du pays, se trouvait, sous la protection des Dieux, entraîné vers l'obéissance et le sa-

crifice, par ses instincts, par son éducation, par ses mœurs.

Les peuples germano-romanes ne connaissent pas proprement l'amour de la patrie, où ils ne le considèrent que comme un faible lien social. Ici le sentiment de la féodalité a, jusqu'à présent, conservé les états et les peuples. L'amour de la patrie s'attache au sol, au pays, à la ville, et au peuple qui l'habite, comme à un tout, à une réalité; le sentiment féodal s'attache à la personne. Déjà dans les temps les plus anciens, dans les temps des païens, des Germains, le peuple était subordonné à la noblesse et celle-ci au prince; on faisait peu de cas du pays où l'on vivait, presque tous les peuples germains abandonnaient sans regret leur patrie, pour aller à la recherche d'un pays meilleur. *Ubi bene, ubi patria!* *) Partout ils ont facilement appris la langue du pays **) où ils se sont établis, et ils se sont bientôt mêlés avec les peuples étrangers; mais partout aussi ils ont emporté avec eux leurs liens sociaux, leurs relations mutuelles de droit,

*) Dans les pays où les Germains se sont mêlés avec les peuples antiques et sont devenus romains, en Italie, en France, en Espagne, l'idée antique et le sentiment de l'amour de la patrie, s'y sont mieux conservés. Dans l'Allemagne proprement dite, le sentiment d'une grande patrie n'existait presque plus. Celui qui fut éveillé en 1848, est tout simplement de la poésie, de l'imagination, un produit de la culture et de l'éducation modernes. Il n'a encore existé jusqu'à présent aucun peuple qui se soit montré aussi disposé à émigrer et qui abandonne plus légèrement „la patrie" que le peuple allemand.

**) Si les provinces de la mer Baltique présentent une exception, il faut mentionner à ce sujet que les Allemands arrivèrent dans ce pays à une époque où le caractère populaire allemand était complètement formé, et où la langue et la littérature étaient déjà parvenues à un haut degré de culture, où le christianisme et les formes d'état établissaient des relations avec la patrie et qu'eu égard à la civilisation, ils étaient bien supérieurs aux peuples qui habitaient les pays conquis, les Lettes et les Esthoniens, et que par conséquent ces derniers n'étaient pas en état de leur offrir quelque chose qui pût les attirer à eux.

leurs formes juridiques et leurs constitutions populaires, sur lesquels ils ont réglé leur manière de vivre.

Ce fut tout autre chose chez les peuples de race slave dans les premiers temps. Il n'existait point chez eux de noblesse, comme état, ou classe à part, ainsi que Procope l'affirme en parlant de son temps, au VIème siècle.

Il est vrai que peu de temps après l'époque de Charlemagne, on voit déjà paraître chez les Slaves du Nord de l'Allemagne, des familles princières, et à Rügen même une famille royale ecclésiastique*) et plus tard aussi une noblesse vendoise et slave; mais il est hors de doute que des mélanges et des influences germaniques auront contribué à l'origine et à l'importance de cette noblesse. On n'y trouve point les traditions d'une origine étrangère et encore moins d'une origine provenant des Dieux. Cette noblesse doit peut-être son origine à des vertus guerrières ou à de grandes possessions territoriales. Les Tchèques, dans l'origine, m'a-t-on dit, n'ont point eu de noblesse, de même on ne trouve point de race nobiliaire indigène dans les autres races slaves de l'empire d'Autriche. C'est seulement en Pologne, aussi loin que remonte, l'histoire que nous voyons une noblesse nombreuse et puissante. J'ai tiré de ce fait, il y a quelques années, une conjecture — qui aujourd'hui est adoptée par les savants polonais indigènes — c'est qu'en Pologne deux races slaves ont été superposées l'une à l'autre, un peuple conquérant et un peuple subjugué. Il est vraisemblable que les Vendes qui s'occupaient spécialement d'horticulture et de labourage ont été les plus anciens colons de ce pays; puis à l'époque des migrations, une tribu nomade du peuple sarmate, probablement

*) De laquelle descend probablement la famille des princes de Putbus encore vivante. La maison princière de Mecklembourg est aussi une famille de princes slaves.

aussi d'origine slave les Lechs,*) entra dans le pays déjà cultivé et en soumit les habitans à sa domination.**)

Je fais grand cas de la physionomie extérieure générale des peuples; c'est pour cette raison que j'ai été vivement frappé de la grande différence qui existe entre la noblesse polonaise et les paysans polonais, et qui leur donne l'apparence de deux peuples différents. La noblesse polonaise a, en général, les yeux et les cheveux foncés, la taille souple et agile; le paysan polonais au contraire est blond et rougeâtre, il a les yeux bleus ou gris, la taille épaisse et lourde. Il existe également un grand contraste dans leurs caractères. Le paysan polonais est flegmatique, mou, diligent quoiqu'il n'aime que les travaux faciles d'agriculture et le jardinage (ce qui fait qu'il y a un grand nombre de jardiniers, *Zagrodnik*, en Pologne et en Silésie) mais il est animé du plus profond amour pour son pays. „Ai-je tout perdu, dit le polonais, je me creuse un trou dans la terre de mon village, et je vais y vivre ou y mourir.“ C'est toute autre chose avec la noblesse polonaise, légère, inconstante, sans amour du travail, cosmopolite par goût, très vaillante et toujours prête à se battre, elle conserva toujours le caractère du libre cavalier nomade de l'antique Scythie.

La noblesse polonaise n'est point entichée de la gloire de ses aïeux; elle ne tire point vanité de l'origine

*) Lelevel (Observations sur la situation politique de l'ancienne Pologne. Bruxelles, Muquard 1845) dit, pag. 7 que le mot *szlachcic*, noble, vient de *z-lechcic*, *ex Lechita progenitus*. La légende rapporte que le frère cadet du Lech est venu en Bohême et que les descendants, les Lechs, ont formé la noblesse en se joignant aux Kmetons et Vladiks. On lit dans le poème intitulé: Jugement de Libousse“ „les Kmetons, les Lechs et les Vladiks se lèvent et rendent justice selon la loi.“

**) Il paraît qu'au commencement les habitans devinrent tributaires sans être serfs ou esclaves, condition qui ne reçut son développement qu'au moyen âge sous l'influence de l'Occident.

d'ancêtres qui se perd dans la nuit des temps, vanité poussée parfois jusqu'à la caricature, et qu'on appelle l'orgueil du gentillâtre. Ceci est le caractère essentiel de la noblesse germanique, complètement étrangère au sentiment flatteur d'être un descendant des Göthe ou des Schiller, ou en Pologne des Poniatowski ou des Sobieski, c'est-à-dire de tirer son origine d'un homme illustre, ce qui naturellement doit être pour tout le monde un sentiment flatteur.

Si même nous ne pouvons reconnaître chez les Polonais une noblesse primitive, dans le sens germanique du mot, c.-à-d. occupant une position à part dans le peuple, et depuis les temps les plus reculés, fière de son origine primitive, royale, princière ou divine, nous devons reconnaître, d'après les faits historiques, relativement à toutes les races russes, qu'il ne se trouve, dans les premières phases de leur histoire, ni noblesse, ni castes isolées. Sous les Routhènes ou Rousniaques qui d'abord furent soumis aux Lithuaniens, puis aux polonais, on ne trouve pas de noblesse indigène. La nombreuse noblesse établie dans ce pays, se compose généralement de familles polonaises possédant les habitudes, la langue, les mœurs polonaises et différant essentiellement du peuple. Elles sont évidemment venues dans le pays, à l'époque du moyen âge, s'y sont établies, et ont assujetti les Routhènes à leurs terres seigneuriales. Même les membres de la *schliachta* (c.-à-d. la noblesse campagnarde) dans les villages de ces contrées dont tous les habitans appartiennent à la noblesse, sont polonais, d'après toute l'expression de leur physique bien que, sur quelques points ils soient devenus Routhènes, à force de vivre au milieu ou auprès de ceux-ci. On affirme aussi à cet égard, que les rois de Pologne ont de temps à autre accordé des priviléges de noblesse à un village routhène, en récompense de haut faits militaires et d'autres services.

On ne trouve chez les Grands-Russes, à leur première apparition dans l'histoire, nul vestige de noblesse

indigène. On y remarque des chefs de famille, des princes de race,*) de petites républiques communales gouvernées par leur ancien (*Starosta*), et sans aucune relation avec l'état et le peuple. Ainsi séparés, ceux du Nord furent d'abord subjugués par les Varègues qui leur imposèrent le tribut. Ce fut alors qu'ils se réunirent et chassèrent leurs oppresseurs. „Mais, dit le chroniqueur Nestor, ils se disputèrent l'un à l'autre le droit de suprématie, et les familles commencèrent entre elles des hostilités; aucun droit n'existait plus chez eux, ce n'étaient que troubles continuels. Et ils envoyèrent au-delà de la mer chez les Russo-Varègues et leur dirent: „Notre pays est grand et productif, mais il n'y a plus d'ordre, viens chez nous pour y régner et y dominer.“ — Et on choisit trois frères avec leurs familles, ils emmenèrent avec eux tous les Russes et se rendirent chez les Slaves.“**)

*) Voir: Evers, Le plus ancien droit des Russes, p. 44, 95, 206. Aussi Hagemeister, dans les Archives des connaissances scientifiques de la Russie par Ermann. 1842. liv^on I. II.

**) C'est dans ce premier fait relatif à l'organisation des Slaves de l'Est que nous découvrons l'origine et le caractère de toute l'histoire russe. Des familles et des communes constituées d'après le système d'une république patriarcale, ne peuvent subsister l'une à côté de l'autre; elles ont besoin d'un point d'unité, d'un chef; comme la ruche d'abeilles qui ne peut exister sans une reine. C'est complètement méconnaître le caractère de l'histoire et du peuple russes que de croire qu'il peut exister une Russie vraiment républicaine sans autocratie. Démocratie en bas et autocratie en haut; voici les deux pôles qui sont indispensables à l'existence de la Russie. Mais heureusement pour elle, la démocratie russe est de nature toute patriarcale, ce qui fait que l'autocratie est aussi de la même nature. Toutes deux réunies en un tout, ont leurs bases dans la religion et dans les instincts du peuple. Ce que nous nommons aujourd'hui démocratie dans l'Ouest de l'Europe, est basé sur l'athéisme et sur la déification de soi-même. C'est le fantôme diabolique de la vraie démocratie, c'est pourquoi elle va renversant et détruisant toutes les vraies démocraties et républiques, comme nous l'avons vu en Suisse. Les luttes et les convulsions qui ont

Rurik vint avec ses frères et sa suite; ce fut le commencement de la monarchie et de la première noblesse; car Rurik partagea le pays entre les Varègues qui l'avaient accompagné. Déjà sous ses premiers successeurs Oskold et Dir, on les appelle Boyards, guerriers nobles. Plusieurs Varègues semblent aussi s'être approprié certaines parties de territoire de leur propre autorité. Dans les „Négociations d'Oleg et d'Igor“, on trouve mentionnés les titres de „princes sérénissimes“ qui sont distingués des nobles de service, des boyards. Mais bientôt ils disparurent et il ne resta plus que la noblesse de service. La première noblesse russe est donc une noblesse étrangère, venue d'un autre pays, mais bientôt après, des chefs de race slave ont dû entrer dans les rangs des gens de service ou boyards.*) Une partie de ces gens de service furent employés auprès des princes dont ils formaient la suite, on les nommait l'Amitié, (*Drouchina*). Cette Drouchina, dans l'origine, parut occuper un rang inférieur à celui des boyards; c'étaient des guerriers libres qui se soumettaient au prince pour un certain laps de temps, pour toute leur vie ou héréditairement, à charge par ce dernier de pourvoir à tous leurs besoins. Dans les plus anciens temps, les boyards furent donc des nobles Russo-Varègues, auxquels les princes avaient assigné des terres et des gens, sous certaines conditions de dépendance et de service. Cela fut cause qu'au commencement on distingua deux peuples, un gouvernant, les Russo-Varègues, et l'autre gouverné les Slaves. Les premiers formèrent la noblesse (plus tard, les chefs des races slaves et ceux qui furent pro-

ébranlé la Suisse, ne sont rien autre chose que le désir profond bien qu'involontaire de la monarchie. D'abord on détruit la vraie démocratie, on dissout tout l'organisme, on centralise tout, ensuite on voit apparaître le despotisme anarchique, et enfin la monarchie sauve le peuple contrit et épuisé!

*) Essai sur la formation de la constitution politique et légale de la Russie, par Alex. de Reutz p. 38.

tégés par les princes s'y adjoignirent), les autres formèrent le peuple. On trouve la preuve de cette opinion dans ce fait, que plus tard l'amende pour meurtre ou prix du sang fut élevée bien plus haut quand il était question des premiers que lorsqu'il s'agissait des autres: Pour les premiers, cette taxe était de 80, pour les seconds de 5 griwnes, (auparavant l'amende était égale pour chacun, c.-à-d. de 40 griwnes).

Des étrangers, les Varègues, formèrent la base de la plus ancienne noblesse russe. Elle n'était point un élément de la nation slave, bien que les Slaves nationaux prissent bientôt part à la nouvelle institution et que les Russo-Varègues fussent devenus tout à fait Slaves après deux générations. Les bases de la noblesse furent évidemment d'origine germanique, et introduites par des Germains ou des Scandinaves chez les Slaves. Elles ont la plus grande conformité avec le développement de la noblesse, tel qu'il s'est opéré chez les Francs. Le nom même de *Drouchina*, nous reporte aux *Antrustions* des Francs!

Dans la période suivante, où surtout par l'influence et la souveraineté des Mongols, le pouvoir des grands princes se transforma en Empire des Czars — monarchie essentiellement slave — des transformations et des modifications importantes s'effectuèrent aussi dans les institutions de la noblesse.

Le nom de Drouchina*) disparut, et fut remplacé en partie par le terme de *Dwor* (cour), et les membres de la Drouchina prirent alors le nom de *Gridni*, devenus plus tard les *Dworiane*, employés royaux de la cour. Le réglement de la cour fut, en grande partie, imité de celui de la cour de Bysance. Il était naturel aussi que, des élémens germaniques, dût se développer

*) Le nom de Drouchina reparut lors de l'invasion de Napoléon, où l'on donna ce nom à une milice nationale organisée à cette époque pour la défense du pays.

une sorte de système féodal. Puis vinrent des concessions de terres et de revenus, dont on disposa par grandes masses en échange de services militaires. Cette caste guerrière fut mise à la tête de l'armée entière qui du reste, était rarement convoquée. L'origine du titre et de la condition de boyard est obscure, probablement c'étaient dès le principe des chefs de race Varègues, les conseillers naturels des princes.*) Dans l'origine, ce titre paraît avoir été porté héréditairement dans certaines familles, plus tard les princes conférèrent le titre et la dignité de boyard à diverses personnes et même à des étrangers.

Ces formes du régime féodal, qui pendant l'ère des petits-princes favorisèrent une grande indépendance et même une certaine licence chez les nobles, qui s'arrogeaient le droit de passer du service d'un prince à celui d'un autre; (n'ayant besoin pour cela que de rendre leur fief, à la place duquel ils en recevaient un de leur nouveau maître,) et qui en outre à l'égard de leur patrimoine pouvaient être les sujets de l'un, à cause de leur fief et les vassaux de l'autre; ces formes, disons-nous, furent complètement abolies. Aussitôt que l'empire slave et l'unité politique se furent perfectionnés, les vassaux rentrèrent de plus en plus sous la loi de la sujétion générale.

Tandis que la féodalité germanique disparaissait ainsi successivement, la noblesse se régularisait de plus en plus dans ses rapports extérieurs; et bientôt il s'y forma diverses classes. La dignité de boyard qui, à proprement parler, n'était pas héréditaire durant cette période, finit peu à peu par le devenir, ou du moins la descendance des boyards *Diéti Boiarskia* (enfants, petits-enfants de boyards) occupait un certain rang.

*) Déjà en tête des documens les plus anciens on lit: „D'après l'avis des boyards" etc. etc. mais les princes n'étaient cependant pas engagés à le prendre. Voir: de Reutz, p. 107.

Les Knèses ou princes formaient une classe particulière; une partie d'entre eux tiraient leur origine des petits princes, par conséquent de Rurik;*) ainsi donc ceux-ci étaient de proches parens de la famille régnante. Les autres descendaient d'autres races de Varègues qui avaient émigré, ou de familles de princes étrangers, comme les Galitzine, les Kourakine, les Gagarine,**) les Troubetzkoï, de même que les familles polonaises des Czartoryski, des Olelkowitsch, Ibarasz et Wiszniewiecki, qui toutes sont originaires de la famille des Grands-Ducs de Lithuanie (Jagellons).

Déjà au XVème siècle, des questions de préseance soulevèrent des querelles dans la noblesse russe; mais cette noblesse n'eut pourtant jamais ni prérogatives, ni priviléges légaux. Elle se trouvait de fait placée au plus haut rang, mais la caste militaire même n'était pas encore dans la possession légale et exclusive des propriétés territoriales. L'exemption d'impôts n'existait pas. Les boyards et les Knèses eux-mêmes furent imposés par les Tatares et il n'y eut que le clergé qui fut exempt de taxes.

Sous le règne des Romanoff la condition de la noblesse se développa conformément au principe de l'institution. Toute la noblesse russe était devenue entièrement une noblesse de service. Elle se partageait en deux classes, la noblesse de Moscou, ou noblesse de

*) Selon les idées germaniques, il faudrait ranger les familles issues de Rurik parmi la noblesse la plus illustre de l'Europe. Les races royales des anciens Germains descendaient, d'après les traditions, des Dieux mêmes. Elles sont presque toutes éteintes, et les maisons princières de l'Europe actuelle ne sont issues que de la noblesse la plus ancienne. Or, Rurik appartenait sans doute à l'une de ces races royales du nord, issues d'Odin.

**) C'est pour cette raison que ces derniers portent tous encore les armes lithuaniennes dans l'écusson moyen ou supérieur de leurs sceaux. Dans les temps anciens, ils écrivaient leurs noms: a Galaza, Kouraka, Gagara, et ils ont adopté plus tard la terminaison ine, qui signifie, comme on sait, fils.

service de cour (*Dworianstwo*) et la noblesse urbaine de l'intérieur, à laquelle se joignirent les descendants de la noblesse de service des petits-princes. Mais ces hautes classes se subdivisaient encore en une foule de sous-classes. La descendance d'un fonctionnaire supérieur de la cour donnait le pas sur celui qui tirait son origine d'un fonctionnaire moins élevé. Le premier ne voulait pas servir sous le second. De cet état de choses, il résulta un registre de rang et de service, et une autorité, la charge de *Rasriad*, qui tenait ce registre et en délivrait des certificats. Le fait d'être issu de la noblesse primitive (signe caractéristique de la noblesse germanique) ou de familles princières, n'était ici d'aucune influence, il n'y avait que les emplois de la cour, ou les fonctions civiles ou militaires appartenant exclusivement aux familles de la cour, qui déterminaient le rang que les individus devaient occuper.*) Les devoirs de la noblesse, spécialement pour le service de guerre, n'étaient pas jadis purement et entièrement personnels. Elle pouvait équiper pour elle un certain nombre de ses gens (par 100 Tschetwert de bonnes terres ensemencées,

*) C'était là vraiment un bien étrange système. Il fut admis en principe que tout noble, lors de sa nomination à un emploi et de la fixation de son rang, pouvait faire entrer en considération les charges qu'avaient occupées ses plus proches ancêtres. Y avait-il p. ex. deux descendans de boyards; l'un le petit fils d'un boyard recevait un emploi, l'autre fils de boyard recevait un an plus tard un pareil emploi, néanmoins le dernier se trouvait d'un rang supérieur à celui du premier. On admit comme règle, pour les premiers emplois, que chacun commencerait son service deux degrés au dessous du rang qu'avait occupé son père. S'il avait du malheur, s'il n'avançait pas, ou qu'il fût paresseux, il fallait que son fils recommençât sa carrière deux degrès au dessous de lui. Mais si la famille se trouvait occuper le dernier degré hiérarchique, alors la génération qui lui succédait perdait sa noblesse et toutes ses prérogatives. Ce n'étaient, par exemple, ni les capacités ni le mérite qui faisaient obtenir le grade de général en chef de l'armée, ce n'était que la position généalogique. Même en face de l'ennemi, les généraux se disputaient la préséance et le commandement.

un cavalier complètement armé et équipé, avec 2 chevaux). Sous les Romanoff, les devoirs militaires de la noblesse devinrent tout personnels. Tout noble était inscrit pour le service aussitôt qu'il avait atteint l'âge légal (18 ans); mais il recevait ensuite un bien territorial, ou un revenu en argent. Les malades et les vieillards, sur leur demande, pouvaient lors d'une levée générale, se faire remplacer par leurs parens, sans quoi ils étaient tenus de fournir des hommes armés ou de donner de l'argent.*)

A cette époque, la noblesse disposait en grande partie de la propriété territoriale, mais néanmoins elle n'y avait pas un droit exclusif. Elle possédait des immeubles dans les villes et à la campagne, mais elle ne pouvait établir des paysans que sur les derniers. Elle était alors exempte d'impôts. Très souvent le Czar lui fit présent de terres, ou lui en vendit qui devinrent aussi libres d'impôts.

On accorda de tels biens de service aux princes tatares ou *Mourses*, à la condition qu'ils seraient obligés, pour cela, au service militaire; ce qui fit qu'on les compta parmi la noblesse russe. Des étrangers qui servirent aussi dans l'armée russe, reçurent de semblables biens (lesquels même étaient classés dans une catégorie particulière de biens, et ne pouvaient être donnés de nouveau qu'à des étrangers). Relativement à ces biens de service, il fut établi un droit de succession, dont furent exclus seulement ceux qui étaient incapables de servir. Les veuves et les filles n'avaient que des droits de succession et d'usufruit très limités.

Telle fut en général la situation politique de la noblesse russe jusqu'au temps de Pierre Ier. C'est à

*) Evidemment ces usages ont une grande analogie avec les „services ministériels" des anciens Germains, dont nous trouvons encore des vestiges dans les impôts sur les chevaux des chevaliers etc. etc.

partir de cette dernière époque qu'il s'y introduisit d'importantes modifications.

Sous la minorité de Pierre Ier, son frère le Czar Féodor porta la première atteinte à la constitution de la noblesse, jusqu'alors en vigueur. La distinction des rangs et des classes, ainsi que les querelles et discussions continuelles qui en furent la conséquence, altérèrent, d'une manière incroyable, les forces de l'état. Sur le conseil du prince Vassili Galitzine, le Czar convoqua la noblesse à Moscou, exposa clairement les grands inconvéniens résultant de ses rapports et la désorganisation qui menaçait l'état. Tous furent convaincus par ses raisons, et renoncèrent volontairement aux différences de rang qui avaient subsisté jusqu'alors. En conséquence, on brûla publiquement dans l'assemblée tous les registres de services et les listes de rang. Par cet acte, on établit d'une manière fixe, une complète égalité dans la noblesse, et il fut ordonné que chaque noble, sous peine de graves punitions, aurait désormais à servir, où et selon que l'exigerait le Czar, d'après l'appréciation des capacités et des talents.

Outre ces rapports de service et de rang qui jadis avaient subi une si profonde transformation, la noblesse jouissait encore en général d'une position très importante et de grandes prérogatives dans l'état, fondés bien plus sur le développement des usages naturels que sur des lois ou des priviléges directement concédés. Elle pouvait prétendre presqu'exclusivement à tous les emplois, honneurs et services, aussi bien dans le militaire que dans le civil. (Le Czar pouvait pourtant créer des nobles et donner des places à cette nouvelle noblesse selon son bon plaisir.) La noblesse seule avait le droit d'établir des paysans sur ses biens ruraux, elle était exempte d'impôts, de la peine de mort et de la torture.

On entend souvent affirmer que Pierre Ier a complètement détruit l'ancienne institution de la noblesse en Russie, ou au moins qu'il l'a attaquée dans sa base la

plus profonde, et qu'il l'a entièrement transformée pour introduire à sa place le système du *Tschin*, c.-à-d. une hiérarchie d'employés avec des droits nobiliaires. Je ne saurais approuver cette opinion. Pierre I[er] réalisa promptement, avec une énergie inouie, et sans se laisser arrêter par des considérations secondaires, ce qui depuis longtemps déjà (depuis Ivan le terrible, et sans contredit depuis le premier Romanoff) s'était trouvé dans le développement naturel et nécessaire de la Russie, tendant à s'élever à la hauteur d'une puissance politique européenne. L'organisation du ban et de l'arrière-ban, c.-à-d. de la noblesse appelée sous les drapeaux, ne répondait plus depuis longtemps aux besoins du pays; la constitution des *Strélitz* contenait déjà la base et les élémens de transition à une armée permanente. Pierre et ses successeurs procédèrent à l'organisation de cette dernière, sur le pied européen. Les successeurs de Pierre, particulièrement Catherine II, Alexandre et Nicolas organisèrent de même les institutions civiles et politiques d'après les formes européennes, et surtout d'après le modèle allemand, tandis qu'auparavant, tout l'ordre civil n'était qu'une délégation de l'état de la cour.

Pierre III supprima les services de cour et ceux militaires de la noblesse;*) mais en fait, rien ne fut changé par là: la noblesse, comme autrefois continua de recevoir et d'occuper tous les genres d'emplois. Celui qui ne servait pas, était considéré, en quelque sorte comme mineur, bien qu'il ne fût pas dépossédé des droits et priviléges de son état. Si pendant deux générations, une famille ne servait pas, elle perdait alors la noblesse et ses prérogatives. C'est en cela que se manifeste en-

*) Code (*Swod*) vol. IX. liv. 1. p. 184. La noblesse russe et tous ses descendants jouissent à toujours et pour toutes les générations suivantes de la liberté d'entrer au service général de l'état, sans y être forcée; si ce n'est par une nécessité mentionnée dans un ordre exprès et individuel du souverain (comme p. ex. en 1812.)

core la manière de voir générale dans toute la Russie, et d'après laquelle on n'accorde quelque considération qu'à celui qui sert ou qui a servi. Aussi est-ce un fait reconnu que dans la Russie propre, on voit rarement un noble qui ne soit ou n'ait pas été dans le service militaire ou civil. D'après ce qui précède, je ne saurais donc convenir que la législation de Pierre Ier ait opéré, de fait, une grande transformation dans le caractère politique et dans la position de la noblesse russe Les dispositions du *Tschin* ne sont, à proprement parler, que la simplification européenne de ces anciens rapports de rang orientaux: Pierre a construit une muraille autour de la cour, et il en a laissé les portes ouvertes. Il y a eu un développement de principes déjà existants, absolument comme en Allemagne, et nommément, p. ex. dans la Marche de Brandebourg. Ici la noblesse était sous le régime de la féodalité, elle était obligée de servir à la cour ou à l'armée. Au XVIIIème siècle, les souverains abolirent les liens féodaux et donnèrent à la noblesse la propriété des biens qu'elle n'avait possédés jusqu'alors qu'à titre de fief; ce qui fit cesser en même temps l'obligation qu'avait eue la noblesse de servir à la cour et à l'armée. Cependant cela ne changea nullement le caractère et les rapports personnels de la noblesse de la Marche. Naturellement elle ne servit plus comme vassale, car le temps des armées féodales devenues inutiles et incapables était passé; mais les nobles servirent après comme avant dans les armées régulières en qualité d'officiers, ou à la cour, ou dans l'administration. Les rois Frédéric-Guillaume Ier et Frédéric II connaissaient parfaitement le moyen de „placer" de jeunes gentilshommes robustes, âgés de 15 ans, dans leur armée. On eût été mal venu de refuser; Frédéric Guillaume Ier autorisait difficilement un jeune homme robuste et bien portant à devenir un écrivassier, c.-à-d. à entrer dans l'administration civile. Ces princes nommaient eux-mêmes leur noblesse, la pépinière des officiers de leur armée! De-

puis 1808, ceci a bien changé, mais en Russie, ce système subsiste encore.

Pierre I[er] laissa aussi, comme les princes de Brandebourg, la noblesse en possession allodiale et illimitée des biens de service dont elle avait précédemment eu la jouissance.*) En général les avantages matériels que la noblesse russe a acquis depuis sa nouvelle organisation, l'emportent de beaucoup sur les inconvénients qu'elle a eus et qu'elle pourrait énumérer.

Le code russe, *Swod*, donne la définition suivante de la noblesse russe**) ch. I[er] §. XIV.: La noblesse est une conséquence des qualités et des vertus des hommes qui dans l'ancien temps avaient des dignités d'état et qui, s'étant signalés par leurs services et ayant transformé ces services en mérites, ont acquis à leurs descendants le titre de „bien-nés“ *Wohlgeboren*. On appelle bien-nés tous ceux qui descendent d'ancêtres „bien-nés“ ou ceux qui ont reçu ce titre du monarque.

§. XV. La noblesse est divisée 1) en noblesse héréditaire; 2) en noblesse personnelle.

Cette définition ***) justifie complètement l'exposition que nous venons de donner sur l'origine, la nature et le caractère de la noblesse russe.

---

*) Voir Wichelhausen p. 241. A cette époque, il n'y avait, dit-on, que peu de propriétés héréditaires. Les largesses du Czar avaient donc des proportions immenses, attendu qu'actuellement la moitié de toutes les terres cultivées est entre les mains de la noblesse.

**) Le droit des états russes. Une traduction du IX vol. du Code de l'empire russe, par Hermann Faltin, Mitau 1846 p. 5. Ce n'est pas une traduction officielle, cependant ce livre a été approuvé par la censure.

***) Le commencement du manifeste du 11 juin 1845 est parfaitement conforme à cette division. „Depuis longtemps, la noblesse était acquise en Russie par les services, mais les conditions par lesquelles elle pouvait être acquise ont varié suivant les modifications que le règlement des services militaire et civil a subies à différentes époques. L'empereur Pierre I[er] introduisit de nouvelles classes nobles dans l'empire et y attacha de nouveaux droits.“ Voyez Faltin p. 385.

L'Empereur confère à la noblesse actuelle, par des documens spéciaux, les titres de prince, de comte, de baron. Cependant les brevets de noblesse sont certainement d'une grande rareté en Russie, parceque la noblesse n'est acquise que par le rang de service dans l'administration civile ou militaire.

Les degrés de la hiérarchie des fonctionnaires russes répondent aux gradations adoptées d'une manière à peu près semblable, pour les officiers, dans tous les pays de l'Europe. Il y a 14 de ces degrés, depuis le grade d'enseigne jusqu'à celui de maréchal-de-camp, et le 14ème est le dernier. Les degrés de rang dans le service civil correspondent à ce système.

Pierre Ier établit que l'obtention du dernier grade militaire, celui d'un enseigne, comme aussi de ceux des 8 premières classes du service civil donnent les droits de la noblesse héréditaire. Le nombre des familles de la noblesse héréditaire s'augmenta par suite de l'accroissement immense du nombre d'officiers et d'employés. Le manifeste du 11 juin 1845 limita ce droit. L'obtention du rang d'officier (d'enseigne) ne donne maintenant que la noblesse personnelle, et ce n'est que l'obtention d'un rang d'officier-d'état, qui donne la noblesse héréditaire. Dans le service civil, l'obtention de la 14ème classe de rang (correspondante à celle d'un enseigne) donne seulement le rang d'un citoyen honoraire, celle de la 9ème classe donne la noblesse personnelle, et la noblesse héréditaire ne commence que par la 5ème classe.

Catherine II essaya d'inspirer à la noblesse russe des tendances et des sentimens corporatifs. Elle lui concéda des droits politiques. Elle divisa l'empire en gouvernemens et lui donna sous la date du 21 avril 1785 une constitution organique, réglée sur des modèles allemands (empruntée en grande partie aux pays de la mer Baltique). La noblesse qui habite un gouvernement forme une corporation sous un maréchal de la noblesse, qui est choisi par élection, et sous autant de maréchaux

de districts qu'il y a de districts dans un gouvernement. Les membres de la corporation se réunissent tous les trois ans. Cette assemblée délibère librement, le gouverneur ne peut jamais y assister. Elle a ses sceaux, ses archives, son sécrétariat, sa caisse. Comme assemblée, elle ne peut être ni citée en justice, ni arrêtée. Elle peut infliger des punitions à ses membres, et exclure de son sein des criminels et des hommes perdus d'honneur. Elle a des registres d'extraction et des livres de noblesse. La corporation a une députation permanente, qui se réunit à celle des villes pour examiner les propositions relatives à l'assiette et à la répartition des impôts. Elle examine les preuves de noblesse, contrôle et juge les propriétaires de biens quant au traitement des serfs; elle confère éventuellement la curatelle pour les dissipateurs notoires.

Presque toutes les fonctions administratives et policières du gouvernement sont dans les mains de la corporation de noblesse et de ses organes, tels que nous les voyons dans les assemblées, les maréchaux et les députations. Elle choisit la plupart des employés d'administration et de justice, dirige le recrutement, procède à la fixation des impôts, exerce la police locale et se charge de l'inspection des magasins, ainsi que des fournitures demandées par l'état.

Le noble Russe ne peut perdre la vie, la fortune et l'honneur que par un jugement légal. Il ne peut être jugé que par ses pairs*). Le jugement doit être spécialement sanctionné par l'empereur. Le noble ne peut recevoir aucune punition corporelle.

La noblesse russe héréditaire est exempte de tout

*) Ce principe est admis dans tout le droit criminel russe. Les bourgeois ne peuvent être également jugés que par leurs pairs. Nous n'osons pas décider si ce principe est d'ancienne origine russe, peut-être encore des temps des Varègues, ou s'il est pris des Allemands.

impôt personnel, du recrutement, de l'obligation de loger des troupes sur ses biens. Elle est libre d'avoir des établissemens industriels de toute espèce. Dans les villes cependant, elle est tenue de faire partie des corporations d'artisans de l'industrie qu'elle exerce. Elle peut vendre librement ses propres produits fabriqués.

Il n'y a, en Europe, aucun institut de noblesse qui possède autant de fortune, de priviléges personnels, de libertés, autant de prérogatives politiques dans l'administration intérieure de l'empire, ni une telle puissance matérielle que la noblesse russe.

La noblesse possède en propriété illimitée plus de la moitié des terres réellement cultivées. Plus de la moitié de la population de la Russie proprement dite, plus de 12 millions d'âmes, c.-à-d. plus de 24 millions de têtes, ne sont pas seulement ses sujets, mais ses serfs.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit quant à ce qui concerne ses libertés personnelles, ses priviléges et ses droits politiques. Cependant on ne saurait prétendre, d'après nos idées européennes, que la noblesse russe forme une aristocratie puissante. Elle montre peu d'esprit de corps, n'a aucun caractère corporatif, ni aucune tendance vers un but commun. Malgré son immense puissance matérielle, son influence réelle et morale sur la manière de voir, le caractère de ses serfs et de la masse du peuple est très insignifiante. Vis à vis du gouvernement ou du Czar, elle n'exerce, comme corps, que l'influence que le gouvernement souhaite, et à laquelle il la contraint en quelque sorte. On pourrait presque affirmer que la corporation n'existe que par déférence aux idées et aux intentions du gouvernement; elle se dissoudrait subitement, presque sans résistance, si le gouvernement lui en exprimait seulement le plus faible désir, ou s'il le lui ordonnait.

Déjà plus haut, j'ai montré la différence essentielle existant entre le caractère des peuples germano-romains et celui des Slaves. Il n'existe absolument aucun esprit corporatif dans tous les peuples slaves et surtout dans le peuple russe. Cela est dans le sang, et toute la culture empruntée à l'Europe et qu'on s'est appropriée, n'implantera pas cet esprit dans la vie du peuple russe, aussi peu que les doctrines révolutionnaires des idéologues le ruineront chez les peuples germano-romains. Il n'est ici qu'à la recherche de formes nouvelles.

Catherine II et ses hommes d'état sentaient évidemment, bien que par instinct seulement, les dangers de la bureaucratie; ils semblent avoir compris que la hiérarchie bureaucratique, établie en général par Pierre I[er] d'après les modèles de l'ouest de l'Europe, mais conséquemment développée et parvenue à un degré de perfection supérieur à cette époque, devait altérer peu à peu le caractère originaire de la vieille monarchie russe, de l'empire des Czars, du système patriarcal, et que tout le gouvernement devrait se transformer en un absolutisme formaliste, bureaucratique*).

*) Nous avons sous les yeux l'exemple le plus frappant des dangers de l'absolutisme bureaucratique en Prusse et en Allemagne. En Prusse, il était parvenu à une telle prépondérance en 1840, que malgré que l'autorité du roi ne fût restreinte par aucune loi, les employés seuls régnaient. Un ordre de cabinet désagréable à la bureaucratie, était toujours arrêté dans son cours sur l'échelle par où il descendait, et il disparaissait dans les cartons d'actes, sans être mis à exécution. Après 1840, le roi s'efforça de se délivrer de ces liens, et chercha à former un contrepoids par les institutions des Etats. La révolution du 18 mars 1848 dérangea l'oeuvre. La bureaucratie se montra lâche et pitoyable devant l'anarchie. Nous eûmes la monarchie dite constitutionnelle avec ses formes représentatives. Mais nous vîmes que la hiérarchie bureaucratique se concilia parfaitement avec le constitutionalisme et s'accommoda de ses formes, et dans ce moment (1851) elle est plus puissante, plus absolue, plus arbitraire que jamais. Autrefois nous trouvions dans la personne de nos rois, en des circonstances

Le danger semblait d'autant plus grand que la bureaucratie russe ne pouvait s'approprier les bases morales que possède surtout la bureaucratie allemande; elle ne pouvait acquérir la supériorité dans les travaux, ni l'application exemplaire, ni les hautes connaissances techniques, ni la modération des désirs, ni surtout l'intégrité de caractère et l'incorruptibilité qui distinguent les fonctionnaires allemands.

Tandis que Pierre brisait ainsi les formes des vieux services militaires et civils, qu'il mettait à l'écart la caste de la noblesse russe et qu'il la forçait de se soumettre aux formes des services nouvellement organisés, Catherine II essaya au contraire de constituer de nouveau la noblesse russe comme une aristocratie, et comme un contrepoids à l'absolutisme bureaucratique. La Russie possédait alors dans les provinces de la mer Baltique des pays complètement organisés d'après le système germanique, et dont tout le budget provincial était admirablement réglé. On avait ainsi des modèles devant les yeux, et on pouvait, par les expériences de plusieurs siècles, peser et compenser les avantages et les inconvéniens de ce système. — Une chose digne de remarque, c'est qu'en Russie*) on a construit et constitué la monarchie chrétienne, organisée par état, d'après le modèle germanique, dans le même temps où on la sapait et la détruisait dans le reste de l'Europe. On abolissait peu à peu dans

malheureuses une protection, qui n'existe plus auprès d'un roi constitutionnel. Nulle part ce système n'a été tellement poussé jusqu'à ses dernières conséquences qu'en Hesse électorale, où la charte constitutionnelle a aboli la souveraineté du prince, à la place de laquelle fut constituée, non la souveraineté du peuple, mais l'absolutisme de la bureaucratie. La catastrophe qui en est résultée, l'a démontré d'une manière assez évidente.

*) Catherine II ne constitua pas seulement la noblesse, mais aussi la bourgeoisie; elle forma des corporations et des *Guildes* d'artisans: elle donna une constitution des états, et mit aussi en rapports organiques les villes et la noblesse.

l'Ouest de l'Europe toute organisation des états et les corporations de la société chrétienne et germanique, on transformait la royauté elle-même en état absolu et athée qui se fondait sur l'absolutisme bureaucratique, d'où, par suite de révolutions, la transformation en République ou souveraineté du peuple devait s'opérer facilement et comme une conséquence naturelle! En Allemagne, par suite de l'acte fédératif de 1815, on avait rétabli ou nouvellement créé des Etats. On a laissé ou rendu certaines fonctions administratives d'ancienne date à quelques états provinciaux, p. ex. à ceux du Hanovre et du Mecklembourg. On concéda à la plupart de ces états, et surtout aux états-généraux, certains droits dans la législation et dans la fixation des budgets d'état. Nous avons pu voir que ce fait a donné naissance aux écoles du libéralisme vulgaire, et qu'il a préparé les événemens de l'année 1848! En aucun lieu, on n'a tenté de confier aux états l'administration ou la direction des affaires intérieures sur une plus grande échelle. En un mot, on n'a pas fait d'efforts pour contrôler quelque peu la bureaucratie et pour briser sa puissance exagérée. L'exemple des provinces allemandes de la mer Baltique sous le sceptre de la Russie, aurait pu démontrer l'utilité pratique de pareilles institutions. Cependant, en aucun lieu, on n'a profité de ces leçons données par l'expérience. Catherine II est la seule qui en ait su tirer parti, et cela dans un temps, où elle-même et sa cour se trouvaient sous l'influence de l'éducation frivole mise en vogue par l'encyclopédie française. On pourrait bien appliquer à cette princesse la maxime suivante: „Jugez les faits politiques et non les paroles.“

Les Russes nobles s'expriment, pour la plupart, avec défaveur sur ces institutions, et surtout sur l'influence politique qu'elles ont exercée, non que cette influence ait été absolument nulle, mais parcequ'elle n'a pas encore répondu à toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir.

Nous avons déjà dit plus haut que la noblesse russe ne forme pas une aristocratie dans le sens européen. Une aristocratie véritable et utile à la société moderne doit, selon notre opinion, avoir pour base principale une noblesse campagnarde nombreuse, riche et intelligente. Ce n'est que la vie de la campagne qui donne et conserve cette fraîcheur de l'esprit, ces notions pratiques, ce coup-d'œil prompt et sûr dans l'appréciation des besoins du peuple qui sont indispensables à une bonne aristocratie, et que nous ne rencontrons nulle part à un si haut degré que dans l'aristocratie la plus distinguée de toutes, celle de l'Angleterre. Aussi le roi Jacques avait-il l'habitude de dire: „Quand la noblesse est à Londres, elle n'a aucune importance, mais quand elle est à la campagne, c'est une armée puissante; de même qu'un vaisseau qui, sur la mer, ne forme qu'un petit point, est un grand corps sur un fleuve.“

La noblesse russe, c.-à-d. celle de la Grande-Russie, n'est pas une noblesse campagnarde, et il paraît même qu'elle ne l'a jamais été; elle n'a point eu de donjons, elle n'a point passé par une époque de chevalerie guerroyante. Elle a toujours vécu à la cour, soit des grands-princes, soit des petits-princes ou dans les villes; elle a toujours servi à la cour, dans l'armée ou dans l'administration. Les nobles qui vivaient à la campagne s'occupaient tout simplement d'agriculture; mais ce n'étaient que de petits gentilshommes incapables de servir. Actuellement encore la plus grande partie de la noblesse russe n'a ni résidence à la campagne, ni exploitation rurale, comme la noblesse du reste de l'Europe. Toutes les terres appartenant à la noblesse, champs, prés et forêts ont été cédées aux communes de paysans, qui les cultivent moyennant une taxe payable aux seigneurs. Quand même le seigneur réside à la campagne, il ne s'occupe pas d'industrie agricole, mais il n'y vit qu'en simple rentier. Les nobles possèdent pour la plupart des maisons de campagne, mais ils résident dans les

villes et ne vont à leur campagne que pour y passer quelques semaines ou tout au plus quelques mois. Telle est la manière de vivre des nobles Russes. Aussi ils ne regardent pas leurs biens comme la maison paternelle, ils n'ont pas d'attachement au sol; au contraire ils sont toujours prêts à aliéner leurs terres, dès qu'ils y trouvent le moindre avantage. Le Russe ne connaît pas cet attachement à l'héritage des pères, que l'on trouve également puissant chez les nobles comme chez les paysans allemands. Il voit avec indifférence passer son bien dans des mains étrangères. M. de S., gentilhomme plein d'esprit et de libéralité, me raconta à Moscou qu'il venait de vendre les terres qui portaient son nom (chose très rare en Russie), et que sa famille avait possédées pendant deux siècles. Voici ce qu'il répondit aux reproches que je lui fis à cet égard: „Nous ne connaissons pas l'attachement qu'on éprouve dans l'Europe occidentale pour l'héritage paternel.“ Les relations entre le seigneur et les serfs sont souvent très intimes et patriarcales; mais ces liens sont facilement dissous par suite d'une vente. L'un cherche de nouveaux serfs; les autres reçoivent un nouveau maître, et les relations patriarcales s'établissent de nouveau sur le même pied d'intimité qu'auparavant. La véritable aristocratie territoriale repose non seulement sur la propriété du sol, mais encore sur la stabilité de la propriété. Or, je crois qu'il n'existe aucun pays de quelque étendue en Europe, où la stabilité de la propriété soit moins fréquente qu'en Russie.

Ce qui contribue essentiellement au morcellement des propriétés, c'est qu'elles sont divisées par portions égales entre tous les fils*). Cette distribution s'effectue en

*) Pierre I[er], par son Oukase du 13 mars 1713, voulait imposer à la noblesse le droit d'aînesse et la succession par fidéicommis; mais cette institution était si contraire aux moeurs et aux traditions populaires, qu'on se vit obligé de l'abandonner. Pierre II rapporta l'oukase à la date du 17 mars 1728. L'institution ne s'est conser-

nature, on ne lui substitue pas des compensations pécuniaires, attendu que les capitaux sont très rares dans l'intérieur de la Russie. Outre cela, le trafic des propriétés territoriales et des paysans qui y sont attachés, s'opère dans de bien plus vastes proportions qu'on ne peut se le figurer en Europe. Il a surtout pris de l'accroissement depuis 1812; ce n'est qu'à partir de cette époque que les Russes ont appris à connaître le comfort de l'Europe occidentale. Pour se le procurer, ils durent s'imposer de grandes dépenses, parce qu'en Russie tout est encore plus cher qu'ailleurs. Depuis ce temps, le luxe s'est accru démésurément. Les propriétés ont été obérées et vendues presque toujours à des parvenus. On peut dire qu'en Russie, une grande fortune ne parvient jamais à la troisième génération*). Il n'y a que quelques grandes familles de nom historique, telles que les Schéremétεff, Stroganoff, Galitzine, Woronzoff, Panine etc. qui ont conservé leurs anciens patrimoines.

Il serait fort intéressant de pouvoir constater par des chiffres, l'importance des dettes qui grèvent les propriétés foncières, et la fréquence de leur transmission

vée que dans quelques grandes maisons et en vertu de certains pactes de famille.

*) Voici ce que me raconta le général S. T. à Moscou:
„Il y a 50 ans, il existait dans la Russie méridionale un certain M. de Khorwat, gentilhomme très riche et possesseur de 6000 paysans. Il y a quelques jours un capitaine de Khorwat est venu me voir. Eh bien! ce capitaine est l'arrière-petit-fils du riche propriétaire dont je viens de parler, et il ne possède plus que 30 paysans qui lui sont échus par le partage d'une succession. Du reste nulle part les reviremens de fortune ne sont aussi fréquents que dans la Russie. Presque tous les industriels fabricants et marchands de St. Pétersbourg et de Moscou, sont eux-mêmes les propres artisans de leur fortune, qui s'évanouit presque toujours dans les mains de leurs enfants, ou qui passe dans une autre classe de la population. On voit toujours des paysans et des serfs qui parviennent et s'enrichissent. Un partisan du libéralisme par excellence ne peut qu'admirer cette situation de la société russe.

en d'autres mains. Ces chiffres m'ont été promis, mais je n'ai pu les obtenir encore jusqu'ici. M. le conseiller d'état I . . . . doit avoir essayé, il y a quelques années, de composer un pareil tableau, qui cependant n'a pas été publié. Faute de mieux, je donne les notes suivantes que je tiens de bonne source.

La couronne reçoit pour tout immeuble vendu 4% du prix de vente*) (droit de corroboration, *Krepostnaïa poschlina*) et en outre un droit de timbre proportionnel au produit de la vente, et qui se monte à 1,200 roubles d'argent quand le produit de la vente dépasse 300,000 roubles. Il serait donc facile de contrôler et de constater la transmission des biens. J'ai eu sous les yeux un seul numéro d'une feuille d'annonces du gouvernement de Moscou, où il n'y avait pas moins de 63 offres de ventes. Les propriétés obérées sont presque toujours engagées dans les *lombards* et dans la banque immobilière de l'empire. Or, d'après le récensement de 1834, il y avait en Russie 11,365,793 serfs du genre masculin. La valeur de toutes les propriétés particulières et cultivées, était estimée à 1,932,184,810 roubles en argent. On prêtait en moyenne 60 roubles par tête de serf. Le 1[er] janvier 1842, 4,718,142 serfs étaient engagés dans les deux *lombards*. Les prêts de la banque impériale s'élevaient à 52,603,000 roubles d'argent, il y avait donc 876,716 âmes engagées dans cette banque. Le total

---

*) La couronne reçoit encore 4% pour droits de corroboration, quand la fortune passe à des parens éloignés, en vertu d'un testament. La succession directe est exempte de taxe et personne n'a le droit de disposer de sa fortune, en faveur d'étrangers et au préjudice de ses descendants. Quand il s'agit de parens collatéraux, on est autorisé à passer les plus proches et à appeler ceux plus éloignés à la succession, mais dans ce cas, on est tenu de payer le droit de 4%. On pourrait donc prévoir dans combien de temps la couronne aura prélevé en droits de corroboration toute la valeur des fortunes immobilières.

engagé était donc de 5,594,858 âmes ou de $\frac{7}{15}$ de tous les serfs russes*).

Ce que nous venons de mentionner ici, doit faire comprendre au lecteur pour quelle raison nous ne saurions reconnaître la noblesse russe comme une noblesse campagnarde. La noblesse anglaise et celle de l'Allemagne, résidant dans les biens de leurs ancêtres, s'y considèrent, en quelque façon, comme des princes indépendants, quelque petits qu'ils soient. Elle surveille avec une attention jalouse les limites et les priviléges de son patrimoine. Elle se sent le droit et le devoir de représenter ses propriétés dans le sein de la grande patrie. Eh bien! il serait difficile de trouver une trace de ces sentimens dans la plus grande partie de la noblesse russe.

Après avoir examiné cet état de choses, on ne sera nullement surpris de voir que l'organisation des gouvernemens et de leurs corporations n'ait pas rendu, en Russie, des services aussi éclatants que dans les provinces de la mer Baltique, qui avaient été prises pour modèles. Les défauts que l'on y signale dans plusieurs localités, se réduisent à peu près aux points suivants: 1° La noblesse riche et intelligente met trop peu d'empressement à

*) Ces chiffres m'ont été donnés pour officiels. On trouve dans l'ouvrage de M. Storch sur St. Pétersbourg, tom. I. p. 271, les conditions de prêt. Suivant la statistique de M. Schnitzler, les lombards et la banque impériale avaient prêté, en 1828, une somme de 259,771,000 roubles d'argent sur des propriétés territoriales. Suivant d'autres communications, il y avait, au 1er janvier 1843, 4,883,257 paysans engagés dans les lombards; on n'ajoutait pas combien il y en avait d'engagés à la banque impériale: ainsi dans une année, la dette s'était accrue de 165,000 paysans, représentant une valeur d'environ 10,000,000 de roubles d'argent. Du reste on ne peut pas toujours se fier à de pareils chiffres. J'ai pour principe de reproduire ceux mêmes qui ne me paraissent pas parfaitement garantis, afin de provoquer les recherches et les rectifications des hommes compétens qui sont à même de puiser aux sources authentiques. Mon ouvrage doit être considéré comme un cadre, où l'on peut toujours faire entrer des notes rectificatives.

exercer les droits et les devoirs attachés aux institutions corporatives. 2° Il en résulte que l'exercice des droits corporatifs et surtout l'élection des employés des états, tombent entre les mains de nobles moins cultivés et en grande partie dépravés. 3° Par suite de ces élections, les plus mauvais sujets sont souvent élevés aux fonctions corporatives, et chargés de l'administration de la police et de la justice.

La partie plus riche et plus cultivée de la noblesse, réside presque toujours à St. Pétersbourg, à Moscou ou dans les chefs-lieux des gouvernemens. Elle laisse souvent passer des années entières sans aller visiter ses biens. Les distances sont grandes en Russie, et les voyages difficiles et peu commodes. D'ailleurs les nobles ne sont pas appelés dans leurs terres par des affaires importantes; ils n'y ont point d'établissemens industriels, point de forêts dont l'administration aurait besoin de l'œil vigilant du maître. Un gouvernement russe est souvent plus grand qu'un royaume d'Allemagne, et dans chaque gouvernement, on compte à peine 10 à 20 familles appartenant à la noblesse plus intelligente dont nous avons parlé*). Ces familles ont leurs possessions éloignées de 5 à 10 milles l'une de l'autre; il leur est presque impossible, par suite du mauvais état des routes, d'entretenir des relations de voisinage. On ne fait pas de connaissances à la campagne, à moins qu'on ne les ait commencées dans la capitale. Les assemblées de l'ordre nobiliaire et surtout les jours d'élection, ont presque toujours lieu en hiver, où les familles les plus riches se trouvent à St. Pétersbourg ou à Moscou**). Les mem-

*) Dans le gouvernement Nijni-Novgorod qui, contenant 891 milles carrés, est trois fois plus grand que le royaume de Saxe, il n'y avait, au dire du gouverneur-général, qu'environ 5 familles de gentilshommes riches et instruits qui résidaient à la campagne.

**) Il est vrai que tous ceux qui ne font point acte de présence dans les assemblées du gouvernement et dans les élections, sont passi-

bres de la noblesse riche qui résident dans leur gouvernement, le font presque toujours pour des raisons particulières qui souvent ne sont pas des plus honorables. Néanmoins ce sont eux qui naturellement exercent le plus d'influence dans les assemblées et les élections. De plus, on trouve dans chaque gouvernement bon nombre de nobles de la classe pauvre et tout-à-fait ignorante; c'est là une espèce des plus mauvaises. Ils ne possèdent pas la moindre instruction, bien qu'ils aient un certain vernis de culture. Ils se font la barbe, portent le frac, ont beaucoup de penchant pour le luxe, et imitent extérieurement l'air et les manières de ceux qui se trouvent au-dessus d'eux. Comme leurs moyens de fortune ne leur suffisent pas, ils exercent toutes sortes d'oppressions vis-à-vis de leurs serfs, ou courent après les places que confèrent les élections de la noblesse provinciale. Autrefois tout noble domicilié dans le gouvernement, ne possédât-il que 4 à 5 serfs, était électeur. Alors quelques intrigans raffinés parvenaient facilement à acheter les suffrages des électeurs, par des présens et des actes de complaisance. Pour remédier à cet abus, le gouvernement vient de restreindre le droit d'élection aux propriétés plus considérables (à celles qui renferment 100 âmes et 3,000 dessatines de terres inhabitées).

J'ai déjà fait mention plus haut de la position de l'*Ispravnik*, position très importante et qui répond à celle d'un préfet français ou d'un *Landrath* prussien (qui originairement n'était qu'un fonctionnaire élu par les Etats). Voici ce qu'un gentilhomme très instruit de Moscou m'a dit sur ce sujet: „Quand il s'agit d'élire un *Ispravnik*, c'est presque toujours un gentilhomme déchu et intri-

---

bles d'une amende pécuniaire; mais la noblesse riche se soucie fort peu de payer une amende de 25 à 100 roubles, pour ne pas être exposée, soit à rester dans sa province, soit à quitter Moscou en hiver pour se rendre au lieu de convocation.

gant, ne comptant que quelques *tschin*, qui se met sur les rangs. Autrefois il achetait par des cadeaux les suffrages des petits propriétaires; actuellement il s'adresse au petit nombre de gentilshommes riches qui résident dans la province (et qui parfois, comme je l'ai dit, ne jouissent également que d'une réputation équivoque); il leur fait la cour, en leur promettant toute espèce de complaisances dans les fonctions qu'il brigue. Ces gentilshommes, à leur tour, invitent à leur table les propriétaires électeurs, proposent la candidature de leur protégé et lui assurent des suffrages. Dès qu'il est devenu ***Ispravnik***, il exploite sa place pour se procurer de l'argent et d'autres avantages. Il sait qu'au bout de 6 ans (autrefois au bout de 3 ans) son mandat sera expiré, et qu'il n'a guère de chance d'être réélu. Il est vrai qu'il ménage ses protecteurs et leurs paysans; mais en revanche, il vexe, chicane et dépouille ses égaux les petits propriétaires, surtout ceux qui n'ont pas de droit électoral, et que, par conséquent, il n'a aucune raison de ménager. Il fait construire, par exemple, des ponts et des chaussées; il requiert des hommes au milieu de la moisson, et punit sévèrement ceux qui ne répondent pas à son appel, ou accorde un délai, moyennant finance. Voilà pourquoi l'*Ispravnik* qui exerce des pouvoirs si étendus, est en Russie le plus odieux*) et en même temps le plus méprisé de tous les employés. Aucun propriétaire de distinction ne l'honore de sa familiarité, et ne l'invite jamais à sa table. Quand le gouverneur passe par le district, il fait précéder sa voiture par l'***Ispravnik***, en guise de gendarme ou de piqueur. Quand

*) Dans le journal du ministère de l'intérieur, on trouve une note curieuse, mentionnant qu'il existe dans les forêts, chez les Tschérémisses paiens, des idoles qu'ils appellent *chemi-choouomi* (en russe *semski-soud*, c.-à-d. la magistrature subalterne, ou l'Ispravnik) et auxquelles ils offrent des sacrifices, comme à une divinité malfaisante, pour qu'elle ne les fasse pas trop souffrir.

l'*Ispravnik* se fait annoncer chez le gouverneur, celui-ci lui fait faire antichambre pendant des heures entières, et s'il daigne lui accorder une audience, il le traite comme un misérable, le laisse debout, tandis qu'il reste assis, etc. Bref, dans l'état de choses actuellement existant, il serait infiniment plus avantageux pour l'administration intérieure de la Russie, que le Czar abolît l'organisation des états et des gouvernemens avec les assemblées et les élections de la noblesse, en transmettant toutes les fonctions aux employés du gouvernement central. Les *Tschinovniks* sont en général d'assez mauvais employés, mais ils ne sont pas aussi dépravés que la plupart des fonctionnaires élus par la noblesse. Le système actuel n'est qu'une espèce de mystification, il n'a que la fausse apparence d'une organisation par état."

Contrairement à nos habitudes, nous avons reproduit ici ces appréciations dans tout ce qu'elles ont de tranchant, parce qu'elles sont générales parmi les hommes les plus compétens et les plus intelligens de la Russie, et qu'il est à craindre que l'organisation corporative des gouvernemens, par suite de leur influence, ne soit un jour ou entièrement abolie, ou modifiée dans ses parties essentielles. D'après notre conviction, ce serait là une faute des plus graves, une véritable calamité.

Si, à l'heure qu'il est, il s'agissait d'introduire pour la première fois cette organisation corporative, on pourrait en faire l'objet d'un examen sérieux et d'une discussion approfondie. Mais cette organisation fonctionne depuis environ 70 ans. Fût-elle tout-à-fait fausse dans son principe et d'une exécution entièrement vicieuse dans son application, il faudrait toujours se demander ce que l'on doit mettre à sa place. Il est de fait qu'elle s'est acclimatée, et que les populations s'y sont habituées. Plus l'état du peuple est grossier, plus il est facile de lui faire adopter de nouvelles institutions, plus la civilisation progresse, plus la tâche devient difficile. L'introduction de l'organisation corporative, en 1785, était

très facile; aujourd'hui sa suppression présenterait des difficultés graves. Personne ne pensera sérieusement à ajouter un nouvel anneau à la chaine des fonctionnaires russes, à augmenter le nombre des *Tchinovniks* et à étendre leur influence politique. Plus leur nombre est considérable, plus il est difficile de les contrôler et de les diriger, et plus ils deviennent dangereux. Ils finiraient par créer des dangers à la couronne même, en l'enveloppant dans de nouvelles complications, et en la livrant à la révolution, comme l'a fait la bureaucratie allemande dans ces derniers temps.

Plusieurs fois déjà nous avons essayé de démontrer que les institutions corporatives de la Germanie sont tout-à-fait opposées au caractère national russe, mais la Russie, poussée par ses destinées historiques, et à la suite de son développement nécessaire, a accueilli et introduit chez elle l'organisation de l'Europe occidentale. Elle a formé sur ces modèles sa bureaucratie, ses armées, sa marine, sa police, son industrie, ses écoles, etc. Quelqu'imparfaites que pussent être ces institutions, devait-elle s'en passer? Que pouvait-on mettre à leur place? les institutions de la vieille Russie peut-être? Aucun homme sensé ne fera une pareille proposition.

Dans tous les temps, les nations ont adopté les institutions et le droit d'autres peuples; et elles devaient les adopter à mesure qu'elles avançaient dans la civilisation. Les Allemands n'ont-ils pas introduit les institutions romaines dans leur organisation municipale, même dans leur constitution rurale, et n'ont-ils pas fini par adopter toute la législation romaine? Cette dernière avait sans contredit un caractère étranger à l'esprit national; elle devait occasionner une foule d'inconvéniens et altérer les dispositions du caractère allemand; mais son adoption était indispensable au développement de la civilisation allemande, et nous lui devons infiniment de choses. Peu à peu les élémens étrangers se sont

confondus avec le caractère national, et ils ont fini par former un tout homogène.

Voilà ce qui en général paraît avoir lieu en Russie. C'est dans l'organisation militaire qu'on remarque surtout l'influence salutaire de ce fait. Serait-il juste de mettre en parallèle l'organisation militaire avant Pierre Ier et celle d'aujourd'hui, à laquelle la Russie doit principalement sa haute position dans le monde politique?

Pour revenir à l'ingénieuse idée de Catherine II, nous persistons à soutenir que, pour le bonheur de la Russie, il fallait opposer un contrepoids à l'omnipotence menaçante de la bureaucratie, et quant à nous, nous ne connaissons, en dehors des états corporatifs de l'Allemagne, aucune institution qui réponde à ce besoin indispensable. Ces institutions ne sont nullement étrangères aux notions et aux idées des Russes instruits, car toute leur instruction est conforme à celle de l'Europe occidentale. Quant au peuple russe, il s'y habituera, grâce à l'élasticité du caractère national. D'ailleurs, elles se développeront d'une toute autre manière que chez les Germains. Elles se transformeront peu à peu en une organisation homogène tout empreinte du caractère russe. C'est ce que nous voyons par l'exemple des *Guildes*, qui ont pris en Russie un caractère bien différent de celui qu'elles ont en Allemagne.

Quant à ce qui concerne l'organisation corporative des gouvernemens, elle n'a pas été substituée à une institution nationale, et c'est pour cela qu'elle pourrait facilement prendre racine. Il serait même possible de prouver que les institutions nationales de la vieille Russie, celle des boyards y comprise, ne sont pas absolument opposées en principe à cette organisation. Les reproches qu'on lui fait, portent moins sur le caractère même de l'institution que sur son application. Ce que l'on peut affirmer, c'est que cette institution serait excellente et exercerait l'influence la plus salutaire sur l'état entier,

si la noblesse russe comprenait sa mission et déployait toute son activité pour l'accomplir.

Du reste, la manière de vivre et de penser des jeunes générations de la noblesse russe, ont déjà subi une transformation considérable et qui ne peut manquer d'influer sur la manière d'envisager et de pratiquer les institutions corporatives. Déjà on aperçoit un changement essentiel dans l'éducation de la noblesse russe. Tandis que la génération précédente a été élevée sous l'empire des idées de l'encyclopédie française, et que la jeune noblesse était confiée à des gouvernantes et à des gouverneurs français, et plus tard à des émigrés de toute espèce, on trouve actuellement dans l'intérieur de la Russie beaucoup de maitres et de précepteurs allemands et même beaucoup de gouvernantes russes (élevées p. ex. dans la Maison des enfants trouvés de Moscou). Les professeurs et maîtres russes, ont presque tous fait leurs études dans des universités allemandes, ce qui a éveillé en eux l'amour de la science et l'habitude de l'application. Autrefois les jeunes gens, à peine âgés de 17 ans, couraient après les emplois civils ou militaires, et servaient aussi longtemps que possible. Actuellement on n'entre au service qu'à l'âge de 20 ans, et l'on commence assez généralement à regarder le service comme une période de transition.*) Il n'y a que ceux qui se sentent une vocation particulière ou qui comptent sur des protections puissantes, qui restent au service. Le plus grand

*) C'est du reste une habitude très recommandable en Russie que tout noble doit avoir servi pendant un certain temps et obtenu un grade déterminé. C'est à peu près comme dans l'Allemagne septentrionale, où l'on n'est considéré dans la société que lorsqu'on a suivi les cours d'une université. Quiconque ne servirait pas, en Russie, resterait constamment à la campagne, s'abrutirait ou se dépraverait. Mais quand un noble a servi pendant 5 à 10 ans, et qu'il se retire à la campagne, à l'âge de 30 à 35 ans, il a pu former son caractère, acquérir assez de connaissances et d'expérience pour devenir un bon gentilhomme campagnard.

nombre se retirent après quelques années et vont à la campagne, pour y exploiter une industrie agricole ou manufacturière. Tandis qu'autrefois, comme nous l'avons dit, les seigneurs ne s'occupaient presque jamais d'économie rurale, beaucoup de propriétaires instruits, depuis les 15 dernières années, commencent à exploiter l'industrie agricole et à transformer les capitations en corvées, ce qui force les propriétaires de vivre à la campagne pour exercer sur leurs biens une surveillance personnelle. Ce sont surtout de grands établissemens industriels*) qui attirent à la campagne une grande partie de la noblesse qui naguères ne vivait que dans les grandes villes. Si donc la plus grande partie de la noblesse instruite et riche vivait à la campagne, elle apprécierait mieux l'importance des institutions corporatives, des élections nobiliaires, etc. Elle comprendrait la position influente des Ispravniks, et de meilleurs sujets brigueraient ces fonctions. Dès que l'on verrait ces charges remplies par des gens honnêtes et distingués, ces derniers se concilieraient sans peine la considération générale, et sauraient faire respecter par tout le monde, la dignité de leurs fonctions.**)

*) C'est une nouvelle preuve que l'orgueil nobiliaire que nous voyons dans le reste de l'Europe, n'existe ni dans les moeurs, ni dans les idées de la Russie. Il n'y a, p. ex. aucune ligne de démarcation entre la noblesse et la classe industrielle; les hommes les plus nobles et les plus riches se font inscrire dans la corporation des marchands. C'est qu'ils obtiennent par là certains priviléges légaux, p. ex. celui de faire des lettres de change, sans quoi ils seraient obligés de faire toutes leurs affaires par contrats. J'ai connu un M. de Koumarski et un M. de Wolkoff qui, tous deux, s'étaient fait inscrire, comme marchands de 1re classe. Feu le sénateur de Rakhmanoff, après avoir quitté le service, s'était également fait recevoir au même titre.

**) Pendant mon voyage, j'ai rencontré par-ci par là quelques *Ispravniks* qui non seulement avaient l'extérieur de gens honnêtes, mais qui jouissaient aussi d'une excellente réputation dans leur contrée. Dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, on cite un *Isprav-*

Le gouvernement, de son côté, fait tous ses efforts pour consolider et développer ces institutions. Dans la vue de soustraire les élections à l'influence prédominante de la noblesse pauvre et ignorante, il a décrété les dispositions suivantes: Le droit électoral direct n'appartient qu'aux nobles qui possèdent, dans un même gouvernement, au moins 100 âmes ou 300 dessatines de terres inhabitées. Tout noble qui possède ces propriétés dans différens cercles d'un gouvernement, est autorisé à prendre part à l'élection des fonctionnaires pour tous ces cercles, tandis qu'il ne dispose que d'une voix seulement pour l'élection des fonctionnaires de gouvernement. Les nobles qui possèdent cent âmes ou plus, mais réparties dans différens gouvernemens, ne peuvent voter que dans un de ces gouvernemens à leur choix. Les nobles enfin qui n'ont pas 100 âmes, mais qui possèdent au moins 5 paysans ou 150 dessatines de terres labourables, ne prennent part aux élections que d'une manière indirecte, en se faisant représenter par des délégués, à moins qu'ils n'aient obtenu le grade de colonel, de conseiller d'état, ou qu'ils n'aient servi trois ans comme maréchaux de la noblesse. Pour éviter un changement trop fréquent de fonctionnaires, toujours préjudiciable à une bonne administration, l'empereur actuel a ordonné que l'*Ispravnik* serait élu pour six ans au lieu de trois. (Un homme très instruit et bien intentionné, s'est prononcé contre cette mesure. Il propose de n'élire les *Ispravniks* que pour deux ans, non dans le but d'avoir toujours de nouveaux fonctionnaires, mais pour être à même de ne réélire que les bons, et de congédier aussitôt que possible les hommes incapables et les fripons.)

Dans les derniers temps, on a encore augmenté les

---

nik qui est en fonctions depuis plus de 20 ans. Il a été constamment réélu, parcequ'il s'était toujours montré honnête, plein de zèle et d'activité.

droits et les devoirs de la noblesse des gouvernemens.*) On lui a conféré l'élection des membres du tribunal civil et criminel pour tout le gouvernement et du tribunal de conscience. Le tribunal rural se compose de l'*Ispravnik* comme président, de deux assesseurs nommés par la noblesse, et de deux paysans nommés par le gouvernement, sur la proposition de l'*Ispravnik*. Le tribunal rural, comme collége, n'a à prendre que des dispositions générales; il exerce la surveillance sur la répartition et la perception des impôts. Tous les actes du pouvoir exécutif sont confiés à l'*Ispravnik*, auquel on a adjoint récemment des *Stanowoie Pristavs*, pour surveiller les subdivisions des cercles souvent fort étendus.

Il paraît donc que le gouvernement au lieu d'abolir l'organisation des gouvernemens ou d'en entraver l'application, est disposé au contraire à les affermir et à les développer de plus en plus, ce qui, dans notre opinion, répond aux principes d'une bonne politique.

Un tel développement devrait porter sur 2 points. Il s'agit d'abord de consolider autant que possible la noblesse et puis, mais seulement après cela, de lui conférer une foule d'affaires et d'attributions auxquelles elle serait propre, et dont elle se chargerait dans son propre intérêt.

Quand nous proposons de consolider la noblesse, nous voulons dire qu'il faut faire tous les efforts possibles pour former, en Russie, une forte noblesse campagnarde,**) une *Gentry*, car on a déjà suffisamment de *Nobility* en Russie. Il faudrait tout faire pour fixer

---

*) Dans quelques districts des gouvernemens d'Archangel, de Vologda etc. où il n'existe pas de noblesse, les *Ispravniks* et les autres employés sont nommés par le gouvernement.

**) Sans noblesse campagnarde, on ne parviendra jamais à avoir une classe de paysans indépendants et accessibles aux progrès de la civilisation.

la noblesse à la campagne et rien pour l'attirer dans les villes. Ce que nous avons déjà dit plus haut sur les tendances plus récentes de la noblesse, indique les bases d'où il faudrait partir. Il faut développer les principes de la constitution de 1785, qui contient beaucoup de dispositions propres à fortifier le point d'honneur, p. ex. celles relatives aux corporations des Etats, aux grades des fonctionnaires, à la hiérarchie sociale, à l'uniforme (questions très importantes en Russie) etc. Au sein de la corporation, le maréchal de la noblesse exerce une espèce de censure, il peut prononcer l'interdiction contre les dissipateurs et ceux qui traitent mal leurs paysans. Eh bien! il faut étendre ce droit. Que le maréchal de la noblesse n'intervienne pas seulement quand il est requis de le faire; qu'on lui impose l'obligation de prendre partout l'initiative, et de transmettre à des intervalles réguliers aux autorités supérieures ou à l'empereur même, des rapports sur tout ce qu'il a fait sous sa responsabilité personnelle. Mais toutes ces mesures seront inexécutables, tant que la corporation de la noblesse n'aura pas le droit de refuser des membres. Actuellement tout noble qui possède une propriété dans le gouvernement appartient à la corporation; il en résulte qu'une foule d'hommes ignorans, pauvres, et en partie méprisables en font partie, *ipso jure*. C'est pour obvier à cet inconvénient que le gouvernement a fixé un *minimum* de propriétés qui confère le droit électoral; mais on n'a pas fait assez encore pour exclure les petits propriétaires. La petite propriété se forme de deux manières: soit par suite du partage de succession, soit par l'établissement des *Tchinovnik* qui ont trop peu de moyens pour acheter de grandes propriétés. Nous avons déjà dit que le partage des successions s'opère toujours sur les terres mêmes, attendu qu'on manque de capitaux pour procéder par compensation. On rencontre souvent des villages de 4à500 âmes qui sont repartis entre 30 à 40 seigneurs. On m'a cité un village de 260 paysans qui appartient à 83 seigneurs. En in-

terdisant le morcellement d'un village*), en autorisant des banques qui fourniraient les capitaux nécessaires pour les compensations, en accordant à ceux qui ne possèdent qu'une partie de village, le droit de préemption quand une autre part est mise en vente, ou en imposant aux corporations de la noblesse l'obligation d'acheter les petites propriétés, et de réunir autant que possible les parties de villages, on parviendrait à des résultats très considérables. Il est plus difficile d'opposer une barrière à l'établissement des *Tchinovnik*; mais le gouvernement a déjà pris dans ce sens quelques mesures préparatoires. On sait qu'en Russie, les fonctions d'état donnent, d'après une gradation fixée, d'abord la noblesse personnelle, puis la noblesse héréditaire, à laquelle est attachée le droit d'acquérir des propriétés seigneuriales. Quels sont les élémens dont se forme la noblesse des *Tschin*? Autrefois c'étaient principalement des aventuriers étrangers qui venaient chercher fortune en Russie. Ceci n'a plus lieu aujourd'hui. Actuellement il existe déjà un grand nombre de familles, dans lesquelles il est de tradition de se vouer au service de l'état, et qui emploient leurs économies à l'acquisition de biens ruraux. En outre, leur nombre augmente encore par de nouvelles familles de *Tschin*, à la formation desquelles concourent les classes suivantes: 1° des fils de prêtres ou des prêtres veufs, qui rentrent dans l'ordre séculier et trouvent des places dans les chancelleries; 2° des fils d'employés subalternes, ou ces derniers eux-mêmes, quand ils parviennent à réaliser quelques économies; 3° des fils de marchands et de fabricants enrichis. Tous ces employés cherchent à acheter des paysans et de petites portions de terres; car ils n'ont pas assez de fortune pour acheter de grandes propriétés et ils ne pourraient guère les exploiter, parce-

*) On dit qu'il existe un Oukase de Pierre I[er] interdisant le partage des villages, mais il paraît que cet oukase est complètement oublié.

qu'ils sont retenus par leur service. Ils achètent donc 5, 10 à 20 paysans avec leurs petites portions de terres et leur imposent l'*Obrok*. Dans les provinces industrielles, p. ex. dans les gouvernemens de Jaroslass ou de Vladimir, cela ressemble à un véritable système de vampirisme, à une estimation à la St. Simon, avec la différence que les capacités n'obtiennent pas de rétribution, mais qu'elles ont à payer davantage.

La corporation devrait avoir le droit d'exclure de pareils intrus, pernicieux aux intérêts communs. Le gouvernement s'est déjà prononcé dans ce sens, en n'accordant la noblesse héréditaire qu'aux grades les plus élevés. Mais il serait à souhaiter que la corporation fût autorisée à empêcher l'acquisition, et à ne point admettre de pareils membres dans son sein. Tout acquéreur de cette espèce devrait se faire recevoir dans la corporation, avant de pouvoir acheter des paysans, et il ne serait admis que s'il pouvait acheter un village entier etc.

Enfin il faudrait étendre les pouvoirs de la corporation, pour la mettre en état de surveiller la moralité de ses membres. Quiconque manquerait à l'honneur ou à ses obligations, serait exclu de la corporation dans des formes déterminées. Dans ce cas, il devrait être obligé de vendre sa propriété ou de la transmettre à ses héritiers. Il existe déjà à cet égard quelques dispositions légales, mais elles sont encore trop douces et ne sont que rarement mises à exécution.

La noblesse étant consolidée de cette manière, devrait être chargée de certaines attributions nouvelles. Elle est déjà autorisée à créer des banques, mais on devrait encore l'autoriser à créer d'autres établissemens de crédit, des magasins, des améliorations de toute espèce, à construire des chaussées, des canaux etc.

La Russie a adopté les institutions des états telles qu'elles sont nées des mœurs et des idées des peuples germaniques; elle les a modifiées pour les adapter à la société russe, mais elle n'a nullement altéré par là le

caractère de la monarchie autocratique ou patriarcale. Nulle part ces états, bien que fortement organisés, n'ont exercé la moindre influence directe sur le gouvernement de l'état,*) sur l'administration des finances, la politique,

*) Nous ne saurions supprimer ici une observation que du reste nous avons déjà consignée, c'est que l'éducation européenne empêche beaucoup de Russes de connaître le caractère national et historique de la société russe, et de juger d'un oeil impartial les institutions nationales. Cela provient naturellement de ce que la civilisation moderne de la Russie, sans avoir de racines dans la vie populaire, a été empruntée aux étrangers. Beaucoup de Russes sont infectés des doctrines de la philosophie moderne, des idées politiques du soi-disant libéralisme, et même des théories du socialisme et du communisme. Ils cherchent à prouver par l'histoire, que de pareilles idées ont déjà régné dans la vie populaire bien qu'elles aient été comprimées plus tard, ou que la situation actuelle est de nature à promettre à leurs idées une victoire complète dans un avenir plus ou moins éloigné. *Habeant sibi.* Nous considérons cela comme des rêves innocens. Le vrai peuple russe ne sera jamais infecté de ces idées là, car il possède de temps immémorial tout ce qu'elles ont de bon et de salutaire; mais ses institutions nationales reposent sur une base solide et diamétralement opposée au principe moderne. Si des mouvemens pouvaient éclater en Russie (il n'y en a pas encore la moindre apparence), ils se porteraient sur un domaine plus élevé, nommément sur celui de la religion. Comme exemple de ce que nous avons avancé plus haut nous citerons le livre du prince D. intitulé: *Notices sur les principales familles de la Russie, par le comte d'Almagro.* Paris, F. Didot. 1843. L'auteur affirme avec le plus grand sérieux que la Russie a possédé dans les temps anciens et même encore sous les Romanoff le système des deux chambres: savoir la chambre des boyards et celle des communes, c.-à-d. celles de la noblesse, du clergé et des villes. Ce qu'il y a de vrai dans tout ceci, c'est que les Czars écoutaient toujours le conseil des boyards (comme actuellement le conseil de l'empire) sans être obligés de suivre son avis. Le Czar convoquait parfois les députations des pays pour les consulter sur une affaire importante, mais il n'était pas non plus obligé d'adopter leur avis. Voici quelle était toujours la formule des oukases: le Czar ordonne et les boyards arrêtent etc. — Quand les cosaques se furent emparés d'Azoff, le Czar convoqua une assemblée du pays, que l'on consulta sur la question de savoir si l'on devait garder Azoff ou la rendre aux Turcs. Il

la législation, les institutions militaires. On leur a accordé une grande indépendance quant à leurs propres affaires; on leur a même conféré beaucoup d'attributions administratives et policières,*) mais on n'a jamais introduit en Russie des états-généraux investis, à l'exemple des états allemands, du droit de voter les impôts et de participer à la législation. Tous les autres grands pays de l'Europe, l'Espagne, la France, l'Autriche, la Prusse, etc. s'en étaient également affranchis dès le XVIème siècle. Les essais qu'on a faits pour rétablir les anciens états et pour les modifier conformément aux besoins du temps, ainsi qu'on aime à le dire de nos jours, n'ont conduit jusqu'ici qu'à produire une institution tout opposée, celle

---

n'est guère possible de constater qu'elle était la composition de cette assemblée. Quand le prince Proharski convoqua les députés du pays, pendant l'usurpation polonaise, leur assemblée se trouva composée des catégories suivantes: 1° Les seigneurs de la cour (*Stolniki*, de *stol* trône, d'où vient *Prèstol* siège élévé, trône ou autel) dont le rang était inférieur à celui des boyards; 2° les nobles (*dwořiane*, ce qui signifie également courtisans) qui résidaient à la campagne ou dans les villes moins considérables; 3° les chefs des Strélitz: 4° les habitans des grandes villes de Vladimir, de Sousdal et de Nijni-Novgorod; 5° les marchands (*Torgowie-Liudi*) appelés aussi centurions(?), et qui étaient divisés selon leurs professions, en centurions des fabricants de draps, forgerons etc.; 6° les *Slobodes*; on ne sait pas si l'on désignait par là des faubourgs ou des villages.

*) Il paraît que la noblesse a exercé anciennement, surtout dans les provinces occidentales, une espèce de juridiction patriarcale sur ses gens de service. C'était une juridiction policière, pénale et criminelle qui ne parut pas dangereuse aussi longtemps que les paysans furent indépendans et libres d'émigrer, mais qui le devint quand la liberté de transmigration fut abolie. Cette juridiction fut supprimée ou plutôt transmise à la corporation de la noblesse, qui choisit dans son sein les membres du tribunal de cercle. On prétend que ces tribunaux de cercles sont ordinairement plus raisonnables et plus justes que les cours supérieures. La noblesse est autorisée à punir ses gens de 40 coups de verge ou de 15 coups de bâton. Mais qui est-ce qui est à même d'exercer le moindre contrôle à cet égard?

des chambres représentatives modernes. La Russie n'entrera sans doute jamais dans cette voie, parcequ'elle manque des élémens nécessaires pour les institutions représentatives, qui du reste, ne rencontrent aucune sympathie dans le peuple. Les événemens qui ont eu lieu sous l'impératrice Anne, devaient leur origine à l'engouement pour le principe des états germaniques, et peut-être à la réaction de la vieille Russie contre les innovations de Pierre Ier; mais ce qui fut évident, c'est que le peuple n'avait pas la moindre envie de laisser limiter l'autorité de ses Czars.

Tandisqu'on a constitué d'une manière organique les états de la Russie auxquels furent conférés de grands priviléges et immunités, on a empêché d'un autre côté les différentes classes de la population de former des castes isolées. C'est là un principe véritablement national. Nous avons déjà parlé de l'agilité et de la souplesse du caractère russe. Dans les communes villageoises de la Russie qui offrent l'exemple des républiques les mieux organisées, chaque membre, ayant arrangé ses affaires privées, est autorisé à quitter la communauté et à émigrer quand bon lui semble. De même tout étranger après avoir régularisé ses relations privées et policières, est accueilli sans plus de difficulté comme un frère, et reçoit comme tous les autres membres de la commune sa part proportionnelle du sol. Il en est de même pour les villes, quand on y achète une propriété immobilière. Non seulement chaque paysan libre peut toujours devenir bourgeois d'une ville, mais encore un village entier peut se faire transcrire (c'est l'expression technique) et transformer en ville, quand la majorité de ses habitans ont abandonné l'agriculture pour l'industrie. La liberté de l'industrie est aussi complète qu'elle est ancienne; on entre dans un métier ou une profession quand on en a le goût et la capacité, on n'a besoin pour cela ni de se faire inscrire dans une jurande, ni de produire une œuvre remarquable pour passer maître; on reste dans

le métier ou on le quitte à volonté. Il est vrai qu'il existe des jurandes pour les artisans et des *guildes* pour les marchands et fabricants, investies toutes deux de certains droits et priviléges, comme en Allemagne; mais il n'y a nulle part de barrière infranchissable entre les classes et les professions. Les nobles se font inscrire dans les guildes; les marchands de la 1re guilde obtiennent après 12 ans les droits de la noblesse personnelle, et leurs enfans parviennent souvent par le service à la noblesse héréditaire. Les bourgeois honoraires jouissent de beaucoup de droits nobiliaires, p. ex. ils sont exemptés de la capitation, de la conscription militaire, et de peines corporelles.

Si d'un côté nous considérons l'agilité et la souplesse comme une partie essentielle du caractère national, à laquelle on est redevable de certains avantages, elle ne laisse pas d'un autre côté que d'offrir bien des inconvéniens. Nous avons déjà traité ailleurs ce même sujet quant à ce qui regarde l'industrie et le commerce. Pour ce qui concerne la noblesse, nous avons dit plus haut, qu'une plus ferme organisation de cette corporation serait avantageuse aussi bien pour elle-même que pour tout l'empire. C'est la vocation ou la mission de la noblesse, dans tous les états, de représenter avant tout le principe de l'honneur et de la chevalerie; mais cela sera de toute impossibilité, aussi longtemps qu'elle sera obligée de tolérer dans sa corporation le premier gueux venu. Il faudrait donc faciliter l'exclusion de sujets pareils, mais d'un autre côté, quand un gentilhomme se rendrait coupable d'un acte infâme ou déshonorant, nous trouverions juste de lui appliquer avec une sévérité toute draconienne des pénalités doubles.

Jusqu'à présent, il ne m'a guère été possible de connaître l'effectif de la noblesse russe actuelle. Les historiens affirment qu'avant Pierre Ier, elle n'était pas très nombreuse. Le professeur Pogodine de Moscou m'a communiqué une sorte de calendrier héraldique qui, imprimé chez Novikoff dans l'imprimerie de l'université, a été publié à Moscou en 1787 in-8°; ce calendrier contient 656 noms des familles nobles alors existantes, avec l'annotation des pays dont elles sont originaires, et de l'époque où elles sont entrées en Russie. On n'explique pas non plus si ces 656 noms comprenaient toutes les familles nobles existant jadis en Russie, et sur quoi reposent les indications relatives à leur origine. En Europe, nous savons si peu de chose sur la noblesse russe, et pourtant nous en entendons parler si souvent dans les journaux, que j'ai cru devoir citer ici ces noms; j'ajoute seulement que je ne mentionnerai pas ici les familles issues de Rurik et des petits-princes. J'ai adopté pour ce dénombrement un tout autre ordre que celui suivi dans le livre sus-mentionné, et qui m'a paru sans logique.

1) Comme races de Varègues, on compte 5 familles: Aksakoff, Woronzoff, Woronzoff-Wéliamineff, Wéliaminoff, Navrotzky.

2) De la principauté de Sousdal, la famille de Weschеslavieff.

3) Du pays Kaschir, la famille Jevsky.

4) De Novgorod, 7 familles: Andréieff, Kousmine, Douroff, Neiéloff, Jewleff, Pogoscheff, Kolotilovsky.

5) De Smolensk, 5 familles: Madjine, Soudakoff, Loutoschine, Zipléteff, Monastyroff.

6) De Kieff, 17 familles: Bobinine, Neoudatchine, Basmanoff, Netchaieff, Boulgakoff, Okhotine, Daniléieff, Otchkine, Scherebzoff, Plestchéieff, Lousine, Piatoff, Ignatieff, Sadikoff, Kolotkine, Scheltneff, Moskotinjeff.

7) De Volhynie, 4 familles: Wolynsky, Mavrinoff, Waronoï, Wolynsky.

8) De Lithuanie, 78 familles: Alexandroff, Karsakoff, Arkhroff, Kvaschnine, Kindireff, Arybascheff, Kvaschnine-Samarine, Babkine, Balawinsky, Klischkoff, Blischnevsky, Kosloff, Bolinine, Kilditschovsky, Bolotnikoff, Kondyreff, Borissoff, Koraboff, Barchtchoff, Lavretzky, Bori koff, Lasareff,*) Bounakoff, Bouchnaloff, Lisloff, Wladytchkine, Liroff, Glinsky, Prince Malascheff, Demsky, Masloff, Dobrischoursky, Matoff, Doudine, Yakinine, Diatloff, Neverschkine, Jéphimieff, Obareff, Schichkoff, Okojemeff, Zamiatine, Pavloff, Zinowieff, Palibine, Zlobine, Panoff, Iwaschkine, Polteff, Ismailoff, Poltinine, Indegoroff, Polikarpoff, Joussoupoff, Protasseff, Rajevsky, Soumine, Rasladine, Soumbouloff, Rameikoff, Teléneff, Rimsky, Tousrounoff, Karsakoff, Poslovleff, Philippoff, Zamarine, Tomine, Swinsine, Tschadaiéff, Swiaseff, Tschetwertinsky (princes), Sidoroff, Tschoulkoff, Spiatschi, Schity, Stanichtcheff, Jakovleff.

9) De Pologne, 114 familles: Aladsine, Griboiédoff, Baklanowsky, Grouschetzky, Bartschikovsky, Demianoff, Blisnakoff, Dmitrieff, Borissoff, Boras; les princes Droutzky; Barosdine, Doubensky, Bourine, Dourassoff, Bielsky, Jéltschaninoff, Schedenoff, Asanoff, Wnoukoff, Schélabyschky, Vodoratzky, Schiloff, Wosnitzine, Chourakowsky, Wolotzkoï, Zapolsky, Voronoff, Sborsky, Woropanoff, Isvolsky, Gagine, Karlyscheff, Jéveleff, Karpoff, Golowkine, Kartschevsky, Kartschevsky, Miassoiédoff, Kaschinzoff, Nélédensky, Karkine, Nélidoff, Kaschkine, Niémzoff, Klotschkoff, Osnobischine, Kobilsky, Pannyreff, Kosloff, Paschkoff, Kolédinsky, Pestrikoff, Korobkine, Pissareff, Korianine, Pissareff, Iwantschine, Kouschéleff, Pissareff, Skarnatoff, Kraiévsky, Pljuskoff, Krekschine, Polonsky, Kontschine, Poskotschine, Latschinoff, Pochvisneff, Lermantoff, Perovsky, Litwinoff, Prontchitcheff, Likhatscheff, Poustorochiloff, Logowschine, Rosonoff, Lounine, Rachmanoff, Liuboutscheninoff, Sasonoff,

---

*) Ne pas confondre avec la famille arménienne de ce nom.

Khaliuta-Soouratoff, Startschevsky, Mamonoff-Scouratoff, Mamonoff-Strékaloff, Maschoutkine, Karatouchine, Melkhanoff, Tinkoff, Melnetzky, Touschine, Mechtschénineff, Ussoroff, Misloslavsky, Tarsseiéff, Michailovsky, Tarassieff, Michailovsky, Khroustscheff, Mechnéieff, Tschaikovsky, Mijakovsky, Tschapline, Miasnine, Tschéleieff, Schischkoff, Tschoufarovsky, Yablonsky, Schiloff, Yakouschkine, Schischkine, Yanovsky.

10) De la Servie, 2 familles: Lasareff, Stanescheff.

11) De la race princière des Nogai, 5 familles: Baiterskoff, Schadinoff, Koutoussoff, Joussoupoff, Ourousoff.

12) Originaires des Tatares, 11 familles: Boskakoff, Rostoptschine, Bakhmétieff, Sonine, Bousowleff, Khowrine, Gotanzoff, Tschirikoff, Douriloff, Jourieff, Schémailoff.

13) Originaires de la grande horde, 34 familles: Anitschkoff, Narbekoff, Blokhine, Obiniakoff, Apraxine, Wéliaminoff, Sernoff, Orikine, Werderevsky, Petroff, Solowago, Daschkoff, Porowaty, Derchavine, Rasajeff, Dolgomo-Sabouroff, Sélivanoff, Douvanoff, Seliwerstoff, Sernoff, Savine, Slobine, Tegleff, Karandéieff, Turgénieff, Kontscheieff, Ouvaroff, Korobine, Khanikoff, Kriukoff, Khitrowo, Léontieff, Jouschkoff.

14) Originaires de la horde d'or, 39 familles: Adawlescheff, Godounoff, Arsénieff, Davydoff, Wislowzeff, Jeltschine, Schokanoff, Swertschkoff, Zagoskine, Switschoff, Jéssoupoff, Somoff, Kavryschine, Talysine, Karaouloff, Toptykoff, Kremenetzkoï, Tarbéieff, Mossaloff, Téwiascheff, Obesianinoff, Témiriaseff, Ogareff, Turgeneff, Pavloff, Toustoff, Péschkoff, Khamiakoff, Piliémoff, Khomiakoff, Yasykoff, Padolskoff, Tscheremissinoff, Yasykoff, Brokoudine, Youkhanzeff, Rodimoff, Bsischeff, Yakouscheff, Sabouroff.

15) Originaire de la petite horde, 1 famille: Bibikoff.

16) Originaires de la horde de Kasynisk, 24 familles: Béboutoff, Kaschkaroff, Wekentieff, Laptieff, Glé-

boff, Lapouchine, Dobrinsky, Loupardine, Dournowo, Obiédoff, Jélisaroff, Ostafieff, Jelosarawy, Poschégine, Sarkoff, Birdiukine, Simsky, Klementieff, Sorokoumoff, Klouminine, Teriaieff, Kokoschkine, Tschevkine, Kolstowskoï, Khobareff.

17) Originaires de la horde de Naroutschatzk, 2 familles: Malianinoff, Plemianikoff.

18) Originaires d'une des hordes inconnues, 10 familles: Birkine, Meschtschersky (princes), Gaitouroff, Polivanoff, Zacrevsky, Khodyreff, Lioubavsky, Khotianzoff, Majouschkine, Schikhmatoff.

19) Originaires des pays des montagnes (Tscherkesses) 2 familles: Albékoff, les princes Joussoupoff-Tscherkasky.

20) Originaires de la Géorgie, 2 familles: Les princes Davydoff, Khokhonitscheff.

21) Originaires de la Perse, 2 familles: Daoudoff, Persky.

22) Originaires de la Crimée, 7 familles: Barantschéieff, Naryschkine, Kniazeff, Safonoff, Mansouroff,*) Sitine, Merline.

23) Originaires de Kaffa, 3 familles: Goerwine, Trétiakoff, Kaftyreff.

24) Originaires de la Grèce, 9 familles: Wolotikine, Serbine, Gerzoff, Stremooukhoff, Dokhtouroff, Terpigoroff, Monamokhoff, Nasimoff, Trakhaniakoff.

25) Originaire de la Morée, une famille: Grékoff.

*) D'après une autre notice, les Mansouroff viennent d'Italie. Le fils d'un noble, d'un Podestat, se rendit en qualité de moine en Perse, où il exerça la médecine: il s'érigea ensuite en prophète, conquit à la tête d'une armée le pays du Caucase, prit le nom de Mansour (conquérant), mais à la fin il fut battu et fait prisonnier par Héraclius, prince géorgien. Ce dernier l'envoya à St. Pétersbourg, où il reçut un bon accueil de l'impératrice et prit un nom russe. Mansouroff épousa une princesse de Kasan et fonda la famille des Mansouroff. — Voyez: histoire du prince Héraclius. Leipsic 1793.

26) Originaire de la Macédoine, 1 famille: Philo sophoff.

27) Originaires de la Valachie, 2 familles: Aphrossimoff, Rokhmanoff.

28) Originaires des Turcs, 2 familles: Gsijeff, Ka rapopiroff.

29) Originaire de Sarrasins (Arabes), 1 famille: Ismailoff.

30) Originaire de la Livonie, 3 familles: Tomadine, Schichtiakoff, Von-Wisine.

31) Originaire de la Courlande, 1 famille: Baut.

32) Originaires de la Prusse, 48 familles: Batujeff, Loschakoff, Bessoubzeff, Liatzky, Besobrasoff, Morosoff, Beklemischeff, Nimatoff, Boborikine, Nepluieff, Waraxine, Nekharoscheff, Worobsen, Orloff, Golenichtcheff, Oslanoff, Gorbaloff, Poubkoff, Schérebzoff, Romanoff, Sméjeff, Soltikoff, Soubat, Sokownine, Sybine, Souponeff, Kniachnine, Tolotschanoff, Kobyline, Troussoff, Koporeff, Féofilatieff, Koloff, Founikoff, Kolitscheff, Khlude neff, Konovnitzine, Khlousneff, Kousmine, Korovaieff, Tschéglokoff, Karzoff, Scheïne, Koutousoff, Schéremeteff, Lobanoff, Schouscherine, Nadegine, Schouka, Koutousoff.

33) De la Suède, 22 familles: Bogdanoff, Naoumoff, Boukharine, Nésteroff, Gléboff, Novosiltzeff, Déschnine, Ostafieff, Jevsky, Savélieff, Saitzeff, Souvoroff, Zacharieff, Soumorokoff, Sevetitoff, Khrouleff, Klementieff, Tscheptschouieff, Kobianoff, Schépéleff, Lodichensky, Yakovléff.

34) Du Danemarc, 5 familles: Besoumoff, Snasine, Nogai, Sobakine, Swibloff.

35) De la Hongrie, 1 famille: Batourine.

36) Des états de l'empire d'Autriche, 19 familles: Atajeff, Pyschoff, Bedoff, Benoff, Belkine, Richtoroff, Wassiltschikoff, Tolstoï, Graes, Toukhatschevsky, Daniloff, Fedzoff, Dourny, Khvastoff, Schédlovsky, Pavloff, Lebedeff, Schafaroff, Moltschanoff.

37) De l'Allemagne, 51 familles*): Artzybascheff, Zamitzky, Baschmakoff, Ziablotzky, Borischtou, Pousch, Iwatscheff, Borissoff, Islaneff, Broukhatoff, Komersky, Brouchaty, Kologriwoff, Boulgakoff, Korotneff, Boutourline, Levascheff, Beschenzoff, Lewschine, Wodoff, Milioukoff, Woronzeff, Mousnine, Pouschkine, Ginavleff, Miatleff, Grigorieff, Noroff, Jouverlakoff, Oksakoff, Protopopoff, Towarkoff, Pouschkine, Touroff, Rochnoff, Tissatzky, Repieff, Toumereff, Sevastianoff, Khidirschikoff, Souknine, Khramoff, Swietschine, Tschéliadnine, Sérgeieff, Tschoulkoff, Sirotine, Tschepotieff, Slisnéff, Yakhontoff, Soekmyscheff.

38) De la Frise, 1 famille: Weniousoff.

39) De l'Italie, 6 familles: Besnine, Olferieff, Sasetzky, Ordini, Natschokine, Tischnéwitsch.

40) De Venise, 2 familles: Griasny, Osanine.

41) De Rome, 5 familles: Jélagine, Potemkine, Kaiskine, Sijanoff, Néritzky.

42) De France, 4 familles**): Deremontoff, Nicoleff, Divoff, Ododouroff.

43) D'Angleterre, 2 familles: Bestoucheff, Bounine.

44) Enfin 95 familles dont l'origine est inconnue: Abloff, Motiakine, Alymoff, Mouratoff, Arsénioff, Bassonoff, Balakireff, Nélédinsky, Bartenieff, Novikoff, Beleiubsk, Patrekeieff, Bekhtéieff, Perekouchine, Bolotoff, Postoff, Boutscharoff, Powalischkine, Bykovsky, Projestoff, We-

*) Il est naturel que les noms rappellent si peu leur origine allemande. Les Allemands qui sont allés s'établir chez les Slaves, ont ajouté, pour la plupart, à leur nom une terminaison slave. J'ai rencontré un compatriote du nom de Becker, qui en Pologne, se nommait Bikerski; souvent aussi ils traduisent leur nom allemand en slave, p. ex. celui de *Stein* en *Kamenski.* Cela arrive aussi en Russie, *Tolstoi* est la traduction de *Dick*. Le philologue Wostokoff s'appelle proprement *Osteneck*.

**) Les Schadajeffs portaient un lys au milieu de leurs armoiries comme aussi les Divoffs: ces derniers sont certainemement d'origine française et s'appelaient Divier.

rorolokine, Prokolieff, Wesselkine, Pronchitzeff, Winkoff, Prolassoff, Wlasieff, Pouschetschnikoff, Wolkoff, Ratoff, Wérypaieff, Ropatoff, Golenkine, Roudine, Golossoff, Safronovsky, Gorine, Selesnen, Dementieff, Soimonoff, Domoschiroff, Spassiteleff, Jelioutine, Spéschnéff, Ocholboff, Soulmenieff, Syroff, Soukhotine, Kablou koff, Souschkoff, Kasnatschéieff, Tepritzky, Karamyscheff, Titoff, Karatschoff, Tarakanoff, Karpoff, Treskine, Kobiakoff, Toutolmine, Kousnézoff, Tyrtoff, Kalupajeff, Tioutscheff, Komsine, Oukrainzoff, Kopteff, Famine, Khromkoff, Tounikoff, Kouradoumoff, Khwostschénsky, Navikoff, Larianoff, Khrébroff, Sobkoff, Tschaplygine, Lopatine, Tschébyscheff, Loulomnoff, Tschébyscheff, Loukine, Tschélischtscheff, Tschéloukhine, Lykoff, Tschervine, Liapounoff, Tschéresoff, Maximoff, Chirkoff, Merkouloff, Yaroslawoff, Mikhailoff.

Nous devons nous abstenir de toute critique sur cet intéressant dénombrement des familles nobles, par la raison que nous manquons de toute espèce de renseignemens à ce sujet. En apparence, il y a des contradictions, des répétitions, que nous ne pouvons expliquer; ainsi p. ex. on indique une fois les Woronzoff comme Varègues, une autre fois comme provenant d'origine allemande, si toutefois il n'existe pas deux familles de ce nom.

Nous ajouterons encore à cette liste quelques notices sur les familles de princes, de comtes ou personnes célèbres, ou sur les maisons les plus renommées de la noblesse russe. Nous prenons pour base de ce travail le livre déjà cité, publié sous le pseudonyme du comte Almagro, en y ajoutant les renseignemens qui nous sont venus d'autres sources.

Les familles suivantes tirent leur origine des fils cadets de Rurik, appelés petits-princes. De Saint Michel prince de Tschérnigoff, parent au 12ème degré de Rurik et au 8ème de St. Vladimir, sont issues les familles du prince Odoiéffsky (tirant son nom de la ville

d'Odoieff, dans le gouvernement de Toula), Koltzeff-Massalsky (de la ville de Massalsk, dans le gouvernement de Kalouga), Gortschakoff, Jeletzky (de la ville de Jeletz, dans le gouvernement d'Orel), Zwénigorodsky (de la ville de Zwénigorod, dans le gouvernement de Moscou), Bariatinsky (du pays Bariatina, dans le gouvernement de Kalouga), Obolensky (de la ville d'Obolensk, dans le gouvernement de Kalouga), Toufiakine, Dolgorouky (signifie longue main), Schtscherbatoff, Wolkonsky, Repnine, qui sont éteints et dont l'héritage et le nom sont passés aux Wolkonsky-Repnine.

Des anciens petits-princes de Jaroslaw, descendent les familles des princes Schtschétinine, Zassekine, avec une branche collatérale Solntzeff-Zassekine, Shakhovskoï, Mortkine, Schékhonsky (empruntant son nom au fleuve Scheksna, sur les bords duquel est située leur principauté), Lwoff, Prozorovsky (le pays Prozorowo dans le gouvernement de Jaroslaff), Douloff. — Des anciens petits-princes de Smolensk, descendent les familles des princes Wiazemsky (Wiazma, dans le gouvernement de Smolensk), Kozlowsky (de la ville de Kozlow), Krapotkine, les comtes Tatischtscheff et les seigneurs de Jérapkine, Rilovsky et Tolboukhine, lesquelles 4 familles ne portent plus le titre de Knèse ou prince. — Des anciens petits-princes de Rostoff, descendent les familles des princes Schtschepine-Rostovsky, Kassatkine-Rostovsky, Labanoff-Rostovsky. — Des anciens petits-princes de Bélozersk, descendent les familles des princes Belosélsky de Belozérsky (du pays de *Béloe-Selo* avec la ville de *Belozérsk* du gouvernement de Novgorod), Wadbolsky (du pays de Wadbola dans le gouvernement de Novgorod), Scheleschpansky (du même pays de Schelespansk), Oukhtomsky (du fleuve Oukhma où ses terres sont situées). — Des anciens petits-princes de Starodoub, dans le gouvernement de Vladimir, descendent les familles des princes Gagarine, Khilkoff, et Romodanovsky-Ladychensky. La famille Liapounoff, descendant des petits-

princes de Galitsch, dans le gouvernement de Kostroma, ne porte plus le titre de Knèse ou prince. La famille Danilowitsch descend des anciens princes de Galitsch (Galicie) et par conséquent aussi de Rurik.

Les familles suivantes descendant de Rurik, sont éteintes : Andomsky, Bakhtéiaroff-Rostovsky, Bélevsky, Bielsky, Buinossoff-Rostovsky, Brioukhaty-Rostovsky, Brity-Rostovsky, Daschkoff, Dieieff, Gagine, Gloukhovsk, Golenine-Rostovsky, Gorbaty-Schouisky, Gorensky, Gwozdeff-Rostovsky, Khokholkoff, Khvorostinine, Jigemsky, Kargolomsky, Goundoroff, Chiroff-Zassekine, Kaschine, Katyreff-Rostovsky, Kemsky, Korkodinoff, Kloubkoff-Massalsky, Koubensky, Kourbsky, Kourliateff, Kozelsky, Lialovsky, Litvinoff-Massalsky, Lykoff, Malaisky, Maralsky, Mezetzky, Novossilsky, Nozdrevaty, 8 maisons Obolensky, Okhliabinine, Ossovitzky, Paletzky, Peninsky, Penkoff, Peremyschilsky, Pocharsky, Poleff, Porkhovsky, Poujbolsky, Priimkoff-Rostovsky, Repnine, Riapolovsky, Romodanovsky, Schastounoff, Sitzky, Skopine-Schouisky, Sougorsky, Sousdalsky, Temkine-Rostovsky, Temnosiny, Touloupoff, Tourenine, Trawine, Troschtschensky, Troiekouroff, Twerskoi, Velikogagine, Joukhotsky, Bérézine, Iwine, Karpoff-Dalmatoff, Ossinine, Vsewolodsky, Ziablotsky. Ainsi 38 familles descendantes de Rurik sont encore vivantes et 81 sont éteintes.

Outre les familles princières qui descendent de Rurik, il existe encore, en Russie, beaucoup d'autres familles provenant d'autres princes jadis souverains. Nous avons déjà cité plus haut les Galitzine, Kourakine, Khavansky, descendant de la race des grands-ducs de Lithuanie, les Jagellons. En Volhynie, il existait jadis une maison princière souveraine, d'où proviennent les princes Babitscheff, Drouzki-Sokolinsky et Poutiatine, dont la dignité princière a été reconnue, en Russie, en 1800 et 1807.

La Russie, dans les pays transcaucasiens, surtout en Géorgie et dans les pays tatares, a reconnu, avec

un peu trop de précipitation peut-être, beaucoup de soi-disant familles de princes originaires de ces contrées. Lors de la conquête de l'Arménie, on n'a pas reconnu un seul noble. Parmi les premiers, il se trouve cependant quelques familles célèbres qui ont déjà rendu de grands services à la Russie, comme les princes Orbélian qui, en Géorgie, étaient revêtus de prérogatives presque royales et qui sont originaires de la Chine. Les Zizianoff qui doivent être venus d'Italie en Géorgie, les Eristoff, les Tschertchevadze, les Grousinky, ligne collatérale des Bagratides, Dadianoff, dont une ligne règne encore en Mingrélie, Schervaschidze, dont la ligne principale règne en Abasie, sous l'autorité de la Russie.

Les familles princières polonaises qui suivent, sont reconnues comme princes russes en Russie: les princes Czartoryski, descendant, comme on sait, des Jagellons, les princes Czetwertinski, Swiatopolk, les Drouzki-Loubezki, les Giedroyz, les Jablonovski, les Loubomirski, les Mirski, les Oginski, les Pouzina, les Radziwill, les Sangouszko, les Sapieha, les Schouiski descendant de Rurik (la ligne qui vivait en Russie est éteinte, et il n'y a plus que la ligne collatérale qui existe encore en Pologne), les Woronezki, les Zajonczek. La plupart de ces familles descendent de petits souverains indépendants, qui jadis régnaient en Volhynie ou à Minsk, et qui ont été reconnus comme princes par l'empereur romain-allemand, ou élevés à la dignité de princes allemands.

A côté de la race de Rurik et à une époque presqu'aussi reculée, on voit paraître la famille des grands-ducs de Lithuanie, la famille de Guedemine, plus tard appelés Jagellons, qui aussi ont occupé plus tard le trône de Pologne. Une foule de familles en Russie et en Pologne, mais dont beaucoup déjà sont éteintes, descendent des Guedemine. On compte parmi celles qui sont encore existantes en Russie, les princes de Galitzine, Kourakine, Khavansky, Troubetzkoï, Woronetzky; en Po-

logne, les Czartoryski, Olelkowitsch et Sangouszko. Les familles de Schéniateff, Koretzki, Ibarasz, Polubinski, Sbarajski, Misniowiezki, Porezki, Pinski, Sluzki, Bielski, Ijeslawski, Mstislawski, Kochirski, Kowelski sont éteintes. Ainsi de cette puissante race des Jagellons, 8 familles existent encore et 15 sont éteintes.

Ce ne fut d'abord que par imitation des usages européens, que depuis Pierre I[er], on adopta, en Russie, la coutume d'élever à la dignité de prince et de comte. Je crois qu'antérieurement à cette époque, on n'en trouverait pas un seul exemple. Même dans les premiers temps du règne de Pierre I[er], il arriva que des Russes, p. ex. Mentschikoff, furent promus à la dignité de prince, par l'empereur romain-allemand. Plus tard Pierre I[er] lui-même créa ce Mentschikoff prince russe. Du reste, cela se voit encore aujourd'hui, mais assez rarement. Je rapporte les promotions suivantes et ne crois pas qu'on puisse en trouver beaucoup plus (quelques-unes de ces familles princières connues sont d'ailleurs déjà éteintes, p. ex. les Rasoumovsky, Koutousoff, Osten-Saken). Les princes Mentschikoff, peut-être ceux de la première promotion (1707), Lapoukhine, allié à la maison impériale (1799), Souwaroff-Italinsky (1799), Barclay de Tolly (1815), Paskiewitsch (1831), Tschernischeff (1841), Woronzoff (1846), tous capitaines d'une renommée européenne. Soltykoff (1814), Kotschoubey (1831), Wassiltschikoff (1839), Lieven (1826), et l'Arménien Argoutinsky-Dolgorouky (1800) qui tous ont rendu de grands services à la Russie.

Avant Pierre I[er], il n'y eut point de comte russe. C'est une dignité et un titre qui, nulle part dans la tradition ou les mœurs russes, n'avaient de racine et d'analogie. Le titre de Knèse russe était à peu près analogue à celui de prince en Europe, mais il n'existait pas dans la vie nationale et politique de la Russie, de position équivalente à celle de comte, à moins que l'on ne veuille ranger dans cette catégorie les boyards qui, en

effet, se considéraient comme au-dessus des gentilshommes ordinaires, mais qui n'étaient revêtus que d'une dignité personnelle.

Dans le livre du prince D., *Notice* etc. 59 familles russes, 15 polonaises et 9 étrangères, sont données comme ayant été reconnues familles princières, en Russie. On n'y cite qu'un petit nombre de celles qui se trouvent encore dans les pays transcaucasiens, surtout celles dont les membres ont occupé de hautes fonctions dans le service russe militaire ou civil.

Le même livre ne fait mention que de 60 familles de comtes, ainsi moins que de princes. Parmi celles-ci, trois n'ont point reçu leur diplôme de comte de la Russie, mais de l'empire romain, Golowine 1702, Zouboff (1793), Markoff (1796) et 8 qui ont reçu en outre un pareil diplôme de la Russie. Il y a 15 familles d'origine allemande, la plupart originaires des provinces de la mer Baltique. Nous allons présenter et dénombrer ici toutes ces maisons comtales.

1) Schéremeteff. Depuis des siècles, les membres de cette célèbre maison brillent d'un vif éclat dans les annales de la Russie. Des notices historiques*) rapportent qu'entre les années 1341—1353, Andrei Ivanovitsch Kob-üla est venu de Prusse ou d'Allemagne en Russie. C'est de lui que descendirent plus tard la famille impériale des Romanoff et les Schéremeteff, la première d'un petit-fils Ivan Koschkine, et les Schéremeteff d'un autre petit-fils Alexandre Betzzabetz. En outre les maisons Kolytscheff, Neplouieff, Badarykine, Ladygine et Konovnitzine ont eu la même souche paternelle. Cette famille est immensément riche. On m'a dit qu'elle possédait 200,000 serfs mâles. D'après cela, Schéremetieff aurait presqu'autant de serfs, que le duc de Nassau a de sujets. D'autres m'ont montré des notices où il n'est fait

*) Voir la biographie du feldmaréchal Schéremeteff, par Müller, traduite par Backmeister. Leipsic chez Hartknoch 1784.

mention que de 128,000 âmes. Schéremeteff est connu par sa grande douceur et sa sollicitude pour ses paysans; il y en a beaucoup parmi ces derniers qui possèdent des millions. Jadis on regardait comme une punition, d'être renvoyé de son service. Le feldmaréchal Boris Schéremeteff fut élevé par Pierre I[er], en 1706, à la dignité de comte.

2) Golovkine (1707), créé comte du saint empire par l'empereur Joseph I[er], et comte russe en 1709.

3) Zotoff 1710.

4) Apraxine 1710 et 1722. Une des plus célèbres familles boyardes, alliée par mariage avec les Romanoff.

5) Tolstoï 1724. Célèbre et très nombreuse famille de boyards.

6) Vier 1726. D'origine portugaise.

7) Munich 1728, et comte de l'empire allemand 1741; originaire d'Oldenbourg; descendant du célèbre maréchal de ce nom.

8) Ostermann 1730. Originaire de Bockum, en Westphalie, descendant du fameux homme d'état de ce nom. Le titre est éteint dans la ligne mâle. Le nom et la fortune ont été transmis aux Tolstoï: Ostermann-Tolstoï.

9) Saltykoff 1732. Ancienne et illustre famille de boyards. La mère de l'impératrice Anna était une Prascovie-Saltykow.

10) Jefimovsky 1742.

11) Hendrikoff 1742. Cette famille et celle des Jefimovsky descendent de deux sœurs de Catherine I[re].

12) Tschernischeff-Krouglikoff 1742.

13) Schouvaloff 1746.

14) Stenbock-Fermor 1758. Ancienne famille allemande et suédoise, originaire des provinces Baltiques.

15) Boutourline 1760. Ancienne famille de boyards.

16) Panine 1767. Doit être originaire de Lucques. Cette famille a donné des hommes très remarquables à la Russie.

17) Potemkine 1775. Le célèbre Grégoire P. fut créé comte du saint empire romain par Joseph II, mais il mourut sans laisser de postérité.

18) Fersen 1795. D'origine allemande, venant de l'Esthonie et de la Suède. Le général Fersen qui vainquit Kosciuko, fut nommé comte.

19) Bobrinsky 1796.

20) Woronzoff 1797. Déjà de 1744 à 1760, quelques membres de cette célèbre famille étaient comtes du saint empire romain. Le chef de la famille, le général Michel W. qui commande l'armée du Caucase, fut créé prince en 1846. Un autre membre de cette famille hérita du titre, du nom et de la fortune d'une famille éteinte Daschkoff issue de Rurik, et s'appelle Woronzoff-Daschkoff.

21) Kouscheleff-Besborodko 1797. Le chancelier de l'empire Besborodko devint en 1784 comte du saint empire romain, et comte russe en 1797; son frère était 1784 comte du saint empire romain, et fut créé comte russe en 1797. Son petit-fils A. Kouscheleff hérita de son titre, de son nom et de sa fortune.

22) Dmitrieff-Mamonoff 1797. Ancienne famille que l'on prétend descendre de Rurik, fut promue à la dignité de comte du saint empire romain en 1788.

23) Zawadovsky 1797. Comte du saint empire romain en 1794.

24) Bouxhoevden 1797. Ancienne famille livonienne. Comte prussien depuis 1795.

25) Kamensky 1797.

26) Kakhowsky 1797.

27) Goudovitsch 1797: la ligne cadette reçut la dignité de comte en 1809.

28) Moussine - Pouschkine 1797. Ancienne famille de boyards, ayant déjà un de ses membres comte en 1710. En 1780 un autre fut créé comte du saint empire.

29) Sievers 1797. Comte du saint empire romain 1760.

30) Osten-Saken 1797. Ancienne famille Courlandaise. Le feldmaréchal et gouverneur de Paris fut créé prince en 1832; il est mort sans laisser de fils.

31) Stroganoff, vieille ligne 1798; reçut en 1761 le titre de comte du saint empire romain. Cette famille occupe une page bien curieuse dans l'histoire de la Russie. Quant à son origine, on peut la comparer à celle de la famille des princes allemands Fougger, les célèbres marchands d'Augsbourg du XVI[ème] siècle. Le riche marchand Anika Stroganoff de Novgorod possédait sur l'Oural des salines et des domaines immenses, qui venaient à peine d'être placés sous le sceptre russe (au commencement du XVI[ème] siècle). Sous ce rapport, il était vassal en même temps que sujet personnel du Czar. Il fit conquérir la Sibérie par le chef des Cosaques Jermak et déposa aux pieds d'Ivan le terrible, la souveraineté de ce pays. Ivan pardonna à Jermak et concéda à Stroganoff des priviléges extraordinaires, un droit de commerce illimité, franchise de toute espèce de droits, et plus tard il lui accorda aussi le droit de construire des forteresses et des Ostrogs, d'organiser une juridiction, et de lever une armée, dont il fit un noble usage, car il la leva à ses propres frais contre les Polonais. Cette famille possédait une étendue de pays qui dépasse en superficie celle du royaume de Bavière. Ils perdirent leurs principaux priviléges sous Pierre I[er]; puis par suite de partage ou par des circonstances particulières la majeure partie de leur fortune passa en d'autres mains, cependant grâce, à des dispositions de fidéicommis, leurs possessions territoriales sont encore les plus grandes qui existent en Russie. Leur majorat doit rapporter 3 millions de roubles de revenus, mais aussi il est grevé de 15 millions de dettes, taxes et fondations.

Les Stroganoff, ligne cadette, ont reçu la dignité de comte en 1826.

32) Pahlen 1799. Ancienne famille esthonienne.

33) Kouscheleff 1799.

34) Rastoptschine 1799. Cette famille prétend descendre de Dschingis-Khan.

35) Orloff-Denissoff 1799.

36) Koutaisoff 1799. — D'origine géorgienne.

37) Wassilieff 1801.

38) Tatischtscheff 1801 et 1826. Cette famille descend des petits-princes de Smolensk, par conséquent de Rurik, mais elle ne porte plus le titre de prince.

39) Pratassoff 1801. Très ancienne famille.

40) Platoff 1812. Le célèbre hetman de Cosaques.

41) Benningsen 1813. Famille hanovrienne.

42) Lamsdorff 1817. Ancienne famille courlandaise.

43) Konovnitzine 1819. Célèbre et ancienne famille qui a la même souche que les familles des Romanoff et des Schéremeteff.

44) Gourieff 1819.

45) Orloff 1825. Déjà avant 1762, les membres de cette famille reçurent le titre de comte, et en 1772, le célèbre comte Grégoire O. celui de prince du saint empire romain.

46) Pozzo di Borgo 1826, de la Corse. Le seul exemple d'un étranger qui, n'étant pas sujet russe, ait reçu la dignité de comte russe.

47) Toll 1829. Ancienne famille esthonienne.

48) Oppermann 1829. Allemand de naissance.

49) Cancrine 1829. Originaire de la Hesse-électorale.

50) Golenischtscheff-Koutousoff 1832. Ancienne famille de boyards. Le feldmaréchal Michel fut nommé comte en 1811 et prince en 1812 avec le nom de Smolensky, il mourut sans laisser de fils.

51) Benckendorff 1832. Famille esthonienne.

52) Essen 1833. Ancienne famille livonienne, dont le nom se retrouve aussi en Suède; son nom et son titre sont passés au comte Stenbock-Fermor.

53) Levaschoff 1833 — originaire de Lithuanie.

54) Mordvinoff 1834.

55) Kisseleff 1839.

56) Kleinmichel 1839.

57) Bloudoff 1842.

58) Les comtes Golowine de la Crimée. Ils sont venus en Russie en 1488; reçurent en 1702 la dignité de comte du saint empire romain; mais ils ne sont pas comtes russes.

59) Les comtes Zouboff, originaires de la Pologne. Alexandre Zouboff devint comte du saint empire romain en 1793; son fils Platon reçut de même le titre de prince en 1796, mais il décéda sans laisser de fils. Ils ne sont pas comtes russes.

60) Les comtes Markoff ont reçu en 1796, la dignité de comte du saint empire romain. Ils ne sont pas comtes russes.

Parmi les princes russes, il n'y a pas de prééminence dans le sens que les familles descendantes de Rurik et de Guedemine, de princes souverains, auraient le pas sur des familles nouvellement élévées à la dignité princière. Aux termes de la loi du 12 janvier 1682, tous les gentilshommes russes ont absolument les mêmes droits. Le titre et l'origine ne donnent aucune préférence. Quant aux princes, les familles issues de Rurik sont traitées avec moins de courtoisie que celles de création récente. Dans les documens publics, ce ne sont que les membres des dernières telles que les Mentschikoff, Souwaroff, Lieven, Paskiewitsch, Woronzoff, Tschernischeff etc. qui portent le nom d'Altesse.

Outre les familles de princes et de comtes, il existe encore un certain nombre d'anciennes familles, qui jouissent d'une grande considération dans la noblesse. Elles se trouvent inscrites dans le *Barkhatnaia Kniga* (*livre de velours*), ancien registre héraldique, qui dans l'origine, a été établi par Ivan III, et qui a été récopié pour la dernière fois en 1682. De toutes les familles qui y étaient inscrites, il n'existe plus que les 43 familles qui suivent;

quelques-unes d'entre elles ont reçu la dignité de comte et sont déjà mentionnées ci-dessus.

Babarykine, Bielkine, Bobrischtscheff-Pouschkine, Borozdine, Boutourline, Dmitrieff-Mamonoff, Gléboff, Gléboff-Stréschneff, Golenischtscheff-Koutousoff, Golowine, Schérebzoff, Islenieff, Khwostoff, Kologriwoff, Koltovskoï, Kolytscheff, Konovnitzine, Koutousoff, Kwaschnine-Samarine, Ladygine, Lapoukhine, Lapteff, Loupandine, Miatleff, Moussine-Pouschkine, Neplouieff, Novossiltzeff, Otiaieff, Pleschtscheieff, Pouschkine, Poustorosleff, Sabouroff, Saltykoff, Samarine, Schavroff, Schéremeteff, Schischkoff, Tschoglokoff, Wekentieff, Wéliaminoff, Wéliaminoff-Woronzoff, Wéliaminoff-Zernoff, Volynsky.

Le titre de baron n'a commencé à être introduit en Russie que depuis le XVIIIème siècle, et il n'y est pas fort estimé. La plupart de ceux auxquels on l'a donné sont des notabilités industrielles, des banquiers de la cour etc. Baron Friedéricks 1773, Baron Velho 1800, Baron Rall 1801, Baron Stieglitz 1826, Baron Solovieff, marchand 1727, Baron Tscherkassoff 1742, Baron Mestmacher 1777, Baron Meller-Zakomelsky (brave général) 1789. C'est toute autre chose dans les provinces de la mer Baltique, où la noblesse indigène portait depuis les temps les plus reculés le titre de baron de l'empire germanique.

Il y a des fortunes colossales dans la noblesse russe. L'enseigne Jakovleff a amassé tout récemment par le lavage de l'or, la plus colossale fortune qui peut-être existe sur le continent, et qu'on estime à plus de cent millions d'écus. On dit qu'après sa mort, elle a passé avec sa fille unique, à un comte de Stenbock.

Les Démidoff sont les plus grands propriétaires de mines de la Russie. Ils possèdent des richesses inappréciables; et on me dit qu'ils sont propriétaires d'un énorme rocher de malachite, dont chaque *poud* vaut 800 roubles.

Les familles dont les noms suivent, possèdent aussi

des fortunes extraordinaires: Galitzine, Woronzoff, Woronzoff-Daschkoff, Kouscheleff, Zakrevsky, Paschkoff, Bobrinsky, Malzoff, Ouvaroff, Potemkine, Panine, Paskiewitsch, Branitzki, Radziwill (toutes deux polonaises), Lasareff (arménienne).

Un grand nombre des anciennes familles princières sont tellement déchues, qu'elles ont perdu leurs titres et leurs rangs. J'ai vu un jeune officier, du nom de Zwénigorodsky, qui descendait des anciens princes de Zwénigorod. Un monsieur de Rischeff portait encore le manteau de prince et les armoiries princières, mais plus le titre. De même un monsieur de Schiwéleff. Dans un village des environs de Voronèje, il existe quelques paysans libres, mais qui possèdent encore eux-mêmes quelques serfs. Ils travaillent, labourent, s'habillent comme des paysans et ne se distinguent des autres que par une casquette rouge, que d'après les mœurs du pays, ils ont seuls le droit de porter. C'est une famille de princes complètement déchue.

Il existe encore en Russie quelques descendans de familles royales jadis souveraines, comme les descendans des Czars de Géorgie, les Bagratides (Bagration) et les princes Girei, descendants directs de Dschingis-Khan, qui ont occupé le trône des Khans de la petite Tatarie ou Crimée. Un descendant de Mahomet demeure auprès de Tiflis. Les princes Cantacouzeno, qui vivent maintenant en Russie, descendent de l'ancienne famille impériale grecque.

Chapitre III.

Esprit religieux du peuple russe. — Union intime du peuple, de l'église et de l'état. — Position du clergé. — Notices historiques. — Le patriarcat et les services qu'il a rendus. — Nicon. — Ecoles savantes de Kieff. — Le saint synode. — Division de la Russie en Eparchies. — Statistique du clergé et de ses écoles. — Instruction du haut clergé et du clergé monacal. — Prédicateurs distingués. — Les images des saints dans leurs rapports avec la peinture. — La musique religieuse. — Traité de M. Nadeschdine sur le chant liturgique de l'église russe.

Il est à la connaissance de tout le monde que les Russes sont une nation éminemment religieuse. La dévotion du peuple russe découle principalement d'un sentiment instinctif d'une force irrésistible; elle forme pour ainsi dire un tout, et pénètre l'homme entier avec tous ses sentimens, ses pensées, ses sensations; elle est pour lui l'air vital sans lequel il ne saurait exister. Sa vie entière est comme enfermée dans la sphère des sentimens religieux; l'instinct naturel de l'amour filial s'élève à la hauteur d'un respect religieux et d'une soumission absolue qui, en passant par tous les degrés intermédiaires, se reportent également sur les autorités jusqu'au Czar, qui n'est en Russie que le père de famille, dans sa plus haute puissance. De même que sur cette échelle hiérarchique, l'amour des Russes pour les membres de leurs familles, pour leurs parens plus éloignés, et pour tous leurs compatriotes — que le langage vulgaire désigne aussi sous le nom de frères (*brat*) — repose sur le sentiment de la communauté religieuse. Enfin la terre qu'il habite, la Russie, a été donnée par Dieu à ses ancêtres, à ses frères; les

os de ses pères y reposent; il vit sur ce sol religieusement consacré, qui le couvrira un jour lui aussi, et qui renferme tous les objets de son affection et de ses respects. Ce patriotisme religieux, pour lequel Dieu même revêt un caractère de nationalité, sous le nom de Dieu russe (*Rouski Bog*), et qui voit dans le pays, dans l'église nationale et dans le Czar blanc, que Dieu lui a donné pour chef sacré, un système parfait embrassant l'homme entier avec tous ses sentimens, toutes ses pensées, est la base de l'unité de la Russie et la source de sa force morale et matérielle.

La religion et l'église qui en est l'interprète, forment une puissance véritable, spirituelle et mystérieuse, qui a fait de ce pays et de ce peuple, un tout inséparable. Ce fait historique est tellement dominant que les Staroverzi mêmes, qui se sont séparés de l'église, n'ont jamais pu ni voulu se détacher de ce lien commun; ils n'admettent pas de distinction entre eux et le reste du peuple; ils ont pour leurs frères russes et pour la patrie commune avec ses monumens sacrés une piété d'un caractère tout religieux, quoiqu'ils soient d'avis que l'église s'est écartée des voies de la vérité.

Malgré la force de leurs sentimens religieux et leur soumission à tous les préceptes de l'église, les Russes, en grande partie, ne possèdent guère la connaissance des dogmes. Une instruction très insuffisante, à cet égard, les maintient à l'état d'enfans naïfs et innocens. Il n'y a que les sectes qui ont cueilli et goûté le fruit de la science, et nous avons démontré au XIIIème chapitre du 1er vol. de cet ouvrage, combien leur système fait preuve de sagacité et d'énergie dans ses conséquences.

Les classes élevées et civilisées à la manière européenne, ne sont nullement détachées de cette grande unité de la vie nationale. Il est vrai que les générations formées sur l'exemple français montrent une grande frivolité, peu de religion et un esprit de scepticisme qui va jusqu'à l'athéisme; mais personne ne s'écarte formel-

lement de la communauté religieuse, personne ne se soustrait à la pratique du culte extérieur, personne n'affecte le mépris de l'église et de ses cérémonies, parcequ'une pareille manière d'agir serait renier la patrie et renoncer à la communauté de la vie nationale. C'est là un fait saillant qui caractérise les classes élevées de la Russie, comparées à celles des autres pays.

C'est par l'église que la Russie exerce une influence politique d'une immense portée sur tous les peuples slaves, qui appartiennent à l'église orientale, et qui tous reconnaissent l'église russe comme leur église métropolitaine. L'église russe se trouve de fait à la tête de la chrétienté orientale. Il est vrai que le patriarche de Constantinople est encore en possession de la prééminence honorifique, mais son influence ainsi que celle de son clergé est insignifiante; la prédominance matérielle et morale appartient à l'église russe.

On entend souvent affirmer même en Russie, que le peuple n'a pour le clergé ni estime, ni affection, et qu'il est même superstitieux au point de croire, que la rencontre d'un pope, dans la matinée, est pour lui un mauvais présage. On sait en effet que l'homme du peuple en pareille occasion, a l'habitude de cracher devant le pope. D'un autre côté, on voit toujours les Russes qui rencontrent un pope, lui baiser la main en toute humilité. On voudrait induire de là, que les Russes ne respectent ostensiblement le pope, qu'en sa qualité de dispensateur des sacremens, mais qu'intérieurement ils n'ont pour lui que haine et mépris. Voilà une de ces demivérités qui conduisent toujours à de fausses conclusions.

Le Russe a le respect le plus religieux pour la dignité et les fonctions sacerdotales. Tout ecclésiastique qui est en même temps un honnête homme, menant une existence religieuse irréprochable et qui, en sa qualité de pasteur d'âmes, s'efforce de répandre partout les consolations de la religion, l'instruction, de surveiller l'enfance etc., est traité en tous lieux avec un amour et

une vénération sans bornes. C'est un fait que nous avons déjà constaté, au sujet du pope de M. de Karnowitsch (voy. tom. I. ch. IV.). Mais les ecclésiastiques de mérite sont rares à la campagne. La plupart des vieux popes sont ignorans, grossiers, sans aucune instruction, et exclusivement occupés de leurs intérêts personnels. En pratiquant les cérémonies religieuses et en dispensant les sacremens, ils n'ont souvent d'autre objet en vue que de se procurer des cadeaux ou des profits. Ils n'ont aucun souci de la charge d'âmes, et ne répandent ni consolation ni instruction. On comprend que des popes de cette espèce ne sont ni aimés ni considérés, et qu'on ne respecte en eux que la dignité sacerdotale. Depuis quinze ans, cet état de choses s'est considérablement amélioré; le jeune clergé a plus d'instruction et plus de zèle. En général, il faut constater que les Russes ont beaucoup plus de respect pour les prêtres noirs ou le clergé monacal, que pour les prêtres séculiers et mariés.

Le clergé séculier forme, en Russie, une corporation isolée à l'instar d'une caste. Il serait contraire aux convenances qu'un pope s'avisât d'épouser toute autre fille que celle d'un de ses collègues — on sait que le mariage des popes doit avoir lieu avant leur ordination. — Ordinairement ce ne sont que des fils de popes qui deviennent popes ou diacres, quoique, d'après la loi, d'autres soient également autorisés à entrer dans cet ordre. Dans la Petite-Russie, il arrive parfois que des nobles embrassent l'état ecclésiastique. Les gens de toutes les classes peuvent entrer dans les couvens, cependant les serfs n'y sont que rarement admis. De notre temps, il y a beaucoup de nobles qui entrent dans les couvens. Dmitri, archevêque de Kischeneff, en Bessarabie, est d'origine nobiliaire.

Depuis quelques temps, le gouvernement a beaucoup fait pour avancer l'instruction du clergé russe et pour augmenter son influence morale.

A l'occasion de cette question, jetons un regard sur le passé. Le christianisme fut transmis à la Russie, de Constantinople. Il prit la forme du rite de la vieille église slave, fondée en Moravie par saint Cyrille et Methodius. Kieff devint le centre et le siége du métropolitain, quand eut lieu l'invasion des Mongols. Cette ville fut prise d'abord par les Mongols et plus tard par les Lithuaniens. Le centre de l'église russe, ainsi que le siége de l'autorité séculière, fut transféré à Vladimir, puis à Moscou. Les germes de la civilisation chrétienne qui avaient commencé à se développer à Kieff, comme le constate le vieux chroniqueur Nestor, du cloître de la caverne de Kieff, furent anéantis sous la domination des Mongols et des Tatares; il n'en resta que la semence, le christianisme. Les Tatares ne firent pas une guerre de religion; ils n'essayèrent pas de convertir les Russes à l'islamisme*). Il résulta de là, que l'oppression et la misère donnèrent aux Russes le sentiment de leur unité. L'église, dans ces temps, rendit les plus grands services au pays, et ce fut surtout des couvens que le peuple reçut assistance et consolation.

Cette activité matérielle du clergé devait nécessairement porter atteinte à son instruction et à ses études. En effet, sa condition, sous ce rapport, était pitoyable, même après la fin de la domination tatare. En même

*) Après la chûte de la domination des Tatares, on usa d'un procédé analogue, en plaçant la croix au-dessus du croissant sans contraindre les Tatares à embrasser le christianisme. Les Tatares, peuple d'une grande bravoure et d'une organisation assez avancée, étaient autrefois bien supérieurs aux Russes, mais ils ont agi en conquérans, c.-à-d. d'après un système qui ne pouvait aboutir qu'à la perte de leurs conquêtes. Au lieu de favoriser la division du territoire entre les petits princes et d'éliminer insensiblement des chefs indigènes, ils protégèrent partout l'unité de l'état et de l'église. Si les Turcs avaient violemment opprimé l'autorité de l'église grecque, les Slaves et les Grecs auraient probablement été conquis à l'islamisme. La domination turque dépérit comme celle des Tatares, par suite de la division religieuse.

temps l'ignorance des moines et des prêtres avait laissé s'introduire dans les livres religieux une foule de fautes et de variantes erronées, qui pouvaient conduire à des commentaires absurdes et même à des schismes, attendu que par la division du territoire, chacune de ces diverses variantes avait pu établir son domaine spécial dans telle ou telle province. On ne dut s'apercevoir de ce fait que lorsque la Russie parvint à l'unité politique. Depuis lors, on s'appliqua à consolider aussi l'unité religieuse et pour lui donner un centre puissant, on créa le patriarcat russe. Le patriarche de Constantinople et les autres patriarches de l'Orient ne consentirent qu'à regret à la création de ce nouvel établissement.

C'est à ce patriarcat, qui fut l'appui le plus ferme de l'église russe, que la Russie dut le maintien de son indépendance, en face de l'invasion polonaise. La Russie n'avait point encore de Czar, elle manquait alors d'un centre politique, mais elle le trouva dans son église. Ce furent les couvens, par exemple celui de Troïzkaia-Lawra, qui se mirent à la tête du mouvement, et grâce à la direction qu'ils lui imprimèrent, la Russie, après une lutte sanglante, parvint à secouer le joug polonais.

Le patriarcat réussit encore à réaliser l'unité dans la liturgie et dans les cérémonies religieuses; cependant il n'obtint ce résultat qu'au prix d'un schisme qui, dans le principe, paraissait insignifiant, mais qui plus tard amena la défection des Staroverzi.*)

*) On a souvent comparé le schisme des Staroverzi à la réformation luthérienne. Rien ne saurait être plus faux quant au principe et quant aux motifs. On pourrait même avec une apparence de vérité défendre l'opinion diamétralement opposée. Ce fut le patriarche qui, comme Luther, voulut supprimer les abus et réaliser des réformes salutaires, et ce furent les Staroverzi qui, s'attachant obstinément au vieux système du culte, s'opposèrent à toute espèce d'innovation . . . . Tout esprit impartial et judicieux se rangera, en principe, à l'avis du patriarche. Les Staroverzi ont complètement tort; mais l'appréciation de cette question est au-dessus de leur

Pendant que l'église de la Grande-Russie avait pris ce développement, l'église mère de la vieille Russie, se trouvait à Kieff sous la domination lithuanienne, et plus tard sous celle de la Pologne. Il était resté là un faible vestige de la culture et de la science antérieures à la domination des Tatares. Ici on n'avait point en présence l'oppression étrangère, anti-chrétienne, mais une civilisation supérieure des catholiques, des polonais de l'Occident.

Ainsi l'excitation était d'autant plus grande que la lutte était exclusivement spirituelle. On cherchait des armes dans l'arsenal même de ses adversaires. On vit s'introduire dans l'église de Kieff la philosophie scolastique et les études de l'histoire ecclésiastique; on emprunta même la forme des études et l'organisation de l'enseignement aux écoles de l'Occident, et plus tard aux Jésuites.

Quand Alexis Mikaïlowitsch prit possession de Kieff, il s'établit des relations plus intimes entre le clergé de Kieff et celui de Moscou. L'Hiéromonaque Simon Polotzki, de la Petite-Russie, fut appelé par Alexis Mikaïlowitsch à Moscou, où il exerça une influence considérable. C'était un homme d'une grande énergie et d'une érudition profonde. Il se remit le premier à prêcher dans les églises russes, pratique qui, durant la domination

intelligence. Les prêtres qui ont provoqué ce schisme, ont peut-être agi par orgueil, par entêtement ou par intérêt personnel, mais la masse des Staroverzi n'est poussée que par un instinct noble, chrétien et véritablement catholique; ils prétendent conserver et transmettre à la postérité le christianisme traditionnel aussi pur et aussi intact qu'ils l'ont reçu de leurs ancêtres . . . . S'il y avait eu un centre d'unité, la lutte n'aurait pu naître, ou elle aurait dû aboutir à des résultats bien différens; mais dans l'église d'Orient, l'autorité du pouvoir spirituel n'a pas été suffisante pour combler cette lacune. Dans l'opinion des peuples de l'Orient, cette autorité n'a d'autres fonctions, que de représenter et de conserver la foi. Ce n'est pas à elle qu'il appartient de juger les controverses religieuses, mais à un concile oecuménique, qui ne peut avoir lieu sans le concours de l'église d'Occident.

des Tatares, était tombée en désuétude. C'est depuis cette époque que l'instruction du clergé de la Grande-Russie se releva, bien que dans les premiers temps elle ne fût que le privilége du clergé monacal.

Après la mort du dernier patriarche, Pierre I[er] laissa vacant le siége patriarcal, dont il conféra les fonctions à un collége ecclésiastique, qu'il créa sous le nom de saint-synode. L'exposé des motifs qui précède le règlement y relatif, de l'an 1720, contient le passage suivant: „Une autorité spirituelle, représentée par un collége, n'excitera jamais dans le pays autant d'agitations et d'effervescence qu'un chef personnel de l'ordre ecclésiastique. L'homme du peuple ne comprend pas la différence qui existe entre l'autorité spirituelle et celle du souverain séculier; en voyant les honneurs extraordinaires dont on entoure le pasteur suprême, il est entraîné par l'admiration, au point de croire, que le chef de l'église est un autre souverain dont la dignité est égale ou même supérieure à celle du monarque; il croirait en outre que l'ordre ecclésiastique forme une espèce de monarchie préférable à l'autre. Or, puisqu'il est incontestable que l'homme du peuple fait ces raisonnemens, que pourrait-il en advenir si la polémique injuste d'un clergé ambitieux s'y joignait pour allumer l'incendie."

On voit par là que Pierre I[er] écartait à tout prix, tout ce qui pouvait diviser ou compromettre l'unité du pouvoir.

Du reste l'institution du saint-synode eut lieu en 1723, avec l'assentiment du clergé russe et des quatre patriarches d'Orient.

On distingue dans l'histoire de l'église russe trois périodes. D'abord cette église eut pour chef suprême le patriarche de Constantinople, qui nomma d'abord le métropolitain de Kieff et plus tard celui de Moscou. En 1589, s'ouvre la deuxième période pendant laquelle l'église fut sous la direction d'un patriarche nommé par le Czar, mais du reste parfaitement indépendant. Dans la

troisième période enfin, la direction suprême de l'église passa au Czar lui-même, qui institua le synode avec l'approbation d'un concile.

Malgré cela, on aurait tort de considérer l'empereur comme le chef de l'église russe, dans le même sens que le Pape est réellement le chef suprême de l'église catholique. Quant aux fonctions extérieures du gouvernement de l'église, l'empereur les exerce avec un pouvoir beaucoup plus étendu que celui du pape. Il nomme à toutes les places de l'église et ne s'est imposé qu'une restriction volontaire, en permettant au synode et aux évêques de lui présenter des candidats; il a également le droit de déplacer ou même de destituer quand il le juge convenable. Cependant il ne fait pas d'ordination, mais les prêtres sont ordonnés par les évêques, et ces derniers sont sacrés avec l'assistance des évêques par le doyen du synode ou métropolitain. Aussi l'empereur ne s'est-il jamais arrogé le droit de décider des questions théologiques. Supposant qu'il surgisse en Russie une nouvelle hérésie sur laquelle il soit nécessaire de prendre une décision, eh bien! personne et l'empereur moins que tout autre, ne songerait à juger cette question. C'est le synode qui en serait chargé, et si la question était ardue, difficultueuse, on s'adresserait aux quatre autres patriarches de l'Orient, ou l'on aurait recours à la convocation d'un concile. Du reste, l'empereur se chargerait de l'exécution de la sentence qui y serait prononcée. Aussi dans les documens officiels, l'empereur s'intitule toujours non le chef, mais le protecteur de l'église.*)

L'empire entier est divisé en 52 éparchies, dans lesquelles se trouvaient en 1846, 34,902 cathédrales et

---

*) Le code russe (*Swod*) contient au sujet de l'église, les principes suivants:

Art. 40. La religion dominante dans l'empire russe est celle de l'église chrétienne orthodoxe et catholique, selon la confession orientale.

Art. 41. L'empereur qui occupe le trône de toutes les Russies

églises paroissiales, et 9,623 chapelles et maisons consacrées au culte religieux. Ces divers établissemens sont desservis par 36,694 prêtres, 15,765 diacres et 64,904 sacristains.

On compte encore comme appartenant:

1° au ressort du comptoir synodal de Moscou: 78 cathédrales et églises, 7 chapelles avec 7 prêtres, 6 diacres et 78 sacristains;

2° à la cour impériale: 20 cathédrales et églises avec 25 prêtres, 22 diacres et 40 sacristains;

3° au corps des grenadiers de la garde: 44 cathédrales et églises avec 45 prêtres, 5 diacres et 12 sacristains;

4° à l'armée et à la flotte: 236 cathédrales et églises avec 362 prêtres, 19 diacres et 60 sacristains.

De manière qu'en totalité, on compte: 35,280 cathédrales et églises, 9,630 chapelles, desservies par 37,133 prêtres, 15,817 diacres et 65,094 sacristains.

En 1839, il existait: 33,271 cathédrales et églises et 9429 chapelles, desservies par 35,617 prêtres, 15,770 diacres et 63,108 sacristains.

Le clergé monacal, dit clergé noir, possède 463 couvents d'hommes et 118 de femmes, où se trouvent 5,149 moines et 3,963 frères servans, 2,250 religieuses et 5169 sœurs servantes.

Le clergé séculier de compose en tout			de 118,044	individus
Le clergé monacal	„	„	de 16,531	„
		Total	134,575	individus.

ne peut jamais professer d'autre religion que celle de l'église orthodoxe.

Art. 42. L'empereur, en sa qualité de souverain chrétien, est le défenseur et le protecteur suprême de la religion dominante et de toutes les institutions de la sainte église.

Aux termes de l'art. 35, l'avènement au trône doit s'accomplir avec la cérémonie du sacre, selon le rituel de l'église russe ou de l'ancienne église catholique grecque. L'empereur avant cette cérémonie est tenu de réciter publiquement le symbole de la foi.

En 1842, il y avait 439 couvents d'hommes et 113 de religieuses. Un certain nombre des premiers recevaient des secours de l'état, par catégories: 28 de la première classe, 57 de la deuxième et 106 de la troisième classe. Les autres subsistaient sans être reconnus ou secourus par l'état. Parmi les couvents de femmes, il y en avait 86 reconnus et 27 non reconnus par l'état. Auprès de ces couvents il existait des hôpitaux, au nombre de 34, dans lesquels 241 malades recevaient des soins aux frais des couvents, et aussi 22 hospices qui pouvaient contenir 260 vieillards et pauvres.

La plupart des couvents se trouvaient dans la circonscription du vieux pays de la couronne de la Grande-Russie, dans les environs de Moscou, et dans les gouvernemens de Moscou, de Novgorod, Jaroslaff, Twer, Tschernigoff, Kostroma, Tamboff, Orell, et enfin dans le vieux Kieff. Dans ces 13 éparchies, c.-à-d. dans la quatrième partie de toutes les éparchies, il y a 198 couvents d'hommes, 60 couvents de femmes, avec 2,199 moines et 2,062 frères servants, puis 1,255 religieuses et 3,207 sœurs servantes, en tout 9,257 individus, par conséquent plus de la moitié de la totalité. Dans le Sud de la Russie, il y a peu de couvents: de même aussi chez les cosaques, surtout chez les cosaques du Don; il n'y a pas beaucoup de couvents, soit à cause de leurs mœurs guerrières, soit parcequ'ils appartiennent en grande partie à la secte des Staroverzi.

Autrefois les couvents étaient, pour le plupart, immensément riches. L'administration de leurs biens se trouvait sous la surveillance du patriarche. Après la suppression du patriarcat, Pierre I[er] établit au sein du sénat, un collége économique qui fut chargé de l'administration des biens monacaux, et qui n'accorda aux couvents que le strict nécessaire. Plus tard, l'administration de ces biens fut rendue au synode, mais Catherine II appropria la plus grande partie de ces biens au trésor public. Les couvents d'hommes reçoivent actuellement

une subvention du gouvernement et sont, sous ce rapport, divisés en trois catégories: quant aux couvents de femmes, ils ne sont subventionnés qu'en petit nombre. La plus grande partie d'entr'eux doivent leur subsistance aux aumônes, et au travail des nonnes. Dans les derniers temps, les couvents et les églises ont commencé à recevoir quelques legs, qui, dans le gouvernement de Moscou, s'élevèrent, en 1840, à la somme d'environ 100,000 roubles en argent. Ils ne peuvent accepter aucune cession de biens immobiliers qu'avec l'autorisation expresse du gouvernement.

De même que le reste de l'Europe, la Russie doit infiniment de choses à ses couvents; ils ont été les premiers représentants et propagateurs de la civilisation nationale. Les couvents étaient des lieux de pélérinage, et c'est pour cette raison qu'ils virent des foires s'établir dans leur voisinage et qu'ils attirèrent non-seulement des colonies agricoles, mais aussi les métiers des villes. Voilà pourquoi on trouve des bourgs (*Slobodi*) dans le voisinage de tous les cloîtres. Aussi Catherine II éleva-t-elle 200 de ces bourgades au rang de villes.

On sait que les évêques ne sortent que des monastères; aussi la plupart d'entr'eux ont leur domicile dans leur couvent.

Il y a lieu de penser que dans les temps reculés, il n'y avait nulle part, en Russie, des écoles destinées à l'instruction du peuple. L'empereur actuellement régnant a beaucoup fait pour fonder de pareils établissemens dans toutes les parties de l'empire. Les villages appartenant aux domaines impériaux et aux biens d'apanage, en ont été pourvus des premiers, et nous en reparlerons avec détail en lieu opportun. Dans les biens particuliers, l'établissement des écoles n'est qu'une exception. Beaucoup de seigneurs s'y opposent par principe. Il n'y en a qu'un petit nombre qui, comme M. de Karnowitsch, dans le gouvernement de Jaroslaff, sont parvenus, à force de zèle et de sacrifices, à fonder sur leurs

terres des écoles primaires, et à en retirer les résultats les plus satisfaisans.

Jadis ce n'était que dans les couvents qu'on trouvait de rares établissemens d'enseignement qui n'étaient destinés qu'à l'instruction du clergé. Le gouvernement actuel a fait d'immenses efforts pour multiplier et pour améliorer ces établissemens. En général, on a pris pour modèles les anciennes écoles des jésuites, dont l'organisation fut probablement adoptée à Kieff, et s'introduisit de là dans la Grande-Russie.

Nous avons sous les yeux des notes officielles sur la situation des établissemens scientifiques du clergé en 1846, dont nous reproduisons plus bas un état sommaire, en faisant observer que sous le rapport de la direction de l'instruction publique, la Russie est divisée en 4 districts: celui du nord ou de St. Pétersbourg, celui du centre ou de Moscou, celui du sud-ouest ou de Kieff, celui d'orient ou de Kazan. On compte dans ces districts:

Eparchies.	Nombre des Académies	Nombre des Elèves.	Nombre des Séminaires	Nombre des séminaristes.	Nombre des écoles de district.	Nombre des Elèves.	Nombre des écoles paroissiales	Nombre des Elèves.
I. District de St. Pétersbourg, comprenant les éparchies de St. Pétersbourg, Novgorod, Pskoff, Twer, Mohileff, Smolensk, Olonetz, Archangel, Polotzk litewski	1	120	10	2943	43	4294	44	3400
II. District de Kieff: Kieff, Jekatérinoslaff, Tschernigoff, Minsk, Podolsk, Koursk, Woronèje sur le Don, Orell, Poltawa, Volhynie, Varsovie, Charkoff, Kischeneff, Géorgie, Cherson	1	114	14	4715	52	7394	60	6384
III. District de Moscou: Moscou, Jaroslaff, Räsan, Kaluga, Vladimir, Vologda, Toula, Kostroma .	1	118	9	5462	40	7606	40	3866
IV. District de Kazan: Kazan, Simbirsk, Astrakhan, Caucase, Tobolsk, Tomsk, Irkoutzk, Kamtchatka, Wiatka, Tamboff, Pensa, Saratoff, Nijni-Novgorod, Perm, Orenbourg.	1	62	14	4279	43	5948	46	3930
	4	414	47	17,399	178	25,242	190	17,580

Ainsi il y avait en tout 419 écoles dirigées par le clergé, avec 60,635 élèves. Parmi ces derniers, le gouvernement faisait instruire à ses frais, les 414 élèves des académies, de plus 7,347 élèves dans les séminaires, 7,595 dans les écoles de district et 3,187 élèves dans les écoles paroissiales. Il y avait donc 18,543 élèves instruits aux frais de la couronne et 42,092 instruits à leurs propres frais.

En 1839, le nombre des académies n'était que de 3, avec 51 professeurs, celui des séminaires était de 45 avec 415 maîtres, celui des écoles de districts de 173 avec 818 maîtres, enfin celui des écoles paroissiales de 193 avec 367 maîtres.

L'instruction religieuse, et par suite la littérature théologique, avait atteint, dans le siècle qui précéda l'invasion des Mongols, un degré de perfection, qui, eu égard à cette époque, peut être considéré comme très élevé. Il existe de ce temps là, une foule de manuscrits d'ouvrages théologiques et historiques qui se trouvent en partie entre les mains de différens particuliers. (J'ai trouvé toute une chambre remplie de manuscrits pareils, in-folio, chez le professeur Pogodine à Moscou.) La quantité de ces ouvrages donne au moins la preuve d'un certain mouvement littéraire; quant à la valeur qu'on doit leur attribuer, on ne sera à même d'en juger que lorsqu'on sera plus avancé dans l'examen de cette littérature; ce qui pourra durer encore bien longtemps. La ville de Kieff était le centre de ce mouvement littéraire et après la conquête de cette ville, tout retomba dans la barbarie. Cependant il en resta dans la Petite-Russie et dans la Russie-rouge un germe, qui se ranima vers la fin du XVème siècle, par suite de la lutte excitée par la théologie catholique de la Pologne. Le clergé de Kieff en reçut une impulsion nouvelle, qui le porta vers des études plus sérieuses, mais il se vit forcé par ses adversaires de se servir des formes dialectiques et de s'occuper des sciences de l'Occident. A la lutte contre

la théologie catholique, s'ajouta au XVIème siècle celle contre le protestantisme. L'école théologique de Kieff se distingua, à cette époque, par une grande force de dialectique et de perspicacité, qui cependant dégénéra souvent en logomachie subtile.

A cette époque, dans la Russie moscovite, tout était encore enveloppé de ténèbres profondes; pendant la domination des Mongols, le clergé fut trop heureux de pouvoir conserver dans le peuple un reste d'attachement au christianisme. Ce n'est que de la fondation du patriarcat, que date la reprise du mouvement théologique, qui, dans le commencement ne tendait qu'à un but essentiellement pratique et signalé par des besoins impérieux, à la suppression des abus qui s'étaient introduits en grand nombre, et au règlement des formes lithurgiques, réformes qui, comme on le sait, occasionnèrent le schisme des *Staroverzi*.

Ce n'est qu'à l'époque où la ville de Kieff fut reconquise par Alexis Mikaïlowitsch, que les études théologiques furent reprises dans la Russie proprement dite. Des relations avec les théologiens de Kieff et des lumières qui en rejaillirent, sortit l'école de Moscou, qui pendant longtemps fut loin d'égaler en sagacité et en érudition, celle de Kieff.

Dans le moment actuel, les deux écoles se trouvent à peu près de force égale; mais autrefois elles n'avaient pas la même position vis-à-vis de l'étranger. L'école de Kieff était, aux XVIIème et XVIIIème siècles, en relations plus intimes avec la littérature polonaise et elle puisa à cette source les sciences de l'Occident, tandis que l'école de Moscou, pour se mettre en rapport avec la théologie étrangère, s'adressa principalement à l'Allemagne. J'ai vu des théologiens russes qui connaissaient et appréciaient avec une parfaite lucidité la littérature de la théologie allemande, et qui avaient fait des écrits de Néander et de Schleiermacher l'objet des études les plus approfondies. On doit regretter qu'ils ne

se soient point familiarisés avec la théologie catholique de l'Allemagne, et surtout avec celle de la France; ce qui eût été d'autant plus important que les classes élevées de la Russie, doivent pour la plupart leur instruction à la France, et que par conséquent, elles s'assimilent nécessairement les idées de la théologie française.

Outre l'érudition théologique, on trouve actuellement parmi les évêques et les moines une grande culture, des manières polies, une puissante activité d'intelligence, et quelque sollicitude pour les fonctions pastorales. Ce progrès commence à se développer parmi la jeune génération des popes. Le gouvernement fera bien de surveiller dans cette génération le zèle exagéré, qui a succédé à l'indifférence d'autrefois, et qui pourrait facilement aboutir au fanatisme et à la manie des persécutions.

L'usage de prêcher dans les églises ou dans des lieux publics, en plein air, à l'occasion de pélérinages etc. était tombé en désuétude parmi le clergé moscovite. Il se peut que cet usage ait été interdit pendant la domination des Tatares, ou qu'on l'ait regardé comme dangereux. L'église de Kieff a toujours conservé cette pratique. Nous avons déjà mentionné plus haut que l'hiéromonaque Simon Polotski, appelé de la Petite-Russie à Moscou, fut le premier qui recommença à prêcher dans cette dernière ville. Aujourd'hui la plupart des évêques et des dignitaires ecclésiastiques se sont conformés à cet usage qui, toutefois, n'est pas devenu une coutume générale, ni un élément nécessaire du service divin. On m'a dit que le synode hésitait d'accorder aux popes la faculté de prêcher ou non, et que ces derniers ne l'exerçaient qu'avec l'autorisation de l'évêque*). On paraissait craindre des abus, comme par

*) Des renseignemens officiels qui me parviennent à ce sujet, démentent cette assertion, et affirment au contraire qu'il est ordonné aux prêtres de prêcher. Seulement les sermons doivent être préalablement soumis à l'approbation des évêques.

exemple la propagation d'idées et de doctrines hétérodoxes. Il est permis aux popes de lire en chaire des homélies imprimées, ou des sermons préalablement approuvés.

On trouve parmi les évêques et les ecclésiastiques supérieurs des prédicateurs distingués par une éloquence éminente, et dont les sermons sont en partie imprimés. Un jeune moine très savant, de Charkof, livonien de naissance, nous a communiqué un certain nombre de sermons traduits par lui en allemand, et qui justifient le jugement que nous avons porté ci-dessus.

Voici les noms des prédicateurs qui passent pour les plus remarquables de l'époque actuelle: Philareth de Moscou, Philareth de Kieff, Joseph de Lithuanie, l'archevêque Innocent de Cherson, Grégoire de Kazan, le défunt archevêque Ignace de Woronèje, Jacques Grégoire de Nijni-Novgorod, l'archevêque Innocent de Kamtschatka, le Protopope Poutratine etc.

Voici, comme échantillon, un tout petit sermon prononcé par ce dernier, le jour du vendredi saint, et qui, selon nous, pour la profondeur du sentiment et la simplicité noble et vraiment sublime, est un chef-d'œuvre d'éloquence pastorale.

Sermon du vendredi saint.

Le vénérable patriarche Antoine fut prié un jour d'adresser à ses frères une parole d'instruction. Profondément pénétré du sentiment de la faiblesse humaine, le vieillard, en place de toute instruction, ne leur dit que ces simples paroles: pleurons, mes frères! et tous les frères se prosternèrent tout en larmes.

Je sais, mes très chers frères, que vous attendez de moi la parole d'instruction, mais la bouche devient muette à l'aspect de notre Seigneur gisant dans la tombe! Et qui oserait parler quand le Seigneur se tait? Et que pourrait-on dire de Dieu et de sa justice, de l'homme

et de ses iniquités, que ses plaies ne vous expriment avec une force tout autrement émouvante? Quiconque n'en est pas touché, pourrait-il être ému par la faible voix humaine? Sur la hauteur du Golgotha, il ne fut point prononcé de sermon; là on poussa des sanglots et on se frappa la poitrine! et cette tombe n'est pas le lieu convenable pour faire des sermons, mais le lieu du repentir et des larmes.

Mes frères! notre Seigneur est dans la tombe . . . prions et pleurons! amen.

L'église russe a de commun avec l'église catholique des deux rites d'Orient et d'Occident la doctrine de la vénération, de l'invocation et de l'intervention des Saints. On sait que l'église grecque, par rapport aux images des saints, exclut la sculpture admise dans l'église romaine; elle n'a que des images peintes et point de statues.

Les deux églises catholiques avaient sans doute adopté le principe de n'exposer à la vénération des fidèles, que les images que l'on supposait avoir une ressemblance réelle avec l'objet représenté. Quant aux images de la Sainte Vierge, on présumait qu'elles étaient des copies du portrait de la mère du Christ, peint, selon la tradition, par St. Luc l'évangéliste. Pour ce qui concerne la représentation du Christ, on possédait l'ancienne image de la figure du Seigneur empreinte sur le mouchoir de Sainte Véronique et que l'église grecque appelle l'image du Seigneur „*non produite par la main de l'homme.*“ Avec le progrès du temps, il se forma diverses légendes et traditions sur des images de la Sainte Vierge, qui seraient directement venues du ciel et qui auraient attesté par des miracles leur origine céleste. L'église catholique romaine tout en restreignant le culte des images à celles qui avaient la vertu d'opérer

des miracles, a admis, pour servir à l'ornement des églises et pour ranimer les sentimens religieux des fidèles, d'autres images qui ont une signification religieuse, mais qui ne sont que des créations de l'art. L'église orientale s'est montrée plus sévère, en n'admettant pas dans ses temples les images d'invention purement artistique.

Ce principe se trouve souvent énoncé dans les documens historiques de la Russie. Le Czar Alexis Mikaïlowitsch, ordonna dans une circulaire de 1669 *), „que les saintes images de Dieu fussent peintes d'après la tradition des très S. S. Pères inspirés par Dieu, d'après les usages invariables de la sainte église orientale et d'après la ressemblance des objets et des personnes.“ Cependant l'art moderne pénétra en Russie avec la civilisation de l'Occident, et introduisit dans les églises du pays des tableaux religieux peints par des artistes russes d'après des inspirations artistiques. Ordinairement ces images se trouvent appendues aux parois latérales des nefs des églises, tandisque l'iconostase — sorte de balustrade placée devant l'autel et où il n'est permis d'attacher que des images prescrites — ne contient presque toujours que d'anciennes images peintes dans le vieux style bysantin, d'après les modèles transmis par la tradition. Néanmoins l'art s'est déjà fait valoir dans quelques-unes de ces productions; l'attitude et le costume en général, sont encore imités du vieux style; mais le costume est déjà un peu plus idéal et les figures montrent une expression due à l'imagination du peintre. La raideur et la dureté, le calme froid et impassible que l'on trouve dans les anciens modèles, ont fait place à une expression plus naturelle et plus vive du sentiment humain.

Il va de soi qu'on ne trouve dans les chapelles des

*) Voir le „*Journal für Volks-Aufklärung*“. St. Pétersbourg. Livraison de janvier 1845.

Staroverzi que les vieilles images (*Ikoni*); ces derniers reprochent à l'église russe de tolérer dans ses temples des images hérétiques. Du reste il se prépare à cet égard, une réaction prochaine. Le parti de la jeune Russie, dont nous avons parlé plus haut, combat très énergiquement l'introduction de la peinture moderne dans les églises. Un article publié dans la même livraison du journal que nous venons de citer sur „la peinture des images dans les églises russes" et écrit dans un langage convaincu et avec une grande supériorité d'esprit, en fournit une preuve irrécusable.*)

---

*) Nous ne saurions nous dispenser de citer le passage suivant de cet excellent article: „Les images grecques et slaves que, pour les distinguer des autres, on peut désigner par le nom grec de *Ikoni*; représentent la figure de fils de Dieu devenu homme et celles des Saints avec leurs traits simples, naturels et purement historiques, conformément aux traditions et à la Sainte-écriture. On voit dans leurs figures le calme austère et sérieux, attribut de la perfection et de la paix des justes qui ont trouvé dans les cieux le repos éternel. Les traditions de la vieille église ne permettent pas de prêter à ces images l'expression des passions humaines. Puisque les traditions et la Sainte-écriture forment la base de la théologie, la peinture grecque peut être qualifiée de théologique, en tant que l'imagination et l'intelligence de l'artiste doivent s'incliner devant la foi transmise par la tradition écrite. Les artistes de ce genre travaillaient sous l'inspiration de la foi divine; pour créer ces saintes images, leur pensée se portait vers les temps antiques; ils jeûnaient, priaient, se confessaient et communiaient dans l'attente du secours de celui, vers lequel ils avaient été conduits par la foi. Le pinceau des écoles étrangères aime à peindre la beauté idéale du corps, telle que se la représente l'imagination de l'artiste, et souvent à l'imitation d'un objet profane, dont la beauté l'avait charmé. Cette méthode de peinture qu'on pourrait appeler philosophique, travaille sous l'influence de l'idéal et de l'imagination, sans se conformer à la Sainte-écriture et aux traditions; toutes les productions de cette école trahissent la licence de l'artiste, au lieu de répondre aux principes de la religion révélée. Voilà pourquoi on trouve dans la peinture étrangère beaucoup d'affectation et de recherche, surtout là où le génie humain est abandonné à ses propres forces; elle est riche en ombres et en perspectives. On a parfaitement raison de désigner les oeuvres des

On trouve dans les boutiques où se vendent les livres, contes et œuvres grivoises populaires, une foule

---

écoles étrangères par le nom de tableaux (*Kartina* de *Karta*). Les ouvrages de peinture qui tiennent le milieu entre les *Ikoni* et les tableaux, peuvent être appelés du nom commun d'images (*obras*).

Ces tableaux sont actuellement très nombreux, au moins dans les grandes villes; ils sont principalement prônés par les artistes qui ont fait leurs études en Italie. Le goût d'une grande partie des amateurs s'est servilement soumis à la fantaisie des artistes. Il ne faut pas disputer sur le goût, en tant qu'il n'est pas contraire aux maximes légales. Mais dès que le goût, bien que conforme aux règles de l'art et au sentiment humain, se trouve en contradiction avec les principes reconnus de la foi et de l'église, il est faux, dans le sens spirituel du mot et illicite. Tout en rendant justice au goût du temps, à l'art sublime et aux travaux savants des artistes modernes; on doit désirer que dans toutes les églises orthodoxes, les images devant lesquelles on allume des cierges, brûle de l'encens et adresse des prières au Tout-Puissant, soient invariablement peintes avec l'art le plus correct et suivant les préceptes de la tradition. De pareilles images sont pour le culte infiniment préférables aux créations de l'imagination et l'emporteront toujours sur ces dernières „selon l'esprit de la sainte antiquité chrétienne, et selon la perfection dans le sens de la Sainte-écriture et de la tradition, ou dans l'esprit de la véritable église, et selon l'effet produit sur l'âme et les sentimens du spectateur.“

S'il est juste que les arrière-neveux respectent la nationalité, cet élément de la vie populaire, qui rattache les ancêtres et leurs descendants par un lien indissoluble d'affection réciproque, à travers tous les siècles, c'est l'antiquité nationale qui, sous le rapport de la peinture, a des titres exclusifs à nos respects, et nous oblige non seulement de connaître ces excellens modèles, mais de les préserver encore de tout mélange étranger. D'ailleurs notre vieille nationalité, artistement exprimée dans le caractère de nos images, devient encore plus précieuse et plus sacrée quand on la considère au point de vue de l'antiquité chrétienne. Sous ce rapport, ces images peuvent servir de monumens de la tradition apostolique, qui se trouve en parfaite harmonie avec la Sainte-écriture. L'artiste, en se reportant aux origines du christianisme, trouve le premier et le plus ancien portrait chrétien dans l'image du sauveur „non produite par la main de l'homme“, puis dans les images de Jean-le-guide et des apôtres, peintes par St. Luc, l'évangéliste.

de lithographies noires ou coloriées représentant les Saints, et parmi elles une grande feuille contenant 72 images de la Vierge avec l'enfant Jésus, copies de toutes les images de la Vierge qui ont été reconnues comme miraculeuses. Les inscriptions placées au haut de ces images indiquent le lieu de leur origine; on remarque parmi ces images celle de la Vierge de Kazan, de Vladimir, de Moscou, de Kieff etc. Cependant on n'y trouve pas seulement les images d'origine russe, mais aussi celles provenant de tous les autres pays chrétiens, p. ex. une image allemande qui, suivant toute apparence, est une copie de l'image de la Vierge de *Mariahilf* en Styrie, et une romaine qui probablement tire son origine de Lorette. Ces lithographies, d'après ce qu'on m'a dit, sont pour la plupart imprimées à Moscou et à Vladimir. D'ailleurs l'art de la lithographie, importé de l'Allemagne, inspira d'abord quelqu'ombrage à la censure ecclésiastique. Le patriarche Joakim fulmina violemment contre son introduction en Russie, et en 1674, interdit expressément „d'imprimer les images des saints sur des feuilles de

Ce sont ces images, contemporaines de l'origine du christianisme, qui ont servi de modèles à toutes les peintures de l'église orientale orthodoxe. De là, elles pénétrèrent, avec la foi chrétienne, dans le territoire russe, et c'est ici, dans la citadelle de la véritable foi, qu'elles ont été non-seulement conservées, mais qu'elles ont en outre été touchées par la grâce spéciale de Dieu, manifestée dans les images révélées et miraculeuses, dont les noms rappellent l'histoire mémorable de l'église nationale, et que nous devons considérer comme sacrées. La tradition apostolique, à l'égard des saintes images, qui sert à l'explication des vérités de la religion et se trouve à son tour confirmée par la parole divine, ne doit jamais être altérée par la sagesse humaine; elle doit surtout être respectée par ceux qui se vouent au service du Seigneur selon l'esprit de la véritable église, guidée dans tous ses actes et dans toutes ses doctrines par les principes fondamentaux du christianisme. Voilà pourquoi dans l'église orthodoxe, celui-là seul passe pour le meilleur artiste qui, plein de respect pour la sainte antiquité, ne représente que ce qui a été transmis par notre Seigneur Jésus-Christ et ses apôtres.

papier“ et de débiter ces feuilles imprimées venant de l'Allemagne: car, ajoute-t-il, „beaucoup de gens font ces images d'une manière inconvenante et perverse; les luthériens et les calvinistes les reproduisent même d'une façon inexacte et absurde, en les représentant avec les traits de personnes de leur pays et avec les costumes allemands, au lieu de les représenter selon les vieux modèles qui se trouvent dans les églises du culte orthodoxe.“

Nous avons déjà mentionné plus haut, qu'il existe au centre de la Russie des villages exclusivement habités par des peintres qui, de temps immémorial, s'occupent de la confection des images des Saints. Tous les habitans de ces villages, hommes, femmes et enfants, se livrent à cette industrie. Ils possèdent les modèles des images reconnues et approuvées, où la bouche, le nez, les yeux se trouvent découpés; en se servant de ces modèles, ils n'ont, pour achever l'image, qu'à compléter, l'un la bouche, l'autre le nez, le troisième les yeux etc. Ces images se débitent dans toute la Russie et se répandent même au-delà, dans tous les pays orientaux et slaves. J'en ai vu entre les mains des Croates, sur la frontière militaire de l'Autriche. Pour ces sortes d'objets, le mot acheter est considéré comme inconvenant, on lui substitue celui de troquer. —

Tous ceux qui, exempts de préjugés, ont le sentiment de la mélodie et de l'harmonie, seront frappés, en entrant pendant l'office divin dans l'église du plus humble village russe, de l'effet imposant et profondément touchant que produit le chant liturgique des prêtres russes; mais tous ceux qui ont entendu le chœur de l'église de la cour, avoueront n'avoir jamais rien entendu d'aussi beau, ni d'aussi sublime, et se rappelleront le mot de la Catalani: „Ce n'est pas un chant humain, mais le chant des anges.“

En visitant les temples et les chapelles des *Staroverzi*, je ne fus pas peu surpris d'entendre un chant mo-

notone et uniforme, exécuté en tons nasillards et parfaitement semblable aux pratiques de l'Orient. Il est vrai que j'ai remarqué quelques beautés dans les motifs et dans les modulations de ce chant, mais en général l'exécution me semblait faite pour agacer les nerfs d'une oreille européenne, et doit, en tout cas, devenir à la longue tout-à-fait insupportable. Je compris que l'excellent chant liturgique, dont j'ai parlé plus haut, ne peut être qu'un produit de l'art moderne; il ne saurait appartenir à la vieille église russe, puisqu'il n'est pas en usage chez les *Staroverzi*. On répondit à mes questions sur ce sujet, que les formes actuelles de la liturgie remontent au règne de Pierre Ier, et qu'elles n'ont été perfectionnées et généralement introduites, que depuis l'époque de l'impératrice Elisabeth.

Je fis, à St. Pétersbourg, la connaissance de M. de Nadechdine, savant très versé dans les antiquités slaves, et qui me communiqua un traité sur le chant de l'église russe, en m'autorisant à en faire usage dans mon ouvrage sur la Russie.

Puisqu'il est de fait que l'Europe occidentale ne connaît que très peu la musique d'Orient, et le chant liturgique de l'église grecque, encore moins la liturgie de l'église russe, je crois devoir reproduire ce petit traité, sans y faire de notables abréviations. J'ai reçu encore de quelques autres personnes des renseignemens que je me propose d'intercaler, sous forme de notes, dans le cours de ce traité.

Du chant liturgique de l'église russe.

L'église russe a emprunté son chant liturgique ainsi que tous ses rites à l'église-mère grecque. Dans les vieilles chroniques nationales, on rapporte que sous le grand-duc Jaroslaff Ier en 1053, trois chanteurs grecs étaient venus de Constantinople à Kieff et qu'ils s'étaient établis dans cette ville avec leur famille. La chronique

ajoute, que ces immigrés ont enseigné aux Russes le chant liturgique selon le rite grec. Avant cette époque, la liturgie n'avait été qu'une simple lecture, récitée en forme de psalmodie.

Dans l'église grecque, le chant liturgique constitue un système artistement organisé qui, aux VII et VIIIèmes siècles, a été perfectionné par plusieurs artistes distingués, principalement par le célèbre chanteur Jean Damascénus. On y distingue huit tons cardinaux et fondamentaux, appelés dans le langage ecclésiastique *voix*. Ces huit voix sont formées d'après le système melodique de l'ancienne Grèce, qui consistait en quatre modes principaux, les modes *dorique, ionique, phrygien, lydien*, et en huit modes secondaires, les modes hyperdorique et hypodorique etc. Le moindre petit cantique devait ordinairement appartenir à l'une de ces huit voix; voilà pourquoi le système entier du chant liturgique fut appelé en général système des huit voix.

Le chant liturgique actuellement en usage chez les Grecs, bien que conforme aux règles du système des huit voix, n'est rien moins qu'harmonieux, attendu qu'il ne se compose guère que de tons nasillards. Néanmoins il est resté en faveur non seulement chez les Grecs, mais aussi chez leurs voisins et co-réligionnaires, les Valaques et les Slaves du Sud, qui n'en ont pas d'autre. Ce chant est probablement celui que les Russes ont primitivemeut reçu des Grecs; cependant il ne règne pas exclusivement en Russie, où d'autres méthodes d'origine indigène se sont établies à côté de lui.

Les chanteurs grecs*) qui, au XIème siècle, sont venus à Kieff, portaient le titre byzantin de *domestiques*,

---

*) Après ces Grecs, ce fut surtout Manouil, élu en 1137 évêque de Smolensk, qui s'occupa de perfectionner le chant liturgique. C'est à lui, ou du moins à ses contemporains, que l'on attribue les chants nationaux russes, dont on a trouvé plus tard certaines nuances, connues sous le nom de chants de Kieff, Tschernigoff et Novgorod. Les chants *Ziramenskoï*, *Bolgarskoï* et *Gretscheskoï*, antérieurs

ce qui signifiait *chanteurs de la cour*. Voilà pourquoi le chant qu'ils introduisirent fut appelé *omestique*, ou, selon la prononciation corrompue des Russes *démestvennique*. Il est probable que vers cette époque, la musique notée, inventée en Grèce, fut introduite en Russie. Le chant grec y reçut le nom de chant noté ou chant par signes.

Il est généralement connu que dans les anciens temps, les caractères de l'alphabet furent employés partout en guise de notes de musique. C'est ce qui dans l'origine, arriva aussi en Russie; mais dans la suite, les lettres furent remplacées par des traits crochus, appelés tout simplement *croches*. Le chant noté et exécuté d'après le système des *croches*, reçut le nom particulier de *chant à croches*.

Le grand nombre et l'usage arbitraire des notes crochues, eut pour conséquence de faire dégénérer les mélodies grecques d'ancienne origine. Le chant russe, modifié sous divers rapports, dans des localités diverses, ne s'est jamais complètement identifié avec le chant grec. Aussi la réforme rigoureuse que le célèbre patriarche Nicon opéra dans les cérémonies de l'église russe, s'étendit-elle également au chant liturgique. Il n'y a que les partisans de la vieille orthodoxie (*Raskolniks*), qui sont restés obstinément attachés au système des croches et au chant nasillard, qu'ils prônent sous le nom du véritable chant *démestvennique*, c'est-à-dire du seul chant orthodoxe harmonieux et semblable à celui des anges.

Néanmoins la réforme de Nicon, tendante à la restauration radicale du culte grec dans l'église russe, n'a pu réussir à l'emporter sur l'esprit national*). Nous

---

à ces derniers, étaient composés sur des paroles du vieil idiôme slave.

*) La réforme de Nicon ne parvint même pas à s'introduire à Kieff et dans la Petite-Russie, qui alors appartenait encore à la Po-

avons dit plus haut, qu'à côté du vieux chant liturgique, d'autres méthodes étaient parvenues à s'établir en Russie: ces dernières restèrent plus sympathiques au peuple que des chants nouvellement imposés par l'autorité. Ceci explique pourquoi la musique réformée par Nicon, ne contient que de rares vestiges des vieux chants grecs*), qui ont reçu par excellence le nom de chant noté. Beaucoup d'autres méthodes ont encore trouvé accès dans les livres de musique adoptés par l'église russe.

Le cantique le plus usité, et qui se retrouve dans tous les livres liturgiques, porte encore le nom de chant de Kieff, nom qui indique son origine russe. Ce chant est au fond de source grecque, mais modifié et arrangé au goût de la nation russe. Du reste il est, comme son modèle grec, composé dans le système des huit voix. La mélodie s'y présente au début lente, traînante, mais solennelle et imposante. On peut lui reprocher d'être surchargée de figures et de roulades, qui exigent trop de modulations et d'inflexions de voix; mais ce sont là des défauts qui ne diminuent pas la haute valeur de la composition. A côté des élémens principaux du système liturgique, on trouve dans les livres de musique religieuse quelques morceaux désignés sous le titre de *chants bulgares*. Ce sont sans doute quelques restes de la liturgie du peuple bulgare qui le premier, de la grande famille slave, atteignit à un haut degré de civilisation, pour décheoir bientôt après. Le chant bulgare a un caractère très original; il a des mouvemens rapides et entrainans, et il émeut profondément par la

logne. A Kieff les vieux usages furent entièrement conservés, et c'est cette ville, incorporée sous Pierre Ier à la Russie, qui devint plus tard le foyer d'une réaction très vive.

*) D'ailleurs toutes les réformes ordonnées par Nicon dans le système liturgique, furent confirmées par le Czar Alexis Mikhaïlowitsch, qui enjoignit au patriarche Josif, successeur de Nicon, d'organiser dans tout l'empire un système régulier et uniforme du chant liturgique.

hardiesse de ses accens, tantôt doux et tendres, tantôt graves et sublimes. On n'y trouve du reste aucune trace du système des huit voix.

Quelques autres morceaux sont désignés sous le nom spécial de *chants grecs*. Essentiellement différens du chant vulgaire noté d'après le système grec, ils semblent être le produit d'une musique grecque plus raffinée. Plus naïfs et plus légers, ils respirent plus de grâce et d'animation, quoique leur mélodie ne soit que fort monotone. Ils ne sont pas composés non plus d'après le système des huit voix.

Tels sont les principaux genres de chants qui se trouvent dans les livres liturgiques de l'église russe*). Ces livres ont été imprimés pour la première fois en 1772; ils se composent de quatre gros volumes dont chacun renferme une matière spéciale. Le premier volume, appelé *Octaëchus*, contient les chants du service dominical; le deuxième est appelé *livre de cantique pour les fêtes*, parce qu'il renferme les chants exécutés les jours de grandes fêtes; le troisième, appelé *Irmologion*, contient une catégorie spéciale de cantiques, connus sous le nom de *Irmoses*; le quatrième enfin, appelé *Obikhod*, renferme tous les chants religieux destinés au service divin journalier. Les chants du premier volume sont arrangés en partie d'après le système vulgaire, en partie d'après la méthode de Kieff; le système vulgaire prédomine exclusivement dans le deuxième; dans le troi-

---

*) Quand Kieff et la Petite-Russie retombèrent sous le pouvoir de l'empire russe, beaucoup de maîtres de chant quittèrent ces pays pour se rendre à Moscou, où ils portèrent le système des partitions. Ce fut alors que les notes alphabétiques furent remplacées par les notes linéaires. Le système de partition se répandit principalement dans les grandes villes. Pierre I[er] avait un choeur de 70 chanteurs attachés à la chapelle de sa cour. Sous Elisabeth, le choeur de la cour fut très célèbre; déjà les maîtres de chapelle russe tels que Berezorski et Ratschewski commençaient à se former.

sième, quelques morceaux sont conformes au système vulgaire, tandis que d'autres sont notés en même temps d'après la méthode du chant grec moderne; le quatrième volume enfin donne des spécimens de toutes les méthodes, que nous venons de citer. Suivant les règlemens de l'église, il est admis en principe, que quiconque désire recevoir l'ordination, doit être tenu de prouver à l'évêque, qu'il est parfaitement apte à chanter d'après les divers systèmes de ces livres. Cependant le chant noté n'est pas employé généralement pour le service divin ordinaire; ce ne sont que les couvents les plus renommés qui pratiquent encore cet usage avec la plus exacte régularité. Dans les églises paroissiales des villes et des villages, le chant noté n'est d'usage que dans les grands jours de fêtes. Le chant employé dans le service ordinaire, appartient à une catégorie spéciale de musique qui, sans jamais avoir été notée, se chante d'après la tradition.

Du reste, ces chants non notés ne sont pas monotones. On y distingue deux modes principaux, l'un appelé mode de Kieff, l'autre désigné par excellence sous le nom de mode russe. Le premier n'est autre que le chant noté de Kieff, simplifié et considérablement abrégé. Mais le second a beaucoup d'originalité; il porte cette expression triste et mélancolique, qui caractérise en général l'esprit national russe. Ordinairement le mode de Kieff est réservé pour le service du dimanche et pour les autres solennités religieuses; le mode russe est employé dans le service ordinaire et surtout pendant le carême. On ne peut méconnaître dans ces deux modes, et surtout dans celui dit russe, un écho plus ou moins prononcé des chants populaires de la Russie.

Les deux catégories de musique religieuse non notée semblent être conformes aux anciennes traditions et au système des huit voix. Le chant de Kieff comme la mélodie russe, a pour chacune des huit voix employées dans le chant d'église un motif particulier, modifié selon

les catégories auxquelles appartiennent les différents cantiques. Il y a une modification particulière du motif fondamental pour les cantiques dits *Stichires*, une autre pour *Irmoses*, une troisième pour les *Tropariens*, une quatrième pour les *Procimènes*; toutes ces dénominations d'origine grecque désignent les diverses catégories des cantiques en usage dans l'église greco-russe. Il faut ajouter ici que, d'après le règlement ecclésiastique, les huit voix, dont chacune possède un cycle de cantiques consacrés aux sept jours de la semaine, se succèdent régulièrement dans le cours des semaines entre le dimanche après la Trinité et le dimanche de la Septuagésime. Il en résulte une période rituelle de huit semaines, appelée colonne et particulière à l'église greco-russe. Il est hors de doute qu'il faut dériver de là le nom de chant colonnaire, qui d'ailleurs ne s'applique actuellement qu'au chant noté du système vulgaire.

Quelques mots encore sur la transformation moderne du chant liturgique russe. C'est un système qui, datant de l'époque de l'impératrice Elisabeth, atteignit à son plus haut degré de perfection sous Catherine II. Les artistes étrangers et principalement ceux d'Italie, qui s'en occupèrent, tels que *Cercelli*, *Gallupi* et *Sarti*, ne s'attachèrent pas trop sérieusement au caractère originaire de la musique liturgique et populaire de la Russie. Ils donnèrent un libre essor à leur imagination poétique, ce qui fit que leurs compositions scandalisaient les oreilles des Russes orthodoxes. Heureusement, les innovateurs étrangers ne mirent la main que sur le chant liturgique proprement dit, qui ne forme qu'une partie minime de la musique religieuse. Indépendamment de ces tendances, les compositeurs modernes s'appliquèrent à écrire des morceaux de chant, qui jusque là n'avaient pas été connus dans l'église russe, et que l'on désigne généralement sous le nom de concert spirituel. D'ordinaire ces morceaux sont exécutés à la fin de la liturgie, pendant la communion des prêtres. Le reste du chant liturgique fut

longtemps conservé tel qu'il se trouve dans les livres de musique que nous avons mentionnés plus haut. Cependant il était facile de se convaincre que le système de musique qui servait de base à ces livres, était bien loin de répondre au goût de la nation qui commençait à se perfectionner. Tous les morceaux de chant s'y trouvaient arrangés pour une seule voix, sans partition, même sans division régulière des temps. Ce ne fut que sous l'empereur Alexandre que H. Bartnianski, le plus éminent et le plus célèbre des compositeurs nationaux, donna, par ordre suprême, au chant liturgique vulgaire, une organisation musicale basée sur une partition à deux voix, sans ôter aux mélodies russes leur caractère d'originalité. Ce nouveau système, connu sous le nom de liturgie de la cour,*) fut imposé par le gouvernement à toutes les églises de la Russie. Sous l'empereur actuel, on a entrepris un nouveau remaniement de toute la musique religieuse. Cette tâche a été confiée, sur la proposition de M. Lwoff, directeur de la chapelle impériale, à M. l'archiprêtre Tourtschaninoff, qui la remplit avec le plus grand succès. Jusqu'ici M. Tourtschaninoff, en conservant religieusement les motifs originaires, a arrangé pour une foule de cantiques, appartenant aux diverses catégories, une partition à trois voix. Ses travaux ont été publiés successivement avec l'approbation du saint-synode; mais ils ne sont pas encore devenus d'un usage général.

*) Bartnianski avait fait un voyage en Italie et avait étudié à Rome l'ancienne musique religieuse qui date de l'époque où les deux églises étaient encore réunies, et qui ne s'est conservée, en partie par la tradition seulement, que dans la chapelle sixtine. Il était maître de la chapelle impériale qui, sous sa direction, s'éleva à un haut degré de perfection, et on lui doit d'excellentes compositions des psaumes.

Chapitre IV.

Organisation communale de la Russie. — Combien sa description présente de difficultés. — Le *Mir*. — Unité du sang. — Organisation de la famille vivant sous un chef et avec communauté de biens. — Développement de la famille. — La commune sous le Starosta conservant la communauté de biens et n'accordant à ses membres que la jouissance usufructuaire. — Réflexions sur ce sujet. — Combien il est difficile de saisir et d'analyser le caractère d'une nation. — Division du genre humain en peuples agriculteurs et en peuples pasteurs. Les Russes sont originairement un peuple pasteur. Le principe patriarcal dans toutes les relations sociales du peuple russe. — Origine des Russes. — Ils s'établissent le long des fleuves, et forment dans certaines localités de grandes communes. — Communes-mères et communes affiliées; le territoire ou le pays. — La cité russe. — Amour du sol natal très faible chez les Russes. — Leur patriotisme résultant de la possession commune du pays. — La nature morte et animée désignée par des noms de parents. — Les Russes s'établissent dans des communes, tandis que les Tschoudes n'ont que des habitations isolées. — Les Odnodvorzi. — Les communes libres, de fermiers, d'attachés à la glèbe, et d'esclaves. — Caractère national des Russes. — Patriarcalisme, égalité, agilité, horreur de toute espèce de formes. — Formalisme du gouvernement. — La commune des Cosaques de l'Oural, comme exemple.

Les nations germanique et romane ont eu, en général, une histoire et des destinées semblables. Leur manière d'envisager la vie sociale et politique a eu la même origine; leurs relations religieuses et sociales se sont développées d'une manière très analogue. Il est vrai que de ce fond commun, est sortie une variété infinie dans la vie particulière des différens peuples et de leurs subdivisions, en partant des familles pour descendre jusqu'aux individus, variété qui se manifeste sous les rapports de la filiation des races, des idiômes et des dialectes, du climat, de la culture du sol, des genres d'oc-

cupation, des alimens etc.; mais il est impossible de méconnaître que toutes ces relations ont reposé originairement sur une base commune. Aussi tout penseur qui, né parmi ces peuples, est doué d'un esprit observateur, n'aura pas de peine à distinguer les propriétés caractéristiques des différents peuples et des différentes régions, d'autant plus que tous les peuples germaniques et romanes ont développé leur idiômes d'une manière si homogène, qu'ils sont en état, par leurs termes et locutions, de donner à tous les rapports de leur vie sociale et politique une expression exacte et fidèle.

Il n'en serait pas ainsi, si nous autres Européens de l'Occident, nous entreprenions de décrire, par le moyen de nos idiômes, les propriétés caractéristiques des nationalités turque ou persanne. Alors nous rencontrerions comme obstacles toute notre culture européenne, toutes les idées et notions que nous avons acquises par l'éducation; nous serions incapables d'orienter notre pensée dans cette sphère inconnue, et notre langage manquerait des termes et des locutions nécessaires pour représenter avec verité le tableau de ces moeurs étrangères. Nous serions donc hors d'état de les bien comprendre et de les juger avec impartialité.

Il est vrai que nous sommes à même de saisir en général le caractère humain de ces nations étrangères; mais cela serait absolument insuffisant pour pouvoir décrire et juger leur existence nationale.

Les peuples germaniques et romanes qui entreprennent de porter un jugement sur les nations Slaves, ont à surmonter des difficultés absolument de la même nature.

Une partie des Slaves, nommément les Bohémiens, les Polonais, les Wendes etc. sont restés, sous le rapport de l'histoire, de la religion et de la culture générale, en communauté avec l'Europe occidentale. Voilà pourquoi leurs institutions sociales et politiques peuvent être assez facilement comprises des autres peuples de

l'Europe, et surtout des Allemands. Leurs idiômes se sont développés d'une manière analogue à ceux des autres nations européennes, ce qui a exercé une très grande influence sur leur langage légal, de sorte que les termes et locutions slaves y ont absolument la même valeur qu'en allemand; bien plus, les notions des droits germanique et romain sont entrées si profondément dans la vie des nations slaves, que par ex. l'organisation rurale et municipale est identique depuis les bords de d'Elbe, en Allemagne, jusqu'au Dniéper sur les frontières de la Pologne. Il y a soixante ans, le droit municipal de Magdebourg était encore en vigueur à Kieff.

Néanmoins là encore, on trouve au fond de la vie populaire des institutions sociales et politiques d'un caractère si particulier, que les savants de la Pologne et de la Bohême ont à lutter avec leur idiôme pour les pouvoir décrire d'une manière intelligible. Le droit national n'ayant été ni perfectionné en lui-même, ni reconnu par l'état, mais comprimé, comme sur le lit de Procuste, par le droit dominant de la civilisation étrangère; la langue aussi n'a pu s'enrichir des expressions qui y sont relatives, ou bien ces expressions ont tellement perdu leur signification primitive, qu'elles ne sont plus propres à rendre le sens originaire des institutions nationales. Citons, comme exemple, les termes servant à designer la propriété commune. Le droit romain se sert du terme *condominismus;* le droit allemand de celui de *Sammteigenthum*; ces deux expressions, provenant de source nationale, rendent l'idée avec tant d'exactitude, que les jurisconsultes n'ont pas de peine à en saisir le sens et la portée. Les Slaves aussi ont une „propriété commune" sortie de l'organisation de la famille, et formant, à certains égards, la base de la vie populaire; mais ils manquent de termes et de locutions pour désigner et représenter ces rapports d'une manière satisfaisante, leurs idiômes s'étant imprégnés, pour la désignation de ces rapports, de termes romains ou allemands.

La difficulté est plus grande encore, si nous essa yons d'analyser, dans leurs conditions particulières, l'organisation sociale et politique des autres peuples slaves tels que les Russes, les Bulgares, les Serviens etc., qui se sont développés d'une manière toute différente de celle de l'Occident. Les Russes ne sont entrés qu'au XVIIIème siècle dans la grande famille des nations européennes; l'entrée des autres tribus de la même race ne se prépare que de nos jours. D'abord le schisme religieux les a séparés de l'Occident d'une manière plus tranchée qu'on n'aurait dû le croire, attendu qu'il n'existe pas une différence essentielle entre les dogmes de l'église romaine et ceux de celle d'Orient. Le joug des Tatares et des Turcs qui a pesé sur ces peuples pendant tant de siècles, les a éloignés encore plus de la civilisation européenne, en contribuant d'un autre côté à conserver le caractère original de leur organisation sociale. On peut dire que les mœurs sociales, et particulièrement celles du peuple, sont restées pures de tout élément étranger. Voilà pourquoi elles nous paraissent, en regard de la civilisation moderne, peu cultivées, rudes et même grossières; mais en revanche, elles sont plus naturelles et plus conformes à l'esprit national que celles des Slaves d'Occident.

Les Russes ont commencé depuis cent cinquante ans environ à adopter la civilisation de l'Occident, qui a trouvé un facile accès dans les couches supérieures de la nation et dans les institutions gouvernementales, mais qui n'a pas encore le moins du monde pénétré dans le peuple même. Les conditions de l'église et la ténacité du caractère national y ont opposé jusqu'ici une résistance invincible. Dans les temps plus récents, un mouvement plus vif s'est manifesté dans les masses, et surtout dans l'église. Le développement si rapide de l'industrie, commence à décomposer partout les mœurs, les habitudes, les idées, en un mot tout ce qui forme le centre de la vie populaire des Russes. Si cette impulsion est

conforme au développement intérieur de la civilisation nationale, ou si elle n'a été que provoquée par le gouvernement, si elle sera favorable ou funeste au pays, ce sont là des questions oiseuses pour le moment; car cette impulsion est un fait accompli dont aucune puissance humaine ne pourrait arrêter les conséquences. Ce qu'il faut désirer et recommander à un gouvernement éclairé, c'est qu'il cherche à conserver autant que possible tout ce qu'il y a de noble et de beau dans le caractère, les mœurs et les institutions vraiment nationales.

La haute société a reçu, pour la plus grande partie, une éducation toute conforme à la civilisation de l'Occident. Sans vouloir prétendre que cette éducation lui a fait perdre tout sentiment national, on ne saurait nier qu'elle n'ait affaibli l'attachement aux mœurs nationales et le désir de protéger, de développer et de régénérer les institutions primitives du pays. Bien plus, les hommes de cette catégorie, ayant exercé jusqu'ici une influence très puissante sur les actes du gouvernement, ont souvent méconnu et remplacé par des institutions étrangères les institutions nationales, dont ils n'étaient pas en état d'apprécier le sens profond. Citons, comme exemple, l'organisation municipale, introduite sous Catherine II, et qui avec ses guildes et ses jurandes, servilement imitées de l'Allemagne et parfaitement étrangère à l'esprit national et aux institutions communales de la Russie, n'est restée jusqu'ici qu'une forme vide et gênante.

Dans les derniers temps, on a vu surgir une réaction fort légitime contre ces tendances. Des hommes possédant une instruction supérieure à celle acquise en Occident, sous l'influence de l'esprit encyclopédique, s'occupent principalement de l'étude de l'histoire, des moeurs et des institutions nationales. On désigne souvent les hommes de cette tendance sous le nom de vieux parti russe, ou *russomanes*. La dénomination de parti n'est pas juste, attendu qu'ils ne sont que les représentans d'un mouvement national, qui se manifeste

dans les classes supérieure de la population. Pour en fournir la preuve, il suffit de constater que le gouvernement lui-même cède à cette impulsion, bien qu'une grande partie des hommes les plus influents et des chefs de l'administration appartiennent encore à l'école presque anti-nationale des époques précédentes.

Les représentans scientifiques de ce mouvement national se trouvent principalement à Moscou et dans quelques autres universités; ils se sont déjà distingués par des recherches louables dans le domaine de l'histoire et de la constitution russe. C'est surtout ici qu'ils ont à lutter avec l'idiôme, comme nous l'avons déjà dit plus haut, en parlant des Polonais et des Bohémiens. Il est vrai que la civilisation, les idées et les notions légales, n'ont exercé il y a 150 ans, que peu d'influence sur la Russie, de sorte que le noyau de la constitution populaire a pu se développer librement; mais durant cette dernière période, la civilisation de la Russie se régla en tous points sur celle de l'étranger, la langue russe s'appropria une foule d'idées et de notions étrangères, et les mots eux-mêmes reçurent en grande partie, une signification toute différente de celle qu'ils avaient primitivement. Les classes instruites, en ne voyant les mœurs du pays qu'à travers le prisme de la civilisation étrangère, devaient nécessairement confondre les institutions nationales avec les institutions analogues de l'étranger; aussi le langage de ces classes, pour désigner de pareilles institutions, s'est imprégné de notions étrangères, et il en est résulté que, dans le domaine de la vie et des affaires, comme dans celui de la science, on manque souvent de termes pour exprimer les rapports nationaux. C'est un des plus difficiles problêmes de la science russe, de rendre aux termes qui se rapportent aux institutions nationales, leur signification primitive et naturelle, en éliminant toutes les interprétations qui dérivent de notions étrangères.

Pour mieux faire comprendre notre pensée, citons, comme exemple, le mot russe *mir*.

Dans l'Europe occidentale les termes de *communitas* et de *Gemeinde* ont fixé une notion légale, qui ne diffère dans les diverses contrées que par des nuances très légères. Dans chaque idiôme de l'Occident, le terme servant à exprimer cette idée, a une signification déterminée dans l'acception légale et constitutionnelle, qui est parfaitement compréhensible au peuple aussi bien qu'aux classes élevées. Il n'en est pas de même du terme russe de *mir*, qui, dans le style commercial, dans le langage juridique et dans la conversation de la bonne société, a une toute autre signification que dans la langue et la vie du peuple. Sous le premier rapport, le terme de *mir* est synonyme du mot français *commune*, il désigne l'ensemble des individus habitant le même endroit, l'enceinte administrative d'une ville, d'un bourg, ou d'un village.*) Dans la vie commune, la signification de ce mot est toute différente. Le sens primitif de ce mot indique quelque chose de vénérable et de saint; il signifie en même temps la commune et l'univers, et ne saurait être traduit en langue étrangère que par le mot grec de Kosmos.**) Nous n'avons souvenance d'aucun

---

*) Voir le code général russe (*Swod Sakonoff*) vol. 1. s. IV. ch. 8. §. 670. Les paysans de la couronne sont réunis en communes. — 671. Tout grand village forme une commune. — 672. Les petits villages d'après leur situation sont joints à d'autres pour former une commune, ou bien ils sont incorporés dans une commune plus grande en vertu du réglement d'administration générale et de l'oukase relatif aux impôts. — 673. Plusieurs communes réunies forment la commune d'arrondissement. (*Wolost*) etc.

**) Nous ferons remarquer encore que le mot *mir* est du genre masculin et qu'il forme une racine étymologique, tandis que *communitas*, commune, et *Gemeinde* ne sont que des termes dérivés, quelqu'incertaine que soit leur étymologie. Le mot *mir* semble appartenir à tous les dialectes slaves, puisqu'on le retrouve dans des documens Tschèques et Silésiens du XIIIème siècle. Dans le langage de l'église, *mirianine* signifie le laïque, par opposition

proverbe allemand ou romain, où la force, le droit et la sainteté de la commune se trouvent solennellement reconnus; la langue russe en possède une foule innombrable.*)

Dieu seul est le juge du *mir*.
Le *mir* est quelque chose de grand.
Le *mir* est la vague agitée.
Le *mir* a le cou et la nuque larges.
Jette tout sur le *mir*, il emporte tout.
La larme du *mir* est liquide, mais caustique (corrosive).
Le soupir du *mir* fait éclater le roc.
Les soupirs du *mir* ont de l'écho dans la forêt.
On coupe les arbres dans la forêt, et on en voit voler les éclats dans le *mir*.
Avec un fil du *mir*, on fait une chemise.
Personne au monde ne peut renier le *mir*.
Ce qui appartient au *mir*, appartient aussi à l'enfant gâté.
Tout ce qu'a décidé le *mir* doit être fait.
Si tout le *mir* soupire, la génération contemporaine périt misérablement.
Le *mir* est le rempart du pays.

Nous avons déjà vu plus haut combien il est dif-

à l'ecclésiastique; dans le langage profane *mirianine* signifie la totalité des membres de la commune, comme dans le proverbe: *Nikakoï mirianine ot mira ne protsch*, c.-à-d. pas de membre d'une commune sans commune. *Mir* signifie encore l'huile sainte, et de là vient *Miropomasannik*, c.-à-d. l'oint du Seigneur ou du Czar, ce qui probablement doit être dérivé de *myrrha*. Enfin *mir* signifie la paix, mais alors il s'écrit avec deux i et paraît venir d'une racine persanne. *Mir* dans le sens de *univers*, se trouve dans les mots composés: *Mirobitie*-cosmogonie, *Miroopisanie*-cosmographie.

*) Un grand nombre de ces proverbes se trouvent dans un traité très intéressant, intitulé: *Tableau général des périodes ancienne, moyenne et moderne de la vie nationale russe,* et publié dans le recueil d'articles juridiques du professeur Pierre Redkin. Moscou 1842.

ficile au Russe de naissance, de trouver les termes et locutions propres à représenter dans la langue actuelle, appropriée par les classes élevées aux idées modernes, les institutions nationales, les mœurs et les sentimens du peuple. Naturellement ces difficultés sont plus grandes encore pour l'étranger qui, obligé de se servir d'un idiôme étranger, se trouve à peu près dans l'impossibilité de satisfaire ceux qui possèdent la connaissance intime de toutes les conditions de la vie populaire. Les observations et notices qui vont suivre sur la vie nationale russe, n'ont point d'autre prétention que d'être vraies dans l'intention de l'auteur; mais elles n'épuisent point la matière, et ne sauraient reproduire dans un idiôme étranger les nuances délicates et le caractère profond de la nationalité russe.

Le *mir* ou la commune russe étant, d'après notre conviction, la base réelle de toutes les institutions populaires, nous essaierons d'en esquisser les traits principaux, et nous ajouterons, comme un exemple vivant, la description d'une grande commune, celle des Cosaques de l'Oural. Pour connaître la nature du *mir* ou commune russe, il faut examiner avec attention le caractère fondamental de la nationalité slave en général, et de celle des Russes en particulier. Les peuples slaves sont généralement très sociables, mais le peuple russe est le plus sociable de tous. Quand dix Russes, hommes du peuple, se rencontrent dans quelqu'endroit, par exemple à Riga, à Mitau etc; ils commencent par former une société organisée, par élire un chef etc.

L'unité du sang, de la famille, et de la commune qui n'en est qu'une phase plus avancée, ne se manifeste nulle part avec autant de force et d'énergie que dans le peuple russe. L'unité de famille et la communauté de biens formaient le caractère primitif de la société slave, qui toutefois n'a pas été développée et conservée par les peuples slaves de l'Occident, avec la même persévérance que par les Russes.

La famille avait son centre d'unité dans son chef, dans le père; elle ne pouvait exister sans chef, car une égalité absolue régnait entre les autres membres de la famille; et elle aurait fait éctater une anarchie complète, si tous n'avaient obéi à un chef commun. Si le père n'existait plus, le frère aîné prenait sa place, revêtu de la même puissance paternelle, et si par quelqu'accident la transmission naturelle de l'autorité paternelle était interrompue, par exemple, par suite de la démence de l'aîné ou par suite de son entrée dans l'ordre religieux, les autres membres de la famille devaient élire un chef ou père. Si leur choix tombait sur le plus jeune, celui-ci était néanmoins appelé l'ancien ou le père, auquel tous obéissaient sans réserve. Ce droit, qui découle des mœurs et sentimens populaires, se trouve exprimé dans beaucoup de proverbes, par exemple: „L'opinion du plus âgé, est toujours juste; là où est la vieillesse, là est la raison; les frères et cadets doivent respecter leur aîné à l'égal d'un père.“ Le même principe était en vigueur dans les familles princières russes. Le Grand-Duc s'appelait toujours l'aîné, même quand il était plus jeune que les princes subordonnés; quand par hasard un frère cadet devenait Grand-Duc, ses frères aînés l'appelaient toujours l'ançien. Le Grand-Duc Vladimir Monomaque dans son testament, enjoignit à ses enfants le précepte suivant: „Respectez l'ancien comme un père, le jeune comme un frère.“ Dans les familles slaves organisées d'après ce système, aucun membre n'avait une fortune individuelle. Tout appartenait à la propriété commune, dont chaque membre adulte de la famille aurait pu librement disposer, s'il n'avait été soumis à l'autorité absolue du père naturel ou élu *). Quiconque abandonnait cette

*) L'autorité du père ou des parens est encore de nos jours, beaucoup plus puissante chez les peuples slaves du Sud et de l'Est que dans toutes les autres nations de l'Europe. Parmi les paysans russes, le père peut, en vertu des usages traditionnels, disposer

propriété commune et cette unité de famille, pour fonder peut-être une famille indépendante (ce qui du reste, dans l'opinion du peuple, passait toujours pour une calamité, une séparation noire), perdait tous ses titres à la propriété commune, par conséquent son droit de succession.

Mais avec le progrès du temps, les membres de la famille augmentant en nombre, il devint impossible de maintenir l'unité de la maison commune. Les membres particuliers commencèrent à former avec leurs femmes et leurs enfants des groupes à part. Ils élevèrent des maisons et autres dépendances, mais sur le sol commun et en restant dans la communauté, soumise au chef de famille. Ils formèrent alors la commune primitive des villages slaves, c.-à-d. la commune de la famille, dont le chef était appelé l'ancien (*Starik, Starschi*, *Starschina*, *Starosta*). La propriété du sol resta commune; loin d'être divisée comme bien particulier entre les divers groupes, la terre était cultivée en commun, et ses produits seulement étaient partagés, par portions égales, entre les groupes. Ces conditions doivent encore se rencontrer de nos jours dans certaines régions de la Servie, de la Bosnie et de la Bulgarie. Même en Russie, on trouve chez les *Roskolniks*, au centre des forêts, quelques communes de ce genre, qui sont nommées *skit*.

Il est évident que ces conditions sociales étaient

sans restriction de son fils jusqu'à l'âge de 30 ans; et quelquefois encore au-delà. Pendant toute cette période, il n'est nullement question d'indépendance pour ce dernier. Ce n'est que lorsque le fils a lui-même des enfants adultes, que cette dépendance se relâche progressivement. En revanche, il n'arrive jamais qu'un père maudisse son fils dénaturé, bien qu'il en ait été gravement offensé. S'il est absolument hors d'état de le pouvoir dompter, il le fait entrer dans l'armée, ce dont il a le pouvoir, et il lui dit tranquillement: *S'bogom idi pod krasnoujou schapkou!* — „Va, sous la garde de Dieu, prendre la casquette rouge, c.-à-d. sois soldat."

incompatibles avec les progrès de la civilisation et surtout de l'agriculture; cependant elles ont donné naissance, dans toute la Russie proprement dite, à une espèce d'organisation rurale, qui repose encore actuellement sur le principe de la propriété et de la possession communes, et voici comment: On fait une répartition des terres labourables et des prairies (les forêts et les pâturages demeurent partout indivis) entre les différentes familles de la commune, qui ne les possèdent pas en toute propriété, mais n'en ont que la jouissance temporaire. D'après un usage pratiqué jadis, tous les ans, mais qui ne se renouvelle aujourd'hui, (probablement pour éviter les frais et d'autres inconvéniens encore, qu'après un certain nombre d'années,) toutes les terres sont distribuées par portions égales, autant que le permettent les compensations exigées par le plus ou le moins de leurs valeurs, entre tous les couples de la commune. Quand, par exemple, un père vient à mourir, en laissant 6 enfans mineurs, l'économie de sa maison est placée sous la direction de la veuve, jusqu'à l'époque du mariage de ses fils. Alors ces derniers ne partagent pas les terres qu'a cultivées leur père, mais celles-ci retournent à la commune, et chacun des 6 fils reçoit une portion égale à celle des autres membres de la commune; ils ont donc ensemble à peu près le quintuple et le sextuple de ce qu'a possédé leur père. Quand les six fils se marient du vivant de leur père, ils reçoivent chacun une partie de la propriété commune. Donc, comme les fils vivent dans la maison du père, l'établissement de l'un d'entre eux ne cause aucun souci; son mariage est plutôt un avantage pour toute la famille, parceque l'arrivée d'une bru, bien que sans dot, amène toujours une nouvelle part de la propriété communale. Le mariage des filles et leur établissement ne sont donc la cause d'aucun embarras pour le paysan russe.

Les conditions de famille et les institutions communales forment la base de toute constitution politique et sociale, à laquelle il faut ajouter, surtout à l'égard des grandes nations, les institutions de guerre et de défense nationale. La nature du sol et les propriétés du caractère national décident si l'agriculture ou l'élevage des bestiaux doit former l'industrie principale d'un peuple. (La chasse et la pêche ne nourrissent qu'une partie minime de la population, et n'ont ordinairement qu'une importance secondaire.) Les premiers germes de la civilisation font naître le commerce et les métiers, qui engendrent les transactions avec d'autres nations, dont on commence à imiter les institutions. Enfin la religion et le culte sont d'une influence incommensurable sur toutes les parties de la constitution politique et sociale.

Tous ces élémens mis en rapport intime et sous la puissance d'une action réciproque, constituent cette organisation pleine de vie qui, engendrée, cultivée et perfectionnée par la marche du temps et des événemens, forme peu à peu ce qu'on appelle actuellement une constitution sociale et politique.

Pour connaître et représenter exactement les bases de la constitution sociale et politique de la Russie, il est nécessaire de saisir et d'examiner dans leur ensemble le naturel, le caractère, les facultés, les idées dominantes, les mœurs et les coutumes du peuple russe. Or, la description d'un caractère national est un problême dont la solution complète paraît impossible. Qui donc en effet pourrait renfermer cette immense variété dans le cadre étroit d'un tableau? D'un autre côté, il est possible de retracer des mœurs et des coutumes qui contiennent toujours un reflet du caractère national. Donc, en y ajoutant quelques traits saillans de la vie populaire, on sera peut-être en état de tracer l'esquisse générale d'un tableau ethnographique, qui reproduirait le caractère national avec une vérité relativement exacte.

Un pareil travail offrirait moins de difficultés à un écrivain du pays, qui par une longue expérience, a pu apprendre à connaître les mœurs et les coutumes du peuple, et qui a pu mieux approfondir qu'un étranger les détails et les rapports intimes de toutes ces conditions. Mais puisqu'il est constant, à l'égard du microcosme de l'individu, que personne n'est en état de se connaître et de se juger soi-même exactement, un étranger qui entreprend un pareil travail sans prévention et avec dévouement, a quelque chance de produire un tableau assez fidèle, attendu qu'il jouit encore de l'avantage de pouvoir mieux apprécier certaines conditions, en les comparant à ce qui se trouve d'analogue dans les autres pays.

Le genre humain se partage, dès le principe, entre deux conditions d'existence; il se divise en peuples d'agriculteurs et en peuples de pasteurs, comme la Sainte-Ecriture l'indique symboliquement dans les figures de Caïn et d'Abel. Les grandes races de l'histoire (qui, comme on le sait, se divisent en races blonde et noire) doivent être classées d'après ce système; les unes sont les représentantes de l'agriculture, les autres font de l'élevage des bestiaux la base de leur existence sociale. Parmi les peuples sémitiques, les Arabes sont pâtres et nomades, tandis que les Babyloniens et les Assyriens sont agriculteurs. Parmi les Persans, les Iraniens sont un peuple d'agriculteurs à domicile fixe; les Turaniens sont un peuple nomade. Les Mongols sont des nomades et les Chinois des agriculteurs. Il y a des Tatares domiciliés *(Chion Bouchara)* et des Tatares nomades *(Nogai)*. Parmi les Germains, les Ingévons ont des habitations fixes, tandis que les Suèves sont essentiellement nomades. Il est probable que la race slave se divise également en deux catégories pareilles: il paraît

que la partie des agriculteurs est formée par les Vendes, les Polaks (paysans polonais) et les Slaves du Sud (les Bulgares, les Serves et les Vindes). La noblesse polonaise formait sans doute un peuple nomade, et les habitans de la Grande-Russie étaient primitivement un peuple de pâtres.

Cette division de l'espèce humaine est tellement stable et profonde, que les peuples agriculteurs ne deviennent jamais nomades, et que d'un autre côté les peuples de pasteurs ne se transforment jamais en agriculteurs, aussi longtemps qu'ils demeurent dans leur domicile primitif. Ces derniers ne se livrent à l'agriculture que quand ils passent dans d'autres contrées, où l'industrie agricole se trouve déjà établie. Alors même ils ne font pas ce métier avec zèle et avec empressement; ils prennent un domicile fixe, mais ils ne font travailler à l'agriculture que les serviteurs, les esclaves et les femmes. C'est ainsi qu'en usaient les Arabes en Espagne et les Turcs en Turquie.

Les peuples pasteurs ont de grandes facultés intellectuelles et des mœurs naturelles et pures; fidèles à une religion primitive, ils sont presque toujours monothéistes et ont conservé les restes d'une civilisation originaire, de certaines révélations mystérieuses etc. Mais inaccessibles au progrès de l'intelligence humaine, ils n'ont pas la faculté de comprendre le christianisme et la civilisation qu'il apporte avec lui; ils n'ont pu s'élever que jusqu'à l'Islamisme.

Il me semble très probable, que les habitans de la Grande-Russie ont été primitivement un peuple de pasteurs, qui peu-à-peu s'est établi et livré à l'agriculture. Cette hypothèse sert à expliquer une foule de particularités dans les dispositions, le caractère, les mœurs et les coutumes du peuple russe.

Toute la vie sociale et politique des peuples nomades repose sur le principe patriarcal. La famille, sous le père, la tribu sous le chef, présentent une organisa-

tion naturelle. Les tribus ne s'unissent qu'en cas de besoin, de danger ou de guerre, et alors l'ancien de la race aînée, conformément à ce système de hiérarchie patriarcale, se met à la tête de l'association, qui se dissout presque toujours, dès qu'a cessé la cause de sa réunion. Quelquefois, c'est une nouvelle doctrine, un prophète tel que Mahomet (et les *Wechabites* de nos jours), ou des projets de conquête universelle, comme à l'époque de Dschingis-Khan, qui exaltent cette tribu; alors poussée par un instinct irrésistible, elles se lèvent toutes pour marcher à la victoire ou à la mort. Le despotisme repose sur la force, comme la monarchie, l'aristocratie et la démocratie ont pour base l'idée du droit; dans l'état patriarcal, c'est sur l'instinct naturel et l'habitude que reposent la société et le gouvernement. Le père ou le patriarche commande sans restriction, parce que la nature et l'usage l'appellent au commandement; les enfans obéissent de même et par les mêmes raisons. Il n'existe là que des devoirs, point de droits. Le père a le devoir de commander et de pourvoir aux besoins de tous; les enfans ont le devoir d'obéir. Les peuples pasteurs qui ne connaissent pas la propriété foncière, manquent de la base fondamentale de l'idée du droit, et de ses combinaisons plus élevées; car la propriété mobilière ne produit que les relations légales d'une extrême simplicité.

Ces principes fondamentaux d'une société nomade se manifestent dans le caractère, les mœurs et l'histoire entière du peuple de la Grande-Russie jusqu'à nos jours; bien que depuis 15 siècles, grâce aux progrès du système d'habitation fixe, à l'agriculture, au christianisme, à l'influence de la civilisation moderne et à l'imitation des monarchies d'Occident, il se soit formé peu à peu une constitution politique, assez semblable à celles qui régissent les autres peuples agriculteurs de l'Europe.

Les sentimens, la hiérarchie et les institutions du régime patriarcal, ont laissé des traces indélébiles dans

les mœurs, les habitudes et toute la manière de penser et de sentir des habitans de la Grande-Russie. Comme le père exerce une autorité absolue sur tous ses enfans, de même la mère dispose sans condition de ses filles*). Les Russes ont le même respect pour l'autorité communale, le Starosta et les anciens de la commune, et surtout pour le père commun: le Czar. Ils se servent du même terme pour aborder leur père véritable, le Starosta, le seigneur, l'empereur, et enfin pour s'adresser à Dieu lui-même; savoir: ***Batiouschka*** (père, petit père). De même ils appellent chaque Russe, qu'il leur soit connu ou non, ***brat*** (frère).**)

*) Ceci est aussi en usage dans les classes élevées, du moins partout où les anciennes moeurs de la Russie sont encore en vigueur. A Moscou p. ex. il est d'usage que les filles mariées ou non, passent toutes leurs soirées chez leur mère, ce qui dérange singulièrement la vie domestique de l'époux. On m'a cité la princesse G. comme le type d'une femme de boyard, de la vieille Russie. Chaque soir, jusqu'à sa mort, toutes ses filles devaient se rassembler autour d'elle. Lorsqu'un soir, une de ses filles, la princesse A. occupant une haute charge à la cour, se trouva empêchée par le service de se présenter chez sa mère, elle fut reçue le lendemain par cette dernière avec les reproches les plus amers. Elle eut beau s'excuser, on lui répondit: „chaque soirée d'une fille appartient à sa mère: c'est l'usage russe.“ Son fils qui avait commandé un corps d'armée, en qualité de général-en-chef, et qui avait été successivement ambassadeur, gouverneur-général etc. était obligé, aussi souvent qu'il était à St. Pétersbourg, de se présenter chez elle tous les matins. Un jour, il avait osé prendre de son chef quelques arrangemens dans l'écurie de sa mère, en remplaçant un cheval qu'il trouvait mauvais par un autre plus convenable. Mal lui prit de cette hardiesse, car le lendemain matin, il reçut de sa mère quelques vigoureux soufflets qu'il accepta humblement.

**) Cette intimité générale dans tout le peuple russe, se manifeste aussi dans certaines propriétés de l'idiôme. Dans les autres langues, comme par ex. en français et en allemand, il n'y a de termes particuliers que pour les plus proches degrés de parenté, tels que ceux de père, fils, frère, oncle. Pour désigner des parens plus éloignés, on doit se servir de mots composés ou de périphrases, comme par ex. grand-père, petit-fils, arrière-neveux etc. Le mot de cou-

L'homme du peuple (*Mouchik*) ne connaît pas la crainte servile de l'esclave; il n'a que le respect timide d'un enfant pour le Czar, qu'il aime avec une tendresse dévouée. Ce n'est qu'à contre-cœur qu'il devient soldat, mais dès qu'il est entré au service, il n'a plus ni ressentiment ni mauvais vouloir. Il sert le Czar avec une fidélité et un dévouement à toute épreuve. C'est dans l'armée surtout qu'on peut constater l'effet merveilleux de ce mot magique: il est ordonné (*prikasano!*). Ce que l'empereur ordonne doit être fait, cela va sans dire. En face d'un pareil ordre, le Russe ne connaît ni raisonnement, ni opposition; bien plus, il n'admet pas même l'impossibilité de l'exécution. Dans le même sens, quand il s'agit d'arrêtés de police, le Russe ne dit pas: il est défendu (*sapreschtscheno*), mais il n'est pas ordonné! (*ne prikasano!*) Le profond respect que l'on porte au Czar, se reporte sur tout ce qui appartient au Czar. C'est ainsi que les Russes ont le plus grand respect pour le bien du Czar et les domaines de la couronne (*Kasionnoe*).*) Un proverbe russe dit: „Le bien du

sin s'applique à toute espèce de parens éloignés. Les Russes au contraire, ont des mots particuliers pour désigner les parens les plus éloignés. L'expression, quelqu'un ou quelqu'une des nôtres, se rend en russe par *Nasch-brat*, *nascha-sestra* (notre frère, notre soeur).

*) Il y a quelques années, un arpenteur, allemand de naissance, fut chargé de faire un mesurage de terre. Les paysans s'imaginant qu'il avait nui à leurs intérêts, s'ameutèrent contre lui; il était en danger de vie, alors il saisit l'astrolabe et le plaçant sur sa tête „Qui de vous, leur cria-t-il, osera toucher au bien du Czar!" Cette parole produisit un effet magique. Ils ne lui firent aucun mal et s'éloignèrent en maugréant.

Quand on avertit un soldat russe des dangers auxquels l'expose son service, il répond tranquillement: „Je suis le bien de la couronne ou j'appartiens à la couronne. *Kasionni tschelovek.* Quel mot expressif et profond! Il veut dire, je fais mon devoir et que Dieu me protége! Je me trouve sous la responsabilité de la couronne. La couronne a toujours du bonheur. Que

Czar ne périt pas, n'est pas consumé par le feu, ni submergé par les eaux.

On n'a presque pas d'exemple que les receveurs des impôts de la couronne, qui font souvent de longs trajets, chargés de sommes considérables, aient été attaqués ou pillés. C'est dans le Nord de la Russie, p. ex. dans le gouvernement de Wologda, que règne encore une extrême probité et une grande pureté de mœurs. Quand un receveur arrive dans un village de ce gouvernement, il frappe à chaque fenêtre en criant: *Kasna!* Alors chaque paysan sort avec sa contribution annuelle et la jette dans le sac ouvert du receveur. Ce dernier ne compte pas, parce qu'il est bien sûr de ne pas être dupé. S'il fait nuit, il entre dans la première maison qu'il rencontre, y dépose son sac, avec l'argent qu'il contient, au bas de l'image d'une sainte, va chercher un gîte et dort sans le moindre souci, assuré qu'il est, de tout retrouver intact le jour suivant*).

Les rapports qui existaient entre les différentes tribus du peuple russe, antérieurement à l'époque de Rurik, sont absolument inconnus. Immédiatement avant Rurik, il y avait des villes, mais elles n'étaient unies entre elles que par des liens très faibles, et elles n'avaient ni centre d'unité ni autorité commune. On ne sait pas si elles en avaient eu dans des temps plus reculés; toutefois on est tenté de le croire, parce qu'elles ont souvent formulé des vœux dans ce sens. Elles s'a-

---

peut-il m'arriver? La couronne ne périt pas, je serais remplacé etc.

*) Ceci est surtout applicable à la Russie septentrionale et à la Sibérie. Dans les autres parties de l'empire, il n'y a point de receveurs des impôts; c'est le Starosta du village qui perçoit les contributions et en transmet la totalité au gouvernement.

dressèrent à Rurik en lui disant: „Notre pays est grand, mais il n'y a aucun ordre chez nous: viens et règne sur nous". Ce curieux passage qui se trouve dans le chroniqueur Nestor, signale le caractère politique des Russes, tel qu'il s'est manifesté à toutes les époques. Le chef patriarcal, le Czar, apparaît toujours comme la condition indispensable de l'existence et de la durée de la nation. Aussi ne trouve-t-on jamais d'insurrection populaire contre le gouvernement ou contre l'Empire des Czars; toutes celles que nous rapporte l'histoire étaient dirigées contre des personnes, souvent même pour des raisons prétendues légitimes, comme p. ex. du temps des faux Démétrius, de Pougatscheff, qui se faisait passer pour Pierre III. Le mouvement de 1825 avait sans doute des causes semblables. Le peuple se montra toujours soumis au gouvernement qui le régissait, même à celui des Mongols. Il se plaint assez souvent de prétendues injustices, mais l'affaire en reste là; la plainte étant formulée, il n'en est plus question et tout le monde est content.

Qui croirait pouvoir former une conjecture*) quelque peu vraisemblable, quand il s'agit de décider de quels lieux sont venus les Russes ou plutôt toutes les tribus de la race slave? Il paraît qu'après avoir pendant plusieurs siècles erré comme nomades, à travers les steppes de l'Asie et de l'Europe, quelques tribus commencèrent

*) Un poète très spirituel de Moscou, m'a dit à ce sujet: Les Germains et les Slaves sont frères, ils appartiennent à la famille sanscrite, mais ils sont en opposition. Les Slaves sont issus des Hindous, les Germains descendent des Perses. Les Hindous étaient une nation *aquatique,* les Perses *ignicoles.* Les Slaves se présentent à l'époque des premières lueurs de l'histoire comme les Turaniens nomades, opposés aux Iraniens, qui avaient déjà des établissemens fixes. Ils forment le peuple patriarcal, par opposition au peuple féodal. Suivant la tradition des Hindous, qui vivaient sur les bords du Gange, leurs descendants, les Slaves, ont également suivi le cours des fleuves, près desquels ils ont établi leurs demeures et dont ils ont pris les noms.

à s'établir dans des vallées fertilisées par des rivières. Il est à présumer qu'une grande partie des peuples de la vieille Scythie, que connaissait Hérodote, appartenaient à la race slave.*) Les Scythes proprement dits, c.-à-d. les Scolotes ou Scythes royaux, n'étaient pas de ce nombre, mais peut-être les modernes, les Budins et autres. Il est probable que les Slaves se sont établis primitivement dans les environs du Valdaï et du lac Ilmen, où plus tard ils ont pris Novgorod pour centre commun; c'est du moins ce qu'affirme Nestor, leur premier chroniqueur. En partant de là, ils ont étendu leurs colonies comme des rayons, dans toutes les directions, le plus souvent le long des fleuves.**) Il paraît que les terrains situés entre les rivières et ne servant que comme pâturages, ont été abandonnés aux frères nomades (et même à des étrangers) jusqu'à ce que ces derniers se furent également établis dans des habitations fixes. C'est là un fait qui s'observe dans toutes les périodes de l'histoire russe. Il y a 200 ans, tout le pays au bas de Toula, ne formait encore qu'une steppe, traversée par les nomades; maintenant ce pays est presque entièrement cultivé, et ce qui reste encore de l'ancienne steppe diminue de jour en jour, par suite de l'extension progressive des établissemens. Tandis que les Germains avaient l'habitude de s'établir dans des habitations isolées, les Slovènes, appelés plus tard Russes, formaient toujours des communes aussi grandes que possibles. Il est à supposer qu'une

---

*) Voir le livre du même auteur, publié sous le titre: De l'origine et des bases de la constitution politique des anciennes provinces slaves en Allemagne. Berlin, Krause 1842.

**) Il est remarquable de voir, que les établissemens russes avaient déjà une immense étendue, dans les premières périodes du temps historique. Nous en trouvons déjà au Xème siècle près du Caucase, sur les bords du Volga, près de l'Oural et à l'Ouest jusqu'en Gallicie. Il est probable qu'ils ne s'y trouvaient que clair-semés, ayant entre leurs établissemens de vastes territoires abandonnés aux nomades.

horde ou tribu entière s'est, d'ordinaire, établie simultanément dans le même endroit; attendu que, même dans leurs courses vagabondes à travers les steppes, ils restaient toujours réunis en hordes ou communes nomades. Alors ils fondaient dans cet endroit un établissement, qu'on ne saurait qualifier de ville dans le sens connu de ce mot, puisque les anciens Russes ne connaissant pas de différence entre une ville et un village, ne distinguaient que commune-mère et commune-affiliée. C'est qu'ils demeuraient ensemble dans le même endroit aussi longtemps qu'ils y trouvaient des provisions suffisantes; mais dès que la contrée ne leur fournissait plus des moyens de subsistance, alors cet endroit devenait le centre d'une foule de colonies, qui en partaient dans tous les sens. Ce n'étaient pas des familles qui construisaient des habitations isolées, mais de petites communes qui fondaient des villages ou bourgades. Les communes affiliées entretenaient des relations très intimes avec la commune-mère, elles étaient gouvernées par elle, et la nommaient mère; ainsi il est question de la mère Sousdal, de la mère Vladimir, de la mère Novgorod, de la mère Pskoff etc. C'est de cette manière que peu-à-peu, il se forma partout des territoires d'arrondissement; c'est là sans contredit la signification du mot pays (*Semlia*) qui s'emploie dans toutes les provinces slaves, et dont l'origine historique est si énigmatique. Aux époques les plus reculées, on trouve dans les provinces de la Poméranie et du Brandebourg le pays Naugardt, le pays Stargardt, le pays Frisack, comme nous voyons en Russie le pays Novgorod, le pays Sousdal, et le pays Vladimir.*)

*) Actuellement la notion du mot pays s'est perdue dans la vie publique; les divisions territoriales modernes ont fait disparaître les limites des anciens pays, et il serait difficile d'en retrouver le tracé sur les cartes d'aujourdhui. J'ignore si elles se sont conservées dans la mémoire et dans les traditions du peuple. Pendant la lutte avec les Polonais, en 1612, le pays de Perm (*Permskaia Semlia*) écri-

Il paraît donc que dans les temps les plus reculés, par suite de l'extension graduelle des établissemens fixes, toute la Russie, à l'exception des steppes abandonnées aux nomades, était composée d'une foule de ces petits pays, dont un plus ou moins grand nombre se trouvait gouverné par des rois ou princes patriarcaux. On ignore si les pays qui appartenaient à une même tribu, étaient tous subordonnés à un roi supérieur; ce qui est positif, c'est que du temps d'Hérodote, toutes les peuplades slaves étaient gouvernées par des princes indigènes. Avant l'époque de Rurik, la commune-mère de Novgorod semble avoir été la plus puissante de toute la Russie septentrionale; elle paraît avoir dominé non seulement sur son „pays“, c.-à-d. sur ses communes affiliées, mais encore sur d'autres territoires slaves et sur les tribus voisines finnoises et lettonnes, qui n'appartenaient pas à la race slave. Elle avait la constitution d'une république patriarcale. Les richesses, le commerce et peut-être les germes de la civilisation occidentale avaient altéré la simplicité des anciennes mœurs slaves; il n'y existait ni droit, ni ordre, comme le dit le chroniqueur Nestor, et voilà pourquoi Rurik fut appelé dans le pays.

La commune-mère gouvernait le pays, mais elle en était aussi le rempart et l'asile; tous se réfugiaient dans son sein, quand l'ennemi approchait. Du reste, bien que les institutions sociales et politiques de la commune-mère, ne fussent pas essentiellement différentes de celles des villages ou communes affiliées, les conditions d'existence devaient amener forcément une certaine diversité. Le commerce et l'industrie commencèrent à prendre le premier rang, tandis que l'agriculture resta en arrière. Les constructions nécessaires pour

---

vit encore au pays Nijni-Novgorod: „Nous, le pays de Perm, te saluons, pays de Nijni-Novgorod, et t'informons que notre mère commune, le *Semlia-Moskowskaia* est en danger.“

assurer la défense du pays, contribuèrent également à changer l'aspect général des établissemens. Les rapports devenus plus fréquents avec les nations civilisées, conduisirent à l'imitation des formes en usage chez ces dernières, de sorte que les communes-mères gagnèrent de plus en plus l'aspect de villes, telles qu'il en existait dans l'Europe occidentale. Ce fut d'abord la citadelle, située au centre, qui donna à l'établissement le caractère d'une ville. Chaque ville, vraiment russe ou plutôt slave, se compose constamment de 3 parties: la citadelle (*gorod*)*) avec ses murailles, ses tours et ses créneaux**) se trouve au milieu, et tout à l'entour s'étend la cité industrielle (b a r a c h e) avec une circonvallation; cette dernière est entourée par la cité agricole, qui se divise presque toujours en plusieurs quartiers, semblables à nos faubourgs. Ce système s'est tellement généralisé, que de nos jours encore, les circonscriptions policières de Moscou, ne se trouvent pas l'une à côté de l'autre, mais entourées l'une par l'autre.

Bien que, dans le principe, la différence entre les villes et la campagne ne fut guère sensible, cette différence, avec le temps, devint de plus en plus considérable; les grands centres de population en Russie, tels que Novgorod, Kieff, Moscou, Jaroslaff etc. sont de

*) *Gorod* ou *grad* est un mot slave qui se retrouve dans la plupart des idiômes de l'Europe. Il signifie partout circonvallation comme p. ex. dans la mythologie du Nord nous trouvons *Asgard* c.-à-d. la ville des *Ases*, et dans les noms d'une foule de villes européennes p. ex. Stuttgart, Moempelgard, Périgord etc. Evidemment les mots allemand *Garten* et latin *hortus*, sont synonymes du terme slave. On trouve même en Asie des villes dont la signification et la terminaison sont analogues. *Tigrane*, roi d'Arménie, au temps de Cyrus, fonda la ville de *Tigranagarth*, nommée de nos jours Amida. Sémiramis bâtit la ville de *Schamirogarth* etc.

**) Les murs et les créneaux étaient presque toujours formés de poutres en bois. Qui ne se rappelle pas, à ce sujet, les murs en bois qui, d'après le récit d'Hérodote, entouraient les villes des Géloniens.

véritables villes à l'instar de celles de l'Europe occidentale. Il s'y est formé une bourgeoisie essentiellement différente, il est vrai, de celle de l'Europe, et ne se distinguant pas encore complètement de la population rurale par ses mœurs et son genre de vie, mais qui présente déjà une sorte de patriotisme local et particulier. L'histoire de Novgorod avec ses émeutes, ses divisions et guerres intestines, en fournit surabondamment la preuve. On doit ne pas oublier cependant que les rapports continuels de Novgorod avec les villes anséatiques, ont sans doute eu pour conséquence de lui communiquer les idées de la bourgeoisie allemande. Du reste, l'histoire et les tendances actuelles de Novgorod présentent des particularités, étrangères au caractère national russe, qui ne se retrouvent point dans l'histoire des autres villes de l'Empire.

Ces particularités proviennent de l'attachement au pays natal, c.-à-d. d'un sentiment qui, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, est proprement étranger au caractère du peuple russe. C'est là précisément que se manifestent les traditions de l'ancienne vie nomade du peuple. Les nomades n'ont point d'attachement au pays natal, ou à la terre qu'ils ont héritée de leurs pères; attendu que nès sous la tente, ils demeurent tantôt ici, tantôt là, partout où se trouvent des pâturages. Ils ne prétendent pas à la propriété exclusive d'une portion quelconque du sol; tout le pays leur appartient. Mais leur famille, leur horde, leur tribu, voilà les uniques objets de leur affection dévouée et de leur pieuse sollicitude. C'est au milieu d'elles qu'ils se sentent dans leur pays natal, quelle que soit la région où elles séjournent momentanément. Il n'y a sur la terre que les endroits où se trouvent les monumens sacrés de la tribu, les lieux saints et les tombeaux de leurs ancêtres, qui soient pour eux les objets d'une vénération religieuse.

Actuellement encore, on trouve chez les Russes peu d'attachement au pays qu'ils habitent, et à la terre qu'ils

cultivent temporairement. Leur véritable existence consiste à voyager continuellement et dans toutes les directions; ils ont pour habitude de voyager avec un grand train de voitures et de chevaux par longues caravanes, semblables en cela aux hordes nomades. Ce n'est pas le sol *) de leur village, ce sont leurs familles, leurs voisins, leur commune, les personnes enfin auxquels ils se sentent attachés. Ils prennent facilement le parti d'émigrer avec tout leur bagage et sont toujours disposés à se rendre dans les régions les plus lointaines pour y fonder des colonies, pourvu que la commune entière prenne part à l'émigration, et qu'ils restent dans la société de leurs parens et de leurs voisins. Le seul regret qu'ils éprouvent peut-être, en pareille occasion, c'est de ne plus voir le clocher de leur village et les tombeaux de leurs ancêtres. Le peuple est pénétré du sentiment, que tout le territoire de la Russie, autant qu'il est occupé par la tribu russe, appartient indivisément à toute la nation et par conséquent à chaque membre de la tribu, et que le Czar, en sa qualité de chef suprême **) de la commune, a le droit de répartir les terres entre les différentes classes de la population,

---

*) Les nations germaniques et romanes chez lesquelles l'amour de la patrie est très puissant, s'attachent avec une grande ténacité au sol natal; de même les Wendes et les paysans polonais.

**) C'est aussi la conviction profonde des serfs vis-à-vis de leurs seigneurs. Voici comment ils s'expriment à cet égard: „nous autres serfs, nous appartenons aux seigneurs, mais le pays est à nous. Le pays est là pour nous nourrir; il est au peuple, au Czar qui n'en a donné à la noblesse que l'usufruit.“ En effet, ce raisonnement est parfaitement fondé. Avant Pierre Ier, il n'y avait nulle part de propriété foncière; les Czars n'avaient donné des portions de terre qu'à titres de bénéfices ou de fiefs. Pierre Ier concéda à la noblesse ces biens féodaux, en toute propriété, mais dans leur entier et en y comprenant les paysans qui vivaient sur ces terres. Ces derniers formaient pour ces biens une espèce de servitude; de là viennent les grandes difficultés qui s'opposent à la suppression du servage.

tandisque les individus n'ont à en revendiquer que la jouissance usufructuaire d'une partie aliquote.

Répétons le, il n'y a point chez les Russes un profond attachement au pays, mais un patriotisme ardent. La patrie, le pays des ancêtres, la sainte Russie, le peuple réuni fraternellement sous le sceptre du Czar, la communauté de religion, les monumens antiques et sacrés, les tombeaux des ancêtres, tout cela forme un ensemble harmonieux, une idée précieuse et pleine de vie qui remplit l'ame des Russes. Dans cet ensemble, tout est vivant et personnifié. Comme un Russe est un frère pour un autre Russe, en opposition avec l'étranger (l'allemand), comme il a des noms particuliers pour ses parens les plus éloignés, ainsi il considère la nature morte de son pays comme une sorte d'affinité et il lui donne les noms les plus saints de la famille. Il donne à Dieu, au Czar, au prêtre, au vieillard le nom de père, il nomme l'église sa mère, et il ne parle jamais de la Russie autrement qu'en disant la sainte mère Russie. La capitale de l'Empire est la sainte mère Moscou, le fleuve le plus puissant la mère Volga. Il dit au fleuve Don, qui a sa source dans le lac d'Ivan: *Don, swet Ivanovitsch Don*, Toi, lumière, fils d'Ivan.*) — Oui, il appelle même

*) Quand on admet que les Russes descendent des Hindous, il est permis d'attribuer à cette origine la vénération qu'ils professent pour les fleuves. Nous trouvons, dans *Sleemann*, *Rambles of an Indian official* le passage suivant: „Les Hindous adorent les fleuves sacrés, autrefois surtout le Gange, dont le culte a été moins pratiqué dans les derniers temps, et conformément à une vieille prophétie, doit cesser au bout de 60 ans; en revanche, le culte de la rivière *Nerboudda* devient de plus en plus général; ce n'est qu'aux Indes que l'on comprend comment un peuple considère un fleuve comme un être vivant, comme un prince qui entend tout et qui surveille tout. Et cependant aucun temple ne possède son image, aucun prêtre n'exploite cette superstition. Les prières s'adressent au fleuve, non à la divinité qui y réside: Voici une légende sur la rivière Nerboudda — „Un jour le fleuve Scham la rechercha en mariage; elle lui envoya la fille du barbier Jola

la grande route de Moscou à Vladimir: *Nascha matouschka Vladimirskaia!* Notre chère mère la grande route de Vladimir! Il donne aux animaux domestiques même, particulièrement aux chevaux, des noms de parents, tels que petite mère, petit frère etc. C'est surtout Moscou, la mère sacrée du pays, le centre des traditions et de l'histoire de la Russie, à laquelle tous les habitans vouent autant d'amour que de vénération. Chaque Russe nourrit pendant toute sa vie le désir de visiter un jour la grande métropole, de voir les clochers des saintes églises, et de faire ses prières sur les tombeaux des saints patrons de la Russie; car la mère Moscou a toujours souffert et donné son sang pour la Russie, comme tout le peuple russe est toujours prêt à le faire pour elle.*)

(c'est qu'aux Indes toutes les négociations relatives au mariage sont conduites par des barbiers; si même il s'agit de mariage de princes, c'est toujours un barbier qui se trouve placé à la tête de l'ambassade). Mais quand la Nerboudda apprit que le Scham avait amoureusement embrassé la Jola, elle se détourna de lui, et poursuivit seule et encore vierge, son cours vers l'océan." Elle est appelée mère parce qu'elle bénit tout le monde, et que ce nom là est le plus vénérable qui existe en Russie.

*) La ville de Moscou a été le premier et principal instrument de l'unité russe. Elle se forma et acquit de la puissance quand les petites principautés périrent, et que l'unité de l'empire commença à se consolider. C'est là que se trouvent les joyaux des anciens Czars, et tous les monumens sacrés du pays. C'est là où tend tout coeur russe. Les milliers de travailleurs, qui de toutes les parties de l'empire se rendent à Moscou, reçoivent une grande partie de leurs provisions de leur village; car tout le peuple est heureux de l'idée de pouvoir apporter du pain à Moscou, et de mériter par là la bénédiction des saints du Kremlin. Voici un fait curieux qu'on cite à ce propos: Toutes les anciennes villes de la Russie, telles que Novgorod, Sousdal, Vladimir etc. se trouvent éloignées de Moscou d'une distance de 90 verstes; ou d'un multiple de ce nombre; ainsi à une distance de 90 verstes, 180 verstes, 270 etc. Ce qui est positif, c'est que les voituriers (Jemtschik) de Moscou se règlent sur ces distances, et se font payer pour une route de 90 verstes, pour deux routes de 90 verstes etc.

Retournons à la commune rurale, et résumons ce que nous avons dit à divers endroits sur les établissemens et les institutions des communes.

Les Slaves russes se sont établis partout, non dans des habitations isolées, mais par groupes de communes. Même dans les pays du Nord, où ils rencontrèrent les établissemens des Tschoudes, ils ont fondé leurs communes, au milieu de ces derniers. Les Tschoudes, d'origine finnoise, restèrent longtemps dans cette juxta-position (comme on y trouve encore aujourd'hui quelques tribus finnoises, telles que les Syrjanes, Tschérémisses, Tschouvasches, Mordvines), jusqu'à ce qu'après avoir adopté le christianisme, ils se fussent confondus avec les Russes. C'est peut-être aux Tschoudes qu'il faut attribuer les habitations isolées qui se trouvent dis-séminées dans quelques communes de la Russie sep-tentrionale; car les tribus finnoises se sont presque toujours établies dans ces sortes d'habitations, ainsi que nous le voyons encore de nos jours en Esthonie et en Ingrie. Il est probable que les jachères (Poustoschi) que l'on rencontre si fréquemment, et dont le nom doit avoir été emprunté à l'idiôme des Tschoudes, ne sont que des terres abandonnées. Enfin les fermes isolées, appelées *Odnodvorzi*, qu'occupent à présent des paysans russes, n'étaient sans doute originairement pas autre chose que des établissemens Tschoudes. Déjà le fait que ces fermes constituaient une véritable propriété foncière semble démontrer leur origine étrangère; attendu que les Russes ne pratiquent que le système de jouissance usufructuaire. Il faut y ajouter encore, que les propriétaires de ces fermes jouissaient d'une grande indépendance, de sorte qu'ils furent rangés plus tard dans la classe des nobles; cependant les historiens russes soutiennent qu'une grande partie des *Odnodvorzi* sont issus de races nobiliaires.

Les Slaves russes pour fonder leurs établissemens, n'ont jamais expulsé ou exterminé les colons apparte-

nant à d'autres nations; ils leur ont permis de vivre à côté d'eux, sans vouloir leur imposer leurs institutions et leurs mœurs. Puisqu'aujourd'hui encore, où les projets de nivellement, et la manie de tout réglementer par l'intervention du gouvernement, sont à l'ordre du jour dans tout l'univers, on laisse aux cent peuples qui habitent l'empire russe leurs institutions particulières, on doit supposer, à plus forte raison, que les Russes en ont usé ainsi dans les temps anciens. Du reste, les Tschoudes se sont conservés là où ils s'étaient établis en grand nombre, pour former un village, quelque petit qu'il fût; mais là où ils se trouvaient disséminés dans des fermes isolées et entourées de communes russes, ils devaient nécessairement perdre leur langue et leurs mœurs, et après avoir adopté le christianisme, ils ont été complètement russifiés.

Jadis les établissemens des *Odnodvorzi* étaient très nombreux; mais Pierre Ier fit descendre, par dégradation, un grand nombre d'*Odnodvorzi* au rang de paysans de la couronne. Depuis ce temps, beaucoup d'entre eux ont transféré leurs établissemens dans les villages mêmes, pour compenser la liberté qu'ils avaient perdue, par la sécurité et les commodités de la vie.

Les communes slavo-russes qui avaient formé les premiers établissemens, se virent obligées, dès que le nombre de leurs membres devint trop considérable, d'envoyer des colonies dans toutes les directions et de fonder de nouvelles communes.*) A cette époque, les

*) Les colonies grecques s'établirent également par communes entières, et les communes-affiliées restèrent longtemps en communication avec les communes-mères. Les Germains qui adoptent si facilement chaque manière de vivre, semblent s'être établis, par préférence, dans des pays occupés déjà par les communes d'autres peuples primitifs, probablement des Celtes et des Finlandais; ils n'avaient donc qu'à adopter les formes de construction et d'organisation en usage dans le pays. Là où ils trouvaient des bâtimens isolés, comme en Norvège, en Westphalie, en Frise et en Angle-

Russes étaient encore parfaitement libres et ne connaissaient point le servage; les communes étaient donc indépendantes, et ne possédaient d'autre organisation, ni d'autre autorité, que celles du régime patriarcal. Il paraît que les communes affiliées étaient dans une espèce de dépendance de la commune-mère. Même dans les temps postérieurs, quand le régime impérial était déjà parfaitement développé, non seulement les communes, mais encore les districts ou pays (*Semlia*), composés de communes-mères et de communes-affiliées avaient le droit de choisir leurs autorités patriarcales, leurs *Starostes* et leurs *Anciens*. Il est vrai que les Czars considéraient ces „pays" comme des districts soumis à l'administration générale, et leur imposaient souvent des *Vayvodes*; mais souvent aussi, ils abandonnaient toute l'administration à la ville ou à la commune-mère, qui en avait été chargée dans les temps antérieurs. On trouve encore des documens du XVIème siècle, dans lesquels Ivan Vasilievitsch écrit à certaines villes et à leurs „pays": „Vous n'êtes pas contents de votre Vayvode. Je veux bien l'éloigner et vous permettre de vous gouverner et administrer par vous-mêmes. Si vous faites cela, à ma satisfaction et à celle du pays, j'augmenterai vos priviléges."

Voilà donc la commune libre des Slaves. Mais le territoire n'était pas encore habité en entier. D'im-

terre, ils s'en emparaient et adoptaient le caractère d'isolement, provenant de ce genre de vie. D'un autre côté, dans les parties de l'Allemagne, antérieurement habitées par des Celtes, ils se sont approprié l'organisation de ces derniers. Après avoir inondé et subjugué l'empire romain, ils ont encore adopté les usages romains, et se sont conformés aux constitutions municipales. Les Slaves au contraire, ne se sont nulle part confondus avec les Grecs et les Romains; mais ils ont construit des établissemens nouveaux dans les contrées entièrement dévastées de la Panonie meridionale, de la Servie, de la Bulgarie et même d'une partie de la Grèce. On dit qu'en Grèce, ils vivent encore actuellement tout à fait séparés de la population grecque.

menses étendues de terres étaient encore incultes, abandonnées aux nomades, et devaient être de nouveau découvertes. Ces terres appartenaient au pays, à la nation et à son chef; le Czar pouvait en disposer. Quelques hommes riches et entreprenans s'établirent dans ces contrées nouvellement découvertes, sans rencontrer ni obstacles, ni résistance. Souvent aussi les Czars donnaient de vastes territoires à leurs boyards et courtisans, pour les cultiver et y fonder des établissemens. Ces deux catégories d'entrepreneurs élevèrent des villages et y appelèrent des colons, qui s'occupèrent d'agriculture, de l'élevage des bestiaux et qui devaient payer au propriétaire du sol un fermage consistant sans doute en une partie des produits de la récolte, et en un certain nombre de bestiaux. La condition des demi-paysans ou *Polovniki*, dans le Nord de la Russie, paraît être un reste de ce système. C'était une espèce de bail qui ne garantissait pas suffisamment la liberté individuelle et la faculté de transmigration. Cependant on trouve déjà, dans les temps les plus reculés, des contrats pour la vie, et même des engagemens héréditaires. Ces engagemens étaient désignés sous les noms de Khalop ou Kabala (voir le journal publié par M. le professeur Pogodine). Mais ce ne fut qu'après la journée de Jourieff, journée de douloureuse mémoire pour le peuple, où le Czar Goudounoff supprima la liberté de transmigration, que les anciens fermiers furent considérés comme attachés à la glèbe. Nous avons vu dans le premier volume de cet ouvrage, que les tables de révision de Pierre I[er], transformèrent cette condition en servage. Du reste, il est constaté par des documens historiques, que dans les temps les plus reculés déjà, les boyards et les courtisans dotés par les Czars de portions de territoires, faisaient cultiver leurs terres par des prisonniers de guerre ou par d'autres esclaves, à leur profit et à leur compte. Cet usage a sans doute contribué à fixer le caractère

moderne du servage, qui a toujours pris une plus grande extension.

Nous avons donc constaté dans les époques les plus reculées de l'histoire russe l'existence de communes libres, de communes de fermiers, ou de demi-serfs, et de communes d'esclaves.

Il n'est pas probable que dans les temps historiques, il se soit encore formé beaucoup de nouvelles communes libres; peut-être faut-il classer dans cette catégorie quelques communes du second degré, fondées par des communes-mères. Il paraît que les villes, au lieu de fonder des colonies, ont commencé de bonne heure à abandonner une partie de leur territoire à des communes qui voulaient établir des villages, contre un fermage payable en nature.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les deux autres catégories de communes, celles de fermiers et celles d'esclaves, se multiplièrent si rapidement qu'elles dépassèrent bientôt en nombre les communes libres. Cela se comprend facilement, si on se rappelle que la Russie s'est colonisée dans une proportion qu'on ne peut se figurer ailleurs. En effet, il y a 150 ans, tout le territoire en bas de Toula, de la Desna et de l'Ocka était encore désert, et traversé par des Tatares nomades, dont les irruptions faisaient encore trembler Moscou en 1760, et en ce moment, nous y voyons plusieurs milliers de milles carrés de terrains cultivés et couverts de villages. Mais cette immense colonisation, réalisée par des forces indigènes, est principalement due depuis plusieurs siècles aux entrepreneurs, auxquels les Czars ont concédé une partie de ces terres; aussi n'y ont-ils formé ordinairement que des communes de prisonniers ou d'esclaves.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur le caractère général de la nation russe. Le sentiment de l'unité dans la nation, dans la commune et dans la famille, est la base de la vie nationale russe. Toutes les particularités du peuple se fondent dans cette unité, comme toutes les propriétés, surtout celle du sol. Personne, en Russie, n'a de propriété véritable, excepté la nation et son représentant, le Czar. Tout le reste, la propriété des communes, des familles etc. n'est qu'une propriété temporairement concédée et qui ne repose pas sur le principe de la stabilité. A toutes les époques et dans toutes les relations de la vie, on voit que la communauté des biens est le principe fondamental de la société russe, tandis que chez d'autres peuples, p. ex. chez les Germains, ce principe ne s'applique qu'aux rapports de famille et de mariage. La famille même chez les Russes n'est pas limitée à la consanguinité; le serviteur qui élève le fils du gentilhomme et qui l'aime souvent plus que le père, est toujours considéré comme un membre de la famille, il porte le nom national et particulier de oncle*). Il n'y a guère que ceux qui ont approfondi les principes de la vie sociale russe, qui puissent apprécier l'intimité cordiale de ces rapports. Le sang n'est qu'une partie de la parenté, il n'est pas „tout". Le paysan a l'habitude de dire: „Je ne me soucie pas du taureau, le veau est à moi. Il prend autant de soin du coucou que de son propre enfant."

Pour en donner un exemple plus frappant, nous n'avons qu'à citer quelques sectes, nommément celle des eunuques (*Scopzi*). Ils ont avec eux des femmes et des enfants et leur portent la sollicitude la plus affectueuse, comme s'il s'agissait de leurs propres femmes et de leurs propres enfans. L'autorité paternelle, la plus absolue de toutes, n'est pas exclusivement attachée à la consanguinité. On témoigne

*) Dans les contes populaires, ce sont toujours l'oncle et la nourrice avec lesquels on délibère sur toutes les affaires de famille.

le même respect et la même soumission au père adoptif, au frère aîné*), à l'Ancien de la commune, au Starosta, et au Khoziain élu par l'*Artell*. La parenté par le baptême et l'église est considérée comme équivalente à celle du sang; la fraternité élective des Serves et la confraternité de la croix, en usage parmi les Russes**), comportent plus d'intimité et de dévouement que la fraternité du sang. Le Czar est le père de toute la nation russe, mais son origine est parfaitement indifférente. Tout le monde obéissait à Rurik et aux Varègues, qui venaient à peine d'être appelés dans le pays, comme s'ils eussent été les chefs des races indigènes. Le sexe même est indifférent. L'impératrice Catherine II, quoique femme et princesse étrangère, trouva le même respect et la même affection que l'on porte aux princes indigènes; étant devenue Czarine, elle appartenait à la nation. On voit dans tout cela le respect de l'autorité, respect accordé à toutes les personnes qui, par la volonté divine, sont appelées au rang suprême.

Le Russe, en témoignant le plus grand respect et la plus humble soumission à tous ceux qui se trouvent placés au-dessus de lui dans la hiérarchie sociale, n'admet en même temps dans le peuple même, que l'égalité la plus parfaite. Il respecte tout père de famille et se soumet à sa volonté; mais il se regarde comme l'égal de tous ses frères. On a lieu de faire cette observation quand le paysan se trouve en présence du Czar: sachant que tous les Russes sont égaux devant l'empereur, il cause

*) Voici un fait qui se passa pendant mon séjour en Russie: deux frères Panine, du gouvernement de Kalouga, avaient été en dispute. Il était évident pour tout le monde que le plus jeune avait raison, néanmoins le dimanche suivant où son aîné et tous leurs serfs étaient réunis dans l'église, il alla se prosterner devant ce dernier et lui demanda humblement pardon.

**) Les frères de la croix (*Krestovi - brat*) échangent les croix qu'ils portent depuis le baptême; et cet acte est considéré comme un engagement de fidélité jusqu'à la mort.

avec lui sans le moindre embarras et avec beaucoup de familiarité, ce qui n'est guère possible à des individus de la classe élevée. Ce sentiment d'égalité se montre avec le plus d'énergie dans les cérémonies religieuses et dans les églises. Le paysan russe porte le plus grand respect au *Tschinovnik*, il tremble devant un général; mais dans l'église, il se sent son égal et se place même devant lui. Dans toutes les églises russes, on voit les paysans occuper en foule les premières places, et les personnes de distinction derrière eux. Un jour, dans une église de Moscou, à l'occasion d'une fête solennelle, un homme de qualité fit tous ses efforts pour avancer dans la foule. Son domestique Allemand qui parlait le russe, s'adressant à un paysan qui leur barrait le passage: „Ne vois-tu pas, lui dit-il, le général qui voudrait passer devant?" Le paysan lui répondit tranquillement: „Frère, ici nous sommes tous égaux, nous sommes devant Dieu."

Il y a quelque chose de léger et de mobile dans le caractère national des Russes. Chez eux il n'y a nulle part, de formes stables. Le Russe n'aime pas la régularité; il n'aime ni un régime de vie déterminé, ni quelque chose de fixe, soit dans sa vie domestique, soit dans ses affaires; il désire dans tous ses rapports la liberté la plus parfaite. Il veut conserver la faculté, ou de rester chez lui ou de sortir du pays, comme il lui plait; il ne veut pas être contraint à l'ordre et à l'économie; il est hospitalier et prodigue dans tout ce qui regarde le boire et le manger; il n'est pas bon ménager de ses provisions alimentaires; il aime le hasard, le jeu, la spéculation. Familiarisé avec la vue de l'argent, il dédaigne le copeck. Dans sa famille et dans toute sa vie domestique, il ne connaît pas de rapports déterminés et fixes, pas même entre parens et enfants,

entre père et fils, entre mari et femme. Il ne souffre pas qu'un étranger s'immisce dans ses affaires domestiques. Il n'a pas non plus de propriété stable; riche aujourd'hui, il sera pauvre demain; les richesses ne se conservent guère dans une même famille au-delà de deux générations! D'un autre côté, au-dessus de sa sphère, il ne veut pas de liberté. Il aime à être gouverné, il aime l'autorité du père ou du chef de famille, du *Starosta*, du Czar et souvent même celle de son maître et seigneur. Il irait à la recherche d'un pareil état de subordination, s'il ne s'y trouvait déjà. Il n'est pas du tout mécontent d'être un peu opprimé; l'oppression réveille ses facultés et le pousse à recourir à la ruse pour se soustraire à d'injustes traitemens. Il désire de la fermeté et même de la sévérité de la part de ses supérieurs. Cependant il ne veut pas être gouverné par des lois stables, ni par des constitutions mortes; il aime l'arbitraire de l'homme, il veut un gouvernement personnel, et qui ne soit limité, ni par des lois écrites, ni par des Etats. Comme le christianisme ne connaissait dans le principe ni constitutions ni lois écrites, et qu'il ne reposait que sur la pratique et l'exercice de la vie chrétienne, de même le Russe veut que le monde temporel soit organisé de la même manière. Chaque individu doit porter sa constitution en lui-même, et connaître sa place et sa vocation, comme les abeilles dans leur état.

C'est à cette légèreté du caractère national et à ses tendances variables, qui menacent la cohésion de l'organisme social, que depuis Pierre Ier, le gouvernement a opposé le système formaliste le plus complet dans tous ses actes et dans toutes ses institutions. Ce système renferme une variété de formules, de contrôles, de lois et d'ordonnances, dont on ne trouve aucun exemple dans toute l'Europe. En apparence, il y règne un ordre, une uniformité, une sûreté qui ne laissent rien à désirer à l'esprit le plus perspicace. Cependant nous ne voulons

pas en faire l'apologie. Ce qui se fait de mieux dans toutes les parties de l'administration, se fait en dehors de ces formes. Charlemagne fit de nombreux voyages pour tout voir par lui-même, et pour surveiller en personne l'exécution de ses projets. Là où il ne pouvait aller lui-même, il envoyait des hommes habiles, ses *missi*, qui devaient lui soumettre des rapports exacts, et s'il en était besoin, prendre des mesures en son nom. C'est le même système que pratique l'empereur Nicolas.

La vie nationale de la Russie ressemble au pays; c'est une vaste plaine où tout se meut librement et joyeusement; seulement l'autorité l'a entourée d'un mur où elle a laissé quelques portes ouvertes.

Tout Russe impartial qui connaît sa nation et son pays, reconnaîtra que tout ce que nous avons dit ci-dessus sur le caractère national et l'esprit populaire de la Russie comme sur l'organisation de la famille, de la commune et de la société, est en général exact et vrai. Nous ne doutons pas qu'on ne trouve certains traits trop fortement marqués, d'autres trop faiblement indiqués, et qu'il manque encore beaucoup pour former un tableau complet et caractéristique. Mais on doit se rappeler, pour nous rendre justice, que cet ouvrage, autant que nous le sachions est le premier essai d'un tableau de la Russie, tracé d'après les principes que nous avons développés, et que cet essai a été entrepris par un étranger.

La base et tout l'édifice de la constitution russe forment un contraste trop prononcé avec les idées de la civilisation moderne qui règnent dans les classes cultivées de l'Europe occidentale, pour ne pas avoir été exposés à toutes sortes d'attaques. Les institutions russes n'ont pas trouvé jusqu'ici de défense active, mais leur résistance passive est trop forte, elles ont pénétré trop avant dans la vie de la nation, pour que des attaques

frivoles soient capables d'ébranler un édifice si solidement assis. Du reste, aucun Russe n'est à même de se soustraire aux tendances du caractère national, dont il participe par sa naissance et sa première éducation; la culture étrangère et tout extérieure qu'il s'approprie plus tard, ne suffit pas pour détruire ce germe. Il conserve donc toujours pour ses institutions nationales une sympathie profonde, qui lui fait repousser toute tentative d'une modification sérieuse. *) Voilà pourquoi il est permis d'espérer que la civilisation étrangère, ne parviendra jamais à menacer ou à renversér le sanctuaire des institutions nationales russes.

Pour mettre plus en évidence la justesse de notre raisonnement, nous allons citer un exemple de l'organisation communale de la Russie.

Voici quelques observations que nous avons déjà faites plus haut, et que nous répétons ici, pour les faire servir à l'explication de l'exemple qui va suivre.

En Russie, il n'y a pas d'organisation nationale ou domestique, qui n'ait son centre, son unité, son chef, son père, son seigneur. Un chef est absolument indispensable à l'existence des Russes. Ils se choisissent un père, quand le ciel leur a ravi le leur. La commune libre même fait choix d'un Ancien (*Starosta*) pour lui obéir sans condition; il n'est pas simplement son délégué, c'est son père, investi d'une autorité ab-

---

*) Je trouve un exemple à l'appui de cette opinion dans une petite brochure allemande intitulée : *Vom andern Ufer*, 1849. Elle est adressée par un Russe à Mazzini et à Herweg, et appartient par ses tendances aux nuances les plus foncées du radicalisme. Néanmoins l'auteur s'exprime avec beaucoup d'éloges et de sympathie sur l'organisation communale de la Russie. Il reconnaît aussi que l'auteur du présent ouvrage a compris le principe vital de la nation russe. Ce n'est que par une conséquence des fausses doctrines, que son école lui a inculquées, que l'auteur radical oublie la profonde distance existant entre la commune organique de la démocratie patriarcale russe, et le fantôme d'une société construite selon les principes atômistiques de la démocratie moderne.

solue. Voilà ce qu'il faut savoir apprécier pour comprendre la position du Czar. Le peuple russe ressemble à une ruche pour laquelle la royauté est une nécessité naturelle et indispensable. Ainsi que les abeilles ne peuvent se passer d'une reine, de même les Russes ne peuvent se passer d'un Czar. En Russie, le Czar n'est ni le délégué du peuple souverain, ni le premier serviteur de l'état, ni le propriétaire légitime du sol, ni même le souverain institué par la grâce de Dieu; il représente à la fois l'unité, le chef, et le père de son peuple; il n'a ni charge, ni fonction, mais il occupe la position d'un parent, c.-à.-d. du père, dans lequel toute la nation reconnait l'unité de son sang. C'est là un sentiment tout aussi naturel à l'homme du peuple que celui de sa propre existence. Aussi le Czar ne peut jamais avoir tort; quoiqu'il fasse, il a toujours raison dans l'opinion du peuple. Toute réduction ou restriction du pouvoir impérial, même dans le sens modéré d'une constitution représentative conforme à celle des Diètes allemandes, passerait en Russie pour une chimère absurde. Le Czar Ivan IV eut beau commettre les actes les plus cruels; le peuple lui resta fidèle et ne l'aima pas moins qu'auparavant. Il vit encore actuellement dans la mémoire du peuple, et il est resté le héros de toutes les légendes et ballades populaires . . . . *) L'organisation communale russe dont nous avons esquissé plus haut les points principaux est actuellement sous le rapport politique d'une immense valeur pour la Russie. Tous les états de l'Europe occidentale souffrent d'un mal qui les menace de ruine, et le problême du remède à y apporter est encore à résoudre; je veux dire le prolétariat et le paupérisme. La Russie ne connaît pas ce mal, et c'est son organisation communale qui l'en pré-

*) Quand le Czar Ivan-le-terrible, fatigué du gouvernement, voulut un jour abdiquer, les Russes se jetèrent à ses pieds en le suppliant de rester leur Czar.

serve. Tout Russe possède une habitation et une portion du sol, faisant partie de la propriété communale; s'il y renonce personnellement, ou qu'il en soit privé d'une manière quelconque, ses enfants n'en conservent pas moins le droit de revendiquer chacun la portion, qui leur revient, en leur qualité de membres de la commune. Il n'y a point de populace en Russie, mais seulement un peuple, qui subsistera tant qu'on ne s'avisera pas de créer une classe de prolétaires par des institutions contraires à l'esprit national. Or, cela n'est plus à craindre dans les circonstances actuelles. Le principe qui sert de base à l'organisation communale, se retrouve dans toutes les institutions analogues de la Russie, parceque étant conforme au caractère primitif de toute la race slave, il s'est développé spontanément de l'individualité du peuple russe. Je crois qu'il serait excessivement dangereux de détruire ce principe, ou même de le modifier d'une manière essentielle. Il est vrai que ce principe entraîne des conséquences nuisibles au progrès de l'agriculture, mais la valeur politique de ces institutions l'emporte tellement sur toutes ces considérations, qu'on ne saurait les mettre en parallèle. Je crois du reste que, sans porter atteinte au principe même, on pourrait en faire disparaître les conséquences nuisibles, p. ex.: en ramenant les petites communes et celles qui ont été formées par la décomposition de communes plus grandes à leur état primitif, par la suppression des petites divisions territoriales et par le rétablissement d'une culture commune des terres. Je crois qu'une pareille mesure est réalisable chez un peuple habitué à se soumettre au gouvernement. Il paraît incontestable, que la culture des terres, pour être commune, n'en serait que plus rationnelle et plus productive, et qu'il n'y aurait de préjudice pour personne, si, au lieu de la division du sol, on fesait la répartition des produits de la récolte.

J'ai déjà mentionné plus haut, qu'il existe encore dans l'intérieur des forêts, des communes agricoles qui

cultivent leurs terres en commun, sans qu'il y ait eu partage. En outre, il existe encore de vastes contrées, où la plus grande partie du sol n'est pas même affectée à des communes particulières, mais où elle n'est pas sortie de la possession commune et de l'exploitation indivise de la population d'une grande commune provinciale. Pour examiner plus en détail l'état de ces grandes communes provinciales, nous allons présenter le tableau de la constitution des Cosaques de l'Oural, c.-à-d. d'une tribu, dans laquelle le caractère et les mœurs de l'ancienne Russie se sont conservés dans toute leur force et toute leur énergie primitives.

La commune des Cosaques de l'Oural.*)

Les Cosaques de l'Oural qui sans doute sont originaires de la race des Grands-Russes, habitent les bords du fleuve Oural, vis-à-vis de la steppe des Kirghiz. Ils ont été établis sur la rive droite de l'Oural, pour mettre le pays à l'abri des hordes Kirghiz. Ils n'ont fondé qu'à deux endroits de la rive gauche quelques établissemens, qui leur servent pour ainsi dire de vedettes. La ligne qu'ils habitent commence près de Moukhranoff, à une distance d'environ 50 verstes d'Orenbourg, et s'étend sur une longueur de 700 verstes, jusqu'à l'embouchure de l'Oural dans la mer Caspienne, près de Gourieff. Ils vivent dans des villages (*stanitzi*) formés de 100 à 200 maisons, et placés à une distance de 15 à 20 verstes l'un de l'autre. Le fleuve traverse une plaine immense occupée, pour la plus grande partie, par une steppe salée; il n'y a que les terrains bas, les rives des fleuves

---

*) Je dois beaucoup de traits relatifs à la vie de ces Cosaques à une nouvelle très caractéristique publiée par M. de Dahl, sous le titre de: le cosaque de l'Oural, et aux renseignemens que l'auteur a bien voulu me donner sur ce sujet.

et surtout celles du majestueux Oural, dont le sol est fertile et couvert de prairies. Les Cosaques établis au nord d'Ouralsk, ne s'occupent point d'agriculture; ceux qui habitent au sud de cet endroit, ne s'en occupent que très peu; il n'y a de traces d'horticulture que tout près des habitations. Ils vivent principalement de l'entretien des bestiaux et des produits de la pêche. Il paraît que les Cosaques se sont établis spontanément sur les bords de l'Oural. Les premiers habitans furent ce qu'on appelle des déserteurs du Don; plus tard beaucoup de *Strélitz* fugitifs se joignirent à eux. Ils ont commencé par s'organiser à leur propre guise, et ce ne fut que plus tard que le gouvernement, au moyen de quelques règlemens, leur a donné plus de cohérence et d'unité. C'est une race d'hommes d'une forte trempe, beaux, vifs, robustes, soumis aux autorités, braves, bons, hospitaliers, — ce serait chez eux une honte que de se faire payer l'hospitalité — infatigables, spirituels. *) Nous retrouvons encore dans leurs mœurs, dans leur manière de vivre la véritable vieille-Russie. Tous les Cosaques doivent servir de 18 jusqu'à 20 ans dans le pays, et de 20 à 55 ans hors du pays, aussi souvent que ce service est exigé. Ordinairement les Cosaques du Don sur 9 années de service, en servent trois hors du pays, les Cosaques-Baschkirs seulement 3 années sur 12, comme les Cosaques de l'Oural. Un règlement général fixe les condition de service, mais en réalité, on ne s'y conforme pas toujours. La nature des choses et

*) Leur agilité et leur persévérance sont extraordinaires. Quand l'héritier du trône descendit l'Oural, des centaines de garçons cosaques se précipitèrent des bords élevés de 30 pieds dans le fleuve, en sortirent à quelque distance, pour remonter en quelques sauts et recommencer le même jeu. D'autres s'étaient placés sur des chevaux sans selle, auxquels on avait bandé les yeux, et se précipitaient en pleine carrière dans le fleuve, de sorte que bête et cavalier s'y plongent la tête en avant. Il n'en résulta aucun malheur.

les besoins de la vie ne se soumettent pas toujours à des ordres écrits. Celui dont le tour est arrivé, est peut-être hors d'état de servir sans ruiner ses affaires particulières, mais il est riche, tandisque son voisin est pauvre et nullement nécessaire à sa famille. Alors ce dernier prend volontairement la place de l'autre qui, en revanche, entretient la famille de son remplaçant, ou lui paie une certaine somme d'argent. Le gouvernement est assez sage pour ne jamais intervenir dans ces sortes d'affaires, qui se font naturellement et sans aucune contrainte. Les ordres du gouvernement sont transmis à la commune entière et non aux particuliers, et tout cela explique pourquoi la mise sur pied de guerre d'aucun peuple, ne s'effectue aussi rapidement et aussi complètement que chez les Cosaques.

Il y a peut-être dans toute cette contrée 24 à 25,000 hommes, dont 10 à 12,000 ayant l'âge de 18 à 55 ans sont soumis au service. En 1837, sur ces 10 à 12,000 hommes, il n'y eut que 3,300 qui restèrent dans leurs foyers. La guerre exigeant un armement subit, on dut organiser 4 régiments, forts de 550 hommes chacun. Il fallut donc lever les $\frac{2}{3}$ des hommes qualifiés pour le service qui se trouvaient encore dans le pays. Eh bien! au bout de trois semaines, tous étaient sur le terrain, complètement armés, montés et équipés. L'ordre de se réunir sur la place publique d'Ouralsk fut transmis de commune à commune. Le *Voiskavoi*, lieutenant et aide-de-camp de l'*Hetman*, poussa son cheval dans la foule assemblée, et élevant l'ordre de l'empereur au-dessus de sa tête: „*Atamans!* cria-t-il, vous êtes sommés de monter à cheval et de fournir 4 régimens!“ Ensuite après s'être découvert, il leur fit lecture de l'Ordre impérial et leur désigna les lieux où ils auraient à se rendre. Voilà tout ce que l'autorité eut à faire à cette occasion. Ordinairement c'est encore sur le marché même que s'organise la plus grande partie des troupes exigées. D'abord les familles se concertent, s'il s'agit de fournir

un homme sur 5 à 7, les plus proches parens se réunissent, et celui d'entre eux qui a le moins à perdre par son absence de la maison, ou qui a le goût du métier, part pour l'armée. Les autres lui paient une certaine somme, lui fournissent les objets d'équipement et prennent soin de sa famille. Si c'est un ivrogne, ce n'est pas à lui qu'on donne l'argent, mais aux siens. Le prix d'un remplaçant monte ou baisse selon les circonstances. S'il n'y a qu'un petit nombre de levées, alors chaque remplaçant obtient une somme beaucoup plus considérable, parce que le nombre de ceux qui doivent y contribuer est d'autant plus grand. Si par ex.: sur 8 ou 10 individus un seul homme est appelé sous les drapeaux, chacun de ceux qui restent trouvera facilement à donner pour sa quote-part 100 ou 200 roubles. Les Cosaques destinés à entrer dans la garde impériale de St. Pétersbourg — qui ne se compose que des hommes les plus grands et les plus beaux, et dans laquelle le service est le plus difficile — reçoivent souvent de 5 à 6,000 roubles. Il y a peut-être 3,000 de ces Cosaques, qui sont à l'armée du Caucase. Ils se concertent également à l'amiable, quand il s'agit du service militaire à l'intérieur; ceux qui habitent le plus près des postes qu'on doit occuper, se chargent du service et les autres leur paient 2 à 300 roubles. A l'époque que nous avons citée plus haut, on en était venu au point qu'il fallait lever 2 hommes sur 3. Deux hommes étaient donc à payer par le troisième. Il n'y eut alors que les plus riches qui purent rester dans leurs foyers, et encore furent-ils réduits à faire au profit des deux autres, le sacrifice de la majeure partie de leur fortune. Voici comment se font ces marchés: l'un dit, je donne 200 roubles pour ne partir point! l'autre dit, je donne 300 roubles; le troisième en offre 350. Alors ils renchérissent l'un sur l'autre jusqu'à ce que l'un deux dise: je ne puis offrir autant, c'est moi qui partirai." Ce dernier reçoit alors ce que les autres ont offert. Il s'agissait donc, comme nous

l'avons dit, de lever 2 hommes sur 3. Le prix de la somme accordé eaux deux recrues par celui qui restait, était entre 900 et 2,000 roubles. Il résulte de là que 1,100 Cosaques riches eurent à payer en peu de jours une somme totale d'environ 1,500,000 roubles! Quelle richesse chez un peuple de mœurs si simples! Le quatrième jour après la proclamation de l'ordre impérial, toute la population était de nouveau rassemblée sur le marché d'Ouralsk. Chacun des 4 régimens avec leurs officiers occupait la place qu'on lui avait assignée. Alors les parties contractantes s'avancèrent; celui qui ne voulait pas partir présenta les 2 autres, et déclara le prix dont ils étaient convenus. Ils se donnèrent la main, l'officier y joignit la sienne et la convention fut conclue et valable. Chacun se retira chez soi, et au bout de 15 jours tous les régimens étaient prêts à marcher. Ces sortes de conventions se réalisent toujours; si elles ne s'effectuaient pas, le gouvernement interviendrait et prendrait, sans autre procédé, tous ceux qu'il trouverait. Et encore quelles excellentes troupes! Tous partent avec un joyeux empressement; car ils vont de leur propre gré, et ils sont payés. Leurs familles sont entretenues; ils sont armés et équipés, et tout cela ne coûte pas un denier au gouvernement. Le gouvernement ne pourrait pas commettre de faute plus grave, que s'il s'avisait de changer quoique ce soit dans cette affaire. Et cependant quelques personnes soit par pédantisme, soit par amour du formalisme, ont élevé, dit-on, l'ingénieuse objection, qu'il était impossible de placer sur les bras de ces Cosaques les chevrons indiquant les années de service.

L'organisation des villages est sur un pied tout militaire. A la tête de chaque village de quelque importance, se trouve un officier, et un sous-officier à la tête de ceux de moindre importance: tous deux sont nommés par la couronne et chargés de l'administration de la police et de celle des affaires communales. Un

poste complet, composé de 15 à 20 hommes, est établi dans chaque village. Dans les intervalles qui séparent les villages, il y a toutes les 3 à 4 werstes, des postes de 3 hommes. L'un de ces hommes est placé en faction sur une espèce d'échafaudage élevé, tandis que les deux autres restent en bas, mangeant, dormant etc. Le Cosaque se présente partout et toujours armé jusqu'aux dents, et jamais sans son fusil. Tout le pays peut être regardé comme un organisme économique, militaire et politique ayant son centre d'unité dans le bourg d'Ouralsk. L'*Ataman* et son *Voiskavoï* (lieutenant) qui résident dans cet endroit, gouvernaient autrefois à eux seuls tout l'état des Cosaques; actuellement on leur a adjoint un comité de quatre conseillers. Jadis les Atamans, excepté les deux derniers, n'étaient pris que parmi les indigènes; l'ataman actuel (Kajeschnikoff) passe pour un homme très distingué. Les villages n'ont pas de finances particulières, mais tout l'état des Cosaques a un budget, dont les recettes proviennent des permis de pêche, que sont tenus de payer ceux qui n'ont pas le droit de pêcher, c.-à-d. ceux qui ne servent pas dans l'armée. Ces revenus s'élèvent souvent à la somme de 100,000 roubles. Le produit du sel forme le reste des revenus. Les Cosaques reçoivent gratuitement le sel nécessaire aux besoins de leur ménage; mais le sel destiné à la salaison, est soumis à une taxe. La plus grande partie du sel qu'ils consomment, provient du lac Inder. Les dépenses ne se composent que des traitemens alloués aux *Atamans* et aux autres autorités. Je crois qu'il faut y ajouter encore la solde des officiers qui sont en campagne hors du pays: un enseigne reçoit 240 roubles en assignations. Le Cosaque ne reçoit rien quand il reste dans le pays, et qu'il n'est éloigné que de 100 verstes de l'Oural, mais quand il est envoyé à une plus grande distance, la couronne lui donne la solde et la ration.

Les conditions économiques de ces Cosaques sont extrêmement remarquables. La base de tout droit de

propriété se trouve encore dans la famille russe, dans l'organisation communale et dans la propriété commune telle que nous l'avons exposée plus haut. Il n'y a donc point de propriété privée du sol, mais ce territoire de 700 à 800 werstes est la propriété commune de 50,000 hommes. Nous signalerons la fenaison comme un exemple curieux de ce système. Ni les particuliers, ni même les villages, n'ont des prés à eux propres; mais toutes les prairies ont été de tout temps et sont demeurées jusqu'à ce jour la propriété de l'état cosaque. La récolte des foins s'effectue sous l'inspection de l'*Ataman*, de ses *Voiskavoï* et des officiers de village.

L'*Ataman* fixe le jour où doit commencer la fenaison, presque toujours le 1er juin. Un officier se trouve placé, comme inspecteur, sur chaque point du territoire où il y a des prairies de quelqu'étendue. Alors chaque Cosaque, appartenant à l'armée (ceux-là seuls ont ce droit), fait choix d'un terrain dont il désire s'approprier le foin. Tous se sont déjà, dès la veille, rendus à leur poste. A la pointe du jour, l'officier donne le signal et chacun commence à faucher; mais il n'emploie ce premier jour qu'à former, en fauchant, un cercle autour du terrain qu'il s'est réservé (*Obkaschivat*). Ce qu'il y a au dedans de ce cercle, lui appartient en toute propriété, et alors il est autorisé à se faire aider par sa famille pour achever le fauchage. Il faut beaucoup d'habileté et de calcul pour trouver la juste mesure. Si le premier jour quelqu'un va trop loin en fauchant, ses voisins entrent dans son terrain dont le cercle n'est pas encore entièrement formé; il est donc important d'étendre le cercle aussi loin et de le fermer aussitôt que possible. Aussi le Cosaque travaille-t-il avec une ardeur incroyable; il ne prend même pas le temps d'étancher sa soif, car dès le coucher du soleil tout travail doit cesser, et il doit avoir pris possession de son terrain avant ce temps. Le Cosaque-soldat a seul le droit de faucher, personne des siens ne peut lui venir en aide. Avant le 1er juin,

personne n'ose couper du foin et en emporter chez soi. Il suffit même de trouver chez un Cosaque la faux attachée au manche, pour qu'il soit privé de sa part de récolte.

La pêche aussi est exactement réglée et fixée à certaines époques de l'hiver, du printemps et de l'automne. Celui qui, avant ces époques, ose prendre un poisson, perd également sa part pour toute l'année. Le Cosaque trouverait un esturgeon hors de l'eau que, au lieu de l'emporter, il le rejetterait dans le fleuve. En hiver, l'*Ataman* fixe le jour et l'endroit où la pêche doit commencer. Ordinairement on commence cette opération à une distance d'environ 8 verstes d'Ouralsk. Dès la veille, les Cosaques soldats s'y réunissent, pourvus d'un couteau attaché à une longue perche, d'un brise-glaçons, et d'un crochet qui leur sert pour amener à eux les poissons. Chacun d'eux a derrière lui son cheval et sa charrette, conduite par un de ses parens qui toutefois ne peut prendre part à la pêche. Tous se pressent sur la rive, rangés en ligne; chacun a fait choix d'un endroit et attend le signal. Avant qu'il ne soit donné, personne n'ose passer sur la glace sous peine de perdre une journée de pêche. Il n'y a que l'*Ataman*, élu comme inspecteur de la pêche pour cette année, qui se promène gravement sur le fleuve gelé. Une pièce de canon est placée sur la rive, l'*Ataman* donne le signal et le canonnier fait feu. Alors, dans le même instant, tous se précipitent sur la glace, cherchent un endroit convenable, font un trou avec leur brise-glaçons et y plongent leur perche. Le fleuve est si poissonneux qu'aux bons endroits (et ce ne sont que ceux-là qu'on choisit), chaque coup atteint un poisson. Les bas endroits, où il y a moins de poissons, restent à ceux qui viennent trop tard. La famille du Cosaque emporte le poisson, et du rivage qu'elle ne peut quitter, lui vient en aide autant que possible; le Cosaque-soldat seul a le droit de passer sur la glace et de porter les engins dont

il a été question. Cette opération offre un tableau plein de vie et de mouvement: chacun ne travaille que pour soi; personne ne songe à en aider d'autres; bien qu'on entende crier cent fois: „Frère, enfans, aidez-moi, je n'en puis plus.“ Naturellement personne ne se rend à cette prière. Du reste, celui qui demande assistance, est fermement décidé à son tour à n'aider personne, fût-ce même son frère de la croix. La glace se brise, le Cosaque reste debout et en équilibre sur les glaçons; quelquefois il s'enfonce, est à demi submergé et se sauve à la nage avec son butin vers la rive. Là, un Cosaque qui a quitté la glace, a donné sa perche à un voisin. Celui-ci travaille avec les deux perches; il atteint aussi deux poissons; il veut les amener à lui, mais il lui est impossible de les retirer tous deux de l'eau. Alors il prend l'une des perches entre ses dents et se sert de ses deux mains pour faire sortir l'un des poissons. En attendant, le glaçon qui le porte, ne lui offre plus de sûreté. Il ôte sa ceinture et s'en sert pour attacher le poisson à sa jambe, puis il attire le second poisson. En ce moment, le glaçon se brise, alors il lance les perches sur la rive, place le second poisson sous son bras, et il gagne rapidement le bord à la nage, ayant l'autre attaché à la jambe. Arrivé sur le bord, il y trouve déjà les marchands moscovites et le marché commence. Ordinairement tout est vendu sur place. Le prix de l'esturgeon se règle sur sa grandeur; un grand poisson vaut 400 roubles. Chaque Cosaque doit gagner annuellement une somme pareille pour pouvoir subsister. Après avoir pêché pendant trois semaines dans le même lieu, on descend le fleuve pour recommencer la pêche à 4 ou 500 verstes plus loin, sous la même inspection et d'après le même ordre. Au printemps, la pêche se fait dans de longs bateaux (Boudarka) de 5 à 7 archines, formés de troncs d'arbres artistement creusés et souvent ornés de sculptures et garnis de plaques de fer. Là aussi tout le monde se trouve rangé sur la rive, longtemps avant le

commencement de l'opération; le Cosaque se tient près du fleuve, tenant une main sur son bateau, à l'autre extrémité duquel se trouve un Kirghiz de louage. Le signal est donné, et dans le même instant le bateau est à l'eau, portant le Cosaque et son Kirghiz . . . . . Pour la pêche de l'automne, il est d'usage que deux Cosaques s'associent avec leurs bateaux, alors on voit souvent 5 à 600 bateaux dans le même endroit. Entre les 2 bateaux, on attache deux filets, l'un à grandes mailles de la largeur d'une demi-archine carrée, et l'autre à mailles serrées, qui se trouve placé derrière le premier. Quand un esturgeon entre dans le premier, il s'entortille entre les deux et y reste captif. Les pêches du printemps et celles de l'automne durent chacune 6 semaines. Autrefois la réunion de tous les pécheurs avait lieu sur le marché d'Ouralsk. Chacun se trouvait sur son traineau, et dès que le signal était donné, tous volaient pêle-mêle vers le rivage. Mais le tumulte était trop grand, et il en résultait souvent des accidents, qui n'arrivent plus aujourd'hui. En automne, la pêche se fait aussi sur la mer Caspienne, aussi loin que s'étend la région des Cosaques. Elle se fait au moyen de grands chalons et elle est permise à tout le monde; cependant il est défendu de passer par l'embouchure de l'Oural jusqu'à une certaine distance. On n'y trouve guère que de petits poissons et point de poissons cartilagineux.

On dit que l'abondance du poisson diminue dans la mer Caspienne; il paraît que son eau contient trop de sel amer etc.

Là on sale les poissons immédiatement pour préparer le caviar. Nous avons déjà dit que les Cosaques ont à payer une taxe pour le sel dont ils ont besoin pour les poissons qu'ils vendent. En prenant pour base le chiffre du revenu qui en provient, on peut évaluer à 2 millions de roubles le produit de toute la pêche d'une année. Il est d'usage d'envoyer une portion de caviar frais à St. Pétersbourg, pour être offerte à l'Empereur

par un officier des Cosaques. C'est ce qu'on appelle le morceau du Czar: *Zarski-Kous.*

Répétons-le, il faut agir avec une extrême circonspection, quand il est question de modifier soit l'organisation militaire, soit les conditions sociales et matérielles de cette tribu. Lui imposer le tour régulier du service militaire, interdire le système de remplacement et de compensation, serait une mesure de rigueur qui ébranlerait profondément l'existence de ce peuple. Si l'on s'avisait d'introduire un autre système d'administration, de repartir les prairies, soit entre les communes, soit entre les individus, ou d'organiser systématiquement la pêche, on risquerait de détruire son esprit de corps et ses excellentes institutions. On aurait à salarier une foule de fonctionnaires, on ouvrirait la porte aux abus, à la corruption, et à la manie de réglementation, tandis qu'à présent tout se gouverne facilement, sans frais et sans complications. Aucun peuple ne rend à son gouvernement autant de services que la tribu des Cosaques de l'Oural. Voilà pourquoi nous voulons, pour terminer ce chapitre, leur appliquer la maxime connue. *Sint ut sunt, aut non sint.*

Chapitre V.

Mission historique de la Russie. — Force et tendances morales, physiques et politiques de cet empire. — Mission providentielle des grandes nations historiques. — Rome. — Les états du moyen âge. — Les trois grandes races de l'Europe, germanique, romane et slave. — Les différentes peuplades de la race slave. — Les Tschèques et leur position. — La mission et l'avenir des Polonais. — Les Russes. — Mission de la Russie déterminée par sa position entre l'Europe et l'Asie. — Parallèle entre l'empire romain et celui de la Russie. — Coup d'oeil sur la situation actuelle de l'Europe occidentale et les phases qu'elle a parcourues. — L'idée chrétienne, telle qu'elle est réalisée dans les institutions romano-germaniques; le système féodal, la Papauté et l'empire. Désorganisation de ce système. — L'idée de l'état absolu se développant dans trois directions: l'état de despotisme monarchique, l'état de la bureaucratie absolue et l'état de la souveraineté populaire. Quel sera l'avenir de l'Europe? — La Russie et la tribu des Grands-Russes, leur unité et leur nombre. — L'état patriarcal comparé à l'ancienne Rome et au système féodal. — Situation du christianisme et de l'église en Russie. — Développement politique de la Russie; ses conquêtes; sa position vis-à-vis de l'Asie et de l'Europe. — La Russie et l'Angleterre. — Résumé.

Bien qu'il ne soit pas donné à l'esprit humain de connaître avec précision les voies de la providence, ni de déterminer la marche de l'histoire avec l'exactitude du mathématicien qui, en prenant pour base la partie déjà observée de la carrière d'un corps céleste, calcule la circonférence entière de son orbite, il se sent toujours poussé par un instinct profond à des essais réitérés pour résoudre l'énigme de l'histoire et de l'avenir. Aussi a-t-on lieu de croire qu'en nous conformant aux règles de l'analogie et de la probabilité, il nous est permis de calculer par avance, bien qu'en termes généraux, la direction que prendra l'avenir d'une nation dont nous avons

exploré le passé et apprécié le caractère et les propriétés individuelles.

Evidemment chacune des grandes nations de l'histoire a reçu et en partie accompli une mission spéciale pour avancer le développement et la culture du genre humain, et pour servir d'initiatrice à d'autres peuples et à la postérité. Chacun des peuples principaux est, sous ce rapport, le représentant d'un grand principe et des idées qui en découlent. Les Juifs n'étaient-ils pas les représentants des sublimes idées de l'unité de Dieu et de l'unité du genre humain, sans lesquelles le véritable progrès de l'espèce humaine paraît impossible? Les grandes monarchies de l'Asie ne réalisaient-elles pas les principes de la royauté, de la soumission et de l'obéissance, sans lesquels l'organisme de la société humaine ne saurait exister? N'étaient-elles pas appelées à abattre les barrières qui existaient entre les petites peuplades, dont l'isolement devait abaisser l'espèce humaine jusqu'à l'état d'abrutissement, dans lequel nous voyons encore les peuples sauvages de notre époque?

C'est ainsi que les Grecs furent appelés à représenter la plus haute perfection de la culture humaine qui naît de ses propres origines, de même qu'ils réalisèrent dans leurs institutions municipales la série d'idées qui découlent du principe de la liberté républicaine. Les rapports de navigation et de commerce, les principes de transactions internationales, dont l'argent devint le représentant matériel, n'ont-ils pas trouvé leur première origine chez les Phéniciens et les Carthaginois?

Que serait le monde sans Rome? Les idées qui semblent devoir former la base, non seulement de toute république, mais de toute constitution du droit politique et civil et de toute organisation sociale, ne se trouvent-elles pas réalisées et développées d'une manière pratique dans l'empire universel de Rome? Et quand le paganisme fut mort et entré en putréfaction, quand toute la culture païenne ne fut devenue qu'une tombe badigeonnée,

c'est encore l'empire romain dans son extension sur le monde civilisé qui, par ses institutions symétriquement réglées, fut la cause que le christianisme, cette source de la véritable humanité, put non seulement s'étendre, mais parvenir à l'unité accomplie d'une constitution ecclésiastique.

Ce même christianisme ne resta-t-il pas sans développement en Perse, dans l'Inde, c.-à-d., partout où il ne jouissait pas de la faveur des institutions romaines?

C'est précisément par la civilisation chrétienne que les Etats modernes ne forment que les parties d'un tout, ce sont les membres d'un organisme attachés les uns aux autres par les liens les plus variés, ayant tous la mission divine de répandre le christianisme sur l'univers, comme la source de la rédemption et du perfectionnement de l'espèce humaine.

Mais chaque nation et chaque Etat, bien qu'il soit difficile de s'en convaincre pour tous les cas particuliers, ont sous ce rapport une mission spéciale qui leur a été confiée par la providence. Il est encore à présumer que certains Etats, après avoir accompli leur mission, ont péri et ont été incorporés dans d'autres. Peut-être le Portugal qui aux XVième et XVIième siècles a joué un rôle si important, et la Pologne jadis le rempart de la chrétienté contre le Mahométanisme, doivent-ils être rangés parmi ces derniers. Nous ne prétendons toutefois pas insister sur de pareils jugemens.

Avant de donner une analyse succincte des forces matérielles et morales de la Russie, qu'il nous soit permis d'exposer ici le résultat de nos réflexions sur la position de ce pays, et sur la mission qui lui semble échue dans l'histoire du monde.

Le monde civilisé est formé par trois grandes races ou familles ethniques, c.-à-d. par les races romanes,

germaniques et slaves. Leurs forces numériques sont à peu près égales, chacune d'elles comptant environ 80 à 90 millions d'ames. Les autres peuples primitifs répandus en Europe, la race finoise, qui comprend aussi les peuples magiars, plus les races celtiques, basques, lettoniennes et albanaises ne comptent guère ensemble plus de vingt millions de têtes.

Les nations romanes, sorties d'une agrégation de peuples italiens, celtiques et ibériques, assujetties par les Germains, furent les premières à accueillir le christianisme et à développer les germes de la civilisation moderne, qui bientôt après fut transmise aux tribus germaniques. Un peu plus tard, une partie des peuples slaves imita cet exemple, les autres restèrent en arrière et ce n'est que de nos jours, qu'ils semblent vouloir se mettre au niveau de la civilisation qui règne dans l'Europe occidentale.

Parmi les petites tribus de la race slave, aucune n'a été appelée jusqu'ici à jouer un grand rôle dans l'histoire du monde. Si la Turquie doit être démembrée un jour, il se peut que les peuples slaves qui habitent ce pays, c.-à-d. les Serviens, les Bosniaques et les Bulgares s'emparent du pouvoir suprême, malgré la rivalité des Albanais. C'est une race d'une grande force physique et de facultés extraordinaires, mais le moment où il leur sera permis de conquérir un nom et une position dans l'histoire, n'est pas encore arrivé.

Dans la monarchie autrichienne, les tribus slaves forment environ la moitié de la population. De tout temps, elles ont pris une part aussi active qu'honorable au développement de ce puissant Empire; mais on ne saurait dire qu'elles en aient constitué le centre et le principe dirigeant. Elles se divisent en plus de six petites peuplades qui ne sont jamais parvenues à une unité nationale. Pour la plus grande partie, elles n'ont pu s'élever à une culture nationale, et nous n'oserions pas affirmer que les projets, d'ailleurs si patriotiques et

si honorables de fonder une littérature illyrienne, ruthénienne etc. soient de nature à promettre un résultat satisfaisant. Les efforts qui ont été faits dans les derniers temps pour créer une écriture commune et une langue littéraire à l'usage des différentes tribus, et pour leur donner ainsi la conscience de l'unité nationale dans l'enceinte de la monarchie autrichienne, ont complètement échoué, de même que le projet, né en 1848, de transformer l'Autriche en monarchie slave.

Il n'y a en Autriche qu'une seule tribu slave qui semble d'une importance providentielle pour la race entière des Slaves; je veux parler des Tschèques de la Bohême et de la Moravie, c.-à-d. de la tribu la plus anciennement civilisée parmi les Slaves. C'est le premier peuple slave qui, après avoir embrassé le christianisme, y soit resté fidèle et auquel Saint-Cyrille et Saint-Méthodius apportèrent l'évangile et le culte liturgique en langue slave, tel qu'il existe encore à présent dans la Russie, la Ruthénie, la Servie, la Bulgarie etc. Les Tschèques furent les premiers de tous les Slaves qui se constituèrent en nation et qui, dès le XI[ième] siècle, avaient établi une monarchie héréditaire avec le principe de l'indivisibilité du pays. Les Tschèques dont l'histoire offre de bonne heure les traces d'une culture et d'une littérature nationales, établirent promptement des relations intimes avec les Allemands et introduisirent beaucoup d'élémens germaniques, tant dans leur constitution que dans leurs institutions rurales et municipales. L'organisation de leurs écoles et de l'université de Prague reproduisait fidèlement le modèle allemand. Cette université, centre d'instruction pour la Bohême et l'Allemagne, passait au moyen-âge pour la plus célèbre académie allemande de l'époque. Alors la culture de la Bohême était non seulement au niveau de celle de l'Allemagne, mais elle lui était même devenue supérieure. C'est en Bohême, qu'un siècle avant la réformation allemande, les agitations religieuses se rattachèrent à un

système dogmatique absolu et excitèrent un fanatisme populaire dont l'énergie, dans les guerres subséquentes, ébranla l'Allemagne jusque dans ses fondemens. D'un autre côté, ces troubles religieux s'opposèrent plus tard au progrès de la civilisation, et bientôt après la firent rétrograder d'une manière sensible. Quand les divisions religieuses firent naître la guerre de trente ans, ce fut la Bohême qui en fut le premier théâtre et qui jusqu'à la fin de la lutte, eut à en subir les conséquences les plus funestes. Après la répression de la révolte, la littérature Tschèque fut poursuivie comme entachée d'hérésie, et ne laissa que quelques rares vestiges. Les établissemens d'enseignement supérieur des Tchèques furent supprimés, ou plutôt transformés en établissemens allemands, et la culture nationale dut faire place à celle de l'Allemagne. Non content de cela, on voulut faire subir une transformation analogue aux élémens de la nation même. La noblesse indigène qui avait osé déposer son roi, fut dépouillée de ses biens et expulsée du territoire. La noblesse allemande s'établit à sa place, et ce qui resta de gentilshommes indigènes, adopta les mœurs germaniques. Dans les villes, où depuis longtemps les élémens allemands avaient été très nombreux, la population aisée et industrielle devint de plus en plus allemande. Des colonies allemandes s'établirent en outre dans toutes les parties du pays dépeuplé et ravagé; cependant le gros de la population campagnarde conserva le type de la nationalité tschèque. Ce n'est que depuis environ un siècle que, sous le sceptre clément de l'Autriche, les Tschèques ont recommencé à ranimer et à cultiver tout ce que leur nationalité avait conservé de germes féconds. Leur littérature si riche, à laquelle les efforts d'un grand savant (Dombrowski) ont donné la première impulsion, prouve combien la nation Tschèque possède encore de forces vitales. Cette littérature empreinte d'un sentiment patriotique, et principalement consacrée à des recherches scientifiques, n'est que peu

originale; ses poëtes et ses philosophes n'ont été jusqu'ici que médiocres.

Au milieu de l'effervescence générale des tribus slaves, les Tschèques semblent appelés à jouer le rôle de médiateurs. Tandis que les Polonais et les Russes, comme des frères ennemis, sont séparés par des antipathies profondes, les Tschèques vivent dans la meilleure entente avec ces deux tribus et ont su gagner leur affection cordiale. Nous sommes d'avis que les Tschèques ont pour mission d'occuper cette position médiatrice entre les différentes tribus de la race slave, et non celle de se mettre à la tête d'une monarchie slave, mission qu'on prétendit leur donner en 1848.

D'abord cette tribu composée d'environ quatre millions d'âmes n'est pas assez nombreuse pour jouer un grand rôle historique, et puis elle manque d'organisation intérieure. Elle ne possède ni bourgeoisie nationale, ni noblesse indigène; ce n'a été jusqu'ici qu'une nation de paysans et de savans.

En continuant la revue des tribus slaves, nous passons à une nation qui, sans contredit, a rempli une grande mission historique et occupé une position politique d'une haute importance, nous voulons parler des Polonais.

D'abord nous nous croyons obligé de mentionner pour la rectifier, une erreur qui probablement a été propagée à dessein et qui règne encore de nos jours dans presque toutes les parties de l'Europe occidentale, où les sympathies pour les Polonais sont des plus favorables; c'est que l'on confond généralement la nation Polonaise avec l'Etat polonais.

La nation polonaise, composée selon toute apparence, de deux tribus slaves, dont l'une, la noblesse actuelle dans les temps les plus reculés subjugua l'autre, représentée de nos jours par les paysans, ne compte tout au plus que six à sept millions d'âmes, tandis que le territoire de l'ancien Etat polonais renferme plus

de vingt millions d'âmes, c'est-à-dire une population dont les Polonais ne forment qu'un tiers à peine.

Le rôle important que la Pologne a joué dans l'histoire universelle, ne date que de l'époque où elle fut réunie à la Lithuanie.

Parmi les Lithuaniens qui ne sont pas issus de race slave, il se forma de bonne heure un ordre de chevaliers conquérants tirant son origine des Normands (Varègues) qui, après s'être établis dans le pays, le soumirent au gouvernement d'un prince entouré d'une noblesse militaire. Les Lithuaniens allèrent à la rencontre des Mongols, s'emparèrent d'un grand nombre de provinces russes, entre autre de Kieff, la métropole de l'ancien Empire russe, de St. Vladimir, nommée la mère des villes. La Lithuanie, érigée en grand-duché, comprenait alors, outre la Lithuanie proprement dite, la Russie blanche, la Russie noire, avec une grande partie de la petite Russie et de la Russie rouge. Ce puissant empire, dont l'étendue surpassait de beaucoup celle de la Pologne proprement dite, fut réuni à l'Etat polonais par suite du mariage de Jagellon avec Hedwige, princesse héritière de la couronne de Pologne. Ainsi fut formé de fait le grand Empire polonais, qui ne fut légalement constitué qu'en 1569.

L'ancien empire de Kieff, fondé par Rurik, se trouva donc divisé en deux parties, dont l'une gouvernée par les descendants de Rurik, résidant à Vladimir et à Moscou, ne fit que végéter sous la domination des Mongols et des Tatares, jusqu'à ce qu'elle parvint à secouer ce joug, tandis que l'autre ayant pour capitale la ville de Kieff, fut incorporée à la Lithuanie, puis à la Pologne. Ce fut là l'origine de la lutte entre les Polonais et les Moscovites, lutte qui s'est prolongée à travers plusieurs siècles. D'abord la Pologne fut favorisée par la fortune, en sorte qu'un jour le territoire du Czar moscovite fut sur le point de devenir un fief de la Pologne; mais la guerre finit aux XVIIIième et XIXième siècles par la ruine

complète de la Pologne. Non-seulement les provinces habitées par les Russes et les Russiens (peuplade de la même race) furent réintégrées dans la Russie, mais la Lithuanie et d'autres provinces exclusivement habitées par les Polonais, furent également incorporées dans le territoire de la monarchie russe. La patrie primitive des Polonais fut partagée entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, de telle sorte que la majeure partie fut réunie comme état particulier, sous le titre de royaume, à la couronne de Russie.

La monarchie polonaise a eu une courte période de gloire, où la providence lui avait donné la haute mission de servir au christianisme de l'Occident, de rempart impénétrable contre l'invasion et la domination des Mongols, des Tatares et des Turcs. C'est dans cette période de splendeur et de puissance, que les Polonais parvinrent à s'assimiler les populations lithuanienne et russienne dans les provinces nouvellement acquises. La noblesse de la Lithuanie se polonisa entièrement et dans les provinces russiennes, où il n'existait pas de noblesse indigène, on vit s'établir la noblesse polonaise, qui fit des habitants du pays ses serfs et ses taillables. Une partie pauvre de la noblesse guerrière de la Pologne, connue sous le nom de *Schliachta,* établit de nombreuses colonies agricoles, dans toutes les contrées qui se trouvaient presqu'entièrement dévastées par la guerre. Toutes les villes, jusqu'à Kieff, furent organisées sur le modèle des villes polonaises et reçurent les institutions qu'on avait empruntées aux Allemands. La noblesse nouvellement établie, pour consolider sa puissance politique, fonda partout de petites villes qu'elle peupla en grande partie de Juifs allemands. Les rois de la monarchie polonaise réussirent même à détacher l'église russienne du schisme d'Orient et à la réconcilier avec l'église d'Occident, en la soumettant à l'autorité suprême de Rome; de sorte que, à cette époque, tout l'empire polonais n'appartenait guère qu'à une seule

église, bien qu'il y eût encore variété dans les cultes. En un mot, on parvint à former, de provinces si différentes, sous le rapport de la nationalité, un organisme politique passablement homogène. Alors vint la réformation du XVIième siècle, qui, en brisant l'unité de l'église, ébranla aussi l'unité politique des Etats dans lesquels elle s'introduisit, sans remporter une victoire complète. Chacun sait à quels déchiremens elle livra l'Allemagne, où pour maintenir au moins l'unité des petits Etats, on eut recours aux maximes de l'absolutisme le plus détestable, tels que ceux du jus reformandi et du cujus regio, ejus religio. La tolérance ou l'indifférence des XVIIIième et XIXième siècles a cherché à jeter un voile sur cette division profonde, mais malheur à nous, si les faibles planches que l'on a jetées sur l'abîme pour nous en cacher la profondeur, venaient un jour à s'affaisser. L'état polonais était plutôt une république aristocratique qu'une monarchie, et il le devint d'autant plus qu'après chaque élection, la royauté perdit de forces. L'unité de l'Empire reposait donc plutôt sur l'aristocratie que sur la royauté. Aussi quand la noblesse s'engagea dans les luttes des confessions, ces scissions donnèrent au fondement et à l'unité de l'Etat une secousse beaucoup plus violente qu'elles n'auraient pu le faire dans un état placé sous le régime d'une forte royauté. Dès lors la ruine de l'état polonais devint inévitable. Le parti plus faible recherchait et obtenait le secours des puissances étrangères; mais dèsqu'il devenait plus fort que le parti opposé, ce dernier, à son tour, allait solliciter la protection de l'étranger. Tous les esprits éclairés devaient prévoir qu'un état si profondément désorganisé était menacé d'une ruine prochaine. Son unique moyen de salut eût été dans une révolution en faveur de la royauté, et dans l'établissement d'une monarchie absolue avec les principes de ce que l'on appelle le despotisme éclairé.

L'empire polonais a péri, et ses désastres lui ont

acquis dans toute l'Europe des sympathies très vives, bien que stériles. Il y a beaucoup de personnes qui espèrent que cet Empire sera tôt ou tard rétabli.

Nous ne saurions partager cette espérance. Ni la nation polonaise, ni le territoire de l'ancien empire polonais ne possèdent les conditions indispensables pour former, dans le temps présent, un grand organisme politique, un état indépendant et promettant un grand avenir.

Le territoire de la Pologne forme une vaste plaine sans limites fixes et naturelles, accessible à toutes les invasions et sans frontière maritime, à moins qu'on n'entende dissoudre la monarchie prussienne en faveur de la Pologne, et arrondir cette dernière par les provinces de la Prusse. Ce vaste pays est habité par plusieurs peuplades appartenant, pour la plupart, à la race slave, mais qui ne sont unies par aucun lien d'affection réciproque. S'il est vrai que les Lithuaniens, surtout ceux qui sont entièrement polonisés, s'accordent bien avec les Polonais, en revanche, les Russes blancs et les Russiens s'en tiennent fort éloignés et s'attachent à la tribu des Grand-Russes, surtout depuis qu'ils se sont séparés de l'église romaine pour entrer dans celle d'Orient. Aussi dans toutes ces contrées, les rapports entre la noblesse et les paysans sont-ils d'une irritation extrême; les Russiens portent à leurs seigneurs de race polonaise une haine mortelle qui, il y a quelques années, s'est manifestée en Galicie de manière à jeter l'effroi dans toute l'Europe! Nous nous dispensons d'examiner quelles sont les causes de cet esprit de haine: le fait existe et oppose une grande difficulté à toute cohésion politique. Une bourgeoisie vigoureuse servant de classe moyenne ne se trouve que dans un petit nombre des villes de l'Ouest. Dans la plupart des villes russes, la population ne se compose guère de nos jours encore que d'Allemands et de Juifs. Enfin les Polonais qui forment la classe dominante, ne sont pas assez

nombreux pour pouvoir maintenir longtemps leur domination, et pour jouer un rôle important dans l'histoire universelle.

Après avoir examiné toutes ces relations dans leur portée générale, nous devons exprimer la conviction profonde, que les Polonais ont eu jadis une mission importante dans l'histoire du monde, mais que cette mission étant accomplie, leur histoire doit être regardée comme close après la dissolution de l'empire polonais. Nous sommes donc d'avis, non qu'il surgira un nouvel empire de Pologne, mais que les Polonais resteront incorporés dans divers organismes politiques. Bien plus quand même, grâce à un étrange caprice du sort, ils réussiraient, comme du temps de Napoléon*), à opérer une espèce de restauration, elle devrait se renfermer dans les provinces habitées exclusivement par la nation polonaise proprement dite; car les Polonais qui fondent leur droit à une existence indépendante sur leur nationalité distincte, ne pourraient pas, sans renier leurs propres principes, forcer les Russiens à subir leur domination. Quelle position occuperait un pareil empire avec six millons d'habitans enclavés entre trois grands états, sans frontière maritime, sans liaison naturelle avec d'autres pays, sans moyens suffisans de défense? La durée d'un pareil état n'aurait pour condition que la rivalité de ces trois puissances; il se trouverait mêlé à toutes leurs rixes, le jouet continuel de leurs intrigues, la scène de toutes leurs guerres. Quelle mission cet état pourrait-il remplir au profit de l'univers?

Nous ne croyons donc pas à un rétablissement durable de l'empire polonais; mais cela n'exclut pas l'idée

*) Napoléon avait pour de pareilles relations une grande perspicacité naturelle. Pourquoi n'entreprit-il pas de rétablir l'empire polonais? Pourquoi ne donna-t-il même pas la qualification de royaume au duché de Varsovie qu'il avait créé. C'est qu'il était pénétré du sentiment que ce n'aurait été qu'une création tout éphémère.

que les Polonais conservent l'unité morale de leur nationalité et qu'il développent leur propriété individuelle sous le rapport du caractère, des mœurs, de la langue et de la littérature. Qu'ils se consolent en réfléchissant que nous autres Allemands, nous ne parvenons pas non plus, et peut-être pour notre bonheur, à constituer l'unité de l'Allemagne, but des projets extravagans de 1848.

Nous arrivons à présent à la tribu la plus nombreuse et qui occupe le territoire le plus étendu, c'est-à-dire aux Russes. Ici nous trouvons toutes les conditions générales tellement favorables, qu'elles nous donnent la conviction que parmi toutes les tribus slaves, celle des Russes est la seule qui soit appelée dans le moment actuel à une grande mission dans l'histoire universelle, et qui, favorisée par le temps, la situation et les circonstances, semble en état de la remplir d'une manière satisfaisante.

S'il s'agit de formuler d'une façon précise la mission historique qui paraît dévolue aux Russes, nous dirons qu'ils sont appelés à servir de médiateurs entre l'Europe et l'Asie, et à transmettre à l'Orient la civilisation occidentale. Evidemment la Russie, sous ce rapport, est encore dans la période ascendante de son histoire, et elle a devant elle un long et glorieux avenir.

L'empire russe mis en parallèle avec l'ancien empire romain, présente un certain nombre d'analogies et de différences sur lesquelles nous aurons encore à revenir plus tard. Voici un point de comparaison qu'il est opportun de signaler ici. L'empire romain, par sa position qui dominait tous les pays civilisés, entourant la Méditerrannée, et par sa constitution complètement réglée, offrit seul au christianisme les moyens de se propager rapidement et d'établir son église d'après un système

organique. De même l'empire russe par sa puissance, son étendue, sa position entre l'Europe et l'Asie, se trouve être le seul qui soit en état de faire pénétrer la civilisation de l'Occident, et par suite le christianisme, dans l'intérieur de l'Asie.

Les mots de conquête et de guerre ont un son désa gréable. Les actions exprimées par ces termes sont qualifiées par la morale et la religion d'injustice et de péché; mais l'économie de l'histoire universelle leur assigne une valeur bien différente. Que serait le genre humain sans les guerres et sans les conquêtes? La guerre a été nécessaire pour faire naître l'organisation des nations et pour fonder la communauté et l'unité du régime monarchique; c'est par la guerre que toutes les forces physiques et morales des peuples ont été réveillées et animées, c'est par suite de la guerre qu'ils ont fait des progrès et pris part au bienfait de la civilisation. Les guerres et les conquêtes ont eu pour conséquence immédiate, de faire disparaître, en les incorporant dans de plus grandes circonscriptions, les petites communes et tribus qui, en partie, étaient déjà en voie de dissolution, ou qui, à cause de leur isolement, étaient inaccessibles à toute espèce de progrès matériel et moral. C'est ainsi que naquirent les états dans lesquels les différens peuples, en se confondant dans les rapports les plus intimes, en s'instruisant les uns les autres, en échangeant ce qu'ils possédaient de culture nationale, se trouvèrent en état, grâce à cette assistance mutuelle, de faire des progrès simultanés dans la civilisation. En outre, les expéditions des grands conquérans eurent l'avantage de rapprocher les peuples les plus éloignés, et de faire naître l'idée fondamentale de toute civilisation, l'idée de l'humanité, considérée comme un tout qui, perfectionnée et sanctionnée par le christianisme, se trans-

forma en celle de la fraternité de tous les hommes et de leur égalité devant Dieu.

C'est la passion humaine, bien plus souvent que la raison, qui provoque et domine les grands événemens de l'histoire universelle. La soif des conquêtes, dans les individus comme dans les peuples, provient sans doute d'un penchant pervers qui trouve son châtiment, soit ici bas, soit dans l'autre vie; mais les conquêtes qui en sont le produit, doivent être considérées presque toujours comme un bienfait de la providence, parce qu'elles secondent les progrès du genre humain.

En réfléchissant sur les destinées des grands peuples de l'histoire, on constate d'abord l'immense variété des voies qui leur ont été assignées par la providence; cependant on y trouve aussi certains points qui constituent une espèce de ressemblance.

Quelques-uns de ces peuples, petits et faibles à leur origine, se sont lentement accrûs, et ont fini par occuper de vastes territoires, par absorber une foule d'autres tribus et par former de grandes nations dont la gloire et la civilisation se sont répandues bien au-delà de leur siége primitif; tels furent les Grecs et les Romains, ces jumeaux de la civilisation ancienne. Les Grecs formèrent dans les premiers temps une foule de petites communes, gouvernées d'abord par de petits rois, et qui furent ensuite constituées en républiques. Les institutions religieuses (les oracles, le tribunal des Amphictyons, les jeux olympiens) et de grandes entreprises nationales (l'expédition des Argonautes, la guerre de Troie et les guerres contre les Perses) cimentèrent l'union des tribus confédérées. Peu-à-peu la confédération des états grecs gagne en étendue et envoie, dans tous les sens, des colonies qui restent en liaison avec la métropole. La Macédoine, sous le sceptre d'un grand prince et héros illustre, s'incorpore la Grèce et fond sur la grande monarchie perse, pour l'anéantir. Alors les mœurs, la culture et l'idiôme des Grecs deviennent dominans dans

les classes supérieures de tous les peuples de l'Asie mineure, de la Syrie et de l'Egypte. Ensuite à la chûte des empires grecs, la suprématie politique passe aux Romains; mais la langue et la culture grecques se maintiennent, et le christianisme qui commence à grandir se scinde en deux branches, l'église grecque et l'église latine. A la fin l'empire du monde n'est plus en état de maintenir son unité; il se forme une Rome grecque et une Rome latine, et l'empire grec prolonge encore son existence pendant dix siècles. De nos jours enfin, la nation des Grecs, après avoir subi pendant trois cents ans le joug des barbares, possède encore assez de force vitale, pour s'approprier une partie de la civilisation occidentale. Ayant secoué la domination des Turcs, la Grèce bien que faible encore, vient d'entrer comme état indépendant dans la famille des nations européennes.

Il en fut tout autrement de l'histoire de Rome, qui n'étant d'abord qu'une petite ville gouvernée par des rois, se transforma après deux siècles en république aristocratique, et qui, menacée à la suite de longues luttes avec la démocratie du danger de succomber à cette dernière, au bout de cinq siècles, passa subitement au pouvoir d'un empereur absolu. Ce qu'il y a de caractéristique dans l'histoire de Rome, tant sous le rapport de son développement intérieur, que sous celui de l'extension de sa puissance extérieure, c'est qu'elle représente un mouvement progressif lent, mais continu et régulier, *nunquam retrorsum.* Ce ne fut que cinq siècles après la chute de Carthage, que Rome devint une puissance universelle; ce ne fut qu'au bout de sept siècles et demi, au temps du Christ, qu'elle se trouva à l'apogée de sa puissance.

Cette marche lente et progressive contribua à rendre les conquêtes de Rome si durables. Elle donna aux Romains le temps de s'assimiler les pays conquis. Ce qui servit à compléter et à assurer les conquêtes des Romains, c'est qu'ils apportèrent dans les provinces

soumises leurs Dieux, leur idiôme et leur constitution, et qu'ils adoptèrent en même temps, sous ces trois rapports, les usages indigènes, en y introduisant certaines modifications. Nulle part les Romains ne s'opposèrent au culte des peuples étrangers; ils cherchaient plutôt à identifier les Dieux indigènes avec ceux de Rome, de sorte que les désignations étrangères ne paraissaient être que les surnoms de ces derniers ou leurs noms traduits dans la langue du pays. C'est ainsi que Tacite parle de Mars que les Germains appellent Thor. S'ils rencontraient une divinité ou un culte qui n'avait rien d'analogue dans leur mythologie, ils n'hésitaient pas à l'adopter et à lui donner une place dans leur propre culte. C'est ainsi qu'ils agirent avec le culte d'Isis, emprunté aux Egyptiens et avec les mystères des Druides, qu'ils adoptèrent des Celtes. Ils semblent n'avoir ignoré ou dédaigné que le Dieu des Juifs (Jéhovah), probablement parce que ce Dieu exclut tous les autres.

Ils en usèrent encore autrement avec la mythologie grecque: ils la réunirent en bloc à celle de Rome. Ils se vantaient de tirer leur origine des Grecs et des Troyens, et se piquaient même de descendre, par Enée, des divinités grecques; ils se distinguaient enfin, à l'instar des Grecs, de tous les autres peuples qu'ils appelaient barbares. Les sentimens religieux des Romains durèrent aussi longtemps que se maintint l'austérité de leurs anciennes mœurs. Mais quand Rome fut à l'apogée de sa puissance, quand le monde entier connu fut soumis à sa domination, ils n'eurent plus rien à demander aux Dieux. Le luxe efféminé, la philosophie, la corruption croissante des mœurs ne laissèrent plus de place aux divinités de l'ancienne Rome. Les personnifications de l'empire universel et du régime impérial commencèrent à devenir l'objet d'un culte religieux, qui se répandit sur toutes les parties du monde romain, partout la statue d'Auguste fut placée sur les autels. Quel

singulier contraste! A la même époque où des hommes sont érigés en Dieux, apparaît le Christ, le Dieu incarné, qui revêt l'enveloppe mortelle et le monde qui n'hésitait pas à adorer des hommes, ne reconnaît pas Dieu, qui a pris la forme humaine. Son propre peuple le renie, les Juifs attendaient le Messie, pour obtenir la suprématie politique du monde, mais l'idée d'un Dieu devenu homme leur paraissait un blasphème.

Les Romains ont apporté leur langue à tous les peuples soumis, dont la culture se trouvait au-dessous de la leur, par exemple, aux Gaulois, aux Espagnols, aux habitans de la Dacie, et c'est ainsi que se formèrent les langues romanes. Quant aux pays appartenant à la civilisation grecque, ils n'ont jamais adopté la langue latine; au contraire, l'idiome grec devint la langue des savans, et il fut fréquemment employé dans la conversation des classes les plus cultivées de Rome.

La constitution et l'administration de l'empire romain avaient atteint à une perfection qui n'a jamais été dépassée. De nos jours encore, elles servent de base et en partie de modèle aux institutions de tous les pays de l'Europe. Le système de la législation romaine sanctionne, outre les rapports naturels produits par le développement historique de la nation, les éternels principes du droit rationnel dont l'autorité prévaut chez tous les peuples.

Les possessions romaines, grâce à l'invasion de la langue, de la religion, des mœurs et des institutions romaines, furent tellement romanisées que dans les dernières périodes de l'empire, il se forma souvent dans les provinces, par exemple dans les Gaules, en Espagne et dans la Grande-Bretagne, des états indépendants qui ne cessèrent pas toutefois d'être des états romains, c'est-à-dire des parties de l'empire romain. Même l'empire grec byzantin, dans lequel l'idiome grec devint bientôt prédominant, n'a jamais cessé de se considérer comme

la continuation de l'empire romain. Aussi la ville de Constantinople a-t-elle été appelée la nouvelle Rome.

Contrairement à la marche progressive des Grecs et des Romains qui, partant d'une faible origine, sont parvenus à former des empires vastes, puissants et durables, d'autres nations, en paraissant sur la scène de l'histoire, se montrent dès le principe fortes et puissantes; dans leur course guerrière elles écrasent tous les peuples, elles dévastent tous les pays, mais pareilles à un torrent débordé, elles disparaissent avec la même rapidité et ne laissent guère de traces. Tels étaient jadis les Scythes, qui, d'après Hérodote, soumirent en peu de temps toute l'Asie antérieure pour disparaître au bout de 28 ans dans les steppes; tels étaient encore les Gaulois, dont les expéditions sont moins connues, plus tard les Huns et enfin les Mongols. La mission de ces peuples paraît être semblable à celle des tempêtes, qui soulèvent la mer pour empêcher la stagnation et la putréfaction des eaux. Le genre humain a toujours regardé les invasions de ces peuples comme un châtiment de la providence, ayant pour but d'obvier à la corruption morale et à la dégradation des nations civilisées. Les chefs de ces grandes migrations qui ressemblent à des avalanches populaires, se sont toujours considérés comme les organes et les instrumens de la volonté divine. Attila s'appelait le fléau (ou plutôt le rayon) de Dieu. Gengiz-Khan se retira dans le désert, et ce ne fut qu'après avoir passé plusieurs jours dans la solitude, qu'il se présenta devant le peuple, pour lui annoncer sa mission de soumettre l'univers et d'exterminer les nations.

Les grandes expéditions des peuples germaniques présentent un caractère particulier. Elles ont eu les résultats les plus favorables au développement de l'espèce humaine, en régénérant les peuples de la civilisation païenne, dont les mœurs se trouvaient dépouillées de leur ancienne austérité, les sentimens religieux éteints, et les

esprits égarés par une philosophie frivole, et en offrant au christianisme qui venait de naître des âmes jeunes et fortes, au moyen desquelles il put parvenir à cette haute perfection qui caractérise la vie religieuse, les institutions ecclésiastiques et les progrès intellectuels de l'Occident, depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours. A notre avis, l'immobilité de l'église orientale s'explique principalement par le fait, que les nations grecque et orientale ont manqué de cette régénération par le sang des peuples barbares. Peut-être les peuples slaves, les Russes, les Serviens et les Bulgares, sont-ils appelés à devenir, pour la partie orientale de l'église catholique, ce que les peuples germaniques sont devenus pour la partie occidentale. D'après notre conviction intime, ils ne pourraient accomplir cette mission qu'après s'être réconciliés avec l'autorité du pape.

Les peuples germaniques, bien différents des Romains, n'apportèrent pas aux peuples des pays conquis leur religion, leurs mœurs, leurs idiomes, leurs lois et leurs institutions; ils restèrent d'abord complètement séparés des peuples soumis et conservèrent leurs usages sans attaquer ceux des indigènes. Mais plus tard, après avoir adopté le christianisme, ils se confondirent entièrement avec les peuples soumis, et, de ce mélange, sortirent de nouvelles nations avec des systèmes particuliers de législation, de constitution et d'administration, et même avec de nouvelles langues qui, bien que présentant un organisme complet et indépendant, conservent encore une certaine ressemblance avec les idiomes qui leur ont servi de base. —

Pour examiner les relations sociales et la position politique de la Russie, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil général sur le reste de l'Europe. Qu'il nous soit permis de reprendre, dans ce but, les choses d'un peu plus haut.

Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire de l'espèce humaine, on trouve les hommes, même les plus grossiers

et les plus sauvages, réunis en sociétés par un instinct irrésistible. Nulle part, et dans aucune période de l'histoire, dans les anciens temps moins que jamais, les individus ne paraissent libres et indépendants. La vie commune d'un certain nombre d'individus, quelles qu'en soient du reste les conditions, est impossible sans une espèce de hiérarchie; mais dès qu'il se forme une société, elle ne saurait se passer d'un chef ou d'une autorité. Il est vrai qu'on admet parfois une autorité invisible. Les temps primitifs ne reconnaissaient comme base de leurs sociétés ni contrat social, ni loi votée, ni direction arbitraire, mais ils reconnaissaient parfois une idée suprême, un Dieu, qui donne la loi et qui en confie l'exécution à ses serviteurs ou prêtres. Cependant les peuples n'ont pas été contents de cette théocratie; ils ont partout demandé une autorité visible et matérielle, et l'histoire des Juifs fournit à cet égard un exemple éclatant.

Les autorités peuvent naître de trois manières différentes; de l'hérédité, de l'élection ou de l'usurpation; mais l'origine ne change point la nature de l'autorité. Jamais l'autorité n'a été regardée par l'humanité comme une chose qui n'existe que par la convention et qui peut être supprimée de la même façon; on a toujours considéré l'autorité comme une institution nécessaire, imposée par la nature ou établie par la divinité elle-même, et l'on ne s'est nullement attaché à distinguer, si elle devait son origine à l'hérédité, à l'élection ou à l'usurpation. C'est ainsi que Dieu, par la bouche de Samuel, parle du droit que tout roi a sur son peuple, et l'apôtre prêche la soumission à toute autorité qui a le pouvoir. La mythologie des païens repose également sur le principe de la royauté; Jupiter était le roi des Dieux et des hommes. Beaucoup de peuples païens croyaient que les races de leurs rois descendaient immédiatement des Dieux, comme par exemple les Héraclides chez les Grecs, Romulus chez les Romains, les

Nibelungen et les Ases chez les peuples germains et scandinaves. Les républiques de l'ancien monde reconnaissaient de même le caractère sacré de l'autorité; la république elle-même, soit cité, soit pays, était une divinité comme Athènes, la Sainte Rome etc. et l'autorité élue par le peuple ne régnait qu'au nom de cette divinité. Du reste la mythologie ancienne représente les idées de pouvoir et de force comme des divinités personnelles, des serviteurs de Jupiter que Promethée, par ordre du Dieu suprême, dut attacher au rocher.

Evidemment le monde ancien dominé, avant le Christ, par l'idée du destin, ne connaissait dans les notions de royauté, pouvoir, gouvernement et autorité, qu'un droit nécessaire, rigide et inflexible qui peu-à-peu fut dépouillé des élémens patriarcaux et cléricaux qu'il devait aux monarchies des Perses, des Egyptiens etc. et le régime républicain donna naissance à la souveraineté de la force, au gouvernement impérial, auquel on rendit des honneurs divins, tandis que la vieille divinité de Rome fut transformée en abstraction légale, celle de la chose publique ou de l'Etat (*res publica*). Il était réservé aux Germains d'opérer une révolution complète dans les idées du monde civilisé.

Quand le christianisme naquit, le monde ancien avait réalisé les idées d'état et de pouvoir dans le régime impérial. Les peuples païens s'y soumirent par contrainte, par habitude, par instinct comme les abeilles se soumettent à leur reine; les hommes civilisés ou émancipés obéirent par philosophie. Le christianisme vint donner à la position des peuples une base morale. Il enseignait aux fidèles qu'il fallait se soumettre à l'autorité, investie du pouvoir, non par habitude ou par instinct, ni par contrainte, mais par obéissance spontanée envers Dieu. L'obéissance envers les autorités fut donc élevée au rang des vertus.

Ces notions restèrent en vigueur aussi longtemps que subsista l'empire romain. Au quatrième siècle, les

empereurs embrassèrent le christianisme; le régime impérial reçut une sanction religieuse; les empereurs se posèrent en ecclésiastiques et intervinrent dans l'organisation de l'église. Cependant l'état légal du paganisme romain ayant pour devise cette maxime du despotisme: Salus rei publicae summa lex, se conserva sur son ancienne base et sans être modifié par le christianisme. De même les conditions sociales, grâce à la haute perfection qu'avait atteinte le droit privé, se maintinrent dans un ordre parfait et conforme aux anciens principes. Les bases du gouvernement, de l'organisation politique et de la vie sociale, restèrent en général les mêmes, jusqu'à la chute de l'empire d'Orient, au quinzième siècle.

Dans la partie occidentale de l'empire romain, l'influence du christianisme se fit sentir d'une manière bien différente. La fusion des nations germaniques avec les populations indigènes, produisit une révolution complète dans les esprits et classa les idées d'autorité, de royauté, de soumission et d'obéissance des sujets, etc. sur une base morale. L'idée du destin aux arrêts impénétrables duquel, d'après la croyance des anciens, était soumis le roi des Dieux et des hommes (comme le plus simple mortel), et dont la volonté n'admettait qu'autorité absolue d'un côté et obéissance passive de l'autre, cette idée qui avait trouvé son expression la plus parfaite dans l'état absolu de l'empire romain, devait faire place au système féodal qui avait pris naissance dans les nations chrétiennes formées par la fusion des élémens romains et germaniques.

Le système féodal repose, en dernière analyse, sur le dogme chrétien de la liberté, de la volonté humaine et sur le devoir de l'obéissance spontanée envers Dieu et ses commandemens. D'après cette opinion, tout pouvoir et toute autorité émanent de Dieu; c'est ou une institution divine, répondant aux besoins naturels de l'humanité, comme par exemple, les relations patriarcales

entre parens et enfants, entre le chef et les membres d'une tribu, ou c'est une doctrine, une loi révélée par les prophètes et accomplie par le Christ. Le seigneur n'est venu au monde que pour prendre la direction du genre humain; c'est dans ce but qu'il a fondé l'église chrétienne et promis de rester avec elle jusqu'à la fin des temps. Or, l'homme renferme deux natures, une nature spirituelle, qui tend à une vie au delà de ce monde, et une nature matérielle, qui tend à consolider les relations de sa vie temporelle. De même l'église du Christ se divise en deux directions ou autorités, destinées l'une à guider la vie spirituelle, l'autre à régler la vie matérielle de l'homme; ce qu'on nomme en langage symbolique le bras spirituel et le bras temporel de l'église. Ces deux bras se sont manifestés dans le monde matériel et dans l'histoire comme autorité spirituelle sous le pape, et comme autorité temporelle sous l'empereur. Cette dernière jouit des honneurs et des splendeurs du monde, mais elle se trouve sous la direction de l'autre, parce que l'autorité spirituelle est chargée de conduire l'humanité vers le but suprême, auquel tous les intérêts matériels doivent être subordonnés. *) Ainsi que la partie spirituelle de l'église représentait une hiérarchie parfaitement organisée, de sorte que chaque membre recevait son autorité de celui qui se trouvait immédiatement au-dessus de lui, de même dans la section temporelle, l'empereur était le chef de la chrétienté de qui émanait toute autorité séculière. **)

---

*) Parmi les questions qui étaient adressées aux empereurs nouvellement élus et qu'ils devaient affirmer par serment, on trouve celle-ci: *Vis sanctissimo in Christo patri et domino Romano pontifici et sanctæ ecclesiæ Romanæ subjectionem debitam et fidem reverenter exhibere?* La réponse devait être: *Volo.*

**) Du reste, ce système n'était qu'une doctrine de l'église italienne et allemande, qui n'a pas exercé une grande influence sur le reste de l'Europe; bien que les papes se soient fréquemment prononcés en sa faveur. Elle ne trouva que peu d'adhésion en France, en

Cependant les individus, comme toute l'espèce, ne sont pas contraints par une nécessité naturelle et fatale, à reconnaître cette double autorité; ils doivent s'y soumettre spontanément. La connaissance du christianisme et la vie dans la communauté chrétienne, font naître cette obéissance spontanée. On obéit en chrétien pour l'amour de Dieu; l'obéissance est un devoir moral et non une contrainte. Du reste cette soumission spontanée n'est que la première base du système féodal. Dès qu'en entrant dans l'église et en reconnaîssant l'autorité temporelle, on participe à la communauté de l'église et de la société séculière, on a des titres aux biens de l'église et du monde séculier, comme à la protection des deux autorités. Dès lors il existe un lien réciproque, une espèce de contrat. Le devoir et le droit se tiennent en équilibre, et on n'ose se soustraire arbitrairement à l'obéissance; on n'est libre que quand le contrat a été annulé. Tant que l'annulation n'est pas prononcée, l'autorité peut user de la force extérieure pour contraindre les individus à remplir leurs obligations. Ce ne sont pas les hommes seuls qui se trouvent dans une dépendance spontanée; tous les biens de la terre sont dans une position analogue. Toute propriété n'est donc qu'un fief de Dieu temporairement concédé, et qui dispensée par le chef suprême ou par l'empereur, se transmet de main en main jusqu'au plus humble sujet de l'empire.

Mais papes et évêques, empereurs, rois et princes ne sont pas des hommes d'un ordre supérieur, ni les descendants directs des dieux, comme on le croyait dans le temps des païens, mais des hommes semblables à tous les autres hommes. Cependant tous ces chefs, papes, empereurs, rois etc., n'ont été ni inventés ni institués par les hommes; c'est Dieu, qui leur a imposé

Angleterre et en Espagne; la Pologne, la Hongrie et le Danemarc lui étaient plus favorables.

leurs fonctions comme un devoir. Ils sont les serviteurs de Dieu et pour l'amour de Dieu, les serviteurs des hommes, particulièrement de leurs subordonnés *), Servi servorum Dei.

On peut regarder comme le véritable emblême du moyen-âge féodal cette devise inscrite sur le bouclier du Prince noir: *Ich din*! (je sers!). Il y eut une époque au moyen-âge, où l'on se croyait malheureux et presque déshonoré d'être complètement indépendant et de posséder une propriété libre. Chacun s'empressait alors de remettre son franc-alleu entre les mains d'un supérieur, pour le recevoir ensuite sous forme de fief.

Cette manière d'envisager le christianisme s'était presque généralement introduite dans l'église et dans la société des premières périodes du moyen-âge, mais en même temps s'engagea la lutte entre les deux pouvoirs suprêmes, l'autorité du pape et celle de l'empereur, lutte dont les conséquences entraînèrent la chute de tout l'édifice de la féodalité chrétienne.

L'ancien empire romain d'Occident avait péri depuis longtemps, et des royaumes germaniques s'étaient établis sur ses ruines. Peu-à-peu tous ces empires, et par conséquent la plus grande partie de l'Empire d'Occident, furent réunis entre les mains d'un seul roi. Alors on vit s'accomplir un événement mémorable: le pape reconnaissant pour l'église l'importance ou plutôt la nécessité d'une protection séculière, mit la couronne de l'empire romain sur la tête du puissant roi des Francs, Charlemagne, au milieu des acclamations de tout le peuple.

Ce ne fut que dans les siècles subséquens, que sur-

*) C'est là un point qu'il ne faut pas perdre de vue. Certaines autorités, même les papes et les empereurs étaient élus et quelquefois même par les suffrages directs du peuple. Cependant leur pouvoir n'était pas sensé émaner du peuple, mais passait pour établi par Dieu lui-même. Voilà pourquoi on obéissait à un chef élu qui naguère avait été l'égal de tout le monde, tout aussi complètement qu'à une autorité héréditaire.

git la controverse au sujet des droits de la couronne impériale. Ni les papes, ni les empereurs ne saisirent dans toute sa pureté l'idée historique et sublime de l'unité des pouvoirs, dont les attributions étaient représentées par l'emblême de deux épées. Les adversaires se placèrent tous, plus ou moins, à un point de vue politique et matériel. Les papes soutenaient que l'empire n'était qu'un fief de l'église, dont le chef pouvait seul le conférer. En réalité, l'empire devait être plutôt la partie séculière de l'église même, une institution établie par Dieu lui-même, à l'égal de la papauté qui toutefois, comme dépositaire des idées providentielles, devait garder la direction spirituelle et le contrôle suprême. Les papes disaient: le roi Charles n'a ni hérité ni conquis la couronne impériale, mais le pape la lui a conférée devant l'autel de l'église de Rome, avec l'assentiment de la communauté chrétienne. Les empereurs répondaient: La couronne impériale est plus ancienne que l'église chrétienne. Le Christ et ses parens en ont formellement reconnu l'existence et les droits (donnez à l'empereur ce qui appartient à l'empereur). Charlemagne était déjà en possession de l'empire romain; il était donc empereur de fait. Le couronnement ne fut qu'une cérémonie, la consécration chrétienne d'une couronne païenne. Les empereurs romains des périodes précédentes, et les empereurs byzantins ont été couronnés par des dignitaires de l'église chrétienne, sans qu'on ait jamais songé à prétendre que la couronne fût un fief de l'église etc.

Au commencement de cette lutte, les empereurs furent victorieux, et jusqu'à l'époque de Grégoire VII, ils opprimèrent l'église au point de provoquer une forte réaction*). Alors ce fut l'église qui l'emporta; mais con-

*) Voir „Histoire universelle de l'église, par Gfroerer," troisième et quatrième volumes. C'est là un ouvrage d'une sagacité et d'une impartialité admirables.

formément à cette vieille maxime tant de fois prouvée par l'expérience: *ecclesia pressa victrix et gloriosa,* la victoire entraîna sa démoralisation intérieure, qui se manifesta surtout quand les papes, par leur séjour en France, furent privés de toute liberté personnelle. L'empire se releva de nouveau vis-à-vis de la papauté, mais il perdit la mission sublime d'un empire du monde chrétien, et ne garda que la couronne, il est vrai extraordinairement brillante, d'un royaume allemand.

Quand la papauté et l'empire abandonnèrent l'idée sublime de la mission, en vertu de laquelle ils étaient appelés à se suppléer dans le gouvernement suprême de l'univers, on vit reparaître et se faire accepter dans le monde politique l'idée païenne de l'état absolu, telle qu'elle s'était formée à Rome sous les premiers empereurs.

La résurrection du droit romain donna plus de consistance à cette doctrine politique. Depuis ce temps, le droit romain devint l'arme la plus puissante contre la papauté et le système chrétien de la féodalité germanique. Le droit romain fut adopté comme droit impérial par excellence. Né et développé sous les empereurs romains, les prétendus ancêtres des empereurs allemands, il fut mis en vigueur et dans le droit privé, où il ne fut appliqué que subsidiairement, et dans le droit politique, où son autorité fut directe et absolue.

Le principe de l'état païen fataliste comme source exclusive de tout droit, vis-à-vis duquel aucun autre droit ne pouvait être valable, est devenu depuis le quatorzième siècle, où les savans s'appliquèrent à en développer toutes les conséquences, la marque caractéristique des périodes subséquentes, le principe dirigeant de l'histoire des états et des peuples de l'Occident. Il a pris des formes bien variées, mais quant à l'origine et au principe, c'est toujours la même idole du siècle. Il a particulièrement donné naissance à trois systèmes qui se sont disputé le gouvernement de la société:

1) Le despotisme absolu, qui a été pratiqué d'abord

par les empereurs romains, et qui a trouvé son expression la plus complète dans cette fameuse parole de Louis XIV: „L'état, c'est moi!“ Ce système n'est que la caricature de la véritable monarchie.

2) La bureaucratie absolue, ayant à sa tête le monarque comme „premier serviteur de l'état“. Ce système est parvenu au plus haut degré de développement réel en Prusse, sous le règne de Frédéric Guillaume III, bien qu'il ait été plutôt dans les conséquences que dans le principe même de la législation prussienne. Hégel et son école se sont appliqués à lui donner une base tout-à-fait philosophique. On pourrait appeler cette forme politique, la caricature de la véritable aristocratie.

3) La souveraineté populaire, avec ses diverses nuances. Ce système n'est au fond que la caricature des démocraties anciennes et des républiques du moyen-âge, qui étaient pourtant des communautés parfaitement organisées. La souveraineté populaire repose essentiellement sur deux principes qui se détruisent mutuellement, c'est-à-dire sur l'idée de la divinité réelle de l'espèce humaine, et sur l'idée d'un destin aveugle.

L'idée de la divinité du genre humain est de date très ancienne. Elle fut déjà prêchée à nos premiers parens par le serpent, cet être de la négation perpétuelle: *Eritis sicut Dei, scientes bonum et malum!* Le monde païen, dans toutes les périodes de son histoire, s'est montré disposé à déifier des hommes, poussé peut-être par le pressentiment que Dieu paraîtrait un jour sous la forme humaine. Vers la fin de l'histoire païenne, surgit l'idée de la nature divine de l'état incarné dans la personne des empereurs. Cette idée combattue par le christianisme, reparaît au quatorzième siècle et produit les trois systèmes politiques dont nous avons parlé plus haut. En Allemagne, elle trouve son application la plus complète dans l'état bureaucratique d'Hégel, dans lequel la hiérarchie des fonctionnaires, considérée comme l'élite de la société et comme la représentation spirituelle et

légitime de la nation, tient les rènes du gouvernement. Ces mêmes idées prennent en France une direction différente, réalisées d'abord par le despotisme absolu et plus tard par les systèmes du matérialisme et de l'athéisme jusqu'à Babœuf par St. Simon, les socialistes et les communistes, qui proclament tout franchement la totalité du genre humain, comme la véritable divinité. Aussi n'a-t-on pas hésité à élever des autels à la raison humaine, (représentée par de belles courtisanes.) La souveraineté populaire fut publiquement reconnue comme axiome et comme dogme. Mais quand il s'agit d'appliquer ces principes à la vie sociale, les partis se séparent dans tous les sens. La vieille maxime séduisante de „*vox populi, vox Dei*" est mise en tête de tous les programmes; mais chaque parti a sa façon particulière d'expliquer l'idée de *populus*. Aucun de ces systèmes n'est absolu, ils excluent presque tous une moitié du genre humain ou du peuple, les femmes, les enfans mineurs de même, et ne craignent pas de déroger à leurs principes jusqu'au point d'exclure les aliénés et les crétins. Puis viennent les intelligences médiocres qui soutiennent que les contribuables seuls forment le peuple, et qui fondent l'existence de l'état sur des calculs cabalistiques. Elles font dépendre cette existence d'un jeu de bascule entre trois pouvoirs qui doivent se tenir en équilibre, se combattre et s'aider tour-à-tour et c'est ce qu'elles appellent une monarchie constitutionnelle. Un autre parti voudrait anéantir jusqu'au nom même de la monarchie et diriger l'état au moyen de deux autorités, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. (Quand Proudhon dit que tout gouvernement et toute autorité d'un homme sur un autre est un crime contre la divinité de la nature humaine, ce n'est qu'une conséquence du même principe.)

Or, quand on apprit par l'expérience, qu'il n'existe pas et qu'il ne saurait exister d'unité dans la volonté populaire, on se laissa entraîner à l'excès opposé. Le

gouvernement fut abandonné non à la volonté humaine, non à la volonté de la nation, mais au hasard aveugle, au destin absolu, qui règne par les élections et les majorités. Quiconque sort par hasard victorieux de l'urne électorale, est représentant de la nation. Si sur 100 représentants, 51 votent oui et 49 non, ces derniers et toute la nation sont tenus de se soumettre sans condition à ce décret fatal, et l'on ne manque pas de pousser des cris frénétiques en l'honneur de la liberté et de l'égalité.

Il est un fait que nul ne saurait méconnaître, c'est que l'état germano-chrétien, c'est-à-dire l'union intime du christianisme et de son église avec le caractère particulier et l'organisation féodale des peuples germaniques, a été vaincu et détruit après une lutte qui a duré plus de cinq cents ans. L'histoire moderne prouve que les faibles restes de cet édifice sont sur le point d'être entraînés dans la chute générale, et que le moment n'est pas très éloigné où doit éclater une guerre acharnée entre le christianisme et le non-christianisme, ou plutôt l'antéchristianisme. Le christianisme périra-t-il sous sa forme actuelle? Qui oserait l'affirmer ou le nier? Ce qui paraît hors de contestation, c'est que le christianisme lui-même ne périra pas et que si ses formes actuelles venaient à être détruites par la force, il continuerait à vivre sous d'autres formes ou dans d'autres parties du globe. Malgré cela, nous devons déplorer comme une grande calamité, les succès si rapides et si considérables des adversaires de l'état chrétien. Nous avons à nous demander si le salut est encore possible et d'où il peut nous venir.

La situation que nous venons d'exposer ci-dessus n'est que le résultat des principes païens, appliqués aux plus hautes sphères de l'organisation politique. La dé-

pravation des peuples et la suppression des institutions naturelles de la société, ont produit cette situation déplorable du gouvernement, situation qui à son tour, a réagi d'une manière funeste sur l'état de la société.

Ce qui forme la base du christianisme pratique, c'est la soumission à la volonté de Dieu, donc l'obéissance spontanée mais absolue. C'est là ce qui constitue la différence essentielle entre le christianisme et le paganisme. Le monde païen ne connaît l'obéissance que comme piété innée, par exemple, celle des enfans pour leurs parens, inspirée par instinct de famille, ou celle pour les vieillards, les supérieurs et les autorités, inculquée par la discipline et les traditions; mais il ne connaît pas la vertu de l'obéissance, „l'obéissance volontaire pour l'amour de Dieu.“ L'obéissance du monde païen pour les Dieux, était une espèce de nécessité fatale, puisque les Dieux eux-mêmes n'étaient que les agens du destin. L'obéissance des païens, si elle n'était inspirée par l'instinct, avait un caractère complètement servile: on obéissait parce qu'il fallait obéir.

La loi de l'amour et de la fidélité et celle de l'obéissance spontanée qui en découle, voilà les principes essentiellement nouveaux que le christianisme a introduits dans le monde. L'amour, la fidélité et l'obéissance qui existent dans la nature humaine, sous la forme d'instinct, sont érigés en vertus par le christianisme, proclamant que les hommes sont frères et que Dieu est le père de tous.

Nous avons dit plus haut que l'alliance du christianisme avec les peuples romano-germaniques de l'Occident formait la base caractéristique des états du moyen-âge. Mais ce caractère ne se manifestait pas seulement dans la sphère des pouvoirs suprêmes ou des relations politiques où les principes de droit et de devoir, les obligations réciproques de fidélité et d'obéissance, de défense et de protection formaient une espèce de chaîne qui reliait des existences les plus humbles aux autorités

les plus élevées, mais toutes les institutions de la société et de la famille portaient la même empreinte et étaient animées du même esprit.

Non seulement les institutions du moyen-âge ont péri, non seulement les convictions des peuples se sont éloignées de celles de cette époque, mais elles leur sont diamétralement opposées. Les traditions, les mœurs et les institutions des anciens temps ont disparu de notre vie politique et sociale, et ce qui, par hasard, en reste encore, n'est plus compris dans son caractère et sa nature véritable. Tout n'est que décombres.

Cette transformation se manifesta d'abord dans le domaine de l'église. Les doctrines de la liberté individuelle et des droits du libre examen, jadis prêchées par quelques voix isolées, pénétrèrent dès le XVI[ième] siècle dans la vie même des nations. Elles détruisirent l'unité de l'église et firent tomber „le bras spirituel de la chrétienté," ce pilier qui soutenait tout l'édifice de la civilisation occidentale. L'église fut exclue de plus en plus de toute influence sur la vie politique et sociale des peuples; on lui enjoignit de limiter son action à ce qu'on appelle les choses purement spirituelles, sans qu'on puisse attacher à cette expression un sens bien précis. L'état retombant dans les erremens du paganisme, abandonna de plus en plus l'église, sans s'apercevoir qu'il abandonnait en même temps le christianisme. La séparation absolue de l'état tout puissant et de l'église affaiblie, n'est que le dernier mot et la sanction d'un divorce depuis longtemps prononcé. Du reste, ces théories du libre examen, ne se répandirent pas seulement dans les pays protestans; au contraire, dans le principe, elles pénétrèrent moins dans l'esprit des Luthériens que dans les pays catholiques, où plus tard les articles gallicans, les stipulations d'Ems et les réformes de Joseph II, portèrent à l'église une atteinte plus grave que ne lui en avait jamais porté le protestantisme.

Nous croyons pouvoir compter sur l'assentiment de

tous les hommes intelligens, quand nous désignons l'obéissance comme l'unique base sur laquelle puisse s'appuyer un système politique durable. Pour juger de notre situation politique et sociale, nous allons examiner la position qu'occupe l'obéissance dans la vie des familles, car si elle n'existe plus là où elle naît d'un instinct indélébile, on est autorisé à induire de là qu'elle ne saurait exister ailleurs. Eh bien! dans les pays civilisés de l'Europe occidentale, les enfants ont-ils pour leurs parens une obéissance absolue? Personne ne pourrait l'affirmer en conscience. Dans les classes inférieures et réputées grossières, on rencontre encore cette obéissance, mais là aussi elles provient plutôt d'un instinct naturel que d'un sentiment religieux. Dès que la première lueur de notre civilisation moderne entre dans ces sphères, elle fait disparaître l'obéissance. Quoique les classes inférieures forment la masse du peuple, ce sont pourtant les classes élevées et soi-disant intelligentes, qui, placées à la tête des affaires politiques, dirigent les destinées des nations. Or, nous soutenons formellement, que la soumission des enfans a disparu dans les classes supérieures. Il est naturel que l'enfant mineur obéisse encore; mais dès que sa raison commence à se développer, il n'obéit plus que parce qu'il appelle des motifs raisonnables, à son père, par exemple, quand il partage son opinion, quand il a besoin de lui etc., au besoin il se soumet au point de ne jamais désobeir directement, mais de là jusqu'à l'obéissance positive, la distance est encore bien grande. Et la mère! on l'aime, on tâche de lui complaire, mais de lui obéir, non. Qu'on s'imagine, si on le peut, un enfant de nos jours qui porte comme Isaac le bois à l'autel pour se laisser immoler par son père. La main sur le coeur, personne de nous ne peut se rendre le témoignage d'une obéissance absolue pour ses parens.

Après cela, qui pourrait s'étonner qu'on ne trouve nulle part de soumission véritable pour les supérieurs

et les autorités. On ne pratique plus cette soumission, que pour des ordres qu'on trouve convenables ou qu'on est forcé d'exécuter. Mais quand on parle de la soumission chrétienne pour toute autorité, quelle qu'elle soit, cette thèse ne paraît-elle pas ridicule à tout le monde?

Nos jurés qui sortent du sein même du peuple, pour être les représentans de la morale publique, n'acquittent-ils pas constamment tous ceux qui s'insurgent contre le pouvoir ou l'outragent de toutes les manières possibles?

Quels sont les liens qui maintiennent encore nos états d'Occident? D'abord les intérêts matériels, les biens communs et les dettes publiques, puis dans quelques états le sentiment national, qui a encore quelque puissance, par exemple en France et en Espagne, mais nullement en Allemagne et en Italie: par-ci par-là quelques faibles restes d'attachement à la maison régnante, mais avant toute chose et seule dans les momens critiques, l'armée, parce qu'elle conserve encore l'obéissance absolue qui lui est inculquée par la discipline.

L'histoire des dernières années a dû nous apprendre que ni les formes constitutionnelles, ni les institutions prétendues libres ou libérales, ni le rétablissement des constitutions anciennes, ni les bienfaits réels des gouvernemens, ne sont en état de sauvegarder l'avenir des nations. Hélas! il faut en convenir, les peuples ne sont plus capables de supporter la liberté, car la liberté suppose des mœurs austères et une soumission absolue. Où pourrons-nous trouver une base solide qui puisse soutenir la société moderne, un bras puissant qui nous sauve de l'abîme de l'anarchie et de la barbarie? Vraiment, d'après les expériences récentes, nous serions disposé à croire que la vieille Europe désorganisée par toutes sortes d'excès et prête à retomber dans l'imbécillité de l'enfance, ne peut trouver de salut que dans le despotisme le plus absolu, dans un despotisme véri-

tablement éclairé, et appuyé sur une armée nombreuse et bien disciplinée. Nous avons dit plus haut que nous sommes retournés à l'état du fatalisme païen, dont nous étions partis et dont nous avions été sauvés par le christianisme. Peut-être Dieu nous a-t-il réservé le châtiment de faire encore une fois le même chemin. Peut-être le christianisme est-il appelé à nous sauver une seconde fois, si l'état absolu reconnaissant la source de tout le mal n'hésite pas à confier les générations suivantes à l'église jusqu'ici répudiée, pour qu'elle les instruise dans l'obéissance chrétienne. La théorie ne suffit pas, il nous faut l'éducation, et de plus encore des exemples*). Nous ne saurions trouver l'un et l'autre que dans l'église.

Nous allons maintenant approcher de notre but principal, en examinant la position que la Russie occupe vis-à-vis de l'Europe.

Plus de cent peuples parlant plus de cent idiomes divers, habitent dans l'étendue de l'Empire russe. Mais presque tous ces peuples se trouvent occuper les frontières de ce vaste territoire. L'intérieur est habité par une race très homogène, celle des Russes. La race du peuple russe compte environ 50 millions d'âmes, tandis que toutes les autres peuplades de l'empire dans leur ensemble, ne présentent pas un nombre supérieur à 15 millions d'âmes.

Aucun autre Etat de l'Europe ne possède une population aussi nombreuse appartenant à la même nationalité. La France n'a que 32 millions de Français sur 35 à 36 millions d'habitans, la Grande-Bretagne environ

*) Voilà pourquoi il nous faut des ordres religieux. Il n'est pas question du rétablissement des anciens ordres qui étaient très corrompus. L'église est toujours jeune, elle saura rendre aux anciens ordres leur intégrité primitive ou en créer de nouveaux.

19 millions d'Anglais sur 30 millions d'habitans. Il n'y a que la nation allemande occupant l'Europe centrale, dont la force numérique, si l'on y comprend celle des Hollandais et des Belges, approche du chiffre qui représente la nation russe. Mais la nation allemande bien loin d'être réunie dans un même organisme politique, est divisée en un plus grand nombre d'Etats qu'aucune autre nation.

La nationalité constatée par l'unité de la langue, est un puissant lien pour la solidarité intérieure des peuples, quand elle repose sur une histoire et des destinées communes. On peut citer comme exemple les Français et les Espagnols, mais non les Allemands. D'abord l'Allemagne ne possède pas une unité réelle de langage. Les savans ont beau nous assurer que les différens dialectes allemands ne forment qu'un seul idiome; il est de fait que le Flamand et le Suisse, le Mecklembourgeois et l'Autrichien ne s'entendent pas dans leurs langages respectifs, et par suite ne se regardent pas comme compatriotes. Il est vrai que le dialecte dit haut-allemand (*Hochdeutsch*) donne aux classes intelligentes le sentiment de l'unité d'idiome, mais les classes inférieures, qui forment la masse du peuple, ne parlent pas le haut-allemand et ne le comprennent qu'en partie. Qu'on transporte un Flamand sur les bords du lac de Constance, il se fera comprendre tout aussi peu que s'il était en France ou en Espagne. Du reste, les tribus allemandes sont encore plus divisées par leur histoire que par leurs dialectes. Depuis des siècles, chaque petit pays a eu son histoire à part*), et souvent une histoire pleine de querelles et de guerres avec ses voisins. Il est résulté de là non des sympathies, qui n'existent presque nulle part,

*) Nous ne voulons pas exprimer par là un blâme; nous croyons au contraire que le fait que nous venons de citer a puissamment contribué à propager les lumières dans toutes les parties de l'Allemagne.

mais des antipathies plus ou moins profondes: le Bavarois déteste l'Autrichien, l'habitant du Hanovre celui de la Prusse etc. L'ancienne unité, constituée dans l'Empire, n'avait plus laissé de souvenir que dans les petits pays, et ce reste d'un sentiment de solidarité fut la seule idée positive du mouvement de 1848. La tradition de l'Empire avait un fond de réalité, quoiqu'elle ne s'appuyât pas sur un sentiment bien énergique; tout le reste n'était qu'idéologie des érudits et chimère des professeurs. D'ailleurs l'expérience des deux dernières années prouve suffisamment que les pays de populations germaniques qui n'ont pas d'histoire commune avec l'Allemagne, comme la Suisse et l'Alsace allemandes, n'ont plus aucune idée du patriotisme et de l'unité de l'Allemagne. Le Schlesvig eut des sympathies pour le Holstein, parce que l'histoire et les institutions des deux pays ont été communes pendant plusieurs siècles; ils étaient unis par une antipathie commune contre les Danois, mais nullement par amour pour la patrie allemande. Enfin il ne faut pas oublier une cause importante de division: la différence des religions. Il est vrai que les anciennes luttes ont cessé, mais dans beaucoup de provinces, les différens partis religieux se regardent encore comme des étrangers, sinon comme des ennemis.

La Russie nous présente un aspect bien différent: partout nous rencontrons les symptômes d'une nationalité compacte; il règne parmi les 36 millions d'habitans de la Grande-Russie une unité de langue qui ne se retrouve dans aucune autre nation; le langage des classes supérieures est parfaitement semblable à celui du peuple; l'empereur et le paysan se servent du même dialecte et des mêmes locutions.

Le dialecte des Russes-blancs et celui des 7 millions de Petits-Russes se distingue, à quelques égards, de l'idiome de la Grande-Russie, mais cette différence est assez légère. Les Ruthènes s'éloignent déjà assez sensiblement dans leur langage du dialecte des Grands-

Russes; mais en revanche, ils conversent très facilement avec les Petits-Russes.

A côté de l'unité complète de langue, les Grands-Russes se distinguent encore par l'uniformité la plus surprenante dans les habitudes, les mœurs et les costumes. Tandisque l'Allemagne présente à cet égard une variété infinie, dont les nuances se multiplient de village en village, variété poétique et plus pittoresque que partout ailleurs, on constate dans la Grande-Russie une uniformité absolue. Cette monotonie n'est pas poétique, mais elle rehausse éminemment la force politique.

Ce qui est encore plus important pour la force politique, c'est l'unité de l'église russe. Cette unité existe complètement parmi les Petits-Russes, de même que parmi les Ruthènes. Il n'y a qu'un petit nombre de ces derniers qui soit resté en liaison avec le siége de Rome. Les Grands-Russes sont divisés par un schisme; cependant les *Staroverzi* (partisans de la vieille foi) se sont séparés de l'église régnante, non à cause des dogmes qui sont absolument les mêmes, mais à cause de quelques usages et cérémonies.

Quoi que le premier Empire russe, celui gouverné par Rurik, ait été fondé par des Normands (les Varègues), qui doivent avoir apporté en Russie avec les bases des institutions germaniques les principes du système féodal, ce dernier n'a pu pénétrer fort avant dans la population slave. On en trouve dans les temps les plus reculés quelques traces qui disparurent bientôt après. En revanche, toutes les institutions populaires s'imprégnèrent du caractère patriarcal, qui est propre plus qu'à aucune autre nation de l'Europe à la race slave, et principalement au peuple russe, qui, sous ce rapport, ressemble de très près aux anciens peuples de l'Orient. L'organisation sociale de la Russie forme avec tous ses rapports et ses autorités diverses une échelle hiérarchique non interrompue, dont tous les degrés reposent sur un pouvoir patriarcal. Le père est le souverain absolu de

sa famille qui ne peut exister sans lui. Si le père vient à mourir, le fils aîné prend sa place et exerce la pleine autorité paternelle. Les biens sont toujours communs et tous les membres mâles de la famille y ont des droits égaux; mais c'est le père seul ou son remplaçant qui en a l'administration et la disposition réelles. *) Si la famille est trop nombreuse, elle se divise, mais une pareille séparation, bien que nécessaire, est toujours regardée comme un malheur et désignée dans le langage russe sous le nom de „séparation noire.“ Les membres sortants forment de nouvelles familles sur la même base patriarcale. En remontant l'échelle sociale, on arrive immédiatement après la famille, à la commune russe qui peut être considérée comme une famille agrandie et dirigée par un père élu, l'ancien (*Starosta*). **) Toutes les terres habitées et cultivées par les membres de la commune appartiennent comme propriété indivise à la commune entière. Aucune portion n'en est cédée comme propriété particulière. Chaque membre mâle en reçoit une part égale qui ne lui est accordée qu'en usufruit. C'est sous la direction du *Starosta* qu'on fait autant de parts qu'il y a de membres mâles dans la commune. La répartition qui jadis se renouvelait sans

*) Le pouvoir absolu du père et la soumission absolue des enfans sont rigoureusement maintenus dans ces relations toutes conventionnelles, où le fils aîné tient lieu de père. Les conséquences de cet usage se font sentir encore actuellement dans les classes supérieures de la société. Le fils aîné tutoie ses frères qui de leur côté l'abordent par vous. Les frères cadets n'osent point s'asseoir avant d'avoir demandé et obtenu la permission de leur aîné.

**) Le Starosta est élu pour une période de trois ans. Son pouvoir est absolu et on lui obéit sans conditions; cependant il consulte les „têtes blanches“ de la commune sur toutes les affaires importantes. Dans beaucoup d'endroits, il est encore actuellement d'usage que le Starosta, en quittant ses fonctions après trois ans, s'agenouille devant la commune assemblée, dépose son bâton, et implore le pardon de tous ceux qui auraient à lui reprocher une injustice.

doute tous les ans, s'effectue à présent pour un certain nombre d'années. Toutes les communes ensemble forment la nation, nation de frères, jouissant originairement de droits parfaitement égaux et également soumis à un père qui est le chef de la nation et de la race, le Czar. L'autorité du czar est absolue, comme l'obéissance de ses sujets. Toute restriction de l'autorité du czar apparaît aux véritables Russes comme un non-sens complet. „Qui pourrait limiter le pouvoir et les droits d'un père,“ dit le Russe „il ne le tient pas de nous, ses enfans, ou d'un autre homme mais de Dieu, et c'est à Dieu qu'il en répondra un jour.“ On connaît le proverbe touchant dont usent les Russes quand ils se croient opprimés par leurs seigneurs ou les employés du gouvernement: „Dieu est trop haut et le czar trop loin.“ Ce proverbe identifie évidemment l'origine de tout pouvoir et de l'obéissance qui lui est due.*)

Les Russes ont la même obéissance pour les agens du gouvernement, qu'ils regardent comme les serviteurs du czar, et pour tous leurs supérieurs. Mais ne l'oublions pas, c'est une obéissance patriarcale, non la soumission d'un esclave. Les formes du langage se sont parfaitement adaptées à ses sentimens et à ses habitudes. Le Russe appelle du nom de *batiouschka* (petit-père) non seulement son père et tout vieillard, mais aussi son *Starosta*, son maître, les employés et tous ses supérieurs. L'empereur lui-même n'est abordé par l'homme du peuple que par le nom de *batiouschka*. Un

---

*) Nous l'avons dit: la formule „c'est ordonné“ est d'un effet magique sur les Russes. Nous avons le même mot, mais nous n'en connaissons plus la portée. On y ajoute de plus la conclusion: donc, il faut obéir. On n'obéit jamais; on exécute l'ordre, quand on y est forcé, on ne l'exécute pas quand on peut s'y soustraire. Déjà dans les temps passés, les paysans de la Westphalie donnaient une interprétation dérisoire aux lettres *L. S.* (*loco sigilli*) qui se trouvent au bas des lois. Ils prétendaient que cela signifiait: *lat schliken* (laissez sommeiller).

vieux serf nomme son maître, „petit père“ quand même ce dernier ne serait qu'un enfant de dix ans. Quant à ses égaux, le Russe les aborde en les saluant du nom de „frère ou petit frère.“

Nulle part les dangers qu'entraîne la culture moderne de l'Occident, ne se manifestent d'une manière aussi évidente qu'en Russie. Il y a beaucoup de Russes qui, grâce à une éducation parfaite, se sont approprié tous les avantages de la civilisation européenne, et dont l'esprit, le cœur et le caractère sont parfaitement d'accord. On peut leur appliquer la maxime: la philosophie imparfaite éloigne les esprits de Dieu, tandis que la sagesse parfaite les lui ramène. Mais le contact d'une demi-civilisation exerce sur les Russes une influence éminemment corruptrice. On dit que le Russe, en coupant sa barbe et en quittant son caftan, pour endosser le frac ou la redingote européenne devient un fripon. On a souvent appelé les Russes formés sur l'exemple des mœurs occidentales, des barbares léchés. Cette expression est absolument fausse. Les Russes ne sont pas des barbares, mais une race noble, fraîche, pleine de force et d'esprit, dévoués aux sentiments religieux et aux bonnes mœurs, mais dès que leur sang est infecté du poison de la civilisation moderne, leurs vertus nationales disparaissent et il ne reste que l'animal qui est au fond de chaque homme. Alors le Russe apparaît encore plus dépravé que les membres des nations occidentales qui supportent mieux le poison de la civilisation, parce qu'il s'est assimilé depuis longtemps à leurs mœurs.

Civilisat

En fait de sentimens nationaux et de patriotisme, les Russes ne le cèdent à aucune autre nation de l'Europe, pas même aux Français, aux Anglais et aux Espagnols qui passent pour en avoir la plus forte dose. La force de ces sentimens sert à prouver, que les Russes appartiennent à la famille des nations européennes, et elle les sépare des peuples d'Orient qui ne se

sentent unis entre eux que par un seul lien moral, l'unité de religion, tandis que les mots de patrie, nationalité, liberté, honneur et humanité ne sont pour eux que des notions inconnues, des paroles vides de sens.

Les Russes, à cet égard, ont une analogie évidente avec les Romains; le patriotisme est pour eux comme pour ces derniers une espèce de sentiment religieux. De même que l'ancien Romain était prêt à sacrifier sa fortune et son sang pour la sainte Rome, de même le Russe est prêt à le faire pour son pays. Le Russe aime à personnifier sa patrie; le Grand-Russe parle de la sainte mère de Moscou, comme le Petit-Russe de la sainte mère de Kieff. Tout Russe attache le plus grand prix à voir, du moins une fois dans sa vie, les dômes de Moscou et le Kremlin, où sont conservés les objets les plus sacrés du pays. Quand après avoir fait un voyage de cent milles, il aperçoit de loin les clochers et les coupoles de Moscou, il ôte respectueusement sa casquette et se signe à plusieurs reprises.

L'unité de religion, de langage, de mœurs et de costumes favorise éminemment l'énergie du sentiment national. Mentionnons encore la manière de vivre. Aucun peuple n'aime tant à voyager dans l'intérieur du pays que les Russes; on trouve dans presque tous les villages des paysans qui ont été à Archangel, à Odessa, à Kieff, à Kazan et à Moscou. Plus d'un million de Russes par an se trouvent en voyage en dehors de leurs gouvernemens, et ces gouvernemens ont l'étendue de royaumes assez considérables. Il existe en Russie des foires, où des centaines de milliers d'hommes se donnent rendez-vous. Dans les lieux de pélérinage, p. ex. dans le couvent de Troitzki, on voit souvent deux à trois cent mille hommes réunis pour célébrer la fête anniversaire d'un Saint. Il est naturel que ces réunions occasionnent des connaissances et des liaisons, et que l'échange des idées et des opinions entretienne la force du sentiment national. Le Russe est éminemment complaisant

et hospitalier, et en même temps les habitudes patriarcales de famille lui donnent un merveilleux instinct organisateur. Il est rare que dix Russes s'assemblent pour travailler ou pour voyager en commun, sans former aussitôt une association parfaitement organisée (*artel*); ils choisissent un chef qui prend soin de tous, mais auquel tous obéissent sans murmure.

Le Russe n'est pas laborieux de sa nature; il évite surtout les longs travaux de l'agriculture; mais il est éminemment vif, agile et actif. Le corps du Russe est bien conformé; tout son organisme offre une harmonie qui n'est le propre que d'un petit nombre de nations. La conformation des jambes et des pieds est relativement plus vigoureuse et plus belle que celle des bras et des mains. Son corps est propre à supporter les plus grandes fatigues des voyages, la chaleur, le froid et toutes les intempéries du climat.

Quant à la tournure de l'esprit, il faut constater une différence très marquée entre les Grands-Russes et les Petits-Russes. Le Petit-Russe a l'esprit poétique et contemplatif; le Grand-Russe a l'esprit pénétrant et le jugement sûr, il est très alerte et très gai; il sait s'accommoder de tout, exécute tous les travaux avec une grande dextérité, et se montre très habile à tirer parti des instrumens les plus simples; mais il est d'une grande légèreté dans tout ce qu'il fait. On dit qu'il a plus de talent que de génie, qu'il n'invente rien, mais qu'il possède, à un haut degré, le talent d'imitation, qu'il a beaucoup de raison pratique et point de disposition à la méditation et à la philosophie. Nous ne saurions admettre la dernière partie de cette assertion. Il est impossible de dire que ce peuple manque de dispositions philosophiques, quand on voit dans les classes infimes, des paysans même qui savent à peine lire et écrire, développer et comprendre un système de théosophie tel que celui, adopté par la secte des ***Doukhoborzi***, très répandue dans les campagnes. Le sentiment de piété

prédomine dans le caractère moral des Russes. Ce sentiment se manifeste comme dans toutes les conditions extérieures de sa vie, dans sa vie intérieure et religieuse. C'est de Constantinople que le christianisme fut communiqué de bonne heure aux Slaves. Les apôtres slaves, Saint-Cyrille et Saint-Méthodius leur fournirent une excellente traduction de la Sainte-Ecriture et de la liturgie en langue slave, et introduisirent cette dernière parmi eux, du consentement des papes.*) A l'époque du malheureux schisme qui sépara les deux églises catholiques, les Slaves d'Orient s'attachèrent au patriarcat de Constantinople, tandisque les Slaves d'Occident restèrent fidèles à l'église de Rome. Ces derniers complètement christianisés par l'influence de l'Allemagne, adoptèrent le culte latin. Depuis cette époque, environ vingt quatre millions de Slaves appartiennent à l'église occidentale, tandis que celle d'Orient en compte plus de soixante millions.

Nous avons vu plus haut que l'idée du christianisme a été réalisée par les peuples romano-germaniques dans les formes sociales et politiques qui constituent le système féodal. Les peuples slaves ont compris et pratiqué le christianisme d'une manière bien différente. Nous avons constaté comme base des institutions germaniques, cette soumission spontanée que dans tous les rapports de la vie sociale et politique, chaque individu observe

*) Le pape Jean VIII permit aux deux Saints l'emploi de la langue slave pour le culte divin; mais le pape Alexandre retira cette permission. Saint Méthodius fut même traité d'hérétique; cependant il semble s'être suffisamment justifié; car il fut canonisé plus tard ainsi que St. Cyrille. Evidemment le siége de Rome trouva contraire à la bonne politique de laisser subsister dans le patriarcat d'Occident un autre culte que celui de l'église latine, et c'est à cause de cela qu'il rétablit ce dernier en Bohême et en Moravie. Cependant le saint siége ne s'est jamais opposé au culte slave dans le patriarcat d'Orient, et ne l'a jamais défendu. Au contraire, il a toujours reconnu au culte slave le même droit qu'au culte latin, et s'est toujours exprimé dans ce sens vis-à-vis des Ruthènes unis.

vis-à-vis de l'autorité établie ou admise seulement par la providence divine. Nous signalons comme le principe vital des peuples slaves, le sentiment de dépendance et d'obéissance que les enfans éprouvent pour leur père, chaque individu pour le chef de la commune ou de la tribu, le peuple entier pour le chef de la nation, le prince, tous enfin pour le père céleste qui a institué cet ordre hiérarchique de la famille. Le premier de ces deux systèmes est plus noble et plus sublime, parce qu'il repose sur les vertus acquises, l'obéissance spontanée de la soumission et de la fidélité qui doivent être constamment exercées dans tous les rapports de la vie, tandis que l'autre repose sur un sentiment inné d'une grande force naturelle et presque instinctive. Pour en faire une vertu chrétienne, il faudrait réveiller et ranimer le sentiment religieux et étendre ainsi le sentiment naturel, en sorte que l'individu ne croie et ne reconnaisse pas seulement, mais qu'il soit essentiellement pénétré du sentiment que Dieu est pour lui un père et qu'il ait le même sentiment pour toute autorité instituée par Dieu, du plus haut degré de l'échelle sociale jusqu'au dernier. Le monde romano-germanique en tant qu'il a la foi, reconnaît Dieu comme le Seigneur auquel on s'est spontanément soumis et que l'on sert. — Les peuples slaves (la foi religieuse également supposée) sentent Dieu comme leur père; ils lui obéissent et le servent parce que cela est tout naturel et ne saurait être autrement. La science religieuse est pour les Germains, comme le sentiment religieux pour les Slaves, le centre du christianisme.

La chute du premier homme démontre combien les efforts faits pour arriver à la science sont dangereux; dans le temps présent ils semblent pousser l'Occident à une seconde chute, à la déification de l'homme et à l'abandon du christianisme! La masse des Slaves est moins exposée à ces dangers. Le sentiment est moins

facile à extirper et moins accessible aux raisonnemens de la spéculation.

La manière de comprendre et de pratiquer le christianisme est absolument la même chez les Slaves de l'église catholique romaine, que chez ceux de l'église catholique orientale, ce qui prouve qu'elle provient du fond commun du caractère national. On n'a qu'à voir prier le Slavaque, le Polonais du peuple et les Russes, pour se sentir pénétré de respect pour cette profondeur de sentiment religieux, cette résignation absolue, cette dévotion concentrée et inaccessible à toute distraction.

Ce que nous venons de dire ici des Slaves en général s'applique particulièrement aux Russes, qui forment la tribu slave la plus nombreuse et la plus vigoureuse. En Bohême et en Pologne, c'est-à-dire, sur les confins du territoire slave, on a vu s'introduire avec la civilisation de l'Europe et surtout celle de l'Allemagne, le scepticisme religieux. On sait qu'en Bohême, les Hussites ont formé une secte particulière du protestantisme; mais il est à présumer que la propagation rapide de leurs opinions a été favorisée par d'anciennes traditions, qui rappelaient le culte national, établi par Saint-Cyrille, et l'usage de la communion sous les deux espèces. En Pologne, le protestantisme a été adopté par une partie de la noblesse qui s'était approprié la civilisation européenne. Quant à la Russie, elle n'a accueilli que quelque doctrines gnostiques venues de l'Orient et qui, comme nous l'avons mentionné ailleurs, ont été singulièrement développées par la secte des *Doukhoborzi.* Du reste ces sectes comptent peu de partisans en Russie.

Les *Staroverzi* qui se sont séparés, par un schisme, de l'église russe, et qui sont très nombreux, ne constituent pas, à proprement parler, une secte. Le fait seul de leur existence ainsi que toute leur manière d'être, démontre clairement la façon particulière à la race slave, de réaliser l'idée chrétienne. Suivant la doctrine de l'église catholique, on peut être un bon et vrai chrétien,

si même la raison, l'esprit, l'intelligence, soit par défaut de moyens (en descendant l'échelle des êtres intelligents jusqu'aux crétins) soit par défaut d'instruction, n'a rien saisi ni compris des dogmes particuliers de la religion. *) L'obéissance humble et dévouée au Christ et à son église, la résolution de leur être fidèle jusqu'à la mort, l'amour qui se réalise dans les bonnes œuvres envers le prochain, caractérisent et signalent seuls le véritable chrétien. Tel est le christianisme, que l'on trouve pratiqué par les *Staroverzi*; ils sont, comme tout le peuple russe en général, fidèles, humbles, obéissants, charitables. Ils ne savent presque rien des dogmes particuliers de leur religion; mais ils sont obéissants et scrupuleux dans l'observance de tous les préceptes de l'église. La moindre cérémonie leur paraît sacrée et n'admettant aucune altération. Ce n'est pas par suite d'une divergence dans les dogmes qu'ils se sont séparés de l'église régnante, mais à cause de quelques cérémonies et pratiques que nous autres, amis du raisonnement, nous regardons comme insignifiantes; par exemple, on s'est divisé sur la question de savoir, s'il fallait faire le signe de la croix avec le pouce et les deux premiers ou les trois derniers doigts de la main, etc. Certes, selon l'esprit du christianisme slave, les *Staroverzi* ont parfaitement raison. Ils s'attachent avec une foi inflexible aux anciennes traditions et n'attribuent à personne, pas même au clergé pris dans son ensemble, le droit de modifier quoi que ce soit dans

---

*) L'église dit: Le signe de la croix accompagné de la formule: au nom du père, du fils et du Saint-Esprit, constitue une profession complète de foi catholique. Toutes les autres explications des dogmes données dans le symbole Nycéen et dans les autres jusqu'à celui de Trente, n'ont été extorquées dans l'église que malgré elle dans sa lutte contre les hérétiques. On a pu être chrétien avant l'émanation de ces symboles, on peut donc l'être sans eux. Le sentiment intime de l'existence de Dieu, la soumission absolue au Christ et à l'église, en un mot la foi aveugle (du charbonnier) honnie de nos sceptiques, suffit pour faire un chrétien catholique.

les institutions traditionnelles. Il n'est donc pas permis de les regarder comme une secte; bien loin d'être des novateurs, ils ne sont que les représentants de l'ancien catholicisme slave. Du reste cela n'exclut pas que leurs chefs qui souvent ont joui d'une certaine éducation, ne se laissent guider parfois soit par des vues d'intérêt personnel, soit par des passions fanatiques.

Les *Staroverzi* fournissent encore la preuve que la réconciliation de l'église russe avec le Saint-siége rencontre des difficultés sérieuses et graves. Ce n'est pas la différence des dogmes qui tient l'église slave séparée de celle de Rome: il ne serait pas trop difficile d'opérer une entente à l'égard de ces matières et même au sujet de la reconnaissance du pape, si le Saint-siége se contentait, comme il le peut, de voir Rome reconnue comme *centrum unitatis*. Mais ce qui présente des difficultés plus importantes, c'est qu'il s'agirait de reconnaître la légitimité des droits du culte latin, des cérémonies, des fêtes et des Saints de l'église romaine etc. Si l'église russe ne parvient pas à rallier les *Staroverzi*, comment l'église de Rome réussira-t-elle à s'incorporer de nouveau l'église slave. Et cependant suivant une prophétie ancienne, cet événement doit s'accomplir un jour. Ce serait certainement une issue déplorable, pour l'église latine, si les nations romanes et germaines s'engouffraient si profondément dans l'abîme de l'anarchie et de l'antichristianisme, que la papauté se vît contrainte de se réfugier parmi les peuples slaves. Alors le rêve des *panslavistes* serait réalisé, et après la chute des peuples germaniques, les Slaves deviendraient le centre de la civilisation et de l'histoire universelle!

Aujourd'hui l'église russe est, à proprement parler, l'église orientale; en général le nom d'église grecque est tout-à-fait impropre dans les circonstances actuelles. Depuis longtemps Constantinople et les Grecs ne forment plus le centre de l'église orientale. Plus de soixante millions de Slaves forment la partie essentielle de ses

élémens, tandis que les Grecs n'y sont représentés que par six millions, auxquels il faut ajouter encore quelques millions provenant des peuplades voisines. En outre l'église orientale de nos jours ne porte plus l'empreinte du caractère grec. L'ancienne église grecque avec ses subtilités et ses controverses éternelles, avec ses sectes innombrables a péri depuis longtemps, et celle d'aujourd'hui ne vit plus qu'à demi. On trouve encore parfois dans les couvents quelques savans théologiens, mais ils sont sans la moindre influence sur le peuple. Les aspirations savantes des théologiens d'Athènes se ressentent de l'influence du protestantisme.

Ce n'est que par une piété traditionnelle, qui se rattache à l'époque où le christianisme leur vint de Constantinople, que les Slaves d'Orient ont une grande vénération pour le patriarcat de Constantinople; toutefois ce dernier est depuis longtemps sans influence marquée, soit sur les Slaves russes, soit sur ceux de l'Autriche. L'église russe, nous l'avons dit, est le centre de l'église orientale. Ce ne sont plus Rome et Constantinople qui se trouvent en présence, mais le rocher de Saint-Pierre à Rome et Saint-Pétersbourg sur la Néva!

Depuis vingt à trente ans le clergé russe s'est livré avec ardeur aux études savantes, et montre deux tendances qui sont appelées à se combattre un jour. Les uns s'adonnent avec beaucoup de zèle à l'étude de la patristique; cette tendance, digne des plus grands éloges, semble destinée à fortifier le principe catholique et à préparer la réconciliation avec le siége de Rome. Il paraît que cette tendance prévaut dans les académies théologiques. Les partisans de la seconde tendance cherchent le salut dans l'étude de la théologie occidentale, mais moins dans celle de la théologie scholastique ou de la théologie catholique moderne (qu'ils repoussent plutôt avec aversion et même avec une haine aveugle), que dans celle de la théologie moderne du protestantisme, en s'arrêtant presque toujours à l'école de Schleier-

macher. Ces théologiens n'oseront pas avouer que leur tendance doit saper tout le système des dogmes catholiques; cependant nous avons déjà trouvé quelques ecclésiastiques russes qui, sur notre observation que les dogmes de l'église catholique romaine et ceux de l'église catholique russe étaient au fond identiques, nous firent une vive opposition, en soutenant que la messe n'était qu'une liturgie, que quant à la doctrine de la sainte cène, on pourrait la mettre en rapport avec l'opinion de Luther ou même de l'église réformée qui n'admet que la présence spirituelle du Christ etc.

De pareilles opinions ont trouvé accès dans les classes supérieures de la société; les opinions protestantes y ont été introduites par les Allemands; les idées rationalistes de l'Encyclopédie sont dues aux gouverneurs et aux gouvernantes d'origine française. Beaucoup de personnes, par l'influence de ces idées, sont entraînées à l'athéisme; mais toutes conservent ostensiblement le respect pour les cérémonies du culte russe, en observent tous les usages et toutes les fêtes, se signent de la croix etc. Le culte de l'Eglise est pour eux un culte national pour lequel ils continuent à éprouver du respect et de l'affection, quand même il ne croient plus à sa valeur religieuse et mystique.

Ce miasme de l'Europe occidentale n'a pas encore infecté le cœur du peuple russe, dont la foi énergique et naïve ne se laisse pas facilement ébranler. Il se soumet aux nobles, formés sur le modèle étranger, comme à ses seigneurs, mais il ne leur accorde pas la moindre influence sur sa vie intérieure et surtout sur sa vie religieuse. Le clergé aussi n'a pas, en Russie, l'influence et la position dont il jouit dans d'autres pays. Les prêtres russes, comme représentans du culte et comme dispensateurs des saints sacremens sont l'objet d'une profonde vénération, mais ils n'ont pas encore été les instituteurs du peuple. Ce que nous appelons la sollicitude pastorale n'est guère pratiqué par le clergé russe;

et pourtant c'est là un besoin incontestable. Le peuple russe n'a pas besoin d'une explication spéciale des dogmes et de la réfutation des opinions erronées, parce qu'il n'aspire pas à la science religieuse; on commettrait un véritable tort si l'on s'avisait de troubler ces âmes candides par de telles subtilités. Les sermons d'une tendance pareille font peu d'impression sur les Russes, dont le sentiment religieux est animé et véritablement édifié par les cérémonies solennelles et le mystère sublime de la messe. Le peuple russe aurait besoin d'être éclairé sur les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, en un mot sur les questions morales, mais le clergé ne fait pas assez pour répondre à ce besoin urgent. Ce qui prouve que l'influence spirituelle du clergé russe n'est que très faible, c'est que les sectes ne sont jamais sorties du sein de l'ordre ecclésiastique. Dans la plus spirituelle et la plus intéressante de toutes les sectes russes, nous voulons parler de celle des *Doukhoborzi*, on ne trouve ni prêtres ni nobles, ni employés. Il est vrai que quelques prêtres ont pris part au schisme des *Staroverzi*, mais jusqu'ici ils ne se sont pas trouvés à la tête de ces schismatiques *).

*) Le troisième volume de l'édition française de cet ouvrage paraît un an plus tard que le volume correspondant de l'édition allemande. Dans l'intervalle, des jugemens différens se sont fait entendre sur ce livre. Aussi l'auteur a-t-il reçu de plusieurs personnes des rectifications qui, en partie, sont d'un caractère semi-officiel, comme p. ex. celles qui ont trait à l'organisation militaire. Toutes ces rectifications ont été intercalées dans les endroits convenables de l'édition française. En outre, l'auteur a trouvé l'occasion de s'entretenir avec des ecclésiastiques russes sur la situation actuelle de l'église en Russie. C'est à la suite de ces conversations qu'il a cru devoir modifier quelques détails du présent chapitre. Enfin il doit à une personne très compétente et éminemment versée dans les affaires religieuses de la Russie les notes suivantes, qu'il reproduit en entier, parce que, bien que contraires aux observations de l'auteur, elles portent l'empreinte d'une conviction sérieuse et d'une appréciation spirituelle:

Nous avons désigné plus haut la position de l'empereur de Russie, vis-à-vis du peuple russe, comme celle

„L'organisation extérieure, sous le rapport de laquelle l'Europe occidentale a dévancé la Russie, a aussi imprimé son sceau aux institutions ecclésiastiques de la première. De là, la différence relevée ici par l'auteur, entre les actes des ministres de l'Eglise dans le reste de l'Europe et en Russie, différence qui n'est guère qu'extérieure. Ce qui en Russie se fait spontanément et sans apprêt, suivant la circonstance, dans des formes qui sont souvent d'une simplicité extrême et même grossières, est revêtu dans les autres pays de l'Europe de formes déterminées et porte une dénomination spéciale. La charité et la philanthropie se manifestent en Russie sous milles faces diverses; mais Lacordaire ne peut point le reconnaître, parce que, comme il dit, la Russie n'a pas produit une seule soeur de charité, sans doute sous la forme et les habits, dont il est habitué à les voir revêtues en France. La même observation pourrait être faite au sujet de la sollicitude spirituelle des pasteurs; elle est imperceptible à l'oeil de celui qui cherche dans notre Eglise les formes reçues dans l'Occident. Jadis les prêtres russes, à défaut d'une éducation littéraire suffisante, ne prononçaient que rarement, il est vrai, des sermons de leur propre composition, mais en revanche ils fesaient lecture à leurs ouailles des oraisons des Saints-Pères, ainsi que des légendes des Saints, pour leur offrir des exemples dignes à suivre, et d'ailleurs le peuple n'a jamais été privé du bonheur d'entendre journellement la parole de Dieu dans une langue qui lui est intelligible.

L'exemple édifiant des pieux vieillards, reclus dans les couvens, et qui de tout temps ont joui d'une grande vénération en Russie, a beaucoup contribué aussi à l'affermissement de la foi et de la morale parmi le peuple. L'auteur se trompe également, en avançant qu'aujourd'hui encore le clergé ne satisfait pas au besoin du peuple d'entendre des instructions morales. Bien qu'on ne puisse pas dire que des sermons soient toujours tenus dans les Eglises, et surtout dans celles des villages, ceux qui se prononcent portent de préférence un caractère moral, tandis que les prônes dogmatiques (en leur donnant, du reste, une tendance également adaptée à la vie morale) n'ont commencé au fond que depuis la récente institution, dans les églises, des instructions cathéchétiques, répandues actuellement dans tous les diocèses, et introduites même au Kamtschatka.

C'est un fait qui doit faire honneur au clergé et non servir à prouver son manque d'influence sur le peuple, que les sectes n'aient

d'un chef de race et d'un père. Mais le Czar national des Russes, en sa qualité de grand-prince de Moscou, est entré dans la famille des rois de l'Europe. Déjà Ivan-le-Terrible réclama des honneurs supérieurs à ceux de la royauté. Pierre-le-Grand prit le titre d'empereur, qui aujourd'hui est généralement reconnu. Cependant ces faits ne renferment pas la création d'une dignité nouvelle; on ne tendait plutôt qu'à proclamer par-là le rétablissement de l'ancien empire byzantin. De même que l'ancienne Rome et l'empire d'Occident furent rétablis plusieurs siècles après leur chute par Charlemagne, qui en transmit la couronne aux rois allemands, de même l'empire d'Orient devait être restauré et voir sa couronne impériale passer aux souverains russes, aux Czars. De même que l'église d'Occident avait trouvé son centre de gravité dans les peuples romano-germaniques, de même celui de l'église d'Orient s'inclina vers la race slave et particulièrement vers la nation russe. Cette position n'a pas été réclamée d'une manière formelle, mais on l'a suffisamment indiquée en adoptant l'aigle romaine à double tête comme sceau de l'Empire, en se posant comme protecteur de toute l'église d'O-

---

jamais surgi de son sein. Du reste, les sectes créées par des idées et des hommes étrangers à l'Eglise, les sectes importées du dehors, comme p. ex. celle des Doukhoborzi sont peu considérables, tandis que le schisme principal qui n'est également pas sorti du sein du clergé, est la suite de l'attachement inné des Russes aux traditions de leurs pères, sentiment que les premiers fauteurs du schisme ont exploité avec succès dans une affaire aussi grave que l'était la correction des livres, opération qui, il faut l'avouer, aurait exigé plus de circonspection et de graduation.

Si finalement il n'y a dans la secte des Doukhoborzi ni prêtres, ni nobles, ni employés, la seule chose qu'on puisse en conclure, c'est que, en dépit du caractère remarquable de cette secte, elle a toujours inspiré de la répugnance aux classes civilisées, et n'a pu faire de prosélytes que parmi les esprits ignares, et cela encore, non au coeur de l'Empire, mais plutôt sur les limites de la population russe proprement dite."

rient, etc. Il est impossible de nier que la situation actuelle de l'Europe est telle, que l'empire russe représente réellement l'Empire d'Orient.

Il y a surtout un point à l'égard duquel l'empereur russe ressemble absolument aux anciens empereurs romains, c'est dans sa position vis-à-vis de l'église. Il n'en est pas seulement le protecteur et le patron, comme l'étaient les empereurs allemands du moyen-âge, mais il est encore le chef séculier de son église, comme l'étaient les anciens empereurs romains, malgré l'opposition des papes. Bien que l'empereur actuel ne se mêle pas des affaires purement religieuses, son influence sur l'église russe est infiniment plus grande que ne l'a jamais été celle d'un empereur allemand.

Tout esprit impartial doit convenir que la suprématie du pouvoir séculier sur l'église, a été très favorable à l'organisation intérieure comme à la tranquillité de la Russie. Il n'y a qu'une papauté indépendante qui puisse assurer le développement libre et large de l'Eglise; un pareil centre d'unité qui soit de force à régulariser et à rectifier le mouvement des esprits, ne saurait être dignement remplacé par un simple patriarcat qui conduit nécessairement à l'immobilité et à la stagnation, comme le prouve l'exemple des quatre patriarcats d'Orient. L'abolition du patriarcat nous apparaît comme le plus grand bonheur qui ait pu arriver à la Russie. Toutes les réformes réelles dans l'organisation de l'Eglise comme dans l'instruction du clergé et du peuple, sont dues au pouvoir séculier, aux empereurs, et l'on ne voit aucune trace de ces réformes dans les quatre autres patriarcats de l'église d'Orient.

Nous allons examiner à présent la position que la Russie occupe dans la grande famille des nations de

l'Europe et la politique qui lui est assignée par cette position vis-à-vis des autres états.

Quant à son origine et à son accroissement, la Russie offre quelques points de comparaison avec l'ancienne Rome. Ainsi que cette dernière, la Russie, faible et obscure à son début, s'est agrandie d'une manière lente, mais continuelle. Cependant la tradition romaine commence avec deux frères qui, de concert avec leurs compagnons, élèvent une ville et fondent un petit royaume, tandis que l'histoire russe parle dans son origine d'un peuple qui, se voyant dans l'impossibilité de maintenir l'ordre chez lui, et sentant le besoin d'une autorité suprême, appela un chef étranger et sa suite pour se soumettre à sa domination. Bientôt après, toutes les tribus alliées se réunirent sous le même gouvernement, dont l'autorité, après cent vingt ans, s'étendait sur un territoire très vaste, bien que faiblement peuplé. La Russie adopta le christianisme et entra dès la fin du dixième siècle dans la famille des Etats chrétiens de l'Europe. Cependant des divisions brisèrent la force du pays, qui succomba aux invasions des Mongols et des Tatares. Pendant plus de deux siècles la Russie gémit sous le joug de ces barbares; mais ce qui prouve la vigueur indélébile de ce peuple, c'est qu'au lieu de périr comme état et comme société, et de se dissoudre, il parvint au milieu de l'oppression et de la misère à constituer son unité nationale. Ce fut la religion, à laquelle tout le peuple resta attachée, avec un dévouement sans bornes, qui devint pour ce peuple un lien commun et un centre d'unité. Heureusement les Tatares ne surent pas organiser leurs conquêtes. Ils pillèrent les Russes, mais ils leur laissèrent leurs mœurs et leurs habitudes, ils ne se mêlèrent point à eux, et réveillèrent, par un traitement brutal et humiliant, l'énergie du peuple soumis; enfin, au lieu de faciliter et de maintenir la division du territoire, ils fortifièrent le sentiment de l'u-

nité nationale en favorisant la réunion de petites principautés sous le sceptre du Grand-Prince. Alors les événemens changèrent de face; la Russie devint assez forte, non-seulement pour secouer le joug des Tatares, mais encore pour soumettre à son tour les Etats de ces derniers. Immédiatement après la chute de l'empire d'Orient (1453), la Russie recouvra sa position d'Etat indépendant (1472).

Depuis cette époque, la Russie s'est élevée lentement, mais continuellement et sans faire de pas rétrogrades jusqu'à sa hauteur actuelle; elle semble être parvenue à l'apogée de sa puissance extérieure, mais non à celle de son développement intérieur.

Quand les Romains eurent atteint au comble de leur grandeur, leurs mœurs commencèrent déjà à se dépraver; le luxe et la volupté l'emportèrent sur le sentiment religieux et le patriotisme. Néanmoins les Romains se maintinrent encore pendant des siècles à la tête du monde.

Aussi la Russie paraît-elle appelée à voir durer longtemps encore sa puissance, attendu que le peuple russe, bien différent des Romains du temps d'Auguste, montre encore toutes les qualités d'une nature primitive et d'une jeunesse vigoureuse, à savoir l'attachement à la famille et à la commune, l'hospitalité, la charité, la libéralité, un dévouement et une patience extraordinaires, des forces physiques exercées et corroborées par les intempéries du climat et des privations de tout genre, une foi vive, inaltérable et toute naïve, un respect profond pour l'autorité religieuse et séculière, un ardent patriotisme et la conscience inébranlable de sa force et de sa grandeur.

Les conquêtes de la Russie peuvent être rangées en trois catégories, appartenant à trois périodes différentes. La première catégorie comprend les conquêtes que la tribu principale des Russes fit sous la conduite de ses princes pour consolider l'unité nationale. Ces conquêtes appartiennent à la période la plus reculée où les grands-princes de Kieff, et plus tard ceux de Moscou, réunirent les districts habités par les tribus russes pour les incorporer dans l'Etat principal. C'est dans un but analogue que, dans les temps modernes, la Russie a soumis ou reconquis certaines provinces très importantes; telles que l'Ukraine, la Russie-Blanche, la Petite-Russie et certaines parties de la Russie-Rouge.

Nous plaçons dans la seconde catégorie les conquêtes que le peuple russe a réalisées, poussé par le sentiment instinctif de sa mission providentielle. C'est dans cette même classe qu'il faut ranger les guerres qui ont été faites pour assurer le triomphe des intérêts les plus élevés de l'humanité, par exemple les guerres que Charlemagne fit aux Saxons pour les convertir au christianisme, les croisades, les guerres de l'ordre teutonique en Prusse, etc. Pour ce qui concerne les Russes, il faut comprendre sous cette seconde catégorie les conquêtes qu'ils effectuèrent pour étendre leur empire jusqu'au rivage de la mer. Elles leur étaient indispensables pour arriver à la position qui leur avait été assignée par l'histoire universelle. Autrefois la Russie n'était qu'un vaste continent, séparé de toutes les mers et conséquemment de la civilisation occidentale. On sait que les voies maritimes sont celles qui offrent le plus de facilité à la propagation des idées civilisatrices. Pierre I$_{er}$, après avoir conquis les côtes de la mer Baltique, y chercha un point solide d'où il pût, comme un autre Archimède, soulever l'ancienne Russie, plongée dans les préjugés et dans l'immobilité, pour la mettre au niveau des autres pays de l'Europe. La conquête des côtes de la mer Noire et de la Crimée fut encore un acte de juste ven-

geance contre les Tatares, qui pendant longtemps avaient tenu la Russie sous leur joug de fer.

L'occupation de la Sibérie ne peut guère être qualifiée de conquête, attendu que la Sibérie n'était qu'une *res nullius*. Les tribus sauvages de chasseurs qui l'habitaient, n'avaient pas d'institution politique et ne se regardaient pas comme les propriétaires du pays. La Russie ne les dérange nullement; mais peu-à-peu elle introduit le christianisme et la civilisation dans ces vastes déserts.

La troisième catégorie comprend les conquêtes motivées par des intérêts politiques. On a soumis et partagé la Pologne, parce que ce pays, fort et indépendant, était un voisin trop redoutable, et que sans puissance indépendante, il pouvait servir à un ennemi extérieur de point d'appui pour une invasion en Russie, comme Napoléon en a fourni la preuve. On conquit la Finlande pour assurer la position de St.-Pétersbourg et pour dominer dans l'intérêt de la flotte le golfe de Finlande. On occupa les provinces septentrionales de la Turquie jusqu'aux embouchures du Danube, pour empêcher qu'une autre puissance n'y prit position et pour tenir la clef de la Porte, quand un jour l'édifice fragile de la Turquie viendrait à crouler, et que ses voisins iraient s'en partager les débris. On a accepté la couronne de la Géorgie et soumis le Dagestan ainsi que l'Arménie, pour se rendre maître des montagnes qui protègent les frontières de la Russie, et pour être en position de menacer au besoin la Perse et l'Asie mineure. Enfin on a occupé quelques contrées de l'Amérique, voisines de la Sibérie, pour prendre pied dans la terre de l'avenir.

Si d'un côté, nous sommes d'avis que les deux premières catégories de conquêtes sont justifiées par la situation et la mission de la Russie, nous n'essaierons nullement de faire l'apologie des conquêtes de la troisième catégorie. Nous pourrions dire tout au plus que

l'Etat qui se sent pur de tout péché, jette la première pierre à la Russie.

Les deux premières catégories de conquêtes ont été très salutaires à la Russie, en la fortifiant et en l'agrandissant. A l'exception des provinces de la mer Baltique, les pays provenant des conquêtes de la seconde catégorie se sont complètement assimilés à la Russie. Les colonies venues de l'intérieur leur ont donné une population russe, en sorte que les contrées voisines de St. Pétersbourg et toute la Russie méridionale jadis habitées par les Tatares, ou traversées par leurs hordes nomades, se sont transformées en pays russe.

La troisième catégorie de conquêtes présente un tout autre caractère. C'est ici que nous constatons une différence essentielle entre l'ancien empire de Rome et celui de la Russie. Rome sut s'assimiler ses conquêtes en très peu de temps. Elle adopta les divinités des pays soumis, tout en y apportant ses propres Dieux et en identifiant les deux cultes, elle parvint à créer une espèce d'unité religieuse. La langue et les mœurs romaines s'introduisirent en peu de temps dans les provinces étrangères par des moyens que l'histoire n'explique pas encore suffisamment; le droit romain devint bientôt celui de tous les pays. Il est vrai que la civilisation de Rome était bien supérieure à celle des pays conquis, et qu'ordinairement une civilisation plus parfaite l'emporte sur celle qui l'est moins. La Grèce ne fut pas romanisée, parce que sa civilisation, supérieure à celle de Rome, exerça même une puissante influence sur les mœurs des vainqueurs. Si la jurisprudence romaine prévalut en Grèce, c'est que le droit romain était supérieur à tous les autres.

La situation de la Russie est bien différente. La Russie ne saurait communiquer aux pays conquis sa religion et son église, qui ont un caractère essentiellement national. L'église russe est en état de donner à une nation homogène une organisation forte et solide,

mais un peuple étranger devrait commencer par abandonner son caractère national et par adopter, sous tous les rapports, les mœurs russes pour subir l'influence de l'église d'Etat. (Nous en trouvons la preuve dans l'exemple des Mordwines, qui adoptèrent la langue et les mœurs de la Russie avant d'entrer dans l'église russe.) La langue et les mœurs de la Russie n'ont pu s'introduire dans aucun de ces pays soumis, ni en Finlande, ni dans les provinces de la mer Baltique, ni en Pologne, ni même en Géorgie, bien que cette dernière contrée ait la même religion et la même église que la Russie. (Toutefois elle n'a pas la liturgie slave, mais sa liturgie propre, dite géorgienne.) Les pays conquis par la Russie possèdent presque tous une civilisation supérieure à la sienne. Aussi ne sont-ils jamais devenus des provinces de l'Empire russe dans le sens romain du mot; ils restent des élémens étrangers, des pays affiliés. Le véritable Empire russe ne sera jamais que le pays habité par la nation russe et soumis à l'église russe.

La masse de la nation russe est trop forte et trop homogène pour permettre que d'autres nationalités, ayant des institutions particulières, forment avec elle une organisation politique, reposant sur le principe d'une alliance réciproque, comme cela s'est pratiqué en Autriche. Il en résulte que ces pays conquis, quels que soient les avantages matériels qu'ils apportent à la Russie, ne deviennent jamais des parties intégrantes de l'empire; bien loin d'augmenter la force réelle de la Russie, ils lui sont même parfois à charge. La Pologne et les pays du Caucase, au lieu d'accroître la puissance militaire de l'empire, occupent une armée russe chargée de les surveiller.

Le peuple romain, à toutes les époques de son histoire, se montre animé du désir des conquêtes; le peuple russe n'a aucune trace de ce sentiment; c'est un peuple éminemment pacifique et industrieux, brave, mais nullement belliqueux. Le soldat russe peut être

compté parmi les meilleurs soldats du monde, mais il n'est soldat qu'à contre-cœur.

Nous protestons de la manière la plus énergique contre l'opinion d'après laquelle la Russie serait appelée à conquérir un jour l'empire du monde et à fonder une monarchie universelle. Il est vrai qu'elle dispose de ressources immenses et que les chances lui sont favorables pour faire la conquête du monde, mais sa victoire amènerait sa ruine immédiate.

Si nous examinons par exemple l'Asie, la Russie, en tenant compte des conditions de climat, n'y trouverait à surmonter que des difficultés de terrain; les populations ne lui opposeraient nulle part une résistance sérieuse. Quelques districts isolés, tel que le pays des Tscherkesses, ne sont d'aucune importance quand il s'agit de la conquête du tout. — Vis-à-vis de l'Europe, la Russie occupe une position géographique très favorable aux exigences de la guerre. Elle peut étendre ses opérations sur une base assez large pour attaquer l'Europe dans toutes les directions (nous parlons de l'époque où le chemin de fer de St. Pétersbourg à Odessa sera achevé, ainsi que d'autres voies de communication actuellement projetées) et elle a en même temps une étendue territoriale si immense que toute armée d'invasion y serait nécessairement engloutie. La conquête de la Russie entière n'est généralement regardée que comme une chimére; mais il est tout aussi positif que la soumission de la moindre partie de la Russie ne pourrait jamais être assurée. Nous n'avons pas besoin de citer l'expédition de Napoléon; quiconque connaît le pays et la nation russe, sait que, même abstraction faite de l'hiver, les Français devaient être perdus. La Russie possède pour la guerre des ressources immenses, un matériel très complet, du fer et tous les autres métaux, de la laine, du cuir, du chanvre, du lin, du bois (même pour la construction des vaisseaux de guerre) etc. Mais, possède-t-elle le *nervus rerum geren-*

darum, de l'argent? — On pense généralement qu'aucune puissance de l'Europe n'est en état de faire une guerre sérieuse sans réaliser un emprunt. Eh bien! la Russie vient de faire sans emprunt une expédition, courte à la vérité mais très dispendieuse, en Hongrie. — Nous ne croyons pas, il est vrai, aux immenses trésors métalliques que l'on dit être entassés dans les souterrains de St. Pétersbourg, mais les ressources de l'empire russe sont incommensurables et en cas de besoin, ou sur une simple sommation de la part de l'empereur, ce peuple s'empresserait lui faire le sacrifice de son bien et de son sang. Enfin quant à l'armée russe, elle est plus nombreuse que celle d'aucun autre Etat.

Depuis l'époque de Catherine II on a toujours observé, que les premières armées que la Russie fesait entrer en campagne étaient relativement faibles de nombre, mais contrairement à ce que l'on remarque dans toutes les autres armées, plus la guerre se prolonge, plus la force numérique des troupes russes augmente. En 1812, quand il y allait de l'existence de l'empire, la Russie n'avait à opposer aux armées immenses de Napoléon que 200,000 hommes à peine, mais vers la fin de cette lutte mémorable, en 1815, la Russie montrait un effectif de 300,000 hommes, campés sur le sol étranger.

Depuis ce temps, toutes ces choses ont été complètement changées. Aujourd'hui la Russie possède réellement et non sur le papier, une armée plus forte que celle d'aucun autre Etat, armée qui toujours est prête à se battre et peut être concentrée avec une grande promptitude. Quand en 1849 la Russie, appelée au secours de l'Autriche, se décida d'entrer en Hongrie, on pensa en Europe, comme l'assuraient les journaux d'un ton railleur, que la Russie ne franchirait les frontières de la Hongrie qu'avec un effectif de 50,000 hommes au plus. En dépit de ces assertions elle mit sur pied une armée d'opération de 120,000 hommes et une réserve de 60,000, tous aussi complètement et aussi parfaite-

ment armés qu'on ne l'avait vu encore dans les derniers temps. Selon le témoignage unanime de tous ceux qui eurent occasion de voir ces troupes, elles étaient vigoureuses et aguerries, parfaitement disciplinées et pleines d'ardeur militaire. Et encore faut-il observer que ce n'était pas une guerre nationale; c'était une guerre purement politique, faite par ordre de l'empereur. Les Russes avaient beaucoup de sympathies pour les Magyars*) et autant d'antipathie pour les Allemands, dont ils devaient soutenir la cause, mais l'empereur l'avait ordonné, et l'armée se battit avec distinction.

Il nous paraît hors de doute, que la Russie, disposant d'une telle armée et de ressources inépuisables, aurait pu, en 1848, conquérir l'Europe d'un seul coup jusqu'aux bords du Rhin. La France, au prix des frontières du Rhin, aurait sans doute consenti à rester passive. La Prusse et l'Autriche étaient entièrement désorganisées, momentanément paralysées et menacées d'une dissolution complète. Les corps-francs et les orateurs fulminans de l'église de St. Paul à Francfort, auraient certainement pris la fuite à la vue du premier Cosaque.

Répétons-le: en 1848, la conquête de l'Europe aurait été facile à la Russie. Nous croyons que les chances sont à peu près les mêmes, si l'ordre social de l'Europe est incessamment ébranlé, et si les gouvernemens s'affaiblissent de plus en plus comme tout semble le présager, surtout si la France, la seconde puissance du continent, continue à être désorganisée par les répu-

*) Ce fut encore un symptôme de faiblesse du panslavisme. Les Magyars étaient les ennemis déclarés des Slaves; néanmoins les Russes sympathisèrent avec eux par antipathie commune pour les Allemands. Les antipathies des nations sont puissantes et durables; leurs sympathies ne le sont pas. — Le panslavisme n'est que la devise de quelques idéologues qui obéissent à l'impulsion des révolutionnaires. Les Slaves ne se portent entr'eux que très peu d'affection; mais ils ont tous la même antipathie pour les Allemands.

blicains et les socialistes.*) Mais toutes ces conquêtes étant effectuées, quelles en seront les conséquences? — Nous avons déjà dit plus haut que la Russie, contrairement à l'ancienne Rome, n'a pu s'assimiler que les peuples qui appartiennent à la même origine, au même idiome et surtout à la même religion. Toutes les autres conquêtes n'ont fait que paralyser sa force politique. Il n'est pas donné à la Russie de s'assimiler les pays civilisés de l'Europe, entre autres par la raison que la civilisation de ces derniers est supérieure à la sienne. Croit-on sérieusement qu'il serait possible à un souverain résidant à St. Pétersbourg, de gouverner Paris, Rome, Vienne et Berlin, c.-à-d. de gouverner d'une plaine faiblement peuplée, des pays habités par des populations nombreuses et industrieuses, traversés par des chaînes de montagnes élevées et entourés par la mer? La Russie serait obligée de désarmer les populations de ces pays et d'y laisser la plus grande partie de sa propre armée pour réprimer tout mouvement d'insurrection, ce qui réagirait d'une manière très nuisible sur les proportions de population de la Russie intérieure. Enfin il serait à craindre que l'armée russe ne fût infectée par le miasme de la contagion révolutionnaire.

La conquête de la Turquie Européenne présenterait un caractère bien différent. La population de ce pays se compose pour la plupart de Slaves, qui par le sang et par l'idiome sont étroitement alliés aux Russes et ce qui est plus important, appartiennent à la même église. Il est hors de doute que les Bulgares, les Bosniens et les Serviens s'assimileraient en peu de temps aux Russes. De même les Albanais chrétiens et les Grecs de la Turquie se confondraient bientôt avec les Russes, auxquels ils sont déjà liés par l'unité religieuse.

Cependant la Russie ne pourrait faire la conquête de la Turquie qu'après avoir soumis toute l'Europe.

*) Ceci est écrit en 1850.

Or, puisque la conquête de l'Europe comme nous l'avons vu, ne saurait être durable, la conquête de la Turquie appartient également au domaine des chimères. Tant qu'existe le système politique actuel de l'Europe (l'Autriche et la Prusse se sont depuis 1849 relevées de l'anarchie) les puissances ne souffriraient pas que la Russie prît seule possession de l'empire turc. Pour s'opposer à une pareille entreprise, l'Europe entière s'armerait, l'Angleterre à la tête, et ce serait avec cette dernière que la Russie aurait à soutenir une guerre à outrance. Quand même la Russie l'emporterait momentanément, une pareille conquête serait précaire et exposée à des attaques incessantes, tant qu'existeraient les autres puissances de l'Europe. La prudence défend à la Russie de hasarder un jeu si grave, dont les avantages seraient encore très problématiques, attendu que la nécessité de gouverner la Turquie d'un point aussi éloigné que St. Pétersbourg, déplacerait le centre de gravité de l'empire russe.

En revanche, le maintien de l'empire turc offre à la Russie des avantages considérables. L'unité d'origine et de religion, qui rattache à la Russie une grande partie des sujets de la Turquie, donne à cette première puissance une position tellement influente que, dans toutes les questions importantes, la Porte est obligée d'obéir à ses conseils. Tous les traités existants assurent à la Russie les plus grands avantages quant au développement de sa marine et de son commerce. Aussi la Porte comprend-elle que sa conservation, étant dans l'intérêt de son voisin, elle peut compter sur ce dernier comme sur un allié sûr et fidèle qui la protégera, non seulement contre l'ennemi étranger, mais encore contre la désorganisation intérieure. Pour citer un exemple à l'appui de notre opinion, nous n'avons qu'à rappeler l'époque où l'armée de Méhmet-Ali marcha sur Constantinople. Ce ne sera que quand un jour (et ce jour ne nous paraît pas encore prochain) l'empire turc pé-

rira par décomposition intérieure et qu'il sera question d'en partager les débris, que la Russie réclamera sa part du butin.

Depuis la chute de Napoléon, la passion des conquêtes n'est plus de mode. Le peuple russe ne montre pas une trace de cette passion, et son gouvernement a depuis vingt-cinq ans au moins fait preuve d'une modération à cet égard, qui doit surprendre les puissances de l'Europe. Après des victoires très décisives, remportées sur les Turcs et les Persans, la Russie n'a que légèrement modifié ses frontières, en rendant toutes les provinces conquises. Lors de l'affaire de Cracovie, bien loin de rien garder pour elle, elle a, pour ainsi dire, forcé l'Autriche de prendre possession de la ville et son territoire. Quand les Russes furent appelés au secours de la Turquie contre l'Egypte, et à celui de l'Autriche contre la Hongrie, les hommes d'Etat des estaminets ne furent pas les seuls à prédire que la Russie prendrait pied dans ces pays. *Quod non!* La Russie retira son armée après avoir concouru aux succès de son allié!

Quelle est dans le moment présent la politique naturelle de la Russie vis-à-vis de l'Europe? — Il est vrai que la Russie est essentiellement intéressée à ce que la révolution ne fasse pas trop de progrès et n'approche pas de ses frontières. Quoiqu'il ne soit pas à craindre que les doctrines révolutionnaires infectent le peuple russe lui-même, la contagion a déjà envahi la Pologne et pourrait très facilement gagner les pays affiliés, tels que la Finlande etc. La révolution étant victorieuse en Europe et ayant renversé tous les gouvernemens, la Russie ne pourrait pas rester indifférente en entendant le cri: „Tous les peuples ont déposé leurs rois; suivez cet exemple!“ Néanmoins, une saine politique recommande à la Russie de ne pas se mêler des affaires intérieures des Etats européens sans y être invitée. Elle a reçu sur ce point une leçon assez forte qu'elle n'oubliera pas de sitôt. Napoléon était à l'apogée de

sa puissance; les efforts que la Russie avait faits en 1805 et 1806 pour arrêter sa course victorieuse, avaient été infructueux; elle sembla se soumettre au nouvel ordre de choses et renonça même à son alliance avec l'Angleterre, le dernier soutien de la vieille Europe. Elle n'avait pas compris que pour une puissance révolutionnaire, comme l'était celle de Napoléon, une halte équivaut à une retraite. Aussi la Russie, malgré sa condescendance, se vit bientôt attaquée par le conquérant français. Ce ne fut qu'après la chute de Napoléon que l'empereur Alexandre prit la résolution de rétablir l'ancien système monarchique. Séduit par le succès de ses entreprises, l'empereur alla trop loin; au lieu de se borner à rétablir les anciennes limites des Etats, il intervint dans les affaires intérieures et dans les institutions politiques des nations. L'empereur Alexandre imposa aux Bourbons la charte de 1814; ce fut un malheur pour l'Europe et une faute, dont la Russie a ressenti les conséquences.

Il pourrait bien arriver que la Russie fût appelée une seconde fois à faire marcher ses armées, pour soutenir les monarchies de l'Europe dans leur lutte contre la révolution et l'anarchie. Commettra-t-elle les mêmes fautes qu'auparavant? non, assurément! Sa conduite dans l'affaire de la Hongrie prouve, qu'elle a compris les principes d'une saine politique et qu'elle est décidée à les pratiquer. Il ne faut pas penser que la Russie aime à intervenir dans une pareille lutte, poussée soit par l'amour de la guerre, soit par le désir des conquêtes; elle n'arrivera qu'à la dernière extrémité et jamais sans être appelée. La position imposante et sa puissance réelle offrent aux monarchies de l'Europe une espèce de soutien et d'assistance morale vis-à-vis de l'anarchie; mais elle n'accordera qu'au besoin des secours matériels de quelque importance, attendu qu'elle s'expose à sacrifier son argent et son sang sans avoir la certitude d'une indemnité quelconque, et à ne se voir

payée que d'ingratitude. Elle doit encore prendre garde à ne pas laisser ses armées séjourner trop longtemps dans des pays livrés à l'anarchie. Enfin ce serait une véritable folie si, après avoir dompté les révolutions, elle s'avisait d'intervenir dans les affaires intérieures et le développement politique des Etats. —

Nous n'avons point parlé jusqu'ici de la position que l'empire russe occupe vis-à-vis de l'Angleterre. Elle est d'une nature bien différente de celle qu'il occupe vis-à-vis des autres puissances de l'Europe, et nous allons en présenter un exposé succinct.

L'Angleterre est un état dont les institutions politiques semblent, quant à présent, plus solides et plus assurées que celles d'aucun autre état de l'Europe. Dans le moment actuel, c'est peut-être le seul état européen, dont la puissance politique soit de niveau avec celle de la Russie. Voilà pourquoi ces deux états s'observent avec des sentimens jaloux. Ils ont entr'eux des rapports innombrables et se trouvent en contact dans presque toutes les parties du monde; cependant ils sont placés à une telle distance l'un de l'autre, qu'il est difficile de dire sur quel point pourrait éclater entr'eux une collision décisive. La Russie ne saurait conquérir l'Angleterre, ni l'Angleterre la Russie; on peut bien se harceler et se battre, mais on ne peut pas se faire un grand mal. Une attitude hostile entre ces deux puissances, n'est nullement nécessaire; au contraire elles ont reçu de la providence une mission analogue, celle de propager le christianisme et la civilisation en Asie, la Russie par le continent et la Grande-Bretagne par la mer. Un jour elles devront s'y rencontrer, mais il n'est pas de rigueur que cette rencontre soit hostile.

Le christianisme de la race slave, tel qu'il se réalise dans l'église russe, ne sera jamais en état de se rallier soit l'église latine, soit le protestantisme, parce que ces deux derniers représentent un mouvement spirituel d'un ordre supérieur. Il en est tout autrement

quand l'église russe se trouve vis-à-vis des peuples de l'Asie. Non seulement les Slaves sont supérieurs à ces derniers par le degré de civilisation auquel ils sont parvenus, mais en outre les sentimens religieux, ont, suivant notre opinion, beaucoup plus de chances qu'aucun autre culte chrétien de trouver accès chez les peuples de l'Asie que caractérisent en même temps la sensualité et la vie contemplative. Il est donc à présumer que l'église russe, quand elle consacrera plus de zèle et de talent à la propagande de sa religion, ce qu'elle n'a pas fait jusqu'ici, fera faire au christianisme de grandes conquêtes dans l'intérieur de l'Asie. Les Anglais, sous ce rapport, se sont montrés complètement impuissans. Leurs missions ont fait des efforts immenses, mais stériles! Le protestantisme peut s'introduire chez des peuples déjà chrétiens, mais jamais chez des nations païennes ou musulmanes. C'est là un fait que l'expérience surtout constate en Asie. Tandis que les missions catholiques, malgré la modicité de leurs ressources, sont accueillis partout, les missions protestantes et principalement celles de l'Angleterre, qui disposent de tant de moyens, ne font presque pas de progrès.

Les deux nations se servent du commerce pour introduire en Asie les produits de leurs industries, et c'est par ce moyen qu'elles y font entrer les formes extérieures de notre civilisation moderne. Ainsi se modifient peu-à-peu les mœurs et les usages des peuples indigènes, pour frayer la voie aux grandes transformations politiques et religieuses qui doivent un jour s'accomplir dans l'intérieur de l'Asie.

Partout où se rencontrent les produits de l'industrie de l'Angleterre et ceux de la Russie, cette dernière a constamment le dessous; mais ces deux industries ne se trouvent guère en présence, parce qu'elle ne se font pas concurrence. La Russie est un pays civilisateur quant à l'Asie, mais non quant à l'Europe. Voilà pourquoi les produits ne parviennent qu'aux peuples de l'Asie

du nord et du centre, à ceux qui sont encore à l'état sauvage, ou à ceux, qui sont déchus de leur antique culture, c.-à-d. aux tribus de la Perse, de la Tatarie, de la Mongolie et de la Chine septentrionale. Les produits de l'industrie anglaise au contraire, infiniment supérieurs à ceux de la Russie trouvent leur écoulement dans les pays de l'Inde et de la Chine qui depuis un temps immémorial jouissent d'une certaine civilisation; là jamais les Russes ne pourront prétendre à une influence prépondérante, vu que leur supériorité n'est pas assez marquée. —

Avant de terminer ce chapitre, jetons encore un coup-d'œil sur la situation actuelle de la Russie et sur la politique qu'elle a adoptée depuis l'avénement au trône de l'empereur Nicolas. La politique des souverains précédents appartient à l'histoire, qui seule doit la juger. Elle ne pourrait rentrer dans le cadre de nos études que si par ses actes et son esprit général, elle exerçait encore une influence vive et puissante sur le temps présent. Or, cela n'est guère le cas. La politique actuelle de la Russie s'est, dans tous les points essentiels, affranchie du système antérieur dû tout particulièrement à l'impulsion de Catherine II et qui, en réalité, ne poursuit d'autres tendances que celles prescrites par la situation de la Russie et celles que, selon la conviction sincère mais non infaillible exigent les véritables intérêts matériels, intellectuels et moraux du pays et des peuples qui l'habitent.

Il est impossible de méconnaître que dans le moment actuel il s'opère au cœur de la Russie un mouvement marqué, qui tend à développer les forces matérielles et intellectuelles du pays, bien que le peuple ne s'intéresse à ces dernières, qu'en vue d'avantages matériels. Depuis l'époque de Catherine II, le gouvernement s'est appliqué à provoquer ce mouvement, et nous nous contentons de constater ici ce fait, sans examiner si dans le passé on a toujours agi avec la circonspection

et la prévoyance nécessaires. Dans les derniers vingt-cinq ans, ce mouvement a pris un essor immense par suite du nombre et du développement toujours croissants des fabriques. Le gouvernement a parfaitement apprécié l'importance et la portée de ce mouvement qu'il encourage à tous égards; mais il a compris en même temps que ce mouvement, pour prospérer, a essentiellement besoin de la paix à l'intérieur comme au dehors, de protection et d'encouragement en temps opportun, enfin d'une surveillance pleine de sollicitude. Le gouvernement a eu plusieurs motifs de provoquer, de développer et de favoriser ce mouvement économique et industriel; il a agi ainsi, tant pour assurer l'indépendance du pays et pour l'habituer à se passer des produits de l'étranger, que pour réveiller et animer les forces intellectuelles de la nation et surtout pour la mettre en état de remplir la mission, que lui a donnée la providence, de porter à l'orient la civilisation et peut-être un jour le christianisme. Or, la civilisation se communique d'une manière insensible mais sûre par la voie du commerce. Les produits de l'industrie occidentale et les autres objets que le commerce russe introduit et répand en Orient, modifient peu-à-peu les mœurs de ces pays, et fraient la route à l'entrée de la civilisation moderne.

En face de cette tendance du mouvement social de la nation russe, le gouvernement doit nécessairement pratiquer une politique de paix. Or, cette politique de paix a été maintenue dans les derniers vingt-cinq ans malgré quatre guerres sanglantes.

Examinons, à cet égard, la position de la Russie vis-à-vis des autres pays.

C'est vers la Turquie que l'attention de la Russie est appelée par une foule d'intérêts matériels et de sympathies morales. Or, c'est précisément vis-à-vis de ce pays que la Russie a absolument changé de politique. Pierre Ier et ses successeurs tendaient constamment à affaiblir la Porte. Catherine II songeant à anéantir l'em-

pire turc et à rétablir le trône chrétien de Constantinople, donna à son deuxième petit-fils le nom de Constantin.

La politique actuelle de la Russie fait au contraire tous ses efforts pour assurer et pour consolider l'existence de la Turquie. A cet égard la politique du gouvernement s'écarte même des sympathies naturelles du peuple, qui voit dans les sujets chrétiens de la Porte, ses frères opprimés et dans le patriarcat de Constantinople la métropole de sa religion.

Il est absolument faux, que la Russie ait provoqué ou favorisé l'insurrection de la Moldavie et de la Grèce. Quand les Turcs poussèrent leur fanatisme jusqu'à vouloir exterminer les chrétiens grecs et assassiner le patriarche de Constantinople, tout le peuple russe entra dans un état d'excitation auquel le gouvernement ne put résister. C'est alors que Wellington se rendit à St. Pétersbourg pour empêcher l'intervention exclusive de la Russie. On s'entendit sur les termes d'une coopération, à laquelle la France s'associa plus tard. Par suite de l'événement de Navarin en 1827, la guerre devint inévitable; cependant la provocation vint de la part de la Turquie. Au bout de deux ans, (1828 et 1829) la guerre fut terminée par la paix d'Andrinople. La Russie rendit presque toutes ses conquêtes, et depuis ce temps, la Turquie n'eut pas d'allié plus sûr et plus fidèle que son voisin du nord.

Quand en 1834, Ibrahim menaça Constantinople, le Czar, sur les instances du Sultan, envoya des troupes dans l'Asie mineure, en face de Constantinople et les retira aussitôt que leur but eut été atteint. Plus tard, il s'unit avec l'Autriche et l'Angleterre, (1841) pour repousser les prétentions de l'Egypte et pour empêcher l'établissement d'un empire arabe qui menaçait d'absorber la Turquie.

Quand, après l'expédition de Hongrie, les chefs des insurrections hongroises et polonaises se furent réfugiés en Turquie, les empereurs d'Autriche et de Russie en

réclamèrent l'extradition ou l'expulsion. La Porte refusa. Alors le Czar ne crut pas blesser l'honneur de la Russie en usant d'indulgence et en renonçant à une prétention d'ailleurs fort légitime. Certes l'occasion aurait été belle de s'emparer de Constantinople par un coup de main, et de mettre fin à l'empire des musulmans. Qui, en effet, aurait pu en empêcher la Russie? l'Europe, fortement ébranlée par l'anarchie, n'était pas en état d'intervenir en faveur de la Turquie. L'Autriche n'aurait eu ni l'intention, ni la force de s'opposer aux troupes russes, qui se trouvaient encore concentrées, et que la population chrétienne de la Turquie aurait accueillies comme des libérateurs. Quant à l'Angleterre, ses flottes n'auraient pu empêcher cette conquête.

Depuis l'avènement au trône de l'empereur actuel, quand la Russie a-t-elle adopté vis-à-vis de l'Europe une attitude conquérante, agressive, hostile ou seulement menaçante? Après l'insurrection de la Gallicie, elle occupa Cracovie, non pour garder cette ville, mais pour engager l'Autriche à l'incorporer dans ses Etats.

Quand en 1848, l'Europe révolutionnaire prêcha la croisade contre la Russie, quand dans toutes les assemblées populaires et les représentations nationales des Etats minimes de Lippe et de Meiningen, de Reuss et de Schleiz, les batailleurs de la tribune jetèrent leur défi à la Russie, quand tous les journaux de l'Europe l'accablèrent d'injures, de calomnies et de menaces, la Russie ne répondit par aucun signe de colère ou d'indignation. Elle garda un calme fier et imposant: „elle se tint à l'autre bord, observant les flots et le vent.“ —

Tous les intérêts moraux de la Russie sont tournés vers l'Europe. La nation russe appartient à l'Europe, puisqu'elle se trouve à la tête de la puissante race slave, qui occupe plus d'un tiers du territoire de l'Europe. Elle est membre de cette grande famille des nations chrétiennes de l'Europe qui représentent la civilisation moderne dans sa plus haute expression. La

Russie a emprunté sa civilisation et son organisation politique à l'Europe occidentale; mais ses intérêts matériels ne sont pas en jeu de ce côté. Elle n'apporte sur les marchés de l'Europe que des matières brutes; son industrie ne pourrait entrer en concurrence avec celle de l'Occident. Donc la Russie ne pourrait que conquérir, mais des conquêtes ne serviraient qu'à l'affaiblir. Il n'y a qu'un intérêt puissant que la Russie doit sauvegarder vis-à-vis de l'Europe; elle doit faire tous ses efforts pour appuyer et pour maintenir les principes du droit et de l'ordre existant, parceque ces principes sont la base morale de sa propre existence. Si cet ordre était renversé en Europe, si l'anarchie remportait une victoire décisive, elle pourrait exercer une influence incalculable sur la Russie.

En 1830 la Sainte-alliance fut brisée; la France renversa le principe de la légitimité; la Belgique suivit cet exemple; l'Autriche et la Prusse ne firent qu'une résistance molle. La Russie seule resta scrupuleusement fidèle au principe de la légitimité, adopté par conviction et sanctionné par des traités et des sermens. Elle ne voulut point reconnaître Louis Philippe et pour empêcher le démembrement des Pays-Bas, elle aurait même entrepris la guerre, si elle avait pu compter sur le concours de la Prusse et de l'Autriche. Elle s'est toujours tenue à distance du roi des Français, en dépit des avances de Louis Philippe, en dépit des sympathies incontestables qui existent entre les Russes et les Français, en dépit d'une foule d'intérêts matériels qui poussent vers une alliance entre les deux peuples. Jusqu'à ce jour, elle n'a pas encore de représentant en Espagne, parce qu'elle n'y reconnaît pas la légitimité du trône. Elle a rappelé ses représentans diplomatiques de la Belgique et de la Sardaigne, parceque des officiers parjures polonais avaient été accueillis dans les armées de ces deux pays; elle en a agi de même avec la Suisse, quand le parti radical, après avoir renversé les anciennes constitutions, s'y em-

para du pouvoir. Cette attitude loyale, prudente et fière a subi dans les quatre dernières années une épreuve bien grave. Eh bien! la politique russe n'a pas dévié d'une ligne de la voie qu'elle s'était tracée. Aujourd'hui l'Europe est en mesure de porter un jugement à cet égard. Nous voyons que la politique russe s'explique par la position de l'empire vis-à-vis de l'Europe; elle repose sur les véritables intérêts et les besoins du pays; elle répond aux sympathies de la nation russe, et s'est développée naturellement et conformément à ces principes; mais elle doit au caractère juste, loyal et inflexible de l'empereur, d'avoir toujours été comprise et énergiquement pratiquée. Ce n'est qu'en appréciant cette politique dans toute sa vérité et dans toute sa profondeur, qu'on parvient à comprendre pourquoi, contrairement à ce qui s'est passé dans le reste de l'Europe, les événemens récens n'ont servi qu'à resserrer les liens de confiance et d'affection qui existent entre le Czar et ses peuples. L'expédition même de Hongrie, qui n'était pas du tout populaire en Russie, n'a pas relâché ces liens, quand l'empereur déclara que c'était une guerre défensive contre l'anarchie, qui s'approchait des frontières de l'empire; que l'affranchissement de la Hongrie, amènerait nécessairement celui de la Pologne, et provoquerait une guerre qui menacerait l'existence de la Russie, les paroles de l'empereur trouvèrent dans le peuple pleine créance et confiance entière. C'est grace à cette attitude défensive et à ce caractère éminemment national, que le gouvernement russe à une époque où tout principe d'autorité est méconnu, voit son pouvoir plus fort et plus respecté que jamais.

Qui aurait pu empêcher la Russie, en 1848, de fondre sur l'Europe, de se rallier les restes des armées prussienne et autrichienne, d'écraser les démagogues de Francfort et de Turin, de venir en aides aux légitimistes en France, et de dicter à Paris la paix générale et le nouvel ordre de l'Europe? Du point de vue mili-

taire, une pareille entreprise ne pouvait guère rencontrer de difficultés.

Ou qui, lors de la désorganisation générale de l'Europe, aurait pu empêcher la Russie de s'emparer de toutes les provinces de la Pologne, de l'assentiment et même aux acclamations des polonais,*) d'écraser la Turquie et de la réorganiser en vue des intérêts slaves, et de préparer ainsi le grand empire universel du Panslavisme! Elle n'aurait eu qu'à agir à la Palmerston, à stimuler les passions populaires pour pêcher en eau trouble, à procéder par insinuations et par duplicité, à appuyer tantôt un gouvernement, tantôt la démagogie. L'affaire de Schleswig-Holstein aurait fourni la plus belle occasion et le meilleur prétexte.

Au lieu de cela, l'empereur n'a eu en vue, que les intérêts généraux, les grands intérêts de l'ordre, du droit existant, de la monarchie κατ' ἐξοχὴν. On peut même dire, qu'à ses yeux, ces intérêts généraux l'emportent sur les intérêts naturels, mais individuels et par là égoistes de la Russie. Selon l'ancien système de la confédération germanique, l'Autriche et la Prusse n'y avaient été admises qu'avec une partie de leurs possessions. Si la Russie avait eu un différend avec l'Autriche, p. ex. au sujet des embouchures du Danube, elle aurait pu lui faire la guerre et conquérir la Hongrie, la Gallicie etc. sans que la confédération germanique fût en

*) La réunion de toutes les provinces de l'ancienne Pologne sous son sceptre, est si peu dans les intentions du gouvernement russe actuel que nous croyons pouvoir soutenir, que la Russie n'accepterait pas aujourd'hui le Grand-Duché de Varsovie, si elle ne le possédait déjà. Les frontières naturelles de l'empire russe sont les pays de la peuplade russienne qui appartiennent au culte de l'église grecque. Il serait disposé à abandonner la Pologne à l'Autriche, à la Prusse ou à toute autre puissance; mais ce serait pour cette dernière une charge trop onéreuse et un véritable danger. D'un autre côté, on n'a pas besoin d'une grande expérience politique pour comprendre que la Russie ne peut tolérer à côté d'elle une Pologne forte et indépendante.

cause, et obligée d'intervenir dans cette affaire. Il en aurait été de même, si la Russie avait eu un conflit avec la Prusse au sujet des affaires polonaises. (On se rappelle qu'un cas pareil s'est présenté en 1848, où la Russie déclara qu'elle regarderait certaines éventualités comme un *casus-belli*). Néanmoins, en 1850 et 1851, la Russie a approuvé sans hésitation les projets de faire entrer toutes les possessions de l'Autriche et de la Prusse dans la confédération germanique. On assure même qu'elle a appuyé les démarches que le cabinet autrichien fit à cet égard, parce qu'elle crut rendre service au principe monarchique et aux intérêts généraux de l'Europe, en favorisant l'agrandissement de la confédération germanique qui aurait été puissante sans pouvoir adopter un caractère agressif et conquérant, et qui, contenant une population de 70 millions d'hommes aurait opposé une digue insurmontable à toutes les prétentions possibles soit de la France, soit de la Russie. — Nous n'appartenons pas à la catégorie des hommes qui aiment à louer sans bornes et quelquefois sans motif; mais c'est faire acte de justice que de reconnaître la grandeur de la politique russe tant de fois et si gratuitement calomniée. Examinons d'un autre côté la politique adoptée par l'Angleterre et la France dans la même affaire. Elles protestèrent contre l'agrandissement de la confédération, semèrent partout la discorde et employèrent toutes sortes d'intrigues pour éveiller la défiance des petites cours. Et par quels motifs? La France ne touche guère par ses frontières aux deux grandes puissances germaniques, attendu que la frontière peu étendue de la province rhénane est regardée comme une frontière de la confédération; mais elle envie à l'empire autrichien l'influence qu'il exerce en Italie, où elle voudrait elle-même jouer le rôle prédominant. Or, elle espère bien venir à bout de l'Autriche seule, mais si cette puissance était soutenue par toute la confédération germanique, la guerre serait trop dangereuse et la France

serait obligée de réprimer tous ses désirs de conquête. Les motifs qui ont déterminé l'Angleterre à faire sa protestation sont encore plus futiles; ils découlent de la politique mesquine d'une nation de commerçans, craignant de voir une si grande association d'états se mettre un jour d'accord sur des mesures communes par rapport au système commercial et douanier.

Quelle est à présent l'attitude de la Russie vis-à-vis des autres états de l'Europe? Elle entretient des rapports de bon voisinage avec la Suède. Elle a protégé le Danemarc, quand en 1848, l'Allemagne révolutionnaire attaqua ce pays, qui paraissait assez faible pour lui promettre un triomphe facile. Elle conserve à la Hollande une amitié constante et éprouvée. Elle se tient par système, éloignée de la Belgique, de l'Espagne, de la Sardaigne, et de la Suisse, sans toutefois irriter ou insulter ces pays. Elle couvre d'une main protectrice le reste de l'Italie et la Grèce, sans en exiger pour récompense soit des services, soit des actes de soumission. Quant à ce qui concerne la France, l'Empereur a ouvertement déclaré, qu'une monarchie constitutionnelle et quasi-légitime lui fesait horreur, parce qu'elle n'est au fond qu'un mensonge politique, mais qu'il ne refuserait pas d'entretenir des relations franches et même amicales avec une république. Voilà pourquoi il prête son appui moral à tout gouvernement en France qui tend à faire respecter l'ordre, comme Cavaignac et plus tard Louis Napoléon.

Examinons au contraire la politique de l'Angleterre, surtout celle qu'elle a pratiquée sous la direction de Lord Palmerston. Partout nous avons vu le noble lord pêcher en eau trouble. Il ne connaît que les mesquins intérêts de boutiquiers et c'est à cette politique égoïste qu'il sacrifie tout, droiture, principes, probité et honneur. On a dit qu'au fond du coeur, il est dévoué aux principes du radicalisme absolu. Nous ne lui ferons pas l'honneur d'admettre cette hypothèse. Il ne soutient les

machinations du radicalisme qu'à l'étranger parce qu'ils poussent à l'anarchie et paralysent les forces politiques des pays. Quand elles ont ruiné l'industrie indigène, l'Angleterre voit se multiplier les bénéfices de son commerce. Le noble lord ne tient pas à avoir la justice de son côté. Il se fonde sur les prétentions insignifiantes et souvent peu justifiées de quelques commerçans anglais, pour user de mesures brutales et violentes contre des pays faibles et sans défense. Quand il se trouve vis-à-vis des Etats-Unis de l'Amérique, qui lui montrent constamment une attitude présomptueuse et provocante, il fait toujours la patte de velours et ne risque que des objections trés modérées*). En revanche il prend pied dans l'Italie, ce pays infortuné et déchiré par la révolution et le socialisme. Il exploite la Sardaigne en faveur de l'industrie anglaise. Il est l'auteur ou le protecteur d'intrigues et de machinations révolutionnaires

---

*) Pourquoi cette douceur vis-à-vis de frère Jonathan, qui n'est rien moins que poli. Tous les hommes compétens savent que la puissance maritime des Etats-Unis est si insignifiante, qu'elle ne saurait se mesurer à peine avec celle de la Hollande, qu'en cas de guerre les flottes anglaises suffiraient pour mettre en cendres presque toutes les villes maritimes de ces Etats, qu'enfin une armée disciplinée de cinquante mille hommes pourrait traverser le vaste territoire de l'Amérique sans rencontrer une armée en état de livrer bataille ou toute autre résistance sérieuse. Il est vrai qu'il est tout aussi impossible de garder la conquête de l'Amérique que celle de la Russie contre le gré des populations; la résistance passive y serait d'une force immense. Mais on pourrait renverser le gouvernement et l'Amérique tomberait en pièces, parce qu'elle ne forme pas un tout homogène comme la Russie. La question des esclaves suffirait pour dissoudre la confédération des Etats-Unis, si l'Angleterre voulait sérieusement appuyer la cause des noirs. Cependant il y a beaucoup de raisons qui s'y opposent. Tous les grands établissemens industriels, les chemins de fer de l'Amérique etc. ont été créés par les capitalistes anglais. La chute du gouvernement et le démembrement de l'Union, en ruinant l'industrie et les finances de l'Amérique, entraîneraient la banqueroute de l'Angleterre. On préfère donc souffrir toutes les incartades de cet enfant étourdi, dont le châtiment coûterait trop cher.

en Sicile, à Naples, dans les Etats romains et en Toscane. Il a favorisé l'insurrection de la Hongrie pour affaiblir l'Autriche; il accorde sa haute protection à la Suisse, afin d'y maintenir un foyer d'anarchie pour toute l'Europe. Et les mesures brutales contre la Grèce faible et appauvrie, n'auraient-elles pas dû arracher un cri d'indignation à toute cette Angleterre qui se vante si fort de ses sentiments généreux? Au lieu de cela, la *city* se frotta les mains de plaisir et les *torys* ne hasardèrent qu'un faible essai de blâme, après que la France et la Russie eurent déjà flétri une pareille politique d'une manière franche et énergique. —

De même que nous avons expliqué ci-dessus comment les intérêts moraux de la Russie sont de préférence tournés vers l'Europe, de même aussi nous voulons maintenant expliquer comment ses intérêts matériels sont, pour la plupart, tournés vers l'Asie. On doit ici considérer sa position sur la limite entre l'Europe et l'Asie, comme une vraie mission providentielle, qui la met en état de transporter en Asie d'abord la civilisation de l'Europe, et plus tard peut-être le christianisme; non par la voie des conquêtes, mais par celle de l'humanité, de la sociabilité, des transactions, du commerce! De plus en plus le centre de gravité de l'empire incline vers l'Est et le Sud-Est. La grande foire de Nijni-Novgorod aura bientôt une plus grande importance pour la Russie que le commerce avec toute l'Europe.

Depuis tantôt un siècle, le courant d'une puissante colonisation va de l'Ouest et du Nord-Ouest à l'Est et Sud-Est de la Russie! Peut-être le temps n'est-il pas trop éloigné où St. Pétersbourg ne sera plus le grand port de la Russie européenne du Nord, comme celui d'Odessa l'est de la Russie du Sud, et que toutes deux seront deux puissantes villes commerciales placées en védettes du côté de l'Europe!

Si, pour ce qui regarde l'Asie, nous avons soutenu que la politique de la Russie était pacifique et non con-

quérante, nous voulons essayer de justifier cette assertion dans tous les points de détail.

Commençons par examiner le lieu où elle a fait une guerre incessante, c.-à-d. le Caucase. — Les monts du Caucase sont situés dans toute leur longueur en face des plaines russes. De là les peuplades guerrières et pillardes des montagnes se précipitent sur les plaines russes, dépourvues de moyens de défense, pillant et saccageant impunément, pour se retirer ensuite dans leurs montagnes fortifiées. Dans l'origine, on pouvait à peine les attaquer, elles avaient derrière elles l'Asie tout entière! Alors eut lieu l'acquisition de la Géorgie, ce fut une lourde charge, et elle entraîna la Russie dans une lutte sanglante avec la Perse et la Turquie, lutte qui amena la conquête du territoire situé au Sud du Caucase, entre la mer Noire et la mer Caspienne. Cette conquête eut lieu antérieurement à l'avènement au trône de l'Empereur actuel. Il dut accepter cet héritage. Devait-il renoncer à cette conquête et abandonner un peuple chrétien, qui s'était volontairement soumis au sceptre de son prédécesseur, au détestable gouvernement mahométan de la Perse ou au despotisme des pachas turcs? C'eût été un crime de lèse-humanité, et contraire au véritable honneur de la Russie, en sa qualité d'état chrétien! Mais l'Empereur actuel n'a fait que des efforts incroyables, pour amener la pacification, l'organisation et la civilisation de ce pays, au moyen d'une guerre défensive.

On serait disposé à renoncer volontiers à la conquête réelle des pays montagneux du Caucase, si l'on pouvait seulement nouer des relations pacifiques avec ce peuple; on y est donc forcément réduit à faire une guerre purement défensive. Pour le moment, on est partout en paix avec les Tscherkesses, on n'entend parler que de rares faits de brigandage. On leur porte les produits de l'industrie russe, on encourage leur commerce, on leur permet le trafic des femmes, qui jadis

était défendu, on les protége de toute manière, on reçoit dans la garde à St. Pétersbourg leurs volontaires, que l'on cajole comme des enfans gâtés, on accorde à leurs chefs de fortes sommes d'argent, en leur conférant le titre de colonel russe et en s'exposant au danger d'entendre dire: „la puissante Russie paie un tribut aux Tscherkesses". Il n'y a plus guère de lutte sanglante maintenant qu'avec les Tschétschenzes et une partie des Lesghis. Il existe dans ces contrées une nouvelle secte mahométane fanatique, celle des Murides, qui se prétend appelée à faire une guerre à mort au Gog et au Magog de la Bible et du Coran! C'est sans doute le dernier effort du mahométanisme! — Là aussi la Russie est la partie attaquée, et a dû faire une guerre défensive!

Depuis 23 ans, on est en paix avec la Perse. Autrefois Abbas Mirza fondit sur la Russie au milieu de la paix. On n'était pas du tout armé et on se vit contraint d'abandonner provisoirement plusieurs provinces. Mais lorsqu'on eut concentré ses forces, Paskiewitsch fut victorieux et la Perse dut céder les pays tatares et l'Arménie, pays qui n'étaient point habités par des Persans et qui dans l'origine n'appartenaient pas à la Perse, mais qui avaient été conquis, comme ils venaient d'être perdus. Les habitans, arméniens chrétiens et mahométans schiitiques, gouvernés et opprimés de la plus cruelle manière par le gouvernement persan, regardèrent les Russes comme des libérateurs. Les frontières furent délimitées, de manière à être préservées contre des attaques ultérieures de la part des Persans. Depuis ce temps la Russie entretint une bonne et loyale amitié avec la Perse, elle encouragea son commerce, chercha à maintenir et affermir son gouvernement.

La Russie agit avec plus de bienveillance encore envers les terres de l'Asie mineure. On avait conquis Bajazid, et l'on aurait bien pu pousser jusqu'à Trébisonde. Ce n'étaient pas non plus des Turcs qui habitaient ce pays, mais des Arméniens catholiques et des Courdes

qui ne supportaient qu'à regret le gouvernement turc, et qui accueillirent les Russes comme leurs libérateurs. On a restitué la plus grande partie des conquêtes, et on a seulement cherché à se ménager une frontière stratégique et sûre, le long de la crète des montagnes de l'Anatolie; on a seulement conservé Akhaltzikhé, pour faire cesser le commerce des esclaves chrétiens, qui ne pouvait être empêché autrement. (Akhaltzikhé était le plus ancien marché d'esclaves.) On a même laissé retomber les Arméniens chrétiens sous le joug des Turcs. On n'a pas conservé Batoum, le port le plus important de la mer Noire, qui, pour la Russie, était d'une si grande importance.

Enfin à l'extrémité de l'Orient, les rapports de la Russie avec le plus ancien empire du centre, la Chine, sont établis sur un pied loyal et pacifique. Les frontières sont fixées par des conventions, dans lesquelles les Russes ont été dupés par les Chinois; le commerce est solidement organisé. Le gouvernement russe surveille la probité de ses marchands et ménage les habitudes nationales des Chinois. Il emporte dans ce pays des étoffes de laine, dites draps de Meseritz (que l'on imite actuellement à Moscou). — L'Angleterre de son côté y introduit l'opium, afin de ruiner le physique et le moral de la population, et quand le gouvernement chinois voulut s'opposer à cette importation, elle commença la plus injuste des guerres et contraignit l'empire du centre à s'empoisonner.

La Russie cherche en faveur de son commerce les voies qui mènent au centre de l'Asie, au pays si curieux et si anciennement civilisé, le Thibet. Elle établit dans les steppes immenses de la Mongolie des stations de Cosaques, qui peut-être un jour formeront des villes à l'européenne, reliées entr'elles par des voies de communication. Est-on fondé à appeler cela des conquêtes? nous pensons que non. Les Mongols ont une organisation politique, mais point d'organisation territoriale. Ils ne

regardent pas le sol comme leur propriété, mais en qualité de nomades, ils exploitent des pâturages qui n'appartiennent à personne. Les Cosaques, ou toute autre nation, auraient le même droit d'utiliser ces pâturages.

La Russie se gardera bien de faire des conquêtes en Asie! Elle possède actuellement des frontières sûres et des territoires habités par son propre peuple. Doit-elle s'appliquer à conquérir des pays qui ne formeraient toujours qu'une possession incertaine, exposée à des attaques incessantes, et qui ne pourraient être conservés que par une forte armée de surveillance et au prix des plus grands sacrifices? Elle est intéressée à désirer que la paix règne en Asie, et que les empires de cette partie du monde prospèrent et deviennent accessibles à la civilisation de l'Europe. C'est là ce qui serait d'un grand avantage pour le commerce et l'industrie de la Russie. En comparant la situation actuelle de la Turquie, de la Perse, de la Chine, de Boukhara et de Thibet avec ce qu'étaient ces empires il y a un siècle, on doit reconnaître qu'ils ont noué avec l'Europe beaucoup plus de relations politiques et sociales qu'aux époques antérieures. La France est pour quelque chose dans ce résultat, l'Angleterre y a contribué un peu plus, mais la Russie en peut revendiquer la plus grande part. En tout cas, la Russie fait tout son possible pour appuyer et maintenir les états existants en Asie.

La Russie est accusée par toute l'Europe d'être inspirée par la passion des conquêtes, et cependant depuis 20 ans, elle n'a pas conquis un seul village. Les conquêtes de l'Angleterre ne rencontrent pas ces réclamations et ces critiques, et cependant cette puissance a depuis un siècle conquis des territoires et soumis des nations, qui représentent à peu près le quadruple de la vieille Angleterre et de sa population. Il ne se passe guère d'année, qu'elle ne fasse de nouvelles conquêtes.

Chapitre VI.

Les forces militaires de la Russie*).

Introduction.

Résumé historique. — Situation de la Russie militaire avant Pierre Ier. — La science militaire en Russie. — Elémens de l'armée. — Les Strélitz. — Leur suppression. — Formation de la vieille garde. Recrutement. — La noblesse obligée au service militaire. — Premiers faits de la nouvelle armée: Azoff, Narva. Conséquences de ces batailles pour l'armée. Pultava, Munich et Keith. Opinion de Frédéric second sur l'armée russe, et celle de notre temps. — Gross-Jägerndorf, Zorndorf, Kounersdorf. — Souworoff. Esprit de ses batailles et de ses marches; 1700 et 1799. — L'armée russe et Napoléon. La guerre depuis 1815. L'Empereur Nicolas. Perfectionnemens depuis la paix de Paris. — Observations générales sur la puissance maritime de la Russie.

Parmi toutes les institutions remarquables qui existent aujourd'hui en Russie, il en est peu dont l'origine ne remonte pas au règne de Pierre Ier. Il est vrai que plusieurs de ses créations sont restées défectueuses, parce qu'il les a exécutées d'une manière trop brusque et trop violente, et que son impatience les poussa à une

*) Après l'expédition de la Hongrie, on a introduit dans l'organisation des troupes russes des modifications, sur lesquelles nous avons reçu des notes officielles. Nous avons intercalé ces notes dans les endroits convenables de l'édition française de cet ouvrage, ce qu'il nous paraît bon de mentionner, pour expliquer certaines différences existant dans les deux éditions.

mâturité hâtive, qui ne pouvait manquer de leur devenir nuisible. Il en est d'autre cependant qu'il a cultivées et soignées comme le jardinier prend soin du germe d'un arbre; il renouvelait la semence quand elle lui semblait menacée de mort, et ne se lassait point dans ses efforts, bien qu'il dût se convaincre bientôt que la postérité seule verrait les immenses conséquences de ses entreprises. Peut-être faut-il chercher la cause de la puissance toujours croissante de la Russie, dans ce fait même, que l'homme qui en jeta les premiers fondemens, songeait à la postérité et travaillait pour elle à une époque, où dans l'Occident un souverain puissant et placé à la tête du mouvement politique, avait adopté la devise: „Après moi le déluge!" paroles impies d'un homme qui n'avait pas foi dans sa mission providentielle.

De toutes les créations de Pierre I[er], c'est surtout la puissance militaire, et spécialement l'armée de terre de la Russie, qui depuis son règne a pris les dimensions les plus vastes. Il n'eut qu'une seule compagnie*) et un seul bateau, pour jeter les bases d'une armée et d'une flotte sur le pied européen. Quel développement n'a pas pris ce faible noyau? Il a produit un arbre qui étend aujourd'hui ses branches sur trois continents.

Pierre I[er], à son avènement au trône, trouva l'empire dans une situation telle, que l'idée d'une puissance maritime devait paraître chimérique à tous les hommes politiques de courte vue. On sait que malgré cela, il créa cette puissance, et parvint en peu de temps à assurer sa domination sur la mer Baltique. Peut-être les entreprises des Varègues contre Constantinople, et les expéditions postérieures des Cosaques s'étaient-elles présentées à son esprit comme un exemple encourageant.

---

*) C'était la compagnie d'agrément (*Potiéschnie*) qui tenait garnison à Préobrajensk et Ssemenovsk, villages et châteaux de plaisance auprès de Moscou.

Toute l'organisation militaire de la Russie n'était appropriée avant lui qu'à des guerres continentales. Encore était-elle devenue si insuffisante, que pour créer l'armée nouvelle, il fallait commencer par supprimer les anciennes troupes d'élite. Tout ce que la Russie actuelle possède de troupes, en dehors des cosaques et des milices analogues, c. à d. toute l'armée régulière,*) peut être considérée, à juste titre, comme une des créations de Pierre Ier.

Pierre ne fut pas le premier monarque russe qui comprit la supériorité de l'art militaire de l'Occident, et qui essaya de l'introduire dans sa propre armée. Déjà Ivan III (1462—1503) avait tenté d'organiser une armée permanente. Dans les luttes si sanglantes avec les Polonais, on enrôla beaucoup de volontaires allemands; et Alexis Mikhailowitsch se servit d'une foule d'aventuriers militaires, toujours si nombreux parmi les peuples germaniques, pour enseigner à ses soldats les pratiques militaires de l'Occident. Parmi les étrangers qui servaient dans son armée on comptait 2 généraux, plus de 100 colonels, et une foule de lieutenants-colonels et d'officiers de grades inférieurs, et bien qu'il ne confiât le commandement supérieur de ses troupes qu'à des boyards russes, il avait pour principe de ne nommer que des étrangers aux grades de colonels et de capitaines. Quand on se rappelle que Lefort, précepteur militaire de Pierre Ier, et Gordon, son meilleur général, étaient de ce nombre, il est impossible de ne pas reconnaître que le système d'Alexis a servi à préparer les réformes de Pierre. Cependant les mœurs grossières, les rares relations de l'Orient avec l'Europe occidentate, qui ne permettaient pas à la Russie de connaître les

*) Quelques corps de Cosaques sont déjà assez semblables aux troupes régulières; cependant leur organisation en diffère encore au point de nous autoriser à ne pas les comprendre sous la dénomination de l'armée régulière.

progrès rapides que l'art militaire fesait à cette époque, opposèrent des obstacles sérieux aux réformes militaires tentées par les Czars. Il faut y ajouter encore, que l'esprit national des Russes repousse avec une antipathie souvent fanatique, tout ce qui provient d'origine étrangère. Or, cette antipathie trouvait son principal point d'appui dans l'organisation militaire alors existante.

Le gros de l'armée russe se composait, à cette époque, d'un arrière-ban féodal, dont l'effectif pouvait être porté, avec le concours des tribus de cavaliers, à environ 260,000 hommes. Cette armée, qui souffrait de tous les vices inhérens aux armées féodales, et qui avait encore conservé une forte empreinte des mœurs militaires de l'Asie, se groupait, en temps de guerre, autour d'un noyau de troupes permanentes, dont la plus grande partie était formée par les fameux *Strélitz* ou *Strélzi*, (tirailleurs). Le nombre de ces derniers doit avoir été porté par Alexis Mikhailowitsch, père de Pierre Ier, à 40,000 hommes.

Les *Strélitz*, non seulement dans leur organisation et dans leurs priviléges, mais encore dans leurs qualités et dans leurs défauts, offraient la plus grande analogie avec les *janissaires*. Comme ces derniers, ils formèrent le noyau de l'armée aussi longtemps qu'elle se montra brave et utile à la guerre; comme eux, démoralisés pendant la paix par leurs priviléges, ils étaient devenus une milice arrogante et factieuse; comme eux enfin, ils étaient un obstacle à toutes les réformes projetées dans l'Etat et surtout dans l'armée.

On sait que Pierre Ier eut à souffrir de bonne heure de l'impudence des *janissaires* russes. Il se débarrassa de cette soldatesque ambitieuse d'une manière sanglante, mais efficace, et cela au milieu de la guerre la plus dangereuse que la Russie ait eue à subir depuis longtemps. De ce faible noyau de la compagnie d'agrément, qu'il avait organisée étant encore très jeune, il avait déjà commencé à former, avec l'assistance de Le-

fort, une armée à l'européenne, destinée à remplacer les troupes asiatiques qui jusque là avaient subsisté en Russie. Les régimens Préobrajenski et Ssemenovski, formant encore aujourd'hui ce qu'on appelle la vieille garde*) furent les premiers de la nouvelle armée. Ils furent créés au moyen d'enrôlemens volontaires, principalement de la petite noblesse (*Dworiane*-gentilshommes et *Dieti-Boiarskie* — enfants de boyards). Cependant par suite de l'esprit peu guerrier des Russes, le système d'enrôlemens volontaires, généralement en usage à cette époque dans les pays de l'Occident, ne pouvait suffire aux besoins de la nouvelle armée. Déjà Pierre I[er] introduisit le recrutement, tel qu'il existe encore aujourd'hui, où il n'y a plus que les troupes finoises, et si nous ne nous trompons celles musulmanes et géorgiennes, qui soient complétées au moyen d'enrôlemens volontaires. L'obligation de la noblesse de servir dans l'armée féodale, fut appliquée par Pierre I[er] à l'armée permanente, de sorte que chaque gentilhomme, obligé de servir pendant toute sa vie, n'avait que le choix de la troupe dans laquelle il devait toutefois entrer comme simple soldat. Cet usage se maintint jusqu'à Catherine II, qui abolit l'obligation directe pour y substituer l'obligation indirecte, encore aujourd'hui en vigueur.

Même avant la suppression des *Strélitz*, Pierre recueillit les premiers fruits de ses réformes militaires par la conquête d'Azoff, et par une victoire remportée dans la mer Noire sur les Turcs et les Tatares. Bientôt après, il tenta de faire peser la puissance russe dans la balance de la politique européenne, et dut éprouver près de Narva la supériorité de la tactique occidentale.

---

*) Le régiment *Ismaïlovski* était également de ce nombre; mais il ne fut organisé qu'en 1730, par l'Impératrice Anne, pour contenir les vieux régimens. Du reste, les traditions prétoriennes provenant des *Strélitz*, restèrent encore en vigueur pendant un certain temps. Le mouvement avorté de 1825 prouve combien les choses ont changé depuis.

C'est là que 8,000 ou selon d'autres 15,000 Suédois, avec très peu d'artillerie, assaillirent le camp russe fortifié et défendu par 45 ou selon d'autres par 80,000 hommes avec 150 canons, et forcèrent, après une lutte sanglante, toute l'armée russe à déposer les armes. On vit alors, comme plus tard à Zorndorf, les soldats russes furieux, massacrer leurs propres officiers, ce qui prouve clairement combien il était difficile de faire instruire les Russes par des Européens de l'Occident.

Cette immense défaite et les symptômes de décomposition intérieure qu'elle dévoila, ne découragèrent point Pierre Ier. La grandeur même de ce désastre tourna indirectement à son profit. Après une pareille épreuve, n'était-il pas permis à Charles XII de mépriser son adversaire russe et de voir dans les Saxons et les Polonais des ennemis bien plus redoutables? Ce n'était pas une faute, comme le dit une critique superficielle, c'était par un arrêt providentiel (un arrêt de *Rouski-Bog*, Dieu patron de la Russie, comme le disent les Russes) que Charles XII laissa échapper l'occasion d'humilier la Russie complètement et pour toujours peut-être. Pierre réunit une nouvelle armée, enrôla des officiers et apprit des Suédois l'art de vaincre, au prix de grandes défaites et de faibles succès. Neuf ans après la bataille de Narva, Charles XII comprit à Pultava la faute, qu'il avait commise à Narva. Pierre Ier eut le bonheur de triompher de la meilleure armée de l'Europe; il est vrai qu'un hiver passé dans l'Ukraine, en épuisant l'armée suédoise, avait facilité la victoire des armes russes.

Le jugement de l'Europe expliqua encore et non sans raison cette victoire, par le fait que Charles XII était entré dans ces déserts, au lieu de marcher directement sur Moscou, et on en attribua la cause plutôt aux obstacles du terrain qu'à la valeur des armes russes, qu'on n'appréciait point encore assez. L'Europe avait encore à apprendre, que la marche d'un vainqueur sur Moscou ne pouvait pas non plus décider du sort de ce

vaste empire. On avait oublié, que la sauvage rudesse du pays formait une espèce de rempart, à l'abri duquel les jeunes établissemens de Pierre pouvaient s'étendre et prospérer. Après la mort de Pierre Ier, l'armée russe trouva dans Mentschikoff, et plus encore dans Munich et Keith, des hommes capables de continuer l'œuvre du grand réformateur, même sous le règne de princes médiocres. Cependant les succès des armes russes se réduisirent longtemps à des victoires sur les Turcs et les Polonais, dont les troupes ne jouissaient pas d'une grande considération en Europe. Quoique l'assaut exécuté par Munich sur les lignes de Pérécop, fût un fait d'armes vraiment classique, l'opinion publique en Europe porta sur les qualités de l'armée russe le même jugement, qu'on entend encore aujourd'hui émettre assez généralement. De même, que pour juger de l'effectif de l'armée russe, on se refère toujours à ce qu'on a vu en 1827, sans tenir compte des efforts et des améliorations qui ont eu lieu depuis, et qu'on aime à se faire illusion sur la puissance menaçante du voisin d'Orient, en se disant: qu'elle n'existe que sur le papier, de même le plus grand homme de son siècle, 50 ans après la bataille de Narva, porta un jugement complètement faux sur les capacités militaires des Russes, en s'imaginant que les Russes n'étaient que des barbares. Frédéric-le-Grand reçut un avertissement prophétique de la part de Keith, qui lui écrivit avant la bataille de Zorndorf: „Pour vaincre les Russes, il faut les battre en brêche et les démolir comme une forteresse.“ Keith les connaissait pour avoir longtemps servi parmi eux. L'opinion publique de nos jours, se trouve suffisamment éclairée par ce que des officiers, qui ont vu l'armée russe, rapportent au sujet des réformes dont elle a été l'objet. Du reste, le jugement de Frédéric-le-Grand sur l'armée russe était l'erreur d'un esprit hardi et fort; les expériences qu'on avait faites à Narva et sur le Pruth, l'administration désordonnée de Biron

et d'Elisabeth, l'indiscipline des hordes cosaques, qui rôdaient toujours autour du gros de l'armée russe, et par-dessus tout le sentiment de sa propre force, donnent à l'erreur du grand roi l'empreinte du génie. L'histoire jugera-t-elle avec autant d'indulgence la légèreté qui fait qu'on aime chez nous à réduire au tiers, sans rime ni raison, le chiffre de l'armée russe? Le pourra-t-elle après l'expédition de Hongrie, qui a été aussi efficace contre l'insurrection hongroise, qu'elle l'a été peu, comme il paraît, quant aux erreurs d'une grande partie de la presse.

La défaite de Lehwald, à Gross-Jägerndorf, s'explique par l'inhabileté de ce général; les dévastations barbares que les troupes de Fermor et d'Apraxine commirent dans tout le pays, vinrent à l'appui de l'opinion, que la grande armée russe ne différait guère des hordes asiatiques qui, depuis Xerxès, avaient été plus redoutables aux bourgeois et aux paysans qu'aux armes de l'Europe. Mais la bataille de Zorndorf, apprit au vainqueur de Rossbach et de Leuthen, quel était celui de ses ennemis qui possédait les troupes les plus redoutables. Ces barbares grossiers s'étaient battus maladroitement, il est vrai, mais avec d'autant plus de bravoure. „Il ne suffit pas de les battre, il faut encore les tuer", doit avoir dit Frédéric, quand après cette bataille sanglante, il vit les ennemis se retirer en bon ordre, et que, heureux d'en être quitte, il ne put songer à les poursuivre.

Les Russes s'étaient battus à Zorndorf et à Kounersdorf de pied ferme, et l'Europe a gardé longtemps l'opinion qu'une défensive opiniâtre était seule conforme à leur caractère national, opinion qui s'est de nouveau généralement accréditée depuis les grandes batailles défensives des Russes contre Napoléon. Souworoff a prouvé toutefois, que les armées russes, comme toutes les bonnes troupes, n'ont besoin que d'exercice et d'un bon capitaine pour se signaler aussi dans l'attaque.

Les assauts sanglants d'Ismaïl, de Praga, et d'Ur-

nerloch*), heureux ou malheureux, ont prouvé au monde ce que peut l'armée russe, quand elle est commandée par des Souwaroff. La marche de ce général à travers la Suisse, donna la mesure des opérations qu'on peut effectuer avec des troupes russes.

La dernière année du XVIIième siècle (1700) avait rendu l'armée russe, près de Narva, la risée de toute l'Europe; la dernière année du XVIIIième siècle n'était pas encore commencée que, après avoir acquis l'admiration de l'Europe entière, elle se retirait du théâtre de la guerre, au grand regret de ses alliés et à la plus grande satisfaction de ses adversaires (novembre 1799).

L'armée russe, comme celles des autres pays, ne put résister à la supériorité de Napoléon et de ses troupes; mais même en succombant, elle eut la gloire d'avoir préparé au plus grand capitaine de son temps des difficultés plus grandes, qu'aucune autre armée de l'Europe. Ce n'est peut-être que des soldats anglais, que l'Empereur a eu une aussi bonne opinion que des Russes; mais autant que nous sachions, il ne l'a réellement exprimée qu'au sujet des derniers.

Depuis cette époque, l'armée russe a fait de grandes et glorieuses expéditions, en Asie et en Europe, tandisque les armées de l'Occident n'ont eu à soutenir dans les derniers temps, que des combats insignifiants. Un souverain, tout militaire, aussi énergique qu'intelligent, n'a épargné depuis 25 ans, ni peines, ni dépenses, pour fortifier et perfectionner son armée. Une foule d'abus, que l'on connaît à peine de nom ailleurs, se sont considérablement diminués, grâce à ce prince instruit, actif et ferme. L'armée russe sous le rapport du nombre, de l'organisation, de l'instruction, est devenue toute autre, depuis qu'elle s'est battue pour la dernière fois en Alle-

*) Dans les temps récens, l'assaut donné sur les lignes de Varsovie, a démontré combien les soldats russes sont aptes à exécuter une charge à outrance.

magne et même en Pologne. D'un autre côté, la bravoure et la discipline des Russes sont restées les mêmes, comme on a tout lieu de le présumer, bien que le régime disciplinaire ait été sensiblement adouci. En attendant, l'opinion publique dans l'Europe occidentale, ayant foi dans la paix éternelle ou favorisant les tendances révolutionnaires, s'est appliquée à combattre le chiffre des forces militaires russes, et les dépenses qu'occasionne leur entretien; souvent même on a voulu trouver dans les armées permanentes la source de toutes les maladies sociales, dont souffrent les pays de civilisation ancienne. Ce n'a toujours été qu'en dernier lieu, qu'on a songé aux moyens d'organiser des armées fortes et suffisantes. Ces opinions, il est vrai, n'ont pas été réalisées; les grandes armées de l'Europe centrale ont traversé, sans perte sensible, la crise de 1848; quelques-unes d'entre elles, p. ex.: celle de l'Autriche a été considérablement augmentée. Cependant depuis la paix de Paris*) les forces militaires d'aucun autre pays de l'Eu-

*) On manque de renseignemens exacts sur l'effectif des armées de cette époque. Ce qui paraît sûr, c'est que l'armée russe était considérablement réduite. Les bataillons russes à Leipsick ne comptaient guère que 200 hommes chacun. Nous avons pu nous procurer quelques données sur les périodes antérieures, et nous allons mettre en parallèle quelques chiffres relatifs aux armées française et russe.

1691. L'armée française compte 446,000 hommes avec 1,630 bouches à feu. — L'armée régulière de la Russie, alors naissante, et toutes ses forces militaires sont évaluées à 200—300,000 h.

1702.	France	— 392,000 h.	
	Russie	— 380,000 — la plupart irrégulières,	
	(Angleterre	— 104,000 h.)	
	(Brandebourg	— 60,000 h.)	
1788.	France sur le papier	368,000 h.	
	effectif	150,000 h.	

A partir de cette époque, jusqu'en 1798, l'effectif des troupes françaises s'est souvent élevé jusqu'à 600,000 hommes, car le prétendu chiffre d'un million n'était sans doute que sur le papier. L'armée russe a sans doute été d'une force à peu prés égale.

rope ne se sont accrues, quant au nombre et à l'attitude des troupes disponibles, dans une aussi forte proportion que celles de la Russie.

Le gouvernement de l'Empereur Nicolas a fait faire des progrès semblables à la flotte de la Russie. Si toutefois le développement de l'armée russe a dépassé les calculs les plus hardis de Pierre-le-grand, la flotte est restée longtemps en arrière. On a dit, mais sans

---

1798. France: 380,000 hommes, dont seulement 160,000 sont disponibles pour la guerre.

La Russie: 318,000 hommes de troupes régulières.
60,000 Cosaques.
total: 378,000 hommes, dont 150,000 hommes au plus pouvaient être mobilisés dans un délai de 3 mois, pour aller servir hors des frontières.

1839. France: environ 376,000 h., chiffre qui pouvait être porté à 500,000.

La Russie: environ 500,000 hommes qu'on pouvait porter à 1 million, et auxquels il faut ajouter encore les Cosaques baschkirs, etc.; il est à présumer qu'environ 6 à 700,000 hommes étaient disponibles.

Il ne sera pas sans intérêt de présenter un parallèle entre les forces maritimes de la Russie et celle de la Suède.

En 1700, la puissance maritime de la Suède était telle, que les efforts tentés par Pierre I[er] pour lui opposer une flotte russe, passaient pour un enfantillage ridicule. Il est probable que la puissance maritime de la Suède ne s'est pas sensiblement modifiée depuis 1831. A cette époque on donnait comme disponibles: 10 vaisseaux de ligne, 13 frégates, 19 bricks et corvettes, 28 galères, 25 chaloupes canonnières, 300 yoles canonnières, 48 bombardes, 29 goëlettes et avisos. Cependant comme le total effectif des matelots ne peut être porté qu'à 23,000 hommes, il est impossible d'armer tous ces vaisseaux. Il est vraisemblable qu'en temps de guerre, on ne fait point usage des vaisseaux de ligne. La Norwège y ajoute encore 14 bricks et 105 chaloupes canonnières qui peuvent être tous armés.

La Russie compte actuellement 45 vaisseaux de ligne, dont 25 complètement armés dans la mer Baltique, 30 frégates et une immense flotte de galères, dont je ne saurais préciser le chiffre.

Nous devons tous ces chiffres à des ouvrages savants dont, il est vrai, nous n'avons pas été à même de contrôler les sources.

raison, que Pierre I[er] a été le seul amiral, et Souworoff le seul capitaine qu'ait produits la Russie. Si cela était vrai, l'armée devrait à l'étranger bien plus de grands hommes que la flotte, dont les premiers succès contre les Turcs et les Suédois promettaient plus qu'elle n'a tenu. D'ailleurs la flotte a rencontré une foule d'obstacles de toute espèce: l'inaptitude de la population russe au service maritime, l'antipathie des grands et des petits pour ce service, les influences du climat qui tiennent les ports de la mer Baltique fermés pendant une grande partie de l'année, enfin l'immense supériorité de la marine anglaise, par suite de laquelle les vaisseaux russes devaient paraître passablement insignifiants, soit comme alliés, soit comme adversaires. Il en est résulté que la Russie a été souvent indifférente au développement de sa marine, qui pendant longtemps n'a fait que de faibles progrès, et même parfois des pas rétrogrades.

Actuellement la flotte russe est, quant au nombre et au poids de ses vaisseaux très considérable; quant à sa valeur intérieure, elle est diversement appréciée. Les uns la représentent comme un amas de jonques chinoises, les autres comme redoutable au plus haut degré. Un *rat de terre* peut difficilement démêler ce qu'il y a de vrai dans ces opinions. Ce qui est certain, c'est que la flotte russe n'a pas encore fait ses preuves d'aptitude pratique, c.-à-d. dans une lutte avec la marine anglaise. On suppose ordinairement, qu'une bonne flotte de guerre doit avoir pour base une flotte marchande nombreuse. La Russie a suivi une voie tout opposée. Jusqu'ici elle manque encore d'une marine marchande qui soit en proportion avec la flotte de guerre. L'Empereur Nicolas, comme son illustre aïeul, paraît avoir pris pour tâche de faire respecter le pavillon russe sur toutes les mers, sans avoir de marine marchande. La première guerre nous montrera peut-être, si les immenses efforts qui ont été faits dans ce but, ont eu un résultat efficace.

Armée de terre de la Russie.

Elémens.

L'armée de terre russe se compose de deux catégories de troupes, différant entre elles sous beaucoup de rapports. Ce sont les troupes régulières et les milices féodales*) des Cosaques et des peuplades semblables, qui forment presque toujours les corps de cavalerie légère. Plusieurs corps, composés de ces derniers, commencent à prendre une forme assez régulière et leur emploi diffère peu de celui des troupes régulières; mais leurs conditions de service les séparent encore très distinctement de ces dernières.

*) Nous savons que les Russes n'ont aucune idée exacte de la féodalité germanique. Il n'y avait en Russie et il n'y a encore aujourd'hui ni vassaux, ni arrière-vassaux. L'organisation des troupes cosaques est essentiellement différente de celle des armées féodales de l'Allemagne. Mais ce qui est sûr, c'est que les Cosaques, à la place de contributions, fournissent à l'Etat des hommes tout armés et équipés, et c'est sous ce rapport que ces milices peuvent être appelées féodales.

I. L'Armée régulière.

Première partie.

Organisation, formation et force numérique. Division suivant les conditions géographiques et politiques de la Russie. Deux groupes principaux. — A. La grande armée d'opération. Avantages de sa position à part; dislocation; double système de division. Corps supplémentaires formés par les troupes de l'armée du Caucase. Promptitude de l'armée à entrer en campagne. Corps de l'infanterie, corps de la cavalerie de réserve, corps des dragons, corps des grenadiers. Troupes du génie à cheval. — Destination des corps, leur dislocation jusqu'en 1848. — Composition du corps de la Garde, du corps des grenadiers, des six corps de l'infanterie, des corps de la cavalerie. Récapitulation. — Différence entre l'état projeté et l'état effectif de l'armée. Causes principales de cette différence: les vices de l'administration. Opinion de l'Europe sur ce sujet. Influence combinée des moeurs russes et de l'éducation française. Conséquences qui en résultent pour l'empire. — Etat officiel de l'armée. Influence du système des congés. Etat officiel et force effective des bataillons de l'infanterie, des escadrons de la cavalerie, de l'artillerie. Résumé. Exemples. — Les troupes de réserve. Total général de la grande armée d'opération. — B. Troupes régulières ayant une destination locale. Notices générales. Bataillons de garnison et de ligne; corps des vétérans et des invalides. Armée du Caucase. Récapitulation. — Récapitulation générale des troupes régulières. Dénomination et numérotage des troupes. Numérotage des régimens de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie. Observations générales.

Organisation, Formation, Force.

Les particularités géographiques et politiques de la Russie se manifestent, sous beaucoup de rapports, dans la division de son armée régulière.

Tandis que dans les autres pays, la division des troupes est basée sur les circonscriptions territoriales, où elles sont recrutées, en Russie les corps de troupes

régulières n'ont, à peu d'exceptions près, aucun district de recrutement déterminé. En revanche, la division dépend surtout de l'emploi des troupes et de leur destination stratégique. Cette division est ce qu'il y a de plus important dans l'organisation de l'armée russe, et elle offre d'autant plus d'intérêt pour l'étranger, qu'elle a été développée au plus haut degré par l'Empereur actuel.

La situation géographique et politique de la Russie fait pressentir, qu'elle aura besoin d'exécuter de grandes opérations militaires, principalement contre ses voisins d'Occident. En même temps, son étendue est si immense et ses moyens de communication si défectueux, que pour le cas d'une dispersion proportionnelle des troupes sur toutes les parties du pays, telle qu'elle se pratique ailleurs en temps de paix, elle aurait besoin d'un temps énorme pour concentrer sur un seul point des forces suffisantes.

Depuis longtemps, on avait compris cet inconvénient, et c'est pour y obvier, qu'en temps de paix on avait toujours placé le centre de gravité des troupes russes dans les parties occidentales de l'empire. Aussi l'empereur Nicolas trouva déjà une division des troupes assez semblable à celle d'aujourd'hui. Cependant dès qu'une guerre éclatait, on était toujours surpris de voir, combien le nombre des troupes disponibles était peu en rapport avec les forces immenses qu'on entretenait. C'est que les avantages et les facilités que présente la dislocation des troupes en temps de paix, sous le point de vue administratif, avaient été estimés à une plus haute valeur, que ne le comportaient les nécessités politiques. Il en résultait, que les forces militaires de la Russie arrivaient ordinairement sur le théâtre de la guerre ou trop faibles ou trop tard, qu'une grande partie d'une armée si forte et entretenue à si grands frais n'était guère employée dans la plupart des campagnes que comme troupes de réserve, et que les troupes d'ancienne for-

mation n'entraient dans l'armée d'opération, que lorsque les ennemis pouvaient déjà mettre en ligne des troupes de formation nouvelle. Ces inconvéniens resteront en partie inévitables aussi longtemps, que la Russie aura besoin d'une grande partie de ses troupes pour le service de l'intérieur. Cependant l'Empereur actuel, par le système de division qu'il a introduit dans l'armée, a fixé d'avance et de la manière la plus précise, les troupes qui doivent être employées aux grandes opérations sur les frontières occidentales, celles qui doivent servir de réserve et de renfort, celles enfin qui doivent faire le service à l'intérieur et sur les frontières où la Russie fait presque continuellement la petite guerre, mais où elle n'a pas besoin de déployer des forces imposantes.

L'armée régulière se compose donc de deux groupes:

A. l'armée destinée aux grandes opérations européennes, que le gouvernement peut diriger sur un point quelconque de l'empire, et dont la dislocation ne s'opère qu'en vue d'une guerre européenne.

B. Les troupes ayant une destination locale.

A ces deux groupes, il faut ajouter les troupes de formation irrégulière, qui sont levées pour le service. Voilà pourquoi il ne sera guère possible de conserver, dans toutes les parties de notre description, la distinction que nous venons d'établir.

A. La grande armée d'opération.

La séparation permanente des troupes destinées à la grande guerre, de tout le reste de l'armée, est d'un grand avantage pour la position militaire de la Russie, attendu que le gouvernement sait toujours avec une grande certitude, combien de troupes il pourra concentrer dans un temps donné sur tel ou tel point de l'empire. Autrefois, où certains corps avaient à parcourir des distances énormes pour arriver au but de leur destination, et où il était impossible de savoir si elles n'étaient pas retenues par des besoins locaux, cette supputation n'avait aucune base certaine; elle était bien plus difficile encore quant à l'effectif des troupes. D'un côté, leur grande dispersion s'opposait à un contrôle exact; d'un autre côté les pertes causées par de longues marches étaient incalculables, quand une guerre venait à éclater. Aussi, de tout temps, l'effectif de l'armée russe resta-t-il au-dessous de toute prévision, et n'atteignit souvent que le tiers du chiffre officiel. On n'a même pas besoin de mettre en compte les faits parfois scandaleux de détournemens et de malversations, si funestes à l'administration de l'armée, pour comprendre qu'autrefois une grande partie de l'armée russe n'existait en effet que sur le papier, en tant qu'elle était incapable d'être employée au dehors.

La grande armée d'opération se trouve, même en temps de paix, cantonnée dans la partie occidentale de l'empire. Les corps principaux occupent les devants dans la Pologne russe, sous les ordres du prince Paskiewitsch; les autres corps, placés plus en arrière, forment la réserve.

Les troupes de cette armée sont soumises à une division double, division tactique par corps d'armée etc.

dans le style des grandes armées de Napoléon, et division organique, en vertu de laquelle les troupes immédiatement disponibles sont distinguées dans chaque régiment de celles qui sont destinées à la réserve etc. Les premières sont désignées sous le nom de troupes actives *(Déistvouiouschtschiia)*, les autres sous celui de troupes de réserve *(Sapasniia)*.

Chaque régiment contient un certain nombre de bataillons ou d'escadrons actifs, destinés à faire partie d'un corps d'armée organisé, et un autre nombre de bataillons de réserve ou de dépôt, qui, — souvent fort éloignés de l'état-major de leur régiment — doivent instruire les recrues ou former, à l'instar de la *Landwehr* prussienne, des cadres pour une grande partie des vieux soldats et officiers licenciés et exerçant une profession civile. De même l'artillerie se compose aussi de batteries actives et de batteries de réserve.

A ces grands corps d'armée destinés aux grandes opérations, sont attachés en outre d'autres troupes, appartenant aux garnisons locales ou aux milices irrégulières. Au nombre des premières appartiennent les troupes modèles et celles d'instruction, les invalides et d'autres corps semblables, qui tantôt sont attachés à une division d'armée et tantôt à un régiment.

Il faut encore remarquer, qu'une grande partie des troupes destinées à la guerre du Caucase se joignent par leur organisation et leur numérotage aux divisions de la grande armée, dont elles forment ainsi une espèce de continuation. Si les circonstances permettaient une réduction de l'armée du Caucase, ce serait avant tout ces troupes, qui seraient appelées à renforcer la grande armée.

La division de la grande armée d'opération est, comme nous l'avons déjà dit, réglée sur le système de Napoléon; cependant on doit remarquer, que les idées du général de Bismark paraissent avoir exercé une grande

influence sur le mode adopté pour la division de la cavalerie.

Les corps qui forment la grande armée sont complètement organisés, pourvus de leur états-majors, de troupes du génie, d'équipages du train, de parcs d'artillerie, et jusqu'aux attelages, tout se trouve dans un état qui rendrait facile une prompte entrée en campagne; en général le pied de paix de cette grande machine répond parfaitement aux besoins de la guerre.

Il n'y a aucune armée au monde, où les troupes soient si complètement préparées pour être mises sur pied de guerre, que les corps de la grande armée russe. Si une guerre vient à éclater, le supplément de chevaux dont on a besoin, est infiniment plus faible qu'ailleurs et plus facile à réaliser. Voilà pourquoi on peut affirmer que, à l'exception de l'armée autrichienne en Italie, il n'y avait jusqu'en 1848 aucune armée si bien préparée pour entrer immédiatement en campagne, que celle de la Russie.

Les corps de l'armée russe sont désignés d'une manière un peu différente de celle usitée dans d'autres pays. On compte, outre le corps de la garde qui comprend toute la garde, un corps de grenadiers, six corps d'infanterie et deux corps de cavalerie de réserve.

Un corps d'infanterie est à peu près ce que l'on entendait, sous Napoléon, par un corps d'armée, c.-à-d. un corps composé de toutes les armes, mais dont l'infanterie forme la plus forte partie. Les corps de cavalerie de réserve, ressemblent aux corps de cavalerie de Napoléon, ils se composent de cavalerie et d'artillerie à cheval. Le second de ces deux corps, uniquement composé de dragons, forme une réserve particulière à l'armée russe. L'empereur Nicolas a remis en vigueur un vieux système, d'après lequel les dragons étaient appelés à faire en même temps le service de l'infanterie et celui de la cavalerie, système que l'on avait partout abandonné par ce que l'organisation d'un pareil corps occa-

sionnait des frais peu en rapport avec les services que rendaient les dragons de cette époque. C'est qu'on s'obstinait à ne former ces troupes que dans un sens ou dans l'autre, d'où il résulta que leurs services devinrent illusoires, soit comme fantassins soit comme cavaliers. L'empereur Nicolas a eu l'idée de faire du corps de dragons un corps de réserve pour toutes les armes, ayant l'agilité de la cavalerie et prêt à servir tout simplement comme corps de cavalerie. Au moyen de ce corps, on est en état de lancer avec une grande promptitude 8 bataillons de 600 hommes chacun avec 48 pièces de canon sur les points les plus éloignés.*) C'est un puissant instrument dans la main d'un capitaine, qui sait habilement tirer parti des troupes de réserve dans ses opérations stratégiques. Mais une pareille formation n'est peut-être possible qu'en Russie, car nulle part le service de la cavalerie n'est d'aussi longue durée ni si peu coûteux.

Le corps de la Garde et celui des grenadiers sont des troupes d'élite, qui contiennent le même nombre de bataillons. L'organisation de ce dernier est entièrement conforme à celle des corps d'infanterie. Le corps de la Garde comprend toutes les troupes de la Garde et une partie des troupes irrégulières. Aussi a-t-il beaucoup plus de cavalerie et un peu plus d'artillerie que le corps des grenadiers. Cependant on peut supposer, qu'au moment d'entrer en campagne, les $\frac{2}{3}$ de la cavalerie et de l'artillerie iraient se joindre à toute la cavalerie de réserve, ce qui rendrait le corps de la Garde assez semblable à celui des grenadiers.

Tous les corps d'infanterie, le corps de la Garde et celui des grenadiers, sont pourvus de troupes du génie, dont l'instruction est placée sous la surveillance du corps du génie. Le corps des dragons (second corps de ca-

*) Il dispose encore de forces bien plus considérables, quand il s'est adjoint toutes ses réserves.

valerie de réserve) et la cavalerie de réserve de la Garde, ont même des troupes du génie à cheval; ce sont en quelque façon, les équipages de pontonniers à cheval, dont on doit la création si utile à l'empereur Nicolas.

Au corps de la Garde sont encore attachés les troupes modèles et d'instruction, les vétérans et les invalides, ainsi qu'un bataillon de garnison et un bataillon d'équipage de la Garde (Marine), qui appartiennent à l'organisme de ce corps, mais qui, en campagne, ne font point partie de la grande armée.

En résumé, on voit que les corps particuliers de l'armée destinée aux grandes opérations, sont affectés aux buts suivans:

1) les 6 corps d'infanterie sont destinés à former le gros de l'armée que la Russie veut mettre en campagne;
2) le corps de la Garde et des grenadiers, ainsi que le corps de la cavalerie de réserve sont destinés à former la grande armée de réserve; cependant il paraît que les autres corps cèdent également une partie de leurs forces aux grandes réserves de l'artillerie.

La Russie possède donc des plans pour la formation de grands corps de troupes qui ailleurs, pour la plupart, n'existent en temps de paix que sur le papier*), et dont l'exécution, au moment d'une guerre, occasionne

*) Il est vrai que l'armée prussienne est divisée en corps d'armée permanens, divisions, brigades etc.; mais ces corps de troupes, à l'exception du corps de la Garde, n'ont qu'une base territoriale très limitée. Il en résulte qu'ils ne peuvent déployer la force de véritables corps d'armée que lorsque la Prusse mobilise toute sa *Landwehr* du premier ban; il en résulte encore que quand il s'agit de la mobilisation de quelques corps d'armée particuliers, les provinces où ceux-ci sont cantonnés, ont à supporter des charges que n'ont point à subir les autres provinces. C'est ainsi qu'en 1848—49, où quelques corps d'armée prussiens furent mis sur pied de guerre, on vit toujours des corps, des divisions et même des brigades de formation nouvelle.

ordinairement tant de peines et de difficultés. En Russie, disons-nous, ces plans sont déjà réalisés en pleine paix et presque jusque dans les plus petits détails.

Depuis 1848, sans aucun doute, toute cette armée a été portée sur un pied de guerre complet. On n'a point su comment, depuis cette époque, la dislocation de ces troupes s'est effectuée. Avant cette époque, elle répondait à peu près au système suivant:

Quatre corps d'infanterie, appelés l'armée active, formaient sous le prince Paskiewitsch, dans la Russie polonaise, ce qu'en Europe on a l'habitude de désigner sous le nom d'armée polonaise.

Le 5ème corps d'infanterie se trouvait au Sud, près de la mer Noire. Il pouvait, au besoin, être réuni, en Asie, à une partie de l'armée détachée du Caucase, ou être employé facilement dans les environs du Danube (ce qui eut lieu, en Transylvanie, pendant l'année 1849).

Le 6ème corps d'infanterie se trouvait dans les environs de Moscou, et pouvait, au besoin, servir à renforcer l'armée polonaise ou celle de la mer Noire.

Le corps de la Garde et celui des grenadiers tenaient garnison à St. Pétersbourg et à Novgorod.

Les corps de cavalerie de réserve se trouvaient, pour la plus grande partie, dans les colonies militaires de Kherson et Kharkoff.

La force de ces corps en troupes actives et mobiles consistaient:

A. Le corps de la Garde.

a. Infanterie. En 3 divisions d'infanterie de la Garde, 6 brigades de 2 régimens chacune et en outre le bataillon finois des tirailleurs de la Garde, le bataillon des sapeurs des gardes-du-corps; en général 9 régimens de grenadiers, 3 de chasseurs à 3 bataillons, 1 bataillon de tirailleurs etc. Total

37 bataillons d'infanterie et un bataillon de sapeurs; ainsi donc:

Infanterie	Génie	
bataillons.	bataillons.	division.
37	1	—

b. Cavalerie. En 3 divisions, fortes de 6 brigades, composées chacune de 2 à 2 régimens ½, auxquelles il faut ajouter la division des pionniers à cheval de la Garde; en tout 4 régimens de cuirassiers, 1 de grenadiers (assez semblables aux dragons), 1 de dragons, 2 de lanciers, 2 de hussards, 2 de cosaques chacun à 6 escadrons; de 2 divisions de cosaques à 2 escadrons, d'un escadron de Tatares et d'un demi-escadron de gendarmes; ainsi 24 escadrons de cuirassiers, 12 de grenadiers et dragons, 24 de lanciers et hussards et 17 escadrons ½ de cosaques etc. avec génie compris.

Cavalerie		Génie
escadrons de troupes		
régul.	irrégul.	division à cheval.
60	17½	1

c. Artillerie.*) En une division de 3 brigades à pied et de 4 batteries à cheval: 6 batteries de grosse et 3 de légère artillerie à pied; 1 batterie de grosse artillerie et 4½ d'artillerie légère à cheval (une batterie ½ d'artillerie légère à cheval y compris la division des cosaques attachée à la batterie de la Garde du Don, sont des batteries de Cosaques) ayant chacune 8 pièces; il faut y ajou-

*) Les batteries légères russes ont des pièces de 6 livres et des licornes d'un quart de *poud*; la grosse artillerie a des pièces de 12 et des licornes d'un demi-*poud*. Les licornes sont une espèce d'obusiers très longs, particuliers à l'artillerie russe. C'est la même chose pour la grosse artillerie à cheval.

ter une batterie de fusées à la Congrève, ainsi sans cette dernière batterie:

72 à pied.	44 à cheval.

116 pièces.

56 de grosse artillerie; 60 de légère.

B. Le corps des grenadiers.

a. Infanterie. En trois divisions, à 2 brigades: 9 régimens de grenadiers, 3 de carabiniers (chasseurs d'élite) de 3 bataillons chacun; auxquels sont joints 1 bataillon des grenadiers tirailleurs et 1 bataillon de sapeurs; en tout:

Infanterie bataillons	Génie. bataillons
37	1

b. Cavalerie. En une division composée d'une brigade de lanciers et d'une brigade de hussards à 2 régimens, de chacun 8 escadrons, ou 4 régimens avec:

	Cavalerie	Génie
escadrons de troupes régulières	32	—

c. Artillerie. En une division de 3 brigades d'artillerie à pied et une à cheval: 6 batteries de grosse artillerie et 6 de légères à pied (en temps de paix on ne compte que 3 batteries légères à pied)*) et 2 batteries légères à cheval, de chacune 8 pièces:

72 à pied.	16 à cheval.

88 pièces.

48 grosse artillerie, 40 légère.

---

*) Les numéros 2, 4 et 6 appartiennent à la réserve permanente de l'artillerie à pied des corps de la Garde et des grenadiers.

C. Les 6 corps d'infanterie.

a. Infanterie. Chaque corps est formé de 3 divisions, composées chacune d'une brigade de mousquetaires et d'une brigade de chasseurs à 2 régimens; en tout 6 régimens d'infanterie et 6 de chasseurs à 4 bataillons, et de plus un bataillon de tirailleurs et 1 de sapeurs; ce qui donne pour un corps d'infanterie:

	49 bat^{ons} d'inf^{rie}	1 bat^{on} de sapeurs.
et en y ajoutant pour 5 autres corps	245 „ „	5 „ „ „
Total:	294 bat^{ons} d'inf^{rie}	6 bat^{ons} de sapeurs.

Infanterie bataillons	Génie bataillons
294	6

b. Cavalerie. Chaque corps est formé comme dans le corps des grenadiers, de

	32 esc^{drons} réguliers de lanciers et de hussards
et en y ajoutant pour 5 autres corps	160 „ „ „ „
Total :	192 esc^{drons} de rég^{mens} de lanciers et de hussards.

Cavalerie escadrons de troupes régulières	— irrégulières
192	?

c. Artillerie. Chaque corps forme une division de 3 brigades à pied et 1 à cheval, de 4 batteries de grosse artillerie et de 8 batteries d'artillerie légère à pied, ainsi que de 2 batteries d'artillerie légère à cheval:

32 bat. de grosse artill.,	80 d'artill. légère ou 96 à p.	16 à ch.	total	112 pièces.
en y ajoutant pour 5 autres corps:				
160 pièces de grosse art.	400 d'artill. lég ou 480 „	80 „	„	560 „
192 bat. de grosse artill.	480 d'art. légère ou 576 à p.	96 à ch.	total	672 pièces.

576 à pied — 96 à cheval

672 pièces

192 grosse artillerie — 480 art. légère.

D. Les corps de cavalerie*).

a. Cavalerie. Le 1er corps de cavalerie de réserve, consistant en 1 division de cuirassiers et 1 de lanciers, à 2 brigades, de chacune 2 régimens, de 6 escadrons:

8 régimens avec	48 escadrons
de même le 2d corps de cavalerie de réserve	48 „
Total:	96 escadrons.

En outre, le corps des dragons avec 2 divisions, 4 brigades, 8 régimens de dragons à 10 escadrons, avec 1 division de pionniers à cheval composée de 2 escadrons; en tout:

80 esc. de cavalerie régulière et 2 esc. de troupes du génie
ajoutons comme ci-dessus:
96 „ „ cavalerie

176 esc. de cavalerie régulière et 2 esc. de troupes du génie.

*) Par suite des modifications introduites en 1852 dans la cavalerie de réserve, celle-ci se trouve actuellement composée comme il suit:

Le 1er corps de cavalerie de réserve.

2 divisions de cuirassiers et 1 de lanciers de réserve, chaque division à 4 régimens, les régimens de cuirassiers ont 6 et ceux de lanciers 8 escadrons; en tout 48 escadrons de cuirassiers et 32 de lanciers; ce qui donne pour tout le premier corps un total de 80 escadrons.

2d corps de cavalerie de réserve.

2 divisions de dragons, chacune de 4 régimens à 10 escadrons;

Cavalerie	Génie
escadrons de troupes régulières	escadrons
176	2

b. Artillerie*). Le 1er corps de cavalerie de réserve avec 1 division à cheval, formée d'une batterie de grosse artillerie et de 3 batteries légères, en tout:

4 bat.	8 pièces de grosse art.	24 p. d'art. lég.; de même le second corps de cav. de rés.:
4 „	8 „	24 p. d'art. lég.; et en y ajoutant pour le corps de dragons:
4 „	8 „	24 pièces d'artill. légère.
12 bat.	24 pièces de grosse art.	72 p. d'art. lég. = 96 pièces.

en tout ce corps comprend donc 80 escadrons et 1 division du génie (pionniers) composée de 2 escadrons.

Division de cavalerie légère de réserve.

Composée de 2 régimens de lanciers et de 2 de hussards, dont chacun contient 6 escadrons: donc en tout 24 escadrons.

Le total de la cavalerie de réserve s'élève donc à 184 escadrons et 2 escadrons de troupes du génie.

*) Actuellement au premier corps de cavalerie de réserve est attachée une division d'artillerie à cheval composée de 6 batteries, dont 2 grosses et 4 légères; ce qui fait:

16 pièces de grosse et 32 de légère artillerie

en tout 48 pièces.

La division d'artillerie à cheval attachée au corps des dragons se compose des mêmes élémens et compte également:

16 pièces de grosse et 32 de légère artillerie

en tout 48 pièces.

Enfin l'artillerie à cheval de réserve, attachée à la division de la cavalerie légère de réserve contient

3 batteries légères = 24 pièces.

Le total est donc:

32 grosses pièces et 88 légères

120 pièces.

Récapitulation

des divisions de troupes actives composant la grande armée.

(D'après les données de 1852.)

Corps d'armée.	Infanterie.				Cavalerie.					Artillerie.								Troupes du génie.	
								Escadr.					Pièces						
	Divisions.	Brigades.	Régimens.	Bataillons.	Divisions.	Brigades.	Régimens.	réguliers.	irréguliers	Divisions.	Brigades.	Batteries.	à cheval	à pied	grosse	légère	Total.	Bataillons de sapeurs.	Escadrons à cheval.
Corps de la Garde	3	6	12	37	3	6	12	60	17½	1	5	15½	44	72	56	60	116	1	2
Corps des grenadiers	3	6	12	37	1	2	4	32	—	1	4	14	16	72	48	40	88	1	—
Corps d'infanterie	18	36	72	294	6	12	24	192	?	6	24	84	96	576	192	480	672	6	—
1e corps de Caval. de réserve	—	—	—	—	3	6	12	80	—	1	—	6	48	—	16	32	48	—	—
2e corps de Caval. de réserve	—	—	—	—	2	4	8	80	—	1	—	6	48	—	16	32	48	—	2
Division de cavalerie légère de réserve	—	—	—	—	1	2	4	24	—	1	—	3	24	—	—	24	24	—	—
Total 10 corps.	24	48	96	368	16	32	64	468	17½	11	33	128½	276	720	328	668	996	8	4

Observations.

On doit encore mentionner, comme non combattant, par chaque corps une brigade du train.

Les troupes du génie restent en liaison organique avec les brigades du génie.

Des régimens de Cosaques et leurs batteries étaient même en temps de paix, incorporés dans l'armée polonaise ; mais leur nombre est variable.

Il résulte de cet exposé que la Russie est en état de figurer dans une guerre européenne, avec 368 bataillons, 468 escadrons de troupes régulières et 996 pièces d'artillerie*) — les troupes de réserve non comprises — sans avoir de grands efforts à faire pour effectuer leur mobilisation et sans avoir besoin de recourir aux troupes locales destinées au service des places fortes et à celui de l'intérieur. Si le gouvernement se décidait à réduire l'armée du Caucase, il pourrait ajouter à la grande armée 3 divisions d'infanterie, et 1 brigade d'infanterie d'élite (brigade des grenadiers du Caucase), qui sont pourvues de tout le matériel de guerre, nécessaire à un corps d'armée mobilisé**), et dont l'organisation est parfaitement conforme à celle des troupes sus-mentionnées.

Il faut encore faire observer expressément que les troupes ne contiennent ni recrues, ni vieux soldats.

Ce qu'il est plus difficile de constater que la division des troupes, c'est leur force numérique réelle. Dans chaque armée, le nombre des troupes qui entrent en campagne, reste au-dessous du chiffre des listes officielles; mais l'armée russe a été particulièrement discréditée dans toute l'Europe***) à cause de la différence énorme qui existait entre son état officiel et son état effectif, et ce n'est pas à tort qu'on a cherché la cause de cet inconvénient dans les vices de l'administration civile et

*) Nous avons compris dans ce chiffre la batterie des Cosaques de la Garde; mais nous manquons de renseignemens précis au sujet des batteries de Cosaques qui, antérieurement à l'année 1848, étaient attachées à l'armée polonaise. Si l'on y comprend ces dernières, le total des pièces dépasse le chiffre de 1,000.

**) Cette division n'a qu'un seul régiment de cavalerie régulière (le 9me de dragons).

***) Et ce ne fut pas tout-à-fait sans raison. Mais l'expédition de Hongrie a prouvé que cette raison n'existe plus aujourd'hui. Malheureusement nous ne sommes pas en état de le démontrer en détail, mais les autorités les plus compétentes, affirment que ce résultat est irrécusable.

militaire de la Russie. On connaît assez en Europe ce cancer de la Russie; on croit même le mal plus grand qu'il ne l'est en effet.

Vient-on à apprendre qu'une armée russe de 100,000 hommes se trouve sur tel ou tel point; aussitôt la plupart de ceux qui sont au courant de la littérature du jour, avec ses mystères dévoilés, ses révélations etc. se prennent à sourire. „Oui, disent-ils, mais sur le papier.“ La littérature du jour aime à rechercher les faits; c'est là son élément et sa mission. On peut blâmer ce procédé, mais non l'empêcher. Quant à ce qui concerne la Russie, cette littérature est obligée de flatter les antipathies existantes: si elle voulait approfondir la matière, au lieu de faire du bel esprit, entrer dans la vérité à force d'études sérieuses, au lieu de l'effleurer, elle ne serait plus la littérature du jour. Il est très facile au moyen de quelques anecdotes vraies ou fausses, que l'on se raconte tout bas dans les cercles de St. Pétersbourg ou de Moscou, ou qu'un touriste aventureux a recueillies, de se former un jugement général, dont on n'hésite pas à proclamer le résultat avec l'aplomb le plus imperturbable, en disant: „L'armée russe n'existe que sur le papier. Il faut réduire les chiffres officiels au tiers. L'argent destiné pour les ⅔ des troupes qui figurent sur les listes, mais qui n'existent pas de fait, se trouve dans les poches des employés civils et militaires.“ Il est vrai que le public le plus superficiel de l'Occident, n'a qu'un sentiment vague de la puissance de la Russie. Tout homme de quelque instruction ne peut méconnaître aujourd'hui, que cet empire, depuis 150 ans, de l'état d'un pays insignifiant et barbare, est passé à celui d'une grande puissance européenne, la plus considérable même du continent; que cet empire a résisté, il y a 40 ans, à la puissance d'un homme qui avait humilié toute l'Europe, à l'exception de l'Angleterre, qui toutefois ne dut son salut qu'à ses murailles de bois; que depuis cette époque enfin, en dépit

des déclamations des rhéteurs de l'Occident, les armes de la Russie ont fait trembler la Turquie, écrasé la Pologne, et dompté la Hongrie. Le mot de Napoléon sur l'avenir de l'Europe dans 50 ans (à présent dans 30 ans environ), produit un effet d'autant plus profond, que tout le monde attribue à cet homme extraordinaire la faculté de porter, dans cette matière, un jugement compétent, sinon prophétique. Ainsi donc l'Europe serait livrée à la démocratie ou aux Cosaques. Or, puisque le système républicain est en décadence évidente, n'est-on pas amené à penser que nous sommes menacés de voir se réaliser la seconde moitié de cet oracle!

En face de ces prévisions et de leurs conséquences fatales, on éprouve une sorte de consolation à se représenter la Russie, dont il est impossible de nier la grandeur, comme un géant qui ne peut se servir de ses membres, et son armée comme un colosse aux pieds d'argile ou pour employer la locution généralement en faveur, à pieds de papier. Il est naturel que la presse périodique, tenant compte de ces sentimens, accumule anecdotes sur anecdotes, et ne cesse de citer Custine et Golovine, pour prouver que l'armée russe n'existant pas de fait, ne saurait être redoutable. Ce n'est que par la raillerie, l'épigramme et l'ironie, par les reproductions de ce qui plait à l'opinion régnante et de ce qui flatte les sympathies et les antipathies existantes, que l'on trouve des lecteurs et des auditeurs. Mais ces armes, bien que tranchantes et incisives, seront impuissantes contre la vérité, quand dans un moment néfaste, elle se fera sentir à nous dans toute sa force. Un rasoir est bon pour couper une barbe, mais non pour fendre un bouclier.

D'ailleurs tout homme impartial conviendra, que les récits qui ont cours en Occident, au sujet des malversations et fraudes des employés russes, ne sont pas toujours exagérées quand il s'agit du passé. On raconte encore en Angleterre, que les officiers russes vendirent

les cordages de tous les vaisseaux, qui avaient été placés sous la surveillance de l'Angleterre. On sait très bien en Allemagne, de quelle manière certains généraux russes effectuaient les fournitures destinées à l'armée; et l'on affirme, en Russie même, qu'un jour on trouva dans l'arsenal de St. Pétersbourg, les canons d'une frégate sur le naufrage de laquelle il avait été fait un rapport officiel. Il est hors de doute que souvent les plus hauts dignitaires de l'empire, hommes parfois très distingués, n'ont pas eu honte de tromper leur souverain pour s'enrichir. Tous les empereurs et toutes les impératrices ont eu connaissance de ce mal. Quelques-uns d'entr'eux l'ont combattu; d'autres, parmi lesquels on cite même Catherine II, l'ont toléré. On dit qu'Alexandre l'a regardé comme incurable, et s'y est soumis avec une douloureuse résignation. C'est à l'empereur Nicolas que revient l'honneur d'avoir combattu ce mal, avec plus d'énergie qu'aucun autre de ses prédécesseurs. Quiconque examine ses efforts avec une attention impartiale, ne saurait méconnaître, que ce prince s'est constamment appliqué avec une fermeté et une persévérance inflexibles, avec une activité infatigable et une intelligence supérieure à en détruire les symptômes et à en extirper les racines. Le souverain qui viendrait à bout d'une pareille tâche, mériterait d'être placé à côté de St. Georges, le patron de la Russie; car ce mal est le ver rongeur le plus funeste à la Russie. L'empereur Nicolas du moins ne l'a jamais perdu de vue; il l'a combattu partout où il l'a trouvé, mais une génération d'hommes suffira-t-elle pour anéantir ce monstre? Les successeurs de l'empereur Nicolas heriteront-ils avec sa couronne de son énergie et de sa volonté noble et ferme? Ce sont là des questions, dont la solution décidera du progrès ou de la ruine de la Russie. Pour ce qui concerne la situation présente de la Russie, beaucoup d'écrivains oublient que l'empereur Nicolas règne depuis 27 ans; ils oublient, en citant toujours l'état excessivement in-

complet des armées russes en 1827 et même en 1830, que ces inconvéniens n'ont point échappé à l'attention de l'Empereur, et que depuis cette époque il a fait des efforts incroyables pour y remédier.

Partout en Russie, on peut voir les traces de l'action immédiate de l'Empereur: partout où il a pu le faire, il est intervenu lui-même, et quand il s'agit de réprimer un tort ou une injustice, il ne se laisse arrêter par aucune considération de personnes ou de condition. Les exemples de la justice inflexible qui a frappé le prince Dadian, un de ses aides-de-camps, ne sont aucunement rares, bien qu'ils ne parviennent pas toujours à la connaissance du public.

Si de pareils faits prouvent, que l'Empereur actuel sévit avec une rigueur inexorable contre toute espèce d'exactions, ils démontrent en même temps combien il est nécessaire que l'Empereur voie et connaisse tout par lui-même, pour faire respecter les lois. Quoique l'organisation militaire et la législation de la Russie contiennent bien des choses qui s'opposent à l'extirpation de ce mal (nous signalons à cet égard les traitemens insuffisants et le luxe demésuré*) de la noblesse placée dans l'administration, la réunion entre les mains d'un même chef, du commandement et de la gestion financière d'un corps de troupes etc.), ces inconvéniens, bien que formant obstacle à la répression des abus, n'en sont point la cause première, et ils disparaissent vis-à-vis des causes morales, dont découlent les vices de l'administration russe.

On a fait l'observation que le caractère national des

---

*) Du reste, il faut distinguer le corps des officiers russes de l'armée des fonctionnaires. Ces premiers ne se rendent presque plus coupables de ces énormes fraudes, qu'on signalait si fréquemment autrefois. Le sentiment du devoir, et même le point d'honneur, se répandent de plus en plus parmi eux, et *l'esprit de corps* est assez fort déjà, pour amener l'exclusion du régiment de tout officier mal famé.

peuples slaves diffère essentiellement de celui des peuples germaniques, en ce qu'il ne connaît pas ce culte chevaleresque de l'honneur, qui distingue la civilisation de l'Occident et qui même a survécu à la piété chrétienne, à la quelle il devait son origine. Il ne faut pas s'imaginer que le Slave en général n'a pas de point d'honneur; au contraire, plusieurs tribus slaves sont capables du plus vif enthousiasme pour ce qu'elles croient toucher à l'honneur; mais leurs notions sur l'honneur diffèrent essentiellement de celles des autres peuples germaniques.

La manière de voir que prescrit le point d'honneur des peuples germaniques, par rapport au duel et au moyen de se procurer certains avantages matériels, paraît avoir été étrangère au caractère primitif des nations slaves. Pour ce qui concerne le duel, c'est un fait général et irrécusable;*) quant au mépris du point d'honneur dans les relations sociales, il ne se manifeste que dans une grande partie des classes moins cultivées. Les mœurs russes, sous ce point, ressemblent plûtot à celles des peuples classiques, qu'au romantisme de la civilisation germanique (ressemblance qu'on a souvent lieu de constater, quand on étudie la situation de la Russie et surtout son organisation militaire). Rome et Athènes ont-elles connu le duel, et ont-elles flétri leurs grands citoyens pour avoir acquis des richesses par des voies iniques?

Nous avons déjà dit, en parlant de l'artisan et du marchand russes, que ces classes font preuve de l'habileté la plus raffinée dans l'art de tromper, de flatter et de persuader, quand il s'agit de duper un chaland. Nous avons déjà mentionné qu'elles ne connaissent pas la noble

*) Quand on voit des gentilshommes russes se battre en duel, cela ne prouve rien contre notre thèse. Le duel n'est qu'une importation, et il est aussi opposé à l'esprit russe que le frac au cafetan.

fierté de l'industriel allemand, qui se glorifie de sa droiture en affaires. Au contraire, elles traitent toutes les affaires d'une façon que, dans les pays d'Occident, on pardonne tout au plus dans le commerce des chevaux.

De même que le marchand russe ne dédaigne pas les artifices frauduleux du trafic, de même le véritable russe, — à moins qu'il ne soit absolument transformé par la civilisation de l'occident, — ne reconnaît pas comme fonctionnaires d'Etat, ces fiers et délicats scrupules par suite desquels, en Angleterre et dans une grande partie de l'Allemagne, les contrôles établis pour l'administration financière semblent destinés plutôt à satisfaire la conscience des employés et à garantir la bonne renommée de leur corps, qu'à sauvegarder les intérêts du trésor public.

C'est avec intention que nous avons dit, une partie de l'Allemagne, car quiconque a passé par les mains des douaniers autrichiens, sait que des mœurs corrompues, des habitudes relâchées, et peut-être même un mélange d'élémens slaves, ont exercé une influence funeste sur le caractère des employés. Nous n'avons pas cité la France, mais c'est à son influence surtout qu'il faut attribuer ce fait, que depuis Pierre I[er] les fonctionnaires russes, au lieu de se défaire des vices inhérens au caractère national, les ont laissés se développer dans une proportion incroyable, bien qu'on ait tout fait pour les dénationaliser.

Quelque susceptibles que soient nos voisins si polis d'outre-Rhin sur le point d'honneur, il est facile de prouver par leur propre littérature, qu'ils ont été les premiers à répudier la probité allemande, qu'ils avaient héritée de leurs ancêtres germaniques, comme un préjugé ridicule et contraire aux jouissances raffinées, dont le goût venu de Paris, s'est répandu sur toute l'Europe comme une contagion pestilentielle.

Pierre I[er], grace à la perspicacité qui le caractérisait, a sans doute reconnu dans les mœurs de la cour de

Louis XIV ce germe fatal qui s'est développé sous la régence, sous Louis XV et enfin sous Robespierre. Il a dû comprendre que les Français apprendraient aux Russes plus de choses nuisibles qu'avantageuses. Il est sûr au moins, qu'à une époque où toutes les cours de l'Allemagne attiraient chez elles des Français, et où tous eux qui prétendaient briller, ne faisaient que singer cette nation, il ne donna à ses sujets que des maîtres qu'il faisait venir de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Angleterre. Ce fut un véritable bonheur pour les Russes, qui ne sont déjà que trop enclins à suivre les principes philosophiques que les coryphées de la France moderne ont pratiqués si constamment et d'une manière si éclatante, sous le régime des monarchies légitime et illégitime, absolue et constitutionnelle, tout aussi bien que sous celui de la république.*) Par malheur, de tous les successeurs de Pierre-le-Grand, ceux qui montrèrent le plus de sympathie pour le caractère allemand, étaient disposés à prendre des hommes bornés pour des hommes honnêtes; par malheur aussi, le personnage le plus distingué par l'esprit et le caractère, qui depuis Pierre fut appelé au trône de la Russie, rendit à la frivolité française l'hommage le plus éclatant. Catherine II, allemande de naissance, se crut intéressée personnellement à tenir loin de sa cour tout ce qui était allemand. C'est alors que l'éducation à la française donnée à la noblesse, l'emporta complètement sur l'éducation à l'allemande qui,

*) Ceux qui depuis la publication de l'*Esprit des lois* s'attachent à faire tout dépendre de la forme gouvernementale, prétendent que l'absolutisme a corrompu les Français et les Russes. Ceux qui raisonnent dans le même sens, bien qu'appartenant à une autre opinion politique, font un reproche analogue à la monarchie constitutionnelle ou à la république, quand il s'agit dela France moderne. Mais qu'est-ce qui a corrompu les républicains romains? qu'est-ce qui a maintenu l'intégrité du caractère allemand en Prusse, sous le régime absolu de Frédéric Guillaume I[er]? Qu'est-ce qui a produit le même effet en Hesse et dans l'Angleterre constitutionnelle?

regardée comme moins élégante, perdit les sympathies de la cour. Les principes français, pour ce qui concerne les moyens d'arriver à la fortune et au pouvoir, rencontrèrent un sol favorable dans le caractère national des Russes, et la théorie qui enseignait de faire oublier par la profusion des richesses, la manière dont elles avaient été acquises, trouva des partisans dociles et empressés. Le luxe et la prodigalité multiplièrent les besoins, mais sans augmenter le traitement des employés. C'est depuis cette époque, que „l'art des mains creuses" fit des progrès incroyables; il parvint à son apogée sous le règne de Catherine II, au moins dans les classes supérieures de la société.

Il est évident que cet esprit pervers de la bureaucratie devait causer à l'empire les préjudices les plus considérables, et que l'adresse et l'audace, à l'aide desquelles l'employé russe sait couvrir d'un vernis trompeur les vices de son administration, doublent encore les dangers de ses malversations. Du reste, l'audacieux et spirituel Potemkine, qui osa tromper son impératrice par des décorations représentant des villages et leurs populations, semble avoir atteint au plus haut degré de hardiesse, en fait de supercheries. Les successeurs de Catherine ne furent plus trompés d'une manière si générale ni si grossière; ils connaissaient les abus, mais ils ne parvinrent pas à en découvrir les sources. Paul ne fut sans doute pas favorable à de pareils abus, mais malgré sa bonne volonté et ses efforts, il ne fut pas assez fort pour venir à bout de les supprimer. Le caractère noble, mais trop souple d'Alexandre, ne possédait pas non plus l'énergie et la rigueur nécessaires pour les combattre avec succès. Il mourut, dit-on, le cœur brisé du regret de n'avoir point réussi. Néanmoins depuis la mort de Catherine, l'esprit de corruption de la bureaucratie russe a constamment perdu du terrain, surtout sous le gouvernement de l'Empereur actuel qui, non content de punir et d'épouvanter la

corruption, exerce une influence très salutaire par des récompenses, des encouragemens et par l'exemple de ses nobles sentimens.

Il serait éminemment injuste de vouloir induire de ce qui précède, que l'empire russe manque d'employés intègres et irréprochables; certes leur nombre est grand, *in toga et sago*. Il existe dans la noblesse, dans l'armée et dans les services civils, beaucoup d'hommes dont l'austère probité ferait honneur à des officiers prussiens ou anglais. Encore faut-il remarquer, que les exemples cités pour caractériser le mal, se rapportent ordinairement à des faits éclatants et souvent isolés, qui se rencontrent parfois dans les corporations les plus honnêtes des autres pays. On doit être très circonspect, pour ne pas juger ce sujet avec trop de sévérité. Cependant c'est un fait incontestable, que le nombre des hommes déloyaux est très grand dans la classe des employés russes, depuis l'homme puissant qui élude les lois pour servir des projets ambitieux, jusqu'au misérable qui trompe ses chefs dans un but de cupidité.

Pour ce qui regarde l'influence de ces abus sur l'effectif de l'armée, elle s'étend aussi bien sur le nombre que sur la valeur physique et morale du soldat, sur la qualité et la quantité du matériel etc. Elle s'exerçait partout où il était possible de tromper ou de suborner ou d'éluder toute espèce de contrôle. Quand on pense que souvent les fonctionnaires les plus élevés ont été notoirement concussionnaires, alors on comprend que les empereurs russes sont obligés d'exercer le contrôle par eux-mêmes, c.-à-d. de tout examiner et de tout connaître. C'est à cause de cela que le règne prolongé d'un prince, tel que l'Empereur actuel, est un bienfait immense pour l'état, par ce qu'il doit contribuer puissamment à hâter la solution du grand problême. Après quelques années de règne, l'Empereur fut à même de choisir parmi ses serviteurs des hommes éprouvés, auxquels il put confier une partie de sa tâche. Disons le, en l'hon-

neur du nom allemand, ce sont surtout les Allemands des provinces de la mer Baltique, qui ont fourni un contingent nombreux de ces agents capables. La noblesse russe, qui n'aime pas les allemands, leur a toujours témoigné de la jalousie. Si la noblesse russe est employée plus fréquemment par l'empereur Nicolas, cela prouve sans doute qu'elle s'est améliorée dans le sens ci-dessus indiqué; il est certain que depuis longtemps le gouvernement avait le désir, assurément légitime, d'employer la noblesse indigène.

D'ailleurs il est impossible de constater en détail les effets que produit l'improbité des fonctionnaires sur le nombre et sur la valeur de l'armée. Il ne suffit pas de mentionner, que dans quelques garnisons éloignées, les officiers pour s'enrichir du travail de leurs soldats, négligent leur instruction militaire. Il est arrivé autrefois que durant de longues années, ils ont porté en compte des frais d'entretien d'hommes qui manquaient au corps; envoyé leurs chevaux dans des pâturages, pour s'approprier l'argent destiné aux fourrages, fait des économies sur l'entretien et l'habillement des troupes et augmenté par là le chiffre des malades, des invalides et des morts, qu'ils ont gardé vers eux les sommes destinées à réparer et compléter le matériel, qui naturellement se trouvait détérioré avant le temps, et que toutes ces économies entrèrent tout simplement dans la poche de ceux qui étaient chargés de l'administration financière. On n'a pas nié que de pareils faits ne fussent arrivés, et même en grand nombre; la division et la dislocation de l'armée, introduites par l'empereur Nicolas, ont été, et seront un moyen très efficace pour paralyser ces influences dans la grande armée d'opération, aussi longtemps que régnera l'empereur Nicolas, ou un prince versé comme lui dans toutes les branches de l'administration militaire. Car cette partie de l'armée est placée de manière que l'Empereur peut l'inspecter très facilement et à l'improviste. Il est donc permis d'admettre que la grande ar-

mée d'opération atteint la force numérique indiquée dans ses états officiels, autant que le comportent les pertes assez considérables occasionnées par la mortalité et les maladies, pertes qu'il est plus difficile de réparer en Russie que dans tout autre pays.

Nous ne saurions dire si les anciens abus subsistent encore dans les troupes cantonnées loin de St. Pétersbourg. Nous manquons à cet égard de renseignemens précis. Ce qui est sûr, c'est que les employés concussionnaires courent de plus grands risques qu'autrefois, attendu que l'empereur Nicolas voyage rapidement, arrive souvent à l'improviste, connaît parfaitement les personnes et les choses, et qu'il punit toute espèce de fraude avec une sévérité inexorable.

Les troupes actives de la grande armée ont souvent été visitées dans leurs camps par des officiers européens qui, à côté de quelques abus isolés, ont toujours trouvé le nombre et la tenue des troupes, ainsi que leur matériel de guerre dans le meilleur état. Nous nous croyons donc autorisé à dire, que les données suivantes sur l'effectif de l'armée sont très près de la vérité.

La force numérique des corps, en état de paix, est diversement réglée, depuis que l'Empereur a étendu le système des congés aux troupes actives. Depuis cette époque, une partie de ces troupes, pour être mises sur le pied de guerre, auraient à rappeler leurs vieux soldats en congé. Or, comme ces permissionnaires sont tous natifs des contrées orientales de l'empire, il en résulterait que dans le cas d'une guerre subitement déclarée, ils ne pourraient être comptés que comme une sorte de réserve.

Dans le moment actuel, il est inutile de s'appesantir sur ce fait particulier, attendu que dans l'année 1848, tous les permissionnaires ont été rappelés et que, autant que nous sachions, depuis ce temps bien loin d'accorder des congés, on a effectué de fortes levées. On est donc fondé à présumer, qu'en dépit des ravages causés par le choléra et les fièvres, en Hongrie et en Transylvanie,

les troupes actives ont actuellement la force complète du pied de guerre.

Cependant puisqu'on doit s'attendre à ce que la paix fasse revivre les anciens réglemens sur les congés, nous essaierons de constater la force numérique des troupes actives de l'armée d'opération en temps de paix, après avoir préalablement mentionné l'état projeté pour le pied de guerre et celui pour le pied de paix.

Déduction faite d'un grand nombre de non combattans (environ 50 soldats du train et hommes de service etc.) des musiciens, et des officiers supérieurs, chaque bataillon d'un régiment d'infanterie russe doit compter 1000 à 1002 combattants, c.-à-d. soldats et sous-officiers; les bataillons de tirailleurs n'ont chacun que 658 hommes. Le nombre des officiers est de 22 environ par bataillon, celui des musiciens (abstraction faite du corps de musique proprement dit, qui très nombreux dans certains régimens, est ordinairement de 25). Comme il y a 8 bataillons de tirailleurs, la grande armée compte pour le pied de guerre complet:

360	bataillons d'environ	1050 h.	chacun =	378,000 h.
8	- -	700 -	- =	5,600 -
	Total des combattants de l'infanterie			383,600 h.

En temps de paix, on accordait 50 congés par bataillon de la Garde, et 150 par bataillon d'autres troupes.*)

Lors d'une entrée précipitée en campagne, il aurait fallut déduire de ces . . . . 383,600 h.
51,500 -
restent: 332,100 h. d'infanterie

*) Ces congés n'étaient pas répartis entre les 4 bataillons qui n'appartenaient pas à la Garde; tous les congés étaient donnés dans un seul bataillon, pour conserver les 3 autres au grand complet. A ce compte, on aurait peut-être retenu dans les forteresses etc. 84 bataillons faibles sur 7 corps, pour y pouvoir adjoindre plus tard les permissionnaires.

qui formeraient l'effectif des troupes présentes sous les drapeaux, en temps de paix.

Dans cet état il n'a pas encore été tenu compte des déductions à faire pour les morts, les libérés, les déserteurs etc. Un homme très compétent sur cette matière affirme, que les bataillons de troupes actives, en temps de paix, ne comportent jamais moins de 700 combattans. Il en résulterait le chiffre de 260,000 hommes comme minimum des combattants de l'infanterie.

Un escadron de cavalerie contient, en moyenne, 190 combattans en temps de guerre, donc en tout 460 escadrons de troupes régulières, de chacun

	190 h. = 87,400 h.
10 par escadron étant en congé	= 4,600 „
	restent: 82,800 h.

de cavalerie regulière, qui à tout instant, et même en temps de paix, devraient être prêts à marcher.

On serait sûr de ne pas donner des chiffres trop élevés en admettant, que les escadrons arriveraient à la frontière avec une perte d'environ 27 à 28 hommes et autant de chevaux. Alors le chiffre de 70,000 serait le minimum de la cavalerie régulière, dont l'armée d'opération pourrait disposer immédiatement.

Le nombre des pièces d'artillerie, n'est susceptible d'aucune réduction; il augmente au contraire par l'adjonction des batteries de Cosaques.

Si, en 1848, la Russie s'était trouvée engagée dans une guerre contre l'Allemagne, l'Empereur après avoir résolu de faire marcher les corps de réserve vers la Pologne, aurait pu opérer en Allemagne et en Hongrie avec une armée forte au moins de 260,000 hommes d'infanterie, 70,000 hommes de cavalerie et 25,000 artilleurs, avec 996 pièces de canon; c.-à-d. en tout 355,000 hommes, sans dégarnir une seule forteresse,

sans affaiblir l'armée du Caucase et sans rappeler un seul permissionnaire. Encore faut-il remarquer que nous n'avons porté en compte ni la cavalerie irrégulière avec son artillerie, ni les troupes du génie, ni les non-combattans de toutes sortes, au moyen desquels l'armée atteindrait facilement le chiffre de 400,000 hommes.

Aujourd'hui (à la fin de 1850) on peut admettre que 380,000 hommes d'infanterie, 87,000 hommes de cavalerie et plus de 1000 pièces de canon se trouvent prêts à entrer en campagne, sans compter 100,000 h. de troupes, formées sur le mode de la *landwehr*, qui ont été appelés sous les drapeaux, depuis 1848.*)

En y ajoutant les Cosaques, il est permis d'admettre que la Russie, dans le cas d'une guerre européenne, est en mesure d'opérer avec 500,000 hommes en dehors de son territoire, sans se mettre à découvert du côté du Caucase, ou vis-à-vis de la Suède et de l'Angleterre.

L'empereur Nicolas a appliqué à la Russie quelques idées, qui ont servi de base à l'organisation de la *landwehr* et de la réserve de guerre prussiennes. Nous avons déjà dit qu'une partie des troupes actives obtiennent en temps de paix un congé indéfini. Ce sont les soldats originaires des contrées orientales de l'empire qui, après 15 ans de bon service, ont droit au congé. S'ils en font usage, ils retournent sans solde à leur profession civile, jusqu'à ce qu'ils soient rappelés pour entrer en campagne, ou complètement libérés après 25 ans.

Quant aux soldats originaires des provinces occidentales de l'empire, ils obtiennent le même droit après 10 ans de service. S'ils en font usage (et c'est presque

---

*) Conformément à un édit de 1848, 60,000 permissionnaires sont rentrés dans les troupes actives et 90,000 dans celles de la réserve. Ces 90,000 h. sont rentrés dans les cadres qui représentent un minimum de 10,000 h.

toujours le cas) ils sortent des cadres actifs des bataillons, escadrons et batteries, et sont adjoints aux bataillons etc. de réserve qui, presque toujours, sont séparés de leurs régimens et dont les numéros suivent immédiatement ceux des bataillons, etc. actifs. Ces bataillons etc. de réserve n'ont, en temps de paix, que de faibles cadres sous les drapeaux; les officiers, qui ont obtenu un congé indéfini, et qui, pour la plupart, appartiennent à la noblesse campagnarde, sont de ce nombre. Du reste, les permissionnaires des troupes de réserve, contrairement à ceux des troupes actives, sont tenus, même en temps de paix, de se rassembler à des intervalles déterminés sous leurs drapeaux pour s'exercer dans les manœuvres.*)

On voit par là que le système des congés applicable aux soldats des provinces orientales a beaucoup d'analogie avec l'organisation de la réserve de guerre

---

*) Telle est l'organisation d'après les décrets officiels. Un homme très compétent s'étayant des expériences de 1848 et 1850, soutient que les choses sont tout autres. Selon lui les troupes de réserve se composeraient:

1o De celles qui, originaires des provinces orientales, ont 15 ans de service.

2o De celles qui, originaires des provinces occidentales, ont 10 ans de service.

3o D'anciens permissionnaires dont la plupart sont des soldats mariés et établis.

Toutes ces catégories formeraient de fait une même classe, qui se trouverait jusqu'à la 25e année de service à la disposition du gouvernement. On en disposerait selon les besoins généraux et locaux:

1o pour compléter les corps de troupes actives,

2o ou pour former les troupes exclusives de réserve (Sapasniia).

Dans certains cas les 4ièmes bataillons des régimens d'élite et les 5mes bataillons des régimens de ligne, formeraient la réserve des 3 et respectivement des 4 bataillons de troupes actives. Il en serait de même pour la cavalerie et pour l'artillerie.

Les officiers rappelés de leur congé, seraient répartis entre les troupes suivant les ordres du gouvernement.

en Prusse, et que les troupes de réserve sont assez semblables à la *landwehr* prussienne. Du reste, l'organisation des bataillons de réserve, qui servent en même temps de bataillons de dépôt pour l'instruction des recrues, approche de celle en usage dans les petits états allemands, dont les troupes se composent ordinairement de cadres de recrues et de permissionnaires.

Ces institutions ont été réglées conformément aux exigences ordinaires du fisc, de l'économie sociale, du but militaire; cependant elles répondent aussi à certains besoins d'économie, de discipline et d'hygiène militaire, dont nous parlerons plus tard.

L'état général de toutes les troupes de réserve se compose de deux grandes levées, qui présentent les chiffres suivans:

1ère levée: 9 bataillons de grenadiers; 3 bataillons de carabiniers; 86 bataillons d'infanterie de ligne et 36 bataillons de chasseurs; ainsi en tout, 134 bataillons d'infanterie; 52 escadrons et 24 batteries à pied; présentant un total de 98,000 hommes et 192 canons.*)

2de levée: 12 bataillons de la Garde; 12 bataillons de grenadiers et de carabiniers; 72 bataillons d'infanterie de ligne et de chasseurs; en tout 96 bataillons d'infanterie, 62 escadrons, 24 batteries à pied, 11 batteries à cheval et 2 bataillons ½ de sapeurs, présentant en chiffres ronds, un total de 115,000 hommes avec 280 canons.

Ces chiffres sont ceux de l'état officiel. Il serait intéressant de savoir si les résultats des levées de 1848 ont été conformes aux projets officiels. Avant qu'on ne possède ce renseignement, il est impossible d'établir un calcul exact de l'effectif de ces troupes de réserve.

*) Nous n'avons pu savoir d'une manière précise, si les bataillons de tirailleurs, ne jouissent pas du système des congés, ou si leurs permissionnaires sont répartis dans les autres bataillons de réserve.

Un système de réserve très analogue existe pour l'armée du Caucase qui, par sa formation, ressemble à un corps d'infanterie de la grande armée, et dont les régimens viennent par leurs numéros immédiatement après ceux de cette dernière.

Les troupes de réserve dans leur ensemble ne sont pas formées en temps de paix par divisions et par brigades. Il paraît donc qu'on a l'intention, suivant les circonstances, de les incorporer dans les corps de l'armée active, ou de les réunir aux troupes de formation nouvelle, ou de les employer comme corps détachés.

En récapitulant les chiffres représentant les troupes régulières, qui composent l'armée d'opération, on trouve d'après l'état officiel, le résultat suivant:

Armée disponible . . .	486,000 h.	avec	996 pièces d'art.
1ère levée de réserve .	98,000 „	„	192 „ „
2de levée „ „ . . .	115,000 „	„	280 „ „
Total	699,000 h.	avec	1468 pièces d'art.

à quoi il faut ajouter encore les troupes du génie, celles du train et les corps irréguliers de la cavalerie légère.

B. Troupes régulières ayant une destination locale.

Tandis que dans les autres pays de l'Europe continentale, les troupes destinées à former l'armée d'opération font, en temps de paix, la plus grande partie du service intérieur qui, en cas de guerre, est confié aux gardes nationales ou à d'autres milices bourgeoises, ce service est fait, en Russie, par une armée spéciale de troupes régulières, auxquelles les Cosaques fournis-

sent le complément nécessaire de cavalerie et même d'artillerie.

Ces troupes sont chargées du service des forteresses et des villes, de la garde de certaines contrées turbulentes situées sur les frontières de l'empire, de l'administration civile et militaire, des ateliers etc.

Ces troupes ne sont pas destinées, en cas de guerre européenne, à faire partie de l'armée d'opération; mais comme leur nombre s'élève à 200,000 hommes, dont la plus grande partie est très apte à faire la guerre, il est hors de doute, qu'en cas d'une guerre importante, elles pourraient en grande partie être mobilisées plus rapidement que les troupes de la seconde levée.

Parmi ces troupes locales, il faut mentionner d'abord les bataillons de garnison, qui forment ce qu'on appelle „la garde de l'intérieur.“ Chaque chef-lieu de gouvernement de la Russie européenne (la Finlande et la Caucasie exceptées) possède un et quelquefois deux de ces bataillons. Leur nombre, y compris le bataillon de garnison de la Garde, s'élève à 50 qui sont répartis entre 10 districts. En Sibérie, 2 bataillons ½ sont chargés de la garde intérieure. Arkhangel forme le poste le plus avancé dans le Nord. Quelques-uns de ces bataillons font le service des forteresses, mais la plupart d'entre eux sont cantonnés, en temps de paix, dans les villes ouvertes; ils contiennent dans leurs rangs un grand nombre de vétérans.

En dehors de ces bataillons on distingue différens groupes de bataillons de ligne, dont le nombre s'élève en totalité à 84.

47 forment le gros des troupes régulières et locales de l'armée du Caucase (*voir plus bas*).

12 bataillons de ligne finlandais, formant la 22ème division d'infanterie, font le service de la Finlande.

10 d'Orenbourg, formant la 23me division d'infanterie, font le service d'Orenbourg.

15 bataillons sibériens, pourvus en partie de pièces

d'artillerie, font le service de la Sibérie. Dans cette vaste étendue de territoire, on ne compte que 15 bataillons de troupes régulières!

Il faut y ajouter les corps des vétérans et des invalides, ainsi que les corps des ouvriers militaires qui forment:

1) 552 compagnies de vétérans de l'infanterie, affectées au service des villes de districts et d'étapes, des châteaux impériaux etc.
2) 138 compagnies d'invalides ayant la même destination.
3) 115 compagnies de vétérans et d'ouvriers artilleurs, affectées au service de l'artillerie de forteresse, des ateliers d'artillerie, des fabriques de fusils, des moulins à poudre etc.
4) 105 compagnies de vétérans, d'ouvriers et de soldats disciplinaires du corps du génie.

Ensuite il faut mentionner le corps de la gendarmerie, c.-à-d. un corps de cavalerie policière de 3000 hommes, qui se trouve reparti entre toutes les villes de l'empire. *)

Enfin nous avons à parler de l'armée du Caucase.

Pour pousser avec vigueur la guerre difficile et sanglante que la Russie est obligée de faire aux peuplades sauvages du Caucase, elle emploie, outre un nombre considérable de Cosaques, plusieurs corps de troupes régulières, qui forment ensemble le corps d'armée détaché du Caucase. Le noyau de ces troupes régulières est formé par 3 divisions d'infanterie (numéros 19, 20, 21) et par la brigade des grenadiers de réserve du Caucase qui, avec les bataillons des tirail-

*) Pour ceux qui croiraient que ce nombre de gendarmes est trop faible pour un si vaste empire, je dois rappeler qu'en Russie, les Cosaques font une grande partie du service de la police. La police militaire ne fonctionne que dans les villes; on n'a pas reconnu le besoin d'organiser une police pour les campagnes, excepté dans quelques localités où les Cosaques en sont chargés.

leurs et du génie, pourraient être regardées comme constituant un VIIème corps d'infanterie, si la division d'artillerie, qui leur est adjointe, n'avait pas une organisation appropriée au théâtre de la guerre, et si toute leur cavalerie ne consistait pas dans un seul régiment de dragons. Ces particularités s'expliquent par la nature spéciale du théâtre de la guerre, et des peuples contre lesquels on doit opérer. C'est que, dans ces circonstances, il faut renoncer à l'emploi de grandes masses de troupes, comme aussi aux opérations régulières de la cavalerie, et rendre l'artillerie propre aux exigences d'un sol montagneux.

Cette partie de l'armée du Caucase compte:

I. Troupes actives dans les régimens.

1. Infanterie: 3 divisions à 2 brigades, chacune de 2 régimens d'infanterie ou de chasseurs à 4 bataillons, de plus 1 bataillon de tirailleurs, en tout 49 bataillons; en outre une brigade de 2 régimens d'infanterie d'élite (grenadiers et carabiniers) à 3 bataillons; total 55 bataillons.*)
2. Cavalerie. 1 régiment de dragons à 10 escadrons et un escadron de réserve.
3. Artillerie. 1 division à 4 brigades, ayant 4 batteries de grosse artillerie et 6 de légère à pied, avec 6 batteries d'artillerie de montagne. Ces batteries étant composées respectivement de 12, 8 et 14 canons, le nombre total des canons est de 180 (24 mortiers, 108 licornes et 48 canons de 6).

Total général (sans les troupes du train et du génie en 2 bataillons): 55 bataillons d'infanterie, 10 escadrons et 180 canons.**)

*) En 1852, les régimens du corps détaché du Caucase se composaient de 5 bataillons et ceux de la brigade de grenadiers de 4 bataillons; ce qui fait avec 1 bataillon de tirailleurs et 2 bataillons de sapeurs, un total de 71 bataillons.

**) En 1852, l'artillerie se composait de 5 batteries de grosse artillerie, 7 de légère et 4 batteries de montagne, en tout 16 batteries

II. Troupes de réserve en 2 levées, à 2 bataillons d'élite, 16 bataillons d'infanterie et de chasseurs et 1 escadron; ainsi pour les 2 levées 36 bataillons et 2 escadrons, dont la moitié (18 bataillons et 1 escadron) est restée continuellement sous les armes pendant les dernières années *).

A quoi il faut encore ajouter les 47 bataillons de ligne (géorgiens, tschernomors et caucasiens) **).

L'armée du Caucase compte donc en troupes régulières:

I. Toujours prêtes à marcher:
120 bat^ons^, 10 escadrons et 180 pièces d'artillerie ***).

II. En réserves:
18 bataillons et 1 escadron, auxquels il faut ajouter encore les réserves des bataillons de ligne. Ces troupes (les 5mes bataillons des régimens d'élite, les 6mes des régimens de ligne et les réserves

---

ayant 112 licornes, 60 canons et 16 mortiers: en tout 188 pièces d'artillerie.

Le total était donc de 71 bataillons, 11 escadrons et 188 pièces d'artillerie.

*) En 1852, les 6èmes bataillons des régimens du Caucase et 3 bataillons de ligne de réserve formaient, en 15 bataillons, la division de réserve de l'armée du Caucase.

**) En outre il faut ajouter à l'infanterie 10 bataillons de troupes irrégulières, formées par les milices, les Cosaques Tschernomors (de la mer Noire) et les Géorgiens.

***) Enfin, on compte aussi comme toujours prêtes à marcher les troupes irrégulières suivantes:

Les Cosaques de ligne du Caucase: 18 régimens de cavalerie, 1 bataillon d'infanterie et 3 batteries d'artillerie à cheval ayant 24 pièces.

Les Cosaques Tchernomors: 12 régimens de cavalerie, 9 bataillons d'infanterie et 3 batteries d'artillerie à cheval, ayant 24 pièces.

2 bataillons de milices et le régiment de cavalerie irrégulière du Daghestan.

Total général: 12 bataillons, 31 régimens de cavalerie et 48 pièces d'artillerie.

des bataillons de ligne) forment les réserves de l'infanterie du Caucase et sont cantonnées près de Rostoff sur le Don. Les soldats après avoir été exercés dans ces contrées, passent dans les bataillons actifs.

Le total de l'armée du Caucase est donc environ de 138 bataillons, 11 escadrons et 180 pièces.

La récapitulation des troupes régulières destinées au service local donne le résultat suivant*):

1. Troupes actives.

	Infanterie Bataillons	Cavalerie Escadrons	Artillerie Canons
Régimens de troupes actives du Caucase . . .	55	10	180
Bataillons de ligne du Caucase	48	—	—
Bataillons de la Garde intérieure environ . . .	50	—	—
Bataillons de ligne finlandais	12	—	—
Bataillons de ligne d'Orenbourg	10	—	—
Bataillons de ligne sibériens	15	—	12
Total:	190	10	192

ou environ 198,000 h. auxquels il faut ajouter:

2. Réserves, Invalides etc.

26,000 h. de réserve, 22,000 vétérans de l'infan-

*) Pour l'année 1852, il faut substituer les chiffres suivants, sous les rubriques sus-indiquées:

	Bataillons	Escadrons	Canons
	71	10	188
	47	—	—
	52½	—	—
	12	—	—
	10	—	—
	15	—	12
Total	207½	10	200

terie (savoir 552 compagnies, chacune d'environ 40 h.), 13,800 invalides de l'infanterie (savoir 138 compagnies, chacune d'environ 100 hommes), 40,000 h. de l'artillerie et du génie, vétérans, ouvriers etc. (savoir 220 compagnies, chacune de 150 à 200 hommes.

Total 299,800 hommes.

Si l'on y ajoute les réserves des bataillons de ligne composées de plus de 15,000 h., on arrive au chiffre rond de 315,000 hommes.

Nous avons vu plus haut que le chiffre des troupes mobiles est de 699,000 hommes. Il résulte donc de là que l'organisation militaire est, en Russie, de nature à pouvoir fournir au delà d'un million de troupes régulières.*)

C'est une autre question que de savoir dans quelle mesure ce chiffre pourra être atteint par des troupes simultanément réunies sous les drapeaux. Ce chiffre répond à l'état officiel, et si l'on a compris les ouvriers des fabriques de l'état dans les 40,000 vétérans de l'artillerie etc., on doit faire observer qu'en revanche les troupes du génie et du train, dont le nombre est sans doute beaucoup plus considérable, n'ont pas été portées en compte dans le total général.

---

*) Depuis 1798, toutes les armées de l'Europe sont allées en augmentant, mais peu d'entr'elles se sont accrues dans des proportions aussi considérables que l'armée régulière de la Russie qui, sous le règne de l'empereur Paul, ne comptait d'après Gaudy que:

16 régimens de cuirassiers, 16 de dragons, 2 de Cosaques réguliers, et 8 de hussards, en tout environ 43,500 hommes de cavalerie;

13 régimens de grenadiers, 62 de fusiliers et 20 de chasseurs, en tout 95 régimens, ou 190 bataillons avec environ 177,000 h., et de plus 104 bataillons de garnisons, avec environ 96,000 h. à pied. Cela forme un total de 317,000 h. dont toutefois, selon Gaudy, 150,000 au plus pouvaient être employés hors du pays.

Sous l'empereur Nicolas 355,000 h. sont, même en temps de paix, prêts à entrer en campagne.

En effet un officier prussien, parfaitement informé de tout ce qui concerne l'armée russe, estime, qu'en y comprenant les Cosaques, dont la mobilisation peut s'effectuer avec une grande promptitude, l'armée russe, par suite de l'organisation qu'elle doit à l'empereur Nicolas, est en état de fournir pour le cas d'une grande guerre: 1 million de combattants avec 1800 pièces de canon attelées.

Enfin nous avons encore à mentionner la dénomination et le numérotage des troupes.

Le système de la dénomination particulière de chaque régiment, si favorable à l'esprit de corps, a été maintenu, comme en Autriche; cependant la Russie jouit encore de l'avantage, que ses régimens ont, comme en Angleterre, des noms permanents presque toujours empruntés aux provinces ou aux villes. Il est vrai que quelques régiments ont des chefs ou propriétaires, dont toutefois ils ne portent les noms qu'à côté de leur dénomination permanente. D'autres, comme p. ex. le régiment des grenadiers de Fanagor, le 9ème, que commandait le prince Souvoroff, continuent à porter les noms de leurs chefs, même depuis la mort de ces derniers, usage qui honore en même temps le chef et le régiment. Parmi les régimens de grenadiers, on trouve ceux de l'empereur François et du roi Frédéric-Guillaume III destinés, comme les régimens de grenadiers d'Alexandre et de François dans la Garde prussienne, à rappeler le souvenir de l'époque glorieuse des guerres de l'indépendance. Beaucoup de régimens ont conservé les noms que Pierre-le-Grand leur a donnés lors de leur formation; dans ce nombre se trouvent les régimens de *Préobrajenski* et de *Ssemenovski* de la vieille Garde. On sait que ce système vient de l'Occident, et même si nous ne nous trompons de la France; mais l'usage français rencontra en Russie l'habitude consacrée de désigner les centuries (*sotni* de *sto*, cent; c'est le nom que portent encore aujourd'hui les compagnies de Cosaques, dont le

commandant s'appelle *sotnik* c.-à-d. *centurion*) de l'armée féodale, d'après les localités où elles s'organisent. Ce système fut repoussé par la révolution française, comme étant trop aristocratique, parce qu'il impliquait l'idée d'une gloire héréditaire. Le chiffre dont la sécheresse n'agit point sur l'ame et qui, variable à chaque transformation de l'armée, ne permet pas de fixer des souvenirs historiques, succéda à des noms sonores tels que Royal-allemand et Auvergne. Les armées françaises étaient victorieuses, et les petits-maîtres parmi les tacticiens allemands s'empressèrent naturellement de répudier des usages, il est vrai, très salutaires, mais qui n'étaient plus à la mode. C'est à cette époque que disparurent, en Prusse, les noms et les traditions des régimens qu'on aimerait à voir rétablis aujourd'hui. Mais il est très difficile de poursuivre les fils historiques à travers toutes les transformations et les fusions de noms et de chiffres qu'ont eues à subir ces régimens dans les périodes si embrouillées de 1807 à 1813. Sous quel numéro faudrait-il chercher le régiment de Schwerin qui, en 1757, montra tant de bravoure à Prague? Où trouverait-on le régiment du Prince-de-Prusse dont les recrues moururent si glorieusement en Moravie (1758)? Les régimens prussiens ont, pour la plupart, perdu la partie la plus glorieuse de leur histoire. Ceux de nouvelle formation, venant des provinces rhénanes, n'ont aucune connaissance de la gloire des anciennes troupes qui devraient leur servir de modèles, et ces troupes des vieilles provinces n'ont aucune conscience de leur propre gloire, qu'elles devraient prendre à tache de perpétuer.

La Russie, comme l'Angleterre et l'Autriche, a le mérite d'avoir maintenu ce que les vieux usages avaient de bon; mais tout en respectant l'individualité des petits corps, elle a introduit dans la grande armée un système de numérotage, qui a puissamment facilité la classification des différens corps, d'après les besoins de

la stratégie. Dans la grande armée il est presque généralement en usage, que la désignation du régiment indique son nom particulier, tandisque son numéro répond à la place qu'il doit occuper dans l'ordre de bataille.

Le système de numérotage se trouve réalisé de la manière la plus simple dans les troupes à pied; mais d'abord il faut observer que les régimens de la Garde n'ont pas de numéros et que par conséquent ils n'appartiennent pas à ce système. De plus, les autres régimens d'élite, y compris les troupes de formation analogue du corps Caucasien, ont un numérotage à part et d'après leur arme. On distingue à cet égard les régimens de grenadiers, qui sont au nombre de 10, et ceux de carabiniers, au nombre de 4.

Dans la Garde, comme dans le corps de grenadiers, on combine toujours 3 régimens de grenadiers avec un régiment de chasseurs de la garde ou de carabiniers, pour former une division de 2 brigades, de sorte que le régiment de troupes légères est toujours le dernier. A ce compte, il est toujours facile de classer chaque régiment de grenadiers ou de carabiniers dont on sait le numéro: par ex. le 9me régiment de grenadiers est le 3me régiment de la 3me division de grenadiers et le 1er régiment de la seconde brigade de cette division. Le 2me régiment de carabiniers est le dernier régiment de la 2me division de grenadiers. Remarquons cependant que le 10me de grenadiers et le 4me de carabiniers (c.-à-d. les 2 derniers numéros de l'infanterie d'élite) forment la brigade d'élite de l'armée du Caucase.

Dans la troupe de ligne, la combinaison est encore plus simple. Deux régimens, soit d'infanterie soit de chasseurs, forment une brigade, ces 4 régimens ensemble forment une division d'infanterie, et 3 divisions forment un corps. Les numéros des divisions de l'infanterie se suivent dans toute l'armée. On compte en tout 42 régimens d'infanterie et 42 de chasseurs répar-

tis dans les divisions. Conformément à ce que nous avons dit, chaque division contient 2 numéros de régimens; on divise le chiffre du régiment (en comptant les fractions comme des unités) par 2, pour trouver le chiffre de la division; ce chiffre (les fractions toujours comptées comme unités) étant divisé par 3, donne le numéro du corps d'infanterie. Alors la place du régiment n'est plus difficile à trouver. S'il s'agit, p. ex. de trouver la place du 15ème régiment d'infanterie, on fait le calcul suivant:

$$15 : 2 = 7\tfrac{1}{2}$$
$$+ \tfrac{1}{2}$$
$$= 8$$

Le 15e régiment appartient donc à la 8e division d'infanterie; c'est le 1er régiment de la 1re brigade; de même que le 15e de chasseurs est le 1er régiment de la 2ème brigade de cette division. Pour trouver le numéro du corps d'infanterie, on fait le calcul suivant:

$$8 : 3 = 2\tfrac{2}{3}$$
$$+ \tfrac{1}{3}$$
$$= 3$$

Donc, la 8ème division d'infanterie est la 2ème du 3ème corps d'infanterie.

Les numéros des bataillons de tirailleurs correspondent à ceux des corps. Si l'on obtient, comme résultat, le numéro 7, il faut mettre à la place de ce chiffre: armée du Caucase.

Quant à la cavalerie, il ne faut pas oublier que, outre la division des cuirassiers de la Garde, et les 2 divisions de la cavalerie légère de la Garde avec leurs

régimens, individuellement désignés, on distingue 4 sortes de divisions ayant un numérotage à part:

1° 2 Divisions de cuirassiers et 1 division de lanciers de réserve. Les premières contiennent les 8 régimens de cuirassiers de ligne, la dernière contient les 4 derniers régimens de lanciers de ligne, qui en tout sont au nombre de 18, donc les régimens 15ème à 18ème de lanciers. Les 2 divisions de cuirassiers appartiennent au 1er corps de cavalerie de réserve.

2° 2 divisions de dragons, chacune de 4 régimens et contenant les 8 premiers régimens de dragons (le 9e se trouve à l'armée du Caucase).

3° 7 divisions de cavalerie légère, qui contiennent les autres régimens de lanciers et les régimens de hussards, qui se trouvent réunis en brigades de lanciers ou de hussards formées chacune de 2 régimens. Les premières 6 divisions sont attachées aux 6 corps d'infanterie; la 7ème est adjointe au corps de grenadiers.

Donc, tous les régimens de cuirassiers, ceux de dragons, le 9e excepté, et les 4 derniers régimens de lanciers appartiennent aux deux corps de cavalerie de réserve, et sont réunis dans les divisions de cuirassiers, de dragons et la division de lanciers de réserve; leur place est donc facile à trouver.

Tous les régimens de hussards appartiennent aux corps de l'infanterie et des grenadiers. On n'a besoin que de faire un calcul analogue à celui que nous avons présenté plus haut, pour trouver le numéro de la division et du corps, p. ex. le 12e régiment de hussards est le 2d de la brigade de hussards de la 6e division de cavalerie légère, appartenant au 6e corps d'infanterie. Le 11e régiment de lanciers est le 1er de la brigade de lanciers de la même division.

L'artillerie compte 6 divisions, ayant chacune une brigade d'artillerie à cheval et 3 brigades d'artillerie à pied, dont les numéros se suivent. Les numéros de ces divisions, comme ceux des brigades d'artillerie à cheval,

correspondent à ceux de leurs corps d'infanterie. La 3e division d'artillerie contient donc la 3e brigade d'artillerie à cheval, avec les 6e, 8e et 9e brigades d'artillerie à pied, et elle appartient au 3e corps d'infanterie. L'artillerie à pied du corps des grenadiers est appelée artillerie des grenadiers et a un numérotage à part. La brigade à cheval de ce corps porte le numéro 7, comme la division de la cavalerie légère, tandis que la Garde conserve sa position à part.

En outre, il existe 3 divisions d'artillerie à cheval, qui correspondent aux corps de la cavalerie de réserve.

A cette division, comme à celle des compagnies et des bataillons dans les régimens, répond un système d'insignes appliqués sur l'uniforme, ainsi que cela se pratique dans l'armée prussienne. Quelque semblables que paraissent à la première vue tous les soldats de l'infanterie, celui qui est initié au système des numéros et des insignes saura déterminer la place qu'occupe chaque soldat dans cette immense organisation militaire. Convenons-en, ce mécanisme est parfaitement imaginé. S'il est bien exécuté, si ses parties ont assez de vigueur intérieure (car ce n'est pas l'éclat extérieur qui leur manque), si les ressorts fonctionnent bien, si les rouages et les cylindres sont bien adaptés, si la chaleur suffisante n'y manque pas, cette machine énorme n'a besoin que de l'impulsion légère d'une main habile, pour fonctionner avec une rapidité et une force immenses.

Nous disons *si!* Ces questions auxquelles des ignorants de l'Occident ont souvent répondu si dédaigneusement, ont déjà trouvé une solution partielle dans ce que nous avons dit plus haut. Nous espérons mentionner dans ce livre encore quelques mesures propres à faciliter une solution plus complète. Les événemens seuls pourraient se charger d'une réponse catégorique. Ces événemens s'accompliront-ils un jour? Les aberrations de l'esprit humain s'abstiendront-elles de mettre à l'épreuve cette force encore mystérieuse? Cette puis-

sante armée disparaîtra-t-elle satisfaite de la gloire d'avoir, par son influence morale seulement, maintenu la paix à une époque si agitée, ou sera-t-elle appelée à ajouter à l'histoire des souffrances et des erreurs humaines de nouveaux monumens de meurtres, d'incendies et de ruines? Voilà des questions qui se présentent aux esprits prévoyants; qui sait si l'avenir qui doit y répondre, n'est pas déjà prochain! le poète dit*):

„L'avenir arrive à pas lents;
„Le présent s'envole avec la rapidité de la flèche;
„Le passé reste éternellement immobile."

Puisse l'Europe, quand l'avenir prochain sera devenu le passé immobile, ne pas accuser ceux de ses fils qui ont impatiemment précipité leur pas, en estimant trop leurs propres forces, et pas assez celles de leurs voisins!

---

*) Schiller, dans: „Les paroles de Confucius".

Fin de la première partie du troisième volume.

ETUDES

sur

la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales

de la

RUSSIE

par

Le Baron Auguste de Harthausen.

EDITION FRANÇAISE.

TROISIÈME VOLUME.

2ème partie.

BERLIN,
LIBRAIRIE B. BEHR
Oberwallstrasse 12 et 13.

PARIS,
LIBRAIRIE D'AMYOT
6, rue de la Paix.

1853.

Seconde partie.

Système de recrutement. Notices ethnographiques sur les élémens de l'armée. Observations générales. Moyens employés pour compléter les corps des officiers et sous-officiers. — Système des Cantonnistes, considéré sous les rapports humanitaire et militaire. Le recrutement ordinaire. Influence des différences des noms de régimens. — Les Russes, en général, n'ont que peu de sympathie pour le service militaire; le caractère pacifique des Russes comme une des causes de la conscription. Exemptions. L'exemption antérieure de la noblesse. Organisation de la conscription. Le choix des recrues. Condamnation au service militaire. L'*Akhotnik*. Exemptions par suite de certaines relations de famille. Résultats de la conscription. Les opinions de l'Allemagne sur la conscription. Les 2 catégories de conscription. Condition des recrues. Le transport; la première époque du service militaire; changement de costume et de genre de vie. Bonnes dispositions des Russes; influence du sentiment religieux; aptitudes physiques et morales. — Répartition des recrues; durée du service. — Système des congés; principes, relations des congédiés avec l'armée. Influence de ce système sur l'effectif de l'armée; sur l'état de santé; ses conditions économiques. — Uniformité du service et de la discipline. Le bâton. Exemption du bâton. — Soldats mariés. — Système d'alimentation. — L'*Artel*; alimentation en nature; solde; amélioration du règlement d'alimentation: 1. par rapport au cantonnement des troupes chez les paysans; 2. par rapport au casernement; 3. dans les colonies militaires; 4. par rapport aux concentrations. Fourrages. Air languissant des soldats. — Etat de santé; statistique des maladies et de la mortalité dans l'armée. Comparaison avec les colonies anglaises. — Uniformes, armement et équipement; compression du corps par l'uniforme; couleurs, armes, chevaux. Système d'artillerie. Comment on se procure le matériel; la fabrication. Economie militaire; abus, leur répression; leur influence sur l'armée. — Position du soldat vis-à-vis de l'officier; alliance de la familiarité et de la subordination. — Pratique du culte dans l'armée. — Les décorations et les titres honorifiques. Le Latour-d'Auvergne de la Russie. Priviléges de la Garde. — Les charges d'officiers, leur solde. Les écoles des Cadets, comme pépinière du corps des officiers. Au-

tres moyens de compléter ce corps. Degré d'instruction des officiers russes; l'école pratique de la guerre et les grandes manoeuvres. Retraites des officiers et leur admission dans d'autres emplois. Le congé indéfini. Dégradation des officiers.

La différence qui existe entre les troupes régulières et irrégulières de l'armée russe, à l'égard de leur destination dans les diverses opérations de la grande et de la petite guerre, est peut-être ce qui, après l'uniforme, frappe le plus l'attention des étrangers. Cette différence est en effet la plus importante, quant à la position de la Russie vis-à-vis de l'étranger; mais sous le rapport des relations économiques de l'empire et de l'état moral de ses troupes, il est beaucoup plus intéressant d'examiner le mode de recrutement de chacune de ces deux armées. Si quelque symptôme semble indiquer que la première de ces différences disparaîtra avec le temps, la seconde paraît destinée à durer aussi longtemps que la Russie aura besoin de défendre ses frontières des steppes, au moyen d'une population guerrière.

Le recrutement pour les troupes régulières s'effectue de plusieurs manières.

Le corps des officiers et celui des fonctionnaires supérieurs de l'armée se forment, en grande partie, de jeunes nobles qui entrent au service comme volontaires, après y avoir été préparés, soit dans les instituts des Cadets, soit comme enseignes dans les régimens; en partie de sous-officiers qui, après 12 ans de services irréprochables, et après avoir subi un examen, ont le droit de prétendre au grade d'enseigne. Du reste, les enseignes et les cadets doivent également passer un examen scientifique avant d'être nommés officiers.

La classe des sous-officiers, des soldats, des musiciens, des aide-chirurgiens et des contre-maîtres se complète de trois manières:

1° par la conscription,

2° par les Cantonnistes,

3° par l'enrôlement volontaire.

Autrefois la plus grande partie de l'armée était formée au moyen de l'enrôlement volontaire. Les régimens de la vieille Garde étaient composés d'enrôlés presque toujours nobles. Quelques régimens de lanciers se sont recrutés jusqu'à la guerre avec la Pologne par les volontaires de la *Schliachta* polonaise, dont les membres ont été depuis soumis, comme *Odnodvorzi,* à la circonscription militaire. Actuellement il n'y a que les troupes finlandaises et géorgiennes qui soient complétées par l'enrôlement. Quant aux premières, leur organisation repose sur des priviléges garantis au grand-duché de Finlande lors de son acquisition par la Russie, en 1809. En vertu de ces priviléges, la Finlande possède un budget militaire spécial, dont les fonds sont destinés à former en temps de paix, au moyen d'enrôlemens effectués dans le pays même, un bataillon finlandais des tirailleurs de la Garde et un équipage de marine. En 1830, l'empereur Nicolas imposa aux Finlandais cette obligation, en licenciant les 6 bataillons de chasseurs qu'ils avaient dû fournir jusque là.

Les Cantonnistes sont des enfans de soldats, et par suite de l'usage adopté en Russie, des soldats nés; car chaque enfant né d'un militaire au service actif et qui n'a pas le grade d'officier, est par le fait même de sa naissance obligé au service de l'armée. La maxime: ***Pater est quem nuptiae demonstrant,*** est appliquée à cet égard avec une telle rigueur, que même les enfans adultérins des femmes de soldats, qui souvent sont séparées de leurs maris durant des années entières, ne sont point exceptés de la règle générale; les enfants illégitimes des filles et des veuves de soldats sont soumis à la même obligation. Cependant chaque veuve de soldat a le droit de réclamer l'exemption du service militaire pour un de ses fils.

Bien des usages russes, que l'observateur étranger accuse de barbarie, au premier aspect, se trouvent avoir un caractère de nécessité ou même d'humanité, quand

il les soumet à un examen approfondi. Cette observation s'applique parfaitement à la loi en question. En effet, plus de la moitié des soldats russes proviennent de la classe des serfs. La servitude cesse avec l'entrée dans l'armée, et ce fait constitue plutôt un acte de justice à l'égard du propriétaire, qu'un acte de libéralité à l'égard du serf, car il serait par trop injuste de maintenir les obligations du seigneur vis-à-vis d'un serf dont l'état profite. Les enfants d'un père affranchi cessent également d'être la propriété du seigneur. L'état s'engage à entretenir et à élever ses enfants, mais en revanche, il se réserve le droit de leur donner la destination qu'il juge la plus avantageuse pour lui et pour eux. L'étranger se trouve blessé par cet usage, qui supprime toute liberté individuelle; mais le Russe n'en a pas le sentiment.

Même en regardant ce changement de condition comme appartenant à la catégorie des cessions d'ames, qui s'opèrent si fréquemment en Russie, on sera porté à juger ce fait sous un point de vue plus favorable; mais il apparaît comme une institution vraiment bienfaisante par le développement que le gouvernement a donné au système des Cantonnistes.

D'abord ce système offre un grand avantage aux autres parties de la population soumise au service militaire, en allégeant pour elles la charge si lourde de la conscription. Cet avantage est d'autant plus considérable que l'état, pour accroître l'utilité de ce système, encourage et facilite les mariages des soldats.

Ceux qui n'aiment pas à reconnaître à l'administration russe des sentimens bienveillants et de la sollicitude pour le bien-être des hommes, n'ont même pas besoin d'expliquer l'encouragement des mariages militaires par l'intérêt que le gouvernement porterait au bien du soldat. Ils n'ont qu'à y voir l'intention de multiplier et d'améliorer la production des recrues. Eh bien! nonobstant cela, cette institution est un bienfait vraiment considérable,

en comparaison du système adopté dans les autres états de l'Europe, où les mariages des soldats sont excessivement restreints soit par la loi, soit par la force des circonstances. Qu'on aille demander au soldat anglais s'il ne serait pas très content de se marier, à la condition de vouer ses enfants au service militaire, si d'un autre côté l'état se chargeait du soin non seulement de les préserver de la misère physique et morale du prolétariat le plus affreux, mais encore de leur donner une bonne éducation.

Orgueilleux habitans de l'Occident, qui vous glorifiez de ce que votre état civilisé ne traite pas, à l'instar de la Russie, les soldats et leurs enfans, comme une propriété semblable aux bestiaux*); allez donc visiter un port de mer de cette libre Angleterre, et entendre quand un régiment anglais s'embarque pour les colonies, les lamentations des malheureux, qui ont été assez honnêtes pour épouser une femme au lieu de la séduire, ou faire quelque chose de pis encore. Voyez cette femme et ces enfants rester sur la plage en proie au plus violent désespoir! Ce n'est pas la séparation seulement qui produit ce désespoir . . . . Ou allez faire le relevé des malades atteints de la syphilis parmi les soldats allemands, auxquels les gouvernemens défendent si paternellement de se marier! allez compter les enfants illégitimes et les filles séduites! Faites le total de ces prolétaires issus de la soldatesque et que les états civilisés, par mesure d'économie, refusent d'élever pour en faire des soldats et des sous-officiers. Faites cela, et puis essayez de reprocher encore à la Russie la barbarie de son système des Cantonnistes.

Si l'état revendique le service des enfants de troupes, en revanche il remplit, dans de larges proportions, le

*) On trouve une comparaison pareille, dans un article d'ailleurs modéré, de l'un des premiers journaux militaires de l'Allemagne.

devoir qui en résulte pour lui, de les entretenir et de les instruire.

Et en premier lieu, l'état facilite l'établissement des familles de soldats, il leur fournit dans presque tous les corps qui ont des cantonnemens fixes, le logement et souvent aussi le mobilier. Dans les casernes, on trouve souvent toute une suite de chambres destinées à cet usage, et chaque pièce est occupée par plusieurs familles*). Dans les colonies, les soldats mariés ont des maisons particulières.

Ensuite l'état prend soin de l'entretien, de l'habillement et de l'instruction des enfants, soit au moyen de subventions accordées aux parents qui les gardent auprès d'eux, soit en s'en chargeant tout à fait, du consentement des parents.

En 1830, on comptait dans cette dernière catégorie 24,000 enfans, qui étaient élevés aux frais de l'état, pour devenir sous-officiers, musiciens etc. Depuis lors, cette institution a pris un développement considérable, de sorte qu'en 1842, on comptait environ 36,000 enfans de cette classe. Ces enfans élevés par l'état, forment une petite armée composée de 25 bataillons, de 20 escadrons et de 5 batteries avec des canons de bois; elle ne contient presque que des garçons de 12 à 17 ans; cependant il existe aussi des maisons d'orphelins destinées aux enfans d'un âge plus tendre. Parvenus à un âge plus avancé, ces garçons, en sortant des corps des Cantonnistes, entrent dans les troupes d'enseignement où 8 bataillons de carabiniers, 1 escadron d'écuyers, 3 batteries et un bataillon de sapeurs, sont destinés à les recevoir, ou dans des écoles spéciales, ou directement dans les rangs de l'armée même. Les troupes

*) L'arrangement de ces logemens à St. Pétersbourg est presqu'élégant. Les lits des familles sont séparés par des rideaux verts; en dehors desquels les espaces sont destinés à l'usage commun. Il n'y a que les Russes dont les habitudes pacifiques puissent se prêter à de tels arrangemens.

d'instruction et l'armée en font de bons sous-officiers d'excellens comptables, des musiciens etc.; les écoles spéciales forment les contre-maîtres des troupes techniques, les aide-chirurgiens, les vétérinaires, les topographes etc.

On voit que cette classe des Cantonnistes est, pour les grades subalternes de l'armée, ce que les corps des Cadets sont pour les grades supérieurs. Tous les genres d'exercices militaires sont portés par les Cantonnistes à un haut degré de perfection. Les relations publiées sur la grande réunion de troupes à Wossnesensk, en 1837, parlent d'un corps de garçons, qui manœuvrèrent devant l'Empereur avec leurs sabres et leurs canons de bois. Ils formaient 3 régimens et une batterie, dont tous les chefs n'étaient que des enfans. Ils se montrèrent parfaitement familiarisés avec toutes les évolutions, les signaux etc.

Il est naturel qu'une éducation pareille souffre de tous les défauts inhérents à toutes les institutions d'enfans militaires, qu'elle affaiblisse les sentimens de famille et leur influence salutaire. Mais d'un autre côté, elle offre l'avantage d'habituer les enfans, dès leur plus tendre enfance, à l'état pour lequel ils sont destinés. On affirme que ces garçons forment une classe de sous-officiers pleins d'ardeur et de capacités, et l'on assure que le gouvernement a l'intention d'abréger, en leur faveur, le temps de service des sous-officiers, qui jusqu'ici devaient passer 12 ans sous les drapeaux, avant d'obtenir les épaulettes. Cependant il ne faut pas passer sous silence, qu'on reproche à ce système d'éducation, de cultiver plus l'esprit que le cœur des enfans. Souvent dit-on, la dépravation morale des enfans et la frivolité de leur caractère — vices si habituels aux enfans élevés en dehors de leurs familles — entravent leur avancement, tandis que leurs connaissances qui, bien que superficielles, sont en disproportion avec une position subalterne, ne servent qu'à favoriser leurs mauvais penchants

et à les empêcher de s'en corriger. Voilà pourquoi, quand il s'agit de nommer un sous-officier, on préfère souvent un honnête et simple fils de paysan, pour peu qu'il ait du goût et de l'aptitude pour le service. Mais dans les emplois qui exigent quelques connaissances, ne fût-ce que de savoir écrire et compter, les Cantonnistes sont, en Russie, d'une valeur inestimable. En outre leś meilleurs d'entr'eux servent à l'armée de contrepoids, contre certains élémens non-militaires, qu'elle est obligée d'accueillir comme nous le verrons plus tard.

Les Cantonnistes d'une autre catégorie, restent dans leurs familles jusqu'à leur 20ième année. L'état contribue à leur éducation, en leur accordant des rations de pain, des vêtemens et l'enseignement gratuit dans les écoles élémentaires. A l'âge de 20 ans, il entrent dans l'armée comme simples soldats; les enfants faibles sont donnés en apprentissage chez des artisans et envoyés ensuite dans les colonies militaires, où ils réalisent parfois quelque petite fortune. Ces Cantonnistes, comme ceux de la 1ère catégorie, sont habitués à regarder l'armée comme leur patrie; cependant leur instruction militaire n'est pas aussi complète que celle des autres. L'Encyclopédie militaire évalue le total des Cantonnistes, en l'année 1842, à 292,990, dont 71,900 servaient déjà dans l'armée, 35,450 étaient élevés dans les établissemens publics, et 185,640 étaient encore chez leurs parens. Le chiffre de 71,900 ne paraît pas comprendre les enfans faibles qui étaient employés dans les bureaux de l'administration civile ou comme artisans dans les colonies militaires.

Quelqu'opinion qu'on ait de la statistique russe, les chiffres précités fournissent la preuve, que le système des Cantonnistes donne à l'armée une quantité très considérable d'élémens utiles, dont le manque, sans cette institution, serait bien plus sensible en Russie que partout ailleurs, et qui allègent pour le pays, les charges de la conscription. Il ne faut pas oublier que sous

d'autres conditions, ces enfans, pour la plupart, ne seraient pas nés, ou n'auraient été pour le pays qu'une véritable calamité.

Les enfants de troupes ont existé partout où il y avait des armées permanentes, où les soldats étaient astreints à un temps de service très long. Tandis qu'ailleurs on les regardait comme un fardeau dont on s'empressa de se débarrasser, lors de l'organisation des modernes armées de recrues, les conditions particulières de l'armée russe ont donné à ce système un développement jusqu'ici salutaire. Nous ne sommes pas en mesure de décider, si la récente réduction du temps de service a diminué le nombre de ces enfants. Comme les fils des permissionnaires sont soumis aux obligations des Cantonnistes, on est fondé à supposer le contraire. Cependant abstraction faite de ces derniers, les sous-officiers, les vétérans, et les invalides russes fourniront toujours à l'état un nombre d'enfants assez considérable.

Si l'accroissement des Cantonnistes se maintenait toujours dans les mêmes proportions, la Russie serait en train de former une caste de soldats; ainsi que sa noblesse constitue déjà en quelque sorte une caste d'officiers. Il faut se demander seulement, si le développement de ces castes entraînerait pour l'empire les conséquences nuisibles, que l'on attribue généralement au système des castes, ou si le Dieu de la Russie, la préserverait de ce danger et de bien d'autres. Ce qui justifie des appréhensions sérieuses, c'est qu'on entend si souvent parler des vices des Cantonnistes. Le vieux dicton: *qui proficit in litteris et deficit in moribus, plus deficit quam proficit,* trouve en Russie, grâce aux précepteurs et aventuriers français une application beaucoup plus fréquente que partout ailleurs. Du reste, ceux qui appliquent les notions de l'Occident à la critique de la situation de la Russie, seront amenés par des études plus sérieuses, à se laisser convaincre par des faits in-

contestables, de la vérité de cette sentence: *Duo si faciunt idem, non est idem.*

Si le système des Cantonnistes fait entrer dans l'armée russe une classe nombreuse de jeunes gens qui, habitués dès le berceau à l'uniforme et à la discipline militaires, sont familiarisés dès leur plus tendre enfance avec les armes et les exercices de guerre, qui regardent l'armée comme leur patrie, et le service militaire comme leur vocation, et dont les ames naïves ont été nourries de récits enchanteurs sur les victoires et les hauts faits*) des armes russes, en revanche, la grande masse des recrues que reçoit l'armée russe régulière forme avec ces premiers un contraste des plus frappants. Il est de fait que la différence entre les Cantonnistes et les recrues, est d'une importance beaucoup plus grande pour les nuances ethnographiques des soldats russes que les différences de tribus.

Les nuances de tribus sont en effet facilement effacées par la supériorité morale et numérique de la tribu des Grands-Russes, au moins quand à l'extérieur; car les idées religieuses et primitives du peuple, se transmettent difficilement à des hommes qui ont été élevés avec des notions différentes. On a souvent cru trouver un symptôme d'une profonde politique de *russification* dans le fait, que les régimens russes n'ont pas de districts déterminés de conscription et d'enrôlement. Quoique nous ne refusions pas d'admettre que le gouvernement russe tend à effacer dans l'empire et surtout dans l'armée les différences existant entre les tribus, ce fait s'explique tout simplement par la raison, que les différences dans les conditions de service entraînent des

*) Soit le caractère naturel des Russes, soit conséquence de leur éducation à la française, tous les récits guerriers en Russie sont rédigés dans le style ampoulé des Français. C'est un fait regrettable pour la philosophie de l'histoire, mais qui ne manque pas de produire son effet sur l'esprit vaniteux des Russes, comme sur celui des Français.

disproportions énormes dans le chiffre de ceux qui quittent le service; s'il était nécessaire de compléter les régimens dans des districts déterminés, on n'y parviendrait que difficilement et les charges ne pourraient être réparties d'une manière équitable. Les troupes provinciales de la Prusse seraient, dans le cas d'une grande guerre, également forcées de se compléter par des élémens très disparates.

Il en résulte que les régimens russes ont, à la vérité, presque tous des dénominations territoriales, mais qui n'indiquent aucunement la nature des élémens dont ils sont composés; p. ex.: il ne faut pas croire que le régiment de Praga ne soit composé que de soldats polonais, et que celui de Daghestan les exclue absolument. Il est positif que l'infanterie et l'artillerie se composent presque en entier de Grands-Russes, tandisque l'élément des Petits-Russes ne se fait remarquer que dans la cavalerie, parceque le gouvernement trouve bon de les incorporer dans cette arme. Du reste les contingents de races non russe sont si faibles, l'organisation militaire est si forte, que les élémens étrangers s'assimilent bientôt à la masse prépondérante des Grands-Russes, surtout pour ce qui regarde les choses extérieures.

Il est difficile quelque fois de distinguer entre les 40 tribus, qui sur les 85 de l'empire, fournissent les contingents des troupes régulières, des différences d'origine.

Nous allons consigner ici les renseignemens qui nous sont parvenus à cet égard, et qui, dans les circonstances indiquées, ne pouvaient pas être d'une grande portée.

Les Grands-Russes sont dociles et ont beaucoup d'aptitude naturelle pour l'arme de l'infanterie. Leur conduite, à leur entrée au service, doit être ordinairement très mauvaise, parceque habitués aux châtimens corporels, ils ne se laissent pas retenir par la peur des

punitions; mais avec le temps, ils deviennent de bons soldats. La mâle énergie de leur caractère, ainsi que la vigueur et la souplesse de leurs corps, sont cause que le corps des officiers et des sous-officiers est essentiellement composé de Grands-Russes. *)

Les Russes-Blancs passent pour être grêles de corps, jusqu'à ce qu'ils aient pris de l'embonpoint par suite de bonne et abondante nourriture.

Les Lettes n'ont rien gardé de l'esprit belliqueux de leurs ancêtres; ils passent pour une race abrutie, lâche et perfide; mais après être entrés dans l'armée, ils adoptent les mœurs russes et le plus souvent aussi la confession russe. Alors ils ont l'habitude de se piquer de leurs manières russes.

Les Polonais, ou plutôt les Sarmates — car ces derniers ne forment pas la majorité de la nation polonaise — sont peut-être, outre les Tatares, la seule tribu qui aime naturellement le métier des armes. On sait en Europe que le Sarmate est né soldat et particulièrement lancier. Les soldats polonais de l'armée russe en fournissent la preuve. La position politique des Sarmates appartenant, pour la plupart, à la Schliachta est connue; mais on sait aussi que le Sarmate, ainsi que le Madjiare, poussés par la passion de la guerre, oublient facilement pour qui ils se battent. Depuis l'année 1831, on aime à les envoyer dans le Caucase, où ils désertent fréquemment (ce qui actuellement n'arrive que rarement de la part des Russes). Du reste on en trouve aujourd'hui dans toutes les parties de l'armée russe.

Les Petits-Russes sont regardés comme très propres pour la cavalerie. Suivant un préjugé très répandu en

---

*) Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que nous faisons ici abstraction des Allemands, car la prédominance des élémens allemands est relativement très considérable dans le corps des officiers.

Europe, les Russes passent pour être une espèce de peuple de cavaliers; cette opinion est absolument erronée et provient uniquement de ce que l'on confond les Russes avec les Tatares et les Cosaques. Le Russe proprement dit ne monte presque jamais à cheval, mais il est très habile à conduire des voitures. Aussi la cavalerie régulière de la Russie a-t-elle été peu appréciée par les militaires d'autrefois; ce qui toutefois doit être attribué en partie à la petitesse de la race chevaline russe, qui sous Paul I[er], obligea les cuirassiers, à tirer leurs remontes du Holstein.*) Les Petits-Russes font d'assez bons cavaliers, ce qui est d'autant plus curieux, qu'étant presque tous des paysans, ils n'ont jamais eu à conduire que des bœufs. Leur conduite est bonne dès leur début dans le service.

Les Mordwines, les Tschérémisses, les Tschouvaches et les Tatares passent pour ressembler aux Petits-Russes sous le rapport de la conduite: la peur du châtiment corporel agit plus efficacement que sur les Grands-Russes, sur ces peuples qui n'y sont pas habitués. Tous sont estimés comme de bons cavaliers; mais surtout la masse des Tatares qui forme encore un peuple de cavaliers proprement dit.

Parmi les autres tribus finoises, on signale quelques tribus de chasseurs qui, contrairement à toutes les autres, se montrent très habiles dans le maniement des armes à feu, et deviennent de bons tirailleurs, mais leur nombre n'est que très restreint.

Les Finlandais proprement dits, n'étant pas soumis à la conscription, il n'en peut être question ici. Ils fournissent des tirailleurs adroits. Ce sont encore les seuls bons matelots de l'empire.

Les juifs obligés au service, en Russie, depuis 1827, en Pologne depuis la révolution, fournissent, dit-on,

---

*) Annales de l'art et de la science militaires Tom. 62, S. 136. Gaudy y parle comme témoin oculaire.

d'excellens ouvriers militaires à la flotte et à l'armée de terre; on prétend même que, outre les Grands-Russes d'Arkhangel, les Finois, les Grecs et les Cosaques Tschernomors, ils forment les meilleurs matelots de la flotte russe. Quelque faible que soit leur nombre, ces deux faits, s'ils sont exacts, offrent un grand intérêt. Sous ce rapport, la Russie présenterait une fois de plus, une exception à tout ce que dans l'Occident on considère comme une règle invariable. Serait-on trop injuste envers les juifs de l'Occident, en regardant un artisan juif comme invraisemblable et un matelot juif comme absolument impossible? et ce que nous venons de mentionner fournit-il la preuve que les juifs ont de l'aptitude pour quoi que ce soit, ou que les Russes sont encore de plus mauvais ouvriers et de plus pitoyables matelots que les juifs? Du reste, on n'estime guère les juifs comme soldats. Au contraire on sait si bien que, par suite de leur éducation et de leurs mœurs, ils sont même physiquement peu propres au service militaire quand ils y entrent dans un âge déjà avancé, que récemment on leur a permis d'envoyer des enfants dans les bataillons de Cantonnistes pour qu'ils puissent y recevoir une bonne éducation militaire. Mentionnons aussi que ces enfants sont élevés dans leur religion; mais que pour ce qui regarde le service, on ne tient aucun compte du sabbat et des autres pratiques religieuses des juifs. On dit que ces enfans juifs deviennent presque toujours de bons et courageux soldats.

Sur les 65 à 70 millions d'hommes, qui obéissent au sceptre russe, 40 à 45 millions dont 34 millions de Grands-Russes, sont soumis à la conscription. D'après ce que nous venons de dire, il suffit d'examiner le caractère des Grands-Russes sous les rapports ethnographique et militaire, pour avoir une idée exacte du soldat russe en général.

Il est un fait commun à toutes les tribus qui sont soumises à la conscription, c'est leur peu de penchant

belliqueux et leur crainte excessive du métier de soldat. Il n'y a peut-être que les Sarmates, les Tatares et les Caucasiens qui fassent exception à cette règle.

La tribu prédominante et la grande majorité de celles qui lui sont alliées, semblent destinées par la nature à former plutôt une nation pacifique de commerçants, d'industriels, de paysans et de pâtres qu'une nation militaire appelée à dominer sur le monde. Aussi il serait difficile de découvrir dans l'histoire russe des exemples, si fréquents dans celle de l'Occident, servant à prouver que ce pays n'a fait la guerre que par amour pour la gloire militaire. Les expéditions russes semblent toujours tendre à un but déterminé, quelle qu'en soit la nature ou sublime, ou vulgaire. Les conflits des Russes avec les Polonais et les Tatares, démontrent clairement que les premiers ont été incités à prendre les armes, non par humeur guerrière, mais par leur sentiment religieux et national, qui avait été violemment blessé par leurs voisins belliqueux; plus tard la politique conquérante et commerciale s'en mêla. Il est vrai que cette politique était celle des Czars et non celle du peuple, les Cosaques exceptés; mais puisqu'on sait que le Czar n'est que l'incarnation de la volonté nationale, on peut dire encore que cette politique conquérante n'était pas inspirée par une ambition guerrière, mais par la nécessité qu'avait reconnue le Czar de donner au pays une frontière maritime. La guerre n'était donc qu'un mal nécessaire et non une affaire de goût. N'est ce pas comme une justice poétique que les Tatares et les Polonais, ces deux peuples qui autrefois ont fait aux Russes des guerres si continuelles et si injustes, sont actuellement soumis aux armes de ces derniers, et que les tribus guerrières obéissent à la tribu pacifique.

Cent traits servent à prouver l'esprit pacifique qui caractérise ce peuple, que nous qualifions si souvent de grossier, cruel et barbare, et qui est animé des sentimens les plus délicats.

D'abord le Russe n'a point l'humeur querelleuse; même dans l'ivresse il n'a que des larmes et des caresses, et ne provoque jamais aucune rixe. Il est vrai que les coups se donnent fréquemment en Russie, mais alors c'est un châtiment que le maître inflige à son esclave et le père à son fils; quelquefois c'est une espèce de plaisanterie dans les familles. Des voies de fait qui, en Allemagne, semblent un accessoire indispensable de toute fête populaire, sont excessivement rares en Russie. Aucun Russe ne porte des armes, à moins qu'elles n'appartiennent à sa condition; le Russe connaît aussi peu l'orgueil que cause au Turc, à l'Arabe, au Polonais et même au garde-bourgeois Allemand le yatagan, l'épée ou le fusil, que la joie féroce d'un spadassin espagnol qui cache son poignard sous son manteau. Il est vrai que la noblesse a emprunté la mode du duel à l'Allemagne et à la France, comme elle a adopté le frac et le menton rasé; mais cette mode n'a pu s'introduire dans les mœurs du peuple, qui admet tout au plus une espèce de boxe, comme spectacle, et non comme moyen de vider une querelle.

On ne connait pas en Russie les combats d'animaux, quoique le pays possède des ours et des loups; on n'entretient pour son agrément que des pigeons.

Bref, le Russe ne comprend pas que le combat par lui-même, les dangers, les querelles et les rixes, puissent avoir quelque chose d'attrayant. Il n'y a rien de plus opposé au caractère russe que de porter les armes par amour du métier; il n'a pas la moindre envie de devenir soldat.

Toutes ces observations se trouvent confirmées par le système de recrutement russe. Remarquons d'abord que Pierre Ier, qui avait appris en Europe le métier de la guerre, établit la conscription obligatoire à une époque où les tacticiens de l'Occident adoptaient l'enrôlement volontaire, comme le système de recrutement le plus convenable, au point de vue politique et militaire. Quelle

différence entre les Allemands et les Russes! Les premiers ont fourni des mercenaires d'élite, non seulement aux armées de leur pays, mais encore à celles des princes étrangers. Les mœurs de la Russie n'étaient pas favorables à l'institution des lansquenets. La Russie despotique adopta dès la fin du XVIII[ème] siècle la conscription, système qu'à la fin du XIX[ème] les jacobins crurent avoir inventé ou renouvelé des Romains, et qui est proclamé actuellement dans l'Europe continentale comme l'attribut principal des nations libres.

La loi de recrutement de Pierre I[er] forme encore aujourd'hui la base essentielle de la conscription russe. A cette époque, ou un peu plus tard, la noblesse fut exemptée du service, partout où elle y avait été obligée antérieurement. De nos jours, elle est libre de toute obligation, mais il existe une contrainte indirecte qui la pousse à entrer dans le corps des officiers ou dans l'administration civile. Tout noble qui ne parvenait pas au premier grade d'officier, ou à la XIV[ème] classe des emplois civils, restait mineur (*Nédorosl*). Tout fils de gentilhomme, dont le père et le grand-père n'ont pas atteint à ce grade, perd ses titres de noblesse et rentre dans la classe des *Odnodvorzi;* alors il ne peut plus posséder d'âmes, il est obligé de vendre celles qu'il a reçues en héritage ou de les céder à l'état, dans un délai déterminé. L'usage qui permet que de tels *Odnodvorzi* et leurs descendants, s'ils entrent volontairement au service, en justifiant de leur origine, recouvrent leurs priviléges de noblesse, ne fait qu'atténuer la contrainte sans la faire disparaître. Outre la noblesse, il y a encore certaines classes de bourgeois qui sont exemptes de la conscription ainsi que certaines colonies, comme le pays des Cosaques, les provinces transcaucasiennes, le Caucase, la Finlande, la Bessarabie, toutes les tribus nomades de la Sibérie, les Tatares de la Crimée etc. Certaines relations de familles entraînent aussi des exemptions personnelles.

La conscription s'effectue d'une manière très origi-

nale. Elle prend d'abord pour base le chiffre des âmes de révision c.-à-d. le total des contribuables qui, lors de la plus récente révision, se sont trouvés faire partie d'une seigneurie etc. Elle peut être regardée comme un prélèvement de tant et tant d'âmes sur chaque millier d'âmes de révision. Selon les besoins, le contingent à prendre sur chaque millier d'âmes est plus ou moins considérable. Donc, s'il est ordonné une levée de 5 recrues sur mille âmes, un seigneur qui, lors du dernier récensement possédait 2000 âmes, devra fournir 10 recrues; la même règle s'applique aux *Volosti* (communes des paysans de la couronne, composées chacune d'environ 3000 âmes). Des fractions qui en résultent sont compensées à la conscription suivante. L'armement est effectué au moyen d'une taxe pécuniaire, qui jadis n'était évidemment qu'une prestation en nature. Actuellement cette taxe est fixée à 33 roubles et l'état se charge de l'armement.

Il n'est point nécessaire que les recrues fassent partie de la commune qui les fournit: l'état n'en réclame qu'un nombre déterminé qu'il reçoit sans difficulté, pourvu qu'ils possèdent les qualités physiques convenables.

Autrefois les Seigneurs-propriétaires avaient le droit de désigner ceux de leurs paysans qu'ils voulaient livrer à la conscription; naturellement ils choisissaient de préférence ceux qui leur paraissaient faibles, débauchés, ou intraitables. C'étaient des sujets qui procuraient bien peu de profits à leurs maîtres et dont la cession pouvait parfois être considérée comme un véritable avantage. Il ne faut pas nier non plus que beaucoup de propriétaires cupides et pervers ne se soient servis de ce droit, pour exercer toutes sortes de vexations, d'exactions, de cruautés et d'iniquités. Aujourd'hui les meilleurs propriétaires ont adopté le tirage au sort que le gouvernement a introduit dans les *Volosti* et qui devait se généraliser de plus en plus. Mais, chose étonnante,

on prétend que le sort est toujours assez prévoyant pour désigner les paysans, dont le propriétaire aime à se débarrasser. Les individus qui semblent devoir donner le plus faible *Obrock*, sont ordinairement choisis pour être soldats. On use de procédés analogues chez les *Velosti;* seulement ici la conscription frappe de préférence les familles qui possèdent le plus grand nombre d'âmes.

Un système à peu près analogue se pratiquait, en Prusse, du temps de l'ancienne constitution cantonnale; il s'est maintenu en Autriche jusqu'à nos jours. En Angleterre, ce sont surtout les vauriens qui entrent dans l'armée, et les remplaçants français (80,000, dit-on, sur environ 400,000) ne sont pas non plus les meilleurs citoyens; et cependant tous ces soldats passaient et passent encore pour être excellens. Si les codes militaires de l'Occident prononcent comme punition d'une foule de délits, la défense de porter la cocarde nationale et de servir désormais dans l'armée; un grand nombre de délits qui, en Allemagne, entraînent la détention dans les forteresses, ne sont punis, en Russie, que par l'obligation de porter l'uniforme militaire. En un mot, en Russie, il y a des condamnations au service militaire. Auparavant, les régimens recevaient ainsi beaucoup de grands criminels; aujourd'hui ces derniers sont envoyés d'abord dans les compagnies de discipline du ressort de l'arme du génie, ce qui équivaut à la détention dans les forteresses et dans les bagnes. Cependant il y a encore beaucoup de délits qui entraînent pour leurs auteurs l'obligation de servir. Nous n'entendons pas parler ici de la dégradation des officiers, mais de certaines contraventions aux règlemens de police, le vagabondage, la filouterie, la débauche éhontée etc. fournissent aux régimens une foule de mauvais sujets, entr'autres des Bohémiens.

Les hommes de 17 à 30 ans, qui se rendent coupables de ces crimes et délits et de quelques autres encore sont envoyés à l'armée; et même immédiatement

après la constatation du fait. A la conscription suivante, on déduit du chiffre des recrues qu'ont à fournir les seigneurs et les *Volosti* le nombre des sujets envoyés à l'armée, dans les circonstances sus-mentionnées. On voit donc par là que l'armée russe, abstraction faite de sa tâche militaire, réalise encore un système pénitencier.

Il faut encore mentionner une autre catégorie de recrues, celle des remplaçans ou volontaires (*akhotnik*); ces derniers sont chèrement payés par les paysans riches que le sort a désignés pour devenir soldats. Du moment où un pareil marché est conclu, jusqu'au jour de l'entrée au service, le remplaçant se fait souvent le tyran des paysans qui l'ont acheté. Il les menace de s'enfuir, et les paysans emploient tous les moyens de séduction pour le retenir près d'eux. Ils lui amènent des filles, le conduisent aux promenades, et le comblent de toutes sortes de cajoleries. Jusqu'au jour du départ le remplaçant vit *in dulci jubilo*, dépense presque toujours son argent et cherche à s'esquiver. Ces mercenaires sans conscience désertent souvent de leur régiment et se réfugient au-delà de la frontière ou près des *Staroverzi*. La comtesse Novosilzoff, née Orloff, s'était chargée du soin de régler ces sortes d'affaires pour le compte de ses paysans. Le prix étant fixé à 2,500 roubles, le remplaçant n'en touchait qu'une petite partie; une autre partie était versée dans la caisse de la compagnie, pour lui faire une petite rente. Le reste était placé aux lombards, pour lui être remis avec les intérêts, à l'expiration de son temps de service. La comtesse reçut un ordre, en récompense de cette institution, que le gouvernement imita. Il avançait 2,500 roubles pour tout volontaire qui se présentait, et se faisait rembourser cette somme par le premier paysan qui avait besoin d'un remplaçant. Cependant il paraît que ce procédé a été peu goûté; le Russe n'aime ni à se faire soldat, ni à voir son argent entre les mains des employés. Cette insti-

tution — c'est là le point principal — supprima ce qui attirait autrefois les mauvais sujets dans les rangs de l'armée, c.-à-d. le plaisir de toucher une forte somme d'argent; elle suppose donc des remplaçans honnêtes et ménagers, ce qui est une contradiction *in adjecto*. Dans l'Ouest et le Nord de la Russie, ce ne sont que les Polonais et les Finlandais qui font le métier de remplaçans.

Certaines conditions entraînent l'exemption de service. Quand une famille n'a qu'une âme mâle, celle-ci ne peut être soumise à la conscription. Des individus sans familles, comme p. ex. des orphelins, des enfans trouvés etc. n'y sont pas soumis non plus, et c'est là un eexception dont nous ne pouvons comprendre le motif. Tout père qui a 3 enfans, est également exempt du service; et cette raison contribue essentiellement aux mariages précoces qui sont si fréquens en Russie. Quelquefois ces mariages ne font qu'aggraver les malheurs qu'entraîne la conscription, attendu que les pères qui ont moins de 3 enfans, sont impitoyablement arrachés à leur famille. Ce ne sont que les enfans qui naissent après cette époque qui sont élevés comme Cantonnistes aux frais de l'Etat. Les enfans nés antérieurement, appartiennent au Seigneur du village ou restent dans les *Volosti*. La femme du soldat peut se remarier, quand elle n'a pas de nouvelles de son mari pendant 3, ou selon d'autres pendant 5 ans. Si une femme met au monde un fils avant l'expiration de ce terme, fut-ce deux ans après le départ du mari, ce fils appartient à l'Empereur comme Cantonniste.

Quels sont donc les élémens que la conscription fournit à l'armée? D'abord des malfaiteurs, des vagabonds*), des mauvais sujets; puis des individus stupides,

---

*) Les hommes d'expérience, en Allemagne, savent très bien ce que je ne mentionne ici que pour des jeunes théoriciens, c'est que ces deux catégories d'individus peuvent, grâce à une bonne disci-

paresseux et faibles; enfin et en dernière ligne seulement de bons ouvriers. La conscription ne fait qu'enlever l'écume du pays pour la jeter ensuite dans l'armée. Mais tous ces élémens se ressemblent sur un point, c'est qu'ils n'ont pas le moindre goût pour la carrière des héros. Autrefois la conscription était ordinairement accompagnée de scènes de violence et de désespoir. Des hommes qui se croyaient menacés, se réfugiaient dans les forêts; les paysans et les soldats armés de bâtons et de cordes se mettaient à leur poursuite, et alors les collisions sanglantes n'étaient pas rares. Les convois de recrues étaient gardés avec plus de soin que nos convois de criminels; dans les temps les plus reculés, il était rare que ces recrues arrivassent au dépôt sans être enchaînées. Depuis ce temps, beaucoup de réformes ont été réalisées; la condition du soldat s'est améliorée, le temps de service a été abrégé, et l'esprit militaire commence à s'éveiller dans le peuple. Cependant les édits sévères*) publiés contre ceux qui cachent des recrues coupables de désertion, prouvent suffisamment que le peuple a encore beaucoup d'antipathie pour l'état militaire, et qu'il est toujours disposé à prendre parti pour les déserteurs. Les infirmités simulées sont partout fréquentes, mais l'abus qu'on en fait, en Russie, dépasse toute croyance, et prouve en même temps la finesse naturelle de ce peuple. Il n'est pas rare qu'un individu désigné pour la conscription, soit porté devant la commission militaire accompagné de toute sa famille et tout enveloppé de couvertures de lit, comme un moribond. Une demi-heure après, nous le retrouvons en bonne santé et à demi-nu, par suite de la visite des médecins, assis dans la neige et pleurant sur son nouvel

---

pline, produire d'excellens soldats; en Russie, elles fournissent même les meilleurs soldats.

*) Une famille qui cache une recrue en doit fournir deux, si elle n'a pas des individus propres au service, les deux plus coupables de ses membres sont envoyés en Sibérie.

état qu'indique son front rasé. C'est que le médecin, chargé de l'inspection des recrues, ne s'est pas laissé tromper par tout l'appareil de cette maladie feinte — on dit que parfois des raisons d'argent sont plus efficaces, pour prouver l'infirmité d'un individu — ; il a fait sortir le robuste garçon de son entourage de couvertures, l'a trouvé bien conformé, et le terrible mot *lob* (le front) n'est pas plutôt prononcé, que cet ordre est aussitôt mis à exécution. En peu de mois, le faux moribond est devenu le plus superbe troupier qui ait jamais marché au bruit du tambour. Mais d'abord le garçon pleure sur son sort; son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, souvent même sa femme et ses enfans, prennent congé de lui comme d'un mourant et les femmes font entendre les mêmes lamentations dont elles ont coutume d'entourer les cercueils de leurs parens. A Moscou, on montre une pierre où les recrues prennent pour toujours congé de leurs femmes. Aussi assure-t-on que les fruitières qui y sont si nombreuses, appartiennent toutes à la catégorie de ces veuves.

Un pareil système de recrutement est en pleine contradiction avec tout ce que les théoriciens de l'Allemagne moderne exigent de l'individu, dont l'école de l'armée doit faire un guerrier. C'est à peine s'il fournit des hommes d'un physique convenable, cependant, à cet égard, les inconvénients sont moins grands qu'on ne pourrait le supposer, parceque la race des Grands-Russes est en général fortement constituée. Quant aux qualités morales, il paraît qu'en Russie, on n'attache guère de prix à la moralité générale des recrues, et qu'on abandonne à une discipline sévère, et armée des moyens de correction les plus énergiques, le soin de maintenir la moralité spéciale nécessaire dans l'état militaire. Il est vrai qu'en Russie, personne ne songe à considérer le service militaire comme un honneur du plus grand prix. Au contraire, les hommes exemptés du service trouvent leur position aussi honorable que pleine d'agrémens.

En fin de compte, les Russes sont-ils de mauvais soldats? L'histoire nous autorise à admettre le contraire. Du reste, on n'a pas même besoin de connaître l'histoire russe pour comprendre que le système sus-énoncé ne produit pas nécessairement de mauvais soldats. Le tiers des étrangers enrôlés dans l'armée de Frédéric-le-Grand, se composait de vagabonds; (on dit même que dans la guerre de sept ans, la moitié de l'armée était formée de pareils élémens) et d'abord les communes et les seigneurs-terriens ne livrèrent à la conscription que les individus qui leur étaient à charge. Il existe un proverbe allemand qui dit: „Jean-Pierre n'est bon à rien, donc il sera soldat;“ et les fables de Gellert font foi, que de son temps, les pères imposaient à leurs mauvais sujets de fils l'obligation de servir dans l'armée comme avant-dernier moyen de correction; le dernier venait immédiatement après, c'était de leur faire épouser de méchantes femmes. Si en effet, le conscrit russe tient le milieu entre le misérable qui est envoyé en Sibérie pour cause de crimes graves et l'individu fortuné que son maître ou sa commune ne veut pas laisser partir, le mode de recrutement adopté en Angleterre, bien que différent de celui de la Russie, donne à peu près les mêmes résultats. Il est vrai que dans l'armée de Frédéric-le-Grand le bâton et le fouet étaient en usage, comme le *cat o'nine* dans l'armée anglaise, et le bâton (comme on aime à s'exprimer en Allemagne d'une manière très inexacte, *le knout*) dans celle de la Russie. On voit donc par là que la Russie et l'Angleterre ont tout simplement maintenu le système disciplinaire et économique de nos ancêtres. On n'y tient pas compte des considérations que la théorie allemande fait valoir, pour compenser les inconvéniens du système prussien, qui soumet à la conscription des hommes dont les services, dans un emploi civil, fourniraient à l'état les moyens suffisans pour entretenir trois soldats à leur place; on pense dans ces pays qu'un mauvais citoyen peut, à

l'aide d'une discipline rigoureuse, devenir un bon soldat. Il est impossible de nier que les deux états n'aient fait des expériences qui justifient leur opinion. „Mais", disent les théoriciens allemands, „Iéna et l'histoire de 1813 confirment la nôtre." Mon Dieu! que de conséquences ne veut-on pas tirer en Allemagne des événemens de 1806 et de 1813. Un Allemand a déjà quelque peine à suivre ces raisonnemens; que peut-on attendre d'un Anglais ou d'un Russe? Soyons équitables et mettons ces erreurs sur le compte de leur peu de dispositions philosophiques; c'est la pratique qui abuse ces nations ignorantes et retient leur esprit dans les chaînes du préjugé!

Autrefois la conscription annuelle s'opérait simultanément dans toute l'étendue de l'empire, ce qui était incommode sous plus d'un rapport. La population est si faible dans certains districts, que les commissions militaires et les convois de recrues avaient à faire de longs trajets avant que de parvenir à réunir une poignée d'hommes. Voilà pourquoi, en 1834, l'empereur Nicolas partagea l'empire en deux moitiés, qui ne devaient être soumises qu'alternativement à une conscription bisannuelle; d'abord on distingua une moitié septentrionale et une méridionale; mais depuis 1839, la ligne de séparation passe entre les parties orientale et occidentale de l'empire. On avait l'intention de lever tous les deux ans cinq hommes sur mille dans chaque moitié. Depuis que l'empereur Nicolas n'a pas seulement augmenté le chiffre de l'armée, mais qu'il s'attache surtout à maintenir l'effectif au grand complet, les charges de la conscription, dit-on, pèsent plus lourdement sur les populations. Il est vrai que l'établissement des réserves a fait accroître le chiffre de la conscription, dans une proportion supérieure à celle des bons ouvriers, qui se forment, grâce à cette institution. D'un autre côté la guerre du Caucase coûte beaucoup d'hommes.

Il est positif que la proportion de 5 sur 1000, n'a

pas toujours été observée depuis 1836. Aussi les Oukases de conscription sont-ils ordinairement précédés d'un préambule explicatif et en quelque sorte justificatif.

Les deux moitiés sont ainsi divisées:

Moitié orientale.

Wologda, Kostroma, Jaroslaff, Wladimir, Moskwa, Kalouga, Toula, Riäsan, Tamboff, le pays des Cosaques du Don, le Caucase, Astrakhan, Ssaratoff, Pensa, Nijni-Novgorod, Samara, Ssimbirsk, Kasan, Wiätka, Perm, Orenbourg, Tobolsk, Tomsk, Jéniseisk, Irkoutsk.

Moitié occidentale.

Arkhangel, Olonez, Pétersbourg, Novgorod, Twer, Smolensk, Pskoff, Esthonie, Livonie, Courlande, Wilna, Grodno,*) Minsk, Witepsk, Mohileff, Volhynie, Kieff, Podolie, Cherson, la Tauride, Jékaterinoslaff, Poltava, Tschernigoff, Orel, Koursk, Kharkoff.

L'oukase impérial qui fixe le chiffre du contingent est ordinairement publié en été; la conscription commence en novembre et doit être terminée au 1er janvier suivant. Quelquefois des gouvernemens sont dispensés de fournir leur contingent, par suite d'une mauvaise récolte; le chiffre du contingent qu'ils auraient dû fournir leur est porté alors en *debet* pour les levées futures; mais ces dettes ne sont pas toujours acquittées. Les colonies militaires du sud fournissent tous les deux ans 8 hommes sur 1000.

Les levées ordonnées par le gouvernement ont été:

en 1836. Pour les 2 moitiés de l'empire à la fois (ce qui n'est qu'une exception) sans la Géorgie et la Bessarabie . . . . 5 sur 1000 h.
1837. Pour la moitié méridionale . . 5 sur 1000 h.
1838. Pour la moitié septentrionale 6 sur 1000 h.
1839. Pour la moitié occidentale . . 5 sur 1000 h.
1840. Par exception, pour les deux moitiés à la fois et cela:

*) Bialystok appartient actuellement à Grodno.

pour 25 gouvernemens . . . . 6 sur 1000 h.
22 „ 5 sur 1000 h.

4 gouvernemens étant dispensés pour cause de mauvaise récolte, la moyenne a été de 5 sur 1000 h.

On voit donc que chacune des deux moitiés a fourni tous les 2 ans 7 hommes et $\frac{1}{5}$ environ sur 1000 hommes, au lieu de 5 sur 1000 comme l'indiquait le projet.

Par suite des fréquens mouvemens de troupes qui ont eu lieu pendant les années 1848 et 1849, à cause des expéditions en Hongrie, en Valachie, en Transylvanie et surtout du choléra, on a dû effectuer en 1849, une levée de 8 sur 1,000 dans la moitié occidentale, et de 4 hommes sur 1,000 dans la moitié orientale, dont ce n'était pas le tour.

De pareils oukases répandent toujours le deuil et la consternation; la noblesse subit de grandes pertes (les Schéreméteff, les Demidoff et les Orloff ont souvent à fournir plusieurs centaines de recrues; les familles perdent leurs meilleurs ouvriers, leurs pères et leurs frères. Le nombre des mauvais sujets, qui possèdent les qualités physiques nécessaires pour entrer au service, n'est pas assez grand pour réaliser le chiffre de troupes demandé par l'Empereur.

Dès que le conscrit a les cheveux tondus et la barbe coupée, il est considéré comme séparé de sa famille. On ne le met plus aux fers comme cela se pratiquait jadis, mais on risquerait beaucoup à le renvoyer provisoirement dans ses foyers, comme en Allemagne, pour le rappeler plus tard. La tentation serait trop forte pour les Russes, qui trouvent partout de l'occupation ou souvent les moyens de se cacher, d'autant plus que ces hommes, tout en aimant leur patrie, n'ont pas le moindre attachement à leurs foyers.

Les premiers temps du service sont les plus durs pour le conscrit, et le désespoir s'empare souvent du

jeune soldat. Il est vrai que le bâton n'est pas assez terrible pour le Grand-Russe, pour que son éducation puisse se faire sans une quantité considérable de coups; mais beaucoup d'officiers m'ont affirmé que les Russes, après avoir fondu en larmes, lors de leur entrée au corps, se résignent bientôt assez gaîment à leur nouvelle condition. On doit encore savoir que les Russes pleurent avec plus de facilité que les Allemands. Ce qui contribue encore à aggraver la situation du conscrit, c'est qu'il doit adopter un genre de vie tout-à-fait nouveau. La chevelure et la barbe, l'orgueil et souvent l'objet de la vénération des Grands-Russes, tombent sous le rasoir; il n'y a que la moustache militaire qui reste, le cafetan doit céder la place à l'uniforme étroit et à la capote; et tout cela se passe au milieu de la saison rigoureuse. Quant à la nourriture, qui du reste n'est pas mauvaise, elle ne paraît meilleure qu'aux Russes-Blancs, aux Lettes, aux Esthoniens et à d'autres peuplades qui se nourrissent très misérablement: le Grand-Russe est habitué à une meilleure nourriture que l'ordinaire des troupes. Il faut encore ajouter qu'il est dans le caractère de la nation russe de ne pas prendre soin de la santé. Aussi les immenses proportions de mortalité observées chez l'enfance, ne doivent pas être expliquées, par un manque d'affection, mais par une insouciance fataliste. Or, quand des parens russes négligent leurs enfans, comment l'officier russe devrait-il se soucier de la santé des recrues? Il ne faut donc pas s'étonner que la mortalité fasse tant de ravages parmi les nouvelles levées de troupes. D'après des ouvrages militaires, qui toutefois ne nous paraissent pas complètement dignes de foi, cette mortalité autrefois a dû, dans la première année, frapper la moitié de toutes les recrues; actuellement encore, elle atteindrait le tiers; cependant cette dernière assertion nous paraît fausse et exagérée. L'empereur Nicolas, accordant à cet objet une sollicitude toute particu-

lière*), est parvenu, par des mesures d'hygiène, à diminuer sensiblement les proportions de mortalité. Récemment encore, on a lu dans les journaux que l'opération de la coupe des cheveux ne doit plus être d'un usage aussi général qu'auparavant. Ceci prouve que la sollicitude de l'Empereur est infatigable et nous donne lieu d'espérer que cette énorme consommation d'hommes**) diminuera de plus en plus. La sagesse de l'Empereur peut réaliser encore bien des réformes dans cette matière, en habituant les officiers à porter plus d'intérêt à la santé de leurs soldats, et en donnant plus de soin à la composition du personnel des chirurgiens militaires et officiers de santé.

Jusqu'ici on a dit peu de bien de la pâte dont, en Russie, on forme des héros. Quand, en fin de compte, elle est bien levée et qu'elle produit des hommes meilleurs sous le rapport de la moralité, il ne suffit pas d'attribuer ce fait à ce qu'elle a été pétrie par des mains impitoyables, qu'elle a été mise dans des formes solides et que le boulanger ne s'est pas soucié de laisser tom-

*) L'empereur Nicolas a donné une attention particulière au recrutement en général et particulièrement à la situation des recrues dans la première période de leur service. A l'époque de la conscription, un aide-de-camp de l'Empereur est envoyé dans chaque gouvernement pour surveiller toute cette opération, accueillir les réclamations, et empêcher toute espèce d'abus et de malversation de la part des autorités locales.

Les recrues reçoivent actuellement un ordinaire plus fort et meilleur que les soldats. En marche, on leur donne par exception, une fourrure et de bonnes chaussures.

**) On pense communément que cette énorme consommation d'hommes est générale dans toute l'armée; mais cette supposition trouve beaucoup de contradicteurs, qui soutiennent que la mortalité dans l'armée russe — le Caucase excepté — n'est pas plus considérable qu'ailleurs. Nous aurons plus tard occasion d'examiner ce point plus en détail. Un homme très compétent dans ces matières et qui a parcouru notre ouvrage, affirme que le chiffre des pertes ci-dessus mentionné, même pour les temps antérieurs, est beaucoup trop élevé.

ber les uns dans la cendre et de laisser brûler les autres. On aurait certainement tort d'attribuer au bâton seul tous les bons résultats de l'éducation militaire russe, soit qu'on le fasse par antipathie ou par prédilection pour cet instrument d'une importance incontestable. C'est que les Russes apportent dans l'armée non seulement certaines aptitudes physiques, mais encore des sentimens élevés et des instincts profonds, qui donnent à la grandeur militaire d'un peuple une base beaucoup plus sure que l'humeur fantasque des nations prétendues guerrières.

Avant tout, il faut mentionner ici les qualités du peuple russe qui découlent du sentiment religieux. L'union intime des idées de Dieu, du Czar et de la patrie qui existe dans l'esprit d'un peuple, dont le sentiment religieux n'a pas été égaré par les prédications de sectaires, produit dans les troupes un enthousiasme d'une profondeur, d'une force et d'une durée, qui auraient fait honneur aux soldats de Mahomet. Si le Russe ne se bat point par inspiration chevaleresque, il se bat par obéissance pour le Czar ou pour Dieu, par amour pour la Sainte Russie et la nationalité russe. Comme autrefois les juifs, les Russes ont la conviction religieuse, d'être le peuple élu de Dieu. Le calme stoïque que montre le soldat russe au moment du danger, provient de sa foi profonde dans sa mission, et dans la récompense céleste qui l'attend.

Ces sentimens religieux et le caractère de la nationalité slave, produisent encore une antipathie très marquée pour tout ce qui est étranger, antipathie qui contribue sans doute à fortifier l'esprit militaire.

L'élasticité slave, l'opiniâtreté, la vanité, l'adresse, la souplesse et l'esprit d'association des Russes — quelle base pour l'esprit de corps! — doivent encore être portés en compte.

Enfin il faut rappeler les aptitudes physiques des Russes, la vigueur de leurs nerfs, de leurs os, et de leurs

muscles: ce dernier point sert à expliquer la passion de tous les Russes de faire de longs voyages, passion à laquelle ils satisfont dans de si vastes proportions, que l'anatomie constate chez les Russes un développement des jambes et des poumons beaucoup plus fort que celui des bras. Voilà donc un peuple de la plaine, dont les habitudes sont celles, que les tacticiens de l'Occident savent si bien apprécier dans les recrues tirées des montagnes. Tous ceux qui savent ce qu'il coûte de peine, dans les armées allemandes, pour habituer à la marche les habitans des plaines, et combien souvent, une course précipitée a causé des hémorragies aux hommes les plus robustes, seront d'autant plus portés à apprécier du point de vue militaire ces aptitudes des Russes qu'ils cherchent, comme le maréchal de Saxe, la cause de la victoire dans les jambes.

Il sera encore question dans cet ouvrage de la manière dont on développe les dispositions morales et physiques des soldats russes, pour les approprier aux exigences du service militaire.

La répartition des recrues dans l'armée s'opère d'après des considérations toutes militaires. On commence par constater les besoins des régimens, et une sorte de recrutement territorial n'a lieu qu'autant que l'on dirige les recrues sur les dépôts les plus voisins des localités où s'est fait le recrutement. Par suite de la mobilité de l'armée, ce système produit déjà un mélange de nationalités différentes. Les régimens de la Garde et après eux les autres corps d'élite (grenadiers, cavalerie, cuirassiers, dragons,) prélèvent les individus les plus grands et les plus robustes*), en sorte que la Petite-Russie fournit principalement des hommes pour la cavalerie. Du reste, on n'est pas très scrupuleux quand il s'agit

*) Tanski affirme que ce prélèvement ne s'effectue pas directement, c.-à-d. que les Gardes se recrutent dans les grenadiers, mais effectivement ce recrutement s'opère dans la ligne.

d'assigner aux individus les places qu'ils doivent occuper; on ne tient aucun compte de leurs goûts ou de leurs dispositions. D'ailleurs, de pareils égards sont superflus vis-à-vis des Russes qui, habitués qu'ils sont à recevoir d'en haut toutes leurs inspirations, et sûrs de leur aptitude à toutes choses, attendent tranquillement qu'on leur dise ce qu'ils ont à faire. C'est ainsi qu'après une inspection très superficielle, on fait celui-ci tambour, celui-là hautbois, un troisième grenadier ou mousquetaire, un quatrième chasseur ou soldat du train, sans leur demander s'ils ont des connaissances musicales, s'ils savent tirer, ou conduire une voiture. La maxime de Pierre Ier, que l'homme est propre à tout, est justifiée de la manière la plus évidente par l'armée russe. On assure à la vérité que les exercices du tir ne présentent pas des résultats satisfaisans, mais peut-être doit-on en attribuer la faute à la méthode d'instruction et non aux recrues. Les trajets que les recrues ont à faire pour rejoindre leurs régimens sont parfois très longs; cependant quand les lettres militaires, dans *l'Ami des soldats*, parlent d'une durée d'un an et demi, de pareilles assertions sont évidemment exagérées.

Les sections actives des différens corps ne reçoivent de recrues que quand ces dernières ont passé par les exercices de la section de dépôt; cependant elles les reçoivent souvent directement.

Le temps de service est de 22 ans pour la Garde, de 25 pour les autres troupes, et de 20 ans pour les conscrits des colonies militaires. Autrefois le soldat devait passer tout ce temps sous les drapeaux; on donnait beaucoup moins de soins qu'à présent au bien-être des troupes, et il paraît qu'une bien faible partie de ceux qu'on avait enlevés à leurs familles, revoyait leurs foyers. La plus grande partie succombait avant l'expiration du temps de service; le reste incapable d'exercer une profession quelconque entrait dans les corps des invalides ou des demi-invalides, ou cherchait à gagner

son pain par les industries plus ou moins misérables qui s'exercent dans les grandes villes, et qui consistent à passer la plus grande partie du jour à attendre des commissions; quelquefois, ils se faisaient portiers, agens de police etc. — Le retour dans les foyers, présente encore de grandes difficultés, quand le soldat libéré a jadis appartenu à la classe des serfs. Le propriétaire est obligé d'entretenir un serf pauvre et incapable de gagner sa vie; mais il est exempt de toute obligation envers un soldat libéré. En revanche, on accorde certains avantages à ces soldats, quand ils veulent s'établir dans les communes des *Odnodvorzi* et dans celles des paysans de la couronne; un certain nombre d'entr'eux sont envoyés dans de nouvelles colònies et dans celles des Cosaques, principalement dans celles de l'Oural, de la ligne du Caucase et des lignes du Danube. Le gouvernement perçoit une taxe extraordinaire de 6 roubles, en faveur de chaque recrue levée dans une commune libre, pour en former un capital qui doit servir plus tard à l'établissement du soldat libéré dans la même commune. Enfin les nombreux établissemens de bienfaisance et les couvents sont obligés d'accueillir les soldats libérés qui ne pourraient être placés dans les établissemens des invalides, dont le nombre s'est considérablement augmenté dans les derniers temps. Le service des palais, des hôtels des cadets etc. est presque toujours confié aux invalides de la Garde. D'autres invalides sont répartis dans tout l'Empire, par petites sections qui sont adjointes à la Garde de l'intérieur ou mises à la disposition des commandans d'étapes; quelquefois ils doivent escorter des recrues et des prisonniers, servir d'ordonnances etc. Dans les salines, on trouve aussi des piquets d'invalides chargés de la police.

La condition des soldats a été essentiellement modifiée par suite du système des congés indéfinis, introduit de 1833 à 1840 par l'empereur Nicolas. Nous

avons déjà dit plus haut que ce système a donné naissance à certaines formations de la réserve et de la *Landwehr*. Voici les principes de ce système relativement aux individus.

Le congé indéfini est un droit et non une obligation pour certaines catégories de soldats, de sous-officiers et même d'officiers.

Quant à ce qui concerne les soldats, ceux-là seuls ont droit au congé qui ne sont pas entrés au service par suite d'une condamnation et qui, pendant la durée du service, n'ont commis aucun crime grave. En revanche, chaque condamnation pour crime, entraîne l'obligation de rester encore 25 ans dans le service actif.

On ne mentionne que les troupes actives et les bataillons de ligne, comme ayant droit au congé. Il paraît donc que les corps, formant ce qu'on appelle la Garde intérieure, en sont exclus. Aussi se recrutaient-ils autrefois, comme les vieux bataillons de garnison, de soldats qui ne paraissaient plus suffisamment propres au service de campagne.

Le droit au congé diffère suivant que le soldat appartient à la moitié occidentale ou à la moitié orientale de l'empire et aux colonies militaires. Les individus de la 1ère catégorie obtiennent ce droit après 10 ans de service, ceux de la seconde après 15 ans. Il résulte de là que les permissionnaires des colonies militaires appartiennent encore à l'armée 5 ans après avoir reçu leur congé, ceux de la moitié orientale 10 ans après, et ceux de la partie occidentale 15 ans après. Quand ils font partie de la Garde, ce terme est réduit de 3 ans. Cette répartition si inégale des charges du service trouve une compensation dans le fait, que les permissionnaires de la moitié occidentale et des colonies, sont encore de temps en temps convoqués pour participer aux manœuvres des troupes de réserve, tandisque ceux de la partie orientale ne sont rappelés sous les drapeaux, que

si l'armée est mise sur pied de guerre. Dans ce cas, ils font partie des 3èmes et 4èmes bataillons des troupes actives. — Les recrues de la moitié orientale peuvent obtenir leur congé après six ans de service, en raison de graves intérêts de famille.

Pour décider la question de savoir, si tout ce système de réserve répond à l'intention de pouvoir disposer, en cas de guerre, d'un plus grand nombre de troupes exercées que l'on n'en entretient en temps de paix, il faut attendre l'épreuve d'une guerre. Un rapport présenté par le ministre de la guerre, en 1839, constate que 168,000 individus de cette catégorie exercent dans tout l'empire des professions civiles. Depuis cette époque, leur nombre a encore augmenté et paraît devoir dépasser le chiffre que l'on avait fixé auparavant. D'un autre côté tout le monde sait, que les relevés des troupes existantes en temps de paix, contiennent toujours un grand nombre d'individus qui sont impropres au service de campagne. Il est vrai qu'en 1848 une partie de la réserve (peut-être la 1ère levée?) appelée sous les drapeaux, a fourni 60,000 h. à l'armée active, et 90,000 h. à la réserve. Les pertes ne peuvent être constatées que quand les 2 levées*) sont convoquées simultanément, et pour un temps de service prolongé. Avant qu'une pareille épreuve ait eu lieu, il est impossible de porter un jugement exact sur la valeur de cette organisation. Il y a bien des personnes, surtout parmi les militaires français et anglais, qui ne partagent pas toute la confiance que l'on met dans la *Landwehr* prussienne, pour le cas d'une guerre sérieuse. Tout ce qu'on peut dire pour ou contre cette dernière institution, peut aussi s'appliquer

*) Les deux levées ensemble fournissent 213,000 h. à la grande armée d'opération.

Autant qu'on en peut juger par cette convocation partielle de 1849, ce système a été couronné d'un succès éclatant; cependant il n'aura à subir une épreuve sérieuse, que lorsque la convocation sera générale. On voit qu'il y manquait encore 63,000 h.

plus ou moins à l'armée russe. Ce qui est certain, c'est qu'on ne se mettra pas de sitôt d'accord sur la théorie; d'un autre côté, il n'est pas moins sûr, qu'on se presse trop en Allemagne de trouver dans certains événemens récens la solution satisfaisante de cette question; il faudrait pour cela des preuves plus manifestes.

Il est un point sur lequel tous les hommes compétens sont d'accord, c'est que le système des congés, en Russie, a exercé une influence très salutaire sur l'état de santé de l'armée. Une décroissance importante des cas de maladie, constatée depuis cette époque, est généralement attribuée tant aux autres réformes réalisées par l'empereur Nicolas, qu'aux congés qui permettent aux soldats de prendre plus de soin de leur santé.

Quant au côté économique de cette institution, on doit se demander combien de bons ouvriers ce système enlève à l'industrie du pays, question éminemment importante parce que, en Russie, les travailleurs sont plus demandés que le travail. Il est naturel que ce système, destiné à augmenter le nombre des soldats exercés, entraîne nécessairement une augmentation du nombre des recrues exigé en temps de paix; quand il s'agit de la guerre, la question devient plus compliquée. Ce qui est évident, c'est que depuis l'adoption de ce système les charges de la conscription, malgré l'accroissement de la population en Russie, sont devenues plus lourdes, et le contrôle sévère que fait exercer l'Empereur sur l'effectif de l'armée, n'a pas peu contribué à ce résultat. Evidemment cette augmentation du chiffre de la conscription n'est pas la conséquence du système lui-même, mais de l'intention que l'on a eue d'augmenter l'armée en vue d'une guerre, et il est positif que le système des congés a réalisé cette intention avec moins d'inconvéniens, que ne l'aurait fait une augmentation directe de l'armée permanente. De ce point de vue il est incontestable, que chaque soldat qui rentre 13 ou 15 ans plus tôt dans ses foyers, pour se vouer à une profession in-

dustrielle, constitue un véritable avantage pour le pays. Cet avantage devient plus grand encore par suite des soins que, comme nous l'avons dit déjà, les soldats peuvent prendre de leur santé.

Du reste, les opinions étaient très partagées sur l'utilité de ce système, considéré sous le point de vue économique. Les uns soutenaient qu'il ne rendait au pays que des individus, qui n'avaient plus ni aptitude ni goût pour le travail, et qu'il lançait sur les campagnes un prolétariat, qui jusqu'ici n'avait été connu que dans les grandes villes. Il est certain que les premiers congés ont fait rentrer dans le pays une masse de vieux militaires, ce qui d'abord a dû produire une impression peu favorable. Aussi dans les dernières années l'opinion publique s'est sensiblement modifiée à ce sujet, et il y a des personnes qui affirment que les mécontents appartenaient toujours à la classe des fabricants, parce que les permissionnaires étaient impropres au travail des fabriques, tandis qu'ils pouvaient être utilement employés à la campagne. Ainsi plusieurs propriétaires leur ont donné de petites portions de terres et du travail, qui leur permettent de se créer une existence assurée. Les mêmes personnes ajoutent, que la démoralisation des troupes, causée par une si grande quantité de criminels, n'est pas aussi grande qu'on le suppose généralement, et que, grâce à la discipline militaire, les soldats contractaient toutes sortes de bonnes habitudes. Il est difficile de démêler ce qu'il y a de vrai dans ces assertions; mais d'un côté l'empressement avec lequel, en 1848 les conscrits sont venus, au 1er appel, se ranger sous les drapeaux, et de l'autre le petit nombre de délits et de crimes dont les permissionnaires se sont rendus coupables, semblent militer en faveur de ce système.

Il est naturel qu'un grand nombre d'officiers se plaignent que les régimens ont beaucoup perdu, en prétendant que la durée du service est trop courte, pour pouvoir faire d'un Russe un bon soldat, et que l'esprit de corps

souffre par suite de l'augmentation des jeunes soldats*) Bien qu'il soit vrai, que le Slave a besoin d'un plus long temps de service que le militaire d'origine romane et germanique pour sortir de l'état de recrue (c'est un fait reconnu même en Autriche); bien qu'on n'ait pas lieu de partager l'opinion si généralement répandue en Allemagne et en Suisse, sur la durée de l'instruction militaire, on peut admettre que 10 à 15 ans suffisent pour achever l'apprentissage militaire des Russes, qui sont si souples à la discipline. Du reste, on sait que de pareilles critiques ne manquent pas à toutes les innovations, et qu'elles ne se résignent pas à attendre l'épreuve de l'expérience. On n'a point oublié sans doute qu'en Angleterre les *Martinets* se prononcèrent contre la réduction à 10 années du temps de service, tandis-qu'aujourdhui on s'accorde à reconnaître, que cette réduction a servi à améliorer les élémens de l'armée. Encore n'avait-on pas besoin dans ce pays de se préoccuper de la réserve.

On sait assez généralement que le service, en Russie, est soumis à des formes disciplinaires d'une rigueur, qu'on ne connaît plus en Allemagne depuis la mort du premier électeur de Hesse; mais il est moins connu que ces formes sévères et rigides ont été originairement empruntées à l'Allemagne. Les formes plus faciles et plus souples que la France moderne a introduites dans le monde militaire, se sont immobilisées sous l'influence des vieilles coutumes, quoique la tactique militaire russe ait subi, comme ailleurs, une transformation complète. Dût-on retrouver dans l'armée russe certaines traces du pédantisme, qui jadis régnait dans toutes les armées de l'Europe: il est certain que l'armée russe a été préservée de tous les essais, faits pour introduire sous le pré-

*) Du reste, cette augmentation ne peut être très considérable, puisque la moitié des permissionnaires reste dans le régiment, à l'état de réserves.

texte de réformes ingénieuses des manières cyniques et contraires à la bonne discipline, essais qui ont été faits en Allemagne par des novateurs, que nous voudrions désigner comme pédans dans un sens opposé*). L'opinion d'après laquelle les habitans des pays septentrionaux, pour devenir de bons soldats, doivent être assujettis à des formes qui font disparaître jusqu'aux signes extérieurs de leur caractère individuel, ont encore beaucoup de partisans parmi les officiers allemands. Eh bien! ce système se trouve complètement appliqué en Russie, soit pour des raisons de théorie générale, soit pour des motifs qui s'expliquent par le caractère national.

Il résulte de la souplesse et de l'obéissance empressée des Russes, ainsi que du maintien rigoureux de la discipline, qu'il est impossible de rien voir de plus uniforme que les troupes russes. La moindre partie de l'habillement, la démarche, les manières, l'expression même des physionomies semblent être les mêmes chez tous les soldats. Ce phénomène est plus saillant encore dans les régimens de la Garde, où l'on réunit par compagnies les soldats ayant des cheveux blonds et des yeux bleus, et ceux ayant des cheveux et des yeux bruns; mais en dehors même de cet arrangement, les faits ne laissent pas que d'être très surprenants. Il n'y a que l'empire de la mode qui pourrait amener, en Oc-

---

*) Ordinairement on entend par *pédantisme militaire* un excès d'exactitude et de rigueur dans l'observation des formes disciplinaires. Des militaires de quelqu'expérience comprendront facilement ce que nous voulons dire par *pédantisme* dans le sens opposé. En effet, des gens qui ayant entendu dire, que tel ou tel militaire distingué a négligé telle ou telle forme, qui s'opposait à ses intentions, croient faire preuve d'esprit, en repoussant toutes les formes disciplinaires, qu'ils qualifient de minuties, de farces et de vieilleries militaires, tandis qu'ils sont tout simplement trop bornés pour apprécier les avantages de ces institutions, et infectés de la contagion du pédantisme; car il faut se rappeler que ce mal, comme tous ceux qui attaquent l'esprit ou le coeur, se manifeste sous différentes formes.

cident, une uniformité aussi complète dans l'expression des figures, que celle produite dans les troupes russes par les formes disciplinaires. Il y a conformité absolue dans la manière, dont Ivan et Alexis portent la main à leur casquette, relèvent la tête en arrière, raidissent les jambes, tendent les muscles du visage, lèvent les yeux, pour faire le salut militaire. Ils n'ont tous qu'une manière unique de répondre à l'ordre qu'ils reçoivent, leur *slouschaious* („j'obéis!" comme les Prussiens disent: „à vos ordres" — *zu Befehl*). Du reste, cette conformité repose sur le caractère national. Les Grands-Russes se montrent dans toutes les relations de la vie ordinaire, comme une race parfaitement homogène; le langage de ces 34 millions d'âmes, à quelques légères nuances de dialectes près, est le même au Nord et au Sud, à l'Est et à l'Ouest, dans les classes supérieures comme chez le peuple.

Le service militaire, en Russie, exige une obéissance absolue et empressée, telle que bien que prescrite en théorie, elle n'a pas été réalisée depuis l'époque des Romains. Le caractère national des Russes s'y prête merveilleusement, par suite du respect profond que chacun porte à l'autorité établie. Ce peuple si ingénieux exécute tous les ordres qu'on lui donne, sans songer à en faire la critique; le soldat, moins que tout autre, n'ose s'enquérir du pourquoi. „C'est l'ordre (*prikas*)," est la réponse invariable, que donne tout soldat russe, quand on lui demande pourquoi il se trouve à tel ou tel poste, pourquoi il fait ceci ou cela. On cite une foule d'anecdotes pour prouver, que cette obéissance passive confond souvent, d'une manière ridicule, la lettre d'un ordre avec son esprit. S'il ne s'agissait pas de soldats russes, on serait souvent tenté de penser à cette subordination dérisoire des Ecossais, qui portèrent leurs culottes au bout de leurs bayonnettes, parce qu'on leur avait ordonné de porter des culottes. On raconte qu'un jour un vaisseau, ayant à bord beaucoup d'officiers, ve-

nant à sombrer sur la Neva, l'ordre fut donné aux soldats de sauver l'équipage. Alors comme on leur avait dit: „Sauvez d'abord les officiers de la Garde“ ils demandèrent à chaque individu qu'ils voyaient s'enfoncer: „Etes-vous un officier de la Garde?“ L'eau qui déjà pénétrait dans la bouche de ces malheureux, les empêcha de répondre, et on les laissa se noyer. — Une autre fois, par un temps de sécheresse et de poussière, la place d'exercice à St. Pétersbourg devait être arrosée pour une revue. Il survint une pluie torrentielle, mais les soldats continuèrent d'arroser, car „c'était ordonné.“ On entend répéter partout ces anecdotes et beaucoup d'autres de ce genre; mais il ne faut pas jurer qu'elles sont vraies. Car si il y a à St. Pétersbourg beaucoup de gens d'esprit, le nombre de ceux qui aiment à entendre des recits piquants, est plus grand encore. Ces traits toutefois portent une empreinte caractéristique. Les hommes de l'Occident se rient de ce pédantisme. Mais quand on apprend qu'un soldat russe, lors d'une inondation, ne quitta point son poste, bien que l'eau lui montât jusqu'au menton, et qu'il y périt bravement, parce qu'il n'avait pas été relevé, on commence à se douter de la force immense contenue dans l'obéissance des Russes. On cite une foule de ces traits caractéristiques; nous n'en citerons que deux, qui nous sont garantis d'une manière authentique et nous semblent éminemment propres à caractériser l'esprit des soldats russes. Pendant le siége de Varsovie, deux grenadiers étaient en faction. L'un, récemment entré au service, s'adressant à l'autre qui était un vieux troupier, et lui montrant les redoutes des Polonais: „Que penses-tu, frère? lui demanda-t-il, prendrons-nous cette redoute?“ — „Je ne le pense pas, répondit l'ancien, elle est trop forte.“ „Mais, objecta l'autre, s'il nous est ordonné de la prendre?“ — „Oh! alors, c'est autre chose, si cela nous est ordonné, nous la prendrons.“ — Lors de l'incendie du palais-d'hiver, un prêtre s'élance à travers les apparte-

mens embrasés, qu'il traverse et se dirige vers la chapelle pour sauver le saint ciboire. Il réussit à s'en emparer et s'en retourne précipitamment, quand il aperçoit à travers la fumée, un soldat de garde dans le corridor: „Viens avec moi, lui crie-t-il, ou tu vas périr.“ — „Non, répond le soldat, je suis de garde, mais donne-moi la bénédiction.“ Il demeure inébranlable dans sa résolution, le prêtre lui donne sa bénédiction, et ne parvient à se sauver qu'à grande peine. Quant au soldat, on n'en entendit jamais plus parler. Cette soumission du soldat russe n'a-t-elle pas quelque chose du caractère antique? Chaque officier de quelque expérience sera disposé à tolérer les petits inconvéniens d'une telle obéissance, au prix des immenses avantages qu'elle peut produire.

Si le caractère national des Russes est la source d'une soumission si dévouée et qui rappelle les temps des légions romaines, le bâton de son côté joue en Russie un rôle encore plus important que le *sarment**), qui autrefois dans son alliance avec la fierté romaine, produisit la bravoure des Romains *(virtus)*. Nous avons déjà dit qu'on calomnie la bravoure des soldats russes, quand on ne l'attribue qu'au bâton, mais c'est faire une injure encore plus grave au bâton, que de le considérer comme le destructeur de toute vertu militaire.

Il se peut que l'emploi du bâton cause de grands inconvéniens dans les pays où les classes soumises à la conscription, se trouvent portées par leur éducation à regarder ce châtiment comme une flétrissure. L'honneur est essentiellement une affaire de sentiment, partout c'est une notion variable et relative. Si le bâton anéantit tellement le sentiment de l'honneur chez les

---

*) C'était l'instrument qui servait à châtier les soldats romains. On voit donc que les Romains n'avaient nullement l'opinion que le bâton pût corrompre l'armée. C'est ce qui peut consoler les Russes du mépris des moralistes allemands.

soldats, qu'après un pareil châtiment, ils ne font plus que végéter dans un état d'abrutissement et de désespoir; si le point d'honneur des bons soldats ne leur permet pas de servir avec les mauvais sujets qui ont reçu des coups mérités, alors en effet, il vaut mieux renoncer à l'application de ce châtiment. Les Français sous le ministère du comte de St. Germain, prétendent avoir fait cette expérience; et ils ont abandonné depuis ce temps un moyen de correction qui, outre la peine de mort, semble être le seul qui puisse, dans des circonstances critiques, répandre une terreur salutaire et ramener à la discipline une soldatesque démoralisée. Il est curieux de constater que la révolution française, tout en faisant preuve de dédain pour les mœurs romantiques et de respect pour les institutions romaines, sous le rapport de la discipline militaire, a pris pour modèle la licence des temps chevaleresques. On sait que l'expérience de la guerre et la sagesse de quelques généraux distingués ont dicté plus tard les lois pénales de l'armée française, écrites avec du sang et exécutées avec une rigueur inexorable. Gouvion de St.-Cyr n'hésite pas à reconnaître, que la suppression du châtiment corporel, a laissé dans le système pénal de l'armée française une lacune regrettable.

Les idées de la révolution française, répandues dans tout l'Occident, ont amené la suppression complète du châtiment par le bâton dans quelques-unes des armées allemandes. Il en résultera nécessairement, que pour maintenir la discipline, on sera bientôt forcé, comme nos voisins de l'Ouest, de punir par le bagne et le boulet en temps de paix, et par la fusillade en temps de guerre, des crimes que nos aieux, certainement moins avancés que nous, punissaient de 100 coups de verge. Les hommes les mieux intentionnés parmi les abolionistes, n'ont pas compris que l'alternative, à proprement parler, n'était pas posée entre battre ou ne battre pas, ou battre ou *réprimander*, mais entre battre ou fusiller.

En Russie, les idées modernes n'ont trouvé accès que

chez quelques nobles, qui ont reçu une fausse éducation, et elles se cachent depuis la panique de 1825 et de 1830. Si déjà en Allemagne ceux qui connaissent les habitudes des basses classes, regardent comme une absurdité que des hommes, qui sont accoutumés de mêler à tous leurs plaisirs l'assaisonnement des coups qui, étendant l'apprentissage ont eu occasion de se familiariser avec le bâton de leurs maîtres, tandisqu'ils considèrent la détention dans une maison de correction comme une flétrissure ineffaçable, que ces mêmes hommes, disons-nous, après avoir endossé l'uniforme soient, sous prétextes d'humanité et de point d'honneur, condamnés aux travaux forcés, au lieu de recevoir une bonne volée de coups, il est sûr qu'une pareille méthode appliquée à l'armée russe, serait le comble du ridicule. Nous avons déjà vu que l'armée, à certains égards, représente une institution pénitencière; mais en outre on ne trouve dans le caractère national russe aucune trace de la fiction sentimentale, en vertu de laquelle les hommes de l'Occident trouvent plus d'agrément à recevoir un coup d'épée ou une balle, qu'un coup de bâton. — Le Russe du peuple ne voit dans des coups que des coups, rien de plus, rien de moins. Parmi les Grands-Russes tout pouvoir social fait respecter son autorité par des coups, qui du reste, n'altèrent en rien ni les affections, ni l'amitié. Tout le monde donne des coups, le père bat son fils, le mari sa femme, le seigneur territorial ou son intendant les paysans, sans qu'il en résulte de l'aigreur ou de la rancune. Le dos même des Russes est habitué aux coups et pourtant le bâton est encore plus sensible aux nerfs de leurs dos qu'à leurs âmes; les coups leur sont douloureux, ils servent à les amender, quand ils sont appliqués avec justice. Tous les officiers affirment, que le bâton finit par corriger les vauriens les plus endurcis: c'est donc absolument le contraire de ce qu'on débite en Occident sur les effets du bâton. La désertion, en présence de l'ennemi, est punie ailleurs par la fu-

sillade et en Russie par le passage, trois fois renouvelé, sous les baguettes de tout un bataillon; ce qui parfois peut faire un total de 3000 coups. La robuste constitution des Russes leur fait supporter ordinairement ce rude châtiment; encore faut-il observer qu'en Russie, on frappe beaucoup, mais pas trop fort*). Il est hors de doute que le Russe, si on lui en laissait le choix, préférerait le maximum de ce châtiment à la peine de mort, ou même à dix ans de travaux forcés d'après le système allemand. Voici une anecdote caractéristique, dont on a garanti l'authenticité à l'auteur de ce livre: un officier d'origine allemande avait condamné deux soldats à recevoir chacun 50 coups. Ce châtiment fut appliqué au premier, qui était un mauvais sujet. Quand arriva le tour de l'autre, qui était un soldat d'une conduite jusqu'alors irréprochable, l'officier lui adressa ces paroles: „vois-tu bien, Ivan, tu as bien mérité les 50 coups, mais comme tu t'es toujours bien conduit jusqu'ici, je te ferai grâce, en me contentant de te faire sentir encore une fois la gravité de ta faute.“ — „Eh mais, *Batiouschka*, répliqua le soldat, fais-moi plutôt donner les 50 coups?“

Le knout, qui forme comme on sait aux yeux de certaines gens la quintessence de la Russie, n'a jamais été employé comme châtiment militaire, même avant qu'il fût entièrement supprimé. A quelques exceptions près, il n'était infligé qu'à de grands criminels avant leur départ pour la Sibérie, et pour des crimes qui, antérieurement au mouvement abolitioniste de nos jours, auraient été punis de mort partout ailleurs. On sait que depuis quelque temps, il est tout à fait supprimé.

Il paraît que l'ame sensible de ce peuple, qu'on se

---

*) Autrefois, en Angleterre, 999 coups de *cat o'nine* formaient le maximum du châtiment, qui était regardé comme équivalent de la peine de mort et entraînaient presque toujours les plus graves infirmités. Il est vrai que les coups de baguette ne sont pas aussi dangereux que des coups consciencieusement appliqués au patient placé sur un échafaudage.

plait à nous représenter comme grossier et barbare, a de tout temps senti pour la peine de mort une aversion beaucoup plus grande que les nations germaniques et romanes. On n'y a recours que pour le crime de haute trahison qui, dans un pays où les idées de Dieu, du Czar et de la patrie se confondent si intimement, constitue naturellement le plus abominable de tous les forfaits.

Si jusqu'ici nous nous sommes appliqué à défendre l'usage du bâton en Russie, nous ne saurions approuver l'extension qu'on lui a donnée. Cet usage est encore aussi général en Russie, que dans les anciennes armées de la Prusse et de la Hesse, contre lesquelles le poëte allemand Seume a fait une satire mordante, bien qu'injuste sous certains rapports*). L'application de ce châtiment est, même dans de vastes proportions, laissé à la discrétion des simples officiers. Un simple lieutenant peut ordonner 150 coups, un colonel peut aller jusqu'à 500; dans cet état de choses, il n'est pas impossible que la passion ou la mauvaise humeur ne sévisse contre de prétendus crimes, qui n'ont pas été commis.

Il est vrai que cet inconvénient est moins sensible en Russie que partout ailleurs, par suite du respect tout filial que le Russe accorde à ses supérieurs, officiers ou seigneurs territoriaux; de plus de pareils inconvéniens paraissent plus nuisibles en théorie, qu'ils ne le sont en réalité. Néanmoins les hommes de l'Occident ne peuvent pas ne pas considérer cet arbitraire comme un véritable mal.

On dit que l'empereur Nicolas est du même avis; mais il sait qu'en dépit de sa toute puissance, il est dangereux de modifier de vieilles habitudes. Il faut connaître à fond la situation de la Russie, pour pouvoir décider dans chaque cas particulier, si la suppression d'un abus, n'en entraîne pas un plus grave. Ce sont peut-

*) *„Da stehst du Mensch mit deinem Bayonnette*
„Voll eingefuchtelter Vermessenheit."

être ces considérations, qui ont fait hésiter l'Empereur à ne laisser appliquer ce châtiment qu'en vertu d'un arrêt judiciaire. La nouvelle d'une pareille réforme a été souvent répandue par la presse, et un journal ordinairement bien informé, *l'Ami du soldat*, la donne comme positive. — Il est sûr que, si l'empereur Nicolas a ordonné cette réforme, il saura la réaliser, pourvu que Dieu lui conserve la vie. Alors le châtiment du bâton serait appliqué en Russie d'après le même système qu'en Angleterre; et si nous ne nous trompons pas, les plus judicieux parmi les militaires de l'Allemagne, n'hésiteraient pas à placer le système pénal de l'armée russe au-dessus de celui usité en France, ou même de celui nouvellement introduit en Allemagne.

Du reste, on est autorisé à douter que cette réforme puisse avoir, sur les soldats russes, une influence analogue à celle qu'elle exerce sur les troupes anglaises, quand on apprend que les officiers allemands sont précisément détestés par leurs soldats, par la raison qu'ils font appliquer les coups d'après un certain système, tandisque les officiers russes ne le font que dans des accès d'humeur et d'emportement. Un soldat anglais ou allemand aurait certainement supporté un seul coup arbitrairement donné avec moins de patience, qu'une douzaine de coups mérités et appliqués en vertu d'une sentence judiciaire.

D'ailleurs l'usage du bâton devient de plus en plus rare, non seulement en vertu des nouveaux règlemens, mais encore par suite des changemens introduits dans les mœurs. On n'applique plus ce châtiment que pour cause d'inconduite, et non pour de légers délits, et c'est justement à cause de cela que la crainte du bâton est devenue plus grande.

L'influence des immigrations venues de l'Occident, se manifeste clairement dans les exemptions de la peine du bâton, qui sont admises dans l'armée russe. Il était impossible de soumettre des officiers de l'Occident, dont on avait besoin, à la pénalité du bâton. Aussi l'ordre

entier des officiers, comme toute la noblesse, est dispensé de tout châtiment corporel, la peine de mort exceptée. On dit que sous le règne de Pierre, les Boyards firent encore souvent connaissance avec le bâton impérial, et l'on sait que parmi les officiers des Cosaques, chez lesquels les anciennes mœurs se sont mieux conservées que dans l'armée régulière, des réprimandes appuyées de voies de fait, étaient encore assez fréquentes pendant les guerres de l'indépendance; il se peut que cet usage n'ait pas encore complètement disparu de nos jours.

Aucun noble ne peut être battu, soit qu'il porte les épaulettes ou qu'il occupe une autre fonction dans l'armée (par suite de la dégradation, les nobles servent assez souvent comme simples soldats). Les gentilshommes ne deviennent passibles du bâton, qu'après avoir été dépouillés de leurs titres de noblesse par des condamnations judiciaires qui sont assez fréquentes. En outre des officiers, il y a encore des classes de sous-officiers et de soldats qui jouissent de l'exemption de ce châtiment. Il existe donc dans l'armée russe, comme dans celles de l'Allemagne, une espèce de classe disciplinaire, qui seule est soumise à la pénalité du bâton, avec la seule différence, qu'en Russie les soldats de cette catégorie forment la règle, tandis que les exemptés ne sont que l'exception.

Quelques-unes de ces exemptions ne sont dues qu'à l'Empereur actuel. Pour prouver que ses ordres ne sont pas toujours consciencieusement exécutés, mais qu'il est fermement décidé à faire respecter les lois, on n'a qu'à citer l'exemple du général A . . . . . qui, il y a quelques années, fut traduit devant un tribunal de guerre, pour avoir fait infliger le châtiment corporel à des personnes affranchies.

Nous avons déjà parlé, à l'occasion des Cantonnistes, des mariages de soldats. Nous avons dit que le gouvernement, loin de les empêcher, les favorise même

en se chargeant en tout ou en partie du logement et de l'entretien des familles. Naturellement ce système ne saurait être appliqué aux troupes qui sont continuellement en mouvement; et pour un grand nombre de soldats, qui ont pris des femmes avant d'entrer au service, le mariage devient entièrement sans effet. Les femmes restent dans leurs foyers et il y a quelques années, on comptait 165,000 de ces veuves de convention. Il n'y a que les soldats de la Géorgie, de la Sibérie et des colonies militaires, qui soient fondés à exiger que leurs familles les suivent aux frais du gouvernement; en Géorgie, ce droit s'étend même aux enfans qui sont nés antérieurement à l'époque de la levée, et le gouvernement est obligé de racheter les enfans serfs moyennant une somme fixée. Mais alors ces familles sont soumises à la discipline militaire, et il y a des gens qui affirment, que ce système n'est nullement favorable à la moralité. Le gouvernement accorde pour chaque garçon un demi-*paiok* (la ration mensuelle de farine et de gruau); depuis l'âge de 14 ans un *paiok* entier, et l'habillement en sus.

L'entretien des troupes russes est fort décrié en Europe, moins à cause de la qualité de l'ordinaire prescrit, qu'à cause des réductions arbitraires que se permettent les employés de l'administration. Cette opinion dût-elle être justifiée par des faits antérieurs, serait assurément injuste, si on voulait l'appliquer au temps présent. L'auteur de ces Etudes a eu l'occasion d'examiner à l'improviste la nourriture des soldats dans diverses localités, et il s'est convaincu qu'elle était aussi saine qu'abondante. Il ne l'a trouvée mauvaise que dans certains lieux du Caucase; mais là l'entretien des troupes est très difficile et le Czar très loin.

L'organisation du système des subsistances pour les troupes russes offre des particularités, qu'il est impossible d'apprécier convenablement, si l'on n'est pas familiarisé avec l'*Artel*. On désigne par ce mot un fonds, appartenant en commun à tous les sous-officiers et sol-

dats d'une compagnie, et qui est formé par des retenues de solde, des secours accordés par le gouvernement et de l'argent que gagnent les soldats par des travaux extraordinaires, travaux qui non seulement sont permis, mais même favorisés dans certaines localités. Tout le produit de ces travaux est versé dans l'*Artel*.

C'est au moyen de l'*Artel* qu'on fournit aux soldats les légumes, le sel, quelques poudres à polir, des charrettes et des chevaux*) pour le transport des approvisionnemens de la compagnie. Ce n'est qu'à l'époque de sa sortie de la compagnie, que chaque soldat reçoit de l'*Artel* la part qui lui revient et qui, dit-on, s'élève parfois à 150 roubles. En vertu d'un nouveau règlement, l'*Artel* est divisé en 2 caisses, dont l'une pourvoit aux besoins généraux des soldats pendant la durée du service, tandis que l'autre sert à payer les sommes dues aux soldats, à l'époque de leur sortie.

L'administration de ces caisses est confiée à des sous-officiers et à des soldats, nommés à la majorité des voix. Toute cette institution porte la vive empreinte de l'esprit d'association des Russes, mais elle offre aussi un moyen très efficace de produire, d'entretenir et d'élever l'esprit de corps militaire. Originairement issue du caractère national, elle a été acceptée par le gouvernement, qui la favorise et l'apprécie à sa juste valeur.

Les fournitures s'effectuent par mois; on compte par chaque soldat:

2 Tschetvérik de farine de seigle ou 0,95 du boisseau de Prusse,

1½ Garnitz de gruau ou 0,09 du boisseau de Prusse,

---

*) Cette manière de pourvoir à une grande partie du train, repose sur une institution très ancienne. Elle avait et elle a encore l'inconvénient d'augmenter considérablement le train, mais elle offre l'avantage d'être plus favorable à la conservation des chevaux du train. Ceux qui connaissent la manière dont les soldats du train ont coutume de traiter les chevaux du gouvernement, sauront apprécier cet avantage.

12 Vesek d'eau de vie,
10 livres de viande ou 8,76 livres de Prusse.

Les compagnies russes cuisent elles-mêmes leur pain dans des fours particuliers, que les soldats savent construire avec une grande promptitude près des ruisseaux et des fleuves, où ils trouvent l'argile nécessaire à la construction et l'eau dont ils ont besoin, et pour la construction et pour la cuisson. De cette manière, l'état épargne les frais de transports pour les fours de campagne; cependant pour le cas d'opérations très rapides, il fournit aux soldats une sorte de pain bis, nommé *soukari*.

La ration quotidienne de viande est donc seulement de $\frac{1}{4}$ de livre de Prusse, et c'est de la viande fraîche.

Le sel est fourni aux compagnies par le gouvernement au prix de revient.

La ration journalière de pain est de 4 livres, en tant que toute la quantité de farine est employée dans la cuisson (1 boisseau de Prusse contient 105,82èmes de livres de farine de seigle; donc 2 Tschetvérik équivalant à = 0,95ème d'un boisseau prussien, donnent = 100,53 de farine, en y ajoutant $\frac{1}{4}$ = 125,66 l. de pain de seigle)*).

Comme on a coutume de regarder $\frac{1}{4}$ de livre de viande comme équivalant à 1 livre de pain, il est évident que l'ordinaire prescrit en Russie, dépasse en quan-

---

*) Le soldat prussien reçoit en campagne par jour:
$\frac{1}{2}$ livre de viande ou $\frac{1}{4}$ de lard;
6 onces de riz ou 8 onces d'orge, ou 16 onces de pois secs, ou de farine, ou $\frac{1}{4}$ de mesure de pommes de terre;
2 onces de sel.
$\frac{1}{16}$ de quart d'eau de vie.

En revanche il subit chaque mois, une retenue de solde de 1 écu $\frac{1}{3}$.
En temps de paix, il reçoit 1 livre $\frac{1}{2}$ de pain, en campagne 2 livres.
Le soldat anglais, dans les colonies, reçoit du gouvernement par jour:

(1 livre d'Anglet. équivaut à 0,97 d'une l. de Prusse)
1 livre de pain de froment ou $\frac{3}{4}$ de livre de biscuit; en marche, 1 livre $\frac{1}{2}$ de pain, ou 1 livre de biscuit.
1 livre de boeuf ou de porc frais ou salé.
Le reste est fourni par l'administration du régiment, contre une retenue en argent sur la solde.

tité celui des troupes prussiennes et pourrait être considéré comme égal à celui des troupes anglaises, s'il ne fallait pas prendre en considération que plus le climat est rigoureux, plus il exige que la nourriture soit abondante. C'est ainsi par exemple, qu'un paysan de la Russie-Blanche peut consommer journellement jusqu'à 7 livres de pain — 6 livres de Prusse — sans que cela paraisse profiter beaucoup à son développement physique.

D'ailleurs il est impossible de méconnaître, que le soldat russe par l'exiguité de sa solde, est moins en état d'aider à son entretien que le soldat prussien; car le premier ne reçoit en temps de paix que 3 jusqu'à 6 roubles 60 kopeks en argent par an*). (Les troupes d'élite reçoivent la solde la plus élevée), ce qui fait environ 1 à 2 francs par mois. Déduction faite des retenues sus-mentionnées, il résulte que le soldat russe ne touche parfois pas un seul kopek de sa solde. Cependant, en campagne et dans des circonstances extraordinaires, la somme est portée au double et parfois même au triple. Comme on doit présumer que les soldats russes ne reçoivent pas de secours de leurs familles (avantage dont jouissent si fréquemment les soldats prussiens), on comprend que la nourriture des soldats russes, restreinte à l'ordinaire prescrit, doit être fort maigre, sans que les employés de l'administration se rendent coupables d'aucune fraude à cet égard.

Néanmoins un homme très compétent assure, que le soldat russe vit dans l'abondance, et il justifie cette as-

---

*) Autrefois le soldat russe recevait 12 roubles en papier; mais tous les traitemens étaient payés en argent, dès que les troupes étaient en pays étrangers ou dans le Caucase, de manière qu'on leur payait environ 39 francs par an.

Déjà sous Pierre Ier, la solde était de 6 roubles. Le soldat a donc subi, en Russie, le même sort qu'en France; son état ne s'est pas amélioré en raison de l'abaissement de la valeur monétaire.

Le soldat prussien reçoit une solde annuelle de 31,4 thalers (118 francs), le soldat français de 135 à 230 francs.

sertion par des raisons, qu'il emprunte aux quatre situations différentes dans lesquelles peuvent se trouver les troupes russes; à savoir:

1) quand elles sont logées chez les paysans;

2) quand elles habitent les casernes ou des demeures fixes;

3) quand elles sont cantonnées dans les colonies militaires du Sud.

4) quand elles sont concentrées dans de grands corps d'armée.

La majeure partie des troupes actives, surtout les 6 corps d'infanterie, se trouve presque toujours prête à marcher, et logée chez les paysans, qui sont chargés de nourrir les soldats, en échange de leurs rations. On sait généralement que le soldat n'en souffre pas aussi longtemps que le paysan possède encore des provisions, qui ne viennent à manquer que très rarement. Aussi par de fréquents changemens dans les cantonnemens, évite-t-on de trop épuiser les mêmes localités.

Le corps de la Garde, celui des grenadiers, les troupes de garnison et de ligne et les troupes du Caucase, habitent des casernes ou des logemens permanens. Presque tous les soldats de cette catégorie possèdent de grands jardins potagers, qu'ils cultivent eux-mêmes et qui leur rapportent tant de produits, qu'on est généralement d'avis que les soldats russes sont plûtot en position de vendre que d'acheter des légumes. Ceci est d'autant plus important que la soupe aux choux (*Schtschi*) forme le mets obligé de tout repas russe. Dans les contrées éloignées, le gouvernement permet que les soldats travaillent pour le service des particuliers, à la condition que le produit de ce travail soit versé dans l'*Artel.* Quelques garnisons très nécessiteuses ou affligées par des maladies, reçoivent des secours de la couronne; c'est ainsi que le gouvernement accorde des secours en vin, en tabac et en café à certaines garnisons du Caucase.

En temps de paix, 8 divisions de cavalerie avec

leur artillerie sont cantonnées dans les colonies militaires de Kharkoff et de Kherson. Leur entretien est à la charge des colonies, et ne laisse rien à désirer.

Les troupes concentrées pour les exercices, manœuvres ou autres opérations, jouissent en partie d'un supplément de solde, et toutes d'une ration extraordinaire de viande, de légumes et d'eau de vie.

Il est à la connaissance de tout le monde, que les officiers de l'Occident qui ont assisté aux grandes manœuvres, et ceux même dont les rapports n'ont été rien moins que favorables, s'accordent à constater que l'entretien des troupes était très satisfaisant.

Quant aux besoins de fourrages, le gouvernement y pourvoit, soit en les fournissant en nature, soit en allouant les fonds nécessaires à cet effet.

On aurait tort de conclure de l'air languissant des soldats russes, qu'ils manquent d'une nourriture suffisante. Il est vrai que le soldat, avec son habit étroit et sa vilaine capote grise, offre un contraste avec le paysan barbu, vêtu d'un superbe cafetan, et l'on doit regretter l'impossibilité où l'on croit se trouver de ne pas former une armée à l'européenne, avec un costume russe.*) Il est vrai encore que le soldat est ordinairement maigre, mais il ne faut pas en chercher la cause exclusive dans une insuffisance d'alimens, dans des vices, ou dans des maladies. On doit se rappeler qu'aucun soldat au monde, n'est exposé, même en temps de paix, à plus de fatigues que le soldat russe; alors le connaisseur appréciera cette maigreur, comme le *Sportsman* sait apprécier celle du cheval de course, en le qualifiant souvent de *good condition.*

On débite des choses fabuleuses sur les maladies

*) D'ailleurs la capote montre que le climat l'a emporté sur la mode Elle est aussi longue que le cafetan et plus longue que la capote française; néanmoins elle forme le costume favori des soldats, l'habit ne leur sert guère que d'uniforme de parade ou de gilet. — Pour pouvoir marcher avec leur capote, les soldats en attachent les bouts à leur havresac.

qui régneraient dans l'armée russe, mais en effet, ce ne sont guère que des fables. Autrefois la situation était plus fâcheuse qu'à présent; aujourd'hui la condition des soldats est encore assez dure, mais on s'occupe davantage d'étudier leurs besoins depuis que l'Empereur examine avec une grande sollicitude les rapports sanitaires. Le personnel des chirurgiens militaires a été sensiblement amélioré, et les soldats eux-mêmes peuvent donner plus de soins à leur santé, grâce surtout au système des congés.

Personne ne conteste en Russie que dans l'armée du Caucase et particulièrement sur les bords marécageux du Kouban et du Terek, comme aux alentours de la mer-Noire, les miasmes pestilentiels et les fatigues du service, produisent une foule de maladies, qui déciment les rangs de l'armée. Bien loin de nier ces faits, on les exagère même et dans tous les cercles de la bonne société on maudit la guerre du Caucase, parce que les officiers n'aiment pas à aller dans ces contrées.

La *Gazette universelle d'Augsbourg* a publié, en 1848, un article qui se fonde sur les listes des hôpitaux, pour calculer les proportions de mortalité dans l'armée active. Mais d'abord ce journal porte l'effectif de l'armée trop bas, en l'évaluant à 220,000 hommes, puisque suivant des communications authentiques de 1833, elle n'est jamais restée au-dessous du chiffre de 350,000 hommes. Il prend pour base les listes des hôpitaux, sans distinguer si les malades des troupes sédentaires qui ont été traités dans ces hôpitaux, ont déjà été déduits du chiffre total. D'ailleurs les assertions de ce journal fussent-elles justes, il en résulterait que dans une période de 14 ans, il y aurait eu chaque année en moyenne 140,000 hommes malades traités dans les hôpitaux, sur un total de 220,000, et que la 26ième partie des malades aurait succombé. (Le dernier chiffre est d'accord avec les renseignemens qui ont été fournis à l'auteur de ce livre, au sujet des hôpitaux de Moscou). A ce compte, la mortalité serait de 6$\frac{0}{0}$ par an. Ce chiffre est sans con-

tredit, infiniment exagéré*), vu qu'il ne renferme même pas les recrues. On a donné à l'auteur, comme la moyenne approximative des pertes annuelles, le chiffre de $3\frac{0}{0}$ ou $\frac{1}{36}$ du total; ce chiffre répondrait à peu près à celui donné par la *Gazette d'Augsbourg*, si l'on rectifie le chiffre principal. Quant à la signification de ce chiffre on l'appréciera, en le comparant avec les pertes que subissent les troupes anglaises dans les colonies**):

Nouvelle-Galles du Sud, Cap de bonne Espérance, Malte	=	1. 41	jusqu'à	1. 87 $\frac{0}{0}$	par an.
Canada, Gibraltar	=	2. 0	„	2. 21 „	„
Maurice	=	3. 0	„	„	„
Bombay	=	5. 5	„	„	„
Jamaïque	=	14. 3	„	„	„
Sierra-Leone	=	48. 3	„	„	„

Comme des soldats affectés de maladies chroniques sont souvent renvoyés en Angleterre, on voit que la moyenne du chiffre de mortalité donné pour la Russie, est à peu près égale à celle de Bombay ou de l'Isle Maurice, selon qu'on adopte un chiffre plus élevé ou plus bas. C'est toujours encore une perte considérable pour un pays où la mortalité est en général assez peu élevée parmi les adultes. Espérons que la sollicitude de l'Empereur parviendra à obtenir, à cet égard, des résultats de plus en plus satisfaisants.

En 1849, le choléra semble avoir fait de grands ravages dans les troupes qui se trouvaient alors en Valachie, en Transylvanie et en Hongrie, ravages qui,

*) L'air des casernes est très pernicieux au soldat russe; aussi les troupes cantonnées dans les campagnes jouissent-elles en général d'une bonne santé. Les malades des hôpitaux de Moscou, à l'exception des individus grièvement malades, viennent presque tous des casernes. Il est donc vraisemblable que le chiffre de la mortalité a été exagéré.

**) Nous avons fait choix des troupes anglaises pour cette comparaison, parce que sous les rapports de leur composition et du temps de service, elles ont beaucoup d'analogie avec celles de la Russie.

comme nous l'avons dit déjà, ont nécessité de fortes levées. Les contrées du Danube et de la Theiss ont souvent servi de tombeau à des armées entières. Les insurgés et les Autrichiens ont également essuyé des pertes énormes, c'est donc un cas tout exceptionnel, qu'il n'est pas permis de porter en compte.

Quant à l'ophthalmie granuleuse qui, depuis la campagne d'Egypte, a infecté toutes les armées européennes, elle a attaqué un grand nombre de soldats russes, mais elle n'était pas d'une grande intensité.

Il faut constater encore un fait qui, quelqu'étrange qu'il paraisse, n'est que très naturel en Russie, c'est que le scorbut fait de grands ravages parmi les équipages de la flotte de la mer Baltique. Il est vrai que ces marins passent 5 mois à terre chaque année, et que cette maladie ne se produit ordinairement que sur des vaisseaux qui font de longs trajets; mais il faut observer qu'elle se déclare très souvent même à terre, durant les longs hivers du Nord, qui ne permettent de consommer des légumes frais que pendant une courte période de temps. D'un autre côté, le long séjour à terre que font les marins russes, explique pourquoi ils souffrent beaucoup plus fréquemment des poumons que les marins des autres pays.

L'uniforme adopté dans l'armée russe, est malheureusement celui des troupes européennes. C'est de Pierre Ier que date l'imitation des modes européennes. Il faut supposer qu'un si grand homme n'a combattu dans la barbe russe que l'opiniâtreté du caractère national, qui s'opposait à toutes les réformes, parce qu'elles venaient de l'étranger. Comme on sait que la barbe, en campagne, ne fait que favoriser la malpropreté, les hommes de l'Occident, ne la regrettent pas aussi vivement que les Grands-Russes, mais il est impossible de comprendre pourquoi le superbe cafetan bleu; ce vêtement aussi commode qu'imposant, a dû céder la place à l'habit vert si étroit et à l'horrible capote grise, avec

toutes ses affreuses nuances de couleur! et pourquoi la casquette russe a été remplacée par le schako. Ce n'est évidemment que parce que l'empire de la mode l'a emporté sur le bon goût et sur les vues d'utilité.

Thielke rapporte que l'armée russe, sous le règne d'Elisabeth, portait encore un costume plus national, qui offrait certains avantages sur l'uniforme des armées française et prussienne. Pierre III dans son engouement aveugle pour Frédéric II, ne fit que l'imiter servilement à cet égard. Cependant Gaudy raconte, que Paul avait encore trouvé certaines traces d'un costume national plus approprié au climat, et plus agréable au soldat que l'uniforme prussien. Naturellement ces innovations provoquèrent dans l'armée de cette époque une antipathie qui n'existe plus de nos jours. Depuis ce temps, on a été souvent dans le doute, si les modes militaires de la Russie venaient de Berlin, ou si celles de la Prusse venaient de St. Pétersbourg; il paraît qu'on se copie alternativement. Il va sans dire qu'il n'est question que de la coupe, car quant à l'étoffe celle des uniformes russes est beaucoup plus épaisse que celles des uniformes prussiens; bien qu'elle n'ait été choisie qu'en vue d'un climat rigoureux, elle a été trouvée également utile dans les pays plus chauds.

Autrefois l'habitude de trop serrer l'uniforme a été assez répandue pour produire une foule de maladies de foie et d'yeux; mais elle est beaucoup moins générale aujourd'hui. Du reste cette habitude n'a pas pris dans l'armée les proportions que lui attribue l'étranger, qui ne juge que sur l'apparence. C'est que la taille fine des Grands-Russes, et la construction vigoureuse de leurs épaules et de leurs poitrines, peuvent facilement faire croire aux étrangers qu'ils portent des corsets.

Chacun sait que la couleur des uniformes dans l'armée russe est en général d'un vert-foncé; mais ceux des cuirassiers sont blancs, ceux des hussards bleus etc.

L'armement de l'infanterie consiste en un simple

mousquet. Le fusil à percussion n'est pas encore d'un usage général, il n'y a que peu de bataillons qui aient des armes rayées. En général on n'attache pas au tir, en Russie, autant de prix que partout ailleurs. — Les buffleteries sont d'une grande beauté, et se fixent au corps par leur souplesse, sans y être retenues par des boutons. Aussi les soldats se les attachent en un clin-d'œil, ce qui permet aux bataillons de pouvoir déposer souvent leurs armes pendant les courts intervalles des exercices. L'armement de la cavalerie russe diffère de celui adopté dans les autres pays, en ce que le I[er] rang des cuirassiers, depuis la guerre contre les Turcs porte des lances, que les dragons pour répondre au but de leur institution ont des fourreaux de bayonnettes et que chaque cavalier, conformément au système inventé par l'empereur actuel, porte toutes ses armes (le pistolet, le sabre etc.) sur son propre corps, et ne les attache pas à la selle.

Les chevaux de la grosse cavalerie et de la cavalerie de ligne sont, après ceux de l'armée anglaise, les plus grands et les plus beaux de l'Europe. Autrefois il n'y avait que de petits chevaux en Russie, et Lord Sommerset rapporte, qu'en 1815, les chevaux de la cavalerie russe étaient encore plus petits que ceux de la cavalerie prussienne. Le même général revit ces deux armées en 1837, et fut surpris de voir que les rôles étaient intervertis. On assure que la Garde à cheval possède des chevaux d'une taille si imposante, qu'on n'en saurait trouver de pareils que dans les régimens anglais. Du reste le prix des chevaux indique encore aujourd'hui la différence des ressources, dont disposent les divers pays pour la remonte. Sous le règne de Paul, on tirait encore du Holstein tous les chevaux pour les cuirassiers. On paie aujourd'hui les chevaux pour la cavalerie légère et l'artillerie à raison de 60 roubles en argent (240 francs), et ceux pour les cuirassiers de ligne à raison de 120 roubles. Dans le Hanovre, les

chevaux de la cavalerie légère coûtent 21 pistoles (440 frs.), ceux pour les cuirassiers 25 pistoles (525 frs.) et pourtant les premiers sont plus grands que ceux de l'armée russe.

On sait que les régimens de cavalerie et les batteries ont des chevaux de la même couleur, ce qui produit un très bon effet. On aurait donc l'occasion de recueillir d'intéressantes observations sur les rapports que l'on prétend exister entre le poil et le tempérament des chevaux.

L'organisation de l'artillerie est très originale quant aux pièces, leur attelage et leur harnachement offrent presqu'un caractère national. Ce sujet a été traité déjà d'une manière plus approfondie et plus détaillée que je ne pourrais le faire ici.

La remonte de la grosse cavalerie vient de Tamboff et Woronèje, celle de la cavalerie légère est tirée de la Petite-Russie et des steppes, celle de l'artillerie s'opère dans toutes les parties de l'empire. Les achats de chevaux que les régimens effectuaient autrefois, contre une indemnité fixée d'avance, seront faits dorénavant par les agents du gouvernement.

Les armes, la poudre, l'habillement, les buffleteries de toute espèce, sont confectionnés avec des matières brutes et souvent dans les manufactures de la couronne; ces matières sont pour la plupart des produits indigènes et en partie d'un prix très modique, comme p. ex., le bois, le cuir etc. Le gouvernement, en tirant de la Petite-Russie la plus grande partie du salpêtre dont il a besoin, s'est affranchi à cet égard de toute dépendance des Indes orientales.

Les prix, comme nous l'avons dit, sont presque toujours modiques: 1 paire de bottes coûte 70 kopeks, l'archine de drap militaire 95 kopeks; l'archine de toile pour chemises 9 kopeks.

Voici les pièces composant l'uniforme du soldat russe: 1 habit d'uniforme, 2 pantalons, un pour l'été, l'autre pour l'hiver, 1 manteau, 1 cravate, 3 chemises,

3 paires de bottes et 1 casquette. Toutes ces pièces ensemble coûtent au gouvernement 11 roubles 80 kopeks en argent, ou 7 roubles par tête chaque année; elles restent la propriété du soldat. La coiffure (autrefois le schako, actuellement le casque) semble être considérée comme une pièce faisant partie de l'armement.

Mais ces dépenses atteignent un chiffre plus élevé, si l'on tient compte de ce que tous les objets d'équipement sont confectionnés par les ouvriers militaires, d'où il résulte que les chiffres sus-indiqués ne portent que sur les étoffes. Si ces travaux ne remplissaient que les heures de loisir des soldats, dont l'instruction est déjà complète, on pourrait voir dans cet usage une véritable économie. Mais il paraît que le chiffre si considérable du personnel du train, (50 hommes par bataillon) doit être affecté en partie à cet usage. Si ce système est maintenu en temps de guerre*), il est à supposer que ces travaux, en occupant un trop grand nombre de militaires, diminuent considérablement le chiffre des combattants.

L'auteur de ces Etudes a déjà exprimé l'opinion, que le système des manufactures de l'état repose, en Russie, sur une fausse appréciation de l'économie nationale; et il s'est appuyé pour en fournir la preuve, tant sur des principes généraux que sur des argumens empruntés à la situation spéciale de la Russie. Il serait injuste de porter le même jugement sur les manufactures d'armes et de poudre, attendu qu'on peut alléguer des raisons d'un autre ordre en faveur de ces établissemens. — Quant aux ateliers de fabrication des régimens, il faut les juger sous le point de vue des besoins de l'armée russe. On a pour but de rendre les régimens aussi indépendants que possible**) sous le rapport de l'industrie,

*) Ceci a lieu à l'armée du Caucase; où le service offre un caractère si particulier que la même main doit s'armer alternativement de l'aiguille et du fusil, sans que le travail ou le service aient à en souffrir.

**) C'est d'après un système pareil que le gouvernement tend à af-

parceque leurs garnisons se trouvent quelquefois très éloignées des centres industrieux de l'empire. L'Angleterre aussi a des stations fort éloignées, et cependant elle juge convenable d'abandonner à l'industrie privée la confection de tous les objets d'équipement. D'un autre côté, il ne faut pas oublier que l'Angleterre peut se servir des voies de communication par mer, qui lui sont moins coûteuses que les voies de terre que doit employer la Russie.

Autrefois l'administration des affaires des régimens se trouvait exclusivement entre les mains des colonels. On sait qu'une telle alliance du commandement et de la comptabilité n'a jamais été favorable au bien du service, et que dans les armées de l'Occident elle a été abandonnée où notablement restreinte. Les abus qui en sont la conséquence ordinaire, étaient plus fréquents en Russie que partout ailleurs; cependant ils n'ont jamais été aussi considérables qu'on le prétend en Occident. L'Empereur actuel les a combattus par le contrôle le plus sévère, que facilite la division actuelle en brigades, divisions, inspections etc. permanentes. Les colonels ont été rendus responsables, sur toute leur fortune, du nombre et de la bonne qualité des objets confiés à leurs soins, et des inspections fréquentes ont assuré la réalisation de ces principes. Naturellement lors d'un changement de chef, le contrôle exercé par le nouveau titulaire sur l'administration de son devancier, devait être encore plus sévère; et c'est par suite de ces mesures que les abus sont devenus plus rares. On a dit récem-

---

franchir l'armée entière de toute espèce de dépendance. L'armée ne doit pas vivre de réquisitions; et voilà pourquoi elle est toujours suivie d'approvisionnemens immenses. — Aussi le nombreux train de fourgons que nécessite cet usage, est-il cause que les troupes russes réunies en grands corps ne peuvent marcher qu'à petites journées. C'est donc à tort qu'on a dit que le soldat russe ne peut pas marcher, puisque les troupes russes ont parfois fait des marches qui, en fait de célérité, peuvent être comparées aux plus célèbres.

ment que l'Empereur aurait ôté l'administration aux colonels, pour la confier à des employés d'intendance militaire. Ce serait en effet le moyen le plus sûr de remédier aux abus, mais ce fait a besoin d'être confirmé.

Du reste, quelle que soit l'influence des abus sur l'effectif et la santé de l'armée et sur la qualité des objets d'équipement, on doit constater que cette influence n'est pas aussi grande sur le moral des troupes russes, qu'elle le serait sans doute dans les armées de l'Occident. Il résulte de ce que nous avons déjà dit à cet égard, que les Russes ne sont pas aussi sensibles à ces abus que les Anglais et les Allemands etc.; les opinions de ce peuple sur des richesses acquises par des voies injustes n'ont pas la précision et la sévérité des nôtres, et quelques légères atteintes portées aux lois de la propriété, n'encourent pas le mépris général. D'ailleurs les idées communistes, qui servent de base au système de la propriété foncière, prouvent que ce peuple envisage la propriété en général sous un autre point de vue que les Allemands. Nous avons vu que le raffinement des mœurs françaises et le caractère national des Russes ont fait cause commune, pour reléguer la vieille probité allemande dans le domaine des sentimens romanesques ou bourgeois. Il ne faut donc pas supposer, qu'un régiment russe n'obéisse qu'à contre cœur à un commandant d'une loyauté équivoque en fait de comptabilité, attendant avec impatience l'occasion de s'en débarrasser, comme le ferait un régiment anglais ou prussien; ce serait méconnaître la situation de l'armée russe. Puisque le Russe s'apitoie sur le sort des criminels frappés par la justice, au point de ne les qualifier que de „malheureux“; il n'est que trop naturel, qu'il accorde la même indulgence à ceux que la justice sévère de l'Empereur châtie pour cause d'infidélité commises dans la gestion des finances militaires; c'est ainsi que ces abus ne portent aucune atteinte à la discipline et à la subordination.

On sait que la subordination des soldats russes est

encore plus absolue que celle des soldats anglais. Mais quelle que grande que soit la distance entre l'officier et le soldat, la classe des officiers n'est pas aussi rigoureusement séparée des sous-officiers et des soldats qu'en Allemagne et surtout en Angleterre. D'abord un grand nombre de lieutenants sont sortis de la classe des sous-officiers; mais ce qu'il faut surtout signaler, c'est que la familiarité, dans l'armée russe, ne porte aucune atteinte à la subordination. En Angleterre et en Allemagne, si l'officier hésite à converser avec ses subalternes, ce n'est pas toujours par orgueil aristocratique, mais parcequ'il craint que les habitudes de familiarité ne nuisent à l'obéissance qu'on lui doit. Il n'est pas question de cela en Russie. On sait que Souworoff s'est livré aux plaisanteries les plus bouffonnes avec ses soldats; c'est là le type du vrai Russe. *Batiouschka!* C'est ainsi que les soldats appellent leurs officiers quand, en marche, ils les apostrophent dans leurs chansons grivoises. „Votre Seigneurie“ est le titre de rigueur en usage dans le service. Le même soldat qui vient d'aborder son chef, en le saluant avec une cordialité toute naive du nom de „petit père“ recevra un instant après, dans l'attitude du respect, les ordres de ce même officier, en lui répondant humblement: „J'obéis à votre seigneurie.“ On ne se tromperait pas en admettant que la haine profonde, que rencontrèrent autrefois les officiers étrangers, résultait en partie de ce qu'ils ne voulaient pas se prêter à cette habitude russe. On raconte qu'à Narva et à Zorndorf les officiers étrangers ont été massacrés par leurs propres soldats, au milieu du carnage général. Les choses ont bien changé depuis; tout officier qui n'est pas russe, cherche à passer pour tel.

Il faut encore mentionner les mobiles religieux qu'emploie le gouvernement; bien loin de gêner la foi naive des Russes, il la favorise de toutes manières. De même que chaque soldat posséde des amulettes et des images de Saints, de même chaque régiment est richement doté

de popes et de tous les objets servant au culte; on se réunit à des heures fixes pour réciter des prières en commun et accomplir les actes religieux. A l'exemple de l'Empereur, tous les officiers, croyants ou esprits-forts, s'empressent de donner l'exemple devant Dieu. Le jour de Pâques, l'Empereur sort de ses appartemens, embrasse selon l'usage russe la sentinelle qui se trouve à sa porte et lui dit: „Le Christ est ressuscité!“ à quoi le soldat répond: „oui, vraiment il est ressuscité.“ On sait qu'un jour un factionnaire répondit avec un scepticisme impassible: „oui, c'est ce qu'on dit.“ C'était un Tatare qui, par le hasard de la conscription, avait été incorporé dans un régiment de la Garde. Depuis ce temps, le poste du palais n'est confié qu'à des Russes orthodoxes.

Les Grands, en s'humiliant ainsi devant Dieu comme le peuple et les soldats, bien loin de compromettre leur dignité temporelle, ne contribuent au contraire qu'à la consolider encore davantage. Le Russe sert Dieu par l'obéissance qu'il montre pour ses chefs et surtout pour le Czar. Il combat, il souffre, il meurt pour lui, pour l'amour de Dieu. Il repousse les usages étrangers, qu'il regarde comme entachés d'hérésie et de sacrilége, il répudie surtout ces opinions philosophiques, au moyen desquelles les libéraux de l'Occident espèrent vaincre la Russie par les Russes. On se rappelle avec quel succès Souworoff fit promettre à ses troupes les récompenses les plus attrayantes du ciel; on se rappelle l'effet magique que produisit en 1812 „la Sainte-mère de Moscou.“ Ebranler les sentimens religieux des troupes russes à la manière de Frédéric-le-Grand, serait donc non seulement un sacrilége et une faute sous le point de vue du fisc, qui trouve la promesse d'une récompense future moins coûteuse qu'une gratification matérielle, mais ce serait sous le rapport politique une véritable témérité, un crime!

Parmi les mobiles moraux d'une catégorie moins élevée, il faut citer surtout les honneurs extérieurs, qui viennent immédiatement après les motifs religieux: „In-

voquez Dieu, c'est lui qui envoie les victoires et les miracles. Que Dieu nous conduise! Dieu est notre chef. Mourez en l'honneur de la Sainte Vierge Marie, de votre mère (l'Impératrice) et de toute la famille impériale. L'église prie pour ceux qui ont succombé, des honneurs et des récompenses attendent ceux qui survivront.“ Ces paroles classiques de Souworoff servent à caractériser l'esprit de l'armée russe, parceque Souworoff connaissait les soldats mieux que personne ne les connut, avant ou après lui. On sait que François II, en ordonnant d'introduire en sa présence les généraux russes qui se trouvaient à Paris, s'exprima ainsi: „Faites entrer le soleil, la lune et les étoiles.“ Depuis ce temps on s'est beaucoup moqué en Europe de la manie des Russes pour les décorations; ce qui du reste, n'a pas empêché de les imiter. Cependant il faut constater que les décorations remplissent en Russie, mieux que dans l'Europe occidentale, le but qu'on s'est proposé en les créant. Dans les pays de l'Occident, tous ceux qui ne sont pas décorés se donnent l'air de mépriser les signes d'honneur, et beaucoup d'entr'eux le font sérieusement. Souvent même les décorés, pour ménager leur réputation de bel esprit, se croient obligés de parler avec ironie de leurs croix et de leurs rubans, à moins qu'il ne s'agisse de certains ordres rares et très considérés. Il en est tout autrement en Russie; tout le monde, petits et grands, sont prêts à tout sacrifier pour obtenir ces signes honorifiques et se trouvent très flattés de les porter. C'est une récompense que tout le monde se dispute à l'envi, sans en excepter les hommes les plus capables; tandisque dans les pays de l'Occident, ce sont souvent les incapacités qui cherchent avec le plus d'ardeur à se couvrir de ces rubans. D'ailleurs une foule innombrable d'ordres avec toutes sortes de degrés, les grandes et les petites croix, avec ou sans couronne, avec ou sans rosettes etc. et en outre des médailles, des marques honorifiques, des sabres d'honneur pour la bravoure etc. etc., ont pour ré-

sultat que chaque décoration, malgré le grand nombre de distributions, ne fait qu'éveiller le désir d'en mériter une d'un ordre plus élevé. Du reste, nous n'entendons pas soutenir qu'une décoration russe soit toujours le signe du mérite; elle est due à la faveur tout aussi souvent qu'en Allemagne; mais personne en Russie, ne songe à contester le prix d'une pareille marque de distinction.

C'est ainsi que l'on voit les officiers comme les soldats porter avec la même fierté les décorations, dont parfois toute leur poitrine est couverte, et regarder celle des autres avec le même respect que l'on a dans l'Occident pour la *Croix de fer*, l'ordre de Marie-Thérèse et l'ordre *pour le mérite.* Il existe en Russie des ordres et des médailles d'honneur conférés à des corps de troupes entiers, et qui rappellent l'époque de leur création, les noms de leurs fondateurs, et les faits dont ils ont été la récompense. Autrefois on en trouvait de pareils dans les armées française et allemande; de nos jours encore on en rencontre en Autriche et en Angleterre et dans un petit nombre de régimens prussiens. En Russie, où les régimens se sont conservés depuis Pierre I[er], il a été possible de perpétuer visiblement le souvenir de leurs services. Le régiment de Tschernigoff obtint le privilége de pouvoir seul porter des bas rouges, parce que à la bataille de Pultava, il avait marché dans le sang jusqu'aux genoux. Malheureusement ces particularités vont disparaître par suite de l'adoption des nouveaux uniformes. Le régiment de Novoginsk possède le drapeau de St.-George depuis la bataille de la Trebbia et le passage des Alpes, sous Souworoff (1799); il possède en outre des trompettes d'honneur en argent, en mémoire du passage du golfe de Botnie gelé sous Bagration (1807), et un fort nommé Novoginsk, dans le Caucase, perpétue le souvenir de faits d'armes récents. Beaucoup de régimens ont de ces signes honorifiques; qui, en apprenant aux jeunes soldats l'histoire de leur

régiment, les incite à se rendre dignes des anciennes distinctions données à leurs prédécesseurs et à en mériter de nouvelles; tandis qu'ils inspirent aux jeunes régimens le désir de rivaliser par leurs mérites avec leurs aînés. Un autre usage servant à honorer d'une manière éclatante les services d'un seul homme, et qui a été adopté par Napoléon, semble être imité des habitudes romaines; de même que Rome avait Scipion l'Africain, de même la Russie s'honore d'un Souworoff *Italinski*, d'un Diebitsch *Sabalkanski* et d'un Paskiewitsch *Eriwanski*. Depuis quelques années, il existe en Russie, une imitation du *premier grenadier de France*. Archippe Ossipoff qui, en 1840, fit sauter le fort Mikhaïloff, menacé d'être pris par les Caucasiens, est perpétuellement maintenu, comme premier grenadier sur les listes de la première compagnie du régiment d'infanterie de Tenginsk (Nro. 37.). A l'appel de son nom, le second soldat doit répondre: „Mort pour l'honneur des armes russes, dans le fort Mikhaïloff.“

Parmi tous les priviléges accordés aux divers corps de troupes, il faut citer en première ligne ceux des Gardes, qui forment une troupe d'élite composée de belles recrues, mais non de soldats distingués comme la Garde de Napoléon, qui leur a servi de modèle sous beaucoup de rapports*). Il est curieux de voir que, par rapport aux priviléges de la Garde, les armées anglaise et russe présentent une certaine analogie. L'une et l'autre contiennent dans leur corps d'officiers les hommes les plus riches et les plus nobles; ces officiers sont de

*) Selon Tanski, les régimens de la Garde devraient se recruter parmi les grenadiers; mais par suite des difficultés qui s'opposaient à ce système, ils se sont vus forcés de prendre leurs recrues dans tous les autres régimens. Du reste, cela est assez indifférent, si l'on ne s'attache qu'à choisir les plus beaux hommes. Il est sûr que ce ne sont pas les services rendus sur le champ de bataille qui fixent les choix, comme cela se pratiquait dans la vieille garde de Napoléon.

deux grades supérieurs à ceux de la ligne (de sorte qu'un capitaine de la Garde, est l'égal d'un lieutenant-colonel de l'armée), leur personnel comme leur matériel sont d'une beauté extraordinaire, leurs soldats sont des modèles de discipline, d'habileté, bien qu'en comparaison de la plupart des troupes de ligne, ils ne se soient signalés que par peu de services de fraîche date. La Garde russe s'est battue pour la dernière fois en 1831, celle de l'Angleterre en 1815. Depuis ces époques, et parfois même avant, ce sont les troupes de ligne qui ont occupé les postes les plus dangereux. Cependant on assure qu'en Russie il y a peu d'officiers de la Garde, qui ne se soient point battus pendant une année ou deux à la guerre du Caucase, où l'Empereur les envoie comme à une école de guerre, tandis que dans la Garde anglaise (*the household brigade*), le corps des officiers semble ne se composer que de *Martinets*, qui n'ont fait leurs preuves qu'au feu des cartouches à poudre des revues, ou au feu des yeux des belles dames de l'aristocratie.

D'ailleurs, si les priviléges dont jouissent les officiers de la Garde russe sont tels qu'ils pourraient devenir dangereux à l'esprit des officiers des armées allemandes, ce danger n'existe point pour la Russie, comme cela s'explique facilement par le caractère de la nation. D'un autre côté, pour apprécier sainement la valeur de ces priviléges, il ne faut pas méconnaître que la Garde russe remplit non seulement une tâche militaire, mais aussi une mission politique d'une haute importance. Il n'y a pas longtemps que les Boyards étaient un véritable danger pour la couronne; longtemps encore après la mort de Pierre Ier, cette riche aristocratie resta dans Moscou, où elle s'obstina avec une aigreur ostensible à s'attacher aux anciennes mœurs russes. Cette position était dangereuse pour les Czars qui voulaient civiliser le pays à la manière européenne, et la conspiration d'Alexis en a fourni la preuve. Nous avons déjà dit que Pierre et

Catherine imposèrent à la noblesse l'obligation de servir. Le système du premier portait l'empreinte d'une volonté absolue; le procédé de Catherine fut moins violent. Les priviléges accordés à la Garde, le luxe et la splendeur qui distinguaient ces régimens de la cour, sont de nature à réconcilier la noblesse avec le service militaire et peut-être aussi à diminuer les fortunes colossales des Grands. La Garde impériale, en Russie, répond au même but qu'avait en France la *maison du roi*, c'est de mettre les *Frondeurs* dans la dépendance de la Cour. Du reste, la Garde n'a de commun avec les troupes d'élite françaises, que le luxe qui l'environne, mais non le sybaritisme et la molle discipline qui a discrédité les troupes françaises dans la guerre de 7 ans. Au contraire le service russe est rigoureux pour tout le monde, une subordination minutieuse et sévère n'admet d'exception pour personne, pas même pour les princes et les Nababs, et le climat se charge de les aguerrir.

Dans l'hiérarchie militaire de la Russie, on retrouve à peu près les mêmes titres et grades que partout ailleurs; seulement on y rencontre quelques dénominations russes telles que *Polkovnik* (commandant de régiment de *Polk* régiment) au lieu de Colonel, *Podpolkovnik* au lieu de Lieutenant-colonel etc. Les enseignes et les cornettes sont classés parmi les officiers.

Voici les soldes des différens grades:

Lieutenant-général . .	1116 roubles d'argent, par an.				
Général-major	838	„	„	„	„
Colonel	502 jusqu'à 560 rbl. d'arg. p. an.				
Lieutenant-colonel .	419	„	?	„	„ „
Major	336	„	?	„	„ „
Capitaine	307	„	419	„	„ „
Capitaine en second	282	„	336	„	„ „
Lieutenant	238	„	307	„	„ „
Sous-lieutenant . . .	224	„	282	„	„ „
Enseigne, Cornette .	209	„	238	„	„ „
Sous-officier . . .	10	„	123	„	„ „

T a b l e

de la solde des officiers et sous-officiers dans quelques états de l'Europe, en partie d'après les notes des années 1830—40, en Prusse et en Russie d'après les chiffres actuels.

Grades.	En Prusse. Thalers		En Hesse Electorale. Thalers		En Bavière. Thalers		En Nassau. Thalers		En Angleterre Thalers		En France. Thalers		En Russie. Thalers	
	de	à	de	à	de	à	de	à	de	à	de	à	de	à
Maréchal, G^{al} d'infanterie ou de Cavalerie . .	9444	—	—	—	—	—	—	—	—	—	8000	—	—	—
Lieutenant-général	5632	--	3524	—	4570	—	—	—	—	—	4000	—	1205	—
Général-major	3408	—	2500	—	2860	—	3238	—	—	—	2667	—	905	—
Colonel	2500	—	1900	—	1964	—	1886	—	—	—	1333	1800	542	605
Lieutenant-colonel	1800	2500	1548	—	1514	—	1343	—	2086	3784	1147	1520	453	—
Major	1800	2500	1448	—	1455	—	1228	—	1627	3325	960	1300	363	—
Capitaine I^{e} classe	1200	—	1000	—	—	—	—	914	—	1900	640	800	332	453
Capitaine IIe classe	600	—	672	—	—	—	780	—	1288	—	533	693	305	363
Lieutenant I^{e} classe	300	—	444	—	—	—	400	485	777	879	387	507	257	332
Lieutenant IIe classe	—	—	—	—	—	—	—	—	777	879	360	453	242	305
IIe Lieutenant, sous-Lieut^{t}, enseigne (officier)	240	—	324	—	—	—	331	—	644	675	320	360	226	257
Sous-officier	32	151	—	—	—	—	—	—	—	—	52	304	11	133

NB. Ces calculs sont établis d'après les réductions suivantes: 100 roubles d'argent = 108 thalers de Prusse; 105 florins = 60 Th.; 30 francs = 8 Th. — Nous avons laissé des lacunes, là où nous manquions de renseignemens.

D'après cet exposé, un lieutenant-général russe reçoit autant qu'un capitaine prussien de 1e classe; l'enseigne anglais le plus mal payé reçoit autant que le colonel russe le mieux rétribué; le sous-officier français le mieux payé, reçoit autant qu'un capitaine russe de IIe classe. Mais on ne saurait par ces données juger des moyens d'existence.

Il est donc évident que la solde des grades subalternes n'est pas trop faible, quoiqu'elle ne soit pas très considérable pour la garnison de St. Pétersbourg et surtout pour la Garde.

Le traitement des officiers supérieurs, à partir du grade de capitaine, est à la vérité très modique en comparaison de celui payé dans les autres armées; mais à partir de l'officier supérieur on ajoute encore à la solde (pour le *Tschin,* le grade) une rétribution pour le service, qui parfois dépasse la solde elle-même, quand le major etc. commande un bataillon etc. Du reste les officiers en disponibilité touchent également le traitement pour le *Tschin.*

Comme toute la noblesse qui se trouve au service de l'état, les officiers semblent se permettre un luxe qui dépasse leur traitement. Il est vrai que les officiers instruits, braves et chaudement recommandés obtiennent un avancement rapide; et cela arrive moins par des cas de mort et de maladie, que par l'habitude qu'a la noblesse opulente, de regarder les grades de l'armée comme une transition aux postes les mieux retribués de l'administration, ou de n'embrasser cette carrière que pour conserver ses titres de noblesse et se retirer plus tard dans ses terres. C'est encore là une des causes, pour lesquelles la noblesse allemande des provinces de la mer Baltique prédomine dans les grades supérieurs, et ces faits prouvent que l'aristocratie allemande choisit le métier des armes par goût, tandisque les Russes ne s'y livrent que pour d'autres raisons.

Nous avons déjà indiqué la manière dont se recrute le corps des officiers. Le nombre des fils de gentilshommes élevés dans les corps des Cadets a pris un accroissement énorme dans ce siècle, et semble aller toujours en augmentant.

Quoi qu'on puisse alléguer contre l'institution des corps de Cadets, elle forme, en Russie, l'unique moyen de rendre l'armée indépendante de l'Occident, pour tout ce

qui concerne la science militaire, et cela est d'autant plus important pour l'armée russe que sa fierté nationale, son antipathie pour les étrangers et la difficulté de la langue sont autant d'obstacles pour les officiers étrangers, que le soldat russe est enclin dans des circonstances critiques à s'insurger contre ces derniers, et qu'il n'a jamais déployé plus de qualités excellentes et mêmes brillantes que sous le commandement de bons officiers indigènes.

Pierre I[er], par la création de ses compagnies dites d'agrément, a donné la première impulsion à l'éducation militaire de la jeune aristocratie; en outre il a fondé, à Moscou, une sorte d'école spéciale pour les armes de l'artillerie et du génie. Munich créa la première école militaire sous le titre de: *école des officiers*, dans laquelle il fit entrer 180 jeunes gens nobles, originaires de la Grande-Russie, et 50 de l'Esthonie et de la Livonie; puis en 1743, il fonda *l'académie de marine.* Il est vrai que ces établissemens furent agrandis et multipliés, mais on se vit toujours dans la nécessité d'engager un grand nombre d'officiers étrangers, jusqu'à ce que l'enseignement militaire eût pris un large développement sous l'empereur Alexandre. Pendant le règne de ce prince la noblesse, animée par le souverain et par le goût militaire qui commençait à se manifester, se mit elle-même à créer de pareils établissemens pour l'éducation de ses fils. Celui de Toula fondé en 1801, fut le premier de ce genre, et celui de Tomboff le second (en 1802). Cet esprit d'émulation encouragé par l'empereur Nicolas, et favorisé plus que jamais, n'a fait que s'accroître. Quelques gentilshommes fondèrent des établissemens qu'ils dotèrent richement; le comte Araktschéjeff légua à la couronne une forte somme destinée à la fondation d'un corps de cadets qui porte son nom. En 1835, le colonel de Bakhtine*) offrit dans ce but

*) Pour récompenser cette oeuvre patriotique, l'Empereur accorda à

toute sa fortune consistant en 1,600,000 roubles en espèces et 2,700 ames, dont il ne se réserva que l'usufruit; en 1836 le colonel Tschertikoff donna la même somme; en attendant le gouvernement continuait à agrandir les anciens établissemens et à en créer de nouveaux.

Suivant l'*Encyclopédie militaire*, il existe actuellement en Russie 28 établissemens consacrés à l'instruction des officiers, dont un pour ceux de la flotte. Le nombre des élèves est d'environ 10,000, dont chaque année 1000 entrent dans le service. Il paraît que sur ce chiffre 8 à 900 environ entrent dans l'armée de terre. Les 27 institutions destinées à l'instruction des officiers de terre, sont divisés en plusieurs catégories.

Elles diffèrent d'abord sur le rapport de la dotation; car les services des pères servant presque toujours de titres aux enfans pour leur admission, et l'éducation étant aux frais du gouvernement, les établissemens destinés aux fils de généraux, sont plus élégants que ceux qui reçoivent les fils des autres officiers.

En outre on divise ces instituts selon le degré d'instruction qui y est donné, et selon la destination spéciale des élèves. Il faut donc distinguer:

1) Le *Corps d'Alexandre*, établissement situé près de St.-Pétersbourg, destiné à 400 enfans, jusqu'à leur douzième année (surtout à des orphelins).

2) 17 établissemens, qui existent dans les différens gouvernemens, reçoivent des enfans d'officiers ou de gentilshommes de l'âge de 12 à 18 ans. Cependant on y trouve quelques sections reservées à des orphelins plus jeunes, ou à des enfans de parens très pauvres.

3) Le *Régiment de la noblesse*, à St.-Pétersbourg, contenant 1000 élèves, forme la classe supérieure de ces 17 établissemens et prépare aux examens d'officiers.

---

cet officier invalide le titre de général, et lui exprima publiquement sa reconnaissance.

4) 5 établissemens à St.-Pétersbourg sont consacrés aux études plus élevées.

5) 3 établissemens pour les armes spéciales (le génie et l'artillerie).

6) L'*Académie militaire*, destinée à l'instruction des officiers de l'état-Major.

L'enseignement dans les instituts qui ne sont pas affectés à une arme spéciale, se divise en 3 cours: le cours préparatoire, le cours général et le cours supérieur. Le cours supérieur comprend l'enseignement de la science militaire, tandisque les deux autres répondent au besoin d'instruction générale, en faisant une large place à l'étude des langues vivantes. Tous ces cours sont combinés avec des exercices pratiques.

L'enseignement dans le *corps des cadets d'Alexandre* et dans un seul des Corps des cadets du gouvernement se borne au premier cours; celui des 16 autres aux deux premiers; et celui du *régiment de la noblesse*, au 3ième; les Corps des cadets de la capitale embrassent les trois cours.

Toutes les écoles militaires, y compris les établissemens des Cantonnistes, dépendent de la même administration générale, dans laquelle rentrent encore quelques écoles militairement organisées, mais destinées à l'enseignement civil, comme l'institut des ponts et chaussées, le corps des mines, celui des forestiers, le lycée de Czarskoe-selo etc.

Quoique les établissemens des Cadets fournissent annuellement un grand nombre d'officiers, ce nombre est bien loin encore de répondre aux besoins de l'armée.

Si l'on compte en moyenne un officier pour 40 h., la Russie aurait besoin d'environ 25,000 officiers, si elle voulait mettre sur pied toutes ses troupes régulières dont nous avons évalué le chiffre rond à 1 million d'hommes.

Or la Russie a sous les drapeaux plus de 16 à 17,000 officiers, pour les cadres des troupes de ligne

en garnison, et pour ceux des troupes de réserve, qui ne se recrutent annuellement que pour la 20ième partie de Cadets régulièrement instruits. Il reste donc un découvert d'autant plus grand, que la noblesse opulente sort de bonne heure de l'armée active, soit pour quitter définitivement le service, soit pour entrer dans la réserve avec un congé indéfini.

Ce déficit est couvert par les enseignes nobles des régimens ou par des sous-officiers qui, en cette qualité, ont bien servi pendant 12 ans. Ces derniers, quand ils sont élevés au grade d'officier, sont presque toujours envoyés dans les troupes de garnison. Du reste, toutes les voies d'avancement sont ouvertes aux sous-officiers. Mais le fait, que des primes considérables sont accordées aux sous-officiers qui ayant droit au grade d'officier, ne font pas valoir leurs titres à cet avancement, sert à prouver que le besoin d'officiers est de plus en plus couvert par des jeunes gens qui ont été élevés pour l'état d'officier.

Il n'est guère à supposer que les officiers russes égalent les officiers prussiens sous le rapport des connaissances scientifiques; mais on peut dire hardiment, que cette égalité existe dans les grades supérieurs, où une pareille instruction est surtout indispensable.

D'un autre côté, les officiers russes ont joui depuis 35 ans d'un enseignement bien supérieur à celui que répandent les chaires des théoriciens; c'est qu'ils ont eu l'expérience de deux grandes guerres et d'une petite guerre incessante et soutenue sur une vaste échelle. Cette dernière, la guerre du Caucase, occasionne surtout une grande perte d'officiers, parce que les Tscherkesses attachent trop de prix à la poudre, pour ne pas s'en servir exclusivement contre les officiers. Ceux de ces officiers qui survivent sont d'autant plus aptes au service.

Il faut encore mentionner que la concentration continuelle de troupes nombreuses exerce les états-majors

dans le maniement de grandes masses militaires. Une revue de 40,000 hommes est quelque chose de très ordinaire à St.-Pétersbourg; en outre les corps d'infanterie sont exercés chaque année dans les grandes manœuvres. Il importe peu d'examiner si, comme le prétendent certains critiques militaires, ces exercices ne sont en partie que des parades d'apparat. Il est certain que l'officier russe apprend ce qu'il faut de temps et d'espace pour faire manœuvrer de grandes masses militaires et puisque il apprend ces choses, non par les livres et des calculs, mais par des expériences fréquemment renouvelées, il sait en tirer parti quand le moment vient de les mettre en pratique sur le terrain.

Les vieux officiers sont admis dans le corps des invalides ou reçoivent une pension, dont l'importance diffère d'après le grade, le nombre des années de service et la cause ou le degré des infirmités (blessures, maladies etc.)

Un grand nombre de ces officiers se retirent de bonne heure, contents du grade auquel ils sont parvenus, ou dans la vue d'obtenir une place élevée dans l'administration civile. Une grande partie de la première catégorie est obligée d'entrer dans les troupes de réserve; car la retraite n'est pas aussi facilement accordée que le congé indéfini. Pour pouvoir prétendre à ce congé, on doit justifier de 5 années de service (avec une campagne), et faire valoir de graves intérêts de famille. Ceux qui obtiennent leur congé sont classés dans les bataillons de réserve, mais ils ne semblent soumis à aucune gêne dans le choix de leur résidence, si ce n'est qu'ils sont tenus de la faire connaître aux autorités. Ils ne reçoivent point de traitement tant qu'ils ne sont pas rappelés sous les drapeaux, et le temps du congé ne leur est pas compté, quand il s'agit de constater leurs droits à la pension, à l'ancienneté, aux décorations (l'ordre de St. George etc.).

Il faut encore mentionner la dégradation, comme

une institution toute particulière à l'armée russe; elle paraîtrait impossible dans les armées d'Occident, tandis qu'en Russie, elle provient d'une nécessité indispensable. Pour apprécier cette observation, il faut se rappeler que Pierre Ier et Catherine II ont jugé nécessaire de contraindre la noblesse russe au service militaire, tandisque la noblesse de l'Occident a toujours recherché avec empressement le métier des armes. Voilà pourquoi la destitution ou la cassation est aux yeux des officiers de l'Occident la punition la plus grave après la peine de mort; or, il est permis de se demander si cette punition, à des époques antérieures, n'aurait pas pu avoir pour effet, d'inciter la noblesse russe à commettre toutes sortes de crimes. Au lieu de destituer ou de fusiller l'officier, comme en Occident, on le dégrade en Russie, en le faisant descendre au rang de simple soldat. Autrefois ces dégradations avaient lieu fréquemment sur un simple ordre du Czar, et, sous le règne de Paul, parfois pour des peccadilles dans les exercices, quand ce monarque, d'ailleurs si généreux, entrait dans ses accès de noire mélancolie. Ce qui était encore plus fâcheux pour le corps des officiers, c'était la réhabilitation d'individus qui avaient été dégradés et destitués pour des crimes infâmes.

Depuis longtemps tout cela est complètement changé. La dégradation, entraînant presque toujours la perte des titres de noblesse et la destitution, ne sont plus infligées aujourd'hui qu'en vertu de l'arrêt d'une cour militaire, arrêt qui, pour être exécuté, doit être pourvu de la sanction de l'Empereur. Du reste ces arrêts, en général, ne sont prononcés que pour des crimes très graves; cependant la dégradation est appliquée parfois pour cause d'homicide en duel. Si la dégradation a été encourue pour des crimes non infâmants, elle n'entraîne pas la perte des titres de noblesse; aussi dans ce cas, la réhabilitation ne rencontre point d'obstacles, et si l'officier dégradé se signale par des services éclatants dans la

guerre, il peut remonter assez promptement au grade qu'il avait occupé auparavant dans la hiérarchie militaire. Encore, dit-on, que les officiers s'empressent d'alléger le sort de ces malheureux. Souvent l'Empereur commue les sentences de dégradation etc. en un exil perpétuel, accompagné de la perte du grade, du titre de noblesse etc. Ceci a surtout lieu quand l'Empereur veut empêcher que des officiers qui ont commis des crimes flétrissans, ne regagnent leurs épaulettes. On voit aussi par là que les mesures de l'Empereur actuel sont toutes inspirées par la pensée d'éveiller et d'encourager en Russie, les sentimens chevaleresques.

Du reste, il est évident, que la dégradation des officiers en Russie, n'est pas une punition aussi grave qu'on se l'imagine en Occident, et qu'elle a même quelque chose de clément, en comparaison de l'expulsion usitée dans nos armées. Pour prouver en outre, que ce ne sont pas seulement les duellistes malheureux ou des jeunes gens que la passion a fait sortir des règles de la discipline, qui obtiennent de l'avancement, nous n'avons qu'à mentionner que plus de 30 des conjurés du 14 décembre 1825, et plus de 300 gentilshommes polonais, ont pu dans le Caucase regagner leurs épaulettes qui leur avaient été ôtées par la dégradation. — Les hommes de l'Occident ont jeté les hauts cris au sujet de la dégradation de ces malheureux! En Occident, et surtout en Prusse, on les aurait fait fusiller, ou on leur aurait accordé la grace d'un exil misérable. — De quel côté est donc l'indulgence?

II. Les troupes irrégulières.

Définition et division.

1º **Les Cosaques.** Origine des Cosaques et des Tscherkesses. — Elémens divers qui se joignent aux Cosaques. Les Cosaques ne forment pas une tribu à part. Elémens étrangers qu'ils accueillent encore aujourd'hui et qui paraissent indispensables à la prospérité des associations cosaques. La suppression des priviléges des Cosaques mise en parallèle avec la suppression des franchises féodales. — Les Cosaques sont des Russes, malgré les élémens divers, qui composent leurs communautés: l'armée régulière a rendu fidèles les troupes irrégulières. — Résumé de l'histoire des Cosaques. Observations sur l'origine des moeurs cosaques. Caractère russe des Cosaques. Les deux branches principales. A. les **Cosaques petits-russes**; leur origine et leur position sous la suzeraineté de la Pologne. Etienne Bathory. Les Cosaques Zaporogues et de l'Ukraine. Insurrection contre la Pologne. Bogdan Chmielnicky. Le traité de Zboroff. Les Cosaques passent aux Russes. Les régimens Slobodes. Nouveaux troubles en Ukraine. Attitude incertaine des Cosaques. La paix de Radzine. Mazeppa. Chute des Cosaques petits-russes et surtout des Zaporogues. Nouveaux régimens cosaques, 1830. — Cosaques du Danube. Division actuelle des Cosaques petits-russes. — B. **Les Cosaques grands-russes.** Leurs origines; aperçu général. Ivan IV et les Cosaques. Les Cosaques du Wolga, les Cosaques d'Astrakhan. L'expédition de Mouraschkine et ses résultats. Conquêtes de la Sibérie et d'Azoff. Leur importance. Stenko Rasine. Troubles continuels. Troubles du Jaik: Pougatscheff. — Ramifications des Cosaques du Don. La ligne du Caucase. Mission de cette ligne. Les moeurs Tscherkesses des Cosaques de ligne. Les éléments dont ils sont formés. La lance ou le sabre? Les Cosaques de la Sibérie et d'Azoff. Les Cosaques de la Garde. — Organisation actuelle des Cosaques. Noblesse cosaque; exemption d'impôts. Services des Cosaques. Division des Cosaques sous le rapport du service. Système de remplacement. Transformation des Cosaques en troupes régulières. — Artillerie des Cosaques. Réflexions sur leur avenir. Le droit du Czar de régler la constitution des Cosaques est formel. Priviléges des Cosaques. Leurs chances de durée. — **Effectif des troupes cosaques.** Leur disponibilité pour une guerre européenne.

2º **Les corps formés d'après le système cosaque de peuplades non-russes.** Notices générales. Réunion de ces corps

avec les armées des Cosaques. Résumé des troupes qu'ils ont à fournir: a) les Tatares de la Crimée; b) les Tscherkesses, les Tschetschenzes, les Nogaïs, les Lesghis etc.; c) les Baskirs et Metschériaques; d) les Buriates et les Toungouses. Leur disponibilité pour la guerre.

3° Le service dans l'armée. Notices générales. Le service de sûreté. Célérité de ces troupes. Le cheval du Cosaque et son traitement. Mode d'équitation et d'entretien du cheval. Accord entre le cheval et son cavalier. Manière de combattre des Cosaques; leur ambition et leur superstition. Jugement général sur les troupes irrégulières.

L'Allemagne, depuis le temps de Frédéric-le-Grand, et la majeure partie de l'Europe continentale, depuis l'époque de Napoléon, savent que le gros de l'armée régulière russe est entouré d'essaims de cavaliers, que l'on a coutume de désigner en Europe sous le nom général de Cosaques. On verra que les corps russes, que nous avons réunis sous la dénomination commune de troupes irrégulières, ne consistent pas exclusivement en Cosaques, et ne méritent pas, sans exception, la désignation sous laquelle nous les comprenons ici. Il y a des Cosaques qui sont parfaitement réguliers, et il y a des troupes irrégulières qui ne sont point composées de Cosaques.

On serait fondé à nommer ces corps de troupes russes des milices, mais puisqu'il paraît exister dans certaines villes des provinces de la mer Baltique une espèce de milice bourgeoise, que l'on ne saurait ranger au nombre des corps militaires, et puisque l'on compte parmi les troupes irrégulières quelques corps formés au moyen de l'enrôlement, cette dénomination ne saurait être généralement appliquée.

Du reste, la différence la plus caractéristique entre l'armée régulière et ce que nous appelons les troupes irrégulières, se manifeste effectivement dans la manière de rassembler le personnel et le matériel nécessaires aux deux catégories. Sous ce rapport, l'organisation de la majeure partie des troupes irrégulières est telle qu'on a toute raison de leur donner le nom de milices.

Nous l'avons déjà indiqué: la plus forte partie des

troupes irrégulières de l'armée russe est formée par les Cosaques. Le reste se rallie, sous le rapport de l'organisation et de la destination stratégique, aux corps des Cosaques, dont il se distingue toutefois par la nationalité, le mode d'armement, les mœurs et surtout sous le rapport de la loyauté et de la fidélité. Il paraît que ces derniers élémens ont été adjoints à l'armée des Cosaques, moins pour réaliser une formation homogène que par mesure de police générale. C'est à cause de cela, que nous examinerons chacune des deux catégories séparément. Ajoutons encore que, d'après l'usage général, bien qu'un peu inexact, nous nous servirons parfois du nom de Cosaques, pour comprendre sous une dénomination générale, la cavalerie légère et irrégulière de l'armée russe. Nous espérons que le sens, qu'il faut attacher à ce mot dans chaque endroit en particulier, s'expliquera suffisamment par la liaison.

I. Les Cosaques.

Le nom de Cosaques appartenait-il originairement à une nationalité déterminée, ou n'a-t-il désigné de tous temps qu'une certaine manière de vivre? Est-il d'origine tatare ou slave? Ces questions ont soulevé des controverses, dont nous abandonnons la solution aux savans. C'est M. Houpel qui, autant que nous le sachions, a jusqu'ici donné sur ce sujet les renseignemens les plus complets (*Miscellanées du Nord*, 24ième et 25ième livraisons: *Sur les Cosaques*), auxquels on n'aurait peut-être à ajouter que certains éclaircissemens, dus aux progrès que l'étymologie a faits depuis ce temps (1790). Comme d'ailleurs l'ouvrage précité commence à devenir rare, nous croyons rendre service à nos lecteurs, en reproduisant ici textuellement les explications données à ce sujet par M. Houpel (*page* 26 *et suivantes*).

„D'après ce que nous apprennent Mueller et Buesching, l'historien polonais Okolski rapporte à l'occasion d'une expédition entreprise par les Cosaques contre les Turcs, en 1516, qu'à cette époque le nom de Cosaques a été entendu pour la première fois en Pologne. — Quelquefois des Polonais fesant le métier de la guerre se donnaient le nom de Cosaques; c'est ainsi qu'il est question des Cosaques lithuaniens (en 1579) et des Cosaques *lissoviens* qui, sous leur chef Lissovsky, gentilhomme lithuanien, parcoururent toute la Russie et entrèrent plus tard, à l'époque de la guerre de trente ans, au service de l'empereur Ferdinand Ier*). Suivant Okolski, il est très probable que le nom de Cosaques n'a été adopté par ces tribus qu'à cette époque. — L'empereur grec, Constantin-Porphyrogénète fait mention au neuvième siècle d'une contrée nommée la *Cosaquie* et située aux pieds du Caucase. Suivant les *Annales de la Russie*, on a fait, en 1021, la guerre à un peuple nommé *Cosagi*. Il paraît que dans les deux cas, il est question de la même tribu. La langue tatare désigne sous le nom de Cosaque tout soldat légèrement armé, qui cherche à nuire aux ennemis plutôt par des escarmouches que par une attaque régulière, tout soldat qui se laisse enrôler pour de l'argent, enfin tout soldat qui à la tête tondue. Ces significations s'appliquent toutes aux Cosaques tatares et pour la plupart aussi à ceux de la Russie. Il est certain que longtemps avant l'invasion des Tatares en Russie, il existait un peuple tatare, qui portait le nom de Cosaques. D'après les *Annales de la Russie*, ce peuple vint de la Kabardah (dans la Cir-

*) Antérieurement déjà les Cosaques Zaporogues s'étaient battus contre les Turcs avec les armées de l'empereur Rodolphe II. — Lissovsky fut un chef de *condottieri* à l'instar d'Albert de Brandebourg et du comte de Mansfeld; il ravagea la Russie pendant les troubles, qui affligèrent le pays dans l'intervalle qui sépara l'extinction de la dynastie de Ruric et l'avénement au trône de la maison des Romanoff.

cassie) s'établit sur les bords du Don, du Volga etc.; et fut soumis, en 1021, par le Grand-prince Mstislaff, qui s'en servit, en 1023, pour faire la guerre à son frère le Czar Jaroslaff. Il paraît que cette tribu, après s'être affranchie de la domination russe, fut de nouveau soumise en 1064 et 1065 par le prince russe Jaroslaff, qui s'était rendu maître de la forteresse de Temrouk, aujourd'hui nommée Taman et qui se trouve en face de la ville de Kertsch.

„Aussi longtemps que les Tatares maintinrent leur domination dans les parties méridionales de l'empire russe, il ne fut pas question de Cosaques russes. Ces derniers ne commencèrent à se former, que lorsque ces provinces secouèrent le joug des Tatares, et précisément dans les contrées qui avaient été soumises à leur domination. Les Russes qui s'établirent dans les anciennes habitations des Cosaques-Tatares et adoptèrent un genre de vie analogue à celui de ces derniers, devaient naturellement recevoir la même dénomination. L'histoire russe fait mention de Tatares (ou de Cosaques-Tatares) sous le règne du grand prince Ivan Vasiliévitsch (Ivan III, Vasiliévitsch † 1505). Son fils Vasili Ivanovitsch (Vasili IV Ivanovitsch † 1534) avait pris à son service des Cosaques-Tatares, dont une partie fut envoyée en Crimée. (Autrefois on avait l'habitude, dont il reste encore quelques traces aujourd'hui, de désigner, sous le nom de Cosaques, des personnes engagées au service de particuliers.) Les Cosaques-Tatares se composaient de *Cosaques-Ordinski* (Cosaques de la grande horde, établis sur les bords du Volga) et des *Cosaques d'Azoff*, qui habitaient près d'Azoff.

„Ces deux tribus formaient, pour ainsi dire, le dernier reste de ce peuple Tatare qui, pendant plusieurs siècles, avait causé tant de mal à la Russie. Elles disparurent peu à peu, soit qu'elles furent exterminées, soit qu'elles furent dispersées ou confondues avec d'autres peuplades, surtout avec les Cosaques du Don.

„Il est donc de toute probabilité, qu'au commencement du seizième siècle les Cosaques russes ont emprunté ce nom, qui désigne un peuple indépendant et guerrier, aux Cosaques-Tatares habitant sur les bords du Volga et près d'Azoff, parce que non-seulement ils s'étaient établis dans les anciens pays de ces derniers et s'étaient confondus avec leurs débris, mais encore parce qu'ils avaient adopté leurs institutions et leurs habitudes guerrières. Grâce à ces institutions, ils furent en état de défendre leur pays contre les attaques et le brigandage des peuples voisins. Aussi ces institutions, favorisées par les souverains, paraîssaient-elles si attrayantes au reste de la population russe que les Cosaques, qui, dans le début, ne se composaient que de quelques poignées de fuyards, s'élevèrent en peu de temps par un grand nombre de nouvelles immigrations aux proportions d'une grande tribu.“ —

Il a déjà été dit ailleurs, que les Cosaques eux-mêmes se donnent le nom de *Tscherkesses*; leurs anciennes résidences s'appellent encore aujourd'hui *Tscherkassi* ou *Tscherkask.* Quelques personnes ont voulu argumenter de ce nom que les Cosaques tirent leur origine des peuplades homonymes du Caucase. Houpel prétend que ce nom provient d'un de leurs chefs, appelé Tscherkass. D'ailleurs le nom de Tscherkesses était le terme général; le nom de Cosaques n'était donné qu'à la classe domestique.

Le fanatisme des Mahométans, Tatares et Turcs, celui des catholiques romains en Autriche et en Pologne, et celui des catholiques grecs de la Grande-Russie, depuis la réforme du patriarche Nicon, ont fait entrer dans les tribus des Cosaques une foule de membres orthodoxes et hétérodoxes (*raskolniki*) de l'église grecque (encore aujourd'hui les *Raskolniki* comptent leur plus grand nombre d'adhérens parmi les Cosaques.) L'établissement du servage, et antérieurement déjà la suppression de la liberté de transmigration des paysans, furent

cause que, sous le règne de Boris Godounoff, leurs centuries se multiplièrent par un grand nombre de fuyards. Dans la période agitée des faux Démétrius, leurs tribus se grossirent par des milliers d'individus, qui aimèrent mieux piller eux-mêmes que de se laisser piller. Ce furent surtout les Cosaques Zaporogues, connus par leur tolérance religieuse, sinon par leur indifférentisme, qui accueillirent les aventuriers guerriers de toutes les nations.

Quoiqu'il soit difficile de constater quelle est l'origine du nom de Cosaque, il est certain que les Cosaques Russes ne formaient pas primitivement une tribu particulière. Nous fesons abstraction des Kirghiz-Tatares, parce qu'ils n'ont jamais été rangés au nombre des Cosaques proprement dits. Les Cosaques n'ont été, et ne sont encore aujourd'hui, que des associations démocratiques formées dans un but de guerre ou si l'on veut, de brigandage. Ils ont toujours accueilli dans leur communauté et accueillent encore au besoin des individus de toutes les nations, même des ennemis captifs; seulement par suite des changemens qui se sont accomplis dans leur situation, ils n'éprouvent plus aussi fortement qu'autrefois le besoin de se renforcer par de nouveaux élémens. Il est même caractéristique pour l'association des Cosaques, que du moment où les conditions de leur existence ont été tellement modifiées que l'adjonction d'étrangers forts et belliqueux ne leur parut plus désirable, les bases naturelles de leur organisation commencèrent à s'affaisser.

La véritable association des Cosaques, pour se maintenir et pour prospérer, a besoin de deux mobiles: le danger et le butin. Défendre et enrichir leurs foyers par la force des armes, attaquer et détruire les habitations des ennemis voisins, c'étaient là constamment les buts que se proposaient les Cosaques. Aussi sur les frontières de l'empire où cette défense est nécessaire et où ces attaques peuvent être utiles, les associations des

Cosaques maintiennent leur caractère primitif, tout en offrant plus de garanties au gouvernement; elles s'agrandissent, se multiplient même et se régénèrent toujours par des forces nouvelles. Là on accueille volontiers des étrangers courageux, et l'on ne demande pas de quelle mère est né l'homme au bras et au cœur de fer, qui désire partager les dangers, les fatigues et le butin des Cosaques. Là le pays perd plus de combattans par la mort et par la captivité qu'il n'en produit. Chaque victoire agrandit leur territoire et augmente leurs biens, tandis que chaque défaite les diminue. On admet donc comme règle, que plus il y a de combattans, plus le butin est grand et sûr. C'est au milieu d'une vie pleine de dangers et de combats, que grandissent ces natures martiales, ces véritables Cosaques dont les services compensent suffisamment les priviléges que l'état accorde à leurs associations.

Plus ces relations ont perdu leur caractère primitif et plus les associations des Cosaques peuvent se passer de nouveaux renforts. Il est vrai qu'en même temps elles commencent à former de plus en plus des tribus isolées, en sorte que le terme de Cosaque perd sa valeur caractéristique dans le langage militaire, et que l'état qui jusqu'ici a maintenu les priviléges des Cosaques par des raisons politiques, ne les respecte plus (c'est une vérité incontestable) que comme un droit traditionnel. Dès que les Cosaques ne sont plus forcés de se défendre contre les attaques continuelles des ennemis, les priviléges particuliers de ces associations deviennent pour l'état un obstacle ou même un danger. Dans le premier de ces deux cas, le gouvernement cherche à réduire peu à peu ces priviléges pour transformer les Cosaques en sujets ordinaires; tel est le sort qu'ont déjà subi les Cosaques Slobodes, du Volga, de Tschougouïeff et en partie de l'Ukraine, et qui semble se préparer pour ceux du Don et peut-être même pour ceux de l'Oural. Dès qu'elles offrent à l'état un danger

réel, ces associations sont entièrement supprimées; les Cosaques qui en fesaient partie sont alors envoyés dans d'autres provinces ou réduits à la condition d'*Odnodvorzi*. C'est ainsi qu'on en usa vis-à-vis d'une grande partie des Cosaques de l'Ukraine et particulièrement des Zaporogues.

Dans l'Europe occidentale, où l'on n'hésite pas à supprimer les droits des états et des corporations qui remontent au temps de la féodalité, et où à l'aide de ces deux maximes: „*salus patriae, summa lex*" et: „autres devoirs, autres droits" on justifie les violations les plus éclatantes des priviléges historiques, quand même il serait difficile de prouver, soit que ces changemens sont indispensables au salut public, soit que les obligations auxquelles se rattachent les anciens priviléges, ont cessé; dans l'Europe occidentale, disons-nous, on s'est plu à considérer la suppression des priviléges de l'Ukraine et la restriction des autres Cosaques, comme le résultat d'une politique de despotisme. Parce que l'on sait que les associations des Cosaques possédaient une espèce de constitution démocratique, on n'a pas voulu voir qu'elles représentent vis-à-vis des autres Russes une aristocratie privilégiée; parce que les Cosaques ont rendu jadis d'importants services contre les Turcs et les Tatares, on a oublié que par leur infidélité et leurs brigandages ils ont exposé la civilisation et la chrétienté aux plus grands dangers et que leurs services sont payés trop cher par les priviléges qu'ils s'arrogent. Certes, quand on étudie l'histoire sans prévention, on doit se convaincre que les Cosaques Zaporogues et ceux de l'Ukraine ont cent fois mérité leur sort, et que le gouvernement russe a laissé aux autres Cosaques et surtout à ceux du Don, beaucoup plus de franchises et de priviléges, que ne leur en aurait maintenu un Etat libéral de l'Europe occidentale. Bien plus, si la Russie se voyait dotée aujourd'hui d'une charte en tout point conforme à la théorie constitutionnelle, et si ses deux cham-

bres ne se trouvaient remplies que de libéraux de la nuance la plus pure, on pourrait être assuré qu'en peu de mois une majorité immense pousserait le gouvernement à supprimer les franchises et les priviléges des Cosaques, en commençant par ceux du Don et de la Sibérie. Il résulterait donc de là que les priviléges des Cosaques n'ont pu se maintenir si longtemps et dans de si vastes proportions, que sous une autocratie telle que celle de la Russie.

Nous savons à la vérité, que depuis longtemps les *Russophages* dominent tellement toute la littérature occidentale, que nous n'espérons pas de voir ces vérités et quelques autres de ce genre généralement reconnues et appréciées; cependant nous croyons devoir les soutenir et nous ne doutons pas que tôt ou tard elles ne parviennent à se faire accepter.

S'il résulte de ce qui précède que les Cosaques se composent d'élémens hétérogènes, et que quelques-unes de leurs associations se recrutent encore aujourd'hui d'un nombre considérable d'étrangers, il ne faut pas induire de là qu'ils soient de mauvais Russes. Au contraire, le caractère de ces associations, mêlées d'élémens tatares, turcs, polonais, serviens et autres encore, atteste éminemment l'élasticité et l'énergie de la nationalité russe que nous avons signalées à plusieurs reprises. Par leurs qualités morales, ce sont de véritables Russes et malgré la tolérance qui règne en Russie, ils appartiennent à la religion grecque, bien qu'ils ne fassent point partie de l'église orthodoxe, sous le rapport des opinions politiques, ils sont à présent d'excellents Russes. Même les Zaporogues, aujourd'hui appelés *Tschernomores,* en quittant leurs habitations aux cataractes du Dniepr, ont perdu l'esprit d'indiscipline et l'inconstance qui autrefois leur étaient propres comme à tous les Cosaques. Les armées polonaises, tatares et turques ont fait cause commune avec les Cosaques russes contre la Russie; les Cosaques furent de tous temps les soutiens empressés

des prétendans, sans lesquels une insurrection de quelque étendue serait impossible dans un pays si fortement monarchique que la Russie, et c'est peut-être à son armée régulière et organisée à l'européenne, que la Russie est redevable de ne pas avoir péri sous les coups des Cosaques. Ces intrus allemands que le véritable Russe déteste aussi passionnément qu'un enfant mutin déteste son maître, ces institutions étrangères dont l'importation a failli coûter la vie à tant de Czars et même à Pierre Ier, ces réformes imposées par la force et à cause desquelles les Russes ont immolé tant d'étrangers, auraient-ils préservé la Russie de la ruine, comme ils l'ont élevée au faîte de la grandeur? Assurément les Russes ont raison de se fier au Dieu de la Russie, qui a mieux fait les choses qu'ils ne l'ont entendu et désiré eux-mêmes.

Depuis que la Russie possède une armée permanente et régulière, depuis que le gouvernement, en quittant Moscou, s'est rendu indépendant des passions d'une populace fanatique, les tentatives faites pour détrôner les Czars au moyen d'une insurrection des Cosaques ont perdu de leur importance, et paraîssent à l'heure qu'il est être devenues impossibles. La rébellion de Pougatscheff, dans les années 1772 à 1775, fut la dernière qui atteignit de larges proportions.

Il n'est pas dans notre intention d'écrire ici l'histoire des Cosaques. Il est vrai que l'histoire des Cosaques, qui forment sous le point de vue ethnographique et romantique le corps de troupes le plus curieux de la Russie et peut-être de la chrétienté entière, renferme une foule d'aventures extraordinaires et d'événemens remarquables; mais elle n'a pas été consignée aussi complètement qu'on pourrait le désirer. On connait encore un peu mieux que le reste, l'histoire des Cosaques de l'Ukraine et des cataractes du Dniepr, qui ont joué dans l'histoire de l'Europe un rôle plus important que les Cosaques du Don et ceux qui leur sont alliés de près. On en trouve une histoire assez complète dans l'ouvrage

de Karamsin et dans l'ouvrage historique de Strahl et Hermann.

En renvoyant ceux de nos lecteurs, qui désirent de plus amples détails sur ce sujet, à ces ouvrages et aux *Miscellanées* de Houpel (livraison 24ième et 25ième, Riga 1790) nous nous contenterons de mentionner ici les faits les plus remarquables de l'histoire des Cosaques, et surtout ceux qui nous semblent indispensables pour faire comprendre leur caractère particulier et leur situation actuelle.

Pour ce qui concerne les habitudes particulières aux Cosaques, nous devons faire remarquer que, à part quelques modifications dues à la nationalité, elles sont aussi anciennes que le contact de peuplades civilisées avec des tribus barbares, que la rudesse de leur pays, la grossièreté de leurs mœurs et la simplicité de leurs besoins. défendent contre la tactique supérieure des nations civilisées. Comme à l'époque où Ismaël „demeura „dans les déserts, et devint un jeune homme adroit à ti„rer de l'arc“ (Genèse I., chap. 21, v. 20), et vit s'accomplir la prophétie contenue dans le passage suivant:

„L'ange de l'Eternel lui dit aussi: Voici, tu as „conçu et tu enfanteras un fils que tu appelleras Ismaël; „car l'Eternel a entendu ta voix dans ton affliction.

„Et il sera semblable à un âne sauvage: il lè„vera sa main contre tous, et tous lèveront la main „contre lui; et il dressera ses tentes aux yeux de tous „ses frères!“ (Genèse I, chap. 16, v. 11 et 12). Comme depuis ce temps les descendants d'Ismaël et de son neveu et gendre Esaü ont vécu dans les déserts de l'Arabie et de la Numidie selon l'exemple de leurs ancêtres, comme les Parthes résistaient aux Romains et comme les Bédouins de nos jours savent se soustraire à la domination française, de même il paraît que les peuples Scythes dans les steppes et les montagnes situées à l'Est du Bosphore avaient déjà, au temps de Cyrus, un genre de vie parfaitement semblable à celui des premiers Cosaques

russes et une manière de combattre, que l'on trouverait encore aujourd'hui absolument conforme à celle des Cosaques.

Cependant tout en comparant les Cosaques aux Bédouins et aux Scythes anciens ou modernes, nous devons signaler comme différences essentielles, outre leur caractère russe, deux faits importants; c'est que les Cosaques ont abandonné facilement la vie nomade, si toutefois ils l'avaient adoptée, et qu'ils se sont donné une constitution politique et militaire, reposant sur une base démocratique. Il se peut que ces faits doivent être surtout attribués au caractère russe; les véritables Russes ne possèdent point les habitudes nomades des peuples mongols et tatares; ils sont très peu enclins aux tendances aristocratiques de la race germanique, mais ils ont un fort instinct d'association. Ces deux faits paraissent en même temps renfermer l'explication de leur histoire. En choisissant des habitations fixes, en fondant des colonies, et en se donnant une organisation, ils parvinrent à augmenter leur puissance et leurs richesses et à rendre tributaires ou à expulser leurs ennemis nomades; mais en même temps ils commencèrent à offrir un point d'attaque à la stratégie des peuples civilisés qui ne fait que tirer des coups en l'air, quand elle combat des nomades. D'un autre côté les Cosaques, commençant à jouir de leurs biens en tout calme et en toute sécurité, cessent plus ou moins d'être un peuple indépendant, belliqueux et aguerri. Ils ont à subir le sort qui fut prédit à Issachar en ces termes:

„Issachar *est* un âne gros et fort, qui se tient couché entre les barres des étables. Il a vu que le repos *était* bon, et que le pays était délicieux; il baissera son épaule pour porter, et il s'assujettira *à payer* „les tributs" (Genèse I, chap. 49, v. 14 et 15,).

Autrefois une grande partie des Cosaques se soumit à la suzeraineté des Polonais, des Turcs et des Tatares. Aujourd'hui ils doivent être heureux d'appartenir

à l'empire russe pour lequel ils ont toujours éprouvé un sentiment d'affection, quoique leurs passions les aient souvent poussés à l'attaquer.

L'histoire des Cosaques prouve d'abord qu'ils se composent essentiellement de deux tribus principales, dont les autres Cosaques bien que mêlés parfois d'élémens étrangers se sont détachés, soit comme colons, soit comme expulsés, pour fonder de nouvelles associations et de nouveaux établissemens. Nous distinguons donc les Cosaques Petits-Russes et les Cosaques Grand-Russes. La patrie primitive des premiers était près du Dniepr, celle des derniers près du Don. Voilà pourquoi on entend quelquefois par Cosaques du Dniepr et Cosaques du Don ces catégories générales, outre la signification particulière attachée à ces deux noms. Les contrées près du Don sont encore aujourd'hui un pays de Cosaques, ceux près du Dniepr ne le sont plus.

A. Les Cosaques Petits-Russes.

Il faut chercher les origines des Cosaques Petits-Russes dans ces temps malheureux pour la Russie, où cette nation, aujourd'hui si puissante, paraissait devoir succomber à l'Est sous les invasions des Mongols et des Tatares, et à l'Ouest sous les attaques des Sarmates et des Polonais. Les îles situées près des cataractes du Dniepr offraient un excellent asile aux membres malheureux d'une nation, pleine de patriotisme et de zèle religieux, qui voyaient leur patrie courbée sous le joug des païens, des Mahométans ou d'hommes faisant partie d'un peuple détesté, quoique de race slave, qu'ils regardaient comme des hérétiques. Ainsi que des patriotes dispersés de l'ancienne Italie s'étaient, avant la grande migration des peuples, réunis dans les lagunes pour former un état nouveau, de même les îles au-delà (*sa*) des cataractes (*porogie*) du Dniepr, servirent d'asile à une par-

tie de ces patriotes russes qui, après la chute de l'ancienne métropole de Kieff, aimèrent mieux être des Russes pauvres et libres dans le désert, que d'être les esclaves des étrangers dans un pays riche et fertile. Il faudrait donc classer l'origine des Zaporogues entre l'époque des expéditions de Batu-Khan, dans la première moitié du treizième siècle, et celle de la conquête de Kieff par les païens de la Lithuanie, dans la première moitié du quatorzième siècle. Les premières associations des Cosaques Petits-Russes doivent avoir été formées par des fuyards et des émigrés venus de la métropole de l'ancienne Russie et de la Russie-Rouge (Galicie). Ceci explique pourquoi, malgré les élémens étrangers qu'ils accueillirent, leur idiome, leur religion et leurs mœurs portent éminemment l'empreinte du caractère russe. Les invasions continuelles des Tatares, ainsi que l'oppression exercée par les gentilshommes polonais et lithuaniens, poussèrent constamment une foule de Russes à aller partager l'existence aventureuse et libre des Cosaques, en se joignant aux corps francs des îles du Dniepr. Sans perdre ce caractère primitif, ils devinrent en même temps le rempart de la Pologne contre les Tatares et les Turcs. Le roi Casimir, en réunissant la Lithuanie et la Pologne, fit des Cosaques du Dniepr les vassaux réguliers de la couronne et les plaça au niveau de la noblesse polonaise. C'est à cause de cela que leurs descendants de l'Ukraine s'intitulent encore aujourd'hui les Cosaques de la véritable noblesse. Le nom de Petite-Russie donné aux contrées du Boug et du Dniepr date probablement de cette époque. Les Cosaques devinrent pour la Pologne les défenseurs domiciliés du pays des frontières (*Ukraina*).

Ce fut sous Etienne-Bathori que les relations des Cosaques avec la Pologne eurent le plus d'intimité et d'éclat. Ce grand prince, en les rattachant à sa cause, sut tirer parti dans ces guerres de leurs forces considérablement accrues, il leur conféra desprivilèges étendus et leur donna,

avec une constitution basée sur leurs institutions primitives, presque tout le pays situé près du Dniepr et du Boug. (Voir pour de plus amples détails l'histoire de Hermann, tome 3.)

Dans les armées d'Etienne-Bathori et de son allié, le Khan de la Crimée, ils formaient un corps de cavalerie légère, bien semblable aux troupes qui, dans notre siècle, ont abreuvé les chevaux du Dniepr et du Don dans les eaux de la Seine. Quand Etienne, avant de commencer le siége de Pskoff (1581), fit la revue de ses troupes, il avait deux espèces de cavalerie, les hussards aux grosses armures et les Cosaques aux armes légères. Quiconque toutefois serait induit par là à classer les Cosaques comme une arme spéciale, telle que la forment de nos jours les hussards et les lanciers, méconnaîtrait étrangement le caractère des Cosaques d'alors, comme de ceux d'aujourd'hui. Ainsi que les Cosaques de nos jours, qui sont tantôt bateliers, tantôt fantassins et tantôt artilleurs, ceux d'alors avaient déjà leur petite forteresse et sur leurs bateaux légers infestaient au quinzième siècle les côtes de la mer-Noire, dont ils sont restés longtemps les flibustiers; tandis que leurs frères exerçaient le même métier sur le Don, le Volga et la mer-Caspienne.

Etienne-Bathori avait voulu, qu'en temps de paix, quelques milliers d'hommes seulement fissent le service des îles du Dniepr. L'esprit d'association, particulier au caractère russe, en fit une communauté à part, qui se renforça par des contingens venus de l'Ukraine. Ces Cosaques, les Zaporogues, si fameux dans l'histoire russe, se donnèrent une constitution qui, bien que semblable à celle des autres Cosaques, présentait cependant certaines particularités. Ils imposèrent le célibat à tous les membres de leur association, accueillirent tous ceux qui voulaient se soumettre à leurs usages et permirent à chacun de sortir de la communauté sans notification préalable. Tantôt ils choisissaient leur *hetman*, tantôt il

leur était imposé; mais selon leurs usages, ils ne le choisissaient toujours que pour une année, à l'expiration de laquelle il redevenait simple Cosaque. La position des officiers était analogue. Si les Cosaques n'avaient pas été des brigands entièrement étrangers aux idées chevaleresques, on serait tenté de les appeler les Chevaliers de St.-Jean slaves. L'association des Zaporogues présenta, peut-être aussi par suite de leur vie célibataire, tous les caractères d'une république de guerriers indépendants qui, dans des vues intéressées, prêtèrent leur service tantôt à la Pologne, tantôt à la Russie, tantôt au Khan de la Crimée, tantôt au Sultan. Quand le Hetman-Schach, pour avoir de son propre chef fait la guerre à la Moldavie, fut, par ordre d'Etienne-Bathori, décapité à Léopol en 1578, plusieurs milliers de ses partisans allèrent se joindre aux Cosaques du Don; cependant les forces des Cosaques de l'Ukraine prirent un accroissement considérable, grâce à l'égoïsme imprévoyant de la grande république polonaise. Les régimens polonais, licenciés à la fin de la guerre de Bathori contre la Russie, leur fournirent de nombreux renforts de soldats courageux. Bientôt il s'éleva des disputes au sujet des individus échappés des propriétés polonaises; et les colonies habitées en commun par la noblesse ambitieuse et par les Cosaques vivant dans une licence toute démocratique, furent la cause de différends continuels. Cependant, grâce aux troubles qui dans la période des faux Démétrius, faillirent amener la ruine de la Russie, les sombres nuages amoncelés à l'horizon de la république polonaise, se déchargèrent encore une fois à l'extérieur, à la même époque où les dissensions religieuses ébranlaient les fondemens de l'empire germanique. La Russie fut sauvée par son Dieu d'une perte imminente, et acheta au prix d'onéreux sacrifices la paix de Palianowka (1634), qui la délivra de son adversaire le plus redoutable. C'est de cette époque que date la décadence de la Pologne.

Une association de guerriers au milieu d'un état ne supporte pas le repos, surtout quand des passions politiques, nationales et religieuses la mettent en opposition avec l'organisme de cet état. Voilà pourquoi, même sans voir ces institutions menacées par l'arrogance de la noblesse polonaise et sans être poussée, comme elle l'était, par l'esprit d'aventure et de brigandage, l'association armée des Cosaques russes devait tôt ou tard avoir des conflits sérieux avec la république de Pologne. Les orages qui s'étaient annoncés depuis longtemps dans l'Ukraine, vinrent à éclater vers l'époque sus-mentionnée. (Voir Herrmann, tome IV.)

Les Polonais avaient fait construire dans l'île de Koudak, appartenant aux Cosaques, une forteresse qui reçut une garnison polonaise. Les Cosaques démolirent la forteresse et massacrèrent la garnison (en 1635). Les chefs de cette entreprise furent pris et écartelés à Varsovie. Le Généralissime de la couronne Koniecpolski demanda au chef des Cosaques, Bogdan Chmielnicky, en lui montrant la forteresse: „Comment trouvez-vous Koudak?“ Chmielnicky qui venait de remporter des victoires sur les Russes, lui répondit: „Tout ce qui a été fait par la main de l'homme, peut être détruit par la main de l'homme.“ Au mois de décembre 1637, les Cosaques en masse prirent les armes, pour chasser leur Hetman nommé par le roi et les *Starchini*. L'insurrection fut réprimée par la force des armes, et la Pologne punit les Cosaques du Dniepr, en les réduisant à trois mille hommes et en supprimant ou en restreignant leurs priviléges. Si Varsovie avait été la résidence du Czar russe, si les grands seigneurs polonais avaient été des boyards russes, l'Ukraine serait peut-être devenue alors ce qu'elle est aujourd'hui, un riche pays habité par une population pacifique d'agriculteurs. Mais les Cosaques russes trouvaient insupportable d'être opprimés par des étrangers et des hérétiques. Ils rencontrèrent un chef capable dans la personne de Bogdan Chmielnicky, que Koniecpolski

avait nommé *Pissar* (ce qui signifie littéralement scribe ou secrétaire, puis chancelier) des Cosaques, et qui, grièvement offensé dans sa propriété et dans sa famille par le Staroste Tschaplinsky, s'écria: „tant que je pourrai lever mon sabre, Tschaplinsky ne m'a pas encore tout ôté.“

C'était là un homme tel qu'il en fallait à la tribu mécontente des Cosaques. Aussi ne fut-il point trop scrupuleux dans le choix de ses moyens. Le roi Vladislas IV lui-même l'excita à s'allier aux Tatares, parce qu'il voulait forcer la diète polonaise à la guerre contre les Turcs. A une époque antérieure déjà, les Cosaques du Dniepr s'étaient alliés aux Tatares pour marcher contre Moscou (1516). Une alliance avec les Mahométans contre la noblesse catholique romaine de la Pologne devait rencontrer d'autant moins de scrupules; ceux qui subsistaient encore furent écartés par l'archevêque grec de Kieff, Pierre Mohileff, qui n'autorisa pas seulement la guerre, mais qui menaça encore de l'anathème tous ceux qui s'y soustrairaient. Dix ans après la répression de la révolte de 1637 et 1638, à la même époque où la paix de Westphalie sanctionna le démembrement de l'Allemagne, éclata la guerre terrible, que l'on peut considérer comme la cause première du partage de la Pologne. Les Cosaques, renforcés par les populations nombreuses de l'Ukraine et alliés aux redoutables Tatares de la Crimée (on parle de 200,000 Cosaques et autres guerriers de l'Ukraine, auxquels on ajoute 160,000 hommes tatares) écrasèrent les armées polonaises et firent trembler Varsovie. Le traité de Zboroff (août 1649), en sauvant l'armée et l'état de la Pologne, rendit aux Cosaques leurs anciennes franchises dans des proportions qu'ils n'avaient plus connues depuis longtemps.

Mais la population russe de l'Ukraine en s'affranchissant du joug de la Pologne, avait senti sa propre force et la faiblesse de ses oppresseurs. Les conditions de la paix qui, quelques années auparavant, auraient pu

resserrer pour longtemps les liens d'alliance entre les Polonais et les Cosaques, ne furent plus en état de rétablir entr'eux une entente sincère. En même temps la Grande-Russie sous le règne d'Alexis Mikhailowitsch (1645—1676), père de Pierre Ier, commençait à s'affermir à l'intérieur. En 1650 Chmielnicky, qui seize ans auparavant avait, comme vassal de la Pologne, conduit ses Cosaques contre Moscou, offrit son alliance au Czar russe. Alexis encouragea les Cosaques à se détacher de la Pologne et accueillit avec prévenance les nombreux émigrés de l'Ukraine. Ces derniers formèrent alors sur les frontières de la Russie et de la Crimée, aux environs de Kharkoff, les régimens dits Slobodes, qui subsistèrent jusqu'en 1783, comme une colonie de Cosaques Petits-Russes, bien que les régimens qu'elle fournissait eussent déjà été incorporés dans les troupes régulières.

Les négociations entre les Cosaques et le Czar traînèrent en longueur, jusqu'à ce que l'Ukraine se vît menacée d'une guerre par les Polonais et les Tatares. Alors (1654) Chmielnicky et ses Cosaques se soumirent à Péréiaslaff au Czar Alexis, dont le plénipotentiaire avait accepté toutes leurs conditions. Immédiatement après éclata la guerre entre les Russes et les Polonais, au sujet des anciennes frontières de la Russie.

Du reste les troubles de l'Ukraine ne recommencèrent que de plus belle et ne finirent que par la bataille de Pultava. Depuis cette époque, les Cosaques Petits-Russes se divisèrent en plusieurs groupes, qui s'allièrent en partie aux Russes, en partie aux Polonais, tantôt aux Turcs ou aux Tatares et tantôt aux Suédois. Il est vrai, qu'en vertu du traité d'Androussoff (1667), la Pologne céda au Czar la ville de Kieff, toute la rive gauche du Dniepr et le droit de suzeraineté sur l'association des Zaporogues; mais les Cosaques Petits-Russes se divisèrent, suivant cette démarcation, en vassaux de la Pologne et en vassaux de la Russie. Quand la Pologne, affaiblie par des dissensions intestines, se vit obligée de céder la Po-

dolie à l'empire Ottoman, l'attitude équivoque des Cosaques Petits-Russes entraîna la Russie dans une guerre contre la Porte.

S'il est incontestable que toutes les tentatives, faites par les chefs des Cosaques Petits-Russes pour fonder un état militaire indépendant entre la Russie, la Turquie et la Pologne, ont été stériles; que la perte de leur indépendance date du moment où ils se détachèrent de la Pologne, et s'acheva plus promptement encore que la ruine de la grande république polonaise, à laquelle ils avaient porté le premier coup; il faut reconnaître d'un autre côté que la nation des Petits-Russes, en se soumettant à son souverain naturel, s'est assuré son indépendance de toute domination étrangère, et que cette indépendance n'est pas payée trop cher par le sacrifice de la constitution cosaque.

Les Zaporogues, pendant ces troubles, virent se joindre à eux une foule d'étrangers; en se faisant rechercher et craindre en même temps, ils surent maintenir leur indépendance. Leur *Koschévoi,* Ataman Serco, leur rendit pour quelque temps la gloire d'être le rempart de la chrétienté, en contribuant au succès de toutes les armées qui firent la guerre au croissant. Il prêta son secours précieux tant à Sobieski, le héros des Polonais, qu'aux généraux russes. En revanche, un fils de Bogdan Chmielnicky, avec un grand nombre de Cosaques se rallia à la cause du Sultan, et l'ambitieux Hetman Doroschenko, qui tendait à la souveraineté indépendante sur tous les Cosaques Petits-Russes, combattit tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre des parties belligérantes. En vertu de la paix de Radzine (1681) tout le pays des Cosaques, à l'exception d'une petite partie sur la rive droite du Dniepr, qui resta à la Pologne, fut réuni à la Russie. Samuel, le dernier Hetman du petit nombre de Cosaques soumis à la Pologne, fut nommé en 1690.

Pour la dernière fois un Hetman des Cosaques Petits-Russes conçut le projet de fonder un état indé-

pendant de la Russie. Ce fut Mazeppa, partisan courageux, mais intrigant et ambitieux, qui parvint à s'élever de la position de *Jessaoul* des Cosaques (capitaine) à la dignité d'Hetman, après avoir fait transporter en Sibérie son Hetman Ssamoilowitsch, que pour complaire à Galitzine, (le tout puissant favori de la Grande-duchesse Sophie,) il avait écrasé sous de fausses accusations. Ivan Stephanowitsch Mazeppa fut longtemps un fidèle partisan de Pierre-le-Grand. Déjà parvenu à un âge avancé, il se laissa séduire par la gloire de CharlesXII et par les dispositions belliqueuses desCosaques Petits-Russes, à faire une alliance avec le célèbre roi de Suède. Après la bataille de Pultava, Pierre-le-Grand infligea les punitions les plus sanglantes aux Cosaques rebelles, et depuis ce temps l'Ukraine devint une province toute pacifique. C'est à cette époque que, par suite de la dispersion des Cosaques insurgés du Dniepr, il se forma deux groupes de Cosaques Petits-Russes, ceux de Saratoff et ceux de Samara, qui toutefois ont disparu avec les Cosaques du Volga sans être jamais parvenus à quelque importance. On sait que douze mille Cosaques furent condamnés à creuser le canal Ladoga, et que tous y trouvèrent leur mort.

C'est ainsi que finit de fait la puissance des Cosaques Petits-Russes; car les Zaporogues aussi, émigrèrent après que Pierre-le-Grand eut pris leur *Setsch* (camp retranché, comme ils avaient l'habitude d'appeler leur siége principal). Peu-à-peu on entreprit de supprimer entièrement la milice des Cosaques Petits-Russes, qui ne rendait presque plus de service en campagne. On commença par la transformer en régiment de cavalerie régulière. Enfin leur dernier Hetman, Cyrille Rasoumowsky, ayant renoncé à sa place plus lucrative qu'importante, les derniers restes des associations des Cosaques furent supprimés dans ces contrées (en 1784). Aussi les services des Cosaques devinrent-ils alors superflus, par

suite du déplacement des frontières, réalisé en vertu du traité de Kutchuk-Kaïnardji.

En attendant, les Zaporogues avaient compris que, malgré leur alliance avec la Crimée, ils ne trouveraient plus l'occasion d'une guerre avantageuse. Depuis Pierre-le-Grand, les provinces méridionales de la Russie s'étaient soustraites à l'impuissance et aux troubles qui favorisaient le brigandage des Cosaques voisins. Les Zaporogues se trouvaient très-heureux de pouvoir rentrer en Russie, grâce à l'impératrice Anne; mais réintégrés dans le pays qu'ils avaient anciennement habité, ils devinrent un véritable obstacle à la colonisation de la Russie méridionale, qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas entreprendre eux-mêmes. En effet, quand une partie du terrain, qu'ils réclamaient, fut concédée à des colons étrangers, ils s'appliquèrent à entraver autant que possible l'établissement de ces derniers, qu'ils tâchaient de rallier à leurs associations. On assure en outre qu'ils se rendirent suspects dans les guerres que l'impératrice Catherine fit aux Musulmans. Alors le gouvernement résolut de les supprimer; leur camp retranché fut cerné par un corps de troupes russes et on ne leur laissa que l'alternative d'émigrer ou d'embrasser une profession civile (1775). Ils émigrèrent en grande partie dans la Crimée; cependant beaucoup d'entre eux, à ce qu'on rapporte, sont rentrés dans leur pays pour se faire *Odnodvorzi*. Bientôt après le reste des Cosaques armés retourna avec la Crimée sous le sceptre russe. Catherine les envoya dans le pays du Kouban, pour protéger ces contrées contre le brigandage des tribus du Caucase, et c'est là qu'habitent encore, sous le nom de *Cosaques de la mer-Noire*, leurs descendants, renforcés par un grand nombre d'élémens étrangers. Ces Cosaques sont donc (avec les Cosaques d'Azoff, dont il sera question plus bas) tout ce qui reste actuellement de l'association des Cosaques Petits-Russes. En 1842, ils ont reçu, sous le nom d'armée des Cosaques de la mer-Noire, une organisation nou-

velle. Comme le reste des Cosaques, ils possèdent leurs terres à titre de fief, jouissent de grandes franchises par rapport à l'exploitation des brasseries et des distilleries, de la pêche, de la vente du sel etc.; ils administrent eux-mêmes toutes les affaires d'intérêt local, et en compensation de ces priviléges ils sont tenus de servir soit sur les frontières, soit en campagne; en sorte qu'ordinairement le tiers de tous les hommes soumis à la conscription se trouve en service actif. On soutient qu'ils ne justifient plus la gloire anciennement attachée au nom des Zaporogues; il ne faut pas oublier que le climat et les guerres leur ont fait subir des pertes importantes, et qu'ils ont dû accueillir, bon gré malgré, beaucoup de colons étrangers qui leur furent envoyés de l'intérieur de la Russie, tantôt en petit nombre, tantôt comme en 1820 par masses considérables.

L'armée des Cosaques d'Azoff, composée de troupes peu nombreuses mais excellentes, est encore un reste du *Setsch* détruit sous le règne de Catherine II. Ces Cosaques s'étaient rendus en Turquie pour s'établir dans les monts Balkan. Sur l'invitation formelle de l'empereur Nicolas, ils rentrèrent (1828) en Russie, au nombre de 2 — 3000 et sous le commandement de leur Hetman Gladki. Ils furent envoyés sur la côte occidentale de la mer d'Azoff, où ils sont employés au service d'une flottille à rames, semblables sous beaucoup de rapports aux Cosaques de la mer-Noire, qui passent également pour de bons bâteliers.

Les derniers corps de Cosaques de l'Ukraine furent formés en 1830. La noblesse opulente de ces contrées, qui doit son origine tant à certains Cosaques qui se sont élevés par leurs services militaires, tels que les Jéfrémoff, qu'à quelques colons nobles venus de la Grande-Russie, créa, afin de repousser les attaques des Polonais, quatre régimens de Cosaques, qui se joignirent à l'armée russe pour combattre l'insurrection de la Pologne. Après la guerre, deux de ces régimens furent réunis aux Cosaques

de la ligne du Caucase, et forment actuellement le régiment de Cosaques de Vladikavkas qui se trouve établi dans la Kabardah, le long du Terek.

Sous certains rapports l'armée actuelle des Cosaques du Danube peut être considérée comme une branche de l'association des Petits-Russes*). On sait que depuis le commencement des guerres de la Russie avec la Porte, les sujets turcs de confession grecque ont favorisé par des agitations intérieures le succès des armes russes. Aux temps de Munich, de Potemkine, de Souworoff et de Diebitsch, beaucoup de Serviens, de Valaques, de Bulgares etc. passèrent dans l'armée russe, et amenèrent avec eux les Zaporogues, anciennement dispersés dans les contrées du Pruth et du Danube. Un colonel autrichien, nommé Khorvat, passa en 1752 sur le territoire russe avec plusieurs milliers de Serviens, se disant gênés par le gouvernement autrichien dans l'exercice de leur culte. Tous ces immigrés furent établis dans les terres fertiles mais incultes des Zaporogues, et devinrent la cause principale des différends qui s'élevèrent entre ces derniers et le gouvernement russe.

Toutes ces catégories d'immigrés servirent, à différentes époques, à la formation de certains régimens de milices, dont les soldats furent établis comme Cosaques sur les bords du Bug et du Dniestr. On sait qu'après la paix de Jassy (1792) ce dernier fleuve formait la frontière entre la Russie et la Turquie. Ces milices reçurent de nouveaux renforts par suite des guerres du Czarni Georges, et quand en 1812 le Pruth forma la frontière de la Russie, on vit se former, outre les Cosaques du

*) Cependant cette hypothèse est quelque peu arbitraire, par la raison que les Cosaques du Danube ont été formés non-seulement par les Zaporogues établis en Turquie, mais encore par les Cosaques de Nékrassoff. Or ces derniers étaient primitivement des Grands-Russes, qui, chassés sous Ivan IV des bords du Don, s'établirent dans le Caucase sous la protection du gouvernement turc et furent envoyés plus tard sur la côte occidentale du Pont-Euxin.

Bug, les Cosaques Oustdounaiski. Ces deux corps furent supprimés en 1818; mais l'empereur Nicolas forma de ces élémens l'armée des Cosaques du Danube, et leur donna, en 1845, une organisation nouvelle, en vertu de laquelle ils ont à fournir deux régimens. Ces Cosaques sont surtout destinés à faire la police de la frontière, et le cordon sanitaire qui s'y trouve établi, augmente les difficultés de ce service. Ces Cosaques présentent moins que les autres le caractère de véritables Russes, parce qu'ils ont accueilli, même dans les temps récents, un grand nombre de Grecs, de Serviens, de Bulgares et de Bohémiens.

Voici donc les corps Petits-Russes qui possèdent encore aujourd'hui l'organisation cosaque:

1) L'armée des Cosaques de la mer-Noire ou Cosaques *tschernomores,* les anciens Zaporogues.
2) L'armée des Cosaques d'Azoff, également une branche des Zaporogues.
3) L'armée des Cosaques du Danube ou *Dounaiski,* composée d'éléments d'origines diverses.

Tous les autres Petits-Russes réunis aux corps Cosaques du Volga, du Donetz, du Terek etc. se sont confondus avec les Grands-Russes, ou ont cessé d'être Cosaques.

B. Les Cosaques Grands-Russes.

Il est probable que les origines des Cosaques Grands-Russes coïncident avec le déclin de la domination des Tatarès. Comme ils semblent s'être établis d'abord sur le Don, il est impossible d'admettre qu'ils aient pu le faire quand l'empire tatare s'étendait encore au-delà de Woronèje, sans les considérer en même temps comme issus des Cosaques *Ordinski* ou d'autres tribus-Cosaques d'origine tatare; or cette dernière hypothèse se trouve réfutée par le fait que depuis qu'on les connaît, ces Co-

saques ont appartenu à l'église chrétienne et ont été en possession de l'idiome*) et des mœurs russes. Ils habitaient primitivement la partie septentrionale du pays occupé actuellement par l'armée du Don (Donskoe-Woisko). De même qu'on désigne quelquefois tous les Cosaques Petits-Russes sous le nom collectif de *Cosaques du Dniepr*, on comprend tous les Cosaques Grands-Russes sous la dénomination générale de *Cosaques du Don*.

Si les Cosaques Petits-Russes ont occasionné la chute de la Pologne, en sorte que l'empire du Czar, lequel s'intitule avec raison le souverain de toutes les Russies, s'étend à tous les Russes, à l'exception de quelques fractions des Russes-Rouges, d'un autre côté les Cosaques du Don ont essentiellement contribué à fonder la domination russe en Asie.

Les mêmes causes qui grossirent autrefois les rangs des Cosaques du Dniepr, pourvurent au recrutement de l'armée du Don; cependant cette dernière fut surtout renforcée par des Grands-Russes, bien qu'à quelques époques elle eût accueilli aussi un grand nombre de Cosaques Petits-Russes.

L'histoire des Cosaques du Don mentionne beaucoup d'insurrections. Elles s'expliquent tout simplement par l'opposition que des Cosaques, adonnés au brigandage et à la licence, devaient faire à la métropole qui tendait à s'élever au rang d'un état civilisé. La forme du gouvernement de cet état n'était pour rien dans ces luttes, que les tentatives des prétendans ranimèrent souvent avec une nouvelle violence.

En revanche, leurs insurrections n'eurent jamais pour cause une antipathie nationale, comme celle que les Petits-Russes éprouvaient pour la noblesse polonaise. Au contraire, les Cosaques Grands-Russes se plurent toujours

*) L'idiome de ces Cosaques est à quelques provincialismes près celui des Grands-Russes, tandis que les Cosaques Petits-Russes parlent l'idiome Petit-Russe.

à se considérer comme les sujets volontaires et libres du Czar russe, et quoique leurs désirs dépassassent souvent les limites de la liberté que les Czars croyaient devoir leur accorder, ils n'ont jamais cherché à former un état parfaitement indépendant, comme l'ont évidemment ambitionné Doroschenko, Mazeppa et les Zaporogues. Les Cosaques du Don n'ont jamais eu d'autre désir, que de former une espèce d'état dans l'état. Ce désir devait provoquer bien des différends, mais c'est à la fidélité dont les Cosaques du Don ont fait preuve vis-à-vis du gouvernement russe, qu'ils doivent d'avoir conservé leur organisation particulière, bien que limitée sous beaucoup de rapports. Telle que leur association existe à présent, elle ne peut plus être un danger pour l'état, d'abord parce que leur constitution a été modifiée, de manière à supprimer toute cause d'insurrection, puis surtout parce que tous les Cosaques savent, que le maintien de leurs précieux priviléges ne dépend uniquement que de la volonté de l'Empereur. C'est ce sentiment qui donne à tous la conscience, que leur petit état n'existe qu'à cause du grand état russe.

Sous le règne de Ivan IV Vasiliévitsch, les Cosaques du Don n'étaient guère encore que des brigands. Ils avaient déjà étendu leurs colonies jusqu'aux bords du Volga et commencé la formation de l'armée du Volga, qui en 1734 se détacha d'eux et dont il n'existe aujourd'hui qu'une fraction dans l'armée d'Astrakhan. Les Cosaques du Don, comme ceux du Dniepr, exerçaient leurs brigandages et sur mer et sur terre.

Ces flibustiers parcouraient sans cesse la mer-Noire et surtout la mer Caspienne, de même qu'ils faisaient leurs excursions à travers les steppes du Dniepr jusqu'à l'Oural, et même après que Ivan IV les eût punis très sévèrement, ils s'emparèrent de la personne d'un envoyé turc et refusèrent de le livrer sans rançon; déclarant au milieu du tumulte d'une assemblée générale: „Nous sommes fidèles au Czar blanc, mais nous ne rendons

pas sans rançon les prisonniers que fait notre sabre.“ (Voir Hermann tome III, p. 416.)

Une pareille garde des frontières opposait au commerce international des obstacles plus graves que toutes les lois prohibitives de notre temps. Or, le Volga servait de voie principale au commerce avec l'Asie, qu'Ivan IV favorisa particulièrement. Voilà pourquoi ce Czar fit punir par Mouraschkine ces Cosaques indisciplinables, en 1577, sept ans après qu'ils eurent construit sur pilotis leur capitale de Tscherkask, à quelques milles au Nord d'Azoff, dans un des vallons du Don.

L'expédition de Mouraschkine favorisa l'extension de l'empire russe à l'aide des Cosaques, et donna lieu à la formation de la plupart des corps de Cosaques isolés, qui existent encore actuellement.

On sait de quelle sévérité Ivan IV, dit le Terrible, avait coutume d'user contre les rebelles. Aussi ne doit-on pas s'étonner que les Cosaques qui se sentaient coupables à l'approche de Mouraschkine, se dispersèrent dans tous les sens, n'ayant ni la volonté, ni la force de résister à l'armée russe.

La dispersion des Cosaques du Don en plusieurs troupes eut pour conséquences:

1) l'établissement de l'empire russe en Sibérie et des Cosaques sibériens de nos jours.

2) L'expulsion des Tatares du Jaïk — c'est-à-dire de l'Oural — et l'établissement des Cosaques du Jaïk.

3) Probablement aussi la création des Cosaques-*Grebenski* (de *Greben,* crête) qui s'établirent sur les plateaux du Caucase et formèrent ainsi un des élémens de l'armée actuelle des Cosaques de la ligne du Caucase.

Parmi les aventures intéressantes dont l'histoire des Cosaques offre tant d'exemples, il faut citer comme la plus mémorable et la plus importante la conquête de la Sibérie, réalisée par Jermak, chef de Cosaques fugitif. Dans l'intérêt des Stroganoff, qui étaient des marchands russes auxquels le gouvernement avait confié en même

temps le commerce de l'Oural et la défense des fron tières, Jermak entreprit avec 840 hommes une expédition au-delà de l'Oural, qui finit par la conquête de la Sibérie, expédition qui offre bien des analogies avec celle de Cortez et de Pizarre: d'abord la conquête d'un pays, beaucoup plus étendu que l'Europe, par des forces si peu considérables, et puis comme conséquence ultérieure, la découverte d'immenses mines d'or.

D'abord Ivan, mécontent de cette entreprise, qui lui semblait présager à l'état plus de troubles que d'avantages, menaça les Cosaques, déjà proscrits, des punitions les plus sévères; mais quand l'expédition eut réussi au-delà de toute prévision et que les délégués de Jermak vinrent lui offrir la suprématie du pays et un riche tribut, il les accueillit en toute grâce. L'histoire offre peu d'exemples d'une revanche aussi généreuse prise par des sujets proscrits sur leur souverain.

La conquête d'Azoff qu'ils entreprirent de leur propre autorité, et même en dépit des conseils pacifiques du Czar, mérite le second rang parmi les expéditions mémorables des Cosaques du Don. En 1637, ils enlevèrent aux Turcs la ville d'Azoff et l'occupèrent jusqu'en 1642, sans autre secours que celui de 6,000 Cosaques de l'Ukraine, qui venaient de quitter leur patrie subjuguée.

Ces expéditions donnent la mesure de l'esprit entreprenant et de la bravoure de ces Cosaques, quand ils ont quelque profit en vue; mais elles prouvent aussi que l'indiscipline des Cosaques est incompatible avec la sûreté d'un état, qui ne doit pas se laisser entraîner contre sa volonté dans une guerre entreprise par une partie de ses sujets.

Du reste ces Cosaques, de même qu'ils avaient l'habitude de commencer une guerre, suivant leur caprice, s'avisaient parfois de quitter le théâtre de la guerre où l'on avait besoin d'eux.

C'est pour une cause pareille que le père de Pierre-le-Grand, pendant une guerre contre la Pologne (en 1665),

fit mettre à mort une partie des coupables. Des mesures qui, dans tout état civilisé, seraient regardées comme absolument naturelles et nécessaires, devaient passer aux yeux des Cosaques comme une grave atteinte portée à leurs anciens priviléges. Aussi les frères des Cosaques punis, songèrent-ils à une prompte vengeance. Ce qui augmenta les sujets de mécontentement, ce furent les réformes nouvellement introduites dans le culte religieux. On sait qu'aujourd'hui encore les corps de Cosaques contiennent le plus grand nombre de *Staroverzi*, dont les sectes les plus fanatiques regardèrent les cérémonies récemment imposées comme une innovation condamnable due à l'influence d'étrangers hérétiques.

Bientôt ce peuple tumultueux et guerrier trouva un chef habile. Stenko (Etienne) Rasine brava, d'abord en qualité de brigand, l'autorité du Czar, et ne se soumit qu'après avoir pillé les bateaux du Volga et de la mer Caspienne, et ravagé tous les pays d'alentour. Peu de temps après, il se trouva de nouveau à la tête d'une insurrection formidable des Cosaques du Don, aux yeux desquels ses brigandages n'avaient fait qu'accroître sa renommée. D'ailleurs il eut soin de recourir à de faux prétextes, toujours indispensables, quand on veut déterminer le peuple russe à se rallier, malgré ses sentimens loyaux et religieux, à la cause de l'insurrection. Alexis, le fils cadet du Czar, venait de mourir et le patriarche Nicon avait été destitué. Alors Stenko Rasine fesant jouer le rôle de ces deux personnages à deux imposteurs, qui devaient accompagner et bénir l'insurrection, annonça que son entreprise n'avait d'autre but que de délivrer la personne du Czar des mains des boyards et des hérétiques. Ainsi donc le même patriarche Nicon qui avait introduit des réformes si odieuses, devait bénir l'expédition des *Staroverzi*, et se poser en martyr de leurs opinions. On voit que l'histoire de tous les temps jette une lumière très curieuse sur les moyens employés par la démagogie, et sur la sagesse et l'intelligence des mas-

ses agitées! Sans l'armée régulière, dont la force était déjà passablement consolidée à cette époque, la Russie aurait perdu pour longtemps tout espoir de progrès. Grâce aux troupes régulières, l'insurrection fut réprimée par la force des armes; 11,000 hommes furent mis à mort dans l'espace de 3 mois. Stenko Rasine fut écartelé à Moscou en 1671. Encore de nos jours, l'église russe, à la solennité annuelle de l'exécration des hérétiques, lance l'anathême contre Stenko Rasine, ainsi que contre les faux Démétrius, Mazeppa et Pougatscheff.

L'organisation indisciplinée des Cosaques devint encore la cause de beaucoup de conflits entre l'état commençant à se civiliser et ces élémens désordonnés. Pierre Ier dut réprimer les émeutes de Boulavine sur les bords du Don. Cependant les guerriers du Don se conduisirent, en général, comme le font d'utiles et fidèles vassaux des Czars, jusqu'à l'explosion des troubles des Cosaques du Jaïk, que de Moscou, il avait été difficile de surveiller et de contenir. Catherine était parvenue à y établir des autorités impériales, dont les actes pouvaient d'autant plus facilement provoquer des troubles, que les usages de ces Cosaques favorisaient les rassemblemens du peuple. Il y avait sur la place publique de Jaïk une cloche, dont le son appelait les Cosaques aux réunions publiques, car chez les Cosaques toutes les décisions sont prises en assemblée générale. Aux termes de la loi, les Attamans seuls étaient autorisés à donner le signal de ces réunions; mais la cloche était attachée de manière a pouvoir être sonnée par le premier venu. On prétend que le gouverneur russe de cette époque a vexé et opprimé les Cosaques sans motifs; mais il est positif que ces derniers de tout temps rebelles à la discipline, avaient commis des actes de résistance, se croyant lésés dans leurs priviléges par la construction d'Orenbourg en 1735, par l'établissement des lignes d'Ilek et de Jaïk, qui devaient protéger le commerce de la mer Caspienne contre les Baskirs et

les Eleuthes, ainsi que par la translation des Cosaques Petits-Russes et de ceux du Volga à Saratoff et à Samara en 1709. L'habile Pougatscheff, qui était un Cosaque du Don, sut exploiter leur mécontentement et leur engouement pour les opinions des *Staroverzi*. Pierre III, dont la chute avait été occasionnée tout particulièrement par sa prédilection pour les modes prussiennes, pour sa garde holsteinoise et à cause toutes ses innovations, qui blessaient l'amour propre de l'armée russe, passa après sa mort, aux yeux des *Staroverzi,* comme le martyr de la vieille Russie. Pougatscheff sut renouveler avec un immense succès la vieille fourberie de Démétrius, de sorte que neuf personnes seulement de son entourage doivent avoir su qu'il n'était pas Pierre III, mais un imposteur. Alors éclata une insurrection, telle que la Russie n'en avait pas vu de pareille depuis les temps de Démétrius et de Stenko Rasine. Elle échoua encore devant l'armée régulière et les Cosaques restés fidèles. Depuis cette époque, on a soumis les riches Cosaques du Jaïk à une discipline plus sévère. On a même changé les noms: le fleuve Jaïk porte aujourd'hui celui d'Oural, la ville celui d'Ouralsk, et les Cosaques s'appellent les Cosaques de l'Oural.

Les Cosaques du Don ont formé des ramifications si nombreuses, qu'il est impossible de les mentionner toutes. Souvent dans l'histoire il est question de groupes de Cosaques qui n'ont été que les parties d'associations plus vastes; souvent il n'est pas possible de décider si ces groupes ont formé un organisme à part. Aujourd'hui celui des corps Cosaques, qui mérite le plus d'attention, est sans contredit l'armée Cosaque de la ligne du Caucase.

Le noyau de ce corps d'élite à été formé par les Cosaques montagnards ou *Grebenski,* que l'on trouve cités déjà antérieurement à l'expédition de Mouraschkine, mais qui ne se donnèrent probablement qu'à cette époque (1577) une organisation indépendante. Les Cosaques du

Térek se joignirent lors de la fondation de Terki sur le Térek aux Cosaques montagnards. Les Cosaques Grebenski, comme ceux du Térek vécurent dans une certaine indépendance jusqu'au temps de Pierre-le-Grand; mais depuis le commencement du dernier siècle, ils ont commencé à former les lignes du Térek, qui dans leur extension actuelle ont reçu le nom de *ligne du Caucase*. Le nom de Cosaques Grebenski leur fut conservé, quoiqu'ils eussent quitté les crêtes des montagnes.

On sait que Pierre-le-Grand étendit l'empire russe au-delà de Derbend, sur la côte occidentale de la mer Caspienne, entre les montagnes et la mer, et qu'en 1734 l'impératrice Anne rendit ces conquêtes à Nadir, Chah de Perse. On a donné, comme cause principale de cette cession, l'énorme mortalité qui décimait les troupes russes cantonnées dans ces contrées. Cependant la frontière, formée par le Kouban et le Térek, était encore fort dangereuse pour la santé des troupes et on chercha à n'y établir que des Cosaques. Les chrétiens du Caucase, habitant les bords du Térek, furent également transformés en Cosaques et s'appellent encore aujourd'hui Cosaques montagnards. Quand plus tard, comme nous l'avons dit, les Cosaques de la mer-Noire furent établis sur le Kouban, on entreprit de former la ligne entre la mer Noire et la mer Caspienne. Elle forme encore aujourd'hui la base essentielle de la ligne du Caucase, qui va du Kouban au-delà de Mosdok, pour passer ensuite le long du Térek, et de laquelle partent de nouvelles lignes, qui s'étendent transversalement dans la montagne; la première ligne forme donc une espèce de parallèle pour le siége de cette forteresse de montagnes, tandis que les lignes transversales en représentent les approches. Les Cosaques qui habitent le long de cette ligne, et auxquels se joignent encore pour le service beaucoup d'autres, appelés du Don et de l'Oural, se composent donc des Cosaques Grebenski, Gorski et du Térek, considérablement renforcés par des colonies nouvelles.

L'empereur Nicolas en a formé, sous le nom de *ligne du Caucase*, une armée particulière, qui se trouve sous les ordres du commandant en chef de l'armée du Caucase. Elle doit être aujourd'hui composée d'environ 20,000 hommes disponibles.

Il n'est pas nécessaire de mentionner que ces lignes ont été établies contre les tribus des brigands belliqueux du Caucase. Contre la liberté! dit-on, en Europe. Eh bien! oui, si l'on veut, surtout contre la liberté de piller les plaines du Kouban et du Térek.

De même que l'armée régulière russe s'est perfectionnée, grâce aux guerres avec les Suédois, ces Cosaques de ligne se sont formés par les luttes avec les peuplades qu'on appelle vulgairement Tscherkesses. Ils ont adopté, probablement par l'entremise des Cosaques Grebenski et du Térek, l'habillement, les armes et la manière de combattre des Tscherkesses. Braves, adroits et rusés comme les Tscherkesses, ils sont les seuls soldats russes, qui soient en état de leur tenir tête dans un combat singulier; ils forment le corps de troupes le plus chevaleresque de l'armée russe, et se montreraient dans des escarmouches de cavalerie redoutables, sinon supérieurs, à toute espèce de troupe européenne.

On trouve parmi ces Cosaques non seulement les plus braves, mais encore les plus beaux militaires de l'armée russe. Ce n'est pas par hasard qu'on rencontre dans leurs rangs tant de tailles fines et élancées, tant de têtes ovales, tant de profils nobles et hardis, tant d'yeux grands et foncés, tant de lèvres finement taillées. Depuis que les Cosaques Grebenski ont pénétré dans l'intérieur des montagnes, il est probable que beaucoup de femmes des Tscherkesses, des Tschetschenzes, des Outses et des Nogaïs ont été conduites bon gré mal gré, dans les *Stanitzi*. Encore aujourd'hui la guerre se fait dans ces contrées selon les vieilles habitudes des Cosaques. Un *Aoul* est surpris, pillé et incendié; on massacre les hommes et on enlève les femmes et les enfants. Les

peuples des montagnes en usent de même contre les *Stanitzi.* Souvent un jeune Cosaque lève son sabre sur la tête de celui, qui peut-être a entouré son berceau des soins de la tendresse paternelle! Souvent une femme Cosaque doit se consoler entre les bras de celui qui a versé le sang de son père et de ses frères, des espérances déçues de sa jeunesse et de ces rêves ambitieux, avec lesquels grandissent les filles Tscherkesses, rêves dont le but ne se trouve pas dans l'humble cabane des Cosaques du Térek, mais au delà de la mer-Noire, dans les palais des grands seigneurs musulmans, ou même dans le sérail du Padichah.

Ce qui donne sous le point de vue militaire un intérêt tout particulier à ces Cosaques, c'est qu'ils présentent la solution d'une question si souvent posée et résolue dans des sens si divers, à savoir, si l'on doit ou non, armer la cavalerie de lances, tandis que tout récemment encore, même la grosse cavalerie russe, a été en partie pourvue de lances; les Cosaques de ligne ont renoncé à cette arme et combattent, à la manière des Tscherkesses, avec le sabre au poing. Les Cosaques de la mer-Noire, au contraire, comme ceux de l'Oural et du Don, ont conservé leurs piques; mais ils sont beaucoup moins redoutés des Tscherkesses que les Cosaques de ligne.

Sans vouloir porter ici un jugement sur la valeur respective des deux armes, nous devons mentionner qu'en Russie, on attache beaucoup de prix à la lance pour les combats de cavalerie en ligne. Marmont a fait valoir l'importance de cette arme, par rapport au combat avec l'infanterie, quoique la lance ait été adoptée primitivement pour les combats en ligne de la cavalerie russe contre les Spahis turcs. La lance des cuirassiers russes a donc la même signification, qu'avait autrefois la lance des chevaliers dans les attaques dites en haie. Cet emploi de la lance est bien différent de l'usage national des polonais, qui se servent très adroitement de cette

arme dans les combats singuliers, pour porter toutes sortes de coups.

Le procédé des Cosaques de ligne n'est-il pas de nature à prouver que la lance n'offre des avantages dans le combat singulier que contre des cavaliers de peu d'habileté et de hardiesse, mais qu'elle n'est qu'un obstacle vis-à-vis de cavaliers adroits et hardis tels que les Tscherkesses?

Ou ce système prouve-t-il tout simplement, qu'on aime à chercher la cause de la supériorité d'un adversaire dans sa manière de combattre? Les Cosaques de ligne ont-ils abandonné la lance pour les mêmes raisons qui firent que la *Landwehr* prussienne emprunta cette arme aux Russes en 1813? Ont-ils adopté les usages Tscherkesses comme on imitait autrefois dans toutes les armées de l'Europe la tactique prussienne des lignes, et plus tard la tactique française des colonnes et des tirailleurs?

Quoi qu'il en soit, les Cosaques de ligne ont adopté non seulement la tactique, mais aussi l'esprit d'héroïsme militaire de ces peuples extraordinaires.

Les *Cosaques Sibériens* sont, comme nous l'avons dit, les descendants de Jermak et de ses compagnons, (parmi lesquels il doit y avoir eu beaucoup d'Allemands) ainsi que de nombreux émigrés qui ont grossi leurs rangs. Un grand nombre de ces Cosaques habitent dans les villes, exercent des professions civiles et offrent encore quelque ressemblance avec les anciens Strélitz, dont ils tirent en partie leur origine. Ces Cosaques citadins passent pour être très riches et servent dans l'infanterie comme une espèce de troupe policière. Il faut distinguer des Cosaques *citadins* les Cosaques *de la frontière,* qui, en surveillant la frontière de la Chine, ont à contenir les tribus nomades de la Sibérie orientale.

Les Cosaques Sibériens forment dans cette contrée une caste de guerriers très considérée; ils constituent la noblesse de la Sibérie de la même façon que les

descendants des conquérants allemands ont formé la noblesse des provinces de la mer Baltique et les conquérants Normans, celle de l'Angleterre. Par suite de cette condition particulière, les intérêts de ces Cosaques sont intimement liés à ceux de la Russie; aussi paraîssent-ils des Russes plus ardents encore que les Russes eux-mêmes.

Enfin il faut encore citer les Cosaques de la Garde, qui furent créés sous Catherine II et qui, sous le règne de l'empereur Paul, formaient deux régimens. Nous verrons plus tard de quelle manière ils se recrutent dans les autres corps de Cosaques.

Il est généralement connu que les Cosaques-Paysans de 1812, n'étaient pas des Cosaques proprement dits, mais tout simplement des milices bourgeoises à cheval.

La plus grande partie des causes de troubles que renfermaient les constitutions des Cosaques sont aujourd'hui supprimées. Cependant on trouve encore dans les corps des Cosaques un degré de *Selfgovernment* démocratique, au sujet duquel on a lieu de s'étonner, que les démocrates de l'Occident ne sachent pas s'imaginer de plus terrible épouvantail que „l'Europe devenue cosaque.“ On a pu voir dans plusieurs endroits de cet ouvrage, que leur organisation communale est, ainsi que celle des Russes, l'expression la plus complète des théories socialistes et communistes qui jamais ait été réalisée.

L'arme principale qu'on a enlevée à l'indépendance et à la résistance des Cosaques, consistait dans le droit d'élire leurs officiers et leurs employés, et dans l'habitude qu'ils avaient de n'accorder qu'un pouvoir temporaire à ces derniers. Un des plus importans priviléges de tous les Cosaques, et surtout des races anciennes, est de ne choisir que dans leur sein leurs officiers et leurs employés. Aujourd'hui même encore les *hetmans* chez les Cosa-

ques du Don et de la mer-Noire sont choisis dans leurs propres tribus; chez les autres Cosaques, on choisit les *hetmans* parmi les non-Cosaques et surtout parmi les officiers de la cavalerie régulière. La même chose a lieu chez les Cosaques de la ligne du Caucase et du Danube pour les commandans de brigades et de régimens; chez ceux d'Orenbourg et de la Sibérie pour les commandans de brigades. On voit par là que le privilége de ne choisir leurs officiers que dans leurs propres tribus, a été conservé de la manière la plus large par les races anciennes. Le privilége d'élire leurs officiers, surtout pour un temps déterminé, est entièrement aboli. L'Empereur nomme à tous les grades, même aux grades subalternes, qui ne sont donnés qu'à des Cosaques, et ils sont nommés à vie. En conférant les grades supérieurs à des non-Cosaques, on obéit à des considérations militaires et politiques. On a fait la remarque que les Cosaques possèdent rarement de l'aptitude à remplir de hauts emplois, et qu'ils se battent mieux sous des étrangers que sous leurs chefs indigènes. Les *hetmans* suprêmes des corps de Cosaques portent le nom de *Koschévoï* ou *Woïskovoi-attaman* — c.-à-d. hetman de l'armée.

Si, de cette manière, on a aboli le système ultra-démocratique dans la répartition des emplois, il s'est formé d'un autre côté, par suite de brevets impériaux une noblesse héréditaire parmi les Cosaques, tandis qu'antérieurement les Cosaques vivaient sur le pied d'une parfaite égalité. Il est vrai que depuis longtemps il existait parmi eux des familles nobles, jouissant d'une grande influence, comme les Platoff, les Grékoff, les Krasnoff, Kouznétzoff, Orloff-Dénisoff, Jélowaiski etc.; mais la noblesse d'origine récente aspire à jouir des mêmes droits que la noblesse russe. L'ancienne communauté de toute la possession territoriale, telle qu'elle existe encore chez les Cosaques de l'Oural, ayant été abolie chez une partie des Cosaques, la noblesse cosa-

que des contrées du Don commença à établir des serfs sur ses terres. Les querelles que suscitèrent les prétentions à posséder ce qui restait du pays commun, ont eu pour conséquence d'amener la division des pays du Don en 5 districts, dont l'un fut exclusivement affecté à la noblesse, de sorte qu'il ne se trouve de serfs que dans ce dernier. Nous croyons que c'est à cause de l'établissement de ces serfs, que le pays du Don est classé parmi les districts de circonscription; parce qu'ils paient la capitation, qu'ils sont soumis à la conscription et surtout parce qu'ils ne sont pas Cosaques.

Les Cosaques sont exemptés de la capitation, comme de la conscription qui y est attachée. Avec cela, ils ont le droit de fabriquer de l'eau-de-vie, de brasser de la bière, de chasser et de pêcher; on leur accorde aussi la faculté de blanchir du sel pour leurs propres besoins. En général les monopoles du gouvernement ne sont pas valables chez eux tant qu'il s'agit de leurs propres besoins.

En échange de tous ces avantages, ils sont tenus de faire le service militaire avec armes et chevaux. Quant à la solde et à l'entretien de l'homme et de son cheval, ils n'y ont droit, comme les autres troupes, que lorsqu'ils sont appelés sous les drapeaux; mais le gouvernement leur fournit le matériel d'artillerie.

Chaque corps de Cosaques est divisé en régimens, en bataillons et en batteries. Les régimens et les bataillons sont divisés en *sotni* (littéralement centuries) c.-à-d. en petits escadrons de 120 à 150 chevaux ou en compagnies d'infanterie et d'artillerie. Le nombre de *sotni* d'un régiment est variable, mais ordinairement il est composé de 6. Ces régimens ne reçoivent de numéros ou une dénomination que lorsqu'ils sont appelés sous les armes.

La levée de ces troupes s'opère d'après les circonstances et comporte plus ou moins de régimens, qui sont destinés tantôt au service des cordons militaires

contre les peuplades remuantes des frontières, tantôt au service de la police intérieure, à celui de la douane, ou à accompagner l'armée pendant les campagnes.

La division en régimens et en *sotni* correspond à la division civile du pays, absolument comme celle de la *Landwehr* prussienne etc. Les régimens de la même armée font alternativement le service; ordinairement dans des périodes de trois années. Dans les corps composés de peu de régimens, ce sont probablement les *sotni* qui alternent.

Chaque Cosaque, sans exception, est obligé de faire le service militaire. Chaque corps d'armée est tenu de fournir autant d'armes et de chevaux que ses régimens en ont besoin. Les Cosaques riches s'équipent à leurs propres frais, le corps fournit l'équipement à ceux qui sont pauvres, car chaque corps d'armée a ses propres finances, son arsenal etc.

Les Cosaques sont divisés en trois catégories, d'après leur âge. La classe des plus jeunes de 18 à 25 ans est exercée à monter à cheval, à manier les armes et à conduire les bateaux; la classe moyenne de 25 à 40 ans est destinée à remplir les cadres des régimens; la 3e classe, les plus âgés, à former la réserve*). On comprendra facilement que le désir d'aller combattre sur un champ de bataille est très rare chez les Cosaques, dont les *Stanitzi* n'ont plus rien à redouter pour eux de voisins turbulens, et dont les habitans se sont depuis longtemps enrichis dans leurs professions pacifiques; cet état de choses doit principalement exister près du Don, de

*) Au sujet des Cosaques de ligne, Koch donne d'autres notices. Peut-être existe-t-il des différences dans les divers corps d'armée. Selon Koch, les Cosaques sont divisés d'après leur âge en 4 classes: la 1re la jeunesse, comprend les garçons jusqu'à l'âge de 16 ans; la seconde jeunesse ceux de 16 à 20 ans; la 3e, les hommes de 20 à 60 ans, et la 4e enfin les vieillards au-dessus de 60 ans.

La catégorie des hommes fournit les soldats; ils sont divisés en *Néstroiévie* (troupe passive) et en *Stroiévie* (troupe active).

l'Oural, en Sibérie et même chez les Tschernomores. L'Allemagne, la France et l'Italie vivent encore dans le souvenir et les récits de ces guerriers, comme des Eldorados, et une guerre européenne aurait beaucoup d'attraits pour eux. Le service dangereux et peu lucratif au Caucase, et le service de la police avec sa discipline très relâchée pour des troupes de police, mais assez rigoureuse pour des Cosaques, en un mot un service où il n'y a rien à gagner, mais qui ruine les hommes et les chevaux et fait négliger l'industrie locale, est peu populaire parmi les Cosaques. Il en résulte un mode de remplacement qu'il est impossible de s'imaginer plus simple, mais qui prouve en même temps, combien le remplacement est naturel chez un peuple d'une civilisation ascendante, et combien peu naturelle et forcée doit leur paraître l'idée d'un service obligé pour toute guerre, qui n'a point pour but la défense des foyers.

Quand une *Stanitza* de Cosaques reçoit l'ordre de fournir un certain nombre de soldats, tous les hommes en état de servir, se rassemblent sur le marché*) Si un tiers seulement est appelé au service, ceux qui n'ont pas envie de partir et ceux qui s'offrent à servir comme remplaçants, se réunissent par groupes de trois personnes. La libération du service s'opère alors d'après l'offre la plus élevée. L'un dit: „j'offre tant et tant à celui qui partira à ma place"; l'autre offre davantage etc.; celui qui a fait l'offre la plus modique part et reçoit ce que les deux autres ont offert.

Ce procédé doit avoir entraîné avec lui quelques inconvéniens pour le service, car le ministre de la guerre Tschernischeff a dû faire établir des listes exactes qui limitent considérablement ou abolissent cette institution.

Nous avons déjà dit que les Cosaques comme troupes, commencent à s'organiser de plus en plus. Bien

*) Voir les détails dans le chapitre sur la constitution des communes russes.

des personnes ont voulu voir dans ce fait un signe de la décadence des vertus guerrières des Cosaques; cette décadence est sensible dans les environs du Don et même chez les Tschernomores. M. de Manstein, en 1730, se plaignait déjà de la bravoure décroissante des Zaporogues et des Cosaques de la Petite-Russie; et il est hors de doute, que la manière régulière de combattre, qu'on a progressivement introduite chez les Cosaques, doit plutôt être considérée comme l'effet que comme la cause de cette décadence.

Il est vrai que celui qui voudrait commander des Cosaques comme un régiment de troupes régulières, qui ne laisserait pas toute liberté aux instincts guerriers qui caractérisent au plus haut dégré, même les plus efféminés d'entre eux, qui prétendrait les diriger dans tous les détails du service militaire et ne les faire servir que comme des instrumens passifs dans les mains d'un chef, celui-là, disons-nous, paralyserait leur zèle sans réussir à faire avec eux ce qu'il eût pu faire avec des troupes régulières.

Mais d'un autre côté, leur instinct belliqueux ne peut plus se développer aujourd'hui comme au temps où les Cosaques vivaient dans des habitations fixes et sures. Tout danger a disparu près du Don, du Donetz et du Volga depuis que n'existent plus les Khans de Crimée, qui se seraient crus déshonorés si, une fois dans leur vie, ils n'avaient pas combattu sur les rives de l'Oka (fleuve situé près de Moscou) depuis que les Kalmouks et les Baskirs sont comprimés, que les Nogais ont été repoussés au delà du Kouban et du Térek. Les anciens postes de Cosaques placés sur de hauts échafaudages en bois, et à côté desquels se trouvait un fanal servant à répandre rapidement des signaux d'alarme, sont maintenant établis près des lignes du Kouban et du Térek, et plus à l'Orient vers les Kirghiz de la petite-horde et les Tatares de Khiva. On a aussi avancé jusque là les petits forts (*Kréposti*).

Le jeune Cosaque du Don apprend donc maintenant l'art de la guerre dans une école pacifique. En traversant les Steppes, il ne voit plus dans le lointain des ennemis qui le guettent, et quand il doit entrer en campagne, il en est informé d'ordinaire quelques mois auparavant.

Les incendies des *Stanitzi* voisins ne font plus monter à cheval tous ceux qui portent la pique, le *kantschou**), le sabre, le pistolet ou l'arc: les Cosaques arrachés au sommeil, ne courent plus vers les gués du Donetz et du Don, pour enlever aux Tartares le butin ou les prisonniers que ceux-ci emportaient dans leurs retraites. Le temps n'est plus où les habitans des rives du Don et du Donetz, suivant leur bon plaisir, allaient piller Trébisonde et occuper Azoff, l'Anvers du Pont-Euxin.

En un mot, les Cosaques proprement dits sont les défenseurs domiciliés des frontières turbulentes; ils possèdent le pays à titre de fief et sont obligés de faire continuellement la guerre. Quand ils habitent les contrées qui, par suite de l'agrandissement de l'empire russe ne sont plus pays-frontières, et où ils ne se voient plus menacés par des peuplades guerrières, on peut en faire des douaniers, des gendarmes, et même de bons et paisibles bourgeois; mais en fin de compte il ne leur reste de Cosaque que le nom. On affirme que chez eux les traditions d'héroïsme se sont plus vite effacées que celles de pillage, quoique entr'eux, les Cosaques soient sans doute d'honnêtes gens. Il n'y a point de voleurs parmi eux; mais ils ne reconnaissent pas toujours que la guerre ne se fait plus aujourd'hui comme autrefois dans l'intérêt personnel des guerriers; et leurs traditions ne leur font pas trouver injuste de piller les peuples qui se trouvent habiter le théâtre de la guerre.

---

*) *Kantschou* est-il un mot allemand ou polonais? Je n'ai entendu ce mot nulle part en Russie. Le Cosaque nomme *Nagaika* ce que les Allemands appellent *Kantschou*.

Dans de telles conjonctures, les Cosaques du Don et en quelque sorte aussi ceux de l'Oural, devaient peu à peu perdre les qualités qui les rendaient si précieux pour la guerre de parti; et en effet on prétend avoir remarqué, que les Cosaques du Don étaient du temps de Napoléon les meilleurs soldats de l'armée, que dans les guerres contre les Turcs et les Persans en 1827, ils étaient encore d'excellentes troupes, mais que déjà en 1830, ils ont montré moins de bravoure en Pologne, et qu'enfin dans le Caucase, ils se montrent évidemment moins vaillants qu'ils l'étaient autrefois. (Si tout récemment en Hongrie, on les a vus faire preuve de plus de courage, on doit attribuer cet heureux résultat à l'organisation régulière à laquelle depuis 20 ans, on a commencé à les soumettre.

On a dû chercher à leur donner les qualités des troupes régulières, qualités auxquelles ils devinrent plus accessibles depuis les premiers progrès qu'a faits chez eux la civilisation, et grâce auxquelles les armées régulières sont incomparables sur le champ de bataille, c.-à-d. qu'on a dû les former, les instruire et les discipliner plus régulièrement.

Les régimens des Cosaques du Don ont été souvent employés en 1812—14 avec un succès marqué dans plusieurs grandes batailles, et de troupes de partisans, qu'ils étaient, ils sont devenus des troupes de bataille. L'artillerie qu'on leur a donnée comme aux autres corps de Cosaques, sert à corroborer l'assertion que nous venons d'émettre. Cette artillerie, pour la plus grande partie, est composée d'artillerie légère à cheval; ce n'est que dans l'armée du Caucase qu'il y a des batteries d'artillerie à pied.

Depuis longtemps déjà les Cosaques se servent de canons, tant dans leurs *kréposti*, que dans leurs expéditions contre les villes du Pont-Euxin et en Sibérie; mais il paraît qu'ils n'en ont pas bien connu l'emploi et que leur matériel est resté dans un mauvais état.

On conçoit facilement que tant que les Cosaques ont organisé eux-mêmes leur artillerie, le personnel et le matériel de cette arme ont dû naturellement laisser beaucoup à désirer. Autant que nous sachions, ils n'ont pas emmené avec eux leur vieille artillerie dans les guerres européennes.

Comme tous les Russes, les Cosaques aiment beaucoup les canons et montrent beaucoup d'adresse à s'en servir, comme on voit les corps de formation irrégulière montrer d'ordinaire un respect profond et sans bornes pour les effets des bouches à feu.

L'empereur Nicolas sait fort bien que rien ne chasse mieux la peur des troupes, en face de l'artillerie ennemie, que si la leur y répond; mais il sait aussi que l'artillerie est une arme trop coûteuse sur le champ de bataille, et qu'en lui supposant même une excellente organisation, elle entrave trop les opérations de l'armée pour qu'on amène sur le champ de bataille d'autre artillerie que celle qui remplit toutes les conditions de supériorité.

Tous ces motifs, et d'autres encore peut-être, ont servi de base à la création d'une artillerie régulière des Cosaques. En temps de paix, il n'y a que 2 batteries de Cosaques servant aux exercices qui soient attelées. Le Cosaque apprend facilement et volontiers le maniement de cette arme; la technique supérieure est pratiquée dans l'armée régulière et à l'école des officiers de Cosaques.

L'organisation régulière, dont il vient d'être fait mention, n'a pas eu lieu seulement chez les Cosaques du Don et de l'Oural, elle a été étendue encore à beaucoup d'autres Cosaques qui habitent des frontières menacées; il serait fort intéressant de connaître l'effet qu'elle y produit; si elle amortit seulement l'ardeur belliqueuse des Cosaques, si elle accroît leur fidélité ou si ces deux effets sont en même temps produits. Malheureusement nous n'avons pu obtenir aucuns renseignemens précis à ce sujet. Nous possédons seulement sur les Cosaques

de l'Oural quelques notices que nous avons reproduites ailleurs. L'introduction de l'artillerie chez les Cosaques est aussi là très utile, car non-seulement il y a des contrées aux environs du Kouban et du Térek qui en favorisent l'usage, mais aussi les canons inspirent beaucoup de respect aux guerriers des races montagnardes, d'ailleurs si peu accessibles à la peur, parce qu'eux-mêmes ne savent pas s'en servir. Il faut un certain degré de culture pour que le soldat tienne bon, contre des armes à feu, aux effets desquelles il n'a rien à opposer. Il n'y a que le soldat expérimenté qui puisse comprendre, qu'il est utile et glorieux en même temps, de rester passif et calme au milieu du feu et que l'on combat déjà, avant même que son arme puisse atteindre l'ennemi. Cette attitude semble malhabile au guerrier naturel qui a contracté l'habitude de faire la guerre d'après les formes élémentaires.

En Europe, on compte les cicatrices des vieux soldats; dans la Kabardah, à Khiva, à Kaboul et chez les Peaux-Rouges de l'Amérique, on demande au guerrier le nombre des ennemis qu'il a tués. Les Tscherkesses, qui doivent tant aimer les combats à l'arme blanche, regardent les cicatrices comme des témoignages de maladresse, ils en ont honte et cherchent à les cacher, comme font les étudiants allemands.

Le dernier système produit de meilleurs gladiateurs, le premier de meilleurs soldats.

Le Cosaque tient le milieu entre les deux; ressemblant tantôt aux uns, tantôt aux autres.

Mais si les Cosaques du Don et de l'Oural ne deviennent pas peu-à-peu de bons militaires, le gouvernement se verra tôt ou tard dans la nécessité de les déplacer ou de les supprimer; car en considérant que l'accroissement progressif de leurs richesses repose principalement sur deux causes: d'abord parce qu'ils paient très peu d'impôts directs et indirects, ensuite parce que l'état protége leurs possessions directement par l'armée

du Caucase et indirectement par le développement général de ses forces militaires, on comprendra facilement que ces avantages ne peuvent être tolérés qu'autant qu'ils se trouvent compensés par des services de guerre.

Le droit formel ne résiste jamais à l'abolition de ces bases naturelles, comme une tour solide ne peut subsister, si le rocher sur lequel elle est bâtie vient à s'écrouler. C'est le sort des choses humaines. Rien ne peut résister à ce courant de l'histoire européenne. Le parti des conservateurs prévoyans devra donc se borner à empêcher que les bases de l'ordre existant ne soient ébranlées sans raison par l'esprit frivole et coupable de notre époque. Il ne tiendra aucun compte des bavardages politiques, ou il en fera bonne justice; mais au milieu du torrent irrésistible des événemens, contre lequel toute digue, élevée par la main de l'homme, est un hochet fragile, il rendra hommage à la Providence, et plein de résignation, il fera le sacrifice des choses qu'il a jadis tant aimées. Mais on ne saurait nier que de nos jours les passions sauvages ont souvent dit: „Cédez, le torrent s'approche!“ et contester encore moins, que des esprits crédules ont trop légèrement eu foi dans ces paroles.

Depuis longtemps déjà, sinon de tout temps, les prérogatives des Empereurs et des Czars ont été au-dessus du droit formel des Cosaques. Ce droit formel ne subsiste qu'autant que l'Empereur le veut bien. C'est une tour qui est à la merci de son propriétaire; si celui-ci croit que la base naturelle de cette tour menace ruine, il allégera le poids de l'édifice, il en retirera des matériaux, ou il lui donnera un soutien artificiel, suivant qu'il le trouvera bon. Beaucoup d'Européens de l'Ouest croiront que cette situation ne garantit pas la sûreté du droit. Nous ne contesterons pas qu'elle puisse devenir douteuse. Dans une autocratie, beaucoup de choses dépendent des capacités du monarque, comme de la sagesse des Chambres dans un état représentatif, et pour

la sûreté du droit, il faut qu'il soit respecté par l'un et par les autres. Qu'on nous permette de croire, par des raisons empruntées à la théorie et à l'expérience, que, dans ce cas, la vraisemblance se trouve plutôt du côté de la capacité et de la justice du monarque, que de celui des Chambres, et que ces dernières sont plutôt disposées à satisfaire au caprice de la mode, en s'étayant de la maxime: *Fiat injustitia, vivat mundus!* Le droit du Czar dont nous venons de parler, paraît tout naturel aux Russes, le contraire leur semblerait une monstruosité; car l'ordre du Czar est à leurs yeux l'expression de la volonté divine, qui dit tout simplement et sans condition: „tu obéiras à ton père!“ En Occident, nous ne savons plus ce que c'est que l'obéissance.

Quant à l'état des Cosaques, cette obéissance facilite leur soumission là où elle deviendrait inévitable. Partout où ils semblent tendre à dégénérer, les Cosaques se voient menacés non d'une révolution, mais d'une réforme venue d'en haut. Ils doivent servir au pays de rempart, pour le protéger, mais ils ne doivent pas représenter une ruine qui entrave la charrue, l'industrie, la prospérité générale et qui pourrait devenir un repaire de brigands.

Les Cosaques appartiennent aux frontières, et voilà pourquoi leurs habitations ont été souvent déplacées et le sont toujours encore.

La Russie a des frontières immenses qui pourront longtemps encore servir à l'éducation du Cosaque. Ces frontières commencent au Pont-Euxin et s'étendent comme un arc immense jusqu'au Kamtschatka. Les habitants des montagnes du Caucase ne seront peut-être pas encore complètement soumis dans 50 ans; la nature sauvage de leurs contrées les protégera longtemps encore et entretiendra la férocité naturelle de leurs caractères, si l'Europe ne parvient pas à les vaincre plus tôt par sa civilisation énervante que par ses armes. Tant que l'état de choses actuel existera, il y aura des Cosaques

entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Si même, par impossible, la Russie se lançait dans cette lutte, cet état de choses continuerait d'exister, car si les Caucasiens restaient ce qu'ils sont aujourd'hui, ils avanceraient au-delà du Kouban et du Térek, et alors on verrait de nouveau comme autrefois le désert et les Cosaques sur le Don, le Donetz et le Volga supérieur.

Aux ennemis de la Russie habitant le Caucase, il faut ajouter la longue série des tribus nomades et semi-nomades, qui tantôt doivent être surveillées en deçà des frontières russes, et tantôt menacent ces dernières dans une attitude hostile, ne respectant la paix que lorsque la guerre paraît devoir leur être désavantageuse. Ces peuplades sont encore trop grossières pour pouvoir apprécier la puissance de la Russie, qu'ils ne voient pas immédiatement devant eux. Les Cosaques contribuent essentiellement à refréner leur passion pour la guerre ou plutôt leur soif de butin.

La petite horde des Kirghiz forme le commencement d'une chaîne de tribus alliées ensemble, dont l'autre extrémité est formée par les habitans pacifiques du Kamtschatka. Les Cosaques empêchent les Kirghiz de lever un tribut sur les marchands russes et les colons; ils forcent les Kamtschadales à payer leur tribut au gouvernement russe. Ces deux conditions se reproduisent en diverses nuances sur toute la frontière du Sud-Est, et aussi à l'intérieur dans la partie orientale de l'empire russe.

Maintenant nous allons donner une énumération des troupes qui doivent fournir, selon leur constitution et leur règlement, les corps de Cosaques si une levée vient à être ordonnée. La plupart sont en état de présenter dans un cas urgent beaucoup plus de guerriers exercés, même $\frac{1}{4}$ de plus sur le total ordinaire, surtout si l'état leur vient en aide pour leur équipement.

Nous sommes redevables des notices qui vont

suivre, à un homme parfaitement versé dans la connaissance de l'armée russe.*)

1⁰ Les Cosaques du Don peuvent mettre sur pied de guerre 58 régimens de cavalerie, dont deux appartiennent à la Garde et 14 batteries d'artillerie à cheval. Chaque régiment est composé de 6 sotni. Total = 348 sotni et 112 canons.

2⁰ Les Cosaques d'Azoff. Ce sont les meilleurs marins du Sud de la Russie. Ils possèdent 30 chaloupes canonnières, qui actuellement sont exclusivement employées à bloquer les côtes du Caucase. Ils appartiennent donc proprement à la marine.

3⁰ Les Cosaques du Danube; peuvent mettre sur pied 2 régimens de cavalerie à 6 sotni = le régiment est fort de 870 hommes.

4⁰ Les Cosaques de la mer-Noire: 12 régimens à cheval, 1 division (2 sotni) de Cosaques de la Garde, 9 bataillons de tirailleurs, 3 batteries à cheval et 1 à pied. — Le nombre des sotni ne nous est pas connu; d'après le „*Wehrzeitung*" il serait de 6 par régiment; ainsi il présenterait un total de 9 bataillons, 74 sotni à cheval et 32 canons.

5⁰ Les Cosaques du Caucase (Cosaques de ligne); 18 régimens à cheval et 3 batteries à cheval. — D'après

---

*) La „*Deutsche Wehrzeitung*" a publié en 1850, No 242, un mémoire qui contient encore des notices plus détaillées, quant à l'effectif et à la division de l'armée. Ces notices ne sont pas toujours d'accord avec ce que nous avons recueilli personnellement. Ne connaissant pas les sources où ce journal a puisé les matières de son travail, nous indiquerons seulement cette différence, en ajoutant que les nôtres sont très authentiques.

le règlement de 1845, ils devaient être portés à 20 régimens à cheval, de 884 hommes et 3 batteries, et en outre ils devaient fournir l'escorte de l'Empereur à St. Pétersbourg; et 1 division pour un régiment combiné de l'armée active polonaise. — Nous ne donnons ici que les chiffres de ce qui existe réellement. — Total 108 sotni et 24 canons.

6° Les Cosaques de l'Oural: 12 régimens à cheval de 5 sotni; total 60 sotni.

7° Les Cosaques d'Orenbourg: 10 régimens à cheval de 6 sotni et 3 batteries à cheval; total 60 sotni et 24 canons.

8° Les Cosaques de ligne de la Sibérie — ne pas les confondre avec les Cosaques des villes — 9 régimens à cheval et 3 batteries à cheval; total 54 (?) sotni et 24 canons.

9° Les Cosaques des frontières de la Chine: 8 sotni.

10° Les Cosaques d'Astrakhan: 3 régimens à cheval et 1 batterie à cheval: 18 sotni et 8 canons.

11° Les Cosaques citadins de la Sibérie: 8 régimens à pied (bataillons?)

Récapitulation de l'effectif des Cosaques.

Noms des armées Cosaques.	Troupes.								
	Régimens à cheval.	Sotni à cheval.	Bataillons.	Batteries.	pièces à cheval.	pièces à pied.	pièces total.	Force approximative sans l'artillerie.	Observations.
1. Armée du Don	58	348	—	14	112	—	112	42,000 h. cav.	
2. – d'Azoff	—	—	—	—	—	—	—	—	L'armée d'Azoff appartient à la marine.
3. – du Danube	2	12	—	—	—	—	—	1,700 h. cav.	
4. – de la mer-Noire	12	74	9	4	24	8	32	9,000 h. inf. 9,000 h. cav.	
5. – du Caucase	18	108	—	3	24	—	24	16,000 h. cav.	
6. – de l'Oural	12	60	—	—	—	—	—	7,500 h. cav.	
7. – d'Orenbourg	10	60	—	3	24	—	24	7,500 h. cav.	
8. – de la Sibérie	9	54	—	3	24	—	24	6,500 h. cav.	
9. – de la frontière de Chine	—	8	—	—	—	—	—	1,000 h. cav.	
10. – d'Astrakhan	3	18	—	1	8	—	8	2,000 h. cav.	
11. – des villes de la Sibérie	—	—	24	—	—	—	—	24,000 h. inf.	?
Total	124	742	33	28	216	8	224	126,200 h.	93,200 h. cavalerie. 33,000 h. infanterie.

Il est facile de voir que le chiffre de l'infanterie est très incertain, par la raison que nous ne pouvons indiquer combien de bataillons contiennent les régimens sibériens.

La plus importante question pour l'Europe est celle de savoir combien de ces Cosaques, dans le cas d'une guerre européenne, la Russie pourrait mettre en campagne.

Quelque vague que puisse être la réponse à cette question, nous allons néanmoins essayer de la résoudre de la manière suivante.

1) Si la Russie veut continuer la guerre du Caucase, comme elle l'a fait jusqu'à présent.

Dans ce cas les Cosaques du Don, dont 9 à 10 régimens sont ordinairement employés dans le Caucase, n'offriraient de troupes disponibles que

	= 38,000	h.de cav. av.	100	pièc. à chev.	
ceux du Danube:	1,700	- -	—	-	-
- de l'Oural	5,000	- -	—	-	-
- d'Orenbourg	5,000	- -	10	-	-
Total	49,700	h.de cav. av.	110	p. d'art. à ch.	

Ainsi donc environ 50,000 hommes de cavalerie avec 110 canons.

2) Si la Russie se borne à une stricte guerre défensive au Caucase, en abandonnant peut-être ses établissemens les plus avancés, sans pourtant dégarnir ses propres frontières, on pourrait ajouter au chiffre sus mentionné 4000 h. du Don, 2000 h. de la mer-Noire, 4000 h. du Caucase, ensemble 10,000 h. de cavalerie. Alors le total serait de 60,000 h. de cavalerie.

Dans les deux cas, 20 à 30,000 hommes à cheval de nouvelle formation pourraient encore être tirés de la Sibérie et dirigés successivement sur le théâtre de la guerre.

II. Corps formés, d'après le système cosaque, de peuplades non-russes.

Nous n'avons pas beaucoup de choses à dire sur ces corps et sur les élémens dont ils sont composés, bien que sous le point de vue éthnographique, ils méritent un examen sérieux.

En général, on peut dire qu'ils offrent beaucoup de points de ressemblance avec les Cosaques, tant par leur organisation que par la manière de faire usage de leurs armes, à l'exception cependant qu'ils ont des chefs indigènes, et qu'ils sont sous le rapport moral et militaire sensiblement inférieurs aux Cosaques. Constatons toutefois que cette observation, sous le point de vue militaire, ne s'applique pas aux peuplades du Caucase.

Plusieurs des peuplades sus-mentionnées ont originairement servi sous le drapeau russe, comme autrefois des Gaulois servirent dans les armées de César. Elles ont servi chez les Russes, non parce qu'elles considéraient ce service comme un devoir, et encore moins par attachement pour eux, mais bien plutôt parce qu'elles les redoutaient. De longues habitudes et les traditions de soumission ont beaucoup modifié ces dispositions, et ont fini par faire de ces peuples des serviteurs assez fidèles au gouvernement russe, comme p. ex. les Baskirs, qui jadis étaient fréquemment en collisions sanglantes avec les Cosaques de l'Oural. Il y a encore aujourd'hui d'autres tribus qui servent chez les Russes, parce qu'on les y a contraintes, et qui se battraient volontiers contre eux, si elles n'avaient pas la conviction de leur infériorité. D'autres peuplades encore souffriraient assez patiemment la suprématie de la Russie, si cette puissance n'était pas, à leurs yeux, trop sévère à faire respecter le droit de propriété, et si elle ne les empêchait pas de pratiquer leurs anciennes habitudes vis-à-vis de leurs voisins russes et des marchands et voyageurs qui traversent leur territoire.

Il est donc évident que ce n'est pas seulement en vue du progrès à réaliser dans leur organisation militaire, mais surtout dans un but de surveillance, que ces peuples sont réunis par des liens organiques aux troupes cosaques chargées de la défense de l'autorité russe dans les parties du pays habitées par ces peuples.

En nous bornant à ces observations générales, nous nous contenterons d'ajouter un tableau succinct des troupes fournies par ces peuplades.

a) Les Tatares de la Crimée: Ces faibles restes des anciens souverains de la Russie du Sud sont originaires de cette horde, dont autrefois les *Khans* avaient, une fois au moins pendant leur règne, visité les bords de l'Oka, et toujours à la tête de 150,000 cavaliers environ. Actuellement ils fournissent à la Garde impériale un escadron de belles troupes irrégulières.

b) Les tribus guerrières habitant le Caucase et la Transcaucasie (la Circassie et la Géorgie). Elles fournissent au gouvernement russe des troupes auxiliaires pour les guerres intérieures de ces contrées. Ces troupes sont fort utiles, malgré qu'on ne puisse pas compter sur elles dans toutes les circonstances; mais pour des guerres en dehors de leur pays, on pourrait, en recourant au système des enrôlemens volontaires, tirer de ces tribus belliqueuses autant de troupes qu'on le voudrait. Leur obligation de service n'est pas définitivement réglée, mais, en général, elles fournissent à la grande armée russe: 1 escadron de la Garde, formant l'escorte personnelle de l'Empereur (et constituant avec l'escadron de la Garde des Cosaques de ligne „*les Gardes Tscherkesses*"); 1 régiment de 6 escadrons servant dans l'armée de Pologne et 1 régiment d'infanterie de milice géorgienne, destiné à renforcer le cordon militaire établi contre les Lesghis, au-delà de l'Alazan: Total, 2 bataillons et 7 escadrons.

c) Les Baskirs et Metschériaques. Ils habitent Perm et Orenbourg, en partie comme nomades,

et appartiennent à l'armée des Cosaques d'Orenbourg. En 1813, on a vu beaucoup de ces troupes en Allemagne.

d) Les Buriates et les Toungouses: 5 régimens à cheval. Ils font partie des Cosaques de la frontière chinoise.

La Russie pourrait faire marcher une grande partie de ces troupes irrégulières; mais elles sont en partie si peu civilisées encore, qu'on n'aime guère à les transporter dans l'Ouest, attendu que par leur peu de discipline et de subordination dans le combat, elles seraient plus gênantes qu'avantageuses pour une armée sur le champ de bataille. Cependant elles ont aussi quelque importance, par la raison qu'elles peuvent servir à remplacer de meilleurs corps de Cosaques dans l'Est et dans le Caucase, de manière à ce que l'on puisse utiliser ces derniers dans l'Ouest.

Il n'y a que les corps de cavaliers du Caucase, qui puissent, grâce au grand courage et à l'habileté de ces troupes, offrir une force auxiliaire très précieuse pour l'armée russe, dans des guerres avec l'Occident.

III. Service de la cavalerie irrégulière dans l'armée.

Les régimens de cavalerie irrégulière, chez les Russes, sont principalement destinés à servir dans la petite guerre. Leur tâche essentielle est d'assurer la sûreté de l'armée russe, ainsi que ses moyens de communication, en protégeant les bagages, les convois de prisonniers et autres, et en se chargeant de l'exécution du service des ordonnances, des relais de correspondance etc.; puis enfin de harceler l'ennemi par des escarmouches continuelles. Ils montrent généralement autant d'adresse que de penchant pour ces divers services; qui non seulement sont parfaitement en harmonie avec leurs habitudes

militaires, mais qui leur offrent encore les meilleures occasions de faire du butin. On dit que durant les années 1812—14, ils ont établi, avec leurs propres ressources, une véritable union de postes cosaques, depuis le Don jusqu'à la Seine, et en effet, on aurait peine à comprendre, comment sans cette union, les Cosaques auraient pu emporter durant toutes les campagnes tant d'objets précieux de l'Occident pour en faire hommage à l'image de la mère Marie, ou *à la belle Minka* du Don. A cette époque il fut souvent question de la manière commode, dont ces Cosaques effectuaient leurs emplettes: ils achetaient sans payer.

Dans la plupart des armées, le service de sûreté est réglé avec un ordre précis, avec des dispositions rigoureuses, relativement à l'organisation et à l'emploi des patrouilles, des gardes du camp, des piquets. Les Cosaques se passent de tous ces arrangemens. Ils enveloppent de tous côtés le corps d'armée qu'ils doivent surveiller, et par la finesse de leurs sens, et l'esprit de ruse traditionnel qui leur est instinctif, il devient possible aux troupes régulières russes de pouvoir se livrer, avec cet entourage de troupes irrégulières, à un repos bien plus complet que ne peuvent le faire les armées de l'Occident avec les officiers et sous-officiers les plus intelligens. Souworoff appelait les Cosaques „l'œil de l'armée“, il aurait pu ajouter „les oreilles et les antennes.“

Ces troupes irrégulières sont d'une utilité d'autant plus grande dans l'armée russe, que généralement les corps réguliers montrent fort peu d'habileté dans le petit service. C'est ainsi qu'il s'est établi dans l'armée russe la division la plus rigoureuse du travail, qui ait jamais été réalisée dans une armée; aux troupes régulières les travaux de la guerre, aux troupes irrégulières le soin de la surveillance générale. Le Cosaque n'a point d'égal pour les escarmouches et les surprises. Aucune cavalerie, en Europe, ne pourrait faire de telles

marches sans ruiner ses chevaux. Souvent, en Europe, on a vu le Cosaque emmener avec lui un cheval de somme; mais même sans ce dernier il fait encore des choses incroyables: dix milles par jour ne sont pour lui qu'une course ordinaire; il faut voir le Cosaque et son cheval pour en avoir une idée*).

Le Cosaque qui, d'ordinaire, est d'une constitution robuste semble être trop lourd pour son cheval, mais de fait cet inconvénient n'existe pas. Quant au cheval, son garrot proéminent, sa tête assez noble, son encolure de cerf, les longs os des épaules et du bassin bien joints entr'eux, les jambes courtes, le beau poitrail et la fine et ferme corne de son sabot, trahissent toutes les qualités d'un bon coursier. Le connaisseur, en considérant leur partie reinale, qui semble trop longue en proportion de sa largeur, pourrait mettre en doute qu'ils fussent de force à porter de lourds fardeaux. Mais quand on vient à savoir qu'il n'est pas rare de voir des chevaux de Cosaques qui ont deux côtes de plus que les autres chevaux — réellement, et non dans le sens de l'argot des maquignons — alors on comprend que l'habitude seulement nous fait prendre une grande distance entre le garrot et la croupe pour un signe de faiblesse.

Le cheval cosaque cache souvent sa noble origine sous une apparence rude et grossière; en hiver, il cherche sa pâture dans les neiges des steppes, et c'est pour cela qu'il conserve une santé robuste, quand il se nourrit de pain d'avoine, d'orge, de froment, d'herbes, de paille, de bon ou de mauvais foin, et en travaillant beaucoup.

---

*) De 3,500 hommes de troupes régulières qui avaient fait partie de l'expédition de Khiva, 1000 seulement retournèrent; sur 1,200 Cosaques qui prirent part à cette expédition, 60 seulement périrent, et 2 à 3,000 Kirghiz qui s'y trouvèrent aussi, essuyèrent une perte moindre encore. Si d'un côté on attribue ce résultat à l'habitude qu'ils avaient des steppes et du climat de ces contrées, on doit reconnaître qu'il est dû aussi à leur aptitude à faire des marches forcées.

Il gravit prestement les montagnes et traverse les fleuves à la nage. A l'assaut que donna Munich sur les lignes de Pérékop, où les fantassins grimpèrent souvent l'un sur l'autre, en se faisant des échelons de leurs bayonnettes, les Cosaques arrivèrent en même temps que les premières troupes d'infanterie. Lors de la prise de Stade en 1813, ils ont, dit-on, passé avec leurs chevaux par les vieux fossés du fort, pour arriver sur un rempart où jamais un soldat de l'Occident n'aurait cru possible de pouvoir parvenir. Ainsi donc on peut dire que les Cosaques galopent sur des ponts mouvants.

A ce sujet, il est important de tenir compte de la manière dont ils traitent leurs chevaux.

Le Cosaque se tient à cheval comme les Orientaux, les genoux serrés, l'étrier court, la selle haute. Les jockeis savent fort bien qu'un cheval marche plus facilement dès que les pieds du cavalier ne lui pendent pas jusqu'au-dessous du ventre. Ensuite ils tiennent les brides lâches. Quand on laisse un cheval, qui a grandi, en pleine liberté dans les pâturages, suivre son instinct, il regarde, tête baissée, la route qui est devant lui, et recourt lui-même à son instinct naturel, pour exécuter la volonté de son maître, en se donnant le moins de mal possible. Quoique les jambes des chevaux cosaques soient souvent obliques, ils ne bronchent que bien rarement, attendu qu'ils ont déjà contracté cette habitude, et qu'on leur laisse le soin de prendre garde à la route qu'ils suivent. Les Orientaux ont peine à comprendre pourquoi, dans l'Occident, on oblige le cheval à marcher la tête haute, et que l'on conduise avec tant de soin à la laisse, pour ainsi dire, un animal qui a souvent plus d'esprit que son maître. Il est vrai que les Orientaux n'ont point de races de chevaux lourds comme les nôtres, ni notre tactique non plus, ni leurs cavaliers ni leurs chevaux n'ont besoin d'être soumis à une école sévère. Le mors des chevaux cosaques est aussi simple que commode. On habitue ordinairement les che-

vaux à obéir aux paroles; car le cheval cosaque comprend la langue de son maître autant qu'il est nécessaire qu'il la comprenne.

Il faut savoir aussi, que le Cosaque lui-même est infatigable, et que souvent, au milieu d'une marche, il descend de cheval pour conduire ce dernier.

Le cheval cosaque marche donc aussi commodément que possible.

Il est aussi habitué à manger à toute heure de la journée, et son maître profite de toute occasion, pour lui donner à manger. Peu lui importe où l'on s'arrête; sous le feu du canon, à la guerre, on voit le Cosaque songer encore à donner quelque chose à son cheval; et jamais ce dernier ne dédaigne aucune espèce de nourriture; soit à cause de sa mauvaise qualité, soit à cause de l'heure inusitée. Celui qui a la douleur de voir son beau et fidèle cheval refuser l'avoine qui lui est offerte après les fatigues du combat, celui qui a compté avec angoisse les minutes qui lui étaient accordées pour nourrir son cheval et qui se sont passées sans que celui-ci en ait profité, celui qui a vu son beau cheval, habitué à une nourriture délicate, devenir de jour en jour et plus maigre et plus faible par suite de mauvaise nourriture et de courses forcées, celui-là seul comprendra combien est précieuse chez le cheval cosaque cette qualité dont nous venons de parler.

Le cheval cosaque est donc facile à soigner, aussi est-il soigné avec amour par le Cosaque; et encore avec un savoir-faire et une persévérance que l'habitude seule peut donner. Le Cosaque qui a grandi au milieu de ses chevaux, est pour ces derniers le modèle d'un bon maître et d'un bon cavalier, comme le *groom* anglais l'est également pour le bel et élégant cheval de course. Le Cosaque et son cheval se comprennent fort bien l'un l'autre, il existe entr'eux un attachement cordial, et leur manière de vivre en commun pourrait servir d'exemple à un bon ménage.

Par suite de leur aptitude à faire des marches forcées, de leur habileté à vaincre les difficultés de terrains, de la précision de leurs sens et de l'adresse astucieuse qu'ils déploient en toute circonstance, l'armée qui se trouve en présence d'une armée russe, en est aussi inquiétée que celle-ci peut être tranquille.

A quoi peuvent servir les meilleures dispositions des avant-postes contre des gens qui se glissent parmi les vedettes stupides de leurs adversaires? Quel refuge trouver contre ces hommes qui sont partout et nulle part? A quelle distance des derrières de l'armée peuvent s'établir avec sûreté leurs bagages si précieux et si incommodes, leurs dépôts, leurs intendances, quand des maraudeurs ennemis font en deux jours, dans un pays peuplé, six journées de marches ordinaires, sans que même on puisse s'en douter? Que l'on étudie les campagnes de Tschernischeff, en Allemagne, pendant l'année 1813, et on verra ce dont les Cosaques sont capables dans ce cas. Alors on comprendra qu'il n'y a qu'un homme de salon blasé qui puisse trouver ridicule que M. de Tschernischeff se réjouisse à l'idée d'avoir supprimé un royaume avec une poignée de Cosaques; si un militaire allemand se rappelle qu'il est question du royaume de Jérôme Bonaparte, alors le vieux Tschernischeff lui deviendra plus cher que tous les Russes blasés de la jeune Russie.

En effet, les détachemens d'une armée qui se voit menacée par les Cosaques, sont fort à plaindre; ou bien ils doublent leurs postes et se les voient enlever en grand nombre*), ou ils les diminuent, les concentrent et alors le gros de leur armée n'a point de repos.

---

*) Le général de Bismarck raconte des Tscherkesses de la Garde, qu'ils portent tous leurs armes si près du corps, que leurs mouvemens n'occasionnent presqu'aucun bruit, d'autant plus que leurs chevaux sont rarement ferrés. Les officiers sont armés d'arcs et de flèches, afin de pouvoir, dans une surprise, tuer les sentinelles sans faire aucun bruit. Mettez donc en faction vis-à-vis de pareils soldats, un gros paysan allemand ou un tailleur parisien?

On trouve bien des choses intéressantes sur la manière de combattre des Cosaques et sur leur bravoure sur le champ de bataille, dans le 6ème volume de la bibliothèque de cavalerie de M. de Bismarck. M. le comte de Benkendorf, général russe, a communiqué à ce dernier le fruit de sa longue expérience et ses opinions bien fondées. Cet ouvrage a été aussi publié en français, sous forme de brochure à Paris. (*Des Cosaques*, *etc. Paris, chez Anselin-Dumaine.* 1831.)

Les troupes cosaques possèdent à présent, en partie, des trompettes, auparavant ils manœuvraient à leur guise. Sous le feu du canon, ils se développent en forme d'essaim, cherchent à cerner leurs adversaires, à les harceler, et sur un cri, sur un signal que donne souvent non le chef, mais un de ses Cosaques qui juge le moment favorable, ils se précipitent tous, rapides comme la flèche, sur l'ennemi. Ils n'aiment pas à combattre contre des armes à feu, mais dans ce cas même, sous les ordres d'un bon chef, ils font preuve d'un grand courage; cette antipathie s'explique du reste, puisqu'il est question de guerriers qui, en combattant, n'ont guère d'autre but que le pillage. Ils ont la plus grande passion pour les décorations, et cette passion chez eux est plus grande même que chez les Russes, car la vanité entre pour une part assez grande dans leur vaillance. Là où l'espérance d'une croix à recevoir les attire, où ils se trouvent observés par des troupes régulières, et où ils ont à combattre sous les yeux d'un officier supérieur, on les voit se battre avec une bravoure incomparable; mais s'ils doivent attaquer dans l'obscurité, sans être vus ni encouragés, alors il n'y a peut-être pas de troupes sur lesquelles on puisse moins compter.

Leur superstition exerce une grande influence sur leur conduite. Le Russe croit à une foule de mauvais et de bons augures, mais les premiers néanmoins prévalent dans son esprit. Dans les troupes régulières, la discipline, la manière de combattre qui y est plus sé-

vère, paralysent les conséquences fâcheuses des présages sinistres. Il en est autrement chez le Cosaque, où tout dépend souvent de l'élan d'un seul soldat. Quand, au moment d'engager une action, on voit un lièvre apparaître, on se met aussitôt à sa poursuite et on le tue avec *la Nagaika* (dont on se sert comme d'une arme, dans les mêlées, et aussi contre les loups etc.), et cela pour éloigner la puissance fatale du mauvais présage. La rencontre d'un prêtre est aussi considérée comme un mauvais augure. Dans de telles occasions, et en général, il est important qu'ils aient un chef habile qui, connaissant bien toutes leurs faiblesses, ne s'en laisse pas émouvoir. Une observation frappante et un bon mot bien placé, feront toujours le meilleur effet dans ces occasions; comme autrefois la présence d'esprit de César sut relever le courage de ses troupes, qui s'étaient effrayées de le voir faire une chute, en abordant sur la côte d'Afrique. Cette croyance aux augures offre encore un point de ressemblance entre les soldats russes et les légions romaines. La superstition des Cosaques doit être regardée comme une des causes, qui font que les officiers étrangers ont pu les commander avec plus de succès que des officiers indigènes.

Si maintenant, après ce que nous venons de dire, on voulait porter un jugement général sur les troupes irrégulières de la Russie etc., on pourrait avec raison leur appliquer ce que la Catalani a dit un jour de Mlle Sonntag: „Elle est grande dans son genre, mais son genre est petit". On ne doit pas oublier toutefois, qu'il s'est présenté des cas exceptionnels, où même dans les grandes guerres, les Cosaques ont fait des actions éclatantes. On dit qu'aux assauts d'Otschakoff et d'Ismaïl leurs volontaires ont été au premier rang des assaillants. A Leipsick, le comte d'Orloff-Dénisoff, avec les Cosaques de la Garde, sauva les monarques que des cuirassiers français allaient envelopper; ils firent preuve d'un courage de lion dans cette occurrence glorieuse, et nous

avons la ferme conviction qu'une histoire détaillée des guerres de la Russie offrirait une foule d'exemples analogues.

Il ne faut pourtant pas croire, que la réputation dont ils jouissent dans la petite guerre, soit toujours utile aux intérêts de la Russie. On dit p. ex.: qu'à la bataille de Leipsick, on aurait fait un bien plus grand nombre de prisonniers français, si les vaincus n'avaient pas tant redouté les Cosaques, et si, à cause de cela, beaucoup d'entr'eux, qui autrement se seraient dispersés, n'avaient pas fait tous leurs efforts pour se rallier aux colonnes de retraite.

Les rapports sur la guerre de 7 ans, mentionnent tous que les Cosaques, par leurs dévastations, ont compromis la sûreté de leur propre armée, sans avoir pour cela contribué au résultat général de la guerre. Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier la valeur de ces observations.

Nous ne finirons pas ce chapitre sans constater l'avantage principal que les Cosaques offrent à l'armée régulière ; c'est que la cavalerie régulière est reservée intacte pour les grandes batailles ; ce système militaire est tout particulier à l'armée russe. Celui qui sait comment, à force de fournir des ordonnances et des détachemens, un régiment de cavalerie (quand vient le jour de la bataille), se trouve parfois réduit à un escadron et ce dernier à une partie moindre encore, comprendra l'importance de ce procédé.

Puissance maritime de la Russie.

Introduction. Résumé historique. Observations générales sur la flotte, sa division. La flotte de la mer Baltique; son personnel; ses vaisseaux. — La flotte de la mer Noire. Le port de guerre de Sévastopol et son importance stratégique. Service de cette flotte. — Tableau de l'état officiel des deux grandes flottes.

Ce fut le 15 juillet 1836, après un intervalle de 113 années écoulées, que pour la première fois on célébra l'anniversaire d'un jour à jamais mémorable dans les annales de l'histoire russe, c.-à-d. que le bâteau que Pierre Ier avait construit de ses propres mains et que l'on considère comme l'origine de la flotte russe, fut amené au milieu de la flotte.

26 vaisseaux de ligne, 21 frégates, 10 bricks et 7 petites chaloupes de guerre, mouillés dans la rade de Kronstadt, saluèrent de plus de 2,000 coups de canon le tout petit *grand-papa* qui, placé sur un bateau à vapeur, traversait la ligne de ses arrière-neveux, qui l'ont dépassé en nombre et en grandeur.

Une grande époque pour la Russie sépare le temps où apparut ce petit bateau et celui où une immense flotte de guerre fut créée; mais cette époque a été moins brillante pour cette dernière que pour sa sœur jumelle, l'armée.

Un des vœux les plus ardens de Pierre Ier, fut sans doute de rendre son peuple puissant par la marine et

de fonder sur le commerce et sur un pavillon redouté la prospérité de son pays. Dans cette vue, l'armée ne fut considérée que comme moyen; elle devait conquérir les pays des côtes où la flotte devait prendre naissance et s'entretenir; mais le résultat ne répondit point à ce but, la flotte russe est restée un accessoire. L'idée rencontra aussi deux grands obstacles: une côte qui souvent est fermée par la rigueur du climat, et un peuple dont le génie éprouvait une profonde antipathie pour cette base chancelante d'un empire universel.

Il y aurait de l'injustice à reprocher à Pierre Ier, de ne pas avoir prévu de tels obstacles, et de ne pas avoir renoncé à des travaux inutiles. A combien des projets entrepris par ce prince, les esprits vulgaires auraient-ils prédit un heureux succès? C'est la tâche des génies extraordinaires d'entreprendre des choses incroyables, et un prince qui, comme Pierre Ier, sentait en lui l'étincelle divine, avait bien raison d'entreprendre des choses immenses, là même où ses prévisions ne se sont pas réalisées.

La Russie n'était pas non plus sans quelque souvenir d'une gloire maritime, ni sans espoir de voir un jour sa marine prendre une extension prospère. Ces Varègues fabuleux — sur lesquels l'histoire, qui ne cite que leur courage, donne peu d'éclaircissemens — étaient entreprenans sur terre et sur mer; ils connaissaient déjà la route par eau qui traverse la Russie et qui conduit au Pont-Euxin; route qu'améliora Pierre Ier en créant le canal de Ladoga. — En 886, (ainsi peu de temps après la fondation de l'empire allemand) ces Varègues parurent avec 200 petits bateaux, dont chacun contenait 40 à 60 hommes, devant la ville de Constantinople, qui ne fut sauvée que par un miracle. Vers la fin du seizième siècle, les flottes russes étaient encore redoutées dans la mer Baltique, et même sous l'empire des Tatares, Novgorod possédait un commerce maritime florissant qui, en grande partie, était fait par des étran-

gers. Mais depuis la chute de Novgorod, depuis l'époque où les provinces de la mer Baltique tombèrent au pouvoir des Suédois, des Polonais et des Allemands, l'importance maritime de la Russie commença à décliner progressivement. L'unique débouché qui lui fût resté, Arkhangel, n'était plus fréquenté que par les vaisseaux marchands étrangers, et surtout par les Hollandais. Alors le véritable Russe, comme ceux d'aujourd'hui encore, ne s'occupait que du commerce de l'intérieur: l'esprit des Varègues avait disparu; il n'en resta de vestiges que chez les Cosaques du Don et du Dniepr.

En combinant ses plans maritimes, Pierre Ier avait déjà en vue la conquête des débouchés qui donnent dans l'océan du Sud, et qui se trouvaient alors entre les mains des Turcs et des Tatares. Il fit construire ses premiers chantiers pour une flotte de guerre près de Woronèje, dans la contrée du Don, et pour la première fois, on vit alors, dans le Pont-Euxin, le pavillon russe remporter des victoires sur les ennemis de l'empire, c.-à-d. sur les Turcs. Plus tard, dans une guerre qu'il eut à soutenir avec la Suède, il employa une flotte consistant principalement en vaisseaux à rames, qui avaient été construits sur les lacs du Nord. Il tira de cette flotte plus d'avantages que des grands vaisseaux de ligne et des frégates. Jusqu'à présent les flottilles à rames ont toujours rendu plus de services à la Russie, dans les basses eaux de la mer Baltique, que de grands vaisseaux. Le premier résultat de quelqu'importance fut la victoire que remporta Pierre Ier au milieu des *Sèches* de la mer Baltique, sur l'amiral suédois Ehrenskiold, auquel il prit 1 frégate et 10 vaisseaux à rames; mais d'un autre côté l'armée de terre russe perdit, sous les *fourches Caudines* du traité de paix du Pruth, Azoff et en conséquence la possession de la mer-Noire jusqu'à la fin du dernier siècle.

La condamnation à mort de l'amiral Cruys, pour avoir perdu plusieurs vaisseaux dans une attaque

qu'il avait risquée contre l'ennemi avec trop de témérité — sous Pierre Ier — fut un présage funeste pour la flotte russe. Il est vrai que plus tard il fut gracié et réintégré dans toutes ses dignités. En Angleterre, l'amiral anglais Byng fut décapité, parce que, près de Minorque, il avait évité le combat avec une flotte française supérieure à la sienne. C'est une loi, en Angleterre, de toujours attaquer avec un nombre de vaisseaux égal à celui de l'ennemi, et cette loi a été sans doute la base principale de la puissance maritime de ce pays. En 1743, l'amiral russe Golovine s'excusa auprès de Lascy, qui lui avait donné l'ordre de commencer l'attaque, en disant que les lois maritimes de Pierre Ier défendent que la flotte russe entre jamais en lutte contre une flotte suédoise, s'il n'y a pas trois vaisseaux russes contre deux vaisseaux suédois. D'après cela, Golovine avait évidemment raison, car il n'avait alors sous ses ordres que 17 vaisseaux russes contre 12 vaisseaux suédois.

En Russie, tout doit se passer autrement que dans les autres pays. La même année et dans les mêmes eaux où l'amiral russe Golovine n'avait osé attaquer 12 vaisseaux suédois avec 17 vaisseaux russes, le général russe Keith attaqua une escadre suédoise et la battit. Le conseil de guerre qu'il consulta sur cette question, se prononça à l'unanimité pour l'attaque, parce qu'on pouvait disposer du même nombre de vaisseaux (*Voir* Mannstein). Plus tard, lorsqu'il se rendit en Suède avec des galères, ce qui, vu la saison avancée, offrait de grands dangers, il écouta les représentations de ses officiers, se les fit donner par écrit, les mit dans sa poche sans les lire, et fit donner ensuite le signal du départ.

Dans les guerres maritimes où la hardiesse est et sera toujours la première condition du succès, il est d'un augure très défavorable, que le courage doive être inspiré à la flotte par des officiers de l'armée de terre.

Aussi la flotte a-t-elle eu longtemps à souffrir du défaut de hardiesse que les Russes montraient dans les

entreprises maritimes. Sous Catherine II, Greigh, Elphinstone et Spiridoff acquirent quelque gloire à la flotte dans la Méditerranée. Suivant notre opinion, Spiridoff est le seul nom russe — après celui de Pierre I[er] — qui ait brillé dans les annales de l'histoire de la marine. Près de Tschesmé, il vainquit la flotte turque qui lui était supérieure presque de moitié; mais on attribue souvent à Elphinstone, à Greigh et à Dougdale le brillant succès de l'incendie de la flotte ennemie (1771). A la fin de cette guerre, la flotte russe consistait en 16 vaisseaux de ligne et 23 frégates sous voiles; elle avait été d'une force à peu près égale sous Pierre I[er].

Durant les guerres qui, par suite de la révolution française, dévastèrent l'Europe, la flotte russe ne joua qu'un rôle tout secondaire. Quand la Russie était alliée avec l'Angleterre, la marine de cette dernière puissance dominait la mer, tandis que la Russie devait déployer ses forces sur le continent. Quand la Russie était contre l'Angleterre, il y avait peu à compter sur ses vaisseaux. Plus tard, les Anglais se chargèrent de garder une grande partie de la flotte russe; mais dans cet état de tension avec l'Angleterre, elle doit avoir perdu les excellens instructeurs que celle-ci lui fournissait en grand nombre. On dit, à ce sujet, que les officiers anglais, engagés sur la flotte russe, n'ont pas voulu servir contre leur pays, et depuis cette époque, ils sont vus avec moins de faveur en Russie.

Nous avons dit déjà que nous nous reconnaissons incompétent à émettre notre opinion sur tout ce qui a trait à la marine. Les journaux militaires anglais ont publié les nouvelles les plus contradictoires sur la flotte russe, surtout pour ce qui est relatif à son importance. Les uns la dédaignent en la qualifiant de marine de „l'empire du centre", dont les centaines de jonques ne sauraient tenir tête à une seule frégate anglaise. D'autres donnent l'éveil sur le danger que présenterait un nombre croissant de vaisseaux de la plus vaste

contenance, construits dans le secret, et qui déjà même seraient équipés; mais il faut ajouter aussi qu'on ignore si ces bruits ne sont pas répandus pour inciter le parlement à voter de nouvelles allocations pour la flotte anglaise, dont les officiers ont évidemment propagé de tels rapports.

Tous les hommes compétens dans cette matière, sont de l'opinion presque unanime, que les grands vaisseaux russes manœuvrent moins habilement que ceux de l'Angleterre, de la France, du Danemark, de l'Amérique du Nord etc. Au reste, on a depuis longtemps la preuve la plus évidente que la flotte russe, dite des *Sèches* et qui est chargée de faire la guerre de côtes dans les basses eaux et les golfes de la mer Baltique, est excellente. Cette preuve, pierre de touche de la bravoure militaire, manque presque tout-à-fait à la grande flotte.

La flotte russe souffre principalement et avant tout de l'inconvénient, que la Russie n'est pas parvenue à donner du développement à sa marine marchande, malgré tous les encouragemens qui ont été donnés à cette dernière depuis 150 ans. Ses meilleurs matelots sont toujours encore — outre le petit nombre de marins grands-russes que fournit Arkhangel — les Finlandais de la mer Baltique, les Cosaques et les Grecs de la mer Noire. Mais les marins sont loin de répondre aux besoins des équipages de la grande flotte de guerre. Tandis que chez les autres puissances maritimes, l'effectif des équipages des vaisseaux de guerre est infiniment inférieur à celui de la marine marchande, en Russie, les équipages de la flotte sont sans contredit beaucoup plus nombreux que ceux du commerce. Voilà pourquoi on recrute les matelots de la flotte, non-seulement dans les pays des côtes, mais encore dans l'intérieur de l'empire. La maxime de Pierre I[er], admettant que chaque homme est propre à tout, est d'une application plus juste chez les Russes que chez toute autre nation: cependant en

fait de marine, cette opinion ne se trouve justifiée, chez les Russes, qu'à un certain degré.

La flotte russe ne reçoit pas de marins déjà exercés: elle doit faire de bons matelots des paysans qui lui sont envoyés pour remplir ses cadres. Elle ne prend pas, comme les flottes des autres pays ses matelots dans la marine marchande. On a eu quelquefois l'intention d'inspirer le goût de la vie maritime aux jeunes gens, en les élevant sur la flotte, afin que cette dernière forme en quelque sorte, une pépinière de matelots pour la marine marchande.

On peut se faire une idée de la difficulté de cette tâche, en apprenant, qu'on s'applique à éluder la loi qui exige que tout capitaine de la marine marchande, soit d'origine russe. On dit que les armateurs cherchent à profiter en même temps des avantages ou des faveurs accordés au pavillon russe et de l'habileté des marins étrangers. Le russe qui, dans un port de mer, joue le rôle d'un capitaine, se charge, sur mer, du modeste emploi de cuisinier; tandis que le vrai capitaine allemand, suédois ou norwégien, sort alors de sa condition obscure. Mais il est facile de comprendre qu'un pareil système est plus favorable aux intérêts des marins qu'à ceux de la flotte russe.

Le plus grand inconvénient pour la flotte de la mer Baltique est d'être souvent retenue pendant six mois par les glaces, temps pendant lequel ses matelots demeurent à terre; et pour la flotte de la mer-Noire celui, de ne pouvoir sortir, puisque d'après le traité de paix de Kutchuk-Kaïnardji, l'entrée des Dardanelles est interdite aux vaisseaux des puissances étrangères. Comme on ne peut envoyer la flotte de la mer Baltique, en hiver, visiter les ports étrangers, il en résulte pour celle-ci un manque d'exercice, et en somme les matelots des deux flottes ne s'habituent pas à naviguer sur le grand Océan.

En Russie, les classes supérieures surtout, ont une grande antipathie pour le service de la marine. Les An-

glais aiment à se moquer des officiers de la marine russe, qui se plaisent à porter des bottes à éperons, et redisent souvent qu'ils ne tarderont pas à passer aussitôt que possible dans la cavalerie. L'empereur Nicolas a appliqué le meilleur remède à cet inconvénient. Il a fait élever son second fils Constantin, pour en faire un amiral: Stockholm, Copenhague, Flensbourg et Kiel, en 1848—50, ont vu son pavillon, couvrant une forte division russe. On fait actuellement beaucoup d'efforts en Russie, pour éloigner les influences nuisibles qui entravent le développement de la marine. Il est hors de doute que la flotte est complètement équipée et pourvue d'un nombreux personnel. Les vaisseaux, ont une fort belle apparence, le reste est du ressort de la critique des hommes compétens. Il nous a toujours paru qu'en Occident, on avait une opinion trop dédaigneuse de la puissance maritime de la Russie. C'est la même opinion qui longtemps a dominé à Constantinople, au sujet de la puissance des Turcs, et à Rome, au sujet de celle des barbares germains. Nous nous trouvons toujours involontairement ramené au souvenir des Carthaginois quand nous entendons mépriser la marine russe. Quel a dû être le sentiment de ces marins distingués, avant leurs guerres, sur la marine romaine? Un état puissant peut beaucoup, quand il le veut, et la Russie est puissante. L'empereur Nicolas le veut et il peut dire avec plus de raison que Louis XIV: *l'état, c'est moi!* Nous savons au surplus que rien ne brise aussi facilement la volonté des conquérans, que l'élément rebelle que Xerxès fit fouetter envain, et auquel recourut le sage roi Canut, pour faire perdre à ses courtisans l'habitude de la flatterie.

Nous reproduisons ici les renseignemens que nous possédons sur la flotte russe. On la partage en deux sections:

1° la flotte de la mer Baltique,
2° la flotte de la mer-Noire.

Pour ce qui regarde quelques vaisseaux armés qui

se trouvent dans les eaux du continent, principalement dans la mer Caspienne, nous devons nous borner à en constater simplement l'existence.

Ces deux flottes forment en tout 5 divisions de grands vaisseaux, dont 3 dans la mer Baltique et 2 dans la mer-Noire; à côté desquelles il faut mentionner encore les escadrilles des galères et les chaloupes canonnières. Les divisions, comme celles des Anglais, portent le pavillon blanc, bleu et rouge — arrangement qui selon nous a été originairement emprunté aux Hollandais — sans que cependant en Russie le rang des amiraux ait le moindre rapport avec la couleur du pavillon. On sait que les couleurs distinctives occupent toujours le fond du pavillon.

Chaque division de flotte consiste ordinairement en: 1 vaisseau à 3 ponts, 8 vaisseaux à 2 ponts (parmi ces derniers 2 de 84 canons), 6 frégates, 1 corvette et 4 vaisseaux plus petits.

D'après cet exposé, la flotte de la mer Baltique se composerait de 27 vaisseaux de ligne, de 18 frégates et de 15 vaisseaux plus petits.

Il faut y ajouter encore les bateaux à vapeur. On a fait de grands efforts pour augmenter cette branche importante du service maritime; mais la Russie, précisément sous ce rapport, semble destinée à rester toujours en arrière des autres puissances maritimes, parce que ses mines de houilles ne sont pas situées dans des contrées aussi favorables que dans les autres pays, et parce qu'en général, le commerce russe ne comporte pas un aussi grand nombre de *steamers* particuliers, que le commerce des autres nations; tandis que les autres puissances maritimes semblent compter beaucoup sur ces vapeurs pour le cas d'une guerre. Jusqu'à présent les constructions des bateaux à vapeur, effectuées en Russie, ont été jugées très médiocres; la plupart des *steamers* russes sont construits en Angleterre. Cependant le *Bo-*

gatir, est un bâteau à vapeur qui a été construit en Russie.

Ajoutons à cela la nombreuse flotte à rames destinée aux combats de la mer Baltique. Comme on est généralement d'avis, qu'elle est bien supérieure en nombre, en force, en personnel et sous le rapport du tonnage à la flotte Norwégo-Suédoise, nous allons détailler la force de cette dernière quand elle est au grand complet : 28 galères, 25 chaloupes canonnières, 300 yoles canonnières, 48 bombardes : en somme 401 vaisseaux suédois ; et de plus 105 chaloupes canonnières norwégiennes : total général 506 vaisseaux, (voir la *Gazette militaire générale*, 1831.)

Le personnel de la flotte, comme tout ce qui dépend de ce service, a été organisé par l'empereur Nicolas d'après un plan bien simple.

Chaque vaisseau de ligne doit avoir un équipage de 1100 matelots et soldats de marine.

Avec cet effectif, on peut équiper :

1° Soit un vaisseau à 3 ponts et une corvette ; un capitaine en 1er (chef d'équipage) commande le premier, un lieutenant-capitaine la seconde.

2° Soit un vaisseau à 2 ponts de 84 canons et 2 bricks, le premier commandé par un capitaine en 1er, les deux autres par deux lieutenants-capitaines.

3° Soit un vaisseau à 2 ponts et une frégate, le premier commandé par un capitaine en 1er, et la seconde par un capitaine en second.

L'équipage de la Garde sert à équiper les vapeurs de guerre.

Les vaisseaux de cette flotte sont, dit-on, construits d'après différens modèles, circonstance qui s'explique naturellement par les divers modèles étrangers d'après lesquels on travaillera toujours dans un pays où il n'existe pas d'esprit maritime indigène. Ce fait entraîne l'inconvénient que ces vaisseaux marchent d'une vitesse encore plus diverse entre eux, que ceux des autres pays,

d'où il résulte qu'une flotte russe ralliée, naviguera toujours très lentement, car elle aura dans chaque position et pour chaque force de vent des vaisseaux qui marcheront mal, et sur lesquels les autres auront à régler leur marche.

Les marins anglais critiquent sévèrement la manière des matelots russes de se servir des voiles pendant les manœuvres. Les matériaux, la toile ainsi que les cordages, sont pourtant d'une qualité excellente, mais c'est pourquoi on blâme d'autant plus l'infériorité des manœuvres.

Aujourd'hui on construit principalement les vaisseaux en bois de chêne, tandis qu'autrefois on employait pour cet usage le bois de mélèze; cependant le bois de chêne, dans le Nord de la Russie, est d'une qualité inférieure à celui que produisent l'Allemagne, l'Angleterre et le Danemark. La rapidité qu'on a mise à construire la flotte, a peut-être été cause qu'on s'est servi de bois encore trop vert. Le meilleur bois de chêne ne peut se conserver que pendant 12 à 15 ans dans les eaux de la mer Baltique; mais 10 années suffisent pour ruiner le bois de chêne ordinaire. En général, on construit encore les corvettes avec du bois de mélèze.

On recrute des marins par le système ordinaire de la conscription, mais en outre, on enrôle encore autant d'hommes que possible pour ce service, et les équipages que fournit la Finlande proviennent exclusivement d'enrôlemens volontaires. Les Finlandais, comme les Grands-Russes d'Arkhangel sont, comme nous l'avons dit déjà, de braves marins. Un temps de service de 20 années — au bout duquel commence le droit à un congé indéfini, — doit suffire pour faire de bons matelots des autres recrues. Mais la flotte ne sortant du port que pendant un mois, dans le cours de l'année, cela ne saurait suffire, et des marins prétendent que la flotte de ligne russe serait bien plus forte, si l'on n'entretenait dans la mer Baltique qu'un petit nombre de vaisseaux de ligne avec

toutes les frégates, et qu'on les envoyât en Amérique pendant les mois d'hiver. Il est possible que cette méthode soit plus convenable pour former des marins, mais on comprendra que la flotte russe en Amérique, se trouverait *in partibus infidelium*, si une guerre venait à éclater. Car durant cinq mois de l'année, elle ne pourrait pas regagner sa base d'opérations, les grands ports de guerre de la mer Baltique, et ses arsenaux. Ce procédé serait de plus très coûteux, et en Russie surtout, comme tout ce qui échappe au contrôle impérial. Nous ne devons pas omettre de mentionner que plusieurs vaisseaux sont toujours employés à faire des voyages autour du monde.

On accorde aux marins qui, après vingt ans de service, veulent continuer de servir encore, des supplémens de solde considérables, lesquels, après un temps fixé, deviennent une rente viagère.

Si les Anglais, en général, sont d'avis que les marins russes, par leurs capacités et leur instruction, sont plus propres à faire des soldats que des marins, il est encore des personnes plus équitables sachant apprécier plusieurs bonnes qualités qui distinguent les matelots russes, et qui font, qu'en Russie, on ne perd pas l'espoir de former une puissance maritime. On ne les dit pas habiles, mais hardis, sobres (c'est un Anglais qui leur attribue cette qualité, qui ne nous paraît pas un des traits distinctifs du caractère national russe, mais quand il s'agit d'une soif qui ne peut être assouvie par de l'eau, les Anglais, surtout les militaires, constatent souvent chez les autres nations des faits très humilians pour eux-mêmes), et obéissans, comme on doit l'attendre puisqu'il s'agit de Russes. Il est vrai que le service maritime exige bien une soumission absolue, mais plus intelligente qu'on ne peut l'espérer de la discipline russe.

La flotte de la mer-Noire, jouit auprès des marins européens d'une meilleure renommée que celle de la mer Baltique. Les côtes du Pont-Euxin, ont de tous temps

donné naissance à d'excellens marins; les Grecs, aiment, dit-on, à entrer dans la flotte russe. Avec les Cosaques de la mer d'Azoff, on a formé de braves matelots pour les équipages des canots, et les faveurs particulières qui, sur le conseil de Voronzoff, ont été accordées pour récompenser les services des habitans des côtes sur la flotte (*voir Tome II page* 394 *de cet ouvrage*) ont déjà porté les meilleurs fruits, et en promettent tous les jours davantage. Ici les ports ne sont pas fermés par les glaces, et le lac immense — si j'ose le nommer, ainsi bien qu'il n'offre pas ces vagues allongées du grand-Océan et qu'il ne se prête pas aux exercices de la grande nautique — présente néanmoins de grands dangers qui lui sont propres. La différente température des pays situés près des eaux, plus chaude en été, plus froide en hiver, engendre des tempêtes subites, qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à ces *Squalls* qu'on ne connaît en pleine mer que sous le ciel des tropiques. Les bas-fonds et les rescifs contribuent à les rendre d'autant plus dangereuses.

Quoique la flotte de guerre du Pont-Euxin soit toujours retenue dans son coin par la diplomatie, et qu'il ne soit guère vraisemblable qu'elle puisse, en guerre, traverser les Dardanelles, avant que les troupes du pays, se soient avancées jusqu'au détroit, — car Lord Exmouth a pu apprendre déjà qu'une flotte ne peut impunément passer devant les batteries, que lorsque celles-ci ne sont pas en bon état: et c'est un point sur lequel les Turcs d'ailleurs si indolents, veillent avec beaucoup d'attention —; cette flotte ne manque cependant pas d'occasions pour former de bons matelots, et elle suffit pour assurer la domination de la Russie sur la mer-Noire.

Cet établissement présente d'autant plus de sûreté que l'on construit maintenant à Sevastopol un port de guerre fortifié qui, d'après les rapports d'hommes compétents, n'a point son égal au monde. Quand l'Europe aura un moment de faiblesse — et comment ne pas s'y

attendre après ce qui s'est passé en 1848! — et que la Russie aura l'envie des conquêtes, alors l'établissement de Sevastopol permettra à cette dernière puissance de prendre l'offensive contre Constantinople avec autant d'énergie que de sûreté, en se servant de la flotte, soit pour débarquer des troupes derrière les lignes des montagnes et des rivières qui, perpendiculaires sur le bord occidental du Pont-Euxin, coupent en angle droit la ligne d'approche sur Constantinople, soit pour appuyer la base d'opérations de la grande armée sur le Pont-Euxin partout où se trouvent des ports. Il n'est guère possible d'admettre que la flotte turque, présente ou future, puisse empêcher ce résultat, car quoi qu'on fasse pour elle, ses bons marins seront toujours des Grecs. Jusqu'à la bataille de Navarin, la situation était bien différente, puisqu'on pouvait encore avoir quelque confiance dans les marins grecs de la Porte.

Constatons ici l'étrange changement qu'ont subi les affaires d'Orient. Jadis l'Europe chrétienne s'épuisa en efforts pour refouler le croissant dans les déserts d'où il était venu. Le plus noble sang de toute la chrétienté dut couler, avant que le croissant brillât au-dessus de la croix à Jérusalem. Aujourd'hui ce sont les chrétiens seuls qui empêchent qu'il ne soit renversé, ou, du moins, que la croix reparaisse sur les dômes de Constantinople. — De même que la licence sociale, en Suisse s'abrite, non derrière la position inexpugnable des défilés des montagnes, mais tout simplement derrière la rivalité des grandes puissances, de même l'empire anti-chrétien, établi sur les bords de la mer de Marmara, s'appuie non sur la force des Musulmans, énervés par les vices historiques de la contrée, non sur leur nombre qui, dans la Turquie d'Europe, a toujours été inférieur à celui de *Rajahs*, non sur les rochers fortifiés de l'Hellespont, que la science militaire des chrétiens aurait bientôt ébranlés, mais uniquement sur le fait que les chrétiens d'Occident trouvent commode de conserver la Turquie, en

guise de barrière entre eux et l'Orient. Lorsqu'on se battait encore pour Jérusalem, la politique byzantine vint en aide aux Sarrasins contre les armées catholiques romaines, politique toute aussi mesquine, aussi faible et aussi tracassière que celle observée depuis 80 ans vis-à-vis des Turcs, par les héritiers chrétiens de la politique byzantine dans l'Ouest, c.-à-d. les Français et les Anglais. Cette politique mesquine serait-elle aujourd'hui un de ces tressaillemens qui annoncent la dissolution imminente des états romano-germains, comme autrefois elle précéda celle du dernier empire romain?

Certes, la position stratégique de la Russie, dans une guerre contre la Porte Ottomane, a subi une modification capitale par suite de l'établissement de sa flotte dans le Pont-Euxin, et par les grands forts qu'elle a construits dans la Crimée. En Turquie, où les difficultés de faire la guerre proviennent surtout d'un mode d'approvisionnement que l'on ne connait plus en Europe; en Turquie, où 20,000 h. sont plus difficiles à entretenir qu'en Allemagne 200,000, la communication par eau assurée par la flotte entre Varna et Visa d'un côté, et de l'autre entre les fertiles contrées des rivages du Bug, du Dniestr, du Dniepr et du Don, ne saurait être trop appréciée, et autant que nous pouvons en juger, la flotte de la mer-Noire nous semble avoir plus d'importance et d'avenir pour la Russie que celle de la mer Baltique, quoique celle-ci soit la plus forte. Cette dernière, quand elle se trouve à l'Ouest du Skager-Rack, dépendra trop longtemps encore du „bon plaisir" de l'Angleterre, et la mer Baltique offre trop peu de points d'attaque à une flotte d'un fort tonnage (le petit nombre de ports profonds, les côtes de l'Allemagne encombrées de vase, les écueils dangereux des rivages suédois, paralysent trop son action) pour que la Russie puisse en retirer des avantages en rapport avec les dépenses qu'elle occasionne. Du reste il nous paraît incontestable qu'une

forte flotte à rames y serait d'une utilité beaucoup plus considérable. N'oublions pas toutefois d'avouer que nous sommes peu compétent dans cette matière.

Outre les flottilles canonnières, dont nous ne savons pas exactement le chiffre, la flotte de la mer-Noire se compose de deux divisions.

D'après les renseignemens que nous nous sommes procurés, ces divisons semblent d'une composition un peu différente de celle prescrite par l'état officiel de la grande flotte dont nous avons déjà fait mention. D'après cet état, il devrait se trouver, en fait de grands vaisseaux de guerre dans la mer-Noire:

2 vaisseaux à 2 ponts, 4 vaisseaux de 84 canons, 12 de 74 canons: total 18 vaisseaux de ligne.

De plus 12 frégates.

En outre, 10 vaisseaux plus petits, sans les vapeurs.

Or, en 1843, cette flotte comprenait effectivement:

3 vaisseaux à 3 ponts, 9 vaisseaux de 84 canons, 7 de 74 canons: total 19 vaisseaux de ligne (dont 7 prêts à prendre la mer);

puis 6 frégates;

11 corvettes, bricks, goëlettes,

6 bateaux à vapeur.

Quant à l'artillerie des vaisseaux de ligne on comptait:

3 vaisseaux	de 120	=	360 canons.
9 -	de 84	=	756 -
7 -	de 74	=	518 -
Total . . .			1634 canons.
elle n'en devait avoir que			1464 -
Par conséquent, elle présentait pour les vaisseaux de ligne un excédant de . .			170 canons.

En revanche, on peut supposer que les autres vaisseaux restaient au-dessous de l'état, plus encore en fait de canons que par le nombre des voiles.

Il faut bien se rappeler que cet état de choses remonte à 7 années, et que depuis ce temps on a pu construire bien des vaisseaux sur les chantiers de Nicolaieff.

Les plus grands vaisseaux de ligne russes, sont:

1° La Russie de . . . . 130 can. (flotte de la Baltique)
2° Les douze Apôtres de 120 - (flotte de la mer-Noire)
3° Les trois Saints de 120 - - - -
4° La Varsovie de . . . 120 - - - -

Les fortifications très curieuses de Sevastopol se composent principalement de 3 grands forts. A l'entrée du port, sont les deux forts Constantin et Alexandre, dans le port même, celui de Nicolas. Ces forts sont peut-être, après les fortifications de Paris, l'œuvre la plus importante et la plus intéressante qu'ait produite l'architecture militaire depuis 1830.

La flotte de la mer-Noire, comme celle de la mer Baltique, exécute tous les ans des manœuvres, qui durent un mois entier. Outre cela, elle est chargée, pour le blocus des côtes occidentales du Caucase, d'un service permanent très fatigant et souvent très dangereux pour les petits vaisseaux, et surtout pour les chaloupes canonnières des Cosaques d'Azoff. Les tribus montagnardes les plus indomptables habitent ces côtes dangereuses, et la mer a ou avait pour eux une double importance, d'abord pour faire arriver des armes et des munitions, puis — jusqu'à ce que Voronzoff, après s'être chargé de la direction de la guerre dans le Caucase, eût de nouveau permis le commerce des femmes et tranquillisé par là bien des peuplades — pour l'exportation de leurs jolies filles, lesquelles, comme il est connu, savent très peu de gré aux Russes, d'empêcher qu'elles ne soient vendues à Constantinople. Le marché aux esclaves est, pour ces filles, ce que sont pour

les femmes de l'Occident les bals, les concerts, les théâtres, c.-à-d. l'endroit où l'on cherche un parti convenable. De telles affaires s'arrangent dans la société européenne de la même façon, seulement par des voies un peu moins directes. Les prix élevés que les Turcs, malgré l'amoindrissement de leurs fortunes, donnent encore pour de belles esclaves, et qui s'expliquent suffisamment par le nombre toujours décroissant de filles blanches qu'il est possible d'enlever pour les conduire à Constantinople, ont été la principale cause que la contrebande des armes à feu et des munitions diminua, tandis que la contrebande des filles du Caucase ne cessa point d'être toujours très active. Il existe encore aujourd'hui un grand système de contrebande d'armes et de poudre, mais depuis qu'en leur permettant de vendre leurs filles, suivant l'usage du pays, on a enlevé aux peuplades du Caucase leur motif principal de faire la guerre aux Russes, la contrebande des armes et de la poudre a diminué, quoiqu'elle occupe toujours un grand nombre de matelots habiles. Cette contrebande entretient les équipages de la flotte de la mer-Noire dans une salutaire activité, car on sait qu'aucun service ne fait de plus habiles marins que la surveillance de la contrebande.

Pour résumer ce que nous avons dit sur la force des deux grandes flottes, nous donnons ci-après le tableau des deux flottes russes.

Tableau

de l'état officiel des deux grandes flottes russes.

	Vaisseaux de ligne				Frégates.	Corvettes.	Bricks.	Effectif approximatif.	Allocations approximatives par an.
	à 3 ponts.	de 84 canons.	de 74 canons.	Total.					
Flotte de la mer Baltique	3	6	18	27	18	3	12	30,800 hommes.	7 millions de roubles
Flotte de la mer-Noire	2	4	12	18	12	2	8	19,800 -	5 millions de roubles
Totaux . . .	5	10	30	45	30	5	20	50,600 hommes.	12 millions de roubles ou presque 13 millions de Thaler de Prusse.

Il faut ajouter encore le grand nombre des *Vapeurs* et des flottilles à rames (galères) dont
31* nous ne pouvons donner le chiffre, mais qu'on peut évaluer au moins à 400 vaisseaux.

Voilà donc les descendants du petit bateau qui, le 15 juillet 1836, traversa solennellement la flotte russe à Cronstadt.

Conclusion.

Quelques observations sur les colonies militaires. — Préparatifs de guerre.

Nous avions d'abord l'intention d'ajouter encore quelques notices sur les colonies militaires russes; mais nous trouvons que nous ne pourrions ajouter que fort peu de choses à ce que M. de Pidoll*) a déjà dit sur ce sujet, dans sa précieuse brochure qui traite cette matière.

Les mêmes conditions qui ont fait naître la division particulière et la dislocation des troupes de terre russes régulières, la charge onéreuse de la conscription et l'aversion des Russes pour l'état militaire, en outre l'entretien aussi difficile que coûteux de troupes sur la frontière de l'Ouest, les terrains qu'on laisse incultes et qui pourraient être cultivés — toutes ces circonstances ont depuis longtemps déjà donné l'idée de chercher, en imitant la belle organisation des frontières autrichiennes, à obtenir pour la Russie les brillants résultats qu'elles ont produits, tant sous le rapport fiscal et économique, que sous le point de vue militaire. — Aussi dit-on qu'Alexandre et même l'empereur Nicolas ont eu l'intention d'établir tout le long des côtes occidentales de l'empire, un cor-

*) „Quelques mots sur les colonies militaires russes comparées aux frontières militaires de l'Autriche etc. par le Baron Charles de Pidoll de Quintenbacht." à Vienne, 1847.

don de colonies militaires, et de les former et préparer en vue de guerres européennes; c.-à-d. de coloniser de cette manière toute la grande armée d'opérations.

Il est hors de doute que l'on a aujourd'hui complètement renoncé au plan d'une colonisation militaire, établie sur une aussi vaste extension. Quelques expériences que l'on a tentées dans ce genre, n'ont amené aucun résultat et les établissemens même qui ont prospéré et que l'on a conservés, ont dû adopter, conformément aux besoins locaux, des formes qui répondent mieux aux mœurs des soldats et des paysans russes, que celles observées par les habitans des frontières autrichiennes, de sorte que les colonies militaires russes se distinguent de ces dernières, par les traits les plus essentiels. Il n'y a guère que les colonies des Cosaques, et celles d'environ 2900 familles de soldats, au Caucase, qui offrent quelques points de ressemblance avec l'organisation des frontières militaires de l'Autriche.

Dans toutes les autres colonies, on a eu bientôt compris l'impossibilité de faire d'un Russe, un paysan et un soldat en même temps. Il est vrai qu'on leur a donné une division et une administration militaires, mais qui cependant isolent tellement le paysan du soldat, que celui-ci ne se considère que comme en cantonnement chez le premier.

Le paysan est tenu de pourvoir directement ou indirectement à l'entretien de l'homme et du cheval. Les colonies ne forment donc qu'une sorte de cantonnement permanent, et celles du Sud principalement ont, à cet égard, quelque ressemblance avec le cantonnement particulier de la cavalerie qui existait autrefois dans le royaume de Hanovre.

Nous avons déjà décrit, dans le deuxième volume de cet ouvrage, une excursion dans les colonies de Kharkoff. Nous nous croyons d'autant plus autorisé à renvoyer le lecteur aux détails plus étendus sur ce sujet qui se trouvent dans l'ouvrage de M. de Pidoll, auquel

nous allons emprunter, (en y ajoutant quelques notices additionnelles,) le tableau suivant des colonies du Sud *comparez Pidoll, p. 15. et suiv.*).

On distingue: les colonies de l'Ukraine dans le gouvernement de Kharkoff, celles du Sud de la Russie dans le gouvernement de Kherson et celles des gouvernemens de Kieff et de la Podolie; ces dernières, pour la plupart, sont établies sur les terres séquestrées de seigneurs polonais.

On a colonisé:

1. A Kharkoff:

Le premier corps de cavalerie de réserve, total 2 divisions de cuirassiers et de lanciers, avec 48 escadrons actifs et 16 escadrons de réserve.

La 6ième division de cavalerie légère, (cavalerie du 6ième corps d'infanterie qui est ordinairement en garnison dans les environs de Moscou) total: 32 escadrons actifs et 12 escadrons de réserve.

Puis l'artillerie du premier corps de cavalerie de réserve, et l'artillerie à cheval du 6ième corps d'infanterie: 48 pièces d'artillerie à cheval; total: 80 escadrons et 48 pièces attelées, de troupes actives; en outre les réserves et bataillons d'ouvriers.

2. Kherson:

Le 2ème corps de cavalerie de réserve donne également 80 escadrons et 48 pièces d'artillerie à cheval.

3. A Kieff et en Podolie:

Un corps combiné de la cavalerie et de l'artillerie à cheval des 4ième et 5ième corps d'infanterie, consistant en 64 escadrons actifs et 4 batteries avec leurs réserves.

Total: 224 escadrons et 128 pièces d'artillerie à cheval, de troupes actives avec leurs réserves.

A côté de ces troupes, on a encore établi 4 à 5,000 cantonnistes dans ces colonies.

On nous assure que les colonies militaires du Nord, dans les environs de Novgorod, ont cessé d'exister; elles étaient spécialement destinées pour l'infanterie, le corps des grenadiers. Il faut donc considérer cet essai comme tout-à-fait avorté, et c'est probablement l'insuccès de cette expérience, qui a fait abandonner l'idée de la colonisation générale de la grande armée d'opérations. La position actuelle des colonies de Novgorod ressemble à celle d'un domaine placé sous la direction spéciale du ministère de la guerre.

Quant à nous, nous ne pouvons qu'approuver l'opinion de M. de Pidoll, sur le peu d'avantages que le fisc a retiré des colonies militaires. On a fait, à cet égard, une expérience qui a presque complètement échoué, mais il est possible qu'avec le temps ces colonies offriront réellement des avantages militaires et économiques, surtout quand il s'agira d'une guerre contre la Turquie.

Excepté les petites colonies du Caucase, les colonies militaires russes, aujourd'hui existantes, n'auront d'autre effet que de former et d'entretenir une bonne et nombreuse cavalerie, en étendant en même temps la culture sur des territoires jusqu'ici restés incultes. Du reste on ne les a conservées que dans les pays fertiles en céréales et en pâturages, et elles s'y sont parfaitement acclimatées. Il y a donc lieu d'espérer que la Russie effectuera sur ce terrain, d'une manière facile et progressive, la transition de la cavalerie irrégulière des Cosaques en une des meilleures cavaleries de guerre de l'Europe, à laquelle on a lieu de pronostiquer le plus brillant avenir, en songeant aux conditions favorables que lui présente le terrain des colonies, savoir: de vastes plaines, du blé, des herbages et du foin en abondance, ainsi qu'un climat propice à l'élevage des chevaux. Quand on apprend qu'en 1837, 350 escadrons ont exécuté de grandes manœuvres à Wossnesensk, on est porté à croire que la cavalerie russe pourra un jour surpasser celle des autres pays.

A moins que, en partant de l'opinion que la tactique moderne ne peut offrir à la cavalerie l'occasion de décider du sort d'une bataille, on ne désapprouve pas en principe, l'organisation d'une nombreuse cavalerie telle qu'elle est établie en Russie, on ne saurait nier que les colonies du Sud ne promettent de grands avantages militaires, soit en offrant des magasins de blé, pour la guerre dans le Sud-Est, soit en formant la pépinière d'une belle et nombreuse cavalerie. D'un autre côté, on a prétendu que les colonies militaires constitueraient un foyer dangereux d'agitations politiques; on a voulu même rattacher à cette institution des prédictions annonçant la ruine intérieure de la Russie comme imminente. On ne peut nier en effet que dans les colonies, de Novgorod surtout, il n'ait éclaté de sérieuses et sanglantes révoltes, et si nous ne nous trompons pas, le même fait s'est produit également dans les colonies du Sud. Mais ces troubles semblent n'avoir eu d'autre origine que les mécontentemens qu'ont excités les premières mesures de colonisation, mécontentemens qui aujourd'hui ont complètement cessé. Le caractère de Prétoriens, ou plutôt l'importance acquise par les troupes des *Castra stativa* de l'empire romain, ne saurait être attribué aux colonies actuelles, attendu qu'elles ne contiennent pas de l'infanterie, (qui est toujours l'arme la plus importante pour la guerre,) mais seulement de la cavalerie. —

Nous ne saurions mieux terminer nos observations sur la puissance militaire de la Russie, qu'en mentionnant ici les avantages qu'elle se ménage, en préparant les dispositions à prendre sur le théâtre de la guerre.

La Russie est toujours disposée à faire la guerre de deux manières essentiellement différentes. Vis-à-vis de ses voisins turbulens, d'origine asiatique, elle emploie un système de guerre qui, depuis le temps de Napoléon, est tombé dans un dédain proverbial, aux yeux de toutes les autorités militaires, — et en raison des rapports européens, ce dédain est bien mérité — c.-à.-d.

le système des cordons militaires, sur une échelle si vaste que Lascy lui-même en aurait à peine rêvé de pareils. Surtout près du Caucase et sur les lignes d'Orenbourg, les forces militaires sont dispersées entre diverses lignes de petites forteresses (*kréposti*), sur une étendue immense. Il serait peut-être facile à une armée européenne de 10,000 hommes de battre 100,000 Russes dans ces positions tout-à-fait singulières; mais de même qu'une grande opération militaire, exécutée avec 50,000 hommes dans les pays montagneux habités par des peuplades turbulentes, n'aboutirait qu'à d'inutiles sacrifices d'hommes et de matériel, de même ces grandes lignes militaires qui peu-à-peu poussent leurs approches jusque dans les montagnes, en entretenant un blocus incessant, qui de temps à autre est interrompu par une *razzia* contre un *Aoul* ennemi, offrent peut-être l'unique moyen de parvenir au but qu'on s'est proposé. Car quand même quelques redoutes faibles et isolées pourraient être enlevées par les peuples montagnards, elles restent cependant, pour des soldats obligés d'épargner la poudre et ignorant l'usage du canon, des postes dont la prise ne compenserait pas les sacrifices qu'elle aurait coûtés.

En outre la prise de ces redoutes occasionne tant de bruit et exige tant de temps, que la retraite des ennemis serait facilement entravée par des Cosaques qui auraient pu se rassembler pendant l'attaque. En un mot, si l'on a décrié dans les cercles autrichiens, dont l'opinion était alors prédominante, le système des cordons militaires de Lascy, comme la conséquence et l'expression d'un manque total de génie militaire, et si la science des grandes opérations, les a répudiés comme une institution nuisible et pédantesque, on ne doit pourtant pas confondre trop légèrement ce système avec celui des lignes militaires russes, qui remplissent mieux leur but que toute autre organisation. Ce serait plutôt faire acte de pédantisme militaire, que de vouloir faire la guerre

dans le Caucase, d'après le système que Napoléon pratiquait en Europe.

Personne ne doute que dans le cas d'une guerre de la Russie avec l'Occident, cette puissance ne procède d'une manière bien différente. Elle agirait alors d'après les principes de cette grande et vigoureuse stratégie qui, dans les pays ouverts et civilisés, rend la guerre plus menaçante pour l'existence des états, mais moins onéreuse pour les citoyens et paysans paisibles qui, dans les pays cultivés — en dépit de toutes les déclamations — attachent ordinairement plus de prix au bonheur domestique dont ils jouissent au sein de leurs familles, qu'à la grandeur et même à l'indépendance de leur pays.

La stratégie russe a déjà prouvé en Turquie et en Pologne, qu'elle sait frapper de grands coups; les premiers désastres qu'elle essuya en Pologne, peuvent être attribués soit à des chances malheureuses, soit à certaines méprises dans l'application, et non à la fausseté du principe*); en partie ils s'expliquent par le manque inattendu de provisions de guerre, occasionné par la défection de l'armée polonaise, de sorte que, suivant Tanski, la Russie, n'a pu, en deux mois, disposer que de 120,000 hommes contre les Polonais. Nous avons déjà dit comment tout cela est changé aujourd'hui, et l'expérience des années 1830—1831 doit avoir décidé l'empereur Nicolas à soumettre à de sérieuses réformes l'organisation, la dislocation et le contrôle de sa grande armée. Mais on ne peut apprécier la véritable importance des troupes toujours disponibles de l'Ouest, qu'en tenant compte de la base de la grande armée.

En parlant de la flotte, nous avons déjà fait ressortir l'importance de Sevastopol, dans le cas d'une guerre

*) L'armée russe était faible à cause de ses pertes immenses dans la guerre contre la Turquie où elle avait perdu plus de 100,000 h. (en 1828—29).

contre la Turquie, européenne ou asiatique. Les forts du Pruth et du Dniepr complètent ici le système stratégique.

D'une manière analogue, les ports de guerre de la mer Baltique, dont Cronstadt est le plus considérable, constituent une forte base stratégique pour la flotte.

Mais le point le plus important dans une guerre de la Russie contre l'Europe, est la base formée par les anciennes et nouvelles fortifications du royaume de Pologne. Nous ne sommes pas en mesure d'en pouvoir présenter une appréciation détaillée, mais il nous semble assez évident que par les immenses constructions de fortifications, d'arsenaux, de magasins etc. exécutées dans la Pologne, depuis 1830 surtout, la Russie a réalisé une augmentation plus considérable, quoique moins bruyante de ses moyens d'action militaires contre l'Occident, qu'elle n'aurait pu le faire par l'augmentation et la dislocation de son armée d'opérations. Les masses de troupes toujours prêtes à entrer en campagne, surtout s'il s'agit d'une guerre dirigée contre la Prusse, donnent lieu de penser, que la Prusse seule ne serait presque pas en état de soutenir une guerre contre son voisin de l'Est, cette même Prusse dont le plus grand roi, il n'y a pas cent ans, considérait l'hostilité de la Russie comme chose de faible importance, au moment où — souverain d'un pays qui ne comptait que 7 millions d'habitans — il entreprenait une guerre contre une moitié de l'Europe.

Au premier coup d'œil, on pourrait croire, que la Prusse, par suite du partage de la Pologne, a beaucoup amélioré son théâtre de guerre. Cette opinion a pu être vraie, tant que la Prusse et après elle la Saxe, posséda le pays de Varsovie et même tant que la Russie n'avait pas encore toute liberté d'action dans le royaume de Pologne créé par le congrès de Vienne. Qu'on se rappelle pour s'en convaincre, que durant la guerre de sept ans, l'angle oriental de la Silésie, était du côté du Nord

tout autrement entouré qu'aujourd'hui, où le grand-duché de Posen sert à relier la Silésie à la partie Nord-Est de la Prusse, et que, pendant la guerre de 7 ans, la partie orientale de la Prusse était tout-à-fait séparée du centre de la monarchie par des possessions polonaises, qui forment aujourd'hui la province de la Prusse occidentale. Mais si l'enclave étrangère, qui, à l'époque de la guerre de 7 ans, entrait dans la partie orientale de la Prusse, était plus grande que celle d'aujourd'hui, cette dernière est d'une force bien autrement importante. La Prusse pouvait voir avec assez d'indifférence qu'une partie de la faible république polonaise eût vis-à-vis de l'état prussien une position géographique qui, dans certaines circonstances, devait offrir de grands dangers; mais il n'y avait aucune probabilité que la Pologne voulût tirer parti de cette position puisqu'elle resta neutre, quand le pays héréditaire de son roi (la Saxe) fut envahie par les troupes prussiennes. Quoique cette neutralité ne fût pas complète et qu'elle permît à l'armée russe de s'établir pendant la guerre de 7 ans sur la Vistule et la Warta, ces faits n'avaient nullement l'importance qu'on pourrait leur attribuer de nos jours. D'abord une base d'opérations, telle qu'elle est improvisée dans le courant d'une guerre, est nécessairement plus faible qu'une base systématiquement préparée en temps de paix, où l'on dispose librement du temps et des moyens nécessaires. Ensuite l'établissement d'une pareille base coûte toujours un temps dont profite l'ennemi. En outre, il y avait jadis moins de danger qu'aujourd'hui, pour la Prusse d'avoir la base d'opérations de l'ennemi à quelques degrés plus près de Berlin; car d'un côté l'occupation momentanée des Marches et de la capitale n'était pas encore une question vitale pour la monarchie prussienne, et puis, grâce à la tactique de cette époque, il n'était pas à craindre qu'une armée ne franchît trop rapidement la distance qui sépare la Vistule de la Sprée. Pour réaliser une pareille entreprise, on aurait cru autrefois avoir

besoin de deux campagnes entières, l'une pour asseoir une base d'opérations sur l'Oder et la seconde pour pousser plus avant. Enfin, et c'est là le point principal, les forces disponibles de la Russie, pour une guerre extérieure, n'avaient pas encore atteint leur développement actuel.

Par suite des dispositions fixes et sûres que la Russie a prises en Pologne, la situation présente un tout autre aspect. Les avantages du terrain ne portent des fruits que si on les met en rapport avec les forces vivantes des troupes, et les grands avantages que la Pologne offre à la Russie, pour le cas d'une guerre contre la Prusse, sont maintenant assurés par de grandes forces militaires complètement organisées.

La Russie, jusqu'en 1812, n'a fait concourir son armée aux guerres de l'Allemagne qu'en guise de troupes auxiliaires. L'année 1812 a prouvé bien clairement que la véritable force de la Russie consistait dans l'immense longueur de sa ligne de retraite. Cette année servit à démontrer encore que cette puissance n'a aucun besoin de forteresses, pour une défense active contre toutes les forces réunies de l'Europe, mais qu'elle serait toujours en état de prolonger sa retraite jusqu'à ce que l'armée de son adversaire soit affaiblie par des détachemens et des maladies, tandis que la sienne se recruterait par l'adjonction des forces de l'intérieur, ce qui produirait un équilibre de forces et même une supériorité en faveur de la Russie. On dit que déjà, à Mojaïsk, l'armée russe était aussi forte que celle que Napoléon avait réunie pour la bataille. Or, on n'ignore pas que l'empereur des Français avait ouvert la campagne avec une armée quatre fois plus forte, et que ce maître consommé dans l'art de la stratégie savait toujours concentrer dans les momens et sur les points décisifs, des masses de troupes supérieures en nombre à celles de ses adversaires. En outre les frontières russes manquaient alors d'une organisation, qui aurait pu servir d'appui efficace à l'armée

d'opérations et la mettre en état de traverser énergiquement les combinaisons de l'ennemi.

Une juste appréciation des événemens de 1812, indique les vues qui, en Pologne, doivent présider à la construction de forteresses nouvelles et à l'agrandissement des anciennes. Elles renferment une combinaison de préparatifs de défense, avec des mesures tendantes à affermir le pouvoir répressif contre les élémens révolutionnaires de la Pologne. On y trouve naturellement aussi les moyens de faciliter la défense du pays; mais vis-à-vis d'une supériorité écrasante de troupes, il faudrait rechercher ces moyens de défense dans la profondeur de l'empire, si toutefois la Russie permettait une fois encore qu'une armée d'invasion pût se rassembler sans qu'elle y mît obstacle. Il est bien facile de dire que la véritable base défensive de l'armée russe se trouve au Sud-Est de Moscou; mais il ne faut pas oublier quelle misère profonde du peuple, quelle ruine complète de la prospérité nationale se rattachent à l'emploi d'un plan d'opérations dont l'incendie de Moscou n'est qu'un point isolé, si toutefois cet incendie et la retraite de l'armée ressortaient en effet d'un système de défense calculé par avance. La base sur la Vistule dispense la Russie de la nécessité de recourir à l'emploi de moyens si désespérés contre une invasion européenne, en lui permettant de prendre l'offensive en temps opportun, de même que Frédéric II, en 1756, lorsqu'il envahit la Saxe et la Bohême, essaya de briser la coalition qui se formait, mais qui n'était pas encore prête pour la guerre. De plus, si la Russie voulait entreprendre quelque conquête, cette base d'opérations la mettrait en état de procéder à cette tentative avec une grande énergie, surtout contre la Prusse.

Cette base renferme tous les élémens de guerre dont pourrait faire usage une armée russe d'opérations dans l'Ouest. Cette armée resterait là pendant longtemps indépendante de l'intérieur de la Russie pour ses arsenaux,

ses munitions, ses recrues, ses chevaux, ses effets d'habillement, et paralyserait d'avance la tactique des troupes prussiennes qui, en partant de l'Est de la Prusse et de l'Est de la Silésie, voudraient s'opposer à la jonction des corps d'armée russes sortant de la Pologne. Les fortifications de Posen n'offriraient à la Prusse, dans le cas d'une guerre subite, qu'un lieu favorable à la concentration de sa *Landwehr*, plutôt qu'un point d'appui pour une contre-opération, et si l'on nous permettait de nous hasarder dans le domaine des prédictions, nous soutiendrions que pour le cas d'une pareille guerre, on se disputerait la possession de Berlin, avant que les troupes de la Prusse orientale et celles de la Silésie aient pu entrer en campagne.

En effet, en considérant cette situation, nous ne pouvons repousser le doute, quelque triste qu'il soit, que la Prusse seule, soit en état de se promettre un résultat quelque peu satisfaisant d'une guerre avec la Russie. C'est pourquoi nous avons été surpris d'entendre conseiller à la Prusse de faire la guerre à l'Autriche, à la Saxe, à la Bavière et à la Russie, et cela par des personnes qui prétendent craindre l'extension de la puissance russe plus que toute autre chose. Comme s'il y avait un moyen plus sûr que ce dernier pour favoriser l'agrandissement de cette puissance! Le fait seul qu'une telle guerre n'a pas éclaté, nous prouve mieux que toute espèce de raisonnement, que la Russie ne désire pas pour le moment, et pour un long avenir peut-être, de faire des conquêtes dans l'Ouest, quelque résolue qu'elle paraisse être à en faire, pour le cas où elle se verrait obligée de défendre et de pacifier ses pays-frontières; car comme il est impossible d'imaginer pour la Russie une meilleure occasion de conquète qu'une guerre entre la Prusse et l'Autriche, rien n'eût été sans doute plus facile pour la Russie, de 1848 à 1850, que d'amener une telle collision. On peut même dire hardiment

qu'une guerre aurait éclaté entre ces deux puissances, sans son intervention conciliatrice.

Mais il est pourtant bien déplorable pour les Allemands de voir leur patrie placée sous cette épée de Damoclès et d'attendre qu'il plaise à l'empereur de Russie de la retenir ou de la laisser tomber. Si ce n'était pas un axiôme historique que, dans les momens passionnés, les hommes ne profitent pas des enseignemens de l'histoire, alors on pourrait s'abandonner à l'espoir que le souvenir des grands dangers auxquels l'Allemagne a encore échappé en 1850, rendra les gouvernemens prévoyants, concilians et unis. Dieu le veuille!

Mais un spectateur russe doit éprouver un tout autre sentiment en face de cette situation du monde! Sa patrie qui semble inattaquable, n'a point à craindre, même dans les momens critiques, comme par ex. celui de 1830 à 1831, l'intervention des pays de l'Occident désunis, où pourtant chacun sait très bien que le voisin le plus menaçant se trouve à l'Est, mais où la passion, toutes les fois qu'elle éclate, empêche de nouveau que cette considération si juste ne calme et n'apaise la haine des partis — soit des états ou des partis dans une signification plus restreinte. — Le Russe, disons-nous, doit éprouver un tout autre sentiment en songeant que l'Occident, qui jouit d'une si haute civilisation, mais qui est aveuglé par les passions, aura de nouveaux moments de faiblesse, comme en 1848 et 1850, où il ne dépendra encore que de la volonté de son Czar d'avancer les frontières de la Russie jusqu'au cœur de l'Europe. C'est pour cette raison, que la Russie armée peut encore écrire sur ses drapeaux avec plus de raison que la Russie pacifique:

„Je suis assis sur le rivage et j'attends le vent!“

Chapitre VII.

Des domaines de la couronne en Russie et de leur administration.

Différences entre les domaines de l'Europe occidentale et ceux de la Russie; les premiers, provenant des biens patrimoniaux des maisons souveraines, ont pour base et pour principe la propriété et le droit privés; les domaines russes se composent de ce qui est resté de la propriété publique, après les donations faites par les Czars, définition qui n'est toutefois applicable qu'à la Grande- et à la Petite-Russie, et non à la Finlande, aux provinces de la Baltique et à la Pologne. Proportions énormes des domaines russes. Tableau général de ces domaines. Notices historiques sur leur origine. Situation des domaines et de leurs habitans à l'époque de la création du nouveau Ministère des domaines en 1838. Principes adoptés par ce Ministère dans la réorganisation et leur mise à exécution. Résultats obtenus de 1838 à 1845. — Extrait du rapport le plus récent du Ministre à l'Empereur, de l'année 1851, sur la situation et l'administration des domaines. Conclusion. Réflexions sur l'organisation à venir de la seconde moitié de la population et du pays, c'est-à-dire de la noblesse et de ses serfs, plus spécialement sous le rapport de l'économie rurale.

Les domaines forment une partie très-essentielle et jouent un rôle important dans l'économie des états de l'Europe occidentale. Nous trouvons quelque chose d'analogue aussi en Russie; ce sont les domaines de l'Empire et leur administration.

Mais, nous le répétons, il n'y a là qu'une simple analogie. Au point de vue de l'origine, du droit, du caractère de toute l'institution, et surtout de leur extension, les domaines russes diffèrent essentiellement, et

dans le principe même, des domaines des états et pays germaniques et romanes, et par conséquent ils ne doivent point être confondus avec ces derniers.

Les domaines de l'Europe occidentale ont leur base et leur principe originaire dans la propriété et le droit privés. Les Germains, lors de la conquête des pays romains, ont partout procédé d'après le même système. Ordinairement les conquérans prenaient possession d'un tiers du sol, en abandonnant les deux autres tiers restants aux habitans du pays. C'est ainsi qu'ils en agirent avec les Bourguignons, les Francs, les Visigoths et les Lombards. Un tiers de toute la masse du butin tombait toujours en partage au Roi et chef de l'armée. S'il est impossible de méconnaître que ce principe n'a point reçu partout sa pleine application, on peut toujours admettre, qu'une grande partie du sol, et nommément les forêts, ont formé depuis cette époque, la propriété privée des maisons royales. C'est avec le revenu de ces propriétés que les Rois entretenaient leurs cours, leur suite et leurs féaux. Pour récompenser les services de ces derniers, ils leur concédèrent l'usufruit du sol, d'abord temporairement et à vie (*beneficium*), et plus tard héréditairement (*feudum*). Ce fut là un des modes de l'origine et du développement du système féodal! Les propriétés territoriales des Rois Mérovingiens étaient administrées par le majordome, et passèrent, avec la Royauté, aux Carlovingiens, lorsque le majordome Pépin confina dans un cloître le dernier des Mérovingiens. Le célèbre *capitulare de villis* témoigne des soins que Charlemagne, non moins que les autres grands propriétaires, apportait à l'administration de ses propriétés territoriales, qu'il a toujours considérées comme biens patrimoniaux de sa maison.

Le caractère de droit privé des domaines, dans l'Allemagne proprement dite, se manifeste d'une manière encore plus frappante. Toutes les maisons souveraines de ce pays étaient, sous les Carlovingiens, et sous les Rois

et Empereurs allemands qui leur succédèrent, des maisons nobles, possédant de grandes propriétés territoriales, soit à titre de francs-alleux (*allodial*), soit comme fiefs qu'ils tenaient des Rois ou d'autres maisons plus puissantes, ou bien encore des églises, des évêques, des abbés etc. Par suite d'achats et d'héritages, quelques-unes de ces familles étendirent considérablement leurs propriétés. Les Rois et Empereurs d'Allemagne conférèrent alors aux chefs de ces maisons richement possessionnées les hautes charges de l'Empire, et nommément celles de Ducs, de Comtes Palatins, de Margraves, de Comtes, charges, qui dans l'origine, étaient des dignités et des emplois, soit dans l'armée, soit dans la magistrature. Cependant, peu-à-peu, ces dignités de l'Empire devinrent héréditaires dans les familles; la circonscription dans laquelle s'exerçait l'emploi devint territoire séparé, pays, et le pouvoir attaché à l'emploi se transforma en autorité souveraine. Graduellement ces grands vassaux, électeurs, ducs, margraves, landgraves etc. devinrent indépendans de l'Empereur, jusqu'à ce que, après la dissolution de l'Empire allemand romain, ils acquirent la pleine autorité souveraine qu'ils possèdent actuellement. Jusqu'au 16ième siècle toutefois, le principe d'après lequel les domaines constituaient le patrimoine des maisons princières, s'était maintenu. Elles les partageaient, en formaient des apanages, des douaires, des fiefs, les vendaient, les conféraient à titre de donations, en disposaient, en un mot, à leur gré, en tant seulement que des conventions de famille entre les maisons princières elles-mêmes n'y portaient pas obstacle.

Cependant il paraît que, dans l'origine, une partie minime seulement de ces biens était affectée aux fiefs impériaux des emplois de duc, de comte etc. et que ces fiefs, comme aussi certains droits de régale, de douane, d'escorte etc. imposaient aux dignitaires qui en étaient investis, certaines obligations déterminées envers l'empereur et l'empire, ainsi qu'envers le pays, dépendant de

ces fiefs, comme p. ex.: troupes à fournir en cas de guerres de l'Empire, entretien des tribunaux supérieurs du pays même, etc.

Aux 16[ième] et 17[ième] siècles, à la suite de la réformation, une partie des biens de l'église fut saisie ou, comme on l'appelait, fut sécularisée. La question de savoir à qui cette partie devait échoir, donna naissance à deux doctrines diverses. D'après l'une, elle était tombée en partage, comme épave, au souverain du pays, et avait accrû ses domaines; d'après l'autre doctrine, au contraire, ces biens de l'église étaient devenus, par suite de la réformation, propriété nationale, mais ils devaient recevoir une destination conforme à l'esprit des fondations, et être employés au profit des écoles, des universités, des hôpitaux, tandis que le souverain, comme *Episcopus territorialis* (Evêque du territoire) n'avait d'autre droit que de régler et de diriger leur emploi dans ce sens. Le plus souvent, ce fut la première de ces opinions qui prévalut en pratique. Non seulement les Princes incorporèrent dans leurs domaines la plus grande partie des biens de l'Eglise sécularisés à la dite époque, mais encore ils disposèrent fort arbitrairement du reste. Le roi Henri VIII d'Angleterre et ses successeurs firent don d'une bonne partie des biens monastiques à leurs favoris et à leurs créatures, et les dotations des évêchés passèrent seules à l'Eglise anglicane. La plupart des Princes Allemands, comme p. ex. l'Electeur de Brandebourg, en agirent tout aussi arbitrairement avec les biens de l'Eglise. Dans quelques pays toutefois, et nommément en Hanovre, Brunsvick etc., ces biens furent réunis en une masse, placés sous une administration spéciale (la *Klosterkammer* — chambre des biens monastiques) et les revenus en furent employés au profit des établissemens d'éducation, des hôpitaux etc. du pays.

En attendant, l'idée du territoire clos et de la souveraineté des Princes, en Allemagne, se développa de plus en plus dans le sens moderne du mot Etat. Ce fut

d'abord en Prusse que ce développement se manifesta avec le plus d'évidence, car déjà Frédéric II se qualifiait de premier serviteur de l'état, et le code même de ce pays (*Landrecht*) n'établit que des doctrines abstraites sur l'Etat et sur le Chef de l'Etat. Les autres pays de l'Allemagne suivirent cette même direction, après la dissolution de l'empire allemand; l'école de droit public en Allemagne transforma toutes les principautés de l'Allemagne en Etats modernes, et les Princes en chefs souverains de ces états! — Les Princes adoptèrent ces idées de droit dans leur législation, surtout depuis l'époque de la Confédération du Rhin. En conséquence, dans la période de bouleversement de 1848, les domaines, dans la plupart des pays de l'Allemagne, et nommément dans les petits Etats, furent sans façon déclarés propriété publique, et les Princes et leurs familles réduits à ce qu'on appelle la liste civile. Ce n'est que depuis peu, qu'une réaction s'est manifestée à cet égard, principalement à la suite des réclamations des agnats.

Tandis que, dans tout l'Occident de l'Europe, les domaines ont pris naissance dans le droit privé et se sont développés de la propriété privée des princes, cette échelle ne peut être appliquée sous aucun rapport aux domaines de la Russie, pas même dans les pays qui lui sont annexés. En Finlande, dans l'Ingrie, dans la Carélie, jamais les domaines n'ont constitué la propriété patrimoniale des maisons royales de Suède, mais ils ont toujours été propriété de l'Etat. En Livonie et en Courlande, les domaines étaient formés des biens sécularisés de l'Ordre Teutonique. En Courlande, il est vrai, ils étaient tombés, après la réformation, entre les mains des Ducs des maisons Kettler et Byron, mais là aussi ils furent toujours considérés comme propriété publique et jamais comme biens allodiaux de ces maisons; aussi, lors de l'abdication de ces princes, ils ne sont point restés à leurs familles ou à leurs héritiers, mais ils ont passé, avec la souveraineté, à la Russie. J'ignore si en

Lithuanie les domaines ont été, dans l'origine, la propriété privée des Jagellons, mais je suppose que c'est le contraire qui a eu lieu. Généralement parlant, les domaines des provinces de la Pologne constituaient la propriété publique de la République polonaise ou de ses Rois, et c'est en cette qualité qu'ils ont passé à la Russie.

L'origine des domaines dans la Russie proprement dite nous paraît évidente. Originairement l'idée d'un droit privé à la propriété du sol est complètement étrangère aux idées et aux mœurs du peuple russe. Les vastes territoires que possède la Russie, ont toujours été considérés comme la propriété collective de tout le peuple russe, à l'usufruit de laquelle chaque sujet russe a un droit égal. Il en résulte, que conséquemment à cette idée, il ne peut exister aucune propriété privée du sol, aucun droit héréditaire à une telle propriété, pas même un droit d'usufruit viager ou temporaire à une portion déterminée du sol. Ce principe, qui doit son origine à l'ancienne vie nomade du peuple russe, s'est conservé, même après la formation d'établissemens fixes, dans toutes les phases de l'histoire de l'Empire. On se colonisait par familles, par communes; on cultivait autant de terrain qu'on en avait besoin; le pays était vaste, nul ne gênait l'autre, de sorte qu'au commencement il n'y eût aucune nécessité de songer à fixer des limites. Mais lorsque la culture se fut graduellement étendue sûr le pays, il dut nécessairement s'en suivre aussi des restrictions, et les limites des communes durent être fixées. Cela se faisait par les chefs des tribus, les chefs du pays (la commune-mère et ses Starostes) et en dernière instance par le Czar. C'est ainsi que peu à peu, il se forma, une espèce de propriété ou du moins une possession privée de certaines parts du territoire exclusivement affectées aux communes. Toutefois, quelque déterminée que fût cette possession à l'égard des voisins, jamais dans l'opinion du peuple, elle ne devint vis-à-vis

du chef de la tribu, du chef du peuple, du Czar, un droit privé positif, une propriété réélle, et elle resta à l'état de concession, de chose assignée, tandis que, dans l'intérieur des communes, le principe que personnellement nul ne possédait rien à titre de propriété privée, mais qu'il jouissait seulement de certaine part du droit d'usufruit, fut toujours maintenu.

Avant le développement de l'autorité des Czars, les anciennes communes-mères (qui plus tard devinrent villes) s'étaient déjà consolidées sur un pied indépendant, et leurs Starostes et chefs exerçaient une autorité patriarcale sur la commune-mère et les communes qui en relevaient, ou autrement dit, le pays. Non seulement les Czars n'intervinrent en rien dans ce développement, mais au contraire, après l'introduction du christianisme et à la suite des idées de civilisation et de politique venues de l'Ouest, ils s'appliquèrent de plus en plus à transformer et à organiser ces anciennes communes-mères en villes (dans le sens qu'on donnait à ce mot dans l'Europe occidentale). A cet effet, ils augmentèrent leurs territoires et leur conférèrent toutes sortes de priviléges.

Quant aux communes rurales, il en fut autrement. Là, les Czars restèrent toujours suzerains immédiats du sol, distribuant aux communes telle portion de terrains qu'ils jugeaient convenable, et leur imposant, pour l'usufruit de ces terrains, un impôt: *l'Obrok.* Bien que, dans l'origine et en principe, cet *Obrok* fût un impôt foncier, un fermage, il devint néanmoins, en pratique, impôt personnel ou capitation, du moins dans un grand nombre de communes, et nommément dans celles constituées sur la base du principe véritablement russe, par la raison que, comme nous l'avons dit plus haut, ces communes n'admettaient point, dans leur intérieur, de propriété privée du sol, et que chacun y jouissait d'un droit égal à l'usufruit. Cet *Obrok,* les Czars le percevaient eux-mêmes, ou bien ils l'abandonnaient, soit temporairement, soit à vie, ou bien encore héréditairement,

(cas du reste assez rare au commencement), aux personnes de leur cour et aux militaires. C'était des espèces de fiefs, qui furent concédés par Pierre Ier à la noblesse en toute propriété héréditaire. Aujourd'hui, un peu plus de la moitié de la terre arable cultivée et des paysans qui l'habitent, se trouve entre les mains de la noblesse, dans la proportion de 12 à 10; la moitié plus faible appartient immédiatement à la couronne et en relève, c'est le bien du Czar, et le Czar, comme père du peuple, en peut disposer à son gré.

Plus de 52,000 milles carrés de sol cultivé et de forêts, et plus de 23,000,000 d'hommes qui les habitent, (sans compter, en Sibérie, en Amérique etc. plusieurs centaines de milliers de milles carrés de terres incultes, de montagnes, de steppes etc., dont l'importance et l'exploitation à venir sont encore couvertes du voile impénétrable des tems futurs) dépendent immédiatement du Czar et sont administrés comme domaine.

Ces chiffres gigantesques suffisent pour donner une idée de l'immense importance de l'administration des domaines. Que sont, nous le demandons, à côté de cela les domaines de l'Occident de l'Europe!

Nous disposons de matériaux suffisans pour donner un aperçu sur les domaines russes, et nous en empruntons les principaux détails à un tableau de l'administration des domaines de l'empire russe, rédigé d'après des sources officielles et qui nous a été communiqué en manuscrit. Ce tableau est de l'année 1846. Pour complément, nous avons sous les yeux les comptes-rendus annuels imprimés du Ministre à l'Empereur; puis encore beaucoup de données, reçues d'autres sources ou recueillies par nous-mêmes.

Jusqu'en 1837 l'administration des domaines, actuellement réunie sous un ministère spécial, était divisée entre plusieurs ministères et autorités. En 1837, il fut créé un nouveau ministère des domaines de l'Empire, auquel furent confiées l'organisation et l'administration des terres et forêts domaniales avec leur population d'hommes libres, paysans, colons étrangers et tribus nomades. Les autres parties du domaine de l'état: lacs salants et salines, mines etc. restèrent sous leurs anciennes administrations.

Pour mieux faire comprendre l'objet et le but de cette organisation et de cette administration qui sont d'une si immense importance pour la Russie, nous examinerons les quatre points suivans:

1° Origine des terres domaniales, avec des notices historiques succinctes sur leur population.

2° Etat dans lequel les propriétés domaniales et leur population se trouvaient à l'époque de la création du Ministère des domaines de l'Empire.

3° Principes adoptés par ce Ministère pour base de la réorganisation et mise à exécution de ces principes.

4° Résultats obtenus de 1837 à 1845, et subséquemment.

I. Origine des terres domaniales et notices historiques sur leur population.

Nous avons déjà démontré ailleurs que, d'après la manière de voir primitive du peuple russe, tout le sol de la Russie appartenait, un et indivisible, au peuple russe en masse, en excluant toute propriété privée; que le droit suprême de disposition et de partage du tout appartint au Czar et à la couronne, et sous l'autorité

du Czar, aux communes, aux seigneurs, aux pères de famille.

Depuis les tems les plus reculés, les Czars, Grands-Ducs et Petits-Princes avaient distribué certaines parts du sol aux personnes de leur cour et à leurs serviteurs, soit temporairement, soit à vie, soit enfin en toute propriété héréditaire, et assigné aux villes des territoires fixes; mais il restait toujours d'immenses étendues de terrains, dont une partie fut abandonnée en usufruit aux paysans réunis en communes, tandis que le reste demeura provisoirement inculte.

En même tems les Grands-Ducs et les Petits-Princes avaient fait choix dans la masse des terres, de villages et de petits territoires, *Wolosti*, pour en affecter le rapport aux dépenses de leurs cours.*)

Les chroniques du 12ième siècle déjà, font mention de donations faites à des boyards, à des couvens et à des corporations.

Les boyards et la noblesse militaire recevaient ces donations le plus souvent à vie, ce qui fut l'origine du système des résidences ou campagnes (*Pomestia*), système qui ne se développa complètement qu'aux 16ième et 17ième siècles.

Les fils de boyards, comme on les appelait, et les Cosaques reçurent des terrains sur les frontières, pour les protéger contre des incursions ennemies. Ils formèrent des corporations militaires. Du centre de l'Empire vers les frontières, on colonisa des paysans, qui étaient tenus de payer un impôt annuel: *l'Obrok*.

Les boyards et les serviteurs passaient, pour différens motifs, d'un Petit-Prince à un autre, et alors leurs terres étaient reprises par les Princes qu'ils quittaient, tandis qu'ils en recevaient d'autres de leurs nouveaux

*) Voir Karamsin: „*Histoire de l'Empire Russe*", vol. II, note 296, et de Reutz: „*Essai d'une histoire du droit civil russe*", page 11, §. 16.

maîtres. Nulle part il ne se trouve de vestige de propriété et de possession stable. Ce n'est qu'après l'incorporation complète des petites principautés isolées du grand-duché de Moscovie, que les propriétés de la noblesse acquirent plus de stabilité. Par suite de donations, les biens domaniaux de l'ancien grand-duché de Moscovie se trouvèrent considérablement réduits, mais bientôt ils s'accrûrent de nouveau puissamment par l'incorporation de Novgorod, la conquête des royaumes de Kazan, d'Astrakhan et de Sibérie, et par de nombreuses confiscations.

Ce ne fut qu'au commencement du XVIIième siècle que les Czars commencèrent à transformer les terres, concédées à la noblesse temporairement et à vie, en propriété héréditaire, *Wòtchini*. D'ordinaire les faveurs de ce genre s'accordaient à l'occasion d'événemens particulièrement heureux, tels que la fin d'une guerre, des conquêtes, les mariages des Czars etc.

Sous Pierre Ier, l'économie de l'état subit une réorganisation complète; la milice devint inutile et fut abolie, l'armée fut organisée à l'européenne, les fonctionnaires reçurent des appointemens fixes à la place de l'ancienne jouissance temporaire de l'usufruit du sol, le système des *Pomestia* disparut, et tous les biens des serviteurs et de la noblesse leur furent laissés héréditairement.

Tandis qu'ainsi une grande partie des biens domaniaux qui, de tout temps, avaient été concédés arbitrairement et temporairement à la noblesse servante, se transformait en propriété privée, ces biens s'accrûrent considérablement, sous Catherine II, par suite de la saisie des terres monastiques et patriarcales.*) De même l'ac-

---

*) *Duo si faciunt idem, non est idem!* La confiscation des biens monastiques en Russie doit être considérée et jugée sous un autre point de vue, que celle des biens de l'Eglise dans l'Occident. Ici le sol, dans son ensemble, ne constituait point la propriété des

quisition de la Nouvelle Russie, de la Courlande, des provinces Transcaucasiennes etc. contribua notablement à l'accroissement du domaine de l'état.

Le sol domanial se divise en terres cultivées et en

princes ni de l'état, comme c'était le cas en Russie, ainsi que nous l'avons démontré plus haut. Dans l'Occident les biens des princes ou de l'état, les domaines, ont pris leur origine dans la propriété privée et celle de famille. L'origine des biens de l'Eglise est la même, puisque, comme toute autre propriété privée, ces biens avaient été acquis par donations, héritages ou achats. La confiscation ou sécularisation des biens de l'Eglise, surtout aux 18ème et 19ème siècles, était donc une spoliation injustifiable, puisqu'elle atteignait une propriété privée légalement existante. — La confiscation des biens monastiques en Russie repose sur une base juridique toute différente. Là, l'Eglise catholique d'Orient n'a jamais constitué une corporation possédant des propriétés territoriales, telle que l'avait été l'Eglise d'Occident. Déjà par suite de sa règle primitive et du voeu de pauvreté, l'ordre religieux en Russie ne pouvait jamais rien posséder en propre, mais seulement accepter un usufruit. Ce n'est point à l'Eglise en corps, mais isolément aux couvents, aux évêques, métropolitains, patriarches, issus de ces mêmes couvents et assujettis à la même règle, que les Czars conféraient des biens en usufruit. En Russie, le Czar disposait seul de tout le sol. C'est de lui qu'émanait tout droit de jouissance usufructuaire, en même temps qu'il était aussi le chef temporel, le protecteur et le conservateur de l'Eglise. Il ne se mêlait point de ses affaires intérieures, de sa doctrine et de ses dogmes, mais il réglait sa position temporelle à l'extérieur. Si donc, les biens des couvents qui leur avaient été concédés en usufruit ont été repris par le Czar, et qu'il ait trouvé bon que les couvents vécussent d'offrandes charitables, comme l'exigeait la règle primitive, il n'y a eu là aucune lésion d'un principe de droit. Quant à l'équité et à l'opportunité de la mesure, ce n'est point ici l'endroit d'en faire l'examen. Ni le clergé, ni le peuple, n'ont protesté contre ces confiscations, et ils les ont acceptées avec assez d'indifférence. Autant que nous sachions, le clergé séculier russe n'a jamais possédé des terres en propriété permanente. — Chaque commune avait l'obligation de pourvoir à l'entretien de son Pope, qui recevait sa part à chaque distribution du sol. Le gouvernement a fixé la mesure de cette part, et pour chaque colonisation, il dote ainsi les nouvelles cures. — Jamais aucune partie de ces terres n'a été ni confisquée, ni séquestrée.

terres incultes. Les premières avaient été assignées aux villages, et quant aux dernières, lorsque le besoin s'en fit sentir, il en fut abandonné une partie aux villages, ou bien aussi à des particuliers, contre un fermage. En outre tous les établissemens industriels, tels que moulins, boutiques, fabriques, forges, et plus tard aussi les pêcheries dans les mers et les rivières, enclavés dans les terres et forêts domaniales, furent affermés aux communes ou à des particuliers. C'est là ce qu'on comprend sous la dénomination générale *d'articles de fermage.* Aux termes de la loi, tous les paysans doivent avoir l'usufruit d'un minimum de terrain, suffisant à leur subsistance. Par suite de l'accroissement de la population et du manque, dans beaucoup de localités, de terres encore disponibles, il devenait souvent impossible de se conformer à cette loi. En conséquence, l'empereur Paul ordonna, en 1797, de concéder une partie de ces articles de fermage, en terres, moulins, pêcheries etc. à titre de compensation, aux communes qui ne possédaient point la portion légale de terrain. Ce fut là l'origine de la division des articles de fermage en *domaniaux* (relevant de l'Empereur) et *communaux* (concédés aux paysans). Aussi longtems que la propriété territoriale privée ne fut en Russie qu'une exception de la règle, le besoin d'un inventaire, d'une description et d'un arpentage des terres réservées à l'administration immédiate et à la disposition de la couronne, n'avait point paru urgent. Mais lorsque, sous Pierre Ier, la moitié des terres cultivées devint propriété privée de la noblesse, cette propriété dut nécessairement entrer en conflit avec la propriété domaniale. Partout les propriétaires se permettaient des empiètemens et s'appropriaient tout ce qu'ils pouvaient saisir, chose que l'immense étendue du pays rendait non seulement possible, mais encore facile. — Les terres domaniales avaient été officiellement décrites, il est vrai, dans ce qu'on appelait les *Livres d'inventaires* (*Pistsowié Knigui*), mais

d'une manière très imparfaite. — Les empiètemens des propriétaires privés prirent de telles dimensions, qu'en 1765, il fut ordonné un arpentage général tant des terres domaniales, que de celles appartenant à des particuliers. Ce fut une entreprise colossale, dont l'exécution dût être d'autant plus difficile en Russie qu'on y manquait des moyens nécessaires pour la réaliser. L'arpentage de cinquante gouvernemens put à peine être achevé dans un espace de 80 ans. Les empiétemens sur les biens domaniaux continuent encore aujourd'hui. En 1782, les pertes que le domaine avait subies jusqu'alors furent parfaitement validées par la loi de prescription. En 1837 encore, l'état des propriétés et articles de fermage relevant de la couronne n'était nullement constaté d'une manière précise. Le nouveau ministère a fait de grands efforts pour établir à cet égard un résultat précis et pour le fixer définitivement. La Sibérie, comme de raison, n'est pas comprise dans ces mesures, car là tout arpentage serait pour le moment d'une exécution impossible et sans but. Le nombre des articles de fermage se montait à 30,570, dont 20,560 domaniaux et 10,010 communaux.

Les forêts sont en partie abandonnées à l'usage des communes, et en partie réservées au domaine, mais les unes comme les autres sont placées sous l'administration générale des forêts. — Avant Pierre I[er], il ne se trouve aucun vestige d'une législation ayant trait à l'économie forestière, mais seulement quelques ordonnances concernant les forêts des frontières, ordonnances dont les dispositions n'avaient, du reste, qu'un but purement militaire. Pierre I[er] comprit l'importance des forêts pour les constructions navales, l'industrie, le commerce, etc. et rendit une série de décrets y relatifs. L'administration des forêts fut confiée par lui au collége de l'Amirauté. En 1786, elles furent remises aux Chambres des finances et aux directeurs d'économie; en 1794, elle fut rendue au Collége de l'Amirauté, en 1802, elle passa au mini-

stère des finances; en 1811, au Département des domaines nouvellement créé dans ce ministère; en 1826, aux chambres des finances de chaque gouvernement de l'Empire. Les forêts réservées à la marine et aux mines furent confiées à ces administrations spéciales.

Les ordonnances du XVIIIième siècle, ne se rapportent qu'à la garde et à l'aménagement des forêts. Sous Paul et Alexandre, l'attention du gouvernement se porta aussi sur leur culture et leur exploitation. En 1826, on institua un comité, chargé d'élaborer des projets d'une économie forestière régulière; on songea à la création d'écoles forestières etc. Par suite de l'immense étendue des forêts, toutes les ordonnances et institutions qui furent rendues à cet égard, n'eurent toutefois que peu de succès; les dévastations ont été incommensurables. On en fit une fois l'estimation, et les pertes d'une seule année s'élevaient à 4,312,000 rbls. d'argent! — D'après le relevé de 1845, la superficie totale des forêts domaniales se monte à 116,980,424 dessiatines (environ 23,400 milles carrés) sans y comprendre les forêts assignées aux cosaques, aux villes et aux mines, ni celles de la Sibérie.

La population des campagnes, en Russie, se divise en *paysans libres* ou *domaniaux* (*de l'Etat*), et en *serfs* ou *paysans de la noblesse*.

Ce n'est qu'à la fin du XVIIième siècle — que le servage des paysans proprement dits, paraît avoir commencé à s'ériger en droit, et, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, il ne reçut son extension actuelle que par le Grand-Conseil des Boyards pendant la minorité de Pierre Ier. Avant cette époque, ces paysans étaient libres et maîtres de s'établir et d'affermer des terres partout où cela leur convenait. Lorsqu'en 1257, les Tatares firent le premier dénombrement en Russie, les paysans furent portés sur les mêmes rôles, comme classe libre, avec les habitans des villes. Tous étaient tenus, à cette époque, d'acquitter l'impôt personnel dit

Impôt noir (*Tschorni Bor*), d'où sont provenues plus tard les dénominations de *Communes noires* et de *centuries noires*, cette dernière désignant les habitans des villes.

Les serfs s'appelaient alors *Khalopi*. C'était des prisonniers de guerre, ou des individus privés de leur liberté par arrêt judiciaire, ou bien encore ceux qui se livraient de leur propre volonté — comme serfs aux propriétaires — et qu'on nommait *engagés* (*Kabalnie*). Il est à supposer que le nombre de ces serfs n'était guère considérable et que pour la plupart, ils servaient la noblesse comme domestiques.

Dans l'origine, la liberté de transmigration des paysans a dû sans doute être illimitée, mais en 1497, elle fut restreinte et réglée jusqu'à un certain point.

Toutefois, à cette époque déjà, il se manifesta une différence entre les paysans des terres domaniales et ceux des propriétés privées. Les premiers conservèrent, dans toute leur pureté, les institutions communales des temps anciens, et administrèrent leurs affaires d'une façon tout-à-fait indépendante, tandis que les autres se trouvaient dans une dépendance presque complète des seigneurs sous le rapport de l'administration et de la justice. Deux lettres patentes, l'une de 1547, adressée au prince Kourbsky, et l'autre de 1550*) portent expressément: „que les paysans doivent être soumis à la juridiction des propriétaires, et non à celle des communes.“ — D'autre part, bien que la liberté de transmigration constituât un droit commun à tous les cultivateurs, les paysans des domaines en usaient rarement, et formaient ainsi des établissemens stables, tandis que les paysans des propriétés privées offraient plutôt l'aspect d'une population flottante.

En vertu d'un oukase de l'année 1597, tous les paysans de propriétés privées, qui les avaient quittées

*) Voir les actes de l'expédition archéographique russe.

pendant les dernières cinq années, furent obligés de retourner là où ils s'étaient trouvés antérieurement à l'année 1593. C'est donc à cette époque que les paysans commencèrent d'être attachés à la glèbe, d'où il résulta que plus tard, ils devinrent dépendants de la personne du propriétaire.

Les *paysans de l'Etat ou de l'Empire* (nom qui leur fut donné par Pierre I[er]) restèrent libres. Dans la suite, on comprit encore dans cette catégorie les fils de boyards, les Odnodvorzi, les paysans des arendes des provinces de la Baltique. Sous l'impératrice Catherine II, on y ajouta de plus les paysans des couvents etc.; sous le règne actuel, les Polovniki, les Tatares colonisés en Crimée, les paysans du clergé catholique, ceux des terres confisquées dans les provinces ci-devant polonaises, les affranchis dotés de terres et les cultivateurs dont les rapports sont réglés par des contrats entre eux et leurs maîtres *).

D'après le code du czar Alexis - Mikhaïlovitsch (*l'Oulogénié*), les paysans des domaines pouvaient s'établir dans les villes, de même que les citadins pouvaient se fixer dans les villages domaniaux. Ils étaient libres d'exercer tous les métiers, et de se livrer soit au commerce, soit à l'industrie manufacturière dans diverses catégories. Toute insulte faite à leur personne était punie d'une amende pécuniaire, par opposition à ce qui se pratiquait vis-à-vis des serfs (la même prérogative était accordée par *l'Oulogénié* aux paysans proprement dits des propriétés privées qui, à cette époque, comptaient encore parmi les classes libres, et il était défendu de les qualifier de serfs). Aujourd'hui les paysans des domaines peuvent envoyer leurs enfans dans les institutions publiques, même dans les universités, ce qui leur ouvre l'accès de toutes les carrières possibles au service

*) *Obiazannie.*

de l'Etat, et même la perspective d'obtenir des titres de noblesse.

Les anciennes institutions communales russes se sont parfaitement conservées parmi les paysans des domaines, et plus d'une fois leurs priviléges ont été confirmés et même étendus par le gouvernement. La commune choisit librement ses préposés: dans le code de 1550 (*Soudebnik*), il était dit: que les employés du Czar (*Wolosteli*) n'avaient point le droit de faire garotter les paysans, que ce droit n'appartenait qu'aux Starostes et chefs de la commune élus par les paysans eux-mêmes, et qu'en cas de contravention de la part des employés, les Starostes et chefs des communes étaient autorisés à délivrer les paysans et à exiger une amende pour l'outrage fait à leur personne. Pierre Ier confirma le droit d'élection pour les emplois communaux; Catherine II conféra aux communes rurales celui d'élire des assesseurs auprès des tribunaux ordinaires de district et de gouvernement. Déjà le code de 1550 porte, que les paysans ont le droit de posséder des propriétés territoriales et de les défendre par devant les tribunaux; l'*Oulogénié* étendit cette dernière disposition aux terres dont les paysans étaient usufruitiers; seulement ils ne pouvaient posséder ni maisons, ni boutiques dans les villes. Catherine II permit aux communes rurales d'acheter les propriétés privées situées dans leur voisinage. L'empereur Alexandre restreignit ce privilége aux terres colonisées, mais il l'étendit à chaque paysan en particulier. L'empereur Nicolas accorda aux paysans la faculté d'acheter des maisons dans toutes les villes, à l'exception de Moscou et de St. Pétersbourg. Peu-à-peu la législation investit les paysans du droit d'exercer toute espèce de profession, de faire le commerce, de se charger de fournitures, de passer des contrats de tous genres et de se faire inscrire dans les guildes.

De tout temps, l'administration des propriétés domaniales avait été unie à celle des paysans qui les ha-

bitent. Elle se divisait en administration provinciale supérieure et en administration communale. Jusqu'à Pierre Ier, l'administration supérieure avait été confiée à la *Chambre du Palais* (*Dworzowie Prikazi*) et pour certaines provinces, comme Kazan, Astrakhan etc. à des autorités spéciales (*Prikazi*) qui percevaient les impôts et administraient la justice. Pierre Ier réunit tout cela dans le *Collége économique*. Paul Ier confia, en 1797, l'administration supérieure à une *Expédition économique*, ressortant du Sénat. En 1802, époque à laquelle furent organisés, en Russie, les ministères spéciaux, la direction de l'administration des domaines fut confiée à un département particulier du ministère des finances.

A la tête de l'administration provinciale se trouvèrent placés d'abord les Woïwodes, puis les Gouverneurs; les arrondissemens avaient des chefs qui surveillaient l'économie rurale des paysans et l'accomplissement de leurs obligations. Plus tard ce soin fut confié, à titre d'essai, aux chefs pes régimens cantonnés dans les gouvernemens respectifs, mais cette disposition fut bientôt révoquée. Sous Catherine II, l'administration provinciale des domaines fut divisée en trois parties; les affaires de police furent confiées à la régence du gouvernement (province); le pouvoir judiciaire aux tribunaux civils et criminels ordinaires; la partie financière enfin, aux chambres des finances des gouvernemens respectifs. L'administration d'arrondissement, à son tour, fut divisée en deux parties: la police et la justice, ce qui se conserva, sans modification essentielle, jusqu'en 1835.

Dans chaque commune le *Starosta**) percevait et livrait les impôts, administrait toutes les affaires de la commune, et formait, avec ce qu'on appelait les hommes d'élite ou chefs, le tribunal pour les procès et contes-

*) Les mots *Wolost* (baillage ou réunion de plusieurs communes) et *Starosta* se trouvent dans tous les actes des 15ième, 16ième et 17ième siècles.

tations. Tous ces juges étaient assermentés*). Pour l'élection des Starostes, etc. et pour les affaires importantes, toute la commune se rassemblait et arrêtait des résolutions, pour la plupart verbales, et rarement par écrit. Les institutions communales reposaient tout entières sur un droit traditionnel, qui généralement n'était pas écrit (coutumier) et sur le principe d'autonomie. Pierre I[er] même n'y toucha point dans les réformes qu'il réalisa. Catherine II organisa, en 1787, l'administration communale dans les provinces de la Nouvelle-Russie. Tout en y conservant, dans ses principes fondamentaux, l'administration communale de la Russie centrale, elle voulut instituer différens emplois communaux: un chef (*Golowa*) devait être placé à la tête, et sous lui, un adjoint (*Starosta*) pour les affaires économiques, un instructeur pour les affaires judiciaires, des centurions (*Sotskie*) et des décurions (*Dessiatniki*)**) pour la police, et des percepteurs pour les impôts. Tous ces fonctionnaires devaient être élus par les communes. Ce réglement n'a pas été introduit généralement, vu qu'il ne pouvait être utilement appliqué qu'aux grandes communes à population nombreuse. En 1797, furent créés les cantons (*Wolosti*), dont chacun devait contenir une population de 3,000 âmes. A la tête de ces cantons fut placé un *Golowa* (chef) auquel fut adjoint un Staroste et un greffier: ils étaient élus par les paysans dans les assemblées cantonnales et confirmés dans leurs fonctions par la Chambre des finances. De plus le magasin d'approvisionnement des vivres était placé sous un inspecteur élu. Chaque village conserva, comme par le passé, son maire (*Starschina*). Ces administrations cantonnales formaient ainsi une autorité intermédiaire entre la commune

---

*) Une curieuse formule de ce serment se trouve parmi les actes du 16ième siècle.

**) Ces dénominations proviennent des mots russes *Sto* (cent) et *dessiat* (dix).

villageoise et l'administration gouvernementale. En 1832, les paysans furent divisés, pour la perception des impôts, en groupes de 3 à 500 âmes, et pour le recrutement en groupes de 1000 âmes.

Telle était la situation, à l'époque de la réorgani sation en 1838.

Ainsi les villages domaniaux avaient de tout temps été reconnus comme corporations communales qui, tout en dépendant des autorités supérieures générales de police et de justice, s'administraient et se jugeaient elles-mêmes. Sauf les quatre années du règne de l'empereur Paul I[er]*), elles avaient constamment été placées sous les autorités financières, lesquelles, à proprement parler, ne s'occupaient que de la perception des impôts. L'administration économique était entièrement négligée, comme nous tâcherons de le démontrer dans le tableau du système d'imposition, que nous allons donner ci-dessous, système qui donne toujours l'idée la plus juste de la situation économique d'un peuple.

Dans les temps les plus reculés déjà, on rencontre en Russie les traces d'un impôt foncier, appelé Impôt de la charrue (*Sakha*). D'après les documens du seizième siècle, le sol était divisé en terrain bon, médiocre et mauvais. Pour chaque charrue on comptait 800 tscheti (ou 400 dessiatines) de bon, 1000 tscheti (500 dessiatines) de médiocre et 1200 tscheti (600 dessiatines) de mauvais terrain. 12 tscheti de bon, 14 de médiocre et 16 de mauvais terrain formaient ce qu'on appelait un lot (*Wytt*). Chaque charrue se composait d'un certain nombre de foyers avec la terre y appartenante**). Du reste le mot charrue

---

*) Epoque à laquelle fut créée *l'Expédition économique*, qui la première fit quelque chose pour la situation économique des paysans, pour l'encouragement de la culture de la soie, de la vigne etc.

**) Dans un ancien document, 64 foyés sont comptés pour une charrue. Il paraît toutefois douteux que ç'ait été là une règle générale.

(*Sakha*) fut également adopté comme mesure lors de l'introduction de l'impôt industriel.

Lorsque, dans la triste période du 17ième siècle, la guerre, la famine, la peste eurent décimé la population, que les terres restèrent en partie sans culture, et que le prix du sol eut considérablement baissé, on fit l'essai de répartir l'impôt par foyers, en proportion de leur rapport. Des commissaires spéciaux (*Pistsy*), furent chargés du dénombrement et de la description des foyers. Les livres d'inventaires (*Pistsowia knigui*) datant de ce temps, existent encore en partie. Nous trouvons ainsi, que déjà, à cette époque, il avait été fait en Russie un essai de cadastre, alors que, dans l'Occident de l'Europe, on n'y avait point encore songé.

Ce système d'imposition se conserva jusqu'en 1722, où la formation et l'entretien d'une armée régulière considérable réclamèrent de grands efforts et de grands sacrifices. La pénurie des finances fit naître l'idée d'imposer à tous les villages, en proportion du chiffre nécessaire de troupes, la formation et le logement de l'armée, en statuant que sur un certain nombre d'âmes mâles on lèverait une recrue. La redevance prélevée jusque là à titre d'impôt foncier, fut exclusivement affectée à l'entretien des troupes, et pour faciliter le calcul, cet impôt fut transféré du sol sur les têtes ou âmes mâles, de façon que chaque détachement de troupes recevait à la fois d'un nombre déterminé d'âmes les recrues, le logement et l'argent nécessaire pour son entretien. Ce mode d'entretien des troupes dut toutefois être abandonné bientôt, à cause des graves inconvéniens qui en résultèrent; mais, quant au nouveau système d'imposition par tête, la grande facilité qu'il offrait pour la perception fit, qu'une fois organisé, il resta en vigueur, malgré sa criante disproportion*). Cependant l'extrême inégalité et l'injustice de

*) Depuis lors, les donations territoriales à des particuliers ne se firent plus que d'après le nombre d'âmes, ce qui fut également

ce mode d'imposition, qui infligeaient une part égale des charges publiques au riche comme au pauvre, étaient atténuées et rendues moins sensibles par le fait que la commune acquittait solidairement toute la somme d'impôts à payer par la totalité de ses membres, et qu'à l'intérieur des communes, les impôts se répartissaient et se prélevaient non par tête, mais en proportion des lots de terres que chacun possédait*).

Cette répartition inégale des impôts eut pour conséquence l'accroissement continuel des arriérés. Ni la sévérité, ni les tolérances temporaires, ne remédièrent à cet inconvénient permanent. Toute l'économie de l'état en souffrait. Il fut institué une chancellerie spéciale pour le recouvrement des arriérés. On tâcha de porter remède au mal, en essayant une répartition plus égale du sol. On en ajouta, là où la chose était faisable, aux communes qui en avaient trop peu; on transcolonisa une partie des habitans de communes trop populeuses, et on établit pour principe, que chaque âme devait avoir une portion déterminée de champs labourables; d'abord 15 dessiatines, puis 8, et finalement 5 dessiatines au minimum. Cependant l'application de ce principe sur une grande échelle, rencontra de sérieuses difficultés.

D'autre part, les besoins toujours croissants de l'Etat nécessitèrent une augmentation graduelle des impôts, dont l'inégalité relative et le poids s'accrûrent dans la même proportion. En 1792, la capitation fut divisée,

---

adopté pour norme de la valeur, dans les actes de vente, de testament ou de donation, de sorte que peu-à-peu ce mode de calcul devint général et contribua ainsi, indirectement, à affermir et à étendre le servage.

*) C'est là du moins ce que nous avons trouvé partout où nous nous en sommes informé. La chose n'est pas légale, mais conforme à l'équité et très commode pour les percepteurs. Dans les propriétés de la noblesse, où le seigneur est solidaire de toute la somme des impôts, il en est également ainsi, ou bien le propriétaire les répartit et les prélève lui-même d'après les moyens de chacun.

pour le soulagement des paysans, en quatre catégories, dans lesquelles les gouvernemens furent classés d'après leurs forces et moyens. En 1797, on procéda à une nouvelle classification des gouvernemens, et en 1823 à une troisième. Toutefois ces dispositions ne furent que des palliatifs, sans efficacité réelle, puisque, dans les gouvernemens mêmes, les villages entr'eux offrent la plus grande diversité. Un seul gouvernement russe est aussi étendu que le royaume de Hanovre, mais à qui l'idée viendrait-elle, de frapper d'un impôt égal un village de la *Lüneburger Heide* et un autre des terres grasses (*Marschen*) de la Frise orientale?

Un tel état de choses dut nécessairement avoir pour conséquence une perpétuelle accumulation d'énormes arriérés d'impôts. En 1737, il en fut fait remise aux paysans pour 4 millions de roubles d'argent, et deux ans après, en 1739, il y en eut de nouveau pour 1,600,000 de roubles d'argent; en 1741, le compte fut de nouveau annulé par la remise des arriérés. Dix ans plus tard, les arriérés montèrent de rechef à 2,500,000 de roubles d'argent. En 1787, nouvelle remise; en 1797, nouveaux arriérés de plus de 7 millions de roubles d'argent. En 1814, remise fut faite de 30 millions de roubles de papier, et néanmoins, en 1818, les arriérés s'élevaient à plus de 96 millions. Dans l'espace de 1826 à 1836 le total des arriérés remis a été de 66,980,537 de roubles, et cependant ceux qui restaient se montaient encore à 63,636,286 de roubles. Ces arriérés, comme on peut le voir, sont l'épée de Damoclès qui, depuis plus d'un siècle, est suspendue sur la population de l'Empire, surtout sur celles de certains gouvernemens.

Plus bas nous démontrerons l'effet pernicieux du système de capitation sur la situation économique des paysans. Le gouvernement essaya de plus d'un moyen pour l'améliorer. Les paysans de la Russie centrale jouissaient du moins de tous les droits et avantages d'hommes libres et indépendans; mais la condition des pay-

sans des provinces russes de l'Ouest, ci-devant soumises à la domination polonaise était bien plus triste.

Depuis deux siècles, le gouvernement russe s'était efforcé d'améliorer la situation des paysans domaniaux. Leur liberté n'éprouva aucune atteinte, ils pouvaient s'adonner au commerce et à l'industrie, posséder de la propriété mobilière et immobilière, vivre sous une autorité élue par eux-mêmes; ils jouissaient de la liberté de transmigration, pouvaient s'établir dans les villes, avaient leurs propres tribunaux, et la voie des instances leur était ouverte à l'égal de tous les autres sujets.

Il en était tout autrement dans les provinces ci-devant polonaises. Là, les propriétés domaniales avaient été divisées en Starosties, dont la possession temporaire avait été conférée à la noblesse polonaise. L'ancienne administration communale slave y dépérissait de plus en plus; les paysans furent dépouillés du droit de propriété au sol, et néanmoins ils ne pouvaient point transmigrer librement, ni faire le commerce, ni entrer dans des corporations. La juridiction (à l'exception de la justice criminelle) était abandonnée aux *Starostes* (aux chefs de frontières) et aux propriétaires. Les paysans étaient attachés à la glèbe comme les paysans des propriétés privées, avec la seule différence que leurs impôts et prestations n'étaient pas fixés par les propriétaires temporaires, mais par le gouvernement; mais en revanche, ils étaient privés des effets de la sollicitude naturelle de propriétaires héréditaires, qui, ne fût-ce que dans leur propre intérêt, ont soin du bien-être ou du moins de la solvabilité de leurs paysans quant aux impôts. Les propriétaires temporaires, au contraire, sachant qu'ils devaient rendre un jour leurs terres, les épuisaient autant que possible, soit eux-mêmes, soit par leurs fermiers, parmi lesquels se trouvaient souvent des Juifs.

Les écrivains de l'Occident, d'une époque antérieure, en parlant du servage des paysans domaniaux russes, en ont jugé sans doute le plus souvent par l'état de

choses qu'ils ont trouvé dans ces provinces ci-devant polonaises. Mais les paysans de ces provinces ne forment qu'à-peu-près $\frac{1}{15}$ du chiffre total de la population des domaines de l'Empire, à savoir environ 600,000 âmes mâles.

Voici maintenant le rapport numérique des individus subordonnés au ministère des domaines.

D'après la révision de 1833, il y avait:

8,431,837	âmes mâles		de paysans,
126,799	-	-	de paysans affranchis par des particuliers,
167,626	-	-	de colons étrangers,
760,000	-	-	de nomades,
7,499	-	-	d'exilés colonisés,
13,000	-	-	d'israélites agriculteurs.

Depuis la révision, l'excédant des naissances sur les décès (1845) a été de:

1,076,877 âmes mâles.

10,583,638 âmes mâles. — En y ajoutant

11,641,437 âmes du sexe féminin, il en résulte un total général de 22,225,075 têtes.

II. Situation des propriétés domaniales et de leurs habitans, à l'époque de la création du Ministère des domaines de l'Empire.

L'aperçu que nous venons de donner de la situation antérieure à 1837, constate deux inconvéniens palpables: 1° Défaut de lois suffisantes pour la conservation et l'organisation économique des terres et forêts, et: 2° Manque d'une bonne administration économique, surtout en ce qui concernait les paysans.

Par suite de ces inconvénients, l'étendue et les li-

mites des forêts restaient indéfinies, leur rapport était presque nul; rien ne se faisait pour la transcolonisation des paysans des localités qui manquaient de terres, ou bien les paysans y procédaient arbitrairement et sans ordre. Depuis 1792, les terres concédées par l'Empereur pour la colonisation, (plus de 543,234 dessiatines,) n'étaient ni assignées, ni distribuées. Les forêts restaient sans organisation économique et sans surveillance, d'où résultaient des empiètemens et des dévastations de toute espèce. En 1837, il fut constaté, que des particuliers s'étaient emparés de 500,000 dessiatines de terres appartenant à la couronne, sans compter les empiètemens sur les terrains incultes et les forêts. Des paysans et d'anciens militaires étaient chargés, il est vrai, de la garde des forêts, pour en empêcher la dévastation; mais les premiers manquaient le plus souvent de bonne volonté, et les derniers des forces physiques nécessaires pour bien remplir leur tâche. En outre, cette garde était fort peu nombreuse; dans le gouvernement d'Arkhangel, par exemple, un seul paysan avait à surveiller 175,000 dessiatines (35 milles carrés) de forêts. Dans tout le gouvernement de Wologda, pour environ 3 millions de dessiatines de bois (600 milles carrés) il n'y avait pas plus de 10 gardes forestiers. Le royaume de Saxe possède, en fait de forêts, à peine la moitié de cette superficie, mais peut-être plus de 5000 forestiers et gardes-bois! Dans le gouvernement de Wiatka, 2,840,000 dessiatines de bois étaient laissées entièrement sans garde.

Des terrains boisés d'une étendue considérable furent incendiés par les paysans, pour y cultiver une couple de fois du blé ou du chanvre. Dans le gouvernement de Wilna, les propriétaires, pour dessécher leurs terres, en firent écouler les eaux dans les forêts domaniales et les transformèrent ainsi en marécages.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, les pertes et dommages résultant annuellement des fraudes et incendies dans les forêts domaniales étaient évalués à 4,312,000

roubles, tandis que le revenu total de ces forêts ne s'élevait qu'à 600,000 roubles au plus, et encore ce revenu ne rentrait-il presque jamais intégralement.

Les rapports civils et politiques des paysans étaient, il est vrai, réglés, mais non leur situation économique, ce qui exerçait une influence plus ou moins pernicieuse sur leur position générale.

Toute l'administration des domaines se trouvait concentrée dans un des départemens du Ministère des finances. Une des sections de ce département était chargée des affaires concernant les domaines et paysans de 41 gouvernemens de la Russie centrale, de la Sibérie et des contrées Transcaucasiennes, une autre de celles des 12 Gouvernemens de l'Ouest et des Gouvernemens de la Baltique, où dominaient des systèmes économiques suédois, lithuaniens et polonais; une troisième enfin, de toute la masse des forêts domaniales. Les affaires judiciaires et celles de comptabilité appartenaient à des sections spéciales.

Dans les Gouvernemens mêmes, l'administration était confiée aux Chambres des finances, composées d'un conseiller, d'un chef de bureau et de deux commis. Ces chambres administraient toutes les affaires de plus d'un million peut-être de paysans. Un autre conseiller était chargé de l'administration des forêts. Or, il est évident, qu'avec une telle organisation on pouvait tout au plus s'occuper des rapports financiers.

Il ne pouvait être question ni de sollicitude pour les individus, ni d'amélioration de la situation morale et économique des paysans. On ignorait jusqu'à l'étendue des possessions domaniales.

Dans les districts des gouvernemens, tout était entre les mains des employés de police, élus par la noblesse, et pris dans ses rangs, autorités dont les sympathies et les intérêts étaient contraires, pour ne pas dire hostiles, à ceux des paysans. L'administration cantonnale même avait purement un caractère de police.

Ordinairement, personne ne se mêlait des affaires communales proprement dites; mais, pour faciliter la perception des impôts, 300 à 500 âmes furent réunies en commune de contribuables, et on ne s'inquiétait guère, si, par suite de cette division, des villages furent partagés en deux, des intérêts locaux lésés etc. On usa de tout aussi peu d'égards dans les recrutemens, où 1000 âmes étaient réunies pour former ce qu'on appelait la commune de recrutement. D'autres subdivisions étaient adoptées pour la réparation des routes et d'autres servitudes et prestations de police. Il est clair, que la commune réelle, basée sur la possession territoriale commune, devait nécessairement beaucoup souffrir par suite de ces divisions. Aucune des autorités supérieures ne s'inquiétait d'elle, de son unité, de sa situation économique, de la composition de ses autorités locales etc. Sous plus d'un rapport, c'était peut-être un avantage. En Russie, des villages de 10 à 20 foyers se gouvernent parfaitement eux-mêmes; mais dans les villages populeux, où les assemblées communales étaient nombreuses, il résultait de cet abandon de graves inconvéniens, qui ébranlaient profondément les bases de la vie et de l'unité communales, si favorables au développement social.

Comme on n'avait en vue qu'un but exclusivement financier, toute l'administration officielle des communes était composée comme suit: d'un percepteur, d'un inspecteur des magasins d'approvisionnement, qui était en même tems percepteur des impôts publics, enfin d'un employé pour les recrues, ou autrement dit receveur de recrues. Ainsi, toute l'administration de 22 millions de têtes ne se composait que de *receveurs!*

Par suite du manque total de surveillance, des élémens pernicieux parvinrent à s'emparer de la direction des communes. Les plus riches s'entendaient entr'eux, et géraient les affaires communales, dans des vues arbitraires et intéressées. Des employés

subalternes se joignaient à eux, et tous ces gens, auxquels les paysans opprimés avaient donné le nom de *mangeurs de communes* (*Miroiédi*) accaparaient le monopole du commerce villageois, exploitaient les articles de fermage communaux, et s'emparaient même, en payant une bagatelle, de la terre arable, qu'ils affermaient ensuite, peut-être au triple du prix qu'ils avaient payé eux-mêmes à des paysans moins aisés. Les chambres des finances ignoraient parfois jusqu'au nombre des articles de fermage communaux.

Enfin, c'est encore le manque de surveillance et de sollicitude qui a prodigieusement développé et propagé dans les cinquante dernières années, le mal le plus funeste dont souffre le pays, l'ivrognerie. C'était principalement les villages domaniaux que les fermiers d'eaux-de-vie venaient envahir avec leurs cabarets. En 1837 on trouva dans les 15 gouvernemens de la Russie centrale: Wladimir, Wologda, Voronèje, Kalouga, Kostroma, Koursk, Moscou, Nijni, Orel, Pskoff, Perm, Riazan, Smolensk, Twer et Tamboff, sur 3,078,155 paysans des domaines 4,387 cabarets, ce qui faisait 1 cabaret sur 701 âmes, tandis que, dans ces mêmes gouvernemens, il ne se trouvait que 1836 cabarets sur 4,882,051 paysans de propriétés particulières, ce qui donnait la proportion de 1 cabaret sur 2,691 âmes.

Dans les propriétés privées, les seigneurs surveillaient le débit de l'eau-de-vie; dans les villages domaniaux, au contraire, les préposés s'entendaient avec les fermiers qui achetaient leur coopération à prix d'argent. Toute assemblée cantonnale ou communale se tenait devant le cabaret, et c'est le verre à la main, sans désemparer, que se traitaient les affaires.

Telle était la situation dans les gouvernemens de la Russie centrale, où existait la ferme générale des eaux-de-vie. Mais c'était bien pire dans les gouvernemens privilégiés, où la ferme ne s'étendait qu'aux villes et aux villages domaniaux, et où les fermiers

avaient à craindre la concurrence des distilleries privées. Dans ces gouvernemens, le fermier obligeait la commune à prendre, par famille, une certaine quantité d'eau-de-vie, ou bien il imposait aux paysans une redevance pour la permission de se pourvoir de spiritueux partout où bon leur semblerait. Si les communes s'opposaient, elles étaient dénoncées comme coupables de trafic défendu d'eau-de-vie, et par une conséquence naturelle, toujours condamnées et punies. Dans les Gouvernemens de la Russie centrale, les paysans étaient *séduits* à l'ivrognerie; dans les gouvernemens privilégiés, ils y étaient *forcés*.

Malgré la surabondance des terres en Russie, leur répartition est cependant infiniment variée dans les différens gouvernemens; il se rencontre des communes, où il n'y en a qu'une demi-dessiatine par âme, tandis que dans d'autres chaque âme en possède jusqu'à 20. il existe même des villages, comme p. ex. dans le gouvernement de Novgorod, où 245 dessiatines forment le lot de chaque tête mâle.

Au partage, les puissans, les préposés (les *communophages*) s'entendaient à merveille à duper les paysans moins aisés, ce qui était plus spécialement le cas dans les Gouvernemens du Sud et de Perm. Il en résultait que souvent les paysans se virent obligés de s'adresser aux propriétaires particuliers, pour leur prendre à ferme les terres dont ils avaient besoin. Fréquemment ces terres, qui au fond, appartenaient au domaine, se trouvaient être affermées à vil prix à des spéculateurs, qui les cédaient ensuite à d'autres, en exigeant le triple du prix du fermage. En 1837 on constata 500,000 dessiatines de terres placées de cette façon. — Bien que, en principe, nul ne puisse être privé en Russie du droit au sol et à son exploitation, et que chacun y fasse partie d'une commune, il existait néanmoins jusqu'en 1837, un grand nombre de paysans complètement appauvris, qui, dépouillés par l'oppression et la fraude,

de la part qui leur revenait du bien communal, erraient sans abri. A l'époque ci-dessus, on vérifia le chiffre des individus de cette catégorie, et on en trouva environ 605,675, dont 128,677 dans les provinces polonaises seules, ce qui faisait $\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{5}$ de la population totale des villages domaniaux de ces provinces.

Les Chambres des finances essayèrent d'une répartition plus égale des terres, mais cette mesure n'aboutit qu'à de nouveaux inconvéniens et à de nouvelles oppressions! Dans le gouvernement de Pskoff, par exemple, toutes les terres furent distribuées entre les villages d'après le chiffre de leur population, par suite de quoi il arrivait souvent qu'on ôtait à l'un des villages quelque champ situé à proximité et qui lui était presque indispensable, pour le donner à un village éloigné qui n'en pouvait faire aucun usage.

L'agriculture des paysans se trouvait partout dans un état fort arriéré. Assolement triennal au Sud, au Nord système d'épuisement ou tout au plus assolement bisannuel. La culture des prairies artificielles était inconnue, il y avait peu de prairies, et par conséquent trop peu de bétail et manque de fumier. La culture de la pomme de terre n'existait que dans les provinces de l'Ouest et de la Baltique, où l'on en récoltait par an 382,000 tschetwerts à-peu-près. La culture maraîchère, à l'exception de quelques contrées où elle était parvenue à un haut degré de perfection, n'existait presque point; partout on ne rencontrait que des choux qui, comme on sait, forment un mêts national. — Les semailles de grains étaient évaluées à 13,140,793 tschetwerts.

Avec une telle économie, qui se restreignait presqu'exclusivement à la culture du blé, les terres des paysans ne leur rapportaient aucune rente. Quand la récolte était bonne, le blé n'avait point de valeur, faute de débouché. En temps de disette, il n'existait aucun grain propre à suppléer au manque de blé, de sorte que la famine était inévitable, et alors le gouvernement se

voyait obligé à d'immenses sacrifices. Les seules disettes de 1833 et 1834 lui ont coûté 30 millions de roubles de papier, sans compter les attermoiemens et les remises d'impôts.

Ce système de capitation exerça la plus pernicieuse influence sur l'économie des paysans. L'uniformité de l'impôt le rendit tout-à-fait disproportionné aux moyens matériels des paysans, moyens qui variaient dans la proportion de 1 à 25, et parfois même de 1 à 60. En conséquence, l'impôt devait nécessairement être, pour l'un une charge presqu'insensible, pour l'autre un fardeau écrasant. De là ces énormes arriérés d'impôts.

Comme la répartition des servitudes et prestations en nature pour la construction des chemins, les logements militaires etc. dépendait principalement de ***l'Ispravnik,*** fonctionnaire élu par la noblesse des gouvernements respectifs, on comprendra que d'ordinaire toutes ces prestations étaient imposées aux paysans domaniaux, pour en exempter les paysans des propriétaires particuliers.

Dans le système de recrutement, il avait été adopté pour règle, que les familles les plus nombreuses devaient être les premières à fournir des recrues, ce qui lésait profondément les mœurs patriarcales du peuple. D'après la coutume russe, tous les membres de la famille restaient réunis, pendant plusieurs générations, dans le même ménage commun. Or, par suite du principe que nous venons de signaler, les familles nombreuses étaient intéressées à se diviser en autant de petites familles que possible. Ce morcellement de la famille et du patrimoine dut nécessairement détruire le bien-être des paysans; et cependant, comme les recrues devaient être levées à tout prix, ce sort n'épargnait pas non plus les familles subdivisées, et alors il n'était pas impossible que l'unique soutien peut-être d'une de ces petites familles fût obligé de se faire soldat. On comprend d'ailleurs, que dans ces occasions, les soi-disants communophages se per-

mettaient toutes sortes de concussions et les actes les plus arbitraires. Le contrôle était presqu'impossible.

Telle était la situation dans les gouvernemens de la Russie centrale, mais celle des paysans des domaines dans les provinces ci-devant polonaises de l'Ouest, était bien pire encore. Là, des arendateurs affermaient à l'enchère les terres domaniales avec les paysans qui s'y trouvaient établis. Les corvées et prestations de ces derniers étaient fixées, il est vrai, dans ce qu'on appelait les *inventaires*; mais il ne s'y trouvait aucune spécification des terres, qui devaient leur être assignées. En conséquence, les arendateurs s'emparèrent d'autant de terres que possible, les exploitèrent eux-mêmes ou les affermèrent, et néanmoins, malgré cette spoliation, les corvées et prestations des paysans restèrent les mêmes. Les terres des paysans diminuèrent au point qu'à Bialystock, p. ex., le lot d'une famille entière ne se composait plus que d'une seule planche de terre arable. L'élève du bétail, comme industrie, cessa presqu'entièrement. Sur les 600,000 paysans domaniaux de ces gouvernemens, 150,000 ne possédaient plus qu'une seule pièce de bétail par famille, et 125,000 autres manquaient complètement de bêtes à cornes.

Partout on voyait errer ces gens par troupes auxquelles, ordinairement, chaque famille fournissait son contingent dans la personne d'un de ses membres, pour chercher du travail ou demander l'aumône. Mais à peine un peu d'argent se trouvait-il entre les mains du paysan, que les cabaretiers le guettaient pour le dépouiller; souvent ces harpies et ces vampires se faisaient céder, pour prix de la liqueur séduisante, toute la récolte du paysan avant même que la faux du moissonneur y eût touché. Les arendateurs et les cabaretiers juifs se donnaient ainsi la main pour pressurer les paysans.

La situation des colons étrangers, les tribulations inséparables de toute colonisation une fois passées, était à tout prendre satisfaisante; seulement le manque de

terres commençait à se faire sentir de plus en plus parmi eux. Les concessions primitives ne suffisaient plus depuis que la population s'était accrue du triple ou du quadruple.

Quant aux peuplades nomades, leur situation n'avait subi aucun changement. Une tentative avait été faite pour soumettre les Kalmouks à une administration plus régulière, mais elle avait été abandonnée.

Les détails que nous venons de produire sur la situation des paysans domaniaux en Russie, si triste malgré leur liberté personnelle, nous amènent à la question de savoir: pourquoi des mesures radicales n'ont pas été prises depuis longtemps afin de remédier à ces maux? Tout état a besoin de temps pour se développer et mûrir. Il n'y avait pas beaucoup plus d'un siècle que la Russie avait pris rang parmi les états organisés à l'européenne, organisation qui exclut nécessairement les anciennes formes patriarcales du gouvernement. Mais ce qui manquait, c'était une bureaucratie instruite, bien organisée et nombreuse, qui seule pouvait rendre possible l'exécution de grandes réformes. D'ailleurs, la Russie dut nécessairement assurer d'abord sa position politique à l'extérieur, avant de pouvoir procéder à la consolidation et aux réformes à l'intérieur. De là vint que, comme nous l'avons vu plus haut, le gouvernement tâcha de remédier, autant que possible, aux inconvéniens existans, par des mesures palliatives. C'était là, d'ailleurs, la question la plus importante, une question vitale pour tout l'état, et par conséquent elle réclamait avant tout un examen approfondi des rapports généraux, après quoi seulement il devenait possible d'arrêter des résolutions approfondies et de procéder énergiquement à leur exécution. — En Prusse aussi, les questions d'agriculture, et d'organisation rurale ont été soulevées depuis un siècle, et ce n'est que depuis 40 à 50 ans qu'on a commencé à les résoudre. Cependant là aussi, l'organisation est loin encore d'être achevée; on a commis faute sur

faute, et on s'est vu obligé de recourir à des modifications et à des changemens, parce que, dans certains points, on s'était avancé trop vite et trop loin. Si donc on reprochait aujourd'hui au gouvernement russe, de s'être trop peu occupé jadis de cette question si incommensurablement importante, il est possible qu'on lui reproche un jour d'avoir été trop vite! Grâce à une longue expérience, la question a pu être complètement approfondie; mais maintenant les résolutions sont irrévocablement arrêtées, et l'exécution avance énergiquement; tout pas rétrograde, tout abandon de la marche adoptée et suivie jusqu'ici, deviennent dès lors impossibles; on a rompu avec le passé, et puisse la Russie trouver le bonheur dans la marche actuelle! La bonne volonté et l'énergie font triompher de tout en Russie; nous en trouvons la preuve à chaque page de son histoire!

Déjà Pierre Ier, qui un jour avait fait vœu d'employer les premières épargnes du gouvernement au profit de la civilisation de son pays, pensa à la création d'un collége pour l'économie politique et l'agriculture.

Catherine II, avant que la mort ne vînt la frapper, avait travaillé de sa propre main à un projet d'organisation des paysans. Paul Ier institua une *Expédition économique* et les administrations cantonnales. Alexandre Ier déclara, en 1811, l'urgente nécessité d'une meilleure organisation des paysans, et le ministre Comte Gourieff travailla pendant des années à des projets y relatifs.

Le gouvernement actuel entama l'affaire du côté pratique. Une administration spéciale des domaines fut organisée, à titre d'essai, d'abord dans les deux gouvernemens de St. Pétersbourg et de Pskoff. Deux comités s'occupèrent, sous les Princes Kourakine et Kotschoubey, et le comte Cancrine, de l'élaboration de projets d'organisation des propriétés domaniales. Le but et la

base de ces projets étaient la conversion de la capitation en impôt foncier. Mais on ne pouvait y arriver, qu'en passant par toute une série de réformes, et qu'en réorganisant complètement l'ancienne administration. Il y avait là de grandes difficultés à surmonter. En 1836, l'Empereur nomma, sous la présidence du Prince Wassiltschikoff, un comité, dont faisait partie le comte Kisseleff et qui fut chargé du soin d'approfondir la question sous toutes ses faces. Le résultat fut, qu'on se persuada qu'elle ne pouvait être résolue autrement que par une réforme radicale. En conséquence, l'Empereur forma un nouveau ministère, auquel il confia l'administration des propriétés domaniales, en la retirant au ministère des finances. En même temps les affaires d'agriculture générale, qui jusque là avaient été du ressort du ministère de l'intérieur, entrèrent également dans les attributions du nouveau ministère, à la tête duquel le comte Kisseleff fut placé définitivement le 1 janvier 1838.

III. Principes adoptés par le ministère des domaines pour base de la réorganisation, et mise en exécution de ces principes.

Si la réforme n'avait eu pour objet que l'exploitation convenable du sol, l'adoption d'un système n'eût pas été si difficile, puisqu'il n'aurait eu d'autre but que d'augmenter le rapport du sol domanial, sans l'épuiser. Mais il s'agissait ici de l'éducation morale et agricole de 22 millions d'hommes, ou de plus d'un tiers de la population totale de l'Empire. — L'augmentation du rapport n'était point le but, mais ne devait être que la conséquence du progrès graduel, de la moralité aussi bien que de la civilisation de la population rurale. — C'était une question vaste, difficile, et pour le moment même ingrate. De sa solution dépendait tout l'avenir moral

et économique de cette population; il fallait renoncer à tout résultat prompt, mais seulement apparent, n'avoir en vue que l'avenir et s'attendre à toutes sortes d'oppositions.

Le choix du système présentait de graves difficultés; l'opinion publique se prononçant d'une manière fort diverse. D'après les uns, il fallait prendre pour modèle le système économique des propriétés particulières; d'après d'autres celui de l'administration des apanages. D'autres encore conseillaient l'abolition de l'exploitation patriarcale du sol par les communes, et l'introduction d'un système de fermage. Tous ces systèmes, comme on le voit, tendaient à l'augmentation des revenus de l'état, au but économique, plutôt qu'aux progrès des paysans mêmes, qui d'ailleurs, auraient été sensiblement gênés dans leurs mouvemens et lésés dans leurs libertés, n'ayant plus la même facilité qu'auparavant à se faire recevoir dans les diverses corporations, à exercer des métiers, à se livrer au commerce et à l'industrie. La liaison habituelle de toutes les industries avec l'agriculture, liaison qui s'explique par la nature du caractère russe, eût été essentiellement entravée, et certes non impunément, quant aux conséquences.

En Russie, l'agriculture ne saurait former l'occupation exclusive des paysans; l'esprit de la nation, ses mœurs, la nature du sol s'y opposent à la fois. Comme industrie exclusive, l'agriculture rapporte trop peu pour procurer aux cultivateurs une aisance convenable. C'est précisément dans les gouvernemens, dont le sol est le plus productif et la population essentiellement agricole, que les arriérés d'impôts se sont toujours accumulés davantage; cette population est beaucoup moins aisée que celle des contrées industrielles, dont le sol est plus rebelle à l'agriculture. Avec cela, dans la région septentrionale où les hivers sont si longs, l'agriculture n'occupe que très peu les bras des travailleurs. Le paysan russe resterait-il donc les bras croisés pendant huit mois

consécutifs, inaction tout-à-fait incompatible avec ses penchants naturels?

Devait-on porter atteinte à cette admirable organisation nationale et patriarcale de la commune et de la famille qui, abstraction faite des temps primitifs, avait servi de fondement à l'état russe, pendant dix siècles? Quelque défectueuse que cette organisation patriarcale puisse être au point de vue de l'économie rurale, les avantages nationaux, moraux et politiques qui lui sont inhérens l'emportent de beaucoup!

Il fallut donc s'abstenir de trop grandes innovations sous ce rapport; conserver ce qu'il y avait de national, mais l'amender conformément à son esprit.

Ce fut là aussi le principe en faveur duquel se prononça le nouveau ministre; en ne rapportant l'augmentation du revenu qu'aux terres domaniales restées disponibles, ainsi qu'à l'exploitation plus rationnelle des forêts et des articles de fermage, il voulut éviter toute mesure coërcitive, et restreindre l'innovation, à l'égard des paysans, à la *protection*, et, suivant leur degré de civilisation et leur capacité de progrès, à l'amélioration de leur situation par l'enseignement, l'encouragement et l'assistance matérielle. Il fallut donc garantir les paysans des abus, et leur inspirer la conscience de la protection qui leur était assurée. Il fallut stimuler leur activité, écarter des obstacles, protéger et encourager ce besoin de civilisation qui se fait remarquer presque généralement parmi les paysans russes. Tout en les exhortant à l'accomplissement rigoureux de leurs obligations légales, on reconnut franchement, d'autre part, l'inviolabilité de leurs droits. Avant tout, on agit sur l'éducation religieuse des paysans. Afin d'augmenter le moins possible le nombre des employés, les institutions communales furent fortifiées sous le rapport du *selfgovernment*.

L'administration fut divisée en 4 degrés hiérarchiques, savoir: administration centrale, administration

provinciale, administration d'arrondissement, administration locale ou communale.

L'administration centrale, ou ministère, est divisée en 4 départemens. Au premier de ces départemens est confiée l'administration des 39 gouvernemens de la Russie centrale; au second celle de 18 gouvernemens, et nommément des provinces de la Baltique, de la Russie Blanche, de l'Ouest, et de la Transcaucasie. Le 3ième département porte le nom d'agronomique, et la sphère de ses attributions comprend l'amélioration de l'économie rurale, le cadastre, les écoles. Le 4ième département est celui des forêts.

Dans chaque gouvernement (ou province) on institua une Chambre des domaines, composée de 3 conseillers, ayant à leur tête un président; l'un de ces conseillers est chargé des terres, articles de fermage et constructions; le second des forêts, le troisième du contrôle. De plus sont encore adjoints aux chambres des domaines un assesseur et un employé pour des commissions spéciales, un forestier versé dans sa partie, un ingénieur civil, 2 arpenteurs avec leurs aides, et un procureur pour les affaires judiciaires du domaine et de ses paysans.

Les gouvernemens sont divisés en cercles ou arrondissemens, dans chacun desquels il se trouve un chef, préposé tant aux terres qu'aux paysans des domaines. Des forestiers y sont agrégés pour l'administration des forêts.

L'administration locale est confiée aux communes mêmes, en maintenant le principe de l'unité indivisible de la commune, et en abolissant les anciennes subdivisions en communes d'impôts, de recrutement, de prestations etc. — Toutefois, comme une trop grande exiguité des communes n'aurait répondu ni à leur but intérieur, ni à leurs besoins, on adopta le chiffre de 1500 âmes pour *minimum* de la circonscription d'une commune. Suivant l'exigence du cas, plusieurs villages

furent réunis, jusqu'à la concurrence de ce chiffre de la population, en une seule commune. Les villages, qui comptaient plus de 1500 âmes, continuèrent à former à eux seuls une commune indivise.

La réunion des communes en cantons (*Wolosti* ou bailliages) dont on avait reconnu l'utilité, fut maintenue. Grâce à l'immensité de l'Empire, les arrondissemens avaient bien encore la dimension d'états allemands assez considérables, de sorte que les rapports immédiats du chef d'arrondissement avec 40 à 50 communes particulières, devaient nécessairement être difficiles et lents. L'étendue des cantons ou *Wolosti* fut fixée à 6000 âmes. Ainsi, l'administration locale fut divisée en deux instances: l'administration cantonnale et l'administration communale. Chaque administration cantonnale se compose du Chef (*Golowa*), de deux adjoints et d'un greffier. Chaque administration communale, (là où plusieurs villages sont réunis pour faire une commune,) a son maire (*Starschina*) et sous lui, pour chaque village séparé, un adjoint (*Starosta*), puis un percepteur des impôts et un inspecteur du grenier communal. Tous ces employés sont élus par et parmi les paysans, aux assemblées communales, au moyen d'un ballotage. Ils ont de petits appointemens et jouissent de certains honneurs et prérogatives. — Les assemblées communales sont composées de députés, dans la proportion d'un député sur 5 foyers. Les assemblées cantonnales sont formées d'un comité, auquel chacune des assemblées communales fournit son contingent, à raison d'un délégué sur 10 foyers. Les assemblées communales élisent les fonctionnaires, débattent et décident les affaires, telles que la distribution des champs, l'administration des articles de fermage, la répartition des impôts, le contrôle des comptes, l'admission dans la commune de nouveaux membres, le congé de ceux qui la quittent, les affaires de recrutement, la nomination de fondés de pouvoirs, les pétitions,

les communications à adresser aux autorités supérieures etc.

Les assemblées communales se réunissent régulièrement trois fois par an; cependant, dans des cas importans, il peut y en avoir aussi d'extraordinaires, avec l'autorisation du chef d'arrondissement.

Ce rétablissement du droit général de participation aux élections a anéanti le pouvoir des *communophages* (*Miroiédi*) et annulé leur influence sur les affaires des communes.

Des tribunaux villageois ont été organisés dans chaque canton et dans chaque commune. Dans les communes, ces tribunaux se composent, sous la présidence du *Starschina*, de deux membres élus dans le sein de la commune, qui s'appellent des hommes de *conscience* (*Dobrosòwiéstnié*); dans les cantons: du *Golowa*, comme président et de deux hommes de conscience. Ces tribunaux prononcent sur les offenses et délits de tout genre et sur les questions litigieuses en matière de propriété. Mais d'abord toutes les contestations doivent être soumises à des arbitres qui jugent au préalable les différends, et s'appliquent, dans les cas d'offenses, à amener une réconciliation entre les parties. Ce n'est que lorsque celles-ci ne se tiennent pas pour satisfaites, que la cause est portée devant le tribunal, qui, après une instruction verbale, rend sa sentence par écrit, le jour même. Quant aux peines à infliger pour délits, ces tribunaux sont astreints à certaines limites; dans les contestations de propriété, les tribunaux communaux et cantonnaux ne peuvent décider que celles dont l'objet ne dépasse pas la valeur, pour les premiers de 5 roubles, et pour les seconds de 15 rbls. d'argent. Des procès plus considérables peuvent, du reste, être également jugés par ces tribunaux, mais seulement lorsque l'une et l'autre de deux parties y consentent. Deux réglemens généraux perscrivent, point par point, la procédure policière et judiciaire de ces

tribunaux, et contiennent en même tems les instructions nécessaires.

Les crimes proprement dits sont dévolus à la connaissance des tribunaux généraux ordinaires. Toutefois, afin de prévenir jusqu'à la possibilité de toute injustice envers les paysans des domaines, les chefs d'arrondissements sont tenus d'assister à l'instruction préliminaire, de contrôler toute la marche du procès, de l'accélérer, d'aider les paysans dans leurs déclarations écrites et dans leurs pétitions.

Les Chambres des domaines et les chefs d'arrondissemens n'ont d'autre destination, que de surveiller les communes et de leur prêter protection et assistance. Ils n'ont aucun droit de s'immiscer directement dans les affaires communales.

Ainsi que nous l'avons démontré plus haut, le système de capitation est un des plus graves inconvéniens qui pèse sur une grande partie des paysans des domaines. Le problème à résoudre consistait à convertir la capitation en impôt proportionné du sol ou impôt foncier. A cet effet, il était indispensable d'établir un cadastre, mais cette opération présentait d'immenses difficultés. On manquait des moyens nécessaires pour les arpentages et les estimations des terres, puis l'abolition et la conversion de la capitation pour les paysans des domaines seuls, à l'exclusion des paysans des propriétés privées, pouvaient entraîner des inconvéniens. D'autre part, cependant, il était évident que c'était là la seule voie, par laquelle on pût arriver à un juste système d'imposition foncière, système sans lequel toutes les autres mesures de réforme ne pouvaient être que des palliatifs.

Tout un siècle eût à peine suffi, en Russie, pour la confection d'un cadastre conforme aux préceptes de la science. Mais, après mûr examen, le ministère se persuada, que le mode de répartition des terres parmi les membres d'une commune, tel qu'il se trouvait consacré

par les institutions communales de la Russie, offrait des moyens suffisans pour le relevé et l'estimation, au moins des terres cultivées.

En Russie, chaque commune constitue, sous le rapport de la propriété foncière, une unité. Le nombre de ces unités s'élevait à 7000, ce qui facilitait infiniment le cadastre, comparativement à d'autres pays, comme p. ex. la France, où le cadastre embrasse 20 millions de propriétés foncières distinctes.

D'après l'ancienne coutume, le sol, suivant sa qualité, est divisé dans chaque commune russe, en plusieurs fractions; puis ces fractions sont mesurées et subdivisées en autant de lots égaux que la commune compte d'âmes mâles.

Il en résulte, qu'il suffit de constater le lot d'une seule âme et de le multiplier avec le chiffre total de la population des communes, pour avoir la valeur de toutes les terres de la commune.

Il n'entre point dans les intentions du Ministère d'augmenter les impôts, mais seulement de les répartir d'après une échelle plus égale et plus équitable, en convertissant la capitation en impôt foncier. En conséquence, la taxation une fois terminée, les communes seront équilibrées entr'elles, et la somme totale de la capitation d'un gouvernement convertie en impôt foncier. L'opération subséquente, qui consistera à établir une juste proportion entre tous les gouvernemens, ne sera déjà plus si difficile.

Quelque convenable et comparativement facile, que cette opération puisse être dans les gouvernemens de la Russie centrale, il en est tout autrement dans les contrées ci-devant polonaises. Là, les anciennes institutions communales étaient détruites; les terres des paysans avaient passé, pour la plupart, entre les mains des arendateurs ou fermiers, de sorte que, pour un grand nombre de paysans, la capitation, convertie en impôt foncier, se serait réduite à zéro. — Dans ces provinces, il fal-

lait donc, avant tout, doter les paysans de terres et régler leurs rapports économiques. Les inventaires écrits des propriétés domaniales de ces gouvernemens contiennent des relevés complets des terres, classées suivant leur qualité, et offrent ainsi la possibilité de faire un juste partage des terres entre les paysans, et de fixer en même temps le montant de l'impôt foncier. Mais pour y arriver, il était indispensable de procéder par transition. Les abus du système arendataire avaient rendu les paysans de ces contrées complètement incapables de diriger des économies rurales indépendantes. Il fallait donc les y préparer, les élever pour ainsi dire pour l'industrie agricole. En conséquence, il fut décidé que chaque paysan recevrait un lot de terre pas trop considérable, et que ses obligations et corvées vis-à-vis de l'arendateur, ainsi que le montant de l'impôt foncier à venir, seraient réglés d'après ce lot, taxé dans les inventaires mentionnés. Puis, les arendateurs ont dû s'engager, en retour de certains avantages, à remplacer graduellement, sous le contrôle du gouvernement, toutes les obligations et corvées des paysans par une redevance en argent. L'ordonnance y relative porte, que cette opération transitoire doit être achevée dans l'espace de douze ans,*) et alors le gouvernement a l'intention d'introduire dans les villages domaniaux de ces provinces les institutions communales de la Russie centrale.

C'est d'après le même plan, qu'il sera procédé dans les provinces de la Baltique, où l'on travaillera également à l'introduction d'une redevance en argent (*cens*).

Tant qu'existait le système de capitation, le gouvernement, ou plutôt l'administration financière, n'était guère sensiblement intéressée à s'inquiéter de la dotation des villages, de la quantité suffisante de terres, des transcolonisations, de la mise en culture des terres en friche, etc. L'essentiel était d'avoir l'œil sur l'augmenta-

*) Voir plus bas le résumé du compte-rendu de 1851.

tion ou sur la diminution du chiffre d'âmes. Tout cela change de face du moment que la capitation est abolie et remplacée par un impôt foncier, car alors l'intérêt pour le bien-être moral et physique des paysans doit se réveiller de lui-même, ne fût-ce que pour assurer l'impôt; les questions d'une meilleure dotation de terres et de transcolonisation acquièrent plus d'importance, puisque chaque dessiatine nouvellement défrichée ajoute au produit de l'impôt foncier. Toutes les dépenses qu'on pourrait y faire, se compensent par l'augmentation de l'impôt.

C'est en raison de ces considérations, qu'on arrêta les dispositions suivantes:

1) Aux villages qui, proportion gardée, possédaient trop de terres, on permit d'en garder telle quantité pour laquelle ils étaient en état d'acquitter l'impôt foncier, sauf à céder le reste aux paysans, qui en avaient trop peu. De cette façon on obtiendra, sans aucune mesure coërcitive, une distribution plus égale des terres.

2) Des terres devaient être ajoutées, là où c'était praticable, aux communes qui en manquaient, en les chargeant d'un impôt foncier proportionné à ces additions.

3) Afin de gagner à l'agriculture le plus de bras superflus possible, on arrêta un plan de transcolonisations futures. Toutes les terres désertes et incultes furent soigneusement examinées et enrégistrées pour être divisées, à mesure que le besoin s'en présentera, en lots d'une dimension convenable, et dont chacun devra former la dotation d'une commune. La transcolonisation s'opère volontairement, mais comme elle a été de tout temps dans les mœurs des Russes et qu'elle promet de grands avantages, elle ne manquera pas de faire de rapides progrès. Toutes les transcolonisations s'effectuent sous la surveillance de l'autorité. Voici comment on y procède: d'abord chacune des familles qui ont déclaré l'intention de se transcoloniser, envoie un de ses membres sur le lieu de la future colonie, afin d'y ménager

un abri et le fourrage nécessaire pour le bétail. Quand tout est préparé, le reste de la famille se transporte dans ce lieu. Le gouvernement accorde gratuitement les bêtes de trait et un secours en argent pour les premiers frais d'établissement. Une somme annuelle de 500,000 roubles de papier est allouée pour ce but.

Les arriérés d'impôts dus par les nouveaux colons du temps de leur ancien domicile, leur sont remis. Pendant six ans ils sont exemptés de tout logement militaire; pendant quatre ans de tout impôt; les quatre années suivantes ils ne paient que la moitié des taxes, et enfin ils sont libérés des trois recrutemens les plus prochains.

A titre d'expériences sur l'utilité du système des fermes, des terrains séparés seront assignés, dans ces nouvelles colonies, aux familles qui le désireront, contre un fermage permanent.

De grands abus s'étaient glissés jadis dans la perception des impôts. Les paysans payaient la capitation et l'*Obrok*, puis les taxes provinciales, communales et d'autres encore pour les dépenses extraordinaires de la commune; ces dernières taxes se prélevaient sous toutes sortes de rubriques. Des améliorations et des simplifications ont été introduites pour y remédier.

Il fut résolu de fonder dans toutes les communes des écoles, où, (abstraction faite de l'éducation religieuse et morale,) les paysans pussent recevoir l'instruction nécessaire pour améliorer leur agriculture. L'enseignement, dont se trouvent chargés les prêtres des communes, est gratuit. Dans les séminaires ecclésiastiques, il a été fondé une chaire spéciale d'économie rurale.

Dans toutes les régions de l'Empire, qui diffèrent essentiellement entre elles sous le rapport de la qualité du sol et du climat, on a institué des fermes d'enseignement, où de jeunes paysans font un cours théorique et pratique d'agronomie, d'élève du bétail et de technologie. Ce cours fini, on leur assigne dans leurs villages natals

des fermes modèles. Peu-à-peu le nombre de ces fermes ne peut manquer de s'accroître considérablement, et il est à espérer que l'enseignement et l'exemple influeront sur l'amélioration de l'économie rurale. Des mesures du même genre ont été prises pour le perfectionnement et l'extension de l'horticulture, de la culture de la soie et de la vigne, branches pour lesquelles on a fondé des écoles spéciales. On a fait beaucoup aussi pour la propagation de la culture de la pomme de terre*). L'augmentation des semailles, la culture des plantes servant au commerce, surtout du tabac, ont été également favorisées par différentes mesures du gouvernement.

De petites banques villageoises ont été créées auprès des administrations cantonnales, et les paysans y reçoivent des avances pour perfectionner leur mode de culture. On a aussi institué des caisses d'épargne simultanément avec ces banques.

Toutes ces mesures pour l'encouragement et le perfectionnement de l'agriculture ne sauraient, on en conviendra, offrir des résultats instantanés et sensibles. La graine reste longtemps enfouie dans le sol, avant de germer, et du germe au fruit mûr, il se passe un temps plus long encore!

Nous nous bornerons à faire encore succinctement mention ici de plusieurs questions d'administration secondaires, il est vrai, mais indispensables à l'harmonie générale.

---

*) Il est constant, que l'introduction et la culture de la pomme de terre a exercé une influence très remarquable sur l'Europe entière. Nul doute, que ce végétal n'aît influé sur l'organisation et la civilisation de l'Europe, en bien comme en mal (c'est peut-être grâce à lui seul que le prolétariat est devenu possible, ou du moins aussi général) plus que toute autre cause matérielle! — Ce qu'il y a de singulier, c'est que les *Staroverzi*, (anciens-croyans) en Russie, considèrent la pomme de terre comme un fruit du péché, un produit du démon, et l'acte d'en manger, comme tout aussi criminel que de goûter de l'arbre de la science.

Les prestations en nature des paysans des domaines étaient insuffisamment réglées. On les a régularisées depuis plus complètement, et on a mis sous ce rapport les paysans de la couronne sur un pied de parfaite égalité avec les autres catégories de paysans. Les mesures d'administration y relatives, ont été arrêtées par le ministère spécial des domaines, de concert avec le ministère de l'intérieur.

La plus importante de toutes ces prestations en nature, le système de recrutement, a été organisée sur une base toute nouvelle. L'ancien système du tour de rôle était fort vague et agitait au plus haut degré les populations des campagnes. Comme tous les jeunes gens, depuis l'âge de 20 à 36 ans, devaient s'attendre à être appelés par le recrutement, la moitié de la population d'un village se trouvait dans des inquiétudes et des angoisses perpétuelles.

Souvent le mari devait quitter sa femme et ses enfans, peut-être pour toujours! — La tâche du ministère consistait donc, d'une part, à remédier au manque de précision de la loi, et de l'autre à tranquilliser jusqu'à un certain point les populations rurales. En conséquence, on a abandonné le système du tour de rôle, et on l'a remplacé par le tirage au sort. De cette façon, tout se trouvait simplifié, et chacun pouvait immédiatement connaître son sort. Décision prompte, chance à courir, risque au jeu, prédestination fatale, tout cela répond au caractère national! — Quiconque tirait de l'urne un numéro favorable restait libre à tout jamais! — Les fils uniques et ceux des paysans dont les fils ou les frères se trouvaient déjà sous les drapeaux, n'étaient d'ailleurs pas tenus de participer au tirage.

Le ministère s'est aussi occupé de l'amélioration des constructions des villages, des habitations des paysans, ainsi que des bâtimens communaux, ponts, passages de rivières etc. Après avoir recueilli des notions sur les constructions en usage dans les diverses parties

de l'Empire russe, on a dressé des plans et des projets pour toute espèce de bâtisses, en se bornant à perfectionner ce qui existait, et à le rendre plus conforme à son but. Il s'entend de soi-même que, sous ce rapport, on a dû porter principalement son attention sur le climat et les exigences économiques. Nous avons sous les yeux un atlas de 117 feuilles, contenant des plans pour ces bâtisses rurales. Ces plans ont été communiqués aux communes. Les ingénieurs civils sont chargés d'aider gratuitement les paysans, qui reçoivent en outre des secours en argent, s'ils témoignent le désir d'élever des constructions d'après ces plans.

On a calculé qu'en moyenne, les ¾ pour cent du total des foyers villageois en Russie sont annuellement la proie d'incendies, bien que, dans certaines contrées, ce chiffre soit bien plus considérable. Des mesures de police ont été prises pour prévenir ces désastres, et en même temps on a introduit un impôt d'assurance qui se monte à 4 copecks par âme. Le bois de construction nécessaire est délivré gratuitement par les forêts domaniales.

La grande étendue de l'Empire, la difficulté des communications, exigeaient des mesures pour prévenir la famine en temps de disette. A cet effet, on a institué partout des greniers d'approvisionnement:

1) Des magasins locaux établis dans chaque commune. Chaque âme doit y porter sa contribution, de sorte que dans l'espace de 8 ans, une provision de 2 *tschetwerts* (8 boisseaux berlinois) par âme doit être déposée au grenier.

2) Des magasins centraux, établis sur des points qui offrent des communications faciles avec plusieurs parties de l'Empire, étant situés soit à la source, soit aux confluents des rivières, d'où, en suivant le courant, les provisions peuvent être transportées facilement aux endroits qui en éprouveraient le besoin, pour y être distribuées à titre de prêt ou vendues à bas prix. En même temps, pour les cas de nécessité extrême, où les greniers

locaux et centraux se trouveraient insuffisants, il a été formé un capital d'approvisionnement considérable, auquel les paysans ont dû contribuer à raison de 48 copecks d'argent par âme, répartis sur plusieurs années. La perception des quote-parts aux greniers locaux, la conservation du grain et sa distribution en temps de disette, sont confiées aux communes. Quant aux magasins centraux, ils sont administrés, sous la direction immédiate du ministère, qui fait faire des achats de blé dans des momens d'abondance, et le revend au même prix aux paysans en temps de disette.

L'hygiène, et plus spécialement l'inoculation de la vaccine et l'accouchement, ont également été l'objet de la sollicitude du ministère.

Il existait dans les villages domaniaux une foule de gens qui n'appartenaient point à la classe des paysans proprement dits et nommément de petits employés, des marchands, des bourgeois, des soldats congédiés, les *Polovniki* dans le Nord*), les *Odnodvorzi* des gouvernemens de l'Ouest et les Bohémiens.

Les petits employés, commerçans et bourgeois, formant ce qu'on appelle la classe mêlée de ces individus, furent autorisés à régler leurs rapports, moyennant des arrangemens particuliers avec les communes et en se subordonnant aux autorités communales. En cas de refus de leur part de se soumettre à cette dernière clause, ils étaient tenus de quitter les villages.

Les soldats congédiés ont la faculté de s'établir dans un village domanial à leur choix. Ils peuvent garder auprès d'eux un de leurs fils (cantonnistes), ils font partie de la commune, reçoivent leur part de terres tout comme les autres membres, et en outre des subsides pécuniaires. Un capital qui leur est spécialement destiné a été réuni pour être toujours disponible. Les *Polovniki*, *Odnodvorzi* et *Bohémiens* peuvent s'établir

*) Voir vol. I. page 245.

à demeure fixe dans les villages domaniaux, et ils reçoivent des terres et des secours en argent.

Des mesures ont été prises également à l'égard des populations nomades. Les Kalmouks ont été placés sous une administration spéciale, qui facilite leur transition à la colonisation permanente. Le long des principales routes qu'ils parcourent dans leurs migrations, on a fondé des colonies mixtes de paysans russes et de Kalmouks, pour encourager les établissemens fixes.

Les Kirghiz sont beaucoup plus étrangers à la civilisation; et néanmoins on a pris des dispositions ayant pour but de les rapprocher des autres sujets de l'Empire.

Après avoir ainsi passé en revue les mesures relatives aux paysans, voici maintenant celles qui ont eu pour objet les possessions domaniales.

D'abord, toutes les mesures ont été prises pour en constater l'étendue et pour les garantir de tout empiètement.

L'organisation des forêts était d'une immense importance. Pour le moment, leur énorme étendue ne permettait point de songer à leur exploitation et à leur aménagement rationnels. La Russie européenne possède plus de 24,000 milles carrés de forêts domaniales! La plus grande partie de cette immense superficie appartient à l'avenir de l'Empire, qui présentement ne saurait encore en tirer parti*). — Les organisations forestières de l'étranger ne pouvaient servir de modèle, là où il en fallait une qui fût essentiellement russe. En conséquence, la Russie européenne a été divisée en 6 inspections, placées sous un même nombre d'inspecteurs. Chaque inspection est subdivisée en gouvernemens, confiés à des forestiers de gouvernemens, auxquels sont adjoints un forestier spécialement versé dans la partie et un réviseur. Le gouvernement (ou la province) à son tour, est divisé en arrondissemens, placés sous un officier du corps des forestiers; ces arrondissemens en districts sous des sous-officiers forestiers à cheval, et ces districts,

*) Pour l'organisation actuelle, voir vol. I. page 23.

finalement, en subdivisions plus petites encore, surveillées par des garde-bois.

Le corps des forestiers se compose de 3 généraux et de 700 officiers supérieurs et subalternes; la garde forestière permanente de 1000 sous-officiers à cheval et de 6000 garde-bois. Tout est organisé sur un pied militaire qui, presqu'en toute chose, répond aux besoins de la Russie et de sa population!

L'aménagement ne saurait pour le moment s'étendre qu'aux lisières de ces forêts incommensurables.

Mais au midi, et en partie aussi dans la Russie centrale, il y a manque complet de forêts. Pour ces localités, on en a commencé le boisement au moyen de plantations et de semis. En outre on a été à la recherche de ce qu'on appelle des surrogats du bois, c.-à-d. de la houille et de la tourbe, et ces recherches n'ont pas été infructueuses.

Passons maintenant aux résultats déjà obtenus par la réorganisation des domaines et de leur population, réorganisation qui date de l'année 1838.

IV. Résultats obtenus par la réorganisation, depuis 1838, jusqu'en 1845 et subséquemment.

La réorganisation des domaines et de leur administration, s'est effectuée, comme cela devait être, par gradations. Le plan général une fois arrêté, on organisa d'abord l'administration, puis on chercha à se procurer les moyens pécuniaires et techniques nécessaires, et alors seulement on put s'occuper des diverses institutions et opérations. — On comprendra sans peine, combien le commencement de la réorganisation a dû être difficile et pénible, et combien on a eu à combattre d'obstacles, d'abus, de préjugés invétérés, d'intérêts personnels, de sottises et d'ignorance.

Ce combat est encore loin d'être arrivé à son terme! Il est dans la nature des choses, qu'après un laps de temps de 12 à 15 ans seulement, il ne saurait encore être question de grands résultats obtenus. Ce qu'on a pu faire, ç'a été de donner l'impulsion, de jeter des fondemens; mais pour en apprécier pleinement les résultats, il faut une couple de générations. — La bienveillance, le bon vouloir, l'esprit de justice, un examen scrupuleux et des intentions éclairées ont incontestablement présidé à l'œuvre; elle ne peut donc manquer d'être salutaire et bienfaisante dans ses conséquences.

Partout les nouvelles institutions se heurtaient contre la répugnance, les malentendus et même contre l'opposition. Les autorités provinciales et de districts existantes, perdaient presque toute leur influence, et même certains profits matériels, tant licites qu'illicites. Les intérêts des propriétaires allaient être lésés à tous égards, car ils s'étaient fort bien trouvés jusque là du désordre, de l'état non réglé des domaines, et du manque de précision dans leur délimitation.

Peut-être aussi avaient-ils le pressentiment de quelque réaction future sur les rapports existant entre eux et leurs paysans. Les classes mêlées, venues des villes et habitant parmi les paysans, et cette oligarchie rurale, à laquelle on avait donné le nom de communophages, devaient renoncer à leur influence, à tous leurs avantages et profits. C'est nommément de ce côté là que vint l'opposition, grâce à l'influence morale aussi, que cette classe d'individus exerçait sur les paysans. Les paysans eux-mêmes ne pouvaient s'accoutumer si facilement à l'ordre nouveau. Il leur semblait dur de ne pouvoir plus dévaster les forêts domaniales, ni vendre sous main les terres du domaine etc. Les fermiers d'eau-de-vie surtout critiquaient violemment les nouvelles institutions, et c'était là une coterie aussi puissante qu'influente. A tout cela se joignaient encore des opinions et des considérations politiques. Il s'agissait de la ques-

tion la plus importante de la politique intérieure! Mais la volonté de l'Empereur ne s'est laissé dérouter par rien dans la mise en exécution de ces résolutions, qui n'avaient été arrêtées qu'après de mûres réflexions.

On commença par instituer dans les gouvernemens 48 Chambres des domaines, et sous elles, 296 administrations d'arrondissemens. — L'organisation des communes présentait plus de difficultés. Elle exigeait les connaissances locales les plus approfondies, pour réunir ce qu'il y avait d'homogène et séparer ce qu'il y avait de disparate. Des 88,000 villages environ, on forma 7,397 communes rurales, et de celles-ci 1,449 cantons. L'ancien nombre des communes fut réduit par là de moitié, celui des cantons d'un tiers.

Une marche plus régulière, plus équitable fut aussitôt imprimée à l'administration communale, parceque ceux qui y étaient réellement intéressés portèrent, par élection, à la tête de la commune des hommes, qui jouissaient déjà de la confiance générale. Ce qu'il y eut de difficile, ce fut de trouver les employés nécessaires pour tenir les écritures, les secrétaires. On se tira d'affaire, en faisant enseigner l'écriture à de jeunes paysans par les Popes, et aujourd'hui on trouve facilement partout des écrivains.

L'introduction des tribunaux villageois présenta aussi des difficultés, cette institution rencontrant, en haut lieu, le plus de doutes et d'antagonisme; mais les paysans l'accueillirent avec joie et confiance, et ce qui en sert de preuve, c'est que 53,000 affaires litigieuses par an se décident par ces tribunaux, sans compter la masse de contestations, qui sont réglées par des arrangemens à l'amiable. Les procès, renvoyés aux tribunaux ordinaires, n'ont pas dépassé le chiffre de 5 à 600.

Chose très-remarquable au point de vue moral, c'est que les paysans condamnés par ces tribunaux, pour délits, se soumettent presque toujours, sans murmurer, aux peines qui leur sont infligées, et qu'ordinairement

ils demandent comme une faveur, que le souvenir de leur délit ne soit pas perpétué par l'enregistrement dans le livre des corrections. C'est bien là l'expression d'un sentiment d'honneur.

A ce qu'il parait, l'administration actuelle s'est concilié, généralement parlant, la confiance des paysans à un degré supérieur à toutes les administrations précédentes, lesquelles du reste, comme nous l'avons démontré plus haut, ne pouvaient être d'aucune utilité réelle aux paysans, malgré toute la bonne volonté que ceux-ci pouvaient y mettre. L'énorme quantité de pétitions et de réclamations atteste, d'une part, ce qui a toujours manqué aux paysans et ce qui leur manque encore, mais de l'autre aussi la confiance que le paysan place dans le ministère. Jadis les pétitions et les réclamations étaient fort rares, non parce qu'on manquait de motifs, mais parce qu'on était persuadé qu'elles ne serviraient à rien et qu'elles pourraient même nuire. Le chiffre des requêtes, reçues des gouvernemens de la Russie centrale, s'est accrû d'année en année; en 1845 il y en eut environ 4000. Quant à leur objet, ce sont des demandes de dotations plus considérables en terres, de colonisation, de cession d'articles de fermage. Les réclamations se rapportent à l'inégalité des impôts ou contiennent des griefs contre des particuliers, des tribunaux, mais très-rarement contre l'administration locale.

Il en résulte, que les rapports directs entre les paysans et le ministère, augmentent en raison directe du progrès que font les institutions communales.

Dans les gouvernemens de la Russie centrale, les pétitions et réclamations se rapportaient, en 1845, au chiffre de la population comme 1 à 818; dans les gouvernemens de l'Ouest, au contraire, où toute l'organisation est encore extrêmement arriérée, comme 1 à 4,925. D'ordinaire, les pétitions des paysans ont pour objet les inconvéniens mêmes qui ont motivé la réorganisation, tels que manque de terres, disproportion des impôts etc.

Nul doute, qu'aujourd'hui encore il n'existe de graves inconvéniens, des fraudes, des actes d'oppression etc. de la part des employés; mais jadis ces abus faisaient règle, pour ainsi dire, et étaient presque ouvertement tolérés; tandis que maintenant, du moment qu'ils sont constatés, ils sont punis sévèrement. Or, entre des abus *tolérés* et des abus *non tolérés*, la différence est grande!

L'introduction de l'impôt foncier, la réglementation et la mise en exécution des dotations en terres, ainsi que la transcolonisation des paysans, exigeaient le concours d'hommes spéciaux. A l'époque de l'organisation du ministère, celui-ci ne trouva que 17 topographes, qui encore avaient été détachés de l'armée.

Jadis l'arpentage et la levée des plans ne s'étendaient qu'à environ 39,056 dessiatines par an. La levée de chaque dessiatine coûtait au gouvernement 18½ copecks d'argent. En 1845 déjà, le ministère put disposer de 497 topographes civils. Annuellement on a arpenté et levé les plans de 3,134,149 dessiatines, ce qui, de 1838 à 1845, a produit un total de 21,939,043 dessiatines. Chaque dessiatine ne coûtait au gouvernement que 1½ à 2 cop. d'argent, et pour les *lustrations* dans les provinces de l'Ouest, où il fallait dresser en même temps les inventaires économiques, à 10 cop. d'argent.

Les anciens plans de l'arpentage général ont été copiés jusqu'à concurrence de 4,733,707 dessiatines.

Ces succès dans les travaux préparatoires topographiques ont permis d'achever presqu'entièrement la conversion de la capitation en impôt foncier, provisoirement dans les gouvernemens de St. Pétersbourg, Woronèje, Tamboff, Penza, Riazan et Toula, gouvernemens qui comptent 1,216,417 paysans des domaines. Partout l'arpentage et les taxations sur les lieux ont été effectués avec la coopération des paysans mêmes, lesquels, pour chaque chiffre, approuvaient ou faisaient connaître leurs objections. C'est ainsi qu'ils ont personnellement pris part à l'imposition régulière de leurs terres. Dans

les gouvernemens de St. Péterbourg et de Woronèje l'opération est complètement terminée. Dans le premier, l'impôt foncier et industriel a été fixé à 18,8 pCt., et dans le second à 13,27 pCt. du produit net. Dans ce moment on s'occupe à égaliser de cette façon d'abord les communes de chaque gouvernement, et plus tard, il sera procédé à l'égalisation des gouvernemens entre eux.

Dans les provinces de l'Ouest la *lustration* (régularisation) a été achevée, jusqu'en 1845, dans 374 propriétés, ayant une population de 134,824 âmes et une superficie de 5,673,448 dessiatines. On découvrit à cette occasion 681,830 dessiatines de terres, que les arendateurs avaient exploitées en secret, sans en avoir jamais payé aucun fermage au gouvernement, et même sans en avoir déclaré l'existence. Par les inventaires nouvellement publiés dans ces provinces, les redevances des paysans ont été réduites de 20 à 45 pCt. Et cependant, par suite de l'augmentation des dotations en terres, de la découverte de terres détournées, d'avantages nouvellement constatés etc., le gouvernement a gagné un surplus de revenu de 35 pCt. En outre, jusqu'en 1845, 103,567 âmes ($\frac{1}{6}$ du total) dans ces mêmes provinces, ont été soumises à l'*Obrok* (redevance en argent). Les corvées ont été abolies et les institutions communales de la Russie ont été introduites partout où cette réforme à déjà pu être effectuée.

Après des siècles, les paysans de ces provinces sont rendus à la liberté, délivrés du joug onéreux du système arendataire!

Dans l'espace de sept années (jusqu'à la fin de 1844), les paysans et colons ont reçu en terres, qui par conséquent ont été défrichées:

1) Dans les gouvernemens de la Russie centrale:	
paysans	153,484 dess.
colons	125,676 -
2) Dans les provinces de l'Ouest . . .	43,476 -
total:	322,636 dess.

Des gouvernemens qui, avec un excès de population, avaient trop peu de terres, on a transcolonisé (avec une dotation de 15 dess. par âme) 93,775 âmes, ce qui donne un total de dotations de 1,729,252 dessiatines, lesquelles après les années d'exemption, augmenteront assez considérablement le produit de l'impôt foncier.

Il a été dit plus haut, que les ci-devant redevances communales, prélevées sous diverses dénominations, ont été fondues en un seul impôt communal, qui sert à couvrir les dépenses suivantes:

Entretien des administrations provinciales (de gouvernemens) d'arrondissemens, cantonnales et communales	1,080,920	rbls. d'argt.
Entretien des écoles communales	347,628	- -
Arpentage	96,229	- -
Etablissement de magasins d'approvisionnement	508,000	- -

L'excédant et quelques sources de revenu communal des paysans, nouvellement découvertes, telles que le produit des articles de fermage, qui en 1844 s'est élevé jusqu'à concurrence de 529,639 rbls. d'argt., ont permis la formation d'un capital d'économie rurale, qui sera employé au profit de l'amélioration de la condition des paysans. — Au 1 janvier 1845, ce capital se montait à 3,041,609 roubles d'argent.

Dans les années 1842, 1843 et 1844, 2160 écoles communales ont été fondées dans les villages domaniaux; en 1845, le nombre des jeunes paysans qui fréquentaient ces écoles, s'est élevé à 107,349.

Partout les paysans se sont prêtés avec le plus grand empressement à l'institution de ces écoles, et y ont coopéré soit par des contributions volontaires, soit en concédant gratuitement le local nécessaire à ces écoles.

Cinq fermes d'instruction ont été établies dans les

gouvernemens de Mohileff, Tamboff, Wologda, Saratoff et Catherinoslaff. Puis on a institué encore, dans le gouvernement de Kherson, un établissement modèle pour l'élève des brebis, et un autre pour l'élève des abeilles chez le propriétaire Prokopovitsch, dans le gouvernement de Tschernigoff. Plusieurs autres établissemens pareils sont ou tout nouvellement fondés, ou encore à l'état de projets. Jusqu'en 1845 déjà, 296 élèves étaient sortis, complètement formés, de ces établissemens. A Mahavatsch en Crimée et au Caucase, il y a des instituts vinicoles nouvellement créés. La culture de la vigne fait en général de grands progrès en Russie. En 1844, le gouvernement de la Tauride a fourni à lui seul 685,810 seaux de vin.

Le ministère a fait tout son possible pour influer sur la quantité et la qualité des semailles, au moyen d'encouragemens, de récompenses et de distributions gratuites de grains etc. de tous genres. Dans ce but, il a fait venir et distribuer aux cultivateurs des quantités considérables de seigle de Wasa de Suède, d'orge anglaise et d'Himalaya, des pommes de terre de toute espèce et de toutes les contrées, du tabac et de la graine de plantes commerciales de l'Amérique, de la Perse et de la Turquie, des graines de vers à soie de la Chine etc.

De 1838 à 1845 les semailles de blé d'hiver et d'été se sont accrues de 34 pCt. et celles des pommes de terre de 13 pCt.

La culture du tabac a pris considérablement d'extension, surtout dans les gouvernemens du midi. La qualité aussi s'est notablement améliorée, de sorte que le prix, comparativement à ceux de jadis, s'est élevé au septuple (2 rbls. 80 cop. d'argt. le poud).

Le ministère a pris des mesures, et non sans succès, pour coopérer à l'amélioration des instrumens aratoires! Dans l'espace de sept ans, la fabrication et le débit de ces instrumens perfectionnés s'étaient élevés au

sextuple, et l'importation d'appareils et instrumens agronomiques au triple.

Pour l'élève des chevaux, on a fait beaucoup, en Russie. Dans l'espace de peu d'années sept nouveaux haras avec 5,278 chevaux ont été créés. En outre on a établi seize écuries avec 810 étalons, pour l'accouplement gratuit avec les jumens des paysans. Des mesures ont également été prises pour favoriser l'élève des bêtes à cornes.

Dans 70 cantons, le ministère a fondé 140 banques et caisses d'emprunt rurales, avec des caisses d'épargne correspondantes. Vu la courte durée de ces institutions, on ne saurait encore juger ni de leur succès, ni du degré de confiance qu'elles inspirent.

Dans les gouvernemens de la Nouvelle - Russie (Russie méridionale) l'économie rurale est plus variée, et l'esprit des populations plus entreprenant. En conséquence, il y a été fondé, outre les banques rurales ci-dessus mentionnées, une caisse d'emprunt toute spéciale et assez considérable. On s'est servi à cet effet du fonds provenant, dans ces gouvernemens, de l'impôt sur les eaux-de-vie.*) Les avances faites sur ce capital à des paysans pour des entreprises agricoles, s'élèvent à 39,000 rbls. d'argent.

Toutefois, le remboursement de ces avances devant reposer sur des garanties certaines, qu'il serait difficile d'obtenir de la plupart des paysans, on a essayé de recourir aux communes pour avoir une caution solidaire. A titre d'essai, le ministère a invité les paysans de six gouvernemens (Pétersbourg, Pultava, Tschernigoff, Ca-

*) Jadis les paysans des domaines de la Nouvelle-Russie acquittaient cet impôt en retour du privilége de la franchise de distillation. Plus tard, lorsque la ferme des eaux-de-vie fut également introduite dans cette partie de l'Empire, le gouvernement abandonna aux paysans, pour un espace de trois ans, l'usufruit du capital provenant de cet impôt, et en dernier lieu, on lui donna la destination ci-dessus, qui assure aux paysans des avantages durables.

therinoslaff, la Tauride et Grodno) à rassembler entr'eux des capitaux communaux, spécialement destinés à des améliorations agronomiques. En 1845 déjà 471 communes avaient accueilli cette proposition et elles avaient réuni la somme du 230,249 rbls. d'argent. Il faudra voir, si la chose sera plus généralement goûtée.

En 1843 et 1844 des expositions, avec distribution de prix et de récompenses pour des produits agricoles, ont eu lieu à Odessa et à Goldingen, et à ce qu'il paraît, avec succès.

Aux neuf sociétés agronomiques déjà existantes, on en a ajouté trois nouvelles jusqu'en 1845.

Pour encourager les progrès et l'extension du commerce, des fabriques et des métiers, on a fait venir de l'étranger des produits modèles d'industrie rurale. Aux fermes d'instruction, les jeunes garçons apprennent aussi des métiers. En 1845, le nombre des fabriques dans les communes domaniales s'était élevé à 5,174, avec 5,964 maîtres et 40,695 ouvriers.

L'activité du commerce des foires a considérablement augmenté. Jadis le revirement était évalué à 17 millions, et en 1844, il s'est déjà élevé à 23 millions de roubles d'argent.

Les dispositions nécessaires ont été prises pour amener l'égalisation des paysans domaniaux avec les autres classes de cultivateurs, sous le rapport des prestations en nature.

Le nouveau système de recrutement se trouvait déjà introduit dans 20 gouvernemens, et à ce qu'il paraît, à la satisfaction des intéressés.

La reconstruction des villages d'après de nouveaux plans et la construction et distribution plus convenable des habitations avec leurs appartenances, paraît avoir fait des progrès, ce qui doit sans doute être attribué au grand nombre d'incendies. Jusqu'en 1845, 1274 villages avaient été reconstruits d'après ce système.

Des assurances mutuelles contre les incendies ont été fondées dans plusieurs gouvernemens.

Le montant des polices était:

en 1839	de	889,507	rbls. d'argent.
- 1840	-	342,248	- -
- 1841	-	181,138	- -
- 1842	-	180,803	- -
- 1843	-	190,728	- -
- 1844	-	267,051	- -

814 nouveaux greniers, d'après la nouvelle méthode d'approvisionnement, ont été établis dans diverses communes.

En 1844, on commença l'achat de grains pour les magasins centraux, nouvellement établis dans les gouvernemens de Mohileff, Orel, Pultava, Jaroslaff, Kazan et Tamboff. En 1845 il se trouvait déposé:

dans les magasins communaux	8,455,098	tschetwerts de blé
„ „ „ centraux	64,338	„ „ „
total	8,519,436	tschetwerts.

Le capital d'approvisionnement, à cette époque, s'élevait à	1,579,407 rbls. d'argt.
et celui destiné à l'établissement des magasins, à	1,484,250 - -
total:	3,063,657 rbls. d'argt.

Ces approvisionnemens et ces capitaux ont permis au ministère, dans les mauvaises années 1839, 1840 et 1844, de distribuer aux paysans des avances et des secours considérables, dont voici le montant:

	en blé:			en argent:
18 39/40 . . .	1,437,762	tschetw.	—	2,129,475 rbls. d'argt.
1841 . . .	969,230	-	—	548,552 - -
1842 . . .	1,086,259	-	—	50,357 - -
1843 . . .	449,514	-	—	— - -
1844 . . .	453,806	-	—	224,860 - -
En tout	4,396,571	tschetw.	En tout	2,953,244 rbls. d'argt.

En ajoutant ces chiffres aux provisions et aux fonds encore disponibles en 1845 (voir ci-dessus), on obtient

un total de 12,916,007 tschetwerts de blé et de 4,532,652 rbls. d'argent. Il est impossible, de méconnaître que pour rassembler ces provisions et ces capitaux de 7,397 points différens (nombre des communes) pour les garder, les utiliser et les distribuer, il n'ait fallu beaucoup de peines et d'efforts, et ce résultat nous donne une preuve évidente de l'activité de l'administration. Pour les soins sanitaires à donner aux paysans; 189 médecins, dont 40 vétérinaires, ont été nommés, jusqu'en 1845, dans les propriétés domaniales. Le nombre des individus chargés de l'inoculation de la vaccine et instruits dans cette opération, était de 5,089. Bientôt chaque commune possèdera un de ces individus.

Le gouvernement a pris aussi des dispositions efficaces, pour l'instruction des sages-femmes. En outre on a fondé des hôpitaux, mesure à laquelle les paysans ont coopéré avec un grand empressement.

A la suite de la régularisation de l'existence de diverses classes hétérogènes d'individus habitant les domaines, on trouve colonisés dans les propriétés domaniales:

Soldats congédiés	13,232
Polovniki	887
Odnodvorzi et bourgeois des gouvernemens de l'Ouest	4,747
Bohémiens	11,551
Paysans rachetés appartenant jadis aux Odnodvorzi	3,923
total	34,340

Le chiffre des paysans des domaines passés à d'autres classes et corporations, dans l'espace de 1838 à 1845, se répartissait comme suit:

branches scientifiques	441
clergé	785
commerce	6,345
bourgeoisie et corporations de métiers	16,815
à reporter	24,386

d'autre part	24,386
matelots volontaires dans les gouvernemens de la Nouvelle-Russie	2,834
Postes	23
Mines	6
Service civil	5
total	27,254

Par suite de la dotation des paysans et d'autres donations, une partie des forêts, pâturages et terres désertes du domaine a été détachée de l'administration immédiate du ministère, ce qui a diminué le nombre des articles de fermage. Cependant, grâce à l'ordre et à l'économie qui y ont été introduits, et l'extension, ainsi que la valeur de ces articles, ayant été dûment constatées, leur rapport s'est considérablement accrû;

avant 1838, il était de 598,980 roubles d'argent
en 1845, „ „ „ 1,387,787 „ „
ce qui donne un excédant de 788,807 „ „

La réorganisation de l'administration des forêts présentait de grandes difficultés.

En 1844, le corps des forestiers se composait de 221 officiers, possédant une instruction scientifique. La garde forestière permanente comptait 1979 garde-bois à cheval et à pied.

Il est à présumer que, depuis la réorganisation, il n'y a plus eu d'empiètemens très considérables sur les propriétés domaniales. En revanche, il a été réclamé par des particuliers, qui se les étaient appropriés, et restitué au domaine par sentence judiciaire: 617,034 dessiatines de terres et forêts, avec une population de 6664 paysans, 596,187 roubles d'argent en capitaux, 18 maisons et 21 moulins.

Autant qu'on sache, les délits forestiers et les incendies dans les forêts ont également beaucoup diminué depuis.

En 1840 encore, les pertes occasionnées par les coupes et les vols s'élevaient à 700,000 roubles d'ar-

gent, et celles causées par les incendies à 131,779 rbls. d'argent; tandis qu'en 1844, les premières ne se sont montées qu'à 184,697 roubles d'argent, et les dernières à 31,314 roubles d'argent. On prétend qu'avant la création du corps des forestiers, les pertes et dommages, par suite de coupes illicites et d'incendies, se sont élevés dans une seule année à 4,312,000 roubles d'argent.

Une économie forestière complètement réglée a été organisée, à titre d'essai, dans plusieurs gouvernemens sur une superficie totale de 900,000 dessiatines.

Jadis le rapport total des forêts domaniales n'était évalué qu'à 600,000 roubles d'argent; en 1844, il a été de 1,019,560 roubles d'argent.

Quant aux plantations d'arbres sylvestres et à l'exploitation de la tourbe et de la houille, les résultats n'en ont été encore qu'insignifiants jusqu'en 1845.

Nous avons donné ci-dessus un aperçu de la réorganisation des domaines et de leur population, pour démontrer qu'en Russie, on peut faire beaucoup de choses, pourvu qu'on en ait la volonté. Depuis 120 ans, on avait eu en vue l'organisation de ces propriétés et de cette population; les nombreux comités, nommés à cet effet, ont passé des dizaines d'années rien qu'à discuter les bases d'une telle réforme, sans avoir pu se mettre d'accord. — L'empereur Nicolas a pris une résolution prompte et décisive, et dans l'espace d'un an et demi, tous les travaux organiques, depuis les bases générales jusqu'aux moindres détails du mécanisme intérieur, depuis les attributions du ministère jusqu'aux obligations du moindre dessiatnik de village, ont été complètement achevés. Et qu'on le sache bien, le nœud n'a point été tranché, ce n'est point sur le même patron que le tout a été taillé artificiellement, mais arbitrairement, en lésant tous les rapports naturels et nationaux; tout au con-

traire, le principe fondamental rigoureusement maintenu, a été le respect des mœurs et des coutumes nationales, et aussi bien dans la mise à exécution, que dans l'administration actuelle, on s'est invariablement et strictement conformé à la devise: „L'égalité de tous les actes.“

Au moment où non seulement l'aperçu qu'on vient de lire était déjà achevé depuis longtemps, mais où l'impression même de ce volume était avancée jusqu'à près de la moitié, nous avons reçu un exemplaire imprimé du compte-rendu du ministre des domaines à l'Empereur pour l'année 1850. Comme il nous était plus possible d'intercaler aux endroits convenables, les notices qui pouvaient en être extraites, nous les faisons suivre dans leur ensemble à la fin. Ces notices donnent un aperçu du mouvement dans cette branche si immensément importante de l'économie politique de la Russie*).

Aujourd'hui la nouvelle organisation des domaines existe déjà depuis 12 ans, et il est hors de doute qu'elle a jeté, sous tous les rapports, les fondemens d'un nouvel ordre de choses. Au commencement, toute la Russie civilisée et demi-civilisée a observé d'un œil méfiant, avec répugnance et même avec opposition, ces travaux d'organisation et de formation.

Les paysans eux-mêmes ne se sont d'abord soumis qu'à contre-cœur aux innovations, mais, en vrais Russes, une fois qu'ils ont eu vu qu'il était impossible de s'y soustraire, ils s'y sont soumis docilement et ont cherché à s'adapter toutes ces formes, en partie nouvelles, de la ma-

*) A la place de ce compte-rendu de 1850, qui offrait déjà des résultats fort satisfaisants, nous avons cru devoir résumer, dans notre traduction, celui de 1851, qui nous est parvenu presqu'au moment de mettre sous presse, et qui donne une idée plus complète encore des progrès obtenus dans toutes les branches de l'administration des domaines en Russie.

nière la plus commode et la plus facile. — Toute l'organisation repose sur des principes justes, je dirais même véritablement libéraux, si l'on n'avait tant abusé de ce beau et noble terme; outre cela, on a procédé avec douceur et avec calme, mais aussi avec fermeté et sagesse; la bénédiction de Dieu ne fera donc pas faute à cette œuvre, qui contribuera au bien-être de la Russie et du peuple russe! *Per ardua ad astra*!

Il est probable, qu'on fera aux données suivantes, sur les progrès de toutes les branches de l'administration, l'objection que ce ne sont que des chiffres statistiques, dont on ne saurait jamais garantir l'exactitude s'il s'agit de la Russie. Nous aussi, nous ne prétendons nullement nous constituer garants de chaque chiffre donné. Toutefois, il commence à devenir aussi difficile que dangereux, en Russie, de déguiser la vérité à l'Empereur. Bien certainement le ministre aura fait tout son possible pour vérifier l'exactitude des chiffres, qu'il devait soumettre à son souverain. Il se peut que, malgré cela, le ministre ait reçu de ses subordonnés plus d'un chiffre inexact; mais, à supposer même que chacun des chiffres, pris isolément, soit sujet à caution, il est hors de doute que, dans leur ensemble et dans leurs conséquences, ils sont vrais et tracent un fidèle tableau de la situation actuelle.

Résumé du Compte-rendu de 1851.

A la suite du nouveau récensement, le *chiffre de la population contribuable* des domaines s'est trouvé, en 1851, avoir augmenté de 14 pCt.

En 1851, la superficie totale des *terres assignées à l'usage des paysans des domaines* était de 81,003,869 dessiatines (environ 16,000 milles carrés)! Dans le cours de la dite année, on a arpenté et cadastré 4,185,515 dessiatines, de sorte qu'il y avait alors un total de

38,495,240 dess. arpentées. (En 1845, comme nous l'avons dit plus haut, il n'y en avait eu en tout que 21,939,343 dessiatines.

La *démarcation à l'amiable**) des terres possédées jusque là en commun par le domaine et les propriétaires, (opération qui a pour but de rendre à chacun ce qui lui revient de droit,) a été exécutée, en peu de temps, dans 3,343 groupes territoriaux; ce qui a fait rentrer dans la possession exclusive du domaine 3,833,360 dess.

Le nombre des *articles de fermage domaniaux* s'est élevé au double dans les derniers temps, grâce à la création, par le ministère, de différentes fermes, et cela principalement dans les Gouvernemens de l'Ouest sur les terres restées disponibles après l'abolition du système arendataire. Aujourd'hui le chiffre de ces articles s'élève à 20,530, donnant un rapport de 2,127,002 rbls. tandis que, à l'époque de la création du ministère, le revenu des articles de fermage alors existants, n'était que de 819,918 rbls.

Le chiffre des *articles de fermage communaux* est actuellement de 22,307. Comparativement à 1850, il avait augmenté, en 1851, d'environ 500. En 1837, lors de l'organisation du ministère, ces articles rapportaient 103,000 rbls. d'argent, et maintenant (en 1851), on en tire un revenu de 617,864 rbls. d'argent; c'est à dire le sextuple!

Forêts domaniales. En 1851, la superficie totale des forêts a subi une réduction de 407,220 dessiatines, par suite du transfert à d'autres administrations (374,190 des.) et de donations. Au 1er Janv. 1852, il restait 115,088,237 dessiatines de bois.

Pour la fixation plus exacte des lignes de démarcation et de l'étendue des frontières, la levée des forêts

---

*) Cette opération consiste dans la fixation des limites entre les terres qui, lors de l'arpentage général, n'avaient pas été arpentées chacune séparément, mais par groupes.

et l'inspection des tracés de limites ont été poursuivies aussi en 1851; en conséquence de quoi on a dressé les plans de 881,568 dess. (176,811 dess. de plus qu'en 1850) et rectifié les lignes de démarcation de 4205 terrains forestiers sur une étendue de 14,680,499 dess., et à cette occasion, on a découvert des empiètements sur 154 dessiatines.

Le personnel de la *garde forestière* a été augmenté par la nomination de 55 nouveaux garde-bois à cheval, et par la colonisation de 76 familles de gardes forestiers permanents, ce qui a permis de congédier 380 paysans, faisant partie de la garde provisoire. Aujourd'hui le chiffre total de la garde forestière se répartit comme suit: garde-bois à cheval 1396, garde-bois 1239, familles colonisées 1409, gardes de différentes dénominations 440 hommes, et paysans faisant la garde 37,955 hommes. — 1184 habitations ont été construites pour la garde permanente, d'après des plans réguliers, et sur ce nombre 247, en 1851.

L'augmentation graduelle de la garde forestière permanente prévient non seulement les empiètemens sur les bois domaniaux, mais elle contribue aussi très-essentiellement à diminuer les dévastations des bois par les *coupes frauduleuses* et les *incendies*. En 1851, les pertes se sont élevées: par suite de coupes frauduleuses à 118,376 rbls., par suite d'incendies à la somme minime de 24,710 rbls., ce qui donne un total de 143,087 rbls., c.-à-d. 111,254 rbls. de moins qu'en 1850.

Une *économie forestière régulière* a été introduite, en 1851, sur une étendue de 95,246 dess. et embrasse maintenant déjà 3,036,931 dessiatines.

Les *boisements* s'étendent d'année en année. En 1851, on a employé pour semis 11,905 pouds de semences, et planté 201,948 scions et 82,250 pieux.*)

*) Fragments d'arbres prenant facilement racine, et qui, amincis à l'extrémité, s'implantent sans l'aide du plantoir.

De cette façon 15,938 dessiatines de terrain, dans différents gouvernemens pauvres en bois, ont été ensemencées ou couvertes de plantations; 33 dess. ont été ensemencées dans les steppes des Kalmouks, et des sables mouvants ont été fixés sur une étendue de 760 dess. En outre on a ajouté 20 nouvelles pépinières d'arbres sylvestres aux 14 pépinières déjà existantes.

Au fur et à mesure de l'accroîssement des moyens matériels, l'administration s'est également occupée de *l'organisation intérieure des forêts*. En 1851, des terrains boisés ont été entourés de ravins et de fossés sur une étendue de 431 verstes; les éclaircies et lisières ont été déblayées des broussailles sur une distance de plus de 400 verstes; de plus on a creusé, pour le dessèchement des marais, des canaux d'écoulement sur une longueur de 61,854 sagènes, et dans beaucoup de localités le chablis a été enlevé en grandes masses.

Pour ce qui est du *rapport des forêts*, le million de roubles, prévu pour cet article du budget, a été intégralement versé, en 1851, au Trésor, et en sus les bois exploités d'après le nouveau système, ont donné 298,074 rbls. destinés à être employés, en 1852, à l'organisation ultérieure des forêts et à différentes institutions forestières. Depuis la création du ministère des domaines le revenu des forêts a *doublé*.

Les *fournitures gratuites* de bois pour différents besoins publics diminuent d'année en année, grâce à une rigoureuse comptabilité. En 1851, ces fournitures se sont élevées à la somme de 2,065,401 rbls., ce qui, comparativement à l'année précédente, présente une diminution de 168,000 rbls.

140 *églises* et 58 *chapelles* ont été nouvellement bâties en 1851, et 134 ont été restaurées. Les paysans y ont contribué pour une somme de 121,196 rbls. d'argent et le gouvernement a fait don, pour ce but, de 177,274 rbls. d'argent.

La *dotation en terres aux prêtres des villages* a été

augmentée là où le besoin s'en est fait sentir, et dans le cours de la dite année pour un total de 4182 dess.

Il existait déjà 2,642 *écoles*, sous la direction de ces prêtres, avec 90,829 écoliers, dont 4843 du sexe féminin, chose jusqu'alors inouie! Le rapport des écoliers au nombre d'âmes était de 5 à 200, et dans les colonies allemandes, où le chiffre des écoliers s'élève à environ 54,656, de 213 à 1000 âmes. Ce qu'il y a de remarquable, c'est l'augmentation des écoles et des enfants qui les fréquentent parmi les Tatares mahométans, et leur rapprochement graduel des mœurs russes, de sorte qu'ils commencent même à envoyer leurs filles à l'école. Ils avaient 134 écoles avec 3,227 écoliers, dont 580 filles.

On a également commencé à instituer des écoles, parmi les Nogaï et les Kirghiz, et tout récemment aussi parmi les Kalmouks, à l'effet de les familiariser davantage avec la langue russe.

La *juridiction communale* nouvellement organisée, prospère à vue d'œil, et gagne en extension et en popularité. En 1851, ces tribunaux ont eu à juger 59,254 affaires particulières, (3,405 de plus qu'en 1850) dont 10,674 ont été arrangées à l'amiable, et le reste décidé par des sentences. Des peines ont été infligées à 62,459 individus; 301 ont été placés sous tutèle pour prodigalité et vie désordonnée.

On a fait, depuis quelques années, beaucoup d'efforts, pour la *reconstruction des villages d'après des plans réguliers*, et pour la disposition plus convenable des habitations et autres bâtisses villageoises. En 1851, 728 plans avaient été dressés à cet effet, et d'après ces plans on a construit et disposé 609 villages. Dans 189 villages les maisons trop rapprochées les unes des autres ont été mieux distancées. A la place des anciennes constructions exclusivement en bois, 828 maisons de paysans ont été bâties en briques, et 178 en argile. Afin de faciliter et de propager les constructions

en briques, surtout pour les cheminées, 4,339,603 briques ont été fournies gratuitement aux paysans par les briqueteries de l'administration.

Par suite de la sécheresse de l'été, il y a eu beaucoup d'*incendies*, qui ont consumé 12 églises, 173 bâtiments communaux, 15,380 maisons de paysans, — perte évaluée à 2,532,203 rbls. d'argent, ce qui, comparativement à 1850, donne un moins de 939,291 rbls. A titre de secours le ministère a distribué 405,087 rbls. et fourni en outre du bois en nature. La nouvelle loi sur les assurances est déjà introduite dans quelques propriétés domaniales de différents gouvernemens, et, comme elle répond à son but, elle sera généralement appliquée en 1852. Cette loi permet aux paysans d'assurer leurs maisons aux $\frac{2}{3}$ de la valeur. La prime est de $\frac{3}{4}$ de kopecks par rouble (prime un peu élevée)!

Dans la même année, 7 gouvernemens ont été frappés d'une grande disette de céréales, et dans 5 autres les récoltes ont été insuffisantes. Les *moyens d'approvisionnement,* créés par le ministère, ont non seulement permis de subvenir, dans ces gouvernemens, à tous les besoins de la population des domaines, mais encore de distribuer, dans d'autres, du grain pour l'augmentation des semailles. Cette facilité de se procurer du blé pour les semailles, en temps de disette, a affermi les paysans dans leur confiance en l'utilité des magasins, au point que, sans qu'il soit besoin d'aucune mesure spéciale de la part de l'administration, ils s'empressent d'eux-mêmes de remplir ces greniers bienfaisants, dans la proportion prescrite, dès qu'ils en ont la possibilité.

En 1851, on a distribué les secours suivants:

Avances en grains	1,316,921	*tschetwerts*
Dons	185,847	,,
total	1,502,768	*tschetwerts.*

En fait de secours pécuniaires, on a distribué du capital d'approvisionnement, dans les gouvernemens de Smolensk, Kalouga, la Tauride et Witebsk, qui avaient

le plus souffert de la disette, la somme de 224,062 rbls. — Malgré tout cela, grâce aux rentrées de grains dans les magasins, les approvisionnements qui s'y sont trouvés réunis au 1er Janvier 1852, s'élevaient à 10,328,380 tschetwerts, chiffre supérieur de 586,003 tschetw. à celui de l'année 1850. Quant au capital d'approvisionnement, il s'élevait à la même époque (1er Janvier 1852) à 3,364,290 rbls. total supérieur de 453,412 rbls. à celui de 1850.

Ces chiffres peuvent donner une idée de l'étendue des moyens créés, non seulement pour assurer les subsistances de la population des domaines, mais encore pour lui prêter secours dans son économie; ils prouvent en même temps que les paysans ont compris l'inappréciable avantage de tenir les greniers toujours amplement fournis.

Pour ce qui est des magasins mêmes, il en a été construit 175 nouveaux en 1851, et dans ce nombre 45 en pierres. Les frais de construction se sont élevés à 176,261 rbls. — Au 1er Janvier 1852, en comptait:

magasins	centraux	5
„	villageois, nouveau modèle	2,422
„	„ ancien modèle	3,234
	total	5,661

Le capital disponible pour la construction ultérieure de magasins était de 1,017,881 rbls., somme dépassant de 138,133 rbls. le montant du même capital en 1850.

187 médecins et 316 aides-chirurgiens étaient chargés de surveiller l'hygiéne des paysans. Le nombre des individus qui savaient inoculer la vaccine, et qui en avaient l'obligation, était de 5,665, et 704,161 enfants avaient subi cette opération. Les sages-femmes étaient au nombre de 758. — 927 élèves s'instruisaient dans l'inoculation et dans les élémens de la chirurgie, 33 dans l'art de l'accouchement. Il existait, en outre, quelques écoles de médecine vétérinaire. Pour les aliénés, aveugles, sourds et estropiés, il y avait 424 hospices, où 24,000 de ces infortunés trouvaient un asile. — Finale-

ment, au mois de décembre 1851, l'Empereur a sanctionné un règlement, par lequel il a été organisé, au ministère des domaines, une *administration spéciale pour la partie médicale*, dans un esprit conforme aux vrais besoins de la population, administration dont la tâche consistera avant tout à aviser aux mesures générales les plus propres à garantir la santé publique.

L'administration a également voué sa sollicitude aux *orphelins* des paysans, afin d'assurer l'avenir de ceux en bas âge, et d'en faire des membres utiles de la société. A cet effet elle a partout institué des tutèles; en 1851, il y en avait 33,629 (comparativement à 1850 un excédant de 1953) et plus de 65,746 orphelins. L'avoir de ces derniers a été inventorié et placé sûrement sous une protection nécessaire. La valeur en était estimée à 3,737,140 rbls. d'argent, dont 1,677,758 rbls. d'argent en capitaux.

La conversion de la capitation en impôt foncier avance à grands pas. Depuis 1849, elle est complètement terminée et introduite dans les neuf gouvernemens de St. Pétersbourg, Woronèje, Tamboff, Penza, Orel, Toula, Riazan, Koursk et Pskoff. Dans huit autres gouvernemens, et nommément dans ceux de Moscou, Twer, Novgorod, Kalouga, Catherinoslaff, Kherson, Kharkoff et Smolensk, tous les travaux étaient déjà achevés pour l'année 1852, les chiffres arrêtés, et il ne s'agissait plus que de procéder à l'introduction définitive du nouvel impôt.

La conversion des anciennes corvées des paysans domaniaux des provinces de l'Ouest en fermage ou *Obrok* est près d'être terminée. En 1851, la lustration a été achevée dans 551 propriétés avec une population de 156,102 âmes et 1,121,645 dessiatines de terres; et dans 425 propriétés, avec 123,255 âmes de population et 897,927 dessiatines, cette même opération a été commencée, de sorte qu'il ne reste plus, dans les provinces de l'Ouest, que 126 propriétés, avec

30,938 âmes de population, auxquelles la lustration n'ait point encore été appliquée. Le nombre des paysans qui, dans le cours de la dite année, ont été soumis à *l'Obrok*, a été de 36,375, ce qui produit aujourd'hui un total de 573,760 âmes.

Dans les gouvernemens de la Baltique, la régularisation a été opérée dans 25 propriétés, et, sur la base des *Wackenbücher*: 12,482 âmes ont passé à *l'Obrok*, de sorte que le chiffre total de ces paysans s'élève maintenant à 34,942 âmes. En conséquence, en 1851, les paysans de ces provinces avaient encore reçu un surcroît de dotations en terres de 20,000 dessiatines. On évaluait à 32,321 rbls., ou plus de 20 pCt., la diminution de leurs charges, par suite de l'abolition des prestations en nature. Malgré cela, la recette publique s'était accrue de 18,096 rbls. Ce qui prouve les avantages de cette conversion en *obrok* pour les paysans mêmes, c'est qu'ils payent ce fermage avec facilité.

Dans les gouvernemens centraux les paysans ont également reçu, dans la même année, 292,213 dessiatines de plus. En outre, des dispositions ont été prises pour doter tous les villages, manquant de forêts, de la quantité nécessaire de bois, dans la proportion d'une dessiatine par âme. C'est à cet effet que, dans 17 gouvernemens, plus de 600,000 dessiatines ont été levées et soumises à la taxation. 4296 âmes, habitant des communes qui avaient trop peu de terres en proportion de la population, ont été transcolonisées dans d'autres localités, et des mesures ont été prises pour l'établissement de 7658 autres colons. — Dans les steppes des Kalmouks où l'on avait commencé à établir, le long des grandes routes, des colonies mixtes de Russes et de Kalmouks, on a colonisé ensemble, en 1851, 83 familles kalmouques et 118 familles russes. En tout, on a colonisé le long des cinq routes principales, sur une distance de 500 verstes, 954 familles, et 321 autres familles kalmouques

et 569 familles russes sont encore destinées à des établissemens pareils.

La colonisation des Israëlites dans les gouvernemens de l'Ouest et du Sud augmente d'année en année, et en 1851, elle avait déjà atteint le chiffre de 17,700 âmes mâles.

En fait de serfs d'Odnodvorzi, 1556 âmes ont été rachetées et colonisées sur des terres domaniales; de plus on a établi, dans les villages, 143 *polovniki*. La colonisation des Bohémiens, au nombre de 6,142 âmes, est terminée. En outre, on a établi 13,238 soldats et sous-officiers en retraite, dont 7062 dans leur ménage à part, et 6178 dans leurs familles.

Les semailles de blé s'étaient accrues, comparativement à 1850, de 546,192 tschetwerts et s'étaient élevées en total à 22,485,181 tschetwerts. — La récolte était évaluée à 85,058,706 tschetwerts, ce qui faisait 22,892,680 tschetwerts de plus qu'en 1850.

Par suite de la continuation de la maladie des pommes de terre, la récolte de ce tubercule n'a été que de 16,409,896 tschetwerts (1,758,896 tschetwerts de moins qu'en 1850), mais, malgré cela, les ensemencemens ne diminuent point.

L'élève des bestiaux fait des progrès sensibles, surtout dans les provinces de l'Ouest, par suite de l'abolition du système arendataire. En 1851, le bétail des paysans a augmenté de 1,121,606 têtes, et au 1er janvier 1852, il y en avait, au total, 24,080,433 têtes. Chez les colons l'augmentation du bétail, proportion gardée, a été bien plus considérable.

Le nombre des fabriques villageoises était de de 5569 (581 de plus qu'en 1850), parmi lesquelles on en comptait 133, pour le dévidage de la soie. En fait de fabriques domestiques, il y en avait environ 3000.

Le revirement des marchandises dans les bazars et foires des villages domaniaux a été de 29,426,240 roubles (5,334,461 rbls. de plus qu'en 1850). Les pas-

seports délivrés pour transmigration ou affaires de commerce, ont produit la somme de 529,675 roubles.

Onze nouvelles banques villageoises ou caisses d'emprunt ont été fondées en 1851. Il y en avait alors en tout 583 et 177 caisses de dépôts pour les paysans des domaines, et le revirement total de ces banques et caisses, en 1851, a été de 1,354,036 rbls. (324,000 de plus qu'en 1850).

Les capitaux communaux, créés en 1843, s'étaient accrûs en 1851, de 1,928,483 rbls. d'argent, ce qui, comparativement à 1850, offrait un excédant de 600,000 roubles.

En général les capitaux formés par le ministère pour différents buts économiques grossissent à vue d'œil. En 1851, le ministère disposait des capitaux suivants: capitaux du gouvernement: 5,016,932 rbls. et capitaux de paysans 13,033,429 rbls., ce qui fait un total de 18,050,362 rbls., sans compter 1,830,609 rbls. dépensés par l'administration, dans cette même année, pour diverses améliorations.

Les établissements d'instruction et instituts agronomiques gagnent en extension et en influence. En 1851, le nombre des élèves avait augmenté, comparativement à 1850, de 276. Au total il était de 1183. — Des expositions de produits ruraux ont eu lieu dans trois endroits différents, et le chiffre des objets exposés a été de 2065. Les primes, les médailles en or et en argent, n'ont pas manqué. L'introduction de nouveaux instruments et appareils agronomiques prenait une extension assez considérable.

La culture de prairies artificielles, avec irrigation et arrosage, n'était répandue, à proprement parler, que parmi les propriétaires des provinces de la Baltique. Toutefois, elle a été également introduite dans les gouvernemens de St. Pétersbourg, Pskoff et Kieff.

La culture du tabac fait des progrès, tant sous le rapport de la quantité, que sous celui de la qualité. En Cri-

mée, le nombre des paysans qui s'occupent de cette culture s'était accrû, comparativement aux années précédentes, du quintuple. Le gouvernement avait fait venir des graines de la Turquie et de l'Amérique du Nord, pour propager les meilleures espèces. Depuis, l'importation du tabac étranger a considérablement diminué, bien que la consommation de cet article augmente à vue d'œil. Le tabac indigène se vend: l'ordinaire à 5 roubles, celui de qualité supérieure de 6 à 8 rbls., et le meilleur à 10 rbls. le poud.

La culture de la vigne, en Crimée, devient de plus en plus florissante. Les vins qu'on y produit, se vendent au prix des qualités moyennes de vins correspondants de l'étranger. Cette culture fait aussi des progrès dans les gouvernemens de Kherson et de la Podolie.

La culture de la soie avance également, et récemment elle a été introduite dans la Petite-Russie.

Les progrès de l'horticulture exercent une influence sensible sur les mœurs et habitudes du peuple. Beaucoup de villages possèdent déjà leurs jardins communaux.

La culture des plantes oléagineuses et tinctoriales paraît également faire des progrès dans différentes localités.

Dans les derniers temps, le ministère a porté son attention sur la diminution du produit des pêcheries dans le lac Peipous et aux embouchures des rivières qui se jettent dans la Baltique. Une commission spéciale, sous la présidence de l'académicien M. Baer, a été nommée pour rechercher les causes de ce phénomène. Cette commission, après s'être livrée aux investigations les plus scrupuleuses sur une grande étendue des eaux susmentionnées, a fait une foule d'observations importantes et procédé à des expériences, ayant pour but la transplantation de certaines espèces de poissons d'un bassin dans l'autre. Dans le cours de l'année 1852, les travaux de cette commission se trouveront terminés.

L'élève des chevaux, l'une des branches les plus importantes de l'économie rurale en Russie, a été placée récemment sous les auspices du ministère des domaines, auquel les haras du gouvernement ont été également confiés. — Le règlement y relatif porte la date du 28 juin 1850.

Jadis les frais de l'administration générale des haras s'étaient élevés à 65,000 roubles d'argent; depuis 1850, ils ont été réduits à 33,000 roubles. La dépense pour les établissemens mêmes, avait baissé de 392,000 à 314,000 roubles.

Il existait 7 grands haras du gouvernement:

1) à Tschesma, où s'élevaient des chevaux de races anglaises et orientales;

2) à Khrénoff, pour chevaux de selle et trotteurs, divisés en trois espèces: a) chevaux de selle du haras ci-devant Orloff, sans mélange; b) trotteurs pur-sang; c) chevaux de selle de la meilleure race, mêlée avec la race Rostoptschine;

3) à Derkoul, principalement pour chevaux de cuirassiers.

4) à Strélitzi, pour chevaux de cavalerie légère;

5) à Novo-Alexandrovsk, principalement pour chevaux de carosse;

6) à Limarévo, pour chevaux légers de trait et d'artillerie.

7) à Potschinkoff, pour chevaux de gros travail et chevaux légers pour paysans.

En 1851, il y avait dans tous ces haras un total de 6,291 chevaux qui étaient soignés par 1,446 palefreniers. Dans le cours de 1851, on avait vendu 593 chevaux. Il avait été acheté en Syrie, par le consul général Basili, 1 jument et 5 poulains de la plus belle race arabe, qui, avec les frais de transport, ont coûté 6161 roubles d'argent. De plus, il a été acheté encore des haras de M. Massaloff, deux étalons pur-sang pour la somme de 6,000 roubles, ainsi que 3 étalons et 1 ju-

ment de la race de trait (chevaux dont les excellentes qua lités avaient été constatées par des essais) pour 960 rbls.

Dans les provinces on avait établi des écuries avec des étalons, pour améliorer les races chevalines. Dans 24 gouvernemens ces écuries communales contenaient 1335 étalons, qui ont été accouplés avec environ 25,000 jumens. Dans les sept ans qui ont suivi la fondation de ces écuries, 160,000 jumens ont ainsi été couvertes. L'entretien de ces écuries communales a coûté en 1850 252,203 roubles d'argent. Pour chaque gouvernement on avait choisi les étalons les plus convenables et qui s'y reproduisaient le mieux.

En outre, il y a eu des essais et des courses. Ces dernières ont servi à établir des comparaisons entre des chevaux russes et anglais. L'avantage est resté indécis: à Moscou les chevaux anglais ont battu les russes, en parcourant en hiver, par trois de front, une distance de 10 verstes et 22 sagènes en 19 minutes 25 secondes, et en été, 30 verstes en 69 minutes; — à St. Pétersbourg, au contraire, ce sont les chevaux russes qui ont remporté la victoire, en parcourant, en hiver, 10 verstes en 18 minutes 52 secondes, et en été, près Czarskoé-sélo, 20 verstes, en 42 minutes 42 secondes.

Réflexions finales.

La création d'un ministère pour les domaines et l'organisation par ce ministère de cette moitié de la classe agricole qui relève de la couronne, l'introduction d'institutions et de formes stables dans l'administration, tant gouvernementale que locale, mais surtout la proclamation, la fixation et la reconnaissance solennelle du grand principe de droit national de la liberté et de l'indépendance de la commune russe, comme base des institutions du peuple, sont sans con-

tredit l'évènement le plus important qui ait eu lieu en Russie depuis Pierre Ier, évènement d'un avenir et d'une portée incalculables. C'est là une législation réellement organique et parfaitement arrondie, et on pourrait bien la nommer le paroli de cette fabrication de constitutions creuses, dont on a la manie dans le reste du continent européen. Mais elle ne se présente pas avec une pompe orgueilleuse, et ne proclame point, comme une Charte-vérité, qu'elle constitue la vraie garantie du bien-être public et du bonheur de l'espèce humaine. Elle se borne à préparer le sol pour une moisson future, à confier à la terre des germes imperceptibles, qu'elle couvre de sa main protectrice, afin que, développés par la nature même, par l'air et le soleil, ils mûrissent pour le bien des générations à venir.

Toutefois, cette fixation de principes et de normes légales, cette organisation de l'administration de bas en haut, n'embrassent encore qu'une moitié, et la plus faible des communes rurales, celles connues sous la désignation de domaniales. La seconde tâche importante du gouvernement, consistera donc à mettre graduellement en harmonie avec ce nouvel ordre de choses l'autre moitié de la classe agricole: les paysans des terres seigneuriales. L'oukase du 2 avril 1842, et plusieurs ordonnances subséquentes, démontrent que le gouvernement a fort bien reconnu cette nécessité, et qu'il entend intervenir activement. Par cet oukase et par ces ordonnances, le gouvernement n'a eu garde de léser arbitrairement des droits existants, mais il s'est borné à indiquer les voies à établir des normes pour faciliter un arrangement amiable entre les parties.

Sous ce rapport aussi, il a proclamé un important principe de droit, qui ne peut manquer d'avoir de graves conséquences, bien que graduellement.

D'après le principe du servage, le serf ne possède rien en propre; tout appartient au maître, et celui-ci n'a que l'obligation de le nourrir *quocumque modo*. Il

en résulte, que le serf ne jouit point du droit de libre disposition, et ne peut ni passer des contrats, ni tester etc. Or, depuis le 2 avril 1842, la législation investit les paysans russes du droit de passer des contrats, et abolit ainsi le servage proprement dit. De là naîtront peu-à-peu des rapports juridiques entièrement analogues au servage en Westphalie, où se sont formées, non point dans les voies de la législation, mais plutôt par un développement graduel, les relations actuelles des serfs, qui possèdent et exploitent les terres qu'ils tiennent des maîtres, en vertu de contrats conclus avec ces derniers et fixant la norme des impôts et des servitudes. Ce qui reste encore de l'ancienne servitude, c'est le soi-disant mortuaire, qui consiste en ce que, à la mort d'un serf, une part de sa succession échoit au maître, part qui varie suivant les pays et les contrées, et s'élève à la moitié, au quart, ou bien seulement à ce qui s'appelle le *Besthaupt*, c.-à-d. à la meilleure pièce du bétail (vache ou cheval). Grâce à ces rapports favorables, la classe agricole en Westphalie est aujourd'hui excellente, pleine de vigueur et dans l'aisance. C'est ainsi qu'on a jeté en Russie les fondements d'un droit des paysans, droit dont le développement appartient à l'avenir. La liberté ne doit jamais être donnée; c'est un bien trop noble, qui ne saurait être que la récompense du mérite, et du travail. Quel est l'esprit réfléchi en Russie qui songerait à l'abolition du servage de but en blanc? L'émancipation réalisée de cette façon dans les provinces de la Baltique, éternel pays d'essai de la législation russe, n'a eu des résultats rien moins que favorables, et jusqu'à ce jour, on travaille à y fonder un état social tant soit peu assuré. Pour la Russie un pareil affranchissement serait une calamité, dont les conséquences deviendraient incalculables. Pour peu que la législation établit, que certaines classes ou catégories de serfs (provisoirement à l'exclusion des cultivateurs) commerçants, artisans, ouvriers des fabriques etc. ont le droit de se

racheter à l'expiration de certains termes donnés et à certaines conditions, cela suffirait comme base des rapports juridiques futurs. Puis, on n'aurait qu'à abandonner au temps le soin du reste; peu à peu le peuple s'y ferait. Il en est autrement de la situation physique des serfs, et nommément du principe fondamental de leur existence sociale, de leur industrie principale, de l'agriculture en un mot. Sous ce rapport l'intervention du gouvernement est une nécessité de plus en plus urgente. Nous avons vu plus haut, combien le gouvernement montre de sollicitude pour encourager les progrès de l'économie rurale des paysans des domaines. Toutefois l'exemple seul ne stimulera guère suffisamment l'émulation des propriétaires privés, et des mesures législatives paraissent nécessaires pour provoquer et diriger avec harmonie, dans toute l'étendue de la Russie, les progrès (tout-à-fait indispensables) de l'agriculture parmi l'une et l'autre des deux classes agricoles: les paysans des domaines et ceux des particuliers.

Nous avons déjà dit, qu'en général l'agriculture est arriérée en Russie. L'esprit national n'a pas de penchant pour cette occupation et le travail constamment pénible qu'elle impose. Partout il y a manque de prairies, la culture des prairies artificielles est inconnue, de là insuffisance de bétail, manque de fumier. On ne laboure le sol que fort à la légère, on le fume peu, et on l'épuise ainsi complètement*). Comme jadis il y avait abondance et même surabondance de forêts, on abandonnait le terrain épuisé, on brûlait une superficie boisée, et on y cultivait du blé aussi longtemps que cela pouvait aller; après quoi, ce terrain se trouvant également épuisé, on

*) Dans le gouvernement de Toula, un excellent terrain, qui, bien fumé et soigneusement cultivé, rendrait 12 à 15 fois la semaille, et même plus, ne donne aujourd'hui, généralement parlant, que 4 grains pour 1.

le quittait à son tour; on s'en appropriait de nouveaux dans les forêts, et ainsi de suite.

Indirectement les fabriques, (qui ont pris leur essor il y a plus de 20 ans, qui depuis ont été encouragées et favorisées de toute manière, et qui sont fort avancées aujourd'hui,) ont beaucoup contribué au mouvement rétrograde de l'agriculture. Dans l'intérieur de la Russie, l'agriculture ne donne point de rente du sol, ce qui fait qu'on ne s'en occupe que pour satisfaire aux besoins immédiats de la famille. La récolte, fût-elle même surabondante, n'offrira jamais une valeur proportionnée à la peine et au travail qu'elle aura coûtés. Nous avons déjà fait observer ailleurs, que dans les années abondantes où le grain est à bon marché, le prix d'un boisseau de blé atteint à peine celui d'une seule journée de travail. Cependant le paysan russe doit absolument se procurer de l'argent pour les impôts publics et les redevances qu'il paye à son seigneur. C'est là la cause de la rapidité remarquable, avec laquelle les fabriques de toute espèce, répondant aux besoins impérieux du peuple, sont arrivées à leur état florissant actuel. Dans la règle, les fabriques ne prospèrent que dans les pays à population exubérante, mais par exception, c'est le cas en Russie, malgré sa population clair-semée. Le Russe aime ce travail facile, pour lequel il a une grande aptitude, et comme il lui assure les moyens pécuniaires qui lui sont indispensables, il est tout naturel qu'il le recherche avec joie et empressement. La conséquence inévitable en est que l'agriculture est restreinte au strict nécessaire, et que tous les bras dont elle peut se passer à la rigueur, en sont détournés. Or, la défection de plus d'un demi-million de bras doit nécessairement produire une grande lacune dans les travaux agricoles. Le gouvernement reconnaît fort bien le mal, et nous avons parlé plus haut de ses efforts pour raviver l'agriculture et répandre partout des idées plus rationnelles sur cette industrie. Mais pour que ces efforts puissent être cou-

ronnés de succès, il faudrait que les mêmes stimulants fussent appliqués aussi à l'autre moitié de la population des campagnes, et qu'en même temps les fruits de ce progrès fussent de nature à offrir une valeur et des avantages matériels.

Par sa nature même, la Russie est un état essentiellement agricole. Or, pour amener cette base de son existence à un point qui puisse assurer la prospérité générale, il faudrait maintenant:

1) que toute la population fût, autant que possible, rendue et conservée à l'agriculture, et qu'elle reçût l'instruction nécessaire pour s'y livrer plus rationnellement;

2) que les améliorations du sol se fissent sur la plus grande échelle et dans la plus grande extension possible, et se conservassent de même, parce qu'autrement de grands travaux, comme p. ex. les dessèchements, les constructions hydrauliques, les irrigations etc., n'offriraient pas d'avantages assez importants, ni assez durables;

3) qu'il fût créé des voies de communication de toute espèce et couvrant tout l'empire d'un grand réseau, seul moyen de hausser la valeur de tous les produits du sol;

4) qu'on donnât le plus d'essor possible à la fabrication de tous les produits des industries rurales, et cela moins dans les grandes fabriques modernes, que dans la fabrication domestique et manuelle des communes. C'est là une industrie toute nationale.

Le gouvernement a créé une hiérarchie bureaucratique pour l'administration et la direction des domaines et de leurs habitans. Les propriétés privées et leur population devraient être administrées et dirigées d'accord avec cela, de la même façon et d'après les mêmes principes. En un mot, la noblesse devrait exploiter ses terres tant soit peu rationnellement, et amener ses paysans à une bonne exploitation de leurs terres.

Tout cela se dit et s'écrit facilement, mais l'exécution? — La noblesse russe elle-même n'est pas élevée à cela, et ne se chargera assurément pas de la peine, du travail, des soucis, qu'exige le nouveau système, sans y trouver des avantages matériels et très importans.

En Russie tout part d'en haut. Rien ne se forme, ni ne croît d'en bas, sans impulsion et protection d'en haut.

L'organisation et la consolidation mêmes de la noblesse russe, sa position et son éducation, politiques et sociales, ont été toujours provoquées, formées, dirigées d'en haut.

Le gouvernement a beaucoup fait pour la noblesse, qui tient de la couronne la plus grande partie de ses propriétés; c'est en sa possession presqu'exclusive que se trouvent toutes les propriétés territoriales privées et, sous tous les rapports, elle jouit de grands priviléges. Depuis plus d'un siècle, l'éducation intellectuelle et pratique de la noblesse a fait l'objet de la constante sollicitude du gouvernement, qui a créé pour elle des établissemens d'éducation de toute espèce, qui l'a toujours encouragée, et lui a permis de faire ses études dans d'autres pays. En retour, le gouvernement a exigé, et il en avait le droit, que la noblesse servît l'empire dans l'armée et dans l'administration etc. Ceci a jeté de si profondes racines dans l'esprit national, que toute la position sociale d'un noble ne reçoit sa consécration que des fonctions qu'il remplit dans l'état, et que tous ceux qui ne servent point ou n'ont pas servi, sont peu estimés dans l'opinion publique.

Jadis on recevait volontiers en Russie, au service, tant militaire que civil, tout étranger possédant les qualités nécessaires, et cela par suite du manque de sujets capables dans presque toutes les branches de l'administration. Aujourd'hui il en est autrement! Des indigènes suffisamment qualifiés pour toute espèce de service public se rencontrent partout, et l'empressement

avec lequel on s'y porte, est arrivé au point qu'il y a déjà du trop plein, qu'on se voit obligé à faire des éliminations, à limiter les admissions au service, et que bientôt peut-être on pourra se trouver dans le cas de refuser toute admission ultérieure.

Jusqu'ici la noblesse russe n'a été élevée que pour une hiérarchie et une aristocratie de militaires et de fonctionnaires publics. Il est temps aujourd'hui d'en former une aristocratie campagnarde, car c'est un besoin essentiel pour la Russie.

D'après le principe éthique du servage (principe sans la reconnaissance et l'application duquel le servage serait une abomination intolérable)! les serfs sont envisagés et traités comme faisant partie de la famille du maître, et par conséquent celui-ci a l'obligation d'avoir soin de leur bien être physique et moral. En conséquence, l'Empereur doit considérer la noblesse possessionnée comme une catégorie spéciale de ses serviteurs et employés, catégorie au moyen de laquelle il fait gouverner et diriger, mais aussi élever et former la seconde moitié de ses sujets, les serfs.

Le gouvernement a stimulé la noblesse, il l'a élevée et il l'a forcée en quelque sorte à se consacrer à la carrière publique. — Aujourd'hui que l'Etat n'a plus de places militaires et civiles en nombre suffisant pour la quantité d'aspirans qui y affluent, il est de son obligation morale d'ouvrir et d'assigner de nouvelles voies et carrières, dans lesquelles l'intelligence et l'activité puissent trouver à se mouvoir et à s'exercer.

Une aristocratie n'est bienfaisante et conforme au principe de la vie du peuple et de l'Etat dans son enchaînement organique, que lorsqu'elle est une aristocratie territoriale. Ce n'est toutefois pas la propriété territoriale seule, mais l'existence qu'on y mène et l'activité qu'on y déploye, qui forment une telle aristocratie; le contraste entre la noblesse de l'Angleterre et celle de l'Italie en offre la meilleure preuve. La première est

la plus parfaite aristocratie de notre temps, profondément identifiée, comme elle l'est, avec le principe rural et tout ce qui constitue la vie de campagne. C'est à elle que l'Angleterre doit sa grandeur et sa prospérité. La noblesse italienne, au contraire, qui ne vit point dans ses terres, mais dans les villes où elle mange ses rentes, et qui ainsi ressemble aux bourdons dans une ruche d'abeilles, est politiquement parlant, parfaitement inerte et nulle; sans position influente, sans racine dans le peuple, le seule signe de vie qu'elle ait donné de nos jours, a été de s'être trouvée impliquée dans toutes les intrigues et dans tous les mouvemens révolutionnaires.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, en parlant de l'organisation des gouvernemens (page 48), Catherine II déjà avait reconnu la nécessité pour la Russie d'une aristocratie campagnarde, devant servir de contrepoids à l'hiérarchie bureaucratique, dont le pouvoir allait toujours croissant.

Nous avons également démontré ailleurs, que l'industrie manufacturière, fortement developpée depuis 25 ans, a contribué, en tombant en grande partie, entre les mains de la noblesse, à donner à celle-ci des tendances plus pratiques, et nous avons mentionné aussi qu'elle réside de plus en plus à la campagne, où se trouve disséminées la plupart des fabriques, contrairement à ce qu'on observe dans le reste de l'Europe.

Depuis quelque temps on a formé des sociétés agronomiques. Il nous est revenu que par-ci par-là, les agronomes intelligens parmi la noblesse, ont été distingués et encouragés par des subventions.

Tout cela sert à préparer la formation d'une aristocratie de campagne; mais aujourd'hui il faudrait prendre des mesures étendues sur une grande échelle, pour constituer cette aristocratie, pour former, par son intermédiaire, les paysans serfs à une agriculture mieux organisée et pour faire atteindre tout l'ensemble de l'éco-

nomie rurale à un degré conforme aux besoins impérieux de la Russie.

En thèse générale, on ne saurait se dissimuler que, par suite du système d'exténuation suivi presque généralement, tout le sol cultivé, en Russie, est extrêmement épuisé et détérioré sous le rapport de sa capacité de production. On doit en attribuer la cause principale au manque d'engrais. Le bétail est en trop petit nombre pour fournir le fumier et les forces de travail nécessaires, et il n'y a ni prairies naturelles, ni prés artificiels, qui puissent suffire à une plus grande quantité de bétail, augmentation qui est pourtant de toute urgence. De là, nécessité absolue de créer des prairies et des pâturages sur la plus grande échelle possible. Pour cela, il faudrait dessécher les terrains bas et les marais, et construire de grands ouvrages d'arrosage et d'irrigation le long de toutes les rivières, comme de tous les ruisseaux et canaux déjà existans ou encore à creuser dans ce but.

A l'époque des anciennes monarchies universelles asiatiques de Babylone, d'Assyrie, de Perse, il avait été élevé d'immenses constructions pour l'arrosage et l'irrigation des prés et des champs en culture, constructions dont les ruines excitent encore aujourd'hui notre admiration; des districts entiers, des centaines de milles carrés se trouvaient compris dans un même système de canalisation, développé jusque dans ses moindres détails, avec une profonde intelligence, et avec des efforts et des dépenses incommensurables. — Ces immenses empires et territoires étaient alors cultivés, florissans, populeux. Les anciens rois de Perse avaient formé des associations pour la conservation et l'extension de ces constructions; mais ces associations furent dissoutes et les constructions détruites par Alexandre et les Romains. En Egypte, 25 millions d'habitans trouvaient leur nourriture sur les 1000 milles carrés environ qui formaient la superficie territoriale propre à la culture.

Aujourd'hui les systèmes de canaux, les ouvrages hydrauliques etc. sont en ruines, les pays mêmes se sont transformés en déserts dépeuplés; la population y est chétive, appauvrie et arriérée à tous égards en civilisation. Telle avait été l'œuvre des anciens rois qui disposaient avec autorité des trésors et des forces de leurs peuples, dans un but aussi grandiose que bienfaisant. De nos jours encore, le voyageur contemple les ruines des aqueducs, construits en énormes blocs de rocher, et la tradition vit toujours parmi le peuple, que c'est la grande Schamira (Sémiramis) qui a élevé ces ouvrages il y a des milliers d'années.

En Angleterre, il y a trois siècles, les ¾ de la superficie territoriale du pays n'étaient que bois, marais et déserts, et il n'y a pas plus de 70 ans, les ⅔ du sol n'étaient encore que forêts, marécages et vaine pâture, dont le produit était presque nul. De 1740 à 1770, les tableaux statistiques en font foi, l'Angleterre a exporté plus de froment qu'elle n'en a importé. A cette époque, les basses classes de la population ne connaissaient presque que le pain de seigle et d'avoine, chose dont se souviennent fort bien encore les hommes d'un âge très avancé. — Aujourd'hui l'Angleterre n'exporte plus de froment et le consomme entièrement elle-même. Le dernier des mendians dédaigne le pain bis, et ne mange plus que du blanc. Toutes les autres espèces de céréales: seigle, orge, avoine, ne servent qu'à la nourriture des bestiaux. — Mais en Angleterre, telle terre, où le produit des ¾ du sol cultivé ne serait pas affecté à l'alimentation des animaux domestiques et consommé sur la terre même, passe pour être mal cultivée et de mauvais rapport. Mais aussi le sol cultivé produit en Angleterre plus du triple du rendement du même terrain en France. Tant sous le rapport du nombre que sous celui de la qualité, l'élève du bétail est incomparablement supérieur à celui de la France; et il

se consomme en Angleterre six fois autant de viande par tête qu'en France.

Mais on fait en Angleterre, depuis 60 à 70 ans, d'immenses efforts pour l'amélioration de la culture. — Les Etats continentaux et leurs gouvernemens ont tout fait, depuis 70 ans, pour ranimer, favoriser, encourager le commerce et l'industrie. L'Angleterre, au contraire, a abandonné le commerce et l'industrie à eux-mêmes, se bornant à écarter tout au plus les obstacles ; mais en revanche, elle a usé de tous les moyens en son pouvoir pour encourager et avancer l'agriculture.

L'Angleterre n'a jamais eu l'idée, que la prospérité du commerce et de l'industrie pût être la véritable base du bien-être et de la conservation de l'Etat; mais elle a plutôt pensé, que le seul boulevard efficace pour garantir l'Etat des flots envahissans de la révolution, était l'agriculture, avec une vigoureuse aristocatrie territoriale à sa tête. C'est pour cela qu'à l'explosion de la révolution française, l'Angleterre a déployé toutes les ressources de la législation, pour fortifier son aristocratie territoriale et pour perfectionner l'agriculture, sous la direction de celle-ci. — Pitt fit adopter le célèbre acte parlementaire sur le partage des terres communales, acte qui rétablit l'antique division des terres du temps de Guillaume-le-Conquérant, en 10,800 grands fiefs, division qui fut adoptée pour norme des droits de propriété. Pendant que, dans le reste de l'Europe, la noblesse perdait successivement la propriété immédiate de la plus grande partie de ses terres cultivées, et aussi, par suite de la révolution et de la législation moderne, la suzeraineté et les rentes et servitudes qu'elle s'était réservées, la noblesse anglaise était restée propriétaire immédiate du sol, affermé seulement à terme.

Cependant, à côté d'elle, il existait encore, en 1790, un grand nombre de paysans et de petits propriétaires. L'acte parlementaire en question et les principes de droit promulgués simultanément, les firent complètement dis-

paraître, et tandis que dans les autres pays de l'Europe, toute propriété foncière s'est morcelée de plus en plus, en Angleterre, au contraire, elle n'a fait que se consolider davantage.

Voici les principes proclamés par la législation anglaise :

a) Tout le sol, tout le territoire appartient au roi.

b) Comme de la culture du sol dépendent l'existence et la conservation du pays et du peuple, la possession du sol ne doit pas être soumise à des conditions qui s'opposent à ce qu'il en soit tiré tout le parti possible. En conséquence :

c) tout propriétaire de terres est tenu de les exploiter le mieux possible, ou bien, s'il n'en a pas les moyens, de les abandonner à un autre.

d) Tout propriétaire doit s'associer, en contribuant aux frais, à tout perfectionnement de culture, à toute amélioration entreprise par ses voisins et qui dans sa sphère embrasserait sa propre terre. Il doit en général se soumettre à toute amélioration ayant pour but le bien général. Si, p. ex., sa terre est située en amont d'un marais, celui, qui a sa terre en aval, peut l'obliger à dessécher le marais.

e) Le Roi et son gouvernement ont le droit et l'obligation, dans les cas sus-énoncés où il s'agit du bien général, d'user éventuellement de mesures coërcitives.

En vertu de ces principes, les petits propriétaires qui ne possédaient que 2 à 4 acres de terres, et qui, par suite du partage du territoire communal, avaient obtenu une part proportionnelle de vaine pâture, avaient l'obligation, non seulement de les cultiver, mais encore de contribuer à des améliorations faites sur une grande échelle. Or, n'en ayant pas les moyens, ils préféraient vendre leur petite propriété aux grands propriétaires et ils s'établissaient dans les villes, pour se livrer à des industries, ou bien ils se faisaient fermiers des grands propriétaires, et employaient alors eux-mêmes à des améliorations le capital provenant de la vente de leur terre.

De cette façon la classe chétive des petits propriétaires a complètement disparu en Angleterre, et pour la plupart eux et leurs descendants sont devenus des fermiers aisés*).

Il en résulte que toute la propriété territoriale en Angleterre se trouve réunie aujourd'hui entre les mains d'une aristocratie de campagne, aristocratie peu nombreuse, mais compacte et riche.

C'est de cette époque que date la prospérité intérieure, toujours croissante encore de l'Angleterre, et l'aisance générale de toute la population des campagnes, aisance qui a sa source et sa base dans une agriculture rationnelle, élevée à un admirable degré de perfection**). Les champs les plus fertiles, des prés et pâturages magnifiques, dont le rapport a été porté, au plus haut degré possible par des irrigations habilement ménagées, d'excellentes cultures forestières où presque chaque arbre est l'objet de soins particuliers; tout le pays coupé d'innombrables canaux et chaussées, et de nos jours les chemins de fer qui permettent l'échange le plus rapide de tous les produits, — tout cela donne au pays presque l'aspect d'un immense parc, disposé d'une manière ravissante et soigneusement entretenu.

Mais pour atteindre à ce point depuis 1790 jusqu'à

*) Il est d'usage en Angleterre, d'affermer les terres par baux emphytéotiques, qui vont quelquefois jusqu'à 99 ans. Ces gentilshommes fermiers, auxquels appartient souvent un capital employé à l'amélioration des terres et dont le montant équivaut presque à la valeur capitalisée de ces terres, sont à considérer comme associés plutôt que comme fermiers temporaires des propriétaires. Ils représentent et défendent toujours les mêmes intérêts matériels que l'aristocratie de campagne.

**) Généralement parlant, l'agriculture proprement dite a fait le plus de progrès en Ecosse; en revanche, l'élève du bétail, le croisement des races etc. sont plus avancés en Angleterre. — Quant à l'Irlande, elle ne saurait entrer en ligne de compte sous aucun de ces rapports; c'est la partie honteuse de la monarchie britannique, et qui forme le contraste le plus remarquable et le plus déplorable avec l'Angleterre.

nos jours, il a fallu une grande intelligence, d'immenses efforts et d'énormes capitaux. Pour ces derniers, la riche aristocratie même n'en disposait pas, du moins instantanément, au point de mener ces travaux grandioses, énergiquement et promptement à bonne fin. Alors survint un grand évènement politique. Pendant la guerre contre la France, la banque nationale de l'Angleterre reçut, dans un moment critique, une telle avalanche de demandes en remboursement, qu'elle fut sur le point de se déclarer insolvable. Pitt eut alors recours au moyen héroïque de défendre à la banque tout payement, et c'est ce qui sauva l'Angleterre. Cependant, tandis que le cœur de l'Angleterre était ainsi préservé d'inanition et d'épuisement, la circulation du sang redoubla d'activité dans toutes les artères, jusqu'aux plus minces vaisseaux de cet organisme puissant!

On créa le privilége des banques privées, autorisées à émettre du papier-monnaie. Dans l'espace de peu d'années surgirent 700 de ces banques. De 1826 à 1836, on vit se former 89 banques par actions, avec 453 succursales et un capital de 5 millons de livres-st.*). Ce fut là une nouvelle preuve de la justesse du principe d'économie politique, d'après lequel, c'est le crédit qui produit et qui représente l'argent et la richesse d'un pays.

L'application des réflexions et notions ci-dessus consignées à la Russie est on ne peu plus facile.

La Russie se trouve dans l'heureuse position de pouvoir procéder à la fois et d'une manière combinée, d'après l'un et l'autre de ces deux systèmes. Son organisation autocratique lui permet d'intervenir et d'ordonner avec toute la puissance de l'autorité monarchique, ainsi que l'avaient fait les souverrains des anciennes

*) Voir: „*De l'agriculture et de la situation des classee agricoles dans la Grande-Bretagne et en Irlande. Extraits des enquêtes et actes officiels, publiés par le parlement.*" Vienne, chez Gerold, 1848.

monarchies asiatiques; tandis que, d'un autre côté, son organisme social est constitué de façon qu'elle peut, tout aussi bien que l'Angleterre, faire exécuter les perfectionnemens de l'agriculture, et en consolider les progrès, par sa noblesse, en ne se réservant tout au plus que la direction et la surveillance supérieures.

Le principe que toute propriété territoriale est une donation du Czar, auquel tout le sol appartient en dernière instance, existe en Russie comme en Angleterre. Comme en Angleterre, la noblesse russe est propriétaire presqu'exclusive du sol; là par le concours des circonstances, ici même légalement. (Il est vrai qu'en Angleterre, les propriétés domaniales sont de peu d'étendue, tandis qu'en Russie elles forment la moitié de la totalité des terres). La noblesse propriétaire russe forme, dans chacun des gouvernemens une corporation compacte, bien et solidement constituée.

Il y a donc, en Russie, toutes les bases sur lesquelles pourraient être établies des associations, des compagnies d'actionnaires et même des corporations mercantiles et industrielles, pour exécuter de grandes améliorations en agriculture, construire des chaussées, canaux et chemins de fer, pour mettre en rapport les produits agricoles avec les fabriques, pour les exporter, en un mot, pour les faire valoir. Par son instruction, la noblesse russe est suffisamment apte à des opérations de ce genre, ou du moins elle s'y fera facilement, puisqu'elle ne partage point les préjugés de la noblesse de l'Europe occidentale, qui pour la plupart, dédaigne orgueilleusement le commerce et l'industrie.

L'agriculture, comme occupation, tiendra en éveil toutes les forces intellectuelles de la noblesse, et la stimulera à développer encore davantage et plus pratiquement son intelligence, parce qu'elle ne tardera pas à se convaincre, combien ses intérêts matériels doivent nécessairement y gagner. Après quelques années de service public, par lesquelles tout noble russe doit in-

évitablement passer comme par une école de la vie, la noblesse se retirerait alors dans ces terres pour se vouer à l'agriculture, comme à la plus noble des occupations humaines,*) et aux industries qui se trouvent en connexion avec elle. Une autre considération qui n'est pas à dédaigner, c'est que cette activité, aussi salutaire pour le bien général que pour elle-même, préservera la noblesse russe de la paresse et de ses conséquences, et d'une vaine coquetterie avec les idées et les tendances politiques de notre époque.

Pour imprimer à la noblesse russe la direction indiquée ci-dessus, il suffira de l'expression positive du voeu de l'Empereur, et d'une exhortation sérieuse de sa part. Et pourvu qu'alors le gouvernement écarte les obstacles qui pourraient se présenter, et accorde les secours et priviléges nécessaires pour des compagnies d'améliorations, des sociétés d'actionnaires et de commerce, pourvu qu'il intervienne le moins possible directement, ne se réservant que la direction et la surveillance suprêmes, les choses, nous en sommes persuadés, se feront d'elles-mêmes.

Les propriétés domaniales se trouvant partout mêlées aux propriétés particulières, il faudrait sans doute que le ministère des domaines s'associât aux entreprises d'amélioration, constructions hydrauliques, ouvrages d'irrigation etc. pour ce qui concernerait les terres do-

*) Les travaux agricoles, même les plus pénibles, ne ruinent jamais l'esprit humain, ne corrompent jamais sa moralité, mais ils le relèvent au contraire. L'antique bénédiction de Dieu repose sur ces travaux. Par contre, le travail des fabriques, par son mécanisme sec et aride, pervertit l'esprit humain, l'abrutit de plus en plus, le démoralise, et épuise en même temps les forces physiques. Partout l'expérience nous montre la population des fabriques chétive, démoralisée, énervée. C'est là un point qui n'a pas été suffisamment pris en considération, en ce qui concerne la population villageoise en Russie, qu'on a transformée en ouvriers de fabriques

maniales qui se trouveraient comprises dans le cercle de ces travaux, sauf à participer aux frais, comme aux profits, tout comme dans les rapports de particulier à particulier.

Telle est, selon nous, la seule voie qui puisse conduire sûrement et promptement au but. Ce qui nous paraît peu praticable c'est que le gouvernement aborde et exécute à lui seul des entreprises aussi colossales, puisqu'il est positif que jusqu'ici, partout où de pareilles opérations ont été tentées en Europe, elles ont ou complètement échoué ou n'ont réussi qu'au prix de capitaux et d'un déploiement de forces hors de proportion avec les résultats. Avec cela, soit dit en passant, les entreprises de ce genre pourraient avoir des inconvéniens tout spéciaux, par suite du caractère de la bureaucratie russe, et plus particulièrement des employés subalternes, auxquels il faudrait confier l'exécution de ces réformes. D'ailleurs le gouvernement ne dispose point d'aussi immenses capitaux qu'il en faudrait pour se lancer dans de semblables opérations. Comment le gouvernement s'y prendra-t-il donc pour augmenter les capitaux et l'intelligence? le plus facile sera incontestablement de faire un appel au concours des particuliers: l'Angleterre nous apprend à chaque page de son histoire et de son développement, que c'est là le système le plus efficace.

En Angleterre toutefois, on a toujours été habitué à s'associer de soi-même à toutes les entreprises, sans que le gouvernement eût eu besoin de donner l'impulsion ou d'intervenir par des ordres directs. En conséquence, dans cette grande question vitale, le gouvernement n'a eu autre chose à faire, qu'à écarter les obstacles qui s'opposaient à l'action des associations qui se formaient d'elles-mêmes, et tout a suivi dès lors son cours naturel.

En Russie, l'esprit d'association est encore bien plus fortement développé dans le peuple que parmi les nations germaines et romanes, sans en excepter les

Anglais. Mais en Russie, tout a besoin, pour se réaliser, d'une impulsion venue d'en haut, de la direction suprême presque spirituelle, de la bénédiction paternelle pour ainsi dire!

En Russie il existe, dans presque chaque gouvernement, des agronomes intelligens, tels que nous en avons cité quelques-uns dans le cours de cet ouvrage, et dont nous avons fait la connaissance personnelle. On a bien apprécié leur activité, surtout comme exemple, on les a loués, peut-être même secourus dans certains cas donnés, mais tout cela n'est qu'une goutte d'eau sur une pierre ardente. La devise de l'Autriche est: „*Unitis viribus*;“ les armes de la Hollande se composent de sept flèches liées en faisceau, avec la devise: „*Concordia res parvae crescunt!*“ et sous ce symbole ce petit pays et ce petit peuple ont grandi au point, qu'il y eut un jour où ils dominaient les mers.

Des entreprises et des améliorations agricoles, telles que nous les avons indiquées, desséchemens de marais, canalisations etc. ne doivent être tentées que si elles peuvent être réalisées sur une grande échelle et avec ensemble. L'individu isolé ne dispose ni de l'argent, ni des bras nécessaires, il ne peut obliger ses voisins à se joindre à lui, etc.

De grandes entreprises exigent de grands capitaux, dont les profits et les intérêts ne peuvent être attendus qu'à l'expiration d'une série d'années, ce qui ne peut être supporté que par des associations, surtout quand on leur accorde des priviléges de banques, et y compris celui d'émettre des billets, c.-à-d. des capitaux de crédit sans payement d'intérêts. Vu l'extrême exténuation de presque tout le sol arable en Russie, par suite du système d'épuisement,*) toute amélioration ne pourra fructifier

*) Malgré cet épuisement, le sol produit un excédant en céréales (déduction faite des 3 à 6 millions de tschetwerts exportés à l'étranger) de 12,500,000 tschetw. par an. Aussi les prix sont-ils

qu'après des années. D'abord il faudra créer des prés, après quoi seulement on pourra songer à l'augmentation et à l'élève du bétail, et obtenir ainsi une augmentation de la masse d'engrais. La multiplication des débouchés et des voies de communication, la construction de canaux, de routes, de chemins de fer, ne peuvent être poussées partout à la fois et avec la même rapidité. Il faut que la valeur des produits du sol monte en proportion de leur augmentation, puisque sans cette condition on ne retirerait point les intérêts des capitaux placés dans les améliorations. En conséquence, il faudrait créer et encourager autant que possible la fabrication de tous les produits agricoles, établir des moulins à vapeur d'après le système américain, des raffineries de sucre de betteraves etc. Ces fabriques là ne peuvent qu'être utiles au pays, et cela sans aucun danger. Ensuite il faudrait avant tout activer, dans les communes, les fabrications domestiques qui convertissent en articles de commerce, le lin, le chanvre, le cuir etc. et faciliter l'écoulement prompt et avantageux de ces articles. Cette dernière mesure est d'autant plus importante que, par suite de la longueur des hivers, il reste au paysan russe beaucoup de temps libre, qu'il doit savoir utiliser. Le temps, c'est de l'argent!

La grande idée de Catherine II de former une bonne aristocratie de campagne, doit nécessairement recevoir bientôt son exécution et son accomplissement. Cette aristocratie est le contre-poids naturel d'une bureaucratie

insuffisans pour payer le travail et ne sauraient par conséquent offrir aux propriétaires l'appât nécessaire pour les engager à étendre et à augmenter leurs cultures. — Le produit des forêts est à-peu-près dans la même situation.

C'est dans cet état de choses qu'il faut chercher la principale difficulté de tout perfectionnement de l'agriculture en Russie, et c'est là aussi ce qui constitue la différence entre les conditions agricoles de cet empire et celles des autres pays de l'Europe, et plus spécialement de l'Angleterre.

puissante. Toutes les intelligences ne doivent pas être accaparées pour le service; il faut qu'il en reste en dehors, dont le savoir et les capacités puissent servir aux autres de modèles et d'objets d'émulation.

En tout et toujours les provinces de la Baltique ont été le pays d'essai pour la législation et l'organisation de la Russie, qu'elles le soient aussi cette fois. Ce qui y faciliterait déjà toutes les opérations de ce genre, c'est que la condition préliminaire y existe: une noblesse qui a toujours résidé à la campagne, qui est intelligente et déjà expérimentée jusqu'à un certain point en matière d'économie rurale, qu'elle pratique elle-même dans ses terres d'après des principes assez rationnels, tandis que, il faut le dire, l'agriculture des paysans y est tout aussi mauvaise que dans le reste de la Russie. Qu'on forme dans ces provinces et dans les gouvernemens avoisinans de Pskoff, Witebsk et St. Pétersbourg, des associations avec banques, etc. et on verra bientôt des résultats remarquables! Des personnes expertes nous ont assuré, p. ex., qu'on pourrait donner au lac Peïpous des écoulemens qui réduiraient sa circonférence au point qu'on gagnerait force milles carrés pour des champs et des prairies; et que le niveau de ce lac une fois baissé de 30 à 50 pieds, il deviendrait possible de mettre à sec une grande quantité de marais qui l'environnent. Cela coûterait peut-être des millions, mais aussi, dans dix ans, les benéfices et les intérêts seraient incalculables!

Chapitre VIII.

De l'industrie en Russie,

par W. Kosegarten.

I. Traits principaux d'une description de l'empire russe, sous le rapport de l'industrie.

L'empire russe, dans lequel nous ne comprenons pas ici le royaume de Pologne et le grand-duché de Finlande, (qui, quoique soumis au même sceptre, en sont séparés pour le droit politique par une administration spéciale et surtout par une ligne douanière,) embrasse un si vaste territoire, qu'il est nécessire de le diviser en plusieurs régions qui présentent des différences bien marquées.

Il faut surtout insister sur les divergences qui résultent des propriétés du sol et de ses produits, ainsi que des autres rapports de l'économie sociale, et ne pas perdre de vue que les diverses parties du territoire se complètent, pour ainsi dire, par leurs produits respectifs; de sorte que la Russie est à même de satisfaire à presque tous ses besoins par sa propre production et par l'échange des produits de ses différentes provinces. Il est donc permis de dire que dans ce sens, l'empire russe forme un monde à part.

Si l'opinion de quelques partisans de l'ancien système mercantile, qui désignent *l'autarcie* (un état qui se suffit à lui-même) comme but de l'économie sociale, était applicable à quelque pays existant, ce serait certainement à la Russie, et c'est là un fait dont il faut tenir compte, pour apprécier le système économique du gouvernement russe.

On a proposé différentes divisions du territoire russe, conformément aux divers points de vue d'où l'on est parti. Sous le point de vue de l'économie sociale, on peut baser une division par zones sur la différence des productions, de sorte que chaque zone se trouve caractérisée par ses principaux produits. Une division pareille a été présentée en 1841 à l'académie de Paris par M. le conseiller privé baron Alexandre de Meyendorff*). Nous adoptons cette division, que nous jugeons la plus convenable de toutes celles que nous connaissons, en la modifiant à quelques égards et en la développant conformément aux observations de l'auteur et à la carte industrielle de la Russie d'Europe*), dressée d'après les indications de M. de Meyendorff, et publiée en 1843, par ordre du ministre des finances. Nous distinguons donc les zones suivantes:

I. La Russie européenne, le pays principal de l'Empire, qui s'étend des frontières connues de l'Ouest (formées par la Prusse, la Pologne, la Gallicie et la Turquie) jusqu'à l'Oural, et se trouve limitée au Nord par les mers Glaciale et Blanche, et au Sud par les mers Noire et Caspienne, ainsi que par le Caucase, ou plutôt par les fleuves Kouban et Térek.

Ce vaste territoire, dont la superficie est évaluée par

---

*) Voir M. de Reden: *Das Kaiserreich Russland* etc. Berlin 1843, page 80—82 et suivantes. Comparez les *Archives d'Ermann* etc. livraison 3ième de l'année 1841 et livraison 3ième de l'année 1845 (tom IV), qui contiennent un article de M. de Meyendorff sur l'industrie manufacturière de la Russie.

**) Cette carte a été publiée à Moscou sans date.

les uns à 82,000 et par d'autres même à 87,000 milles géographiques carrés, et dont la population s'élève au chiffre d'environ 51 millions d'âmes, renferme plusieurs zones qui, par la configuration du sol, par la propriété du climat et par les produits qu'elles donnent, se distinguent si essentiellement entre elles, que leurs transactions commerciales égalent en importance celles qui existent entre des nations différentes. Il paraît utile de distinguer 5 zones différentes, séparées pour la plupart par des chaînes de collines qui traversent des pays généralement plats, savoir:

1) Le versant de la mer Blanche, c.-à-d. tout le pays incliné vers cette mer et limité au Nord, tant par la mer Blanche que par la mer Glaciale. La chaîne de collines qui forme la frontière méridionale de cette zone, commence au Sud du lac Onéga, où elle se sépare, en prenant la forme d'un plateau, des hauteurs du Waldaï, et s'étend à une distance de 42 verstes au Sud de Wologda vers le Nord-Est jusqu'à l'Oural, sous le 62ème degré de latitude. Elle forme en même temps le faîte qui sépare les eaux de la Dwina du Nord et du Wolga. Cette zone comprend les gouvernemens d'Arkhangel et de Wologda, auxquels on doit ajouter peut-être une partie du gouvernement d'Olonez. — La superficie de cette zone a été évaluée à environ 21,000 milles géographiques carrés et sa population monte à 1 million 23 mille âmes*). Cette zone — à l'exception de sa partie septentrionale, qui commence à-peu-près

*) Quant aux chiffres concernant la population, nous avons pris pour base les travaux de M. le conseiller d'état et académicien de Koeppen, que l'on peut regarder comme l'autorité la plus compétente dans cette matière. Du reste nous adoptons généralement des chiffres ronds, parce qu'il est impossible de parvenir à une exactitude parfaite sur ce sujet. Les chiffres de la population sont donnés d'après le récensement de 1838; il faut donc tenir compte encore de l'accroissement qu'elle a dû prendre depuis cette époque et qui, d'après M. de Koeppen, s'élève à 1 ou $1\frac{1}{3}$ pCt. par an.

sous le 69ième degré de latitude, au delà duquel on ne trouve que des steppes couvertes de mousse, et plus loin, des champs de glaces — peut être regardée comme une forêt immense qui n'offre des clairières que le long des fleuves qui sont bordés de colonies, et encore vers la frontière du Sud. La population, qui n'a pu s'établir que sur les bords des fleuves et sur les côtes des mers, n'est que très faible, de sorte que l'on compte en moyenne 89 âmes pour 1 mille carré du gouvernement de Wologda, et environ 16 âmes pour 1 mille carré du gouvernement d'Arkhangel. Les forêts qui couvrent plus de 60 millions de dessiatines (une dessiatine équivaut à environ 4 arpens de Prusse et $\frac{1}{5}$ième) sont les plus considérables de toute l'Europe, et dépassent en étendue des royaumes entiers. Elles sont pour la plus grande partie (savoir pour $\frac{7}{10}$ième) la propriété de la couronne, et se composent presqu'en totalité d'arbres cônifères, surtout de pins, de sapins et de mélèzes, si précieux pour la construction des vaisseaux, en outre de bouleaux, de tilleuls et d'aulnes. Le bois forme donc le produit principal de cette zone avec les fourrures, le poisson et d'autres animaux de mer, comme p. ex. des phoques, des *bélougui* (dauphin blanc) etc. Ces deux derniers articles constituent principalement la richesse du gouvernement d'Arkhangel; cependant on trouve aussi des contrées où l'on s'occupe de l'agriculture et de l'élevage des bestiaux. Le gouvernement d'Arkhangel contient le cercle de Kholmogori, connu par ses beaux pâturages et par son bétail de race hollandaise introduit par Pierre-le-Grand. Ce gouvernement renferme aussi quelques contrées où l'on cultive des céréales et surtout l'orge, et où l'on récolte trois fois la semence; mais dans la partie méridionale de Wologda, on cultive en outre le seigle, le chanvre, le lin et le houblon*). Le même

*) Selon M. de Meyendorff, la culture du froment s'arrête sous le 58e degré de latitude, celui de l'avoine sous le 63e, celui du seigle

gouvernement n'est pas sans posséder des produits minéraux; on y trouve du granit, du fer, de la tourbe et du sel. — Pour ce qui concerne l'emploi de ces matières brutes, il est naturel que l'abondance du bois favorise surtout la construction des vaisseaux et la confection de toutes sortes d'ustensiles en bois, ainsi que la préparation du goudron et l'industrie charbonnière. On trouve aussi, quoiqu'en de moindres proportions, d'autres branches d'industrie, p. ex. des fabriques de toiles, de lin et de chanvre, des savonneries et des fabriques de chandelles, une papeterie, et dans le gouvernement d'Arkhangel, des tanneries et une raffinerie de sucre (dans la ville d'Arkhangel). — Selon *Schnitzler**) il y avait, en 1828, 28 fabriques dans le gouvernement d'Arkhangel. La Dwina du Nord est la principale voie de communication, et les villes d'Arkhangel et d'Oustioug sont les centres essentiels du commerce. La ville d'Oustioug est traversée par les convois de marchandises passant entre la Sibérie et la mer Blanche, soit par voie de terre, soit sur les voies fluviales. Sur le littoral de la mer Blanche, on trouve encore les petits ports de Kola, d'Onéga et quelques autres, où il se fait un peu de commerce. Le canal du duc Alexandre de Wurtemberg sert à relier la région de la Dwina à celle du Wolga, et par conséquent, à l'intérieur de la Russie européenne, ainsi qu'à la mer Baltique d'un côté, et à la mer Caspienne de l'autre. Un autre canal, celui de Catherine, qui à l'Ouest devait, au

sous le 65e et celui de l'orge sous le 67e degré. Le bouleau ne dépasse pas le 69e, le pin et le mélèze vivent jusque sous le 68e, le sapin ne va que jusqu'au 67e et l'aulne jusqu'au 63e degré seulement. — Sur la carte sus-mentionnée, le point le plus méridional de cette zone se trouve situé sous le 59e degré de latitude.

*) *La Russie, la Pologne et la Finlande.* Tableau statistique, géographique et historique etc. par M. J. H. Schnitzler. Paris 1835, page 628.

moyen de la Kama, mettre en communication les deux fleuves sus-nommés, ne semble plus être navigable.

2. Le versant de la mer Baltique, formant la partie Nord-Ouest de l'empire russe, est limité à l'Est par les hauteurs du Waldaï qui dominent Novgorod, Twer et Smolensk, ainsi que par les chaînes de collines qui partent de ces hauteurs pour s'étendre vers le Sud et le Nord. Vers le Sud, le versant de la mer Baltique atteint encore la région du Dniepr; au Nord-Est, il est séparé de la région de la mer Blanche par un prolongement des hauteurs du Waldaï qui s'étend au-delà du lac Onéga. Sa frontière du Sud se trouve dans le gouvernement de Volhynie, un peu au Nord de Schitomir. Aussi le Bug occidental, qui se jette dans la Vistule et qui forme en partie la frontière de la Pologne, prend sa source très près de là dans la Gallicie. On trouve dans le même gouvernement, entre Avratine et Bielosersk, le plateau qui, selon Schnitzler, forme la séparation entre les régions de la mer Noire et de la mer Baltique. Ainsi cette zone comprend non seulement les provinces d'Olonez, de St. Pétersbourg, d'Esthonie, de Livonie et de Courlande, mais encore les provinces de la Lithuanie et de la Russie-Blanche, c.-à-d. les gouvernemens de Witebsk, de Wilna, de Grodno, de Minsk et de Mohileff, ainsi qu'une partie de Twer et de Smolensk, enfin une partie de la Petite-Russie, savoir, la plus grande partie de la Volhynie. La superficie de cette zone est d'environ 12,000 milles géographiques carrés, et le chiffre de sa population peut être évalué à 9 millions d'âmes au moins. Toutes ces provinces contiennent également d'immenses forêts, mais qui par suite de ravages, qu'on s'y est permis autrefois, doivent se trouver en assez mauvais état. Le bois est donc un des principaux produits de cette zone, le premier sous le rapport de la quantité*); mais

*) Cette zone est réunie sur la carte de M. de Meyendorff à la région de la mer Blanche, sous le nom de *région des forêts*, dé-

elle offre encore d'autres produits qui sont d'une grande importance pour l'économie sociale. Presque toutes les provinces de cette zone (excepté surtout le gouvernement d'Olonez), récoltent, dans de bonnes années, une plus grande quantité de grains de toutes sortes, qu'il n'en faut pour les besoins d'une population partout clair-semée, quoique l'agriculture n'ait pas encore atteint dans ces contrées un haut degré de perfection, et que la condition des paysans ne soit rien moins que satisfaisante (surtout dans les anciennes provinces polonaises, où ils ont longtemps gémi sous l'oppression de l'aristocratie du pays). Puis il faut citer le lin et le chanvre, que ces contrées produisent en plus grande quantité que tout le reste de la Russie. Dans certains lieux, la culture du houblon est assez considérable. On s'occupe encore de l'élève du gros bétail, des chevaux et des bêtes à laine, ce qui est d'autant plus important que les peaux et la laine sont des articles d'exportation. On vante surtout les pâturages de Grodno, de Minsk et de Mohileff. L'éducation des abeilles se trouve mentionnée dans le gouvernement de Minsk. Quant aux minérais, le gouvernement d'Olonez fournit du granit et du marbre, du fer et du cuivre et un peu d'or et d'argent. — Parmi les branches d'industrie dont s'occupe la population, il faut surtout citer la construction des bateaux; mais on y trouve aussi tous les autres métiers qui se rattachent ordinairement à l'exploitation du bois, savoir: la fabrication du goudron, de la potasse et des charbons. Les distilleries d'eaux-de-vie sont très nombreuses dans presque toutes les provinces de cette zone. St. Pétersbourg et, un peu moins, Riga sont riches en fabriques de toute espèce; quelques fabriques isolées se trouvent encore sur d'autres points de cette même zone. On mentionne sur-

nomination qui, pour plusieurs raisons, nous a paru peu convenable.

tout différentes fabriques où l'on travaille les métaux, des fabriques de machines, de verrerie et de porcelaine, des raffineries de sucre, des filatures de coton, des fabriques pour le tissage du coton, de la toile et de la laine, des corderies, des tanneries, des papeteries, des fabriques de papiers de tenture, de tabacs, de chandelles, des savonneries, des distilleries d'eaux-de-vie etc. — Cette zone renferme les points les plus importans pour le commerce maritime et la navigation de la Russie*). St. Pétersbourg est la ville de commerce la plus considérable de toute l'Europe septentrionale, et après elle, la ville de Riga vient en seconde ligne. C'est la Duna ou la Dwina occidentale, le fleuve le plus considérable de ces contrées, qui sert à en transporter les produits à Riga et dans les provinces voisines. On l'a jointe, par un canal, à la Bérésina et, au moyen de cette dernière, au Dniepr, et par conséquent à la mer Noire; mais on dit que le canal en question n'est propre qu'au flottage du bois. Le Niémen, dans les gouvernemens de Wilna et de Grodno, et, pour ce dernier gouvernement, le Bug occidental, qui se jette dans la Vistule, servent à faire arriver les productions du pays dans la mer Baltique. Ces deux fleuves sont joints au Pripez et par là au Dniepr, le premier par le canal très peu fréquenté d'Oguinski, sur lequel est situé l'entrepôt de Brzesc-Litewsk, à la frontière polonaise, l'autre par le canal royal. On sait du reste que la communication la plus importante est celle qui existe entre St. Pétersbourg et le Wolga, et qui met en rapport le port principal de la mer Baltique avec l'intérieur de la Russie et avec la mer Caspienne, d'après le système de canalisation créé par Pierre-le-Grand et perfectionné plus

---

*) Suivant M. de Reden (voir l'ouvrage cité, page 258) le commerce extérieur des ports russes de la mer Baltique est au total du commerce russe avec les pays étrangers, comme 1 : 1,14 pour l'importation, et comme 1 : 1,5 pour l'exportation.

tard. Or cette communication a lieu par trois voies diverses, savoir par les canaux de Wischnij-Wolotschok, de Tikhwin et de Marie*).

3) Le plateau central de la Russie d'Europe forme la zone industrielle. On peut considérer ce plateau comme un bassin plat qui s'étend, en allant de l'Est à l'Ouest, des hauteurs du Waldaï jusqu'à l'Oural, et se trouve borné au Nord par la frontière méridionale de la zone précédente, et au sud par un autre prolongement du Waldaï qui commence dans la région du Dniepr et de la Desna, côtoie ce dernier fleuve et s'étend, à travers la Russie centrale et en entourant Koursk et Tamboff, au delà de Penza jusqu'au Wolga, pour se joindre aux bords élevés de ce fleuve, là où il fait un détour près de Samara. Cependant les districts situés au Nord de ces collines, doivent être considérés comme appartenant à la zone suivante. — La superficie de la zone industrielle, qui s'étend du 54ième jusqu'au 60ième degré de latitude, s'élève à 17,400 milles carrés, tandis qu'on en évalue la population à 16 millions 600,000 habitans. Cette zone comprend la plus grande partie de la Grande-Russie, le cœur de l'empire et de la nation russes, où les mœurs nationales présentent encore le plus haut degré de pureté et d'originalité. A l'Est, dans le gouvernement de Kazan, la population se trouve déjà mêlée d'élémens tatares.

Le sol de cette zone est passablement fertile et favorable à l'agriculture, aussi y cultive-t-on les céréales ordinaires. Le seigle forme l'objet principal de la culture; cependant on ne produit pas assez de blé pour les besoins des habitans. La culture du lin et du chanvre est assez considérable dans certaines contrées, surtout dans l'Ouest. Dans quelques contrées, particulièrement sur les frontières de l'Est et de l'Ouest, il existe encore

*) Voir: M. de Reden page 381 et suivantes, — et les *Archives* d'Erman, liv. 3ième, Berlin 1841.

beaucoup de forêts; dans d'autres districts, on commence déjà à manquer de bois, par suite des ravages auxquels les forêts ont été exposées pendant longtemps. Les arbres conifères prédominent, mais on y trouve aussi des tilleuls et des chênes, bien que ces derniers soient déjà assez rares.

Les habitans s'occupent aussi de l'élevage du bétail; mais cette branche d'industrie y est presque partout (les districts au Sud-Est de l'Oural exceptés, où la population Tatare cultive avec succès l'élève des chevaux) à l'état d'enfance. Quelques districts, principalement les gouvernemens de Wiatka et de Perm à l'Est, et celui de Tschernigoff à l'Ouest, s'occupent de l'éducation des abeilles, branche d'industrie très importante, en raison de la grande consommation de cire qui se fait dans les églises russes. La partie orientale de cette zone (la région de l'Oural) est riche en minérais, surtout en fer (dont on trouve des gisemens considérables dans les gouvernemens du centre), et en cuivre. On trouve encore dans l'Oural de l'or, de l'argent, du marbre, différentes sortes de pierres précieuses et enfin du sel. Dans les derniers temps, on a découvert dans les environs de Moscou des gisemens de tourbes et de houille brune. Cette zone renferme les ⅔ de toutes les manufactures et fabriques de l'empire russe,*) et peut être divisée, sous ce rapport, en 4 districts distingués par les branches d'industrie qui prédominent dans chacune d'elles. Le district très riche en minérais, qui embrasse le gouvernement de Perm, une partie de celui de Wiatka jusqu'au fleuve de ce nom, et une petite partie du gouvernement d'Orenbourg, s'occupent principalement de travaux métallurgiques, qui prédominent aussi dans la partie du

*) En 1838, on en comptait déjà plus de 3,500. — M. de Reden, page 84, dit à tort: „Ce plateau renferme les 5 à 7000 fabriques de l'Empire."

gouvernement de Perm qui, situé au delà de l'Oural, appartient déjà à l'Asie. On assure que le $\frac{9}{10}$ de toutes les usines métallurgiques de la Russie se trouvent sur les deux versans de l'Oural et dans le pays situé entre cette montagne et la Wiatka.*) On y trouve aussi, quoiqu'en moindres proportions, d'autres branches d'industrie comme des tanneries, des fabriques de suif et de chandelles etc. Le second district, situé entre les fleuves Volga, Wiatka et Kama, s'occupe tout particulièrement de l'exploitation du bois et contient en partie les gouvernemens de Wiatka, de Kazan et de Kostroma. Parmi les produits de cette contrée, il faut citer les poutres et les planches, les mâts et les barques, le goudron, la potasse et les nattes d'écorce de tilleul, (les deux derniers articles jouent un grand rôle dans le commerce du gouvernement de Kostroma), puis encore des objets en métal, les chandelles et le savon. Dans d'autres endroits, on s'occupe du tissage de la laine et du coton, et les tanneries de Kazan sont célèbres. — Le 3ième district qui s'étend du Volga, jusqu'à la Desna et en partie jusqu'à la frontière de la zone Baltique, est le siége principal d'industries plus fines, nommément de la filature, du tissage, de la teinture et des impressions sur laine, coton, soie et toile, ainsi que de la fabrication d'objets métalliques, de couteaux, de ciseaux, de clous, de serrures et de grandes machines; puis encore d'objets en verre et en porcelaine, et enfin de quelques autres industries. A côté de cela, on y trouve encore les industries des districts précités, savoir: des usines métallurgiques, des tanneries, des fabriques pour la préparation des soies de porc, des fabriques de chandelles et de bougies, de savon, de tabac etc. Le gouvernement de Moscou, centre de tout l'empire, en est aussi la ville la plus industrielle, et on a calculé, il y a quelques années,

*) C'est là une assertion de M. de Meyendorff.

qu'elle renfermait environ la 4ième partie de toutes les fabriques de la Russie. Ce district comprend encore les gouvernemens de Jaroslaff, de Wladimir et de Kalouga, comme aussi, en partie, ceux de Twer, de Kostroma, de Nijni-Novgorod, de Riazan et de Toula. — On désigne comme le 4ième district l'angle le plus occidental de cette zone, composé de la plus grande partie du gouvernement de Tschernigoff et de la moitié de celui de Smolensk. Il est séparé à l'Ouest par le Dniepr de la zone Baltique, et borné à l'Est par la Desna. La culture et la première préparation du chanvre forment l'industrie principale de ce district, qui possède aussi des manufactures de laine, des distilleries, des fabriques où l'on travaille le bois, etc.

Quant au commerce de toute cette zone, les renseignemens qui précèdent, suffisent pour faire comprendre qu'elle pourvoit de ses produits toutes les parties de l'empire. En revanche, elle tire les matières premières et les autres produits étrangers des ports du Nord, et le bois, en tant qu'il couvre les frais de transport, des autres zones situées au Nord et à l'Ouest; elle fait venir le blé et le bétail de la zone méridionale, et beaucoup de matières brutes de différentes contrées. Le commerce extérieur de cette zone est, par suite de circonstances généralement connues, peu important avec l'Europe; mais il est très considérable avec l'Asie. Ce n'est pas seulement à travers les steppes des Kirghiz, qu'il pénètre dans la Boukharie et la Chine; mais il entre encore dans l'empire céleste par la route de Kiakhta. Les voies de terre sont moins des chaussées que des routes naturelles que forme le froid prolongé de l'hiver. Les voies de communication les plus commodes sont celles offertes par le majestueux Volga, qui traverse toute cette zone du Nord-Ouest au Sud-Est, avec ses affluents directs et indirects, parmi lesquels on doit signaler l'Oka au Sud, ainsi que la Wiatka et la Kama au Nord. Le Volga réalise la communi-

cation de ces contrées, non seulement avec le Sud jusqu'à la mer Caspienne, mais encore au moyen des canaux sus-mentionnés avec le Nord, particulièrement avec les ports de la mer Baltique et de la mer Blanche. — La partie occidentale de cette zone se trouve reliée à la mer Noire par la Desna et le Dniepr (qui toutefois, par ses cataractes, offre de grandes difficultés à la navigation dans la saison aride). Le commerce de cette zone avec l'Asie centrale se fait par les caravanes, dont Orenbourg est le point de départ et respectivement le but, tandisque la foire de Nijni-Novgorod facilite surtout le commerce de la Chine avec la Russie d'Europe.

4) Le versant méridional ou la région agricole, est limitée au Nord par la zone industrielle, et au Sud par la *zone des steppes*, dont elle est séparée en partie par une chaine de petites collines, qui commence près de Catherinoslaff sur le Dniepr et se joint, au Nord du Don, aux hauteurs du Waldaï.*) Cette zone s'étend, de l'Ouest à l'Est, à travers toute la Russie d'Europe, savoir de Kaménetz-Podolsk jusqu'au pied de l'Oural. — La superficie de cette zone est évaluée à 17,400 milles carrés, et le chiffre de ses habitans s'élève à 19 millions 150,000. La population du Nord est d'origine Grand-Russe, celle du Sud d'origine Petit-Russe, et celle de l'Est, se compose d'élémens Tatares. — La nature du sol donne à cette zone le caractère d'un pays agricole. Une couche épaisse de terre noire, qui couvre partout le sol, est la cause de sa fertilité extraordinaire. — Cette zone comprend les gouvernemens de Podolie, de Kieff, de Pultava, d'Orel, de Koursk, de Kharkoff, de Woronèje, de Simbirsk, de Penza, de Tamboff, certaines parties des gouvernemens de Toula,

*) M. de Reden (p. 84) paraît faire mention de deux chaînes de collines; ce qui probablement repose sur une méprise. Autant que nous sachions, la chaîne mentionnée à la fin de la section 3, est identique avec celle indiquée au commencement du N° 4.

de Riazan, de Nijni-Novgorod, de Kazan, de Saratoff, d'Orenbourg, de Catherinoslaff, enfin une petite partie du pays des Cosaques du Don et la plus grande partie de la Bessarabie. — Les industries principales de cette zone sont: l'agriculture, et, quoiqu'à un degré beaucoup moindre, l'élevage du bétail. Parmi les produits essentiels, on doit mentionner les céréales, surtout le froment, puis le chanvre, les graines oléagineuses, les légumes, la laine, les chevaux, les peaux etc. On y cultive aussi le tabac, le houblon et même la betterave, et dans quelques districts on s'occupe de l'éducation des abeilles. Une partie de cette zone possède encore des forêts considérables, qui donnent lieu à la fabrication des charbons, du goudron, de la poix et de la potasse; quelques autres gouvernemens manquent de bois. — Il existe près de l'Oural quelques mines de cuivre, dans d'autres lieux, des gisements de fer, et le pays de Kharkoff est riche en houilles. — Cette zone n'est pas entièrement dépourvue de manufactures et de fabriques. Outre les cuirs, le suif, les chandelles et le savon qu'on y produit, on s'occupe de filature et de tissage, surtout de la laine et de la toile, de plus de la fabrication du salpêtre, du tabac et du sucre. Les distilleries sont plus florissantes dans la petite Russie que dans toutes les autres parties de l'empire. — Le commerce trouve des voies de communication imparfaites en parties, il est vrai, dans les fleuves qui se jettent dans la mer Noire, savoir le Pruth, le Dniestr, le Bug oriental, le Dniepr, le Don avec le Donez et surtout le Volga, qui sert à mettre ces contrées en rapport non seulement avec la mer Caspienne, mais encore, au moyen d'une courte voie de terre et du Don, avec la mer Noire, et avec le Nord. C'est ainsi que cette zone peut faire passer son excédant en céréales, tant dans la zone industrielle que dans les eaux du Sud et surtout dans la mer Noire.

5) La région pastorale ou la plaine des steppes, est située entre les frontières sus-mentionnées de la zone agricole et les frontières méridionales de la Russie d'Europe; elle s'étend du Pruth inférieur à l'Ouest jusqu'au fleuve d'Oural (ou Païk) à l'Est, au delà duquel les steppes se prolongent à travers l'Asie jusqu'à la frontière de la Chine. — La superficie de la steppe européenne, dont il est exclusivement question ici, est différemment évaluée, suivant qu'on y ajoute ou non les régions agricoles qui possèdent déjà le sol des steppes, mais où ce sol est encore couvert de terre noire. Dans le premier cas, il faudrait mentionner, dans cette zone, une grande partie du territoire qui se trouve en deçà des frontières par nous indiquées de la région agricole*). Mais puisque notre division repose sur le caractère industriel prédominant dans chaque zone, nous adoptons ici les chiffres donnés pour les districts qui s'occupent principalement de l'élevage du bétail. A ce compte, cette zone contient en superficie 13,250 milles carrés et environ 4 millions d'habitans. Suivant le même principe, il faut placer parmi les provinces de cette zone une petite partie de la Bessarabie, la plus grande partie du gouvernement de Kherson, les gouvernemens entiers de la Tauride et d'Astrakhan, le district de la Ciscaucasie, la plus grande partie du pays des Cosaques du Don et certaines parties des gouvernemens de Catherinoslaff, de Saratoff et d'Orenbourg. Le sol de steppes n'est pas le même partout; on distingue les steppes herbageuses, les steppes à bruyères, les steppes boisées et celles sablonneuses. En général on peut diviser cette région en 2 moitiés, séparées l'une de l'autre par le Don**). A l'Ouest de ce fleuve, tout le pays

*) Nous nous réglons ici d'après la carte officielle, sur laquelle une portion de la région agricole s'étend jusqu'à la mer d'Azoff, de sorte que la zone pastorale se trouve divisée en deux parties, celle de l'Est et celle de l'Ouest.

**) Comparez M. de Brinken: *Ansichten über die Bewaldung der*

n'est qu'une immense prairie; à gauche ce sont des herbes, des plantes à sel et à potasse qui couvrent le sol alternativement avec des terrains couverts de sables mouvants, des lacs et des marais. — La côte méridionale de la Crimée est couverte de montagnes et de forêts. — La population de cette zone se compose, pour la plupart, de Russes, en y comprenant les Cosaques (savoir les Cosaques Tschernomors, ceux du Don et de l'Oural), puis de colons étrangers, d'un petit nombre de Finnois (des Tschérémisses, des Tschouwasches), enfin de Tatares, au nombre desquels il faut classer une horde de Kirghiz et de Kalmouks nomades appartenant à la race mongole.

Les principaux produits de cette zone sont ceux qui proviennent de l'éducation du bétail (qui du reste est pratiquée à la manière des nomades), particulièrement les chevaux, les bêtes à corne et les bêtes à laine; de plus le sel tiré des lacs Elton, de Baskountschatsk, et autres, et enfin le poisson de la mer Caspienne, du Don, du Volga et de l'Oural. Les Tatares s'occupent souvent aussi de l'éducation des abeilles. En outre les districts du Sud, dans les pays d'Astrakhan, du Don et de la Crimée, produisent de beaux fruits de jardin et du vin, par-ci par-là aussi de la soie. — On ne cultive que peu de blé, beaucoup moins qu'il n'en faut pour les besoins de la population clair-semée, puis encore çà et là du tabac, de la réglisse et autres espèces de végétaux. — On ne trouve point de forêts dans la région des steppes, si ce n'est sur les lisières. Quant aux minéraux, elle produit, outre le sel, de la houille et des minérais de fer. L'industrie supérieure, bien qu'elle ne s'applique qu'à la préparation du suif, de la laine, des soies de porc,

---

Steppen des europäischen Russlands etc., Brunswick 1833, pages 34 et 51. — La première partie de cet ouvrage contient une description des Steppes.

de l'huile de baleine, du caviar etc. occupe déjà, suivant l'opinion d'un homme compétent*), une trop grande partie de la population établie. Le suif est peut-être le produit le plus important de ces contrées, dont les tanneries sont aussi réputées des plus excellentes. On s'occupe aussi un peu du tissage de la laine, de la soie et du coton, de la confection des cordages etc. Les Cosaques du Don se livrent à la distillation de l'eau-de-vie.

Quant au commerce, la situation géographique de cette zone, qui contient les embouchures de tous les fleuves de la Russie d'Europe coulant vers le Sud, et tous les ports russes des mers du Sud, indique suffisamment qu'elle doit être un des principaux siéges du commerce maritime de la Russie (on sait qu'Odessa en est la ville commerciale la plus importante), et qu'elle sert à mettre en rapport, tant par les voies fluviales que par les voies de terre, les côtes méridionales avec les régions centrales. Aussi les produits de cette zone (p. ex. le suif, les bœufs Tscherkasses) sont dirigés sur St. Pétersbourg et Odessa. En outre, cette zone participe au commerce qui se fait par les caravanes, entre l'Asie centrale, surtout la Chine et la Boukharie, d'un côté, et les pays d'Orenbourg**), d'Astrakhan de l'autre. A l'intérieur de cette région, il s'opère des échanges de marchandises très animés entre les habitans sédentaires et la population nomade.

II. La Russie asiatique du Nord ou la Sibérie, qui comprend toute la partie septentrionale de l'Asie, limitée au Nord par la mer Glaciale et au Sud par l'Asie du centre et par l'empire de la Chine, peut être considérée comme une immense colonie de la Rus-

*) Voir M. de Brinken, dans l'ouvrage cité p. 79.

**) La partie du gouvernement d'Orenbourg dans laquelle est située la ville de ce nom, doit être considérée comme faisant partie de cette zone, si tant est qu'on la place encore dans la Russie d'Europe.

sie d'Europe. Elle a été cultivée jusqu'à un certain degré par des chasseurs d'animaux à fourrures *Promyschléniki*), par des agriculteurs, par des marchands, par des ouvriers des mines, tant volontaires que déportés, et cette culture prend une marche progressive, tandis que les habitans indigènes, composés de chasseurs, de pêcheurs et de pâtres, vivent sous un régime très doux et sont insensiblement gagnés à la civilisation. — On distingue la Sibérie occidentale, qui comprend les gouvernemens de Tobolsk et de Tomsk, et à laquelle on peut encore ajouter la partie asiatique du gouvernement de Perm, et la Sibérie orientale, qui se compose des gouvernemens de Jénisseïsk et d'Irkoutsk, avec la province Jakoutsk et le pays côtier d'Okhotsk et du Kamtschatka. Il faut citer encore, comme un appendice de cette vaste colonie, les possessions de la compagnie russo-américaine, situées sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord, et qui ne fournissent que des produits de chasse et de pêche. — On connaît les principaux produits de la Sibérie qui lui donnent une si grande importance pour la métropole; ce sont des minérais, surtout du fer, du plomb, de l'argent, de l'or et des pierres précieuses de différentes espèces, puis les fourrures de martre-zibeline, de renards, de loutres de mer, de petit-gris (d'écureuils gris), etc. Cependant, quoique la partie septentrionale de cette région, qui avoisine la mer Glaciale, soit excessivement stérile et en partie inhabitable, parce qu'elle est couverte de glaces, de lichens et de marais, les districts du Sud appartiennent en partie aux provinces les plus fertiles et les plus belles de l'empire russe. Les gouvernemens de Tobolsk et de Tomsk pourvoient de blé les gouvernemens de Perm, d'Orenbourg, et d'Irkoutsk. Dans la partie méridionale du gouvernement de Tomsk, dont le climat est très agréable, on trouve des troupeaux nombreux. Le gouvernement d'Irkoutsk possède des lacs salants qui fournissent un excellent sel. Plu-

sieurs des districts septentrionaux en deçà de la région des glaces et des lichens, sont couverts de forêts immenses qui produisent de beaux bois de construction. On compte environ 2 millions 650,000 hommes sur 250,000 milles carrés en Sibérie, et environ 61,000 habitans dans les provinces russes de l'Amérique, dont on évalue la superficie à 17,500 milles carrés*). Le faible chiffre de la population explique suffisamment le peu d'importance de l'industrie de ces colonies; on n'y trouve, outre des usines métallurgiques, que quelques manufactures de draps, des savonneries, des fabriques de chandelles et de cuirs, etc.**). L'écoulement des produits de la Sibérie, s'opère vers la Chine par la voie de Kiakhta, et vers la Russie d'Europe par les foires d'Irbit et de Nijni-Novgorod. Ce commerce est favorisé par d'importantes voies fluviales, de sorte que pour le trajet de Kiakhta à St. Pétersbourg, qui est de 7000 verstes, on ne passe que par deux *Wolok*, c.-à-d. deux points où la communication par eau est interrompue***).

III. Les provinces de la Transcaucasie forment le territoire russe situé au Sud de la Russie d'Europe, c.-à-d. les gouvernemens de Géorgie et d'Iméréthie avec la province Caspienne, et quelques districts soumis à la protection de la Russie. La Transcaucasie est située entre le 38ème et le 40ème degré de latitude, et sa superficie contient environ 4,100 milles carrés. Elle possède une population dont on a évalué le chiffre à environ 3 millions $\frac{1}{2}$, et dont les élémens

*) Les notices fournies par différens auteurs sur la superficie de l'empire russe et surtout sur celle de la Russie asiatique ne sont pas d'accord entr'elles.

**) Voir MM. de Baer et de Helmersen: „*Beiträge zur Kenntniss des russischen Reichs*" Tom 7, 1845, p. 69 et suiv.

***) Ces voies de communication sont décrites dans l'ouvrage de Friebe: „*Ueber Russlands Handel, landwirthschaftliche Cultur, Industrie und Producte.*" Tom III. Hildesheim et St. Pétersbourg. 1798. page 144 et suivantes.

sont aussi hétérogènes qu'on doit s'y attendre, dans un pays qui présente les plus grandes variétés de sol et de climat. Dans l'ouvrage de M. de Kœppen*), on trouve un long tableau des tribus et des communes qui composent cette population. Dans les vallées on trouve la végétation des climats chauds, tandis que sur les hauteurs on voit du blé et des troupeaux, savoir des bœufs, des buffles, des bêtes à laine, des chevaux et des porcs. Les steppes prédominent dans les districts de l'Est. — L'abondance des chênes et des hêtres est importante pour la construction des vaisseaux, tandis que la production de la soie, du coton et de la cochenille n'importe pas moins au commerce de toute la Russie. Outre cela, il faut mentionner encore parmi les produits végétaux le riz, le vin, le tabac, la cire, le sésame, le ricin, le safran, la garance; comme produits d'animaux, les peaux et fourrures, et dans le règne minéral plusieurs métaux, ainsi que le sel et le naphte**). En outre de l'écoulement que les produits de ces pays trouvent dans la Russie d'Europe, leur position géographique leur donne une grande importance pour le commerce de transit entre la Russie et l'Asie méridionale, surtout la Perse. Ce commerce est favorisé par la grande route militaire de la Géorgie qui conduit à Tiflis en traversant le Caucase, ainsi que par les ports de

---

*) P. de Koeppen: *Russlands Gesammtbevoelkerung im Jahre 1838, mit Nachtraegen.* St. Pétersbourg 1843. — Les parties les plus connues de cette région sont la Géorgie et l'Arménie russe. En vertu d'un Oukase du 26 décembre 1846, toute la Transcaucasie a été divisée en 4 gouvernemens, ceux de Tiflis, de Koutais, de Schamakha et de Derbent.

**) Comparez les notices sur la Transcaucasie par J. de Hagemeister, dans les *Archives* d'Erman. Tom IV. page 4. Berlin 1845. — L'auteur cite parmi les produits de la Transcaucasie le bois de buis et ajoute qu'il est souvent appelé bois de palme (*Palmovoe*); ce qui me fait présumer que ce qu'on m'a désigné à la foire de Nijni-Novgorod, comme du bois de palmier des Indes, n'était réellement que ce bois de buis.

Redoute kalé et de *Poti* sur la mer Noire, et celui de *Bakou* sur la mer Caspienne. — La législation douanière russe a été spécialement modifiée pour être appliquée à ces pays.

Il nous reste encore à mentionner sous le point de vue de la production et de l'industrie, les deux pays affiliés de l'empire russe, savoir: le royaume de Pologne et le grand-duché de Finlande, qui se trouvent placés sous une administration spéciale. — La Pologne, avec une population de $4\frac{1}{3}$ millions d'habitans sur une superficie de 2,270 milles géographiques carrés, est un pays essentiellement agricole qui produit toutes les céréales propres à son climat, et qui exporte en Prusse et en Autriche un excédant assez considérable de froment, de seigle et d'avoine, ainsi que de colza et de laine. Elle exporte également du bois de chauffage et de construction, ainsi que du fer et du zinc; cependant les listes des articles exportés en Russie pendant les dernières années ne mentionnent que des métaux. Il n'y a que les grands propriétaires qui s'occupent avec succès de l'élevage du bétail; cependant on en exporte en faible quantité. — Quant à l'industrie manufacturière, que le gouvernement favorise activement, quelques-unes de ses branches étaient, avant la révolution de 1830, dans un état florissant, nommément la fabrication du drap dont les produits étaient très recherchés en Russie. La révolution a donné à l'industrie polonaise une secousse dont elle ne s'est pas encore complètement relevée; ce qui est d'autant plus difficile, que l'exportation de ses produits, en Russie, se trouve actuellement entravée par la législation douanière. Cependant certaines quantités de draps et d'autres objets fabriqués, même des étoffes de soie (branche d'industrie récemment introduite en Pologne) sont encore dirigées aujourd'hui sur la Russie. On assure que le tissage du coton, du lin et du chanvre fait des progrès de plus en plus sensibles. Ce qui est évident, c'est que le bilan du commerce entre

la Pologne et la Russie qui, avant la révolution, était en faveur de la première, est depuis cette époque à l'avantage de la dernière. L'industrie des mines est assez considérable en Pologne; elle fournit outre les métaux sus-mentionnés, de la houille et du sel*).

La Finlande dont la superficie est évaluée à environ 5,300 milles géographiques carrés**), avec une population de $1\frac{1}{3}$ million d'individus, passait autrefois pour le grenier de la Suède. Pourtant ce pays n'est pas très fertile, quoiqu'on puisse admettre que dans de bonnes années, il produise plus de blé qu'il n'en faut pour les besoins d'une population peu nombreuse. Aussi dit-on que l'agriculture y prend un développement de plus en plus considérable. Les forêts, bien qu'excessivement négligées, fournissent du bois de chauffage et de construction, de la potasse, du goudron et de la poix, comme articles d'exportation, auxquels il faut encore ajouter du bétail, de la viande et d'autres produits provenant de l'éducation des bestiaux, des cuirs, des fourrures et des poissons. Il faut encore mentionner la production du cuivre, du zinc et de l'article le plus important, qu'on n'y a découvert que sous la domination russe, le fer. Les mesures que le gouvernement a prises pour encourager l'industrie manufacturière, n'ont pas été sans succès, et l'on commence déjà à exporter les articles de coton, de chanvre, de toile et de laine. Le commerce et la navigation de la Finlande ont pris un accroissement sensible dans les 25 dernières années. Les produits de ce pays sont principalement dirigés sur la Russie, la Suède et Lubeck. Le bilan du commerce entre la Finlande et la Russie est fortement en faveur de cette dernière***).

*) Comparez M. de Reden, page 445 et suivantes.

**) Voir l'ouvrage de M. Schnitzler, pages 611 et 615.

***) Voir M. de Reden, pages 462 et suiv.

II. Des conditions de l'industrie manufacturière en Russie.

1. Denrées*) et matières brutes.

Nous allons d'abord nous occuper des conditions fondamentales de l'industrie manufacturière.

Quant aux objets de première nécessité, le blé est un article bien plus important encore pour l'ouvrier russe que pour celui de l'Europe occidentale. Le pain forme un élément tellement prédominant de la nourriture du peuple de la Grande-Russie, qu'on en suppute la consommation quotidienne de 3½ à 5 livres par tête. Les pommes de terre ne sont pas encore bien appréciées, si ce n'est dans quelques contrées habitées par des colons allemands; aussi leur culture est-elle encore assez peu commune, bien qu'elle commence à se répandre de plus en plus. A la place de la pomme de terre, le gruau de blé sarrazin est généralement en usage. Par suite du grand nombre des jours de jeûne, on mange moins de viande que dans l'Europe occidentale.**) — Le légume principal est le chou; la soupe aux choux (*Schtschi*) est partout le mets favori du peuple. Les concombres et les champignons sont fréquemment en usage comme accessoires du repas. Le blé et surtout le seigle sert encore à la préparation des boissons favorites de la population russe, savoir: du *Kwas* et de l'eau de vie. (Il y a aussi une espèce de thé indigène,

---

*) On trouve sur quelques objets importans de ce chap. des renseignemens statistiques très exacts dans le traité de M. de Koeppen: *Ueber den Kornbedarf Russlands.* St. Pétersbourg. 1842.

**) Il est vrai que, d'après des calculs statistiques, la ville de Moscou consomme en raison de sa population, plus de viande que Paris et même Londres. (voir: Laveau, description de Moscou, tome 2ième). Ce fait s'explique par le petit nombre de pauvres que renferme l'ancienne capitale de la Russie. — On compte 28 semaines de jeûne dans l'année, savoir deux jours par semaine et de plus les dernières semaines avant Pâques.

nommé *Ivan-Tschaï*. — Dans les derniers temps, le thé chinois a trouvé accès chez les paysans habitant près des grandes routes, et on assure qu'il fait déjà une concurrence sérieuse à l'eau-de-vie). Il est généralement connu qu'en temps ordinaire, la Russie produit plus de blé qu'elle n'en consomme,*) puisqu'elle exporte annuellement, en moyenne, plus de 2 millions de *tschetwerts* de grains de toute espèce; mais il faut établir, sous ce rapport, une distinction entre les différentes parties de l'empire. Parmi les contrées les plus fertiles, et qui produisent le plus de blé pour l'exportation, on cite en première ligne les provinces de la mer Baltique, une partie de la Sibérie**) et la zone de la terre végétale ou noire, qui est la plus importante quant à l'exportation du blé; mais il ne faut pas oublier que ces contrées doivent

*) On a calculé (voir le *Journal des Débats* du 20 nov. 1843) que la Russie produit trois fois plus de blé que la France, tandisque sa population est à peine le double de celle de la France. Le ministère de l'intérieur a évalué le total de la production de la Russie, en 1836, à plus de 223 millions de *tschetwerts* de blé. Les besoins de l'empire en blé, y compris ce qu'il faut pour les semailles, ont été calculés à 220 millions 758,429 tschetwerts. — L'exportation dans les années 1824—1838 a été de 2 millions de tschetwerts par an. Cependant on a souvent évalué l'excédant du blé à 10 millions de tschetwerts. (Voir l'ouvrage de M. de Koeppen). Il est probable qu'on n'a pas compris dans ces chiffres les produits de la Finlande, de la Pologne et même d'une partie des pays du Caucase. — On trouve des évaluations très contradictoires au sujet du résultat des récoltes de différentes années dans l'ouvrage de M. de Reden, page 94. (Un tschetwert équivaut à 3,819 boisseaux de Prusse).

**) D'après les tableaux donnés par M. de Reden, les provinces de la mer Baltique et la province Sibérienne de Jénisseïsk, rapportent le maximum, savoir en moyenne 5 à 6 fois la semence. Il résulterait de ces tableaux que toutes les parties de la Russie produisent, en moyenne générale, 3 fois la semence; cependant il y a certaines contrées où de bonnes années rapportent 13 fois la semence. D'après les résultats publiés pour les années 1834 à 1837, on trouve que les mars rend 3 grains, et le blé d'hiver 4 grains. (Voir Koeppen, page 39).

approvisionner de blé les autres parties de l'empire où la production des grains est insuffisante à la subsistance de la population, nommément la zone industrielle,*) et que les mauvaises années ne sont pas moins fatales à la zone fertile qu'aux autres régions.**) C'est pour cette raison que le gouvernement doit prendre des mesures de précaution, pour éviter une disette ou une trop grande cherté du blé; c'est ce qui explique l'établissement de magasins et d'autres dispositions de ce genre. Les prix des grains et de la farine, par suite de la diversité des saisons et des années, ainsi que des difficultés de transport, varient plus sensiblement en Russie que dans tous les autres pays de l'Europe, p. ex. ces prix sont environ 4 ou 5 fois plus élevés à St. Pétersbourg qu'à Kieff ou à Tschernigoff***) et presque 10 fois plus bas dans le gouvernement de Tomsk que dans la Livonie.

---

*) Suivant une donnée officielle, on peut présumer que cette zone fournit au reste de l'empire environ 9 millions de tschetwerts (44 millions de boisseaux de Prusse) de blé par an. On évalue à 21 millions de pouds la quantité de grains et de farines apportés sur le marché de Moscou.

**) Dans le gouvernement de Simbirsk, on compte 3 mauvaises années sur 5, ou 4 mauvaises années sur 7. En général, on suppose qu'il y a tous les 7 ans une récolte manquée; cependant on a constaté dernièrement 3 années consécutives (1839 à 41) où la récolte a été plus ou moins insuffisante.

***) Conformément à des renseignemens recueillis par l'auteur à Moscou, le prix de revient d'un tschetwert de blé n'est que de 1 rouble en papier (environ 1 franc 25 c.) dans la zone de la *terre noire*, tandisqu'il s'élève à 2 roubles ½ dans la zone industrielle. Suivant Hagemeister (*Mémoire sur le commerce des ports de la Nouvelle-Russie, de la Moldavie et de la Valachie.* Odessa 1835), le tschetwert (probablement de froment) qui, dans les années 1816 et 1817, coûtait à Odessa 45 roubles, se vendait 13 roubles en 1819. Dans l'année si productive de 1843, le poud de farine se vendait à raison d'un rouble, là où auparavant on l'avait payé 4 roubles. D'après un renseignement particulier, le prix du seigle, dans la mauvaise année de 1841, était 10 fois plus élevé qu'en 1843.

(Cette proportion a été constatée en 1837). Il est permis de présumer que ces inconvéniens, qui se multiplient encore par suite des différences dans la valeur de l'argent existant, p. ex. entre la Sibérie et la Livonie, pourront être supprimés ou du moins attenués, tant par l'amélioration des moyens de communication, que par l'accroissement et le perfectionnement de l'agriculture. Il est incontestable, que le sol de la Russie suffirait aux besoins d'une population bien plus nombreuse, si d'un côté les terres actuellement incultes quoiqu'arables étaient mises en culture*) et que de l'autre le produit du sol déjà cultivé fût augmenté par une exploitation plus rationnelle, telle qu'elle n'a été adoptée jusqu'ici que par quelques grands propriétaires et surtout par quelques colons étrangers. Pour parvenir à ce résultat, il faudrait introduire dans la zone de la terre noire un système d'agriculture mieux réglé, et augmenter dans les autres régions la production du fumier par l'entretien d'un plus grand nombre de bestiaux. Nous n'avons pas à nous appesantir ici sur les détails de cette matière importante, ni sur l'influence que la condition des paysans exerce sur l'état de l'agriculture.

La culture des légumes, très florissante dans plusieurs parties de l'empire, est l'objet de soins tout particuliers dans les environs de Moscou et dans le gouvernement de Jaroslaff. La culture des arbres fruitiers est assez considérable dans quelques gouvernemens du Sud, mais en général, cette branche de l'industrie agricole, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer ailleurs, n'est pas du goût des Russes. L'industrie vinicole, qui se fait sur le Don inférieur, sur les côtes des mers Noire et Caspienne, ainsi que dans la Trans-

*) M. de Brinken, dans son ouvrage sur le boisement des Steppes, dit: que la population entière de la Russie, en faisant tous les efforts possibles, serait à peine en état de bien cultiver la troisième partie de ses terres arables.

caucasie; surtout dans la Kakhétie, n'est de quelque importance que pour les contrées mêmes qui l'exploitent.

Quant à la viande, nous avons déjà dit que l'élève du bétail est encore fort arriéré parmi la population agricole de la plupart des provinces russes. Il n'y a que quelques grandes propriétés, particulièrement dans les provinces de la mer Baltique, qui y fassent exception. Du reste, les tableaux des douanes constatent une exportation assez considérable de bétail par la frontière occidentale, et en général l'exportation des bêtes à cornes a quintuplé dans l'espace de 15 ans (voir M. de Köppen: *Zur Zahlen-Statistik des russichen Reichs,* dans les *Archives* d'Erman. Tom. IV, p. 3. 1845). — La Podolie possède une excellente race bovine. L'élève du bétail, qui se fait dans les steppes de la Russie méridionale, en dehors de l'agriculture et d'après un système à demi-nomade, pourrait offrir beaucoup plus de ressources à cet égard, si l'on s'appliquait à saler la viande pour la rendre transportable. Au lieu de cela, on ne vend que du bétail sur pied, et la ville de St. Pétersbourg consomme plus de bœufs provenant de la Tscherkassie que de la Livonie. Le beurre est exporté par les voies des mers Noire et d'Azoff, (environ 30,000 pouds par an). Il ne faut pas oublier les poissons, un des principaux alimens, que la Russie méridionale possède en grande abondance dans ses fleuves et ses mers. On assure que la pêche dans la mer Caspienne, rapporte aux fermiers un revenu annuel de 4 à 5 millions de francs; cependant les pêcheurs prétendent que les produits de cette pêche vont en diminuant. Les Cosaques de l'Oural font de la pêche, dans le fleuve de ce nom, leur industrie principale.*) D'un autre côté, on vend à Moscou des

*) On apporte annuellement à peu près pour un demi-million de roubles de poissons à la foire de Nijni-Novgorod, et plus de 300,000 pouds de poissons frais ou salés et de caviar au marché de Moscou. D'ailleurs on dit qu'on a déjà senti la nécessité d'é-

harengs d'Arkhangel; on pêche aussi des harengs dans la mer Noire, mais ils sont très différens de ceux du Nord, et la vente n'en doit être que très difficile, à cause de leur mauvaise salaison. On sait aussi que dans les régions boréales, on mange du poisson sec au lieu de pain.

Parmi les produits bruts, il faut d'abord mentionner les principaux alimens dont nous venons de parler. Quant aux autres matières brutes que l'empire russe possède en grand nombre, nous n'en indiquerons que les plus importantes.

Le règne végétal offre d'abord le lin, qu'une partie considérable de la Russie d'Europe produit en si grande abondance, que l'exportation de cet article s'est élevée, en 1842, à 3 millions de pouds (120 millions de livres de Russie). La vallée de la Duna et les contrées limitrophes du Volga supérieur, et du Dniepr supérieur, produisent en grandes masses cet article, qui est encore cultivé, tant au Nord même dans les gouvernemens d'Olonetz et de Wologda, que dans le fond du Sud, comme en Tauride et en Géorgie. — L'Angleterre tire de la Russie les $\frac{9}{10}$ièmes du lin qu'elle emploie dans son industrie. Le lin russe est de qualité excellente; cependant il est encore si inférieur à celui de la Flandre, que ce dernier se vend en Angleterre 80 à 100 pCt. plus cher que le lin de la Russie. (Il paraît toutefois que cette règle admet des exceptions, puisque le lin de la Russie n'est pas toujours de même qualité). On explique ce fait, par l'imperfection de la culture et de la préparation du lin russe. — La Russie produit de si grandes quantités de graine de lin, que l'exportation de cet article s'est élevée, en 1843, à 960,000 tschetwerts.

La plupart des contrées où l'on récolte du lin, pro-

tablir de temps à autre des intervalles entre les pêches dans les grands fleuves, pour ne pas épuiser le poisson. Voir les *Archives* d'Erman, Tom. IV, p. 696, où l'on trouve des renseignemens détaillés sur la production du caviar.

duisent aussi du chanvre. Quoique le chanvre soit employé en grande partie à la fabrication des cordages et des câbles, dans le pays même, l'exportation de cet article est aussi très considérable: suivant les données officielles, elle s'est élevée, en 1842, à 2 millions 400,000 pouds, bien que le chanvre russe soit inférieur à celui qu'on tire de l'Italie, nommément de Bologne. On exporte aussi du chénevis; l'exportation de cet article, en 1842, a été évaluée à 960,451 tschetwerts. Le coton qui, dans les derniers temps, a acquis une si grande importance pour l'industrie manufacturière de la Russie, n'est cultivée qu'au Sud du Caucase, principalement dans l'Arménie. Nous avons déjà mentionné quelques matières colorantes extraites de végétaux que l'on cultive en Russie.

La culture de la betterave est pratiquée dans différentes contrées de la Russie. On trouve des raffineries de sucre de betterave dans les gouvernemens de Toula, Kieff, Kharkoff, Koursk, etc. On dit que la betterave prospère sans labour dans la terre noire; mais les récoltes manquent assez souvent. — Nous avons encore à mentionner deux produits de l'industrie agricole qui, dans le présent, sont encore de peu d'importance pour la Russie. C'est d'abord le houblon, que l'on cultive tant dans la partie occidentale de la Russie d'Europe, dans la Livonie, et dans les environs de Grodno, de Bialystock et de Koursk, que dans la partie orientale, savoir, dans les gouvernemens de Wologda et de Saratoff. La culture de cette plante serait beaucoup plus répandue, si l'usage de la bière était plus général. Le tabac que l'on cultive dans différentes contrées, surtout dans les gouvernemens de Tschernigoff, Koursk, Simbirsk et Saratoff, ainsi qu'en Podolie, trouve des débouchés à Riga, à St. Pétersbourg, à Moscou et à Odessa. Observons toutefois que la plus grande fabrique de la Russie, celle de Joukoff à St. Pétersbourg, n'emploie que du tabac d'Amérique.

Nous avons déjà parlé en détail (tome Ier, chap. II), du produit principal de l'économie forestière, c.-à-d. du bois, et nous avons dit que la Russie en possède une grande abondance, dont elle fait un usage très varié. Nous croyons devoir rappeler que dans la Grande-Russie, non seulement les habitations des paysans, mais aussi presque toutes les maisons dans les villes sont construites en bois.*) — Nous avons déjà traité dans la description des zones, de la répartition des forêts entre les différentes parties de l'empire russe. Les immenses forêts de la région de la mer Baltique et de celle de la mer Blanche, reliées entr'elles par la forêt Volkonsky, se composent, d'après M. de Meyendorff, d'arbres conifères, qui en forment les ¾, et puis surtout de bouleaux et de tilleuls. Ce sont ces provinces qui fournissent à la Russie des matériaux abondants pour sa flotte de la mer Baltique, tandisque le Sud, surtout la partie montagneuse de la Crimée et le pays du Caucase, produisent le bois de construction nécessaire à la flotte de la mer Noire.**) Nous avons déjà fait mention (tome I, ch. II) des dévastations qui ont eu lieu surtout dans les forêts de la Russie centrale. — Dans le Sud, aux environs des fleuves Desna, Oka et Kama, commence la partie des zones agricoles et des steppes qui est absolument dépourvue de forêts. Là le fumier doit servir de combustible. — Suivant un rapport du ministre des do-

*) D'après les notes recueillies par Schnitzler, la plus grande partie des maisons particulières, même à Moscou et à St. Pétersbourg, sont en bois.

**) Suivant M. de Brinken, les forêts de la Russie d'Europe occupent une superficie de 20,000 milles carrés. Il compte 2,2 hectares de forêts sur chaque tête de la population, et il évalue tout le terrain occupé par les forêts à 0,225 de la superficie totale de la Russie. La valeur des objets en bois exportés, en 1842, s'élevait, d'après les listes officielles, à 2,119,866 roubles d'argent. Suivant M. de Reden (page 102) l'exportation du bois montait, en 1840, à 9,297,750 roubles en papier, ce qui équivaut à 2,656,500 roubles d'argent.

maines de l'empire, de l'année 1842, les forêts de la couronne embrassent dans tout l'empire 119 millions de dessiatines.*)

Parmi les produits bruts, qui proviennent du règne animal, nous citerons en 1ère ligne le suif, que le bétail des steppes fournit en si grande abondance, que, d'après les listes officielles, on en a exporté, en 1842, sans compter les chandelles de suif, plus de 3,300,000 pouds, représentant une valeur de 12,800,000 roubles d'argent.**) Il paraît que cet article est plus important pour le commerce étranger que pour l'industrie du pays. En revanche, un autre produit du règne animal a été depuis longtemps l'objet d'une exploitation très importante: nous voulons parler des peaux, comme matière première des cuirs. Il est vrai qu'on prétend aujourd'hui, qu'il est plus avantageux d'exporter des peaux crues, que des peaux travaillées, et on en a fait réellement un objet principal d'exportation. Les listes d'exportation de l'année 1841 présentent 207,296 pouds et 18,272 pièces de peaux crues, d'une valeur de 1,408,756 rbls. d'argent, quoique selon Hagemeister, on préfère en Angleterre et sur les autres marchés de l'Europe les peaux de Buenos-Ayres, comme étant d'une qualité supérieure. Cependant on a déjà commencé à Odessa à préparer les peaux d'après le système de Buenos-Ayres, et en Turquie les peaux de l'Amérique ont dû céder le pas aux peaux russes, parceque les premières sont plus chères, sans être trouvées meilleures. — C'est ici le lieu de parler des fourrures, dont la Russie possède les espèces les plus variées, depuis la toison de la brebis, dont l'homme du peuple se couvre pour se garantir du

*) Une dessiatine de la couronne équivaut à 4,27 d'arpens de Prusse. (Voir M. de Reden, p. 101, où l'on trouvera plus de détails sur l'économie forestière en Russie.)

**) Les calculs de M. Kohl (*Voyage dans le Sud de la Russie*, tom. II. p. 220.) assignent à l'exportation du suif une importance encore plus grande, mais qui nous paraît exagérée.

froid, jusqu'à la martre-zibeline, l'hermine et autres espèces précieuses, que non seulement la Sibérie fournit en abondance, mais que l'on trouve aussi fréquemment dans les provinces Transcaucasiennes, dans l'Ukraine, dans les gouvernemens septentrionaux, dans les forêts de la Russie Blanche et dans d'autres contrées encore. Malgré la forte consommation qui s'en fait à l'intérieur, l'exportation de ce produit est assez considérable. On rapporte qu'il en a été exporté, en 1843, pour une valeur de 1,808,000 rbls. d'argent. On avait apporté à la foire de Nijni-Novgorod, en 1843, en fait de fourrures de Sibérie: 80 quarantaines de peaux de martres-zibelines, environ 600 quarantaines d'hermines, 10,000 pièces de peaux de martres, à peu près 1 million de peaux d'écureuils etc.; en fait de fourrures, provenant, des autres parties de la Russie: environ 50,000 couples de peaux d'agneaux de la Crimée tués au moment de leur naissance, (*Merlouschki*), environ 7,000 peaux de loutre, environ 4000 peaux de lynx etc.; en fait de fourrures tirées des provinces Transcaucasiennes: 38,000 couples de peaux de renards de Karagan, 4,500 couples de peaux de renards rouges, 2,000 couples de peaux de loups, 13,000 couples de peaux de martres. D'après des sources officielles, la valeur des fourrures apportées à cette foire, en 1842, s'est élevée à 2,001,000 rbls. d'argent. — La laine est un article encore plus important, principalement pour l'industrie manufacturière de l'intérieur. Ce produit provient surtout en abondance de la zone des steppes, et d'une grande partie de la zone agricole, de la Livonie et de l'Esthonie. Depuis environ 40 ans, on a commencé à introduire des bêtes à laine fine, spécialement des mérinos. — Le nombre des bêtes à laine, en Russie, a été estimé à 40 millions, et celui des brebis améliorées, y compris celles de la Sibérie, à environ 2 millions*); mais ces évaluations ne doivent être con-

*) Voir l'ouvrage de M. de Reden p. 98 et 100.

sidérées que comme approximatives. D'après les calculs des hommes les plus compétens, la Russie consomme annuellement 480,000 pouds de laine indigène. Conformément aux listes officielles, on a exporté, en 1842, 566,000 pouds de laine brute, tandis qu'on en a importé 16,000 pouds. On assure que dans les steppes 60 à 80,000 brebis appartiennent souvent au même propriétaire. Les colonies des Mennonites, sur le *Malotschna*, produisent, d'après Hagemeister, plus de 20,000 pouds de laine fine. On reproche à la laine russe, surtout à celle des steppes, d'être faible, peu élastique,*) mal apprêtée et, à cause de cela, inégale et malpropre, c.-à-d. entremêlée d'herbes et de foin. Même la laine des mérinos de la Petite-Russie n'échappe pas au reproche d'être faible et malpropre. La laine ordinaire est, en outre, très grossière et ne peut être employée à l'étranger que pour la fabrication d'étoffes très communes. Cependant il est à présumer que les productions de quelques grands propriétaires, surtout de ceux de la Livonie et de l'Esthonie, font une exception honorable, puisqu'ils ont envoyé des échantillons de qualité supérieure à l'exposition industrielle qui eut lieu à Moscou, en 1843. — Parmi les produits provenant de l'élève du bétail, il faut encore mentionner les soies de porc, qui forment un important article de commerce, comme le prouvent les tableaux d'exportation de l'année 1842. On a exporté dans cette année 63,222 pouds, représen-

*) A ce que prétendent les producteurs, la laine des steppes perd sa graisse, parce qu'elle est desséchée par le vent et le soleil; d'un autre côté, un Allemand m'a dit que les Russes ne savent pas tirer de leurs laines tout le profit qu'elles pourraient donner; qu'ils vendaient à vil prix la laine fine, dont ils ne savaient que faire, parce qu'elle présente certaines difficultés à être filée. Il m'apprit encore qu'il achetait les bouts et les déchets de la laine, dont les Russes ne savaient tirer aucun parti et dont on faisait en Belgique un drap excellent. Nous ne saurions garantir l'exactitude de ces assertions.

tant une valeur de 1,302,235 rbls. d'argent. L'éducation des abeilles est une branche d'industrie, que l'on trouve dans différentes parties de la Russie, et qui est cultivée avec une prédilection spéciale par les Baschkirs et les Tatares; aussi la cire est-elle l'objet d'un commerce assez considérable. En 1843, on a apporté à la foire de Nijni-Novgorod 21,000 pouds de cire et de bougies, et l'exportation de ces articles, en 1841, a dépassé 21,000 pouds. — La soie est produite en quantités considérables dans plusieurs parties des provinces Transcaucasiennes, p. ex. dans les provinces de Karabag, de Noukha etc. Ce sont principalement les Grecs et les Arméniens qui s'occupent de l'industrie séricicole.*) Outre cela, on a commencé à s'occuper de cette culture dans le Nord du Caucase, surtout dans les colonies Mennonites et en Podolie. — Quant aux matières colorantes tirées du règne animal, la cochenille est cultivée dans les provinces Transcaucasiennes et dans le gouvernement de Minsk. D'après Schnitzler c'est le *coccus Polonorum* que l'on cultive dans ce dernier gouvernement.

Le règne minéral, en Russie, ne le cède aux deux autres règnes de la nature, ni par l'abondance ni par la variété de ses produits. Les listes officielles constatent, qu'il y avait à la foire de Nijni-Novgorod, en 1842, une quantité de métaux d'origine indigène constituant une valeur d'environ 7,700,000 rbls. d'argent. Suivant la théorie de l'ancien système mercantile, la Russie serait en voie de devenir le plus riche pays du monde, attendu que ses mines lui fournissent une telle quantité de métaux précieux, surtout d'or, qu'aucun autre pays

---

*) On évalue actuellement la production de la soie, dans les provinces Transcaucasiennes de 30 à 34,000 pouds. (Voir Hagemeister: Notices sur le pays Transcaucasien, dans les *Archives* d'Erman, Tom. IV, p. 706). On dit que la soie de ces contrées est mauvaise, par suite d'une préparation défectueuse. (Voir Hagemeister: Sur les forces industrielles du pays Transcaucasien, page 510.)

de l'Europe ne l'égale sous ce rapport. Les promontoires septentrionaux de l'Altaï, et les autres parties des montagnes qui traversent la Sibérie méridionale, surtout leurs vallées, ainsi que les bords et les lits des rivières qui y prennent leur source et les marais avoisinants, contiennent des quantités considérables de ce métal précieux, et le lavage de l'or produit des trésors qui s'accroissent d'année en année.*) En 1842, on a recueilli dans tout l'empire russe, d'après les rapports officiels, 971 pouds d'or, et en 1843, 1294$\frac{92}{100}$ pouds, ce qui représente une valeur de plus de 16 millions de roubles d'argent. — D'après les calculs d'un homme compétent, l'exploitation des mines d'argent rend annuellement 6000 pouds. Autrefois les résultats de cette industrie étaient loin d'être aussi considérables. En 1839, on n'a recueilli que 529$\frac{80}{100}$ pouds d'or. Dans la période de 1813 à 1841, l'exploitation de l'or ne s'est élevée qu'à un total de 8073 pouds et 28 livres, tandisque celle de l'argent n'est montée qu'à 34,384 pouds et 27 livres. Ces quantités d'or et d'argent, transformées en monnaie, constitueraient, d'après le cours légal, une valeur de 292,293,673 rbls. d'argent. — Malgré ces ressources immenses, les listes officielles constatent, que la Russie a constamment importé plus de métaux précieux qu'elle n'en a exporté. En 1842, elle a importé des pays étrangers, en espèces et en lingots pour 5,814,784 rbls. d'argent et de la Pologne, pour 820,851 roubles d'argent, tandisqu'elle n'a exporté que pour 4,066,749 rbls. d'argent dans les pays étrangers, et pour 616,012 rbls. en Pologne et en Finlande. Suivant M. de Hagemeister, on exporte en Turquie une petite quantité d'or et d'argent filés. Tout le monde sait que la Russie possède aussi un métal très rare, le platine.

*) Nous n'avons qu'à nous référer ici à l'intéressant article publié sur cette matière dans les *Archives* d'Ermann, 1842, Tom. III, p. 501 et suivantes.

En 1842, on en a recueilli 124 pouds, 10 livres, 49 solotnik, 15 doleï.*) — (Un autre rapport donne pour cette même année les chiffres suivans: 121 pouds, 29 livres, 1 solotnik, 6 doleï). — Ce qui est encore d'une plus haute importance pour la prospérité nationale, c'est la richesse du sol en minerais de fer et de cuivre. On dit que les mines les plus abondantes, à cet égard, se trouvent dans le gouvernement de Tomsk; mais le gouvernement de Perm si riche en minerais de toute espèce, produit ces métaux en très grande quantité, et les gouvernemens de Wologda, de Wiatka, d'Orenbourg etc. en fournissent également. En 1843, on a apporté à la foire de Nijni-Novgorod 160,000 pouds de fer de fonte et 3,500,000 pouds de fer d'autres espèces. En 1842, la Russie a exporté 823,260 pouds de fer. — La Pologne possède aussi quelques mines de fer et la Finlande n'en est pas tout à fait dépourvue; c'est de là qu'en 1842, on a importé en Russie 124,070 pouds de fer. On dit que le fer russe est d'une qualité supérieure. Il est plus cher que le fer anglais, mais il faut peut-être en chercher la cause dans les frais considérables de transport qu'il occasionne, puisque, d'après l'opinion des hommes compétents, le fer en barres de l'Angleterre est d'un force intrinsèque bien supérieure à celle du fer russe. — La foire de Nijni-Novgorod a reçu, en 1843, 48,000 pouds de cuivre. En 1842, la Russie a exporté 111,000 pouds de ce métal. — Outre les métaux que nous venons de mentionner, la Russie produit encore, quoiqu'en moindre quantité, quelques autres métaux. On trouve du plomb dans le gouvernement de Perm et dans les mines de Nertschinsk, qui produisent aussi du mercure. Le zinc se trouve dans les mines de la Finlande et, en plus grande abondance, dans celles de la Pologne qui, en 1842, en a importé en Russie

*) Un poud (35,023 livres de Prusse) contient 40 livres russes; 1 livre contient 96 solotnik, et ce dernier 96 doleï.

43,956 pouds. D'après Vsevolodsky, la Géorgie produit aussi de l'étain. — Quant au sel, la Russie septentrionale en importe du dehors. Les tableaux officiels constatent, pour l'année 1841, une importation de 4,600,000 pouds de sel. Cependant les lacs salants du Sud, nommément ceux de la Crimée, de la Steppe Nogaï, de la Bessarabie et du gouvernement d'Irkoutsk en Sibérie, contiennent d'immenses quantités de sel. En 1843, on a obtenu dans la Crimée 15 millions de pouds de sel, et l'exploitation de cet article y occupait 13,000 hommes. — Le gouvernement de Perm possède des sources salées. L'exportation du sel a été évaluée, pour l'année 1841, à 1918 pouds. — On trouve du salpêtre dans la Bessarabie, de l'asphalte et du soufre dans le gouvernement d'Orenbourg, et du naphte dans les environs de Bakou. — La Russie centrale manque presque entièrement de pierres; mais les gouvernemens de Perm et d'Olonetz possèdent du granit et du marbre. Le premier de ces minéraux se trouve abondamment en Finlande, tandisque la Bessarabie fournit une certaine quantité de marbre. Le gouvernement de Perm possède aussi du jaspe et de l'aimant; Perm et Irkoutsk sont riches en pierres précieuses, comme en améthystes, en agathes et en diamans. Kazan possède de la chaux, du plâtre et de l'argile, Minsk fournit des pierres calcaires et des pierres de taille. La houille est d'une importance d'autant plus grande pour les provinces de la Russie méridionale et même pour celles de la Russie centrale, qu'elles manquent de bois. On exploite déjà la houille dans les gouvernemens de Toula, de Kalouga et de Kharkoff, (dans ce dernier gouvernement elle est d'une qualité inférieure), et des exploitations récentes ont prouvé que des gisemens de houille s'étendent depuis Taganrok jusqu'aux environs de Kharkoff et jusqu'au Dniepr. On a découvert aussi des mines houillères dans la Sibérie. Les domaines,

dans le gouvernement de Moscou, contiennent des gisemens de houille qui occupent 40 werstes.*)

2) Le travail, les travailleurs et leur condition.

Les résultats du travail dépendent essentiellement des qualités et de la condition des travailleurs.

Pour apprécier l'influence que les travailleurs exercent sur l'industrie d'un pays donné, il importe surtout de constater leur position vis-à-vis de la population entière. Mais d'abord nous avons à nous expliquer sur le sens que nous attachons au mot d'industrie. Selon l'usage commun, on ne devrait désigner sous ce terme que les métiers proprement dits et le commerce, à l'exclusion de l'agriculture; mais puisque l'économie rurale ne commence à servir de nos jours, en Russie comme ailleurs, que des vues d'intérêt, et qu'en fournissant les denrées alimentaires et les matières brutes, elle se trouve être l'auxiliaire indispensable de l'industrie, nous croyons devoir la faire entrer dans le cadre de nos observations.

S'il est certain que la population des villes, contrairement à celle des campagnes, se livre de préférence à l'industrie et au commerce, la proportion existant entre ces deux élémens du peuple offre un résultat très suprenant en Russie, c'est que la population des villes,

*) M. de Reden (page 125 et suivantes) a recueilli de plus amples détails sur l'exploitation des mines en Russie. — Pour compléter les notes sur l'exportation des produits bruts de la Russie, nous ajoutons encore les données suivantes, empruntées aux tableaux officiels sur l'exportation de l'année 1843: 1) Lin, pour une valeur de 9,709,345 roubles d'argent. — 2) Peaux crues, 229,623 pouds et 17,422 pièces, d'un valeur de 1,516,905 roubles d'argent. — 3) Bois de construction et bois ouvragé pour 2,608,589 roubles d'argt. — 4) Graine de lin et chénevis pour 8,258,860 rbls. d'argent. — 5) Chanvre 2,325,018 pouds, d'une valeur de 5,548,246 roubles d'argent. — 6) Fers, 783,919 pouds, d'une valeur de 931,060 roubles d'argent. — 7) Cuivre 76,441 pouds, valant 745,713 roubles d'argent.

comparée à celle des campagnes, est plus faible que dans aucun autre état de l'Europe, puisque, d'après le récensement de 1838, elle ne contient que $\frac{1}{11}$ de la population entière*). Encore faut-il noter qu'on n'a pas déduit de ce chiffre le grand nombre de paysans qui ne font qu'un séjour temporaire dans les grandes villes, surtout à Moscou et à St. Pétersbourg. En outre il faut retrancher du même chiffre les membres du clergé et 214,213 personnes appartenant à la noblesse et à l'administration, pour trouver approximativement le véritable chiffre de la population industrielle des villes. Voilà ce dont il faut tenir compte, pour pouvoir apprécier cette proportion.

En premier lieu il faut remarquer qu'il n'existe pas en Russie des villes agricoles, comme par exemple en Allemagne**), et que, par conséquent, la classe des agri-

---

*) Voir M. de Koeppen: „Sur les villes de la Russie, particulièrement sous le rapport de leur population", et: les *Archives* d'Erman 1841, I, 218. (M. de Reden en donne un extrait page 86 et suiv.) Il résulte des renseignemens qui s'y trouvent consignés, que la population des 638 villes, sur lesquelles on possède des données, contiennent 8,747 pCt. de la population entière de la Russie, à l'exclusion du royaume de Pologne et de la Finlande. — On manque de données exactes au sujet de 51 villes, mais ces dernières ont si peu d'importance qu'elles ne sauraient influer d'une manière bien sensible sur le résultat général. — On a compté dans ces 638 villes 4,745,622 habitans, tandisque la population entière de la Russie, excepté les peuples montagnards du Caucase et les soldats avec leurs familles, s'élève à 54,000,000. (La Pologne et la Finlande ne sont pas comprises dans ce chiffre.) — M. de Koeppen évalue le nombre des militaires c.-à-d. des soldats de terre et de mer, des Cantonnistes, de tous les individus dépendants de l'administration militaire et de leurs familles à 1 million et $\frac{1}{3}$ d'individus. — Les tableaux rectifiés que l'on trouve dans les *Archives* d'Erman, Tom IV de l'année 1845 p. 34 et suiv. constatent, pour toutes les villes et les bourgs de quelque importance, une population de 4,906,310 individus, dont 246,450 appartiennent à la noblesse et à l'administration et 72,480 au clergé.

**) Voir les *Archives* d'Erman, 1ère liv. page 218. 1841.

culteurs ne contribue pas à l'accroissement du nombre des villes. Ensuite ce qui est encore d'une grande importance, c'est que les professions qui, dans d'autres pays, font partie de l'industrie urbaine, sont, en Russie, exercées par des paysans. Partout en rase campagne et dans les communes de paysans, à l'exception des villages industriels, et des contrées situées aux environs des grandes villes et près des voies les plus fréquentées, la division du travail est tout aussi peu en usage que dans les pays d'Orient. Chaque famille de paysans se suffit à elle-même; elle confectionne les vêtemens et les ustensiles dont elle a besoin, et souvent elle a construit la maison qu'elle habite. Autrefois, dit-on, le paysan russe n'achetait que du fer et du sel; et il paraît que, dans beaucoup de contrées, c'est encore à ces objets que se bornent ses achats. Il est vrai que les paysans doivent chercher à gagner de l'argent pour payer les impôts, non seulement les taxes de l'Etat, mais encore (quand il s'agit de serfs qui ne font pas de corvées, mais qui, comme dans la plupart des cas, sont soumis à l'*Obrok*) des redevances à leurs seigneurs. Cette institution, concurremment avec le penchant naturel des Russes pour le commerce et pour le lucre, favorise un usage très fréquent en Russie, celui de réunir à l'agriculture une sorte de profession industrielle, de manière qu'une grande partie des paysans appartiennent en même temps à la classe industrielle. Constatons donc ce fait important que l'industrie, en Russie, n'est pas exclusivement du domaine des villes. Parmi les branches de l'industrie rurale, on ne signale pas seulement, comme ailleurs, l'exploitation de certaines matières brutes, comme la coupe du bois, la confection de nattes, la fabrication du goudron, de la potasse et du charbon de bois, la filature et le tissage du lin et de la laine, mais encore les principales catégories de l'industrie des fabriques, parce que les travailleurs de toutes les fabriques (on compte dans la Russie proprement dite environ 7 mille fabriques

occupant 400,000 travailleurs) sont, à peu d'exception près, des paysans qui, en partie, quittent temporairement leurs domiciles, pour être employés dans les fabriques*) des villes et des campagnes, et qui, en partie, exercent ces professions dans leurs demeures, comme, par exemple, les tisserands et les ouvriers en métaux. Sous ce dernier rapport, nous répétons ici, que le tissage du coton occupe dans certaines contrées, surtout en hiver, une foule de paysans, qui travaillent tantôt pour leur propre compte, tantôt pour celui des marchands. Puis il existe encore certains grands villages qui ont acquis quelque célébrité par la spécialité industrielle qu'ils ont adoptée, p. ex. le village d'*Ivanovo* situé dans le gouvernement de Vladimir et appartenant au comte Schérémételf, où plus de 42,000 hommes sont occupés de la fabrication des indiennes, et le village de *Jakovlevskaia-Sloboda* dans le gouvernement de Jaroslaff, dont les habitans fabriquent de la toile. Le village de *Pawlovo,* dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, produit annuellement environ 130,000 pouds de savon, 2,000 pouds de chandelles de suif, 80,000 paires de gants de peaux de phoques, et en outre une quantité d'objets en fer d'une valeur de 285,000 roubles d'argent. Le village de *Bogorodskoe* fournit annuellement environ 200,000 paires de mitaines de peaux d'agneaux. Il existe des villages (comme p. ex. *Wisena,* dans le gouvernement de Nijni-Novgorod) où tous les habitans font des bottes; là on en confectionne annuellement pour 60 à 70,000 roubles de papier, et ce ne sont que les plus nécessiteux qui s'occupent d'agriculture. Une

*) En 1838, on comptait à Moscou environ 80,000 paysans temporairement domiciliés dans cette ville. Quant à St. Pétersbourg, on y pouvait constater le nombre de la population flottante par le chiffre des passeports délivrés. Ce chiffre s'est élevé dans une des dernières années à environ 126,829. Notons toutefois que parmi cette population flottante, il y a un assez grand nombre de domestiques.

industrie très curieuse est spéciale au village de *Kholouï*, dans le gouvernement de Vladimir, où tous les habitans (environ 900 hommes) sont des peintres d'images de saints. — En outre, un grand nombre de paysans s'occupent de commerce et en général de colportage. — La plupart des ouvriers des mines peuvent être rangés dans la classe des paysans, parce que ce sont, en majeure partie, des paysans inscrits (dont nous parlerons plus tard) et que les individus condamnés à ces travaux (à l'exception de ceux qui appartiennent à la catégorie des plus grands criminels) rentrent, à l'expiration de leur peine, dans la condition des paysans. — Dans le royaume de Pologne, les travailleurs des fabriques font partie des populations urbaines.

Nous ajouterons ici quelques observations sur l'organisation du travail en Russie, c.-à-d. sur la condition sociale des travailleurs qui, en Russie, présente en effet une organisation plus régulière que dans les autres pays, bien qu'il faille comprendre ce mot dans un sens différent de celui qui lui a été donné dans les théories modernes. Nous entendons ici par organisation, une espèce d'indépendance des classes laborieuses et une position qui leur assure, à un certain degré, leur subsistance, en tant que les individus ne vivent pas isolément, mais dans des associations combinées selon la spécialité de leur industrie. Nous supposons aussi en même temps que ces associations restent soumises aux lois générales de la société et entretiennent avec les autres classes de la nation des rapports favorables au bien-être commun. On sait que ces conditions sont complètement étrangères aux nouvelles théories sur l'organisation du travail.

Nous considérons comme le noyau essentiel d'une organisation régulière des classes laborieuses, la corporation d'artisans telle qu'elle se forme dans les communes urbaines. Le développement de cette organisation, en Russie, n'a pas été analogue à celui que nous signale

l'histoire des villes allemandes*). En général le système corporatif qui se trouve réalisé par les jurandes allemandes, est étranger au peuple russe. Il est vrai que les Russes sont très disposés à s'associer avec leurs égaux, ce que prouvent suffisamment les nombreuses associations existantes entre des ouvriers de fabriques, des voituriers et autres individus de la classe ouvrière. Mais ces associations (désignées sous le nom d'*Artel,* qui répond originairement au sens de écôt) n'ont ordinairement pour but que la fondation d'une caisse commune et la direction d'une entreprise spéciale par un comité, choisi parmi les intéressés; p. ex. l'établissement d'une pension commune pour tous les ouvriers d'une fabrique. Il y a donc là une certaine analogie avec nos sociétés d'actionnaires qui sont bien éloignées d'être des corporations, dans l'ancienne signification du mot, c.-à-d. des associations présentant une espèce d'hiérarchie et d'organisation, dans lesquelles les intérêts individuels sont subordonnés au but général de la communauté. Les associations des ouvriers russes, ne tendent qu'à assurer certains avantages à ceux, qui y sont intéressés, de même que le dividende est le but unique des sociétés d'actionnaires. Voilà pourquoi nous ne rencontrons pas, en Russie, une organisation urbaine, basée sur le système des corporations, telle qu'elle existe dans les villes d'Allemagne et dans celles des provinces de la mer Baltique. Il est probable, que primitivement la constitution communale des villes russes ne différait guère de l'organisation rurale. Ce n'est que la législation plus récente, particulièrement celle qui date de Catherine II et de Paul Ier, qui a introduit, en Russie, certaines formes empruntées au système municipal et corporatif de l'Allemagne. Du reste, ces innovations ont été effectuées d'une façon qui, tout en évitant les inconvéniens attachés aux institutions

---

*) Comparez dans les *Archives* d'Erman, année 1843, liv. II, l'intéressant article sur l'histoire des métiers en Russie.

germaniques de ce genre, en a diminué en même temps les avantages. En effet, on a laissé subsister, sinon dans la forme, du moins dans le fait, la liberté absolue de l'industrie, de sorte qu'il ne peut pas être question des garanties qu'offrait le système des *Jurandes* allemandes du moyen-âge, en protégeant d'un côté les industriels contre les dangers de la libre concurrence, et de l'autre en prémunissant le public contre des ouvrages mal confectionnés. Aux termes des lois actuelles, chaque genre de profession urbaine doit former une association, une *Guilde* ou *Jurande*, présidée par un chef élu (l'*Ancien*), qui a droit de siéger au conseil municipal. Toutes les *Jurandes* d'une ville nomment, en commun, un chef suprême des corporations, qui fait également partie du conseil municipal. Il existe des dispositions relatives aux temps d'apprentissage et de compagnonnage, aux devoirs des apprentis et des compagnons envers leurs maîtres. Le voyage des compagnons est facultatif et non obligatoire. La loi dit, que quiconque veut exercer une profession dans une ville possédant une *Jurande*, doit s'y faire inscrire; mais cette prescription n'est qu'une vaine formule, attendu que non seulement les fabricans et tous les travailleurs des fabriques ne sont pas astreints à cette règle, mais qu'il est encore établi, que la corporation ne doit empêcher personne de gagner son pain quotidien par le travail de ses bras. Ensuite la loi n'accorde la faculté d'avoir des compagnons et des apprentis, qu'à ceux qui ont été admis comme maîtres dans la corporation, et, selon les dispositions légales, cette admission suppose un examen subi devant les doyens de la *Jurande*. Mais ces priviléges, concédés aux artisans de la corporation, sont en grande partie illusoires, parce que les droits des autres classes industrielles leur portent préjudice. La première de ces classes est formée par les marchands, divisés en trois *Guildes*. L'inscription dans ces *Guildes*, qui a pour condi-

tion principale la possession d'un certain capital, donne non seulement le droit de faire le commerce (les 2 premières *Guildes* ont le privilége du commerce en gros), mais encore celui d'établir des fabriques et d'exercer une foule d'autres industries. (Il n'y a que la troisième *Guilde* qui soit soumise à certaines restrictions.) Il est vrai que les ouvriers et les apprentis des marchands doivent se faire inscrire dans leurs *Jurandes* respectives; mais les fabriques sont dispensées de cette obligation. On voit donc que les petits ouvriers ne sont aucunement protégés contre la concurrence des grands capitalistes. — Une autre classe privilégiée est celle des hôtes, c.-à-d. des étrangers. Il est permis aux étrangers de toutes les nations et de toutes les religions de s'établir dans les villes russes où, sans être dans la condition de sujets, ils peuvent être admis, moyennant une taxe, dans les *Jurandes* et obtenir, s'ils disposent des capitaux requis, les priviléges les plus importans des deux premières *Guildes*. Notons toutefois qu'ils ne peuvent acheter qu'en gros et encore à des marchands ou à des producteurs russes, dans les villes et bourgs seulement, et non à la campagne. Il leur est interdit de faire du commerce en détail avec les bourgeois et les paysans, et même avec des étrangers résidant en Russie. Cependant les journaux annoncent que récemment on a fait une exception à cette règle, en permettant aux étrangers d'acheter aux producteurs du blé et d'autres produits du pays. Il est défendu aux étrangers de trafiquer entre eux; mais puisque, selon Schubert, les étrangers peuvent acheter leurs marchandises dans les foires, il paraît que ces foires ne sont pas soumises à la règle générale. Le but de toutes ces dispositions est évidemment de conserver aux indigènes le commerce intérieur, et de les protéger contre la supériorité des étrangers, qui leur ont enlevé presque tout le commerce extérieur, à l'exception du commerce

de l'Asie*). Si 500 familles étrangères se sont établies dans une ville russe, il est permis au conseil municipal de faire entrer un certain nombre d'étrangers dans son propre sein, ainsi que dans le comité des *Jurandes* et dans le tribunal de commerce. Dans ce cas, le conseil municipal maintient le nombre de ses membres russes, et se complète par un nombre égal d'étrangers. — Enfin la plus basse classe de la population urbaine, savoir celle des bourgeois et des autres habitans faisant le commerce, était autorisée, sous certaines restrictions, à exercer des professions. Ces habitans, que M. Storch cite pour donner la mesure de la liberté qu'admet le système corporatif en Russie, ont, aux termes de la loi, le droit d'exercer toutes les professions et de vendre publiquement les produits de leur propre fabrication, à l'exception de ceux dont la confection exige la coopération de plusieurs métiers. Toutefois il leur est interdit d'occuper plus de 4 ouvriers; deux apprentis âgés de moins de 18 ans, sont considérés comme représentant un ouvrier. Si les mêmes individus paient une certaine taxe pour une patente, ils sont rangés dans la classe des bourgeois commerçants. Alors il leur est défendu, aux termes de la loi, d'avoir des fabriques; mais ils peuvent occuper, outre les membres de leurs familles, 8 ouvriers au plus dans leurs ateliers. (Deux garçons

*) Le commerce extérieur de St. Pétersbourg est presque exclusivement entre les mains de négociants allemands ou anglais. On assure que sous le règne de Catherine II, on comptait encore à St. Pétersbourg environ 30 maisons commerciales russes; aujourd'hui il n'y en a guère que 3 ou 4. On prétend que les négociants étrangers faisaient tous leurs efforts pour étouffer les entreprises des indigènes, et l'on m'a cité comme exemple, qu'un marchand russe, qui avait expédié en Angleterre une cargaison de chanvre, fit brûler sa marchandise parce que, pour le dégoûter de pareilles entreprises, on ne lui avait offert que des prix dérisoires. — Cependant il ne faut pas oublier que les Russes, si habiles dans le petit trafic, n'ont ni goût ni talent pour le commerce extérieur et maritime.

agés de moins de 15 ans, leur sont comptés comme un ouvrier). — Il existe encore des corporations temporaires, c.-à-d. des corporations dont on peut devenir membre pour un temps limité. Les paysans et les *Rasnotschinzi* (habitans n'ayant pas droit de bourgeoisie) doivent s'y faire inscrire pour la durée de leur passeport, c.-à-d. de leur séjour dans une ville. — Les priviléges des villes, en comparaison de ceux de la campagne, ne sont pas d'une grande importance. Il est vrai qu'il est défendu aux bourgeois et aux marchands, comme aux artisans des villes, de posséder une habitation fixe à la campagne; mais il est fait une exception à cette règle en faveur des fabricans et des ouvriers des fabriques, ainsi que pour certaines catégories d'artisans, qui peuvent obtenir une autorisation spéciale, savoir les forgerons, les charrons, les tonneliers et les cercliers. En revanche, les paysans sont libres d'exercer toute espèce de profession dans leurs villages. Comme la Russie n'est pas exposée à souffrir de sitôt d'un excès de population, (certaines contrées trop populeuses trouveront longtemps encore le moyen de déverser leur excédant de population dans d'autres parties de l'empire), le besoin ne se fera guère sentir avant longtemps de restreindre la libre concurrence. Il est probable que les villages manufacturiers se transformeront peu à peu en villes. Du reste, la classe des ouvriers est relativement encore si peu nombreuse, que dans les grandes villes, nommément à Moscou et à St. Pétersbourg, des artisans (surtout des Allemands, auxquels on donne la préférence) parviennent souvent à amasser des fortunes considérables. On dit qu'un tailleur allemand, à St. Pétersbourg, se fait payer la façon d'un habit à raison de 25 roubles. Nous avons déjà fait mention du club bourgeois des Allemands, dont le luxe ne donne guère à penser qu'il est presqu'exclusivement composé d'ouvriers.

Dans ce qui précède, on trouve déjà quelques données essentielles sur l'organisation du commerce russe,

dont une appréciation plus spéciale n'entre pas dans le cadre de ce chapitre. Ajoutons cependant, qu'il est interdit aux marchands des villes d'avoir, en dehors des foires, des boutiques à la campagne, tandis que les artisans des villages, p. ex. les cordonniers, et les paysans très nombreux qui s'occupent de colportage dans les campagnes, jouissent d'une entière liberté*). Il est donc évident que les villes ne sont aucunement privilégiées à cet égard. Ce qui est très important, c'est que depuis le règne de Vladimir Monomaque, il n'y a plus de juifs dans la Grande-Russie**), tandis que cette classe

*) M. Storch (*La Russie sous Alexandre Ier*, 1804, liv. XI, p. 117) dit: ,,Le paysan russe peut parcourir tout l'empire, soit pour vendre les produits de son industrie, soit pour tirer parti de son aptitude dans telle ou telle profession.“ — Il sera question plus tard des plaintes que provoque cet état de choses.

**) M. Storch (*Tableau de la Russie*, tome IVième) dit à cet égard: ,,Sous Sviatopolk II, en 1093, les juifs, que ce prince favorisait démésurément, accaparèrent toutes les industries et tout le commerce de la Russie. Mais son successeur Vladimir II Monomaque purgea son pays de ces importuns étrangers.“ — L'exemple de la Pologne prouve combien fut sage cette mesure de Vladimir, dont on trouve un pendant dans l'histoire d'Espagne. Dans la Pologne-Russe, il y a des contrées où toute la récolte des paysans, encore sur pied, est déjà devenue la propriété des juifs. Un historien allemand a cité la prépondérance des juifs en Pologne pour prouver, que les Polonais n'avaient pas su donner à leur état une organisation solide. — L'empereur Alexandre avait ordonné aux juifs des frontières, qui se livraient à toute espèce de contraventions, d'évacuer complètement les districts voisins des frontières. On leur accorda, pour se conformer à cet ordre, un délai de 10 ans, dont en effet un grand nombre d'entr'eux sut profiter. Quand au bout de 18 ans (au lieu de 10), l'empereur Nicolas voulut faire exécuter la mesure précitée contre le reste des juifs qui, pour la plupart, n'étaient que des vagabonds, les journaux de l'Occident se mirent à jeter les hauts cris sur ce qu'ils appelaient l'oppression des juifs, sans tenir compte du véritable état des choses. — Déjà M. Friebe (dans l'ouvrage cité Tom II, p. 295) dit ce qui suit: ,,Les juifs forment en Lithuanie la 12ième partie au moins de la population. Beaucoup d'entr'eux s'occupent d'agriculture. (Nous ne savons pas si cette assertion est exacte);

de commerçans s'est répandue en proportions d'autant plus fortes dans les provinces qui jadis faisaient partie da la Pologne. On trouve également des juifs dans la Nouvelle-Russie, ainsi qu'en Courlande et en Livonie.

Quant aux travailleurs des fabriques, ils se composent pour la plus grande partie de paysans attachés à la glèbe. Nous évitons à dessein d'employer la dénomination de serfs, parce que ce terme renferme l'idée d'une rigueur, qui ne s'applique pas à une catégorie nombreuse des paysans russes, savoir à celle des paysans de la couronne. Les données qui vont suivre sur la situation des paysans travaillant dans les fabriques, en fourniront la preuve. Un grand nombre de paysans exercent dans leurs foyers, surtout pendant l'hiver, différentes branches d'industrie, soit pour leur propre compte, soit (et c'est le cas le plus fréquent) pour celui des marchands. Une autre partie de ces paysans travaillent dans les fabriques de leurs seigneurs-terriens (ce qui est plus rare à présent qu'autrefois), ou dans celles d'autres industriels, qui se trouvent assez près de leurs lieux d'habitation, pour qu'ils n'aient pas besoin de changer de demeure. D'autres encore entrent dans les fabriques de St. Pétersbourg, de Moscou et autres villes manufacturières, où ils s'établissent pour une série d'années, sans toutefois renoncer au dessein de rentrer plus tard dans leurs foyers. Il y a aussi certaines classes d'ouvriers, p. ex. les charpentiers dans le gouvernement de Jaroslaff (où ils sont très nombreux) qui voyagent pendant un certain temps pour chercher de l'occupation dans les grandes villes. Le paysan russe est tenu, pour la portion de terrain qui lui est affectée, de payer, s'il est paysan de la couronne, une taxe (l'*Obrok*) au trésor impérial, et, s'il est serf, de payer à son seigneur l'*Obrok,* ou de lui faire la corvée pendant 3 jours de la semaine. Si le seigneur pos-

mais lorsqu'ils font le métier de cabaretier ou de colporteur, ils épuisent les dernières ressources des paysans."

sède des fabriques, il utilise souvent ces corvées pour le service de ces dernières, et s'il n'en a point, il peut vendre le travail de ses serfs à d'autres fabricants. Ce dernier système ne s'applique guère actuellement qu'aux mineurs, qui sont loués comme apprentis pour un certain nombre d'années, p. ex. pour 7 ans. Aujourd'hui il est plus en usage, que les paysans s'engagent eux-mêmes dans les fabriques, après avoir reçu l'autorisation de leur commune s'ils appartiennent à la couronne, et de leurs seigneurs s'ils sont serfs. Dans ce cas, ils reçoivent un passeport destiné à leur servir de certificat auprès de leurs nouveaux maîtres. Naturellement ils restent soumis à l'obligation de l'*Obrok*, ou ils se font remplacer, soit pour l'acquittement de la taxe, soit pour la prestation des corvées par quelque membre de leur famille. D'un autre côté, ils continuent à rester membres de leur commune et en conservent tous les droits, surtout celui de prétendre à une portion du sol, comme chaque habitant mâle de la commune a le droit d'en posséder une. De même les travailleurs serfs (parmi lesquels nous avons encore à distinguer les paysans proprement dits, des domestiques de la noblesse russe) peuvent toujours exiger de leurs seigneurs que ceux-ci leur fournissent des moyens de subsistance. Il s'en suit donc que les travailleurs russes ne sont pas ordinairement des prolétaires et ne peuvent jamais le devenir, puisqu'ils restent toujours à la charge soit de leur seigneur, soit de la couronne. Il résulte encore de ce qui précède que ces travailleurs ne forment pas une classe isolée permanente; au contraire, ils conservent la condition des paysans, et s'ils ont quitté leurs foyers, ils y rentrent presque toujours tôt ou tard. Souvent même ils changent de profession: un tuilier ou un charpentier devient tisserand. Suivant un règlement de Pierre Ier rapporté plus tard, des paysans pouvaient être inscrits dans une fabrique, c.-à-d. tellement attachés à un établissement industriel, qu'ils devaient y travailler à la condition d'être entrete-

nus et salariés. Il ne reste actuellement que peu de traces de ce système. On cite souvent la fabrique impériale d'armes de Toula, dont les ouvriers reçoivent à la vérité des salaires, mais qui ne peuvent quitter l'établissement sans la permission des autorités. Parmi les manufactures appartenant à des particuliers, la manufacture de toiles de Jakovleff, à Jaroslaff, offre un rare exemple de ce système.

Le transport des marchandises occupe une foule de paysans non seulement comme voituriers, mais encore comme haleurs et comme ouvriers dans d'autres services, sur les bateaux des fleuves, qui sur le Volga s'appellent *Bourlaks,* et dont le nombre, sur toute l'étendue de la plus grande voie fluviale de l'Europe, est évalué à plus d'un million.

Le salaire est ce qu'il y a de plus important dans les conditions du travail. Il ne suffit pas, au point de vue de la statistique de l'économie sociale, de savoir comment la main d'œuvre est rétribuée dans un pays donné; il faut encore connaître la valeur même de l'argent dans ce même pays, c.-à-d. le prix des objets de première nécessité. Aussi les professeurs d'économie sociale font-ils une distinction entre le salaire réel et le salaire nominal. Il est naturel que le salaire diffère en Russie selon le genre du travail et la qualité. Il est permis de considérer, comme moyenne générale, le produit journalier des travaux manuels les plus ordinaires. Il est très intéressant de comparer différentes époques sous le rapport du prix de la main d'œuvre, parce que ce point est caractérisque pour l'état de la civilisation d'un pays, et que c'est à l'expérience seule qu'il appartient de faire connaître les causes qui déterminent le taux des salaires. En général on peut admettre, que le salaire réel se règle sur le rapport existant entre la demande et l'offre du travail, tandis que le salaire nominal dépend du prix des objets de première nécessité. On peut donc, avec Ricardo, établir la règle, que le progrès

économique d'un pays, surtout l'accroissement de la population, fait baisser le salaire réel et monter le salaire nominal, ou en d'autres termes que dans un pays peu populeux, le premier est élevé en raison du manque de travailleurs, tandis que le second est modéré si un sol fertile fournit à la population des denrées à bon marché. Cette proportion s'intervertit, si la population prend un accroissement plus rapide que l'industrie du pays, pendant que la nécessité d'étendre la culture à des terrains plus ingrats et de faire de plus grands sacrifices d'argent, fait monter le prix des objets de première nécessité. Les faits que la Russie présente à cet égard, sont d'autant plus intéressants qu'ils diffèrent essentiellement de la situation économique des pays occidentaux, nommément de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne et de la Belgique. Pour prouver que le prix réel de la main d'œuvre est relativement élevé en Russie, on n'a qu'à signaler la condition du travailleur ordinaire qui, en général, ne connaît pas la misère*). (Il faut natu-

---

*) La description que M. Storch dans son Tableau de St. Pétersbourg (tom. II, p. 376) donne, de la condition extérieure des basses classes en Russie, est encore aujourd'hui parfaitement exacte. Nous avons déjà cité plusieurs passages de cet auteur et nous y ajoutons encore ce qui va suivre: „Le revenu journalier du moindre travailleur est supérieur à ses besoins, sans qu'il soit nécessaire de les réduire aux proportions de ceux d'un prisonnier. Son habillement est presque toujours complet, et il n'y a que les mendiants, qui du reste sont très rares, qui manquent à cet égard du strict nécessaire. Chaque Russe a sa fourrure en peau de mouton, et on ne voit jamais, comme dans d'autres pays, les gens les plus pauvres dépourvus de ce vêtement pendant les grands froids. De même les plus nécessiteux ont un logement bien chauffé.“ M. Kohl (*Esquisses et tableaux de St. Pétersbourg.* Leipsic et Dresde 1841. Tom I, p. 8) dit: „Il n'y a dans aucune ville russe un contraste aussi choquant entre la misère et le luxe, qu'il en existe dans toutes les villes de l'Europe occidentale, bien que la distance entre la simplicité grossière des uns et l'opulence des autres soit déjà assez saillante. L'esprit de cupidité qui convoite le bien d'autrui ne s'est pas encore éveillé dans le peuple russe. Il a

rellement faire abstraction des années de disette générale.) · Un autre fait qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que le salaire fournit aux travailleurs un excédant sur leurs besoins ordinaires, un produit net, une rente qui leur donne les moyens de payer l'*Obrok*. On sait que l'*Obrok* est originairement une taxe payable au seigneur, et attachée à la partie de terrain que cultive le paysan. C'est donc une espèce d'impôt foncier que doit payer le paysan qui travaille dans les fabriques, parce qu'il garde sa portion de terrain. Mais ordinairement le seigneur exige un *Obrok* plus élevé en échange du passeport, et le serf consent volontiers à payer cette taxe plus élevée, parce que le travail dans les fabriques lui rapporte plus que son champ. Il existe encore une autre catégorie de serfs qui paient leur *Obrok* pour obtenir un passeport, ce sont ceux qui appartiennent à la domesticité des seigneurs. — Nous avons déjà donné dans le premier volume de cet ouvrage quelques détails sur le taux des salaires comparés avec le prix des céréales. Pour jeter plus de clarté sur cette question, nous allons encore ajouter sur les salaires quelques données spéciales, qui nous paraissent les plus exactes parmi des renseignemens assez divergents qui nous ont été fournis à ce sujet. Naturellement on doit faire une distinction entre les différentes catégories. D'abord il faut tenir compte de la qualité du travail et l'on peut dire en général, que les travaux qui exigent une aptitude spéciale sont encore mieux payés, en Russie, relativement aux travaux ordinaires, que partout ailleurs, parce que les ouvriers habiles y sont encore assez rares. C'est ici le lieu de rappeler, ce que nous avons dit des riches sa-

---

de quoi se nourrir, ne fût-ce que de chou et de pain bis, et de quoi s'habiller, ne fût-ce que de toile grossière et de peaux de mouton. Aussi les faubourgs habités par les ouvriers et les quartiers de la populace noire à St. Pétersbourg, ne sont-ils nullement répugnants, quoiqu'ils ne soient ni beaux ni attrayans.“

laires accordés aux ouvriers des grandes villes. Si une paire de souliers coûte plus cher à Moscou qu'à Paris, la cause en est dans le prix plus élevé de la main d'œuvre, attendu que les matériaux et les vivres sont à meilleur marché en Russie qu'en France. Naturellement des travaux d'un genre plus élevé, comme ceux des savans et des artistes, toute proportion gardée, sont encore plus libéralement rétribués, et bien des individus de capacité médiocre qui s'établissent en Russie, parviennent, par l'enseignement ou par d'autres travaux de ce genre, à acquérir une fortune à laquelle, dans leur patrie, des hommes plus distingués ne peuvent atteindre. L'inspection ou la direction d'une fabrique est richement payée, quelquefois même mieux que la place d'un fonctionnaire d'un rang très élevé. (L'exiguité du traitement alloué aux employés de l'état s'explique par le grand nombre de nobles appauvris qui sollicitent des places).*) On cite des directeurs de manufactures privées venus de l'étranger, qui touchent un traitement annuel de 10,000 rbls. en papier, et on m'a parlé d'un contre-maître anglais dont les appointemens se montaient à 12,000 rbls. — De même les différences existant entre les salaires des diverses catégories de travailleurs des fabriques, sont très remarquables. Si le salaire journalier d'un travailleur ordinaire peut être évalué à un rouble de papier, et celui des femmes et des enfans à un prix naturellement plus modique encore, les fileurs sont mieux rétribués de la moitié. Les tisserands, les imprimeurs sur étoffes et les nopeuses reçoivent à peu près le double. On est peut-être fondé à admettre un chiffre plus élevé surtout pour les tisserands, qui sont souvent payés à la pièce, s'il est vrai que les tisserands d'une fabrique

*) Il est vrai qu'aux termes de la loi, la noblesse n'est pas obligée d'entrer au service de l'état; mais il existe une contrainte indirecte dans le fait qu'on ne peut obtenir un grade que dans les services publics.

de Moscou, rapportent annuellement dans leurs foyers un produit net de 300 roubles et plus. Il faut encore remarquer qu'on ne compte guère en Russie, que 240 à 260 journées de travail par an, parce que les fêtes nombreuses de l'église grecque sont observées plus ou moins rigoureusement, et que les travailleurs passent un certain temps dans leurs foyers qu'ils visitent presque toujours une ou deux fois par an, savoir à l'époque de la fenaison et aux fêtes de Pâques. — Il résulte de ce qui précède, que le prix de la main-d'œuvre varie suivant la saison; il est plus élevé en été qu'en hiver, où la cessation des travaux de la campagne rend un plus grand nombre de bras disponibles. D'après les renseignemens qu'on nous a donnés à cet égard, la différence est d'au moins $\frac{1}{3}$ du salaire d'été. — Une autre différence dépend des localités. Il est naturel qu'on paie moins cher le travail industriel qui se fait à domicile, surtout si l'on n'y consacre que les heures de loisir ou la saison d'hiver. Souvent même dans ces sortes de travaux, les membres d'une famille peuvent se suppléer les uns aux autres; le tissage du coton, très répandu dans les environs de Moscou et dans toutes les parties de la zone industrielle, en fournit l'exemple. D'après les renseignemens que nous avons pu recueillir, on ne paie que 3 kopecks (monnaie de cuivre) par aune (*archine*) et le tisserand de la campagne, qui ne fait que 10 à 12 *archines* par jour, ne peut donc gagner qu'à peu près 30 à 36 kopecks (45 centimes environ). Selon d'autres données, le salaire aurait été élevé récemment de 6 à 7 kopecks. Quoiqu'il en soit, le tisserand n'a pas besoin de ce salaire pour pourvoir à sa subsistance, puisqu'il possède tout ce qui y est strictement nécessaire; il emploie donc son salaire pour payer l'Obrok. Il est superflu d'ajouter que ces gens, qui ont si peu de besoins et qui n'achètent presque rien, vivent à très bon marché. On évalue leur dépense journalière à 5 kopecks (environ 5 à 6 centimes). D'un autre côté, on

nous a assuré qu'à St. Pétersbourg, où la vie est plus chère que dans les provinces du centre de la Russie et surtout dans les districts de la zone agricole, le taux des salaires est également plus élevé. La circulation si animée du numéraire dans une ville populeuse et industrielle, où les capitaux affluent en abondance, doit nécessairement occasionner une cherté générale; mais la situation de cette capitale sous un ciel rigoureux et sur un sol ingrat, l'obligeant à faire venir toutes ses denrées alimentaires de contrées fort éloignées, est cause que la vie, à St. Pétersbourg, est peut-être plus chère que dans aucune autre ville d'Europe. Il résulte des données, que nous avons pu consulter, que la main-d'œuvre, à St. Pétersbourg, est en moyenne plus chère d'un tiers que celle de Moscou, de sorte qu'un ouvrier, qui reçoit 25 à 30 roubles par mois à Moscou, en touche 35 à 40 à St. Pétersbourg. En revanche, le taux du salaire à Koursk, dans la zone agricole, est sensiblement plus bas qu'à Moscou, puisqu'il ne s'élève qu'à 10 à 15 roubles par mois pour un homme, et à 6 à 8 roubles pour une femme, tandisque leur entretien ne leur coûte que 2 roubles par mois.*)

Les données qui précédent confirment l'opinion par nous énoncée, que le taux des salaires en Russie est en général plus élevé qu'en Allemagne. C'est ainsi que le blanchisseur de Gora-Piatnitzkaia, dont il a déjà été question dans cet ouvrage, nous a affirmé qu'une tisserande gagne à Velikoe-Selo le double de ce qu'elle gagnerait à Bielefeld, c. à-d. un rouble par jour. — Sous le rapport du salaire réel, la différence est encore plus sensiblement, en faveur de l'ouvrier russe. Nous nous

*) Sous la désignation de roubles on entend toujours roubles de papier (roubles banco ou assignats), à moins qu'on n'y ajoute le mot argent. De même on entend par kopeck, à moins qu'on n'y ajoute ce dernier mot, un kopeck de cuivre ou la centième partie du rouble de papier.

référons, à cet égard, aux détails que nous avons déjà donnés dans d'autres endroits de cet ouvrage, où nous avons comparé le prix des céréales en Allemagne et en Russie; mais nous croyons devoir ajouter ici quelques autres renseignemens qui nous ont été transmis par des fabricans russes et par d'autres personnes compétentes, sur les besoins ordinaires des classes ouvrières. — D'après les évaluations les plus modiques, le travailleur, à Moscou, consomme par mois pour 5 roubles de denrées; d'autres fabricans évaluent ses besoins à 12 roubles et même à 15 rbls. par mois. Il paraît toutefois que dans cette dernière somme on a compris, outre la nourriture, l'habillement, le logement et autres besoins, nommément le bain, indispensable une fois par semaine au moins. Il est vrai qu'ordinairement le logement n'entre pas en compte, parceque les travailleurs des fabriques, selon l'habitude russe, couchent habituellement dans l'établissement de leur maître, sans autre lit que leurs pelisses. — Une personne très compétente a évalué les frais annuels de nourriture pour un ouvrier de 75 à 125 roubles, ceux de l'habillement de 35 à 70 et ceux du logement (en tant qu'ils entrent en compte) à 35 roubles de papier. Les évaluations des fabricants de St. Pétersbourg, au sujet des besoins mensuels des travailleurs, variaient entre 10½ et 20 roubles. Toutes ces données n'ont trait qu'à l'entretien de travailleurs adultes. Naturellement la nourriture des garçons, qui pour un certain nombre d'années entrent dans les fabriques comme apprentis, et dont l'entretien est à la charge de leur maître, est relativement moins coûteuse. Un fabricant de St. Pétersbourg évaluait à 10 kopecks d'argent (40 centimes) les frais journaliers d'alimentation d'un apprenti. Ces frais sont moindres encore pour les fabricans de Moscou. M. Prochoroff, à Moscou, a évalué les frais annuels que lui occasionne l'entretien de chacun de ses apprentis à 70 roubles d'argent (245 roubles de papier). Cette somme paraît assez élevée; mais cela

tient à ce que ces apprentis, qui presque tous sont des enfans de bourgeois, sont mieux traités que des fils de paysans. Ils ont des lits complets et reçoivent, comme nous l'avons déjà dit, une instruction soignée. Pour des fils de paysans les patrons accordent, outre la pension, une somme qui varie de 60 à 120 roubles, selon la durée de leur apprentissage, lequel est de 7 ans au plus. Dans un certain nombre de fabriques les travailleurs adultes sont nourris par leurs patrons. Dans ce cas, leur salaire est diminué de la valeur des frais qu'occasionne leur nourriture. Dans d'autres fabriques, ils se chargent eux-mêmes de leur entretien, en formant presque toujours des *Artels*, administrés par un économe de leur choix.

Il nous reste à parler des qualités distinctives du travailleur russe, provenant de l'originalité du caractère national, et qui exercent une grande influence sur les résultats du travail. — Le Russe est prompt, agile et adroit, en même temps qu'il est aguerri aux fatigues et aux privations; mais il possède moins de vigueur intense que l'Anglais et, sous ce rapport, il paraît aussi inférieur aux Allemands et à quelques autres peuples. Il produit moins dans un temps donné, et, les salaires étant supposés égaux pour un travailleur russe et un travailleur anglais, ce dernier coûterait moins cher à son maître, par la raison qu'il produirait davantage. — Un contre-maître anglais, dans les environs de Moscou, prétendait que le produit du travail d'un Russe, comparé à celui d'un Anglais, était comme 2 : 5. (Un autre contre-maître, également anglais nous a assuré que cette évaluation, comme on pouvait le présumer, était fort exagérée). Pour la filature du coton, un fabricant a cru pouvoir exprimer la même différence par la proportion de 80 ou 90 : 145. Il paraît impossible de donner, à ce sujet, des chiffres d'une application générale. — Du reste, la disproportion entre les produits du travail a peut-être sa cause, non seulement dans les forces physiques, mais

aussi dans les qualités morales de la persévérance et de l'application. Il est vrai que les Russes ne manquent pas de persévérance, et nous avons pu en faire l'observation chez les *Jemschtschiks,* qui font les plus longs trajets sans s'arrêter, sans boire un coup, et même sans employer le stimulant de la pipe, (que nous n'avons jamais vue, autant que nous sachions, chez les paysans), et qui savent s'égayer en chantant même par le temps le plus affreux. Mais cette bonne conduite n'est pas sans interruption, surtout aux jours de fêtes et aussi souvent qu'approche la tentation. Alors le Russe du peuple aime à se soûler radicalement, et souvent un jour ne lui suffit pas. Mais quand il a eu cuvé son vin, il se remet bravement au travail, et on n'a pas à craindre qu'il recommence de sitôt. Dans plusieurs fabriques de Moscou on avait adopté comme règle, de ne laisser sortir les ouvriers, en dehors des jours féries, que le samedi, jour où ils vont au bain. Ordinairement ils ne rentrent que le lundi et souvent même ils ne rentrent pas tous, en sorte que, pour les ramener à leur devoir, il faut recourir à des châtimens (p. ex. à des retenues de salaire,) ou à l'intervention de la police. — Si d'un côté, les Russes le cèdent à d'autres nations industrielles pour la quantité du travail qu'ils produisent, on doit faire la même observation pour la qualité. Il est vrai que le peuple russe se distingue par le talent de l'imitation; ses mains font ce que ses yeux voient. Il acquiert facilement toutes sortes d'aptitudes pour exécuter dans différentes industries un travail au moins passable et, comme il ne manque pas d'un certain sentiment pour l'élégance et la beauté, il réussit parfois à produire des ouvrages gracieux et bien confectionnés. Mais en général on est d'avis que les ouvriers russes, après avoir acquis un certain degré d'aptitude, ne font plus de progrès. Voilà pourquoi, si d'un côté ils sont excellens pour le service de manœuvres, ils sont peu propres au travail de l'industrie supérieure, et aux fonctions de con-

tre-maîtres et d'inspecteurs. Aussi, ne voit-on qu'un très petit nombre de Russes exercer de pareilles fonctions. La plupart des entrepreneurs industriels, en Russie, sont des étrangers; les inspecteurs et les directeurs, les chimistes et les mécaniciens des fabriques le sont presque toujours, même dans les établissemens appartenant à des Russes. Sans doute, on doit expliquer ce phénomène par la nouveauté de pareilles entreprises et par le défaut de traditions techniques dans la nation; mais il paraît que le caractère même du peuple y est pour beaucoup. Le caractère russe se signale par un haut degré d'insouciance et de légèreté, d'où il résulte que les Russes, dans tout ce qu'ils font, se soucient bien plus de la belle apparence de leur travail que de sa perfection intrinsèque. C'est ainsi que, bien que les travaux métallurgiques fassent depuis longtemps partie de l'industrie russe et offrent certains produits, p. ex. des couteaux, d'une qualité excellente, on trouve d'autres articles de la même catégorie très mal confectionnés. Un fonctionnaire russe très compétent sur ces matières, nous a fait entendre le même grief qu'avait déjà formulé M. Friebe,*) c'est que malgré l'excellence des matériaux, les objets en fer les plus ordinaires, p. ex. les faux et les ciseaux de tailleurs, sont d'un travail fort imparfait. Il est également certain, qu'on confectionne très mal les articles de serrurerie, qui se vendent aux peuples semi - barbares de l'Asie centrale. On nous a assuré que les charmans jouets que l'on voit exposés dans les foires et dans les rues des villes, sont tellement fragiles qu'ils se brisent bientôt entre les mains des enfants. — Un fabricant nous a

*) M. Friebe dans l'ouvrage cité, Tom II, p .407, dit: „Sur six serrures confectionnées dans les fabriques de Toula, on n'en trouve assez souvent qu'une seule qui puisse servir. De même la Russie ne fournit encore aucune fine coutellerie, aucunes limes fines, ni instrumens de chirurgie et de mathématiques.“ Aujourd'hui ce reproche ne paraît plus fondé qu'en partie; j'ai vu, p. ex., de très bons couteaux de qualité fine.

dit, qu'il désirait faire disparaître de la langue russe deux locutions, dont ses ouvriers avaient l'habitude de se servir, quand on avait à blâmer leur travail; ces locutions signifient à peu près: „ça ne fait rien" ou, „c'est facile à changer". A cela il faut ajouter que le Russe, quoique capable des plus grands efforts, quand il y est forcé, manque de patience et de persévérance, dès qu'il est libre de toute contrainte. Un contre-maître anglais, à St. Pétersbourg, nous a assuré que, bien qu'on ait tort de croire à une disproportion trop forte entre le travail d'un ouvrier russe et celui d'un ouvrier anglais, il était pourtant très nécessaire de surveiller très attentivement (*to look after*) le travailleur russe. Dans un autre endroit de cet ouvrage (tom. I, ch. XIV), où il est question de la culture des arbres fruitiers, si peu en usage chez les paysans de la Grande-Russie, nous avons déjà dit que les Russes sont antipathiques à tout travail qui ne promet pas un prompt succès. Ce trait du caractère national exerce une influence également pernicieuse sur les autres branches de l'industrie, et explique peut-être les justes plaintes des fabricants, qui reprochent à leurs ouvriers, de faire dans leurs travaux une trop grande consommation de matières premières et d'étoffes dont ils usent sans économie et sans ménagement. „On gaspille trop", nous disait l'un de ces fabricans. Il y a un autre trait également fâcheux pour le patron, dans la caractère de l'ouvrier russe: c'est que ce dernier, bien que peu disposé, comme l'italien, à un acte de violence ou de vol, n'a pas des principes très sévères sur le droit de propriété, ce qui fait que de petits larcins et des détournemens accidentels sont assez fréquens parmi les travailleurs ordinaires des fabriques. Ils ne se font aucun scrupule d'employer, dans leur propre intérêt, les objets appartenant à leurs maîtres, qu'ils ont entre les mains. Aussi les propriétaires des fabriques sont-ils obligés de prendre des mesures de précaution toutes particulières.

Un de ces fabricans avait posté à l'entrée de son établissement un factionnaire, qui devait fouiller chaque ouvrier à sa sortie, pour s'assurer qu'on n'emportait rien de sa fabrique. En regard de ces penchants vicieux du caractère russe, nous devons faire ressortir une de ses qualités avantageuses. Le Russe est éminemment propre à la division du travail. Son penchant à l'imitation se rattache à la disposition d'unir son travail au travail analogue des autres; c'est une inclination instinctive pour l'association, qui se manifeste, p. ex., dans les villages industriels dont il a déjà été question. Mais si les élémens homogènes s'attirent et s'isolent, pour ainsi dire, ils sont en mêmes tems essentiellement aptes à s'allier avec d'autres dans un but de coopération, (et c'est là ce qui rend la division du travail féconde en résultats), parce qu'ils sont disposés, comme nous le voyons dans leur organisation politique, à se soumettre à une discipline nécessaire. Cette disposition se manifeste de la manière la plus saillante dans les bandes de musique, où chaque membre ne doit exécuter qu'une seule note sur un instrument à vent. (Une pareille bande de musique a donné des concerts en Allemagne, il y a quelques années). On en trouve aussi un exemple intéressant dans la fabrication des harmonicas à touches, telle qu'elle est pratiquée à Toula. Malheureusement nous n'avons pas eu l'occasion d'assister à l'espèce de charivari musical que doit produire l'épreuve des différents sons, par un si grand nombre d'enfants travaillant dans le même lieu. D'autres relations de voyage ont déjà signalé les curieux exemples de la division du travail, mis en usage par les industriels des villages russes, où p. ex. les travaux nécessaires à la confection d'un couteau sont répartis entre les divers membres d'une même famille, de manière que l'un fait la lame, l'autre le manche, un troisième les enjolivements etc. De cette façon un père de famille avec ses enfants, ses gendres et ses petits enfants, forme une espèce de

fabrique.*) Cependant ce qui est en pleine contradiction avec le principe de la division du travail, c'est la liaison qui, comme nous l'avons vu, existe entre l'agriculture et l'industrie manufacturière, liaison qui n'inspire des plaintes qu'aux entrepreneurs industriels, tandis qu'elle est un véritable bienfait pour les classes laborieuses. Les fabricans attribuent à cette cause le manque de ce qu'ils appellent la stabilité des travailleurs de fabriques. Les plaintes que les entrepreneurs font entendre à ce sujet s'expliquent facilement. Les travailleurs exercés quittent les fabriques, soit parce qu'ils sont rappelés par leurs seigneurs-terriens, soit parce qu'ils ont envie de retourner à la charrue ou d'exercer une autre branche d'industrie, de sorte que les fabricans n'ont toujours à leur disposition que des novices, auxquels ils faut apprendre le métier. Il est vrai qu'on doit attribuer ce fait non seulement à la raison que les travailleurs sont des paysans, mais à l'inconstance particulière au caractère russe, par suite de laquelle les travailleurs aiment à changer de maître, et quittent souvent clandestinement la fabrique avant l'expiration de leur contrat. Pour réprimer cet abus, la police de Moscou, d'après ce qu'on nous a rapporté, a publié un arrêté portant, que quiconque se présente pour la septième fois sur le marché des travailleurs, est passible d'une détention temporaire. Il existe à Moscou une place où se rendent les ouvriers sans ouvrage pour trouver de l'occupation.

3) Rapports des capitaux, comme condition de l'industrie.

Quant à la position légale des personnes, qui exploitent une industrie avec leurs propres capitaux (les entrepreneurs), nous pouvons en général nous référer

*) Dans l'ouvrage si connu, qui a été publié sous le titre de *la Pentarchie européenne*, on trouve, d'après un voyageur nommé Schmalz;

aux pages précédentes, et surtout à ce que nous avons dit sur l'organisation du travail, attendu que les entrepreneurs doivent être considérés tant comme ouvriers prenant part au travail, que comme chefs et directeurs de fabriques. Nous avons déjà vu que tout membre d'une *guilde* a le droit d'établir une fabrique. Pour exercer ce droit, il faut appartenir au moins à la troisième *guilde*, quand on ne fait pas partie de la noblesse héréditaire, car cette partie de la noblesse est autorisée à établir sur ses terres toutes sortes de fabriques. C'est là une disposition qui présente un contraste frappant avec les anciennes mœurs germaniques (suivant lesquelles il n'était pas permis à la noblesse de s'occuper d'industrie ou de commerce), et qui doit occasionner des abus d'autant plus graves que la noblesse, sur ces mêmes terres, peut user de ses droits seigneuriaux. Un gentilhomme qui veut établir une fabrique dans une ville, est tenu de se faire recevoir dans une *guilde*. Du reste, on assure que sur 7,000 fabriques que l'on compte dans l'empire russe, il n'y en a guère que 500 appartenant à des nobles. Nous n'avons pas de détails à donner sur la position des personnes qui placent leurs capitaux dans des entreprises industrielles sous forme de prêt.

Nous tâcherons d'abord de répondre à la question de savoir, si la Russie possède peu ou beaucoup de capitaux, en comparaison des autres pays de l'Europe, question dont la solution importe à l'appréciation de la situation industrielle d'un peuple, parce que le profit ou le taux de l'argent dépend de la quantité de capitaux disponibles, et que le taux de l'argent influe encore plus sensiblement que le prix de la main-d'œuvre sur les frais de production, comme A. Smith*) l'a déjà prouvé suffisamment.

---

une description d'une pareille famille établie dans une seule chambre.

*) A. Smith (*Inquiries*, Tom. I, ch. 9 et suiv.) démontre la propo-

Il est naturel que la Russie, sous ce rapport, se trouve dans des conditions moins avantageuses que les pays de l'Europe occidentale, dont le développement économique remonte à un passé plus reculé et qui, pour cette raison, a pu faire des progrès beaucoup plus sensibles, attendu que les capitaux d'un pays ne peuvent s'accroître qu'avec le temps. Pour prouver que les capitaux des négociants russes sont encore au dessous des besoins de leur commerce, on n'a qu'à constater dans quelles larges proportions ils sont obligés de recourir au crédit. Déjà M. Storch a observé que les négociants anglais ont coutume de faire aux marchands russes des crédits d'une année ou jusqu'après la vente des marchandises par eux livrées. Il est probable que ce système est encore pratiqué aujourd'hui, puisque nous avons appris que dans le commerce avec le continent les transactions se traitent également à terme. Les fabricants du pays se plaignent également d'être forcés d'accorder aux marchands un crédit de quelques mois au moins. Dans les foires, il est d'usage que les marchands se fassent crédit entr'eux, soit jusqu'à la foire suivante qui se tiendra dans le même lieu (comme cela se pratique presque toujours à Nijni-Novgorod, où il existe une foire annuelle), soit jusqu'à l'une des foires prochaines d'un autre lieu; ainsi p. ex. on contracte des engagemens à Nijni-Novgorod, pour la prochaine ou la deuxième foire d'Irbit, c.-à-d. pour 6 ou 18 mois. Evidemment la preuve la plus manifeste de l'insuffisance des capitaux se trouve dans le taux élevé de l'argent. L'observation de M. Storch, que le taux de l'argent, en Russie, est de 8 à 10 pCt., s'applique encore en moyenne, à l'époque actuelle. Il est vrai que le propriétaire foncier, qui offre

---

sition que la hausse du prix de la main-d'oeuvre ne fait monter les frais de production que dans une progression arithmétique, tandisque l'élévation du taux de l'argent les accroît en progression géométrique.

des garanties hypothécaires suffisantes, peut emprunter des fonds à la banque du gouvernement à raison de 4 à 5 pCt.; mais les emprunts que des industriels et des marchands sont obligés de contracter chez des particuliers, se traitent sur le pied de 8, 10, 12 pCt. et plus encore. On prétend même que, en temps de foire, on paie jusqu'à 24 pCt. d'intérêts. Un fabricant nous a dit que 12 pCt. était le chiffre des intérêts qu'un frère exigeait de son frère. Depuis plusieurs années, la banque commerciale du gouvernement a fixé le taux des escomptes à 6 pCt., mais en tenant compte des frais de provision et de garantie, les intérêts des prêts faits par cet établissement, montent à 8—12 pCt. environ. Ce taux si élevé, qui donne la mesure du rapport de l'argent, est sans doute la cause des rapides fortunes réalisées par les petits capitalistes, et surtout par les industriels qui travaillent avec leurs propres capitaux. On trouve aussi un grand nombre de riches fabricants qui, dans l'origine, ne possédaient aucun capital; le salaire réel étant très élevé, ils ont pu, par leur propre travail, réaliser un petit fonds, qui s'est rapidement accrû sous l'influence des circonstances favorables que nous venons de signaler. D'un autre côté, cet état de choses, entrave la production, parce que le taux des salaires aussi bien que le prix de l'argent étant très élevé, les frais de production doivent être infiniment plus considérables que dans les pays industriels de l'Europe occidentale. Naturellement cet inconvénient est surtout préjudiciable aux entrepreneurs qui travaillent avec des capitaux étrangers.

Ce qui, outre l'insuffisance des capitaux, contribue à élever le prix de l'argent et à entraver la production, ce sont les risques de pertes auxquelles les capitaux sont exposés dans un pays, où le commerce et l'industrie sont encore si peu avancés et réglés. Il est naturel que la Russie soit encore fort arriérée sous ce rapport, parce que son commerce, comme nous le verrons

encore, n'offre ni facilités ni sécurité suffisante. En général, les entreprises industrielles y sont très chanceuses, de sorte que si d'un côté, on peut espérer un bénéfice considérable, on risque de l'autre d'essuyer les pertes les plus graves. Bien des entreprises échouent, parce qu'on ne connaît pas encore suffisamment les conditions qui pourraient en faciliter le succès. Voilà pourquoi des exemples de fabriques fermées et de fortunes perdues, sont presqu'aussi fréquents que ceux de richesses rapidement acquises. — Outre cela il faut encore tenir compte de certaines causes accessoires. Dans ce nombre il faut classer l'usage des crédits à long terme, qui sans doute entraînent souvent la perte des créances. D'ailleurs il est naturel, que parmi la foule des étrangers qui viennent chercher fortune en Russie, il ne manque pas de mauvais sujets, d'aventuriers et de chevaliers d'industrie. La justice, en Russie, n'est pas fort estimée; il paraît pourtant qu'elle intervient promptement et énergiquement, quand il s'agit de simples dettes. Nous devons encore rappeler ici les traits caractéristiques des ouvriers russes, savoir leur insouciance, leur manque d'économie, parfois même d'intelligence et de probité, ce qui fait que le maître est toujours exposé à une perte plus ou moins considérable des matériaux qu'il leur a confiés. — Un fabricant nous a affirmé que ces faits contribuaient beaucoup à augmenter les frais de production, surtout parce que les agents de police, à l'intervention desquels on était souvent obligé de recourir, prétendaient, d'après une habitude générale, en Russie, à des gratifications et à des cadeaux qu'on était assez disposé à leur accorder, s'ils remplissaient efficacement leur devoir. (Il a ajouté au surplus, que dans le quartier qu'il habitait, à Moscou, la police était bien faite.)*)

---

*) La ville de Moscou est divisée en quartiers, dont chacun est placé sous la surveillance d'un *major de police.* Le fabricant susmentionné nous a raconté qu'un de ces employés avait l'habitude

Nous avons déjà touché, dans ce qui précède, à une condition particulière de l'industrie russe, qui a trait à la question des capitaux, c'est que, en Russie, la production exige un capital relativement plus fort que dans les pays de l'Europe occidentale, qui sont infiniment plus avancés sous le rapport de l'économie sociale. L'enterpreneur qui exploite une industrie avec des bras et des capitaux étrangers, souffre d'abord de la cherté de la main d'œuvre aussi bien que du prix élevé de l'argent. En outre ses pertes sont plus fréquentes et ses frais plus considérables qu'ailleurs. Quant à ces frais, il faut ranger parmi eux les impôts qu'on paie à l'état et à la commune. Ces impôts toutefois sont moins élevés en Russie que dans les pays précités, sans en excepter l'Allemagne où, comme on sait, les droits de l'Etat sont bien moins considérables que ceux payés en Angleterre et en France. En revanche, il est naturel que dans un pays où le système économique et technique est encore arriéré, les frais de production doivent être plus élevés, attendu que les progrès de l'industrie tendent encore plus à diminuer les frais de production, qu'à perfectionner les produits. Cette assertion est surtout applicable à l'emploi des machines, particulièrement dans la fabrication des étoffes. Il est vrai que les pays moins favorisés, peuvent s'approprier les inventions des peuples plus avancés; mais la réussite des nouveaux procédés dépend toujours d'une foule de conditions qu'il n'est pas toujours possible de réaliser promptement: pour s'en convaincre, on n'a qu'à constater les résultats obtenus par l'emploi des machines en

de l'inviter à son jour de fête, invitation à laquelle il croyait devoir répondre par un présent. En général, les présens sont chose commune en Russie; on a pour principe que si quelqu'un, fonctionnaire salarié ou non, nous rend un service, il a droit à une rémunération de notre part. — Quand un jour, en Allemagne, il était question de l'incorruptibilité des employés allemands, l'un d'eux dit: „Nous aurions beau vouloir accepter, on ne nous offre rien."

Russie. On y a introduit, pour la plupart, des machines anglaises, quoiqu'il existe déjà des fabriques de machines russes; mais le prix des premières, déjà assez élevé par lui-même, est encore augmenté par les frais de transport, et quant aux machines russes, dont le nombre n'est pas encore très considérable, on n'en fait pas beaucoup d'éloges. D'ailleurs ni les travailleurs, ni les matières brutes (p. ex. la laine russe) ne se prêtent point partout à l'application du système mécanique. En outre, l'écoulement des produits en Russie n'est pas assez considérable, pour donner aux machines l'occupation continuelle, qui seule peut couvrir les frais qu'elles occasionnent. Voilà pourquoi les qualités plus fines du fil de coton sont toujours encore au rang des objets d'importation. Pour les mêmes raisons, le tissage mécanique (qui du reste est assez rare aussi en Allemagne) est à peine pratiqué en Russie. A cela il faut ajouter encore les habitudes des ouvriers et les conditions particulières des voies de communication, comme autant de causes qui nécessitent des interruptions périodiques dans le travail des fabriques. — Pour faciliter l'industrie russe, il faudrait perfectionner les matières brutes qui, comme la laine et le chanvre, sont produites en abondance, mais dont la qualité est encore peu satisfaisante, et augmenter la production de celles que (comme la soie et le coton) le climat ne favorise que dans certaines parties de l'empire. C'est à ce double but que tend le gouvernement. Le prix des matières brutes tirées de l'étranger augmente naturellement en raison de la distance qu'elles ont à parcourir, et les produits mêmes de l'empire reviennent déjà assez cher par les frais de transport, à moins qu'ils ne soient utilisés sur le lieu même de leur provenance. Il ne faut pas oublier que la zone industrielle qui, comme nous l'avons dit, contient le plus grand nombre de fabriques, s'étend sur une superficie de 17,000 milles carrés de la Russie centrale, de sorte qu'elle est obligée de tirer la majeure partie

de ses matières brutes des autres provinces de l'Empire*). On comprend que certaines matières brutes sont à très bon marché dans les contrées qui les produisent, telles que p. ex. le blé et le bois; mais nous avons déjà dit qu'il faut porter en compte les frais de transport, même en dedans des frontières de l'empire, et il est facile de se faire une idée de l'influence fâcheuse que les dévastations des forêts ont exercée sur le prix du bois dans les contrées industrielles. Dans la raffinerie de sucre de betterave de Mikhaïlovsk, le *sajène* de bois de chauffage, y compris les frais de transport, coûtait 36 roubles, à Moscou on le payait 20 roubles et à 70 verstes de Moscou 2 roubles seulement**). Quant à des houillères, on n'en a découvert ni en grande quantité, ni de qualité satisfaisante. On n'en trouve que dans le Sud de la zone industrielle et dans les parties les plus méridionales de la Russie, de sorte que la plupart des fabricants ne peuvent se procurer de la houille qu'à des prix exorbitants. La houille recueillie dans les environs de Toula, et qui s'y vend à raison de 2 kopecks $\frac{1}{2}$ le poud, coûte à Moscou 10 à 12 kopecks, y compris le transport. Des houilles anglaises qui arrivent à St. Pétersbourg, servant de lest, y sont payées 25 kopecks le poud.

*) M. de Reden (dans l'ouvrage cité page 146) a consigné les prix qu'on payait à Moscou, en octobre 1842, pour les principales matières brutes d'origine étrangère, en les comparant aux prix payé à Hambourg vers la même époque. On y voit que les prix de Moscou, sont pour tous les articles sensiblement plus élevés, bien que, à l'égard de quelques uns de ces articles, p. ex. du coton, il faille tenir compte du droit d'entrée. Le quintal de coton d'Amérique valait à Hambourg environ 16 à 25 thalers, à Moscou 24 à 29; l'indigo, qualité moyenne, à Hambourg 100 thlrs le quintal, à Moscou 292 thlrs.; de la laine d'Espagne lavée et en toison, à Hambourg 60 thlrs., à Moscou 71 thlrs. le quintal etc.

**) On doit faire observer ici que le bois employé dans la fabrique de Mikhaïlovsk est du bois de chêne, dont il ne saurait être question à Moscou. — Un sajène équivaut à trois archines ou à un peu plus d'une brasse.

Ce qui restreint les bénéfices des entrepreneurs, c'est non seulement, la cherté de la production, mais encore le peu de débouchés qui s'offrent pour les objets fabriqués. La consommation de ces derniers est encore peu considérable en Russie, parce qu'elle est bornée presqu'entièrement à la noblesse et aux habitans des villes. Le paysan russe qui autrefois confectionnait partout lui-même tous les objets dont il avait besoin, soit pour son habillement, soit pour son habitation, a presque généralement conservé cette habitude. Il n'y déroge que dans des contrées où l'industrie et le commerce ont atteint un certain développement. C'est ainsi que dans quelques provinces l'usage des chemises de calicot, des chaussures de cuir, au lieu de souliers d'écorce, et des cafetans de drap est déjà fort répandu. D'un autre côté, plusieurs branches de l'industrie manufacturière n'ont aucun rapport avec les paysans, et la classe de ces derniers, comme on le sait, est la plus nombreuse. Nous devons rappeler ici nos observations ci-dessus consignées, sur la proportion de la population des villes comparée à celle des campagnes. La noblesse doit être rangée en même temps dans les deux catégories, attendu que la partie moins riche de l'aristocratie réside sur ses terres, tandisque la noblesse placée dans l'administration habite les villes, et que l'aristocratie opulente séjourne alternativement dans les villes et à la campagne. En général, on entend souvent exprimer le regret que la noblesse, voyant diminuer sa fortune, soit mise hors d'état de contribuer par de fortes dépenses à la prospérité du commerce et de l'industrie. La décroissance des fortunes, chez les nobles, doit être attribuée et au luxe demésuré de la plupart d'entre eux, et surtout au système du partage des biens patrimoniaux. Il n'y a qu'un petit nombre de familles nobles qui possèdent des richesses vraiment colossales. A Moscou, on commence déjà à se plaindre que l'industrie manufacturière produise plus que la consommation ne demande. — Il faut encore tenir compte

de l'imperfection des voies de communication en Russie, par suite de laquelle le commerce par terre, pour une grande partie de l'empire, ne peut avoir lieu que dans la saison où l'on fait usage des traîneaux. La condition des voies fluviales les plus importantes est également si peu satisfaisante, que la navigation ne peut avoir d'activité qu'au printemps et en automne. Enfin on doit se rappeler que toute l'organisation du commerce intérieur, conformément aux besoins particuliers de la population russe, se rattache essentiellement aux foires, c.-à-d. à des époques périodiques, en sorte qu'on a pu dire avec raison que l'industrie russe est dans un état d'intermittence. — On nous a dit aussi que les années de mauvaise récolte ont porté un grave préjudice aux intérêts de l'industrie, ce qui s'explique facilement par la raison que les revenus de la noblesse et ceux de la classe des paysans dépendent principalement des rapports de l'agriculture. On sait, du reste, que les mauvaises années ne sont pas rares. — Quant au commerce extérieur, l'exportation de la Russie, abstraction faite des marchandises qui ont leur débouché en Asie, et de quelques articles spéciaux, se borne à des objets de valeur et de qualité inférieure, tels que des toiles à voiles, des câbles, des cuirs, des chandelles de suif etc. Des quantités considérables de draps sont exportées en Chine; on expédie dans l'Asie centrale des articles en fer, des tissus etc.; mais tout cela n'est pas d'une grande importance pour l'industrie d'un si vaste empire. — Nous n'avons pas besoin de dire, que l'industrie manufacturière de la Russie n'est pas en état de soutenir hors du pays la concurrence avec celle de l'étranger. Si la cause en est dans la cherté de la production, celle-ci à son tour, provient en partie du manque de débouchés; attendu qu'un écoulement trop restreint de ses produits ne permet pas au fabricant de donner aux entreprises industrielles les dimensions, qu'elles ont généralement en Angleterre et en France. Un fabricant de Moscou qui

s'occupe de la fabrication des lampes et d'objets en bronze nous a prouvé par un exemple, les graves inconvéniens de cet état de choses, en nous faisant observer que l'importation de certains articles de son industrie était prohibée, en Russie, et que, à défaut de cette prohibition, il se verrait obligé de fermer sa fabrique, il ajouta qu'un fabricant parisien vendait environ 1500 douzaines d'un article dont il ne débitait lui-même que 1500 pièces. Les résultats de cette différence sont faciles à apprécier par le calcul suivant. Supposé que les deux fabricants, en vendant leur marchandise au même prix, gagnent l'un et l'autre 10 francs sur 100 pièces, alors le moscovite ne gagnerait toujours que 10 francs, tandisque le parisien réaliserait un bénéfice de 12 fois 10 = 120 francs. Le dernier, pour mettre celui de Moscou hors d'état de soutenir la concurrence, réduirait de 5 francs le prix de cent pièces, qu'il gagnerait toujours soixante francs, c.-à-d. six fois plus que l'autre, attendu qu'il vend 12 fois plus que lui. En outre, tout le monde sait que le produit d'une entreprise peu importante est toujours relativement moindre que celui d'un grand établissement, par la raison que les frais et les déboursés n'augmentent pas en raison de l'extension des affaires, et que le propriétaire d'un grand établissement, en employant des procédés plus perfectionnés et en tirant habilement parti des conjonctures favorables, peut se ménager des avantages qui échappent au petit entrepreneur.

Avant de finir ce chapitre sur la condition des capitaux, nous avons encore à examiner un côté de la question qui paraît d'une grande importance sous plus d'un rapport. Si d'un côté, la quantité des capitaux, en Russie, est relativement encore faible, il n'est pas moins vrai que l'argent en circulation est plus abondant qu'on ne serait porté à le présumer, et qu'il va toujours en augmentant par des causes généralement connues, savoir par le bilan commercial et par l'exploitation des mines de la Sibérie. — Il est, à la vérité, presque impossible

de constater avec précision la quantité de numéraire circulant dans un vaste empire. Quant au papier-monnaie, on peut en supputer l'importance, en tant que la quantité des pièces perdues ou détériorées n'est pas considérable, et que le papier étranger est exclu de la circulation. Pour pouvoir apprécier la circulation du numéraire, il faudrait tenir compte des quantités d'argent monnayé émises depuis les temps les plus reculés, puis de l'importance des pertes provenant de la détérioration, de la fonte et de l'exportation, enfin de la valeur des espèces étrangères circulant dans le pays, à moins qu'on ne veuille vérifier toutes les caisses du pays. Or, puisqu'il importe de connaître moins la quantité absolue du numéraire existant dans un pays, que le rapport de l'argent avec les besoins de la circulation, (un pays qui a plus de numéraire qu'un autre, ne doit point passer pour être plus riche, s'il a proportionnellement un plus grand besoin d'argent), il s'agit surtout de constater l'importance de la circulation. — Malheureusement les recherches statistiques, n'ont pas encore réussi à obtenir ce résultat. Pour calculer la quantité absolue du numéraire, on peut prendre pour base les données officielles sur les émissions d'argent monnayé qui remonteront toujours à une époque plus ou moins reculée, et les chiffres contenus dans les bilans du commerce pendant une longue série d'années; quant à la circulation, la densité de la population, les produits des contributions, la situation de l'industrie et du commerce offrent quelques points d'appui, pour établir un parallèle entre la Russie et d'autres pays. En tenant compte de ces considérations, on n'attachera que peu d'intérêt à l'évaluation d'après laquelle le numéraire de la Russie d'Europe ne s'élèverait qu'à 350 millions de thalers, c.-à-d. à 5,6 par tête, tandisque dans le reste de l'Europe, on compte environ 12,4 thalers par tête.*)

---

*) L'ouvrage de M. de Reden, intitulé: *Allgemeine Handels- und*

D'abord le chiffre précité est beaucoup trop faible, puisque d'après une donnée, sans doute officielle, du Journal de St. Pétersbourg du 19 juin (1er juillet) 1843, les quantités d'argent et d'or recueillies pendant 30 années (de 1813 à 1842) dans les mines du pays et transformées en numéraire, ont représenté une valeur de 292,293,673 roubles d'argent (environ 330 millions de Thalers de Prusse). De plus le bilan du commerce extérieur constate, d'après les listes officielles, pour 17 années (de 1824 à 1841) un excédant d'importation en or et argent monnayé, de la valeur de 40,485,033 rbls. d'argent. (M. de Reden, „l'empire russe", pag. 132 et suiv.). En outre (d'après le même auteur, pag. 132) on a fait venir, dans les années 1823 à 1838, 517 pouds et 37 livres d'or et 9736 pouds d'argent d'origine étrangère à la monnaie impériale de St. Pétersbourg. Dans les années 1819 à 1838, on a monnayé du platine pour une valeur de 2,458,000 rbls. d'argent. (Actuellement la monnaie de platine a été retirée de la circulation). Ensuite la somme de la monnaie de billon circulant dans l'empire monte à 18 millions de roubles.*) Enfin il résulte des publications les plus récentes, qu'on peut évaluer le papier-monnaie circulant dans tout l'empire à 200 millions de roubles d'argent.**) Si nous prenons encore en considé-

---

Gewerbs - Geographie und Statistik. Berlin 1843, page 532, contient ces données (probablement d'après M. de Humboldt).

*) Autrefois, on attribuait plus de valeur à la monnaie de billon (voir M. Wurst: *Observations sur quelques objets de l'économie sociale en Russie.* Berlin 1806, page 19). Mais plus tard, on a exporté beaucoup de cette monnaie, parce que sa valeur nominale n'était guère supérieure à sa valeur intrinsèque.

**) Comparez notre article: *Ueber die Handelsgesetzgebung Russlands, in Beziehung auf die Verhaeltnisse zum Auslande, insbesondere zu Preussen und dem deutschen Zollvereine*, dans la revue „*Janus*". Année 1845, livraisons 18ième, page 358. — Dans cet article, nous avons réuni plusieurs des données sus-énoncées pour en tirer des conclusions relativement à la législation douanière de la Russie.

ration que les sommes nécessaires à la circulation, en Russie, sont peu considérables par suite de l'extrême prépondérance numérique de la population agricole qui, pour la plus grande partie, n'a besoin d'argent que pour payer les impôts, nous sommes fondé à dire que la Russie possède relativement une grande quantité de numéraire. Cette opinion se trouve encore confirmée par un symptôme que les économistes considèrent comme le plus caractéristique, savoir, par la cherté générale. On sait en effet que ce n'est que la cherté générale de tous les objets qui atteste le bas prix, c.-à-d. l'abondance de l'argent. La cherté de quelques articles spéciaux ne provient souvent que de l'insuffisance des provisions, en regard de l'importance des demandes ou de l'élévation des frais de production, comme certains produits d'un pays ou d'une contrée, qui viennent en abondance ou qui n'exigent que peu de travail, peuvent être à très bon marché à côté d'une cherté générale. Telle est la situation de la Russie. Tandis que depuis le commencement du XIXième siècle, et surtout dans la période de 1820 à 1830, (voir M. de Reden, dans l'ouvrage cité pag. 90 et suiv.) on s'est plaint de la baisse des prix des produits de l'économie rurale (baisse qui sans doute doit être attribuée à des causes temporaires et qui ne porte probablement que sur le commerce extérieur), on a constaté depuis l'année 1800, une hausse dans les prix de tous les objets de première nécessité, telle qu'on n'en a pas vu de pareille sur aucune place de commerce de l'Europe. (M. de Reden, page 104 à 144, donne les tableaux des prix des denrées alimentaires à St. Pétersbourg dans les années 1770 à 1842, et croit devoir signaler comme cause essentielle de la cherté des vivres le système prohibitif, (page 605). Il n'ajoute pas d'autres explications, qui eussent été d'autant plus indispensables que dans le système douanier de la Russie, les articles de première nécessité ne sont frappés ni de prohibition

ni de droits très élevés). L'accroissement considérable du numéraire, dont il a été question plus haut, a eu lieu dans la même période. On peut voir dans l'ouvrage de M. Laveau*) que les quantités de monnaies d'or et d'argent, frappées chaque année, ont été très peu considérables). Il est probable qu'une hausse analogue des prix s'est produite dans les villes de province. — On sait généralement, — et chaque étranger qui vient en Russie confirme ce fait, — que la vie est chère dans ce pays pour les classes supérieures, bien que certains objets, ceux qui heureusement sont indispensables à la subsistance du bas peuple, soient à très bon marché. Il paraît même que, l'Angleterre exceptée, il n'y a pas de pays en Europe, où la vie soit plus chère qu'en Russie. Les quantités d'or recueillies en Sibérie, ont tellement augmenté pendant les dernières années, que la hausse des prix menace de devenir intolérable, à moins que la Russie ne trouve un débouché pour ses richesses métalliques. La quantité d'or recueilli en Russie était en 1840 de 583,97 pouds, en 1841 de 690,18 pouds, en 1842 de 971,13 pouds et en 1843 de 1294,93 pouds. Le produit de cette dernière année, si notre calcul est exact, représente une valeur de plus de 20 millions de thalers de Prusse. Il résulte de là que si la hausse des prix continue dans la même proportion, l'importance croissante des frais de production empêchera de plus en plus l'écoulement des produits russes dans les pays étrangers. — On s'est demandé d'où il vient que l'augmentation du numéraire ne se soit pas fait sentir davantage, et on a allégué, entr'autres raisons, l'immense étendue

---

*) M. Laveau dans sa „Description de Moscou" rapporte ce qui suit: „De l'année 1738 à 1763, on a émis en monnaie d'argent environ 45 millions; de 1763 à 1772, 23 millions; de cette année à 1778, 40 millions. — En pièces d'or, on a frappé environ 15 millions. — La monnaie de cuivre mise en circulation depuis l'année 1762 jusqu'en 1795, s'élève à 77 millions de roubles."

de l'empire. Quant à nous, nous croyons que cette augmentation se manifeste déjà suffisamment, et qu'avec le temps elle produira des effets encore plus sensibles, quoique une sage mesure du gouvernement ait contribué à les retarder encore: nous voulons parler de la création d'un grand fonds en numéraire affecté au rachat du papier-monnaie. Nous avons trouvé dans les journaux (Gazette universelle de Prusse, correspondance de St. Pétersbourg du 13 mars 1846) une donnée qui peut passer pour officielle, et d'après laquelle, la somme énorme de 94,347,971 rbls. 27 kopecks d'argent se trouve entassée à cet effet dans les caves de réserve, c.-à-d. enlevées à la circulation. Nous parlerons peut-être plus tard des dispositions si utiles et si justes que le gouvernement russe a prises relativement au papier-monnaie, qui autrefois a été la cause de très grands inconvéniens. — Nous nous bornons ici à constater, que d'après tous les renseignemens qui nous sont parvenus, la production manufacturière est plus chère en Russie que dans les pays de l'Europe occidentale, et que ce fait doit être attribué à des causes diverses, parmi lesquelles nous croyons devoir signaler de préférence celle, dont nous venons de parler en dernier lieu. Des fabricants et des employés, compétens dans la matière, ont sensiblement varié dans les chiffres qu'ils nous ont donnés, pour exprimer la proportion des frais de production en Russie comparés à ceux des autres pays. En effet, ces évaluations qui reposent toujours sur des faits isolés et des conditions spéciales, ne sauraient être parfaitement d'accord entr'elles. Un fabricant de drap nous a dit que ses frais de production étaient d'un tiers plus élevés que ceux des fabriques étrangères; un fabricant en étoffes de soie et de coton nous a affirmé, que ses frais étaient doubles de ceux de ses concurrens à l'étranger. Au contraire un employé du gouvernement nous a assuré que la fabrication du drap en Russie n'était que de 5 pCt. plus chère qu'en Allemagne, mais que la dif-

férence était de 8 pCt. entre les tissus de coton de la Russie et ceux de l'Angleterre. Il n'y a qu'un point sur lequel tout le monde soit d'accord, c'est sur la cherté de la production en Russie. A l'appui de cette assertion, on nous a raconté que pour la construction du chemin de fer de Moscou à St. Pétersbourg, le gouvernement, afin de favoriser l'industrie indigène, a confié aux fabriques russes la fourniture d'une partie des rails, mais qu'il a donné des ordres pour le reste aux industriels anglais, parceque ces derniers n'avaient demandé que des prix beaucoup plus modérés.

4) Des institutions du gouvernement relatives à l'industrie.

Comme nous ne saurions, sans entrer dans de trop longs détails, traiter ici des administrations de la police et de la justice, et que nous avons déjà parlé de l'organisation des corporations et *guildes*, nous nous bornerons à mentionner les institutions qui sont destinées à favoriser les progrès de l'industrie.

Nous devons citer en première ligne l'autorité spécialement instituée en vue d'encourager cette branche du travail national: c'est le département des manufactures et du commerce intérieur, formant une section du ministère des finances, et auquel se rattachent le conseil des manufactures composé, pour la plus grande partie, de fabricants (et dont une section est établie à Moscou) et 16 comités de manufactures établies dans différentes villes.*)

Parmi les établissemens d'enseignement institués par le gouvernement, nous mentionnerons, outre les chaires universitaires, créées pour l'enseignement de la

*) Déjà Pierre-le-Grand institua un collége de manufactures chargé de surveiller toutes les fabriques et manufactures, et d'appeler l'attention du gouvernement sur les améliorations à y réaliser.

technologie, les institutions polytechniques de St. Pétersbourg et de Moscou, affectées à l'instruction des artisans, et richement pourvues sous le rapport du personnel enseignant et du matériel. Nous avons déjà donné quelques détails sur l'institution de Moscou; celle de St. Pétersbourg, qui contient environ 300 élèves, possède une organisation analogue, mais elle semble embrasser un plus grand nombre d'objets d'instruction. On y enseigne tout ce qui a trait à la fabrication des étoffes, nommément la filature, le tissage, le foulage, la teinture et l'impression. On y trouve un professeur de chimie allemand, que le gouvernement a fait voyager en Allemagne, en France et en Italie. Il y existe une section particulière où l'on enseigne le dessin et le modelage. Nous avons déjà fait mention de l'école de dessin de Strogonoff à Moscou, que le gouvernement a prise à sa charge. On y trouve encore d'autres écoles appartenant à la même catégorie, nommément une école polytechnique préparatoire et une école d'architecture où l'enseignement est gratuit. — On peut encore ranger dans cette classe d'établissemens l'école industrielle fondée par le prince Démidoff et subventionnée par l'Empereur et l'Impératrice: les ouvrages des élèves sont assez bien confectionnés pour pouvoir être vendus à leur profit. On a établi sur les terres apanagées des écoles professionnelles, destinées à apprendre aux paysans les métiers qui leur sont nécessaires. Nous devons mentionner encore le corps des cadets des ingénieurs des mines, fondé par Catherine II et placé, avec le collége des mines, sous le ministère des finances. C'est une école des mines richement dotée de toute espèce de ressources, au nombre desquelles on doit signaler une collection minéralogique, que M. Erman désigne comme unique dans son genre. On y trouve des spécimens de toutes les richesses minérales de la Sibérie. L'attention du visiteur se dirige particulièrement sur le sable d'or, les grains d'or, et les gros morceaux d'or natif provenant de

l'Altaï et des rivières de ses vallées: on y voit le plus gros morceau d'or natif connu, qui pèse 87 livres, et qui n'est pas moins curieux que le squelette colossal d'un Mammouth trouvé en Sibérie. On y montre aussi une collection de modèles pour toutes les machines de l'industrie minière, tandisque les souterrains et le jardin de ce vaste établissement contiennent une carrière artificielle, dont on peut parcourir le labyrinthe, pour contempler les filons des divers métaux qui s'y trouvent imités d'après nature.

Parmi les autres institutions fondés par le gouvernement à l'effet d'encourager l'industrie nationale, nous avons déjà mentionné les expositions de l'industrie*), et le magasin des produits des manufactures russes existant à Moscou. On accorde, d'après l'usage des autres pays et surtout de l'Angleterre, des brevets aux inventions nouvelles et à l'importation d'inventions faites à l'étranger. (Voir M. de Reden, dans l'ouvrage cité page 498.) Il arrive aussi que des fabriques qui exploitent une nouvelle branche d'industrie, obtiennent un privilége jusqu'à ce qu'elles soient en état de soutenir la concurrence. (C'est un usage introduit par Pierre-le-Grand, et dont on trouve un exemple dans la fabrique de parquetterie et de mosaïque en bois de M. Mueller à St. Pétersbourg.). — Du reste, le gouvernement encourage encore au moyen d'autres faveurs la création de nouvelles fabriques, p. ex. en concédant le terrain gratuitement, en faisant aux entrepreneurs remise des droits de corporation pour les 3 premières années etc. (Voir M. de Reden p. 497.) On dit qu'aujourd'hui encore (comme au temps de Pierre I[er]) le gouvernement

---

*) La première exposition de l'industrie eut lieu à St. Pétersbourg en 1829. M. de Reden, dans l'ouvrage cité p. 496, donne le règlement publié à ce sujet. Cependant ce règlement, autant que nous sachions, a été modifié en ce sens: que l'exposition doit avoir lieu tous les trois ans, et parfois à Varsovie.

accorde à certaines fabriques des prêts sans intérêts, comme p. ex. à la fabrique d'instrumens et de machines pour l'industrie agricole, établie à Moscou par les frères Boutenop*). — Outre cela les institutions de crédit, fondées par le gouvernement, sont d'un grand avantage pour les fabricans, surtout la banque commerciale, dotée par le gouvernement d'un capital de 30 millions de roubles, et qui ne prête pas seulement sur des marchandises et sur certains papiers de l'état, mais qui escompte aussi les lettres de change de sujets russes ou d'étrangers domiciliés, qui font des affaires financières ou qui possèdent des fabriques. Cette institution est d'autant plus utile aux fabricans que, forcés de vendre leurs produits contre de seules lettres de change, ils trouvent moyen de les réaliser à la banque. Cette banque accorde aux membres des *Guildes* un crédit, égal à la somme requise pour être reçu dans une corporation; mais elle exige la garantie de deux signatures. Quant aux prêts sur marchandises, elle n'en accorde qu'aux sujets russes et sur des produits de l'industrie indigène. La banque de commerce a son siége principal à St. Pétersbourg, mais elle possède des succursales à Moscou, à Arkhangel, à Kieff, à Odessa, à Riga et à Nijni-Novgorod, pendant la foire. La banque impériale ne prête que sur des biens-fonds, et l'établissement des lombards ne reçoit que des pierreries, des joyaux et d'autres objets d'une grande valeur intrinsèque. Les instituts de prévoyance générale ne prêtent que de petites sommes.

Nous avons déjà vu que le gouvernement protége les travailleurs des fabriques par des lois, qui imposent aux patrons certaines obligations, p. ex. celle de faire soigner leurs ouvriers malades. Nous devons aussi mentionner l'hôpital de St. Pétersbourg fondé par les soins du ministre de l'intérieur, en 1841, et destiné à recevoir

---

*) Pierre I[er] avait concédé aux fabriques la faculté d'acheter des paysans; mais cet usage a été aboli plus tard.

les paysans qui servent comme travailleurs noirs (domestiques ou journaliers) ou comme ouvriers, et qui ne peuvent être reçus dans d'autres hôpitaux. Chaque individu de cette catégorie doit payer pour son permis de séjour à St. Pétersbourg un droit de 60 kopecks d'argent, et au moyen de ce sacrifice il acquiert le droit d'être traité gratuitement en cas de maladie. Dans les deux premières années de son existence, cet hôpital a reçu 3,684 malades*). Un autre hôpital est réservé aux paysans des terres apanagées. — Nous n'avons pu obtenir des renseignemens précis sur les résultats des caisses d'épargne créées en 1841. La banque de commerce reçoit également toute espèce de versemens, en effectue les transferts et les rembourse à tout terme.

Les fabriques créées et administrées par les soins du gouvernement, peuvent sans doute être considérées comme un puissant moyen de faciliter les progrès de l'industrie indigène, d'autant plus que l'industrie privée n'est pas encore assez avancée pour répondre à toutes les exigences. Les fabriques même qui ne servent que les besoins immédiats du gouvernement, comme p. ex. la fabrique d'armes à Toula, ont exercé une influence salutaire sur le développement de l'industrie indigène. De même il paraît que les fabriques de draps, destinés à l'habillement des troupes, et parmi lesquelles on signale encore aujourd'hui celle de Pawloffsk, dans le gouvernement de Moscou, ont beaucoup contribué au progrès de la draperie. Il existe encore d'autres fabriques qui fournissent certains articles (que l'industrie privée ne produit pas, ou ne produit que très mal) en très bonne qualité, et qui par là peuvent servir de modèles, quoiqu'en partie, elles travaillent peut-être sans réaliser de profits. De ce nombre sont: la manufacture impériale des gobelins à St. Pétersbourg, la fabrique impériale de porcelaine, la

*) On trouve une description de cet établissement dans le Journal du ministère de l'intérieur. Janvier 1843, p. 380.

manufacture de glaces et de verreries, ainsi que la fonderie de fer pour certaines pièces des machines à vapeur dans la même ville, puis les filatures et les tisseranderies mécaniques pour toile, laine et soie situées à Alexandroffsk près de St. Pétersbourg, la fabrique de machines dans le même endroit, la papeterie à Péterhoff etc. Dans la maison des enfans trouvés de St. Pétersbourg, on confectionne différens objets en bronze et en papier mâché, ouvrages d'aiguille etc. Nous n'avons pas à nous occuper ici des établissemens d'enseignements scientifiques et artistiques; mais nous croyons devoir signaler une fabrique d'instrumens de chirurgie et de précision existant à St. Pétersbourg et appartenant au gouvernement.

Le gouvernement a cherché par diverses mesures à faciliter l'écoulement de l'industrie indigène. Déjà Pierre I[er] avait ordonné de n'employer que du drap russe pour l'habillement des troupes; mais il n'a pas toujours été possible de se conformer rigoureusement à cette règle. Il est positif qu'en 1809, on a acheté pour l'armée du drap anglais. Depuis l'année 1820, on n'a employé que du drap russe pour l'habillement des troupes. On avait accordé, depuis 1816, aux fabricants un rouble en sus par archine de drap; mais ce supplément a été compensé depuis 1822 par l'abaissement des prix. Il est certain que le gouvernement tend à ne confier qu'aux fabricants du pays la fourniture des articles dont il a besoin. Le plus important de tous les moyens employés pour favoriser la consommation des produits indigènes, est sans contredit le système des droits protecteurs. Nous avons déjà examiné ailleurs (dans un article publié par la revue *Janus*) cette question tant de fois débattue, et dont la presse étrangère a pris prétexte pour attaquer le gouvernement russe. Ayant apprécié dans cet article d'une manière succincte mais complète les argumens dont s'arment les défenseurs et les adversaires du système protectionniste, et qu'il faut juger, à notre avis, du point de vue des besoins de la Russie,

nous croyons devoir nous borner ici à rappeler le résultat général de notre examen. On peut affirmer que la législation douanière de la Russie accorde à l'industrie indigène une protection énergique sans avoir un caractère prohibitif. En effet, le tarif russe ne contient que très peu d'exclusions, et les droits qu'il établit ne sont pas assez élevés pour s'opposer à une forte importation de produits étrangers. On en trouve la preuve non seulement dans les tableaux d'importation, mais encore dans les habitudes des classes supérieures en Russie, qui se piquent de préférer les produits étrangers à ceux du pays, et surtout de faire choix d'étoffes étrangères pour leur habillement. La presse périodique a donc tort d'attribuer à la Russie un système d'exclusion. Il est vrai que les droits du tarif russe sont en partie plus élevés que ceux du tarif français; mais il est incontestable que l'industrie française, est non seulement infiniment plus avancée, mais qu'elle produit encore à meilleur marché, de sorte qu'elle n'a nul besoin d'une protection aussi vigoureuse que l'industrie russe. L'expérience des années 1819 à 1822, où l'on avait adopté un tarif très libéral, a suffisamment prouvé que dans plusieurs branches importantes de sa production, l'industrie russe ne pouvait se passer de droits protecteurs très élevés. Nous croyons donc devoir persister dans notre opinion, que le système protectionniste est indispensable à l'industrie russe dans la période actuelle de son développement, et que les progrès de l'industrie sont avantageux à la Russie, non seulement par des considérations générales, mais encore par la situation toute particulière de ce pays. Mais d'un autre côté, nous sommes d'avis, qu'en général le système protectionniste ne doit être appliqué qu'avec une grande modération*), et nous pensons, en

*) L'auteur croit devoir appeler l'attention du lecteur sur un article qu'il a écrit sur cette matière, et qui a pour titre: *Der Zollschutz des Zollvereins und die Unterscheidungs-Zoelle*, *ge-*

outre, que la position de la Russie lui fait de cette modération un devoir impérieux. Ce qui vient surtout à l'appui de cette opinion, c'est que le développement forcé de l'industrie manufacturière porte le plus grand préjudice aux progrès de l'agriculture, qui devrait en Russie être l'objet de soins tout particuliers, parce qu'elle forme la ressource principale d'un grand pays continental. La théorie du système mercantile, sur l'équilibre commercial, dût-elle être justifiée en général, ne saurait être rigoureusement applicable à un pays qui renferme une si grande quantité de métaux précieux. Nous croyons au contraire, que l'accumulation de ces métaux, qui en diminue la valeur, tandis qu'elle fait monter le prix des marchandises et de la main-d'œuvre, peut entraîner de graves inconvéniens, nommément le danger de faire rétrograder l'industrie à peine développée. Mais supposé qu'un bilan commercial favorable dans le sens du système mercantile fût à désirer, il ne serait pas déterminé aujourd'hui par les prix des objets fabriqués en Europe qui, par suite de l'application des machines et de l'abaissement des salaires, sont considérablement diminués, mais par les matières brutes*) qui, comme il résulte des données officielles, continuent à former la véritable cause d'un bilan favorable à la Russie.

---

genueber den deutschen Kuestenstaaten und Hansestaedten dans les *Nouvelles annales historiques et politiques* de M. Buelau. Leipsick. 1846. Livraison de juin.

*) C'est ainsi que M. Beidtel (dans les *Archives* de Buddéus, livr. III[ième], page 12) dit: „On reçoit aujourd'hui contre une certaine quantité de produits bruts dix fois autant d'objets fabriqués p. ex. de cotonnades, qu'on n'en aurait reçu, il y a 40 ans.“ — Le fameux Babbage rapporte que dans l'île de Java, la filature du coton coûte 117 pCt. de la matière brute, tandis que du coton filé ne vaut en Angleterre que 33 pCt. plus, que le coton brut.

III. Des résultats de l'industrie russe.

Nous résumons dans ce chapitre quelques observations, dont la matière se trouve, en grande partie, contenue dans les données que nous avons reproduites cidessus. — En premier lieu, nous nous occuperons de la quantité et de la qualité des établissemens et des produits de l'industrie en Russie. Nous ne toucherons au commerce, qu'autant qu'il est en relation immédiate avec cette dernière. Dans le chapitre sur Moscou, nous nous sommes étendu sur ce sujet, à l'occasion de l'exposition de l'industrie et des fabriques qu'on a établies dans cette ville. — Nous produisons quelques chiffres qui, s'ils ne sont pas d'une rigoureuse précision, suffiront cependant pour donner une idée approximative de la situation et de l'importance de la fabrication indigène; mais nous serons sobre de ces chiffres, parce qu'ils sont tout simplement empruntés à des ouvrages imprimés, savoir: en partie à l'œuvre de M. de Reden (auquel nous renvoyons ceux qui désireraient des détails numériques plus complets)*), et en partie aux rapports officiels, où M. de Reden et les écrivains qu'il a cités, ont eux-mêmes puisé.

D'après M. de Reden, on ne comptait dans tout l'empire russe, en 1717, que 35 fabriques, mais déjà, en 1774, leur nombre s'élevait à 478, qui étaient placées sous la surveillance du collége des manufactures et parmi lesquelles on comptait: 64 fabriques de draps, 47 de soie, 70 de toiles, 23 de papier, 36 de verrerie et cristal, 29 de cordages. (Dans tous les autres genres, les chiffres sont inférieurs.) En 1815, le nombre de toutes les fa-

*) Voir M. de Reden, dans l'ouvrage cité, page 103, le chapitre qui traite de l'industrie des métiers. — Nous avions déjà rédigé nos observations ci-dessus consignées, quand l'article déjà mentionné de M. A. de Meyendorff parvint à notre connaissance.

briques s'élevait à 3253. Nous signalons comme d'un intérêt puissant, ces données relatives à une époque où d'importantes modifications étaient introduites dans la législation douanière, parce que les chiffres donnés servent peu à justifier les effets particuliers qu'on dit avoir été produits par ces modifications. En 1819, le gouvernement avait introduit un tarif douanier fort libéral, qui d'après les assurances qu'on nous a données dans le pays même, a été très préjudiciable à la fabrication indigène, et qui doit avoir eu pour conséquence une foule de banqueroutes. C'est à cause de cela, dit-on, qu'en 1822, ce tarif fut remplacé par le système de protection rigoureuse aujourd'hui encore en vigeur. Les tableaux communiqués par M. de Reden (dans l'ouvrage cité p. 105) présentent, sous l'empire de ce tarif, un accroissement considérable dans le nombre des fabriques, puisque ce nombre, qui en 1820, était de 3817 et en 1821 de 4576, s'élevait en 1822 à 4657. Les années suivantes, ce mouvement de progression, ne laissa pas que de suivre sa marche ascendante, quoique dans les années 1824 et 1827, il ait subi une faible interruption; mais dans les années qui suivirent, l'augmentation prend des proportions plus considérables, à ce point même que dans la dernière année portée sur ces tableaux (1839), le nombre total des fabriques s'élevait à 6855. Ces tableaux ne comprennent ni la Finlande ni le royaume de Pologne; on n'y a non plus fait entrer en compte l'exploitation des mines, des usines et des métiers. — A l'époque de notre séjour en Russie, on estimait le nombre de toutes les fabriques à 7000 environ, et on donnait comme le minimum de tous les ouvriers qui y étaient employés le chiffre de 400,000; mais déjà, en 1839, M. de Reden, sans doute d'après des tableaux officiels, portait le nombre de ces derniers à 412,931. Parmi les 6855 fabriques qui existaient en 1839, on cite: 1918 tanneries, 554 fabriques de suif, 607 d'étoffes de laine et de crin, 486 de métaux, 444 de chandelles et 13 de bougies,

270 de savons, 260 de teinture et d'impressions sur étoffes, 200 de verreries et de cristaux, 131 raffineries de sucre, 117 fabriques de draps, autant pour le tabac, 35 filatures de coton etc. On nous a communiqué, en 1843, sur ces diverses fabrications plusieurs notices, d'où il résulte que le nombre des filatures de coton était alors de 39 (avec 324,300 fuseaux); par contre on ne comptait que 2 filatures mécaniques pour le lin*). Quant aux raffineries de sucre, il ressort des documens que l'on nous a transmis, que celles qui exploitent les betteraves s'élèvent**) au chiffre de 100; mais elles sont encore si loin de répondre aux besoins de la population, nous a-t-on dit, que c'est toujours le sucre brut qui sert de base pour établir les prix. On assure que les raffineries de sucre de betterave ne peuvent prospérer, en Russie, que lorsqu'elles sont organisées sur une grande échelle. Pour ce qui concerne la quantité des produits fabriqués, on ne manque pas de données sur ce sujet, cependant ceux qui s'occupent de statistique, savent combien peu de confiance méritent les chiffres de ce genre, attendu qu'il faut se contenter des notices fournies par les producteurs, qui sont intéressés à les réduire le plus possible. En général, il n'y a guère que les produits dont la matière première a été importée de l'étranger, qu'il soit possible de contrôler. Dans la catégorie des étoffes de laine, M. de Reden mentionne pour l'année 1839, une fabrication de 9 millions d'archines (aunes), d'une valeur de 56 millions de roubles en papier (16 millions de roubles d'argent). Depuis cette époque, la fa-

---

*) Nous devons ajouter à nos observations précédentes que, outre la filature mécanique pour le lin, qui appartient au gouvernement, il en existe encore une autre en Russie qui se trouve à Wiasniki, dans le gouvernement de Vladimir et qui est la propriété d'un particulier. Les *Archives* d'Erman contiennent un mémoire sur les filatures de coton en Russie. Vol. V. liv. 2.

**) D'autres donnent un chiffre plus élevé. M. de Reden p. ex. cite 164 raffineries de sucre de betterave.

brication de cet article, suivant les renseignemens qui nous sont parvenus en 1843 et plus tard, doit avoir éprouvé une forte augmentation. M. de Meyendorff*) estime la valeur de la fabrication annuelle du drap, à la somme totale de 14 à 15 millions de roubles d'argent. On expédie en Chine (d'après une note de 1843) environ 75,000 pièces de drap russe, confectionné avec de la laine indigène. La valeur du drap qu'on y avait exporté en 1842, s'élevait, d'après les tableaux officiels, à la somme de 3,219,311 roubles d'argent. D'après M. de Meyendorff, on y expédie aussi 2 millions d'archines de cordons russes (l'archine à raison d'un rouble de papier). Il est probable que les peaux de mouton communes qui forment le vêtement le plus indispensable à l'homme du peuple, ne sont pas comprises dans les chiffres que M. de Reden donne pour les marchandises en laine: on vend chaque année en Russie 13,400,000 de ces fourrures, à raison de 4 roubles d'argent la pièce**). M. de Reden (ouvrage cité p. 119) estime la valeur des articles en coton travaillés dans le pays, en 1839, à la somme de 113 millons de roubles en papier (environ 32,200,000 roubles d'argent). Des renseignemens qui nous ont été fournis en 1843, donneront peut-être une mesure plus exacte pour ce qui concerne la quantité de cette fabrication: il en résulte, que chaque année, on confectionne dans le pays 300,000 à 320,000 pouds de coton filé, et que ce chiffre ne représente encore que les $\frac{3}{8}$ de la quantité dont on fait usage en Russie, car on en importe $\frac{5}{8}$ (environ 500,000 pouds) des pays étrangers***). Du reste, le tissage du coton n'existe en Rus-

*) Voir son article déjà cité sur l'industrie manufacturière russe; dans les *Archives* d'Erman.

**) Voir MM. de Baer et de Helmersen, *Beitraege,* etc. Vol. VII, page 201. St. Pétersbourg 1845.

***) D'après M. de Meyendorff, en 1844, on a importé jusqu'à 566,000 pouds de coton filé pour la fabrication, et, dans le pays on en a filé 350,000 pouds. En 1843, la valeur des articles en

sie que depuis 1812, et la filature du même article depuis 1827 seulement. Quant à la fabrication de la soie, on y emploie 20,000 pouds de soie indigène. Les listes officielles de l'année 1842 portent le chiffre de la soie crûe importée à 7,335$\frac{1}{4}$ pouds. D'après M. de Reden, qui reproduit une note officielle de l'année 1840 (ouvr. cité p. 120.), le gouvernement de Moscou, qui est le siége principal de la fabrication de la soie, donne un produit annuel dans cette branche d'industrie de 8$\frac{4}{7}$ millions de roubles d'argent*). Suivant les notes particulières d'un homme compétent sur la matière, on y consomme pour la fabrication 15,000 pouds de soie par an. Pour ce qui regarde la fabrication des toiles de lin et de chanvre, M. de Reden, pour l'année 1840, l'évalue au chiffre de 200,043 pièces de toiles, (toiles à voiles, toiles dites russes et toiles dites de Flandres) et pour la corderie, en 1830, au chiffre de 591,530 pouds; d'après les notes de M. de Reden, la valeur des toiles de chanvre s'élevait à un total de 10 à 12 millions de roubles en papier (2$\frac{6}{7}$ — 3$\frac{3}{7}$ millions de roubles d'argent) et celle des toiles de lin de 12 à 14 millions de roubles en papier (3$\frac{3}{7}$ à 4$\frac{1}{7}$ roubles d'argent), non compris les

---

coton, fabriqués en Russie, s'est élevée de 140 à 160 millions de roubles en papier (40 à 42 millions de roubles d'argent). L'auteur fait suivre ce chiffre comme plusieurs autres de la note: „outre la fabrication dans les maisons.“ Si M. de M. a laissé hors de compte tout le coton tissé dans les maisons particulières des ouvriers, alors le chiffre total de la fabrication du coton doit être bien plus élevé.

*) Cette donnée, comparée avec d'autres, semble être exagérée. D'après M. de Meyendorff, toute la soierie fabriquée en Russie pendant l'année 1843 (non compris naturellement la fabrication faite dans les maisons, mais qui, pour cet article ne saurait être bien importante), n'a atteint qu'une valeur de 24 à 28 millions de roubles en papier, (7 à 8 millions de roubles d'argent). D'ailleurs M. de M. ne donne tous ces chiffres que comme des évaluations approximatives.

produits de la fabrication dans les maisons d'ouvriers*). M. de Meyendorff, au sujet à la fabrication des cuirs, donne pour l'année 1843, une évaluation de 20 à 25 millions de roubles èn papier (environ 5½ ou 7 millions de roubles d'argent), et il fait la remarque que sur les 6 millions de peaux que fournit la zone pastorale, dont l'élève du bétail est la principale industrie, on en apprête 2,400,000 sur les lieux mêmes. En 1840, d'après M. de Reden, l'exportation des peaux tannées avait atteint une valeur de 4,945,745 roubles en papier (presque $1\frac{3}{7}$ millions de roubles d'arg). Dans ce chiffre, on a compris vraisemblablement les cuirs de roussi, dont l'exportation, d'après les tableaux, s'élevait en 1843, à 65,116 pouds, 113,778 pièces, représentant une valeur de 1,008,211 roubles d'argent, tandis que dans les années 1839 à 1843, l'exportation annuelle des autres cuirs préparés n'avait atteint qu'une valeur de 233,980 roubles d'argent**). Le produit de la fabrication du tabac, d'après M. de Reden, s'élevait, en 1839, au chiffre de 1,712,520 pouds. La fabrication des chandelles, d'après le même auteur, fournissait 445,000 pouds et celle des bougies 40,350 pouds. Les savonneries (d'après le même auteur) ont produit dans la même année 540,000 pouds; les raffineries de sucre de canne, en 1830 (encore d'après M. de Reden), 1,372,563 pouds. L'importation du sucre brut, s'élevait en 1843 (d'après des notes officielles), à 1,795,045 pouds, d'une valeur de 7,157,048 roubles d'argent et pendant les années 1839 à 1843, (d'après M. de

*) D'après les tableaux officiels des années 1839 à 1843, on a exporté de la Russie, en moyenne chaque année, 57,189 pièces de toiles à voiles d'une valeur de 785,773 roubles d'argent; 65,487 pièces de toiles russes, valant 411,969 roubles d'argent; 55,253 pièces de toiles de Flandres, d'une valeur de 489,023 roubles d'argent, et 272,112 pouds de cordes et de câbles, valant 625,022 roubles d'argent.

**) Lisez l'article de M. de Koeppen, si intéressant sous plusieurs rapports: „Statistique commerciale de l'empire russe," dans les *Archives* d'Erman, Vol. IV. p. 3. Berlin 1845.

Kœppen) en moyenne, à 1,765,036 pouds, représentant une valeur de 7,259,931 roubles d'argent.

Nous n'avons pas de renseignemens certains sur la totalité de la fabrication du sucre de betterave. Plusieurs fabriques (comme celle du comte Bobrinsky dont il a déjà été question) produisent des quantités immenses de cet article. En 1839 (suivant M. de Reden), on a pu apprécier cette production, d'après la consommation des betteraves, à 125,000 pouds. — M. de Kœppen*) estime la quantité d'eau-de-vie distillée chaque année, dans tout l'empire, à 32 millions de *vedro* (environ 5 millons ⅔ de seaux de Prusse). M. de Meyendorff évalue le montant des articles en fer, acier, cuivre, bronze, pour l'année 1843, de 21 à 23 millions de roubles en papier ($6-6\frac{4}{7}$ millions de roubles d'argent), non compris, sans doute, les quantités de métaux, tels qu'ils sortent des usines. Les clous forment la plus importante partie de cette fabrication (600,000 pouds en 1840). Le même auteur porte pour la même année, la valeur des meubles en bois, de 4 à 6 millions de roubles en papier, celle du papier à écrire de 2 à $2\frac{1}{2}$, celle de la poterie (non compris la briqueterie) de 8 à 10, et celle de la verrerie de 6 à 7 millions de roubles en papier. Il estime la valeur annuelle des objets fabriqués en tille à 2 millions de roubles d'argent. En général, il évalue la totalité des produits fabriqués en Russie, pendant la même année, à la somme de 102,570,000 roubles d'argent, mais sans comprendre dans cette somme, le sucre et l'eau-de-vie, deux articles dont il ne fait pas mention et qui ne sauraient être compris dans une somme de 1 million qu'il ajoute plus tard sous la rubrique de: objets divers,**) sans indication plus précise. Il fait remarquer

*) Sur les besoins de céréales en Russie, par M. de Koeppen. St. Pétersbourg, 1842.

**) M. de Meyendorff au contraire a compris le sel dans cette somme. Nous avons mentionné cet article, ainsi que le suif, les métaux bruts et à moitié fabriqués, les soies de porc et autres articles que M. de M. semble ne pas considérer comme faisant

que la Russie produit elle-même les $\frac{5}{6}$ de tous les objets fabriqués dont elle a besoin, et qu'elle n'a recours que pour $\frac{1}{6}$ à l'industrie étrangère.

Nous avons déjà indiqué, dans la première partie de ce chapitre, de quelle manière les différens genres de fabrication sont répartis dans le pays, et dans quelles contrées se trouvent les siéges principaux de certaines branches d'industrie. Nous avons également parlé, à différentes reprises, des villages industriels. Plusieurs de ces derniers se distinguent, comme nous l'avons remarqué, par une foule d'industries appartenant à la classe des métiers proprement dits, comme par exemple pour la confection d'objets d'habillemens et de chaussures. Il existe aussi, (dans le gouvernement de Jaroslaff) un lieu nommé Semenkovo, dont tous les habitans sont tailleurs de pierres; un autre nommé Prioulaki, habité par des poéliers et des maçons renommés, et, dans les environs d'Oustiug, les habitans de plusieurs villages exercent le métier de menuisiers. — Le village le plus important sous le rapport manufacturier (après Pavlovo dont nous avons parlé plusieurs fois) est Ivanovo, dont il a déjà été question dans cet ouvrage, et sur lequel un célèbre économiste russe a publié une description statistique exacte*). D'après cette description, on y compte (y compris les alentours et les *Slobodes,* qu'on peut considérer comme les faubourgs d'Ivanovo) 130 fabriques d'indiennes, dont 20 grandes, 40 moyennes et 70 plus petites. On s'occupe peu du tissage de la mousseline dans le village même, attendu que les entrepreneurs donnent le coton aux paysans des différents districts des gouvernemens de Vladimir et de Kostroma, qui le travaillent pour un salaire fixé. On peut donc compter qu'Ivanovo, dont la population est d'environ

partie de l'industrie manufacturière, dans le chapitre des denrées alimentaires et des matières premières.

*) Description du village manufacturier d'Ivanovo, par M. de Arsénieff, dans les *Archives* d'Erman; vol. IV, p. 589 et suiv.

6000 ames, occupe plus de 50,000 personnes, et qu'on y fabrique chaque année, d'après le dire des fabricans, pour 8 millions de roubles d'argent de marchandises. Sur les marchés, qui s'y tiennent chaque semaine, il se fait quelquefois, surtout dans les mois d'hiver, des ventes de coton et de mousseline pour une valeur de 90,000 roubles d'argent. Ce Manchester russe (c'est ainsi que ce village est nommé par ses habitans) a commencé surtout depuis l'incendie de Moscou (en 1812) à s'élever par son industrie actuelle à un haut degré de prospérité, bien que son importance industrielle date du XVIIIième siècle, où il s'est distingué surtout par ses forges. La Sibérie même possède, à peu de distance d'Irkoutsk, un village industriel du nom de Telma. Il est vrai que les fabriques de toiles, de draps, de cristaux et verreries, ainsi que de papier à écrire qui s'y trouve, appartiennent à la couronne; pourtant on trouve encore dans la ville et le gouvernement d'Irkoutsk différents établissements pour la fabrication des cuirs, des chandelles, des savons, des draps, etc.*)

Nous allons compléter ici les quelques observations que, dans notre rapport sur l'exposition de l'industrie moscovite, nous avons faites au sujet de la qualité des produits de l'industrie russe. M. de Meyendorf dit (ouv. cité pag. 557), qu'il a été démontré par cette exposition, que toutes les marchandises fabriquées non pour le luxe, mais pour la consommation ordinaire, ont été vendues en Russie, au même prix — la qualité étant égale, — que ces mêmes articles confectionnés en France. Ce jugement énoncé par un homme, qui connait a fond aussi bien l'industrie de la France que celle de la Russie, doit inspirer toute confiance. On peut citer pour exemple le drap russe qui, dans les qualités moyennes et inférieures, se vend 3 roubles d'argent l'archine, et qui, d'après les jugemens que j'ai entendu émettre à cet égard,

*) Notices de MM. de Baer et de Helmersen; vol. VII, page 69 et suivantes.

sont de bonne qualité et valent ce prix. Le défunt ministre des finances Cancrine, dit dans son dernier ouvrage*): „Les draps russes de qualité moyenne sont meilleurs et moins chers qu'en France.“ — On dit aussi que les produits de l'industrie cotonnière en Russie soutiennent la comparaison avec ceux de la France. — „Quant aux articles de soiries“ dit Cancrine, „il n'y a que la fabrication de Lyon avec laquelle on ne puisse pas rivaliser.“ Quant aux prix, M. de M. trouve une différence de 16 à 20 pCt. en faveur des prix français: à quoi nous devons objecter que M. Lokteff, fabricant de soieries de Moscou, prétendait pouvoir livrer certains articles à meilleur marché que les fabricants parisiens. Nous avons déjà parlé des toiles russes. Le gouvernement met tous ses efforts à favoriser la fabrication de ces toiles. En 1846 il a envoyé une commission dans les pays étrangers, en Allemagne, en Flandre etc., pour apprendre à connaître les méthodes de blanchisserie et autres procédés, qui s'y rapportent. Les toiles à voile russes, suivant M. de Meyendorff, sont en Amérique payées plus cher, que celles de l'Angleterre. La corderie russe, d'après le sentiment d'un écrivain compétent,**) est de qualité inférieure; mais il n'attribue ce défaut qu'à la négligence des fabricants. On a introduit en Russie, surtout pour certaines branches de fabrication chimique p. ex. pour le sucre, tous les perfectionnemens que l'on emploie ailleurs. Il est vrai que ces améliorations sont dues, pour la plus grande partie, à des étrangers. — Nous avons entendu émettre différens avis sur la cause du fait, que la préparation des cuirs, si supérieure pour certains articles, principalement pour le roussi et le maroquin, est moins satisfaisante pour d'autres, comme par exemple, pour le cuir à semelle. On dit qu'il est plus avantageux d'exporter les peaux brutes que de les tra-

*) Economie de la société humaine, page 246.

**) I. de Hagemeister: Mémoire sur le commerce des ports de la Nouvelle-Russie, de la Moldavie et de la Valachie. Odessa 1835.

vailler. On a aussi allégué le manque de chêne et par conséquent le manque de tan; toutefois il doit exister des moyens d'y suppléer.*) Quant à la fabrication des objets en métal, nous avons déjà dit précédemment que plusieurs de ces articles sont très bons, excellents même; mais que d'autres sont de mauvaise qualité. On importe chaque année une grande quantité de faulx venant de la Styrie. Celles que l'on fait en Russie doivent laisser beaucoup à désirer, quoique d'après MM. de Baer et de Helmersen (ouv. cité vol. 9, pag. 804), on en fabrique dans un lieu nommé Ostaschkoff qui, par leur bonne qualité, jouissent d'une grande réputation. Si, en général, l'on se plaint souvent de la qualité inférieure des ouvrages provenant de l'industrie russe et surtout du travail des ouvriers indigènes, cet inconvénient ne s'explique pas seulement par le caractère national qui manque de patience persévérante dans ces sortes de travaux; mais il faut encore tenir compte du fait, que les ouvriers russes, surtout ceux des villages industriels, ne travaillent que pour la vente, et non par suite de commandes. On conçoit (comme M. Storch le fait observer avec raison**) que ce système éteint dans l'artisan le désir de bien faire pour conserver la confiance des pratiques. A cela il faut encore ajouter que le public, et surtout celui des classes supérieures, donnant presque généralement la préférence aux ouvriers étrangers et surtout à ceux d'origine allemande, les artisans russes éprouvent moins de zèle à se perfectionner dans leur

---

*) M. Friebe (ouv. cité T. I, p. 308), parle déjà du manque de tanneries pour cuirs à semelles, à côté de la grande extension qu'ont acquise les tanneries de roussi et de maroquin. En même temps il cite une matière propre à remplacer l'écorce de chêne.

**) M. Storch dit à ce sujet: „Les ouvriers russes, ceux de quelques grandes villes exceptés, ne prennent pas la mesure des ouvrages qu'ils confectionnent, parce qu'ils travaillent, non pour certaines pratiques, mais pour la vente. De cette manière, l'ouvrage peut être mauvais sans que leur sentiment d'honneur et leurs intérêts aient à en souffrir.“

industrie. Du reste le préjugé est pour beaucoup dans cette préférence; souvent les ouvriers étrangers chargent des Russes de l'exécution d'ouvrages qu'on leur avait commandés. Nous avons occupé nous-même à Moscou un cordonnier russe dont le travail était excellent. — Il paraît que les industries des ouvriers russes doivent arriver à un plus haut degré de perfection, avant qu'on puisse espérer de voir pénétrer la vie dans le système de corporations russes. Jusqu'ici ce système ne semble guère être qu'une forme vide.*) On assure que les élections des directeurs sont généralement faites sans discernement, et que, en conséquence, les examens qu'ont à subir les maîtres qui veulent entrer dans les corporations, sont loin de répondre au but de leur institution. On nous a affirmé que ces élections et ces examens prennent presque toujours le caractère d'une société de buveurs. Cependant nous avons appris, que dans les derniers temps cet état de choses a éprouvé quelqu'amélioration.

Après avoir examiné, dans ce qui précède, les résultats directs de l'industrie russe, nous croyons devoir ajouter quelques mots sur ses résultats indirects, principalement sur l'influence qu'elle exerce sur la prospérité nationale. Si nous ne consultons les données statistiques que du point de vue ordinaire du bilan com-

---

*) M. Storch (ouv. cité Tom III, p. 190 et 374) fait sur ce sujet quelques observations qui ont encore aujourd'hui un intérêt d'actualité. Il raconte que dans les faubourgs de St. Pétersbourg, de Moscou et de Kazan, on trouve réunis dans une même cour tous les ouvriers qui sont nécessaires à la construction d'une voiture. Il n'y a qu'un seul entrepreneur qui s'enrichit, tandis que ses ouvriers ne servent que ses intérêts et sont dans son entière dépendance, parce qu'il sait se les attacher par des avances sur leurs salaires. — Le même auteur rapporte, que des artisans russes ne fournissent que des ouvrages médiocres, quand ils travaillent pour leur propre compte, tandisqu'ils exécutent en très bonne qualité le travail qui leur est confié par des patrons renommés. Aussi ajoute-t-il, qu'ils ne sont bien rétribués que lorsqu'ils travaillent sous un maître étranger.

mercial, nous constatons qu'elles sont à l'avantage de la Russie, qui doit cette supériorité principalement à l'exportation des matières premières. Cet avantage pourrait être compensé par l'accroissement de l'importation d'objets fabriqués, si les besoins de la Russie, à cet égard, étaient plus grands qu'ils ne le sont réellement; nous ne verrions pas dans ce résultat un mal pour la Russie, attendu que l'or et l'argent appartiennent aux productions du sol russe, dont l'exportation opérée en échange de produits étrangers lui est aussi avantageuse que l'exportation de tout autre article. Il résulte même de ce que nous avons dit plus haut, que l'exportation des métaux est plus désirable pour la Russie que celle de plusieurs autres produits, par la raison qu'une accumulation trop considérable de métaux précieux en fait trop baisser le prix. Il est vrai que cette baisse doit s'opérer également par suite de ce qu'on appelle un bilan commercial favorable, et qu'elle doit avoir pour conséquence naturelle de produire peu à peu un résultat opposé, attendu que le bas prix des métaux précieux dans un pays détermine, en dépit de toutes les mesures préventives, leur exportation dans d'autres pays. Bien que nous soyons de l'avis des économistes, qui considèrent les résultats du bilan commercial comme indifférens à la prospérité nationale, nous ne méconnaissons pas les avantages du devéloppement de l'industrie indigène. Si toutefois ce développement, loin de découler de la nature des choses, n'est dû qu'à des moyens artificiels, particulièrement à la protection du système douanier, dont en effet l'industrie russe ne saurait se passer actuellement, il doit être permis de se demander, si la Russie ne ferait pas mieux d'acheter à bon marché à l'étranger, ce qu'elle ne peut produire dans le pays qu'à des prix plus élevés. Nous ne sommes pas de ceux qui résolvent cette question dans un sens absolument affirmatif; nous pensons qu'il importe d'examiner, si la fabrication indigène, bien que plus coûteuse, n'est pas indispensable à l'entretien d'une partie de la population

qui, sans cela, se trouverait sans occupation et par conséquent sans moyens d'existence. Quant à cette dernière question, nous croyons devoir y répondre négativement, aussi longtemps que l'agriculture est susceptible d'un développement intérieur et extérieur, en harmonie avec l'accroissement naturel de la population. Or, la Russie, eu égard à toute l'étendue de l'empire, se trouve dans ce cas*) Pour ce qui concerne le développement intérieur, nous pouvons nous référer à différens endroits de cet ouvrage, où nous avons signalé l'imperfection de l'agriculture telle qu'elle est exploitée actuellement. Pour prouver la possibilité d'un développement extérieur, c.-à-d. d'une plus grande extension de l'agriculture, on n'a qu'à rappeler l'étendue des terres encore incultes et les progrès de la colonisation, laquelle offre le moyen de remédier à la trop grande agglomération de population, qui déjà commence à se faire sentir dans quelques contrées manufacturières. A l'appui de notre opinion, nous pouvons en appeler, tant aux maximes de l'économie sociale qu'à l'histoire du développement des nations. Nous n'avons pas même besoin d'invoquer le système des physiocrates qui, selon nous, renferme beaucoup de vérités; nous avons encore pour nous l'autorité d'Adam Smith qui, dans un passage remarquable de son célèbre ouvrage (Tom III. ch. IV. fin) développe la maxime, qu'il n'y a que l'exploitation du sol, et non l'industrie et le commerce, qui offre des ressources sûres et durables. — Aussi a-t-on trouvé, d'après des données statistiques, que, malgré l'immense extension de l'industrie anglaise, le total de ses produits manufacturiers n'atteint, pour la valeur, qu'à la moitié des produits provenant de l'exploi-

---

*) Nous avons déjà cité dans la Revue *Janus* (page 163) l'opinion d'un ministre russe, établissant que, suivant l'expérience de tous les pays, l'industrie manufacturière ne saurait prospérer que là où il existe un excédant de travailleurs et que, dans la Russie, que la nature de son sol et sa situation générale caractérisent comme un pays essentiellement agricole, les industries ne doivent être considérées que comme subordonnées à l'agriculture.

tation du sol, et que l'exportation entière de l'Angleterre ne représente que la 10ième partie de la valeur de ses produits bruts indigènes. — D'un autre côté il est incontestable, qu'il faut attacher moins de valeur aux chiffres constatant la production d'un pays, qu'au bien-être dont jouissent toutes les classes de la population. A cette pensée se rattache une foule de considérations, dont nous nous bornons à consigner ici le résultat général, c'est que l'industrie manufacturière de la Russie, pour être en arrière des autres pays, a exercé sur la condition du peuple une influence plus avantageuse que nuisible. Nous avons déjà touché cette matière en parlant des fabriques de Moscou, du prix de la main-d'œuvre et de l'organisation du travail. Nous avons signalé à cette occasion le taux élevé des salaires, la prépondérance du travail manuel sur le travail mécanique, la condition assurée des ouvriers des fabriques, les interruptions des travaux dans les manufactures, si salutaires et si agréables pour les ouvriers, enfin les industries qui s'exercent dans les maisons particulières. Pour ce qui regarde ce dernier point, M. de Meyendorf rapporte, que les $\frac{3}{4}$ de tous les ouvriers des fabriques travaillent dans leurs propres demeures. Il est évident que le travail manufacturier ne porte aucun préjudice à la moralité de ces ouvriers; avantage qui n'existe pas pour les ouvriers qui travaillent dans les établissemens de leurs maitres et qui y passent toute la journée, encore moins pour ceux qui s'engagent pour des années entières dans des fabriques éloignées de plusieurs centaines de werstes de leurs foyers, et qui perdent ainsi les habitudes de la vie domestique et du travail agricole. Nous savons que le caractère russe se prête à cette instabilité dans la manière de vivre, et que même antérieurement aux progrès de l'industrie manufacturière, le colportage pratiqué par les paysans, et les voyages fréquents des ouvriers entraînaient des inconvéniens analogues à ceux que nous avons signalés plus haut. En tenant compte de toutes ces considérations, nous sommes bien éloigné

de combattre le développement de l'industrie en Russie; nous pensons au contraire, qu'elle est indispensable à un état si vaste et renfermant tant de ressources diverses, et qu'elle est parfaitement naturelle dans la zone que nous avons désignée sous le titre de zone industrielle. D'un autre côté, nous croyons qu'il aurait été utile de ne pas pousser l'industrie au delà de ses limites naturelles, d'encourager par des moyens rationnels celles de ses branches qui répondent aux besoins de la grande masse de la population, de favoriser dans ce but l'industrie domestique dans ses rapports avec l'agriculture, et de profiter de l'instinct d'association inhérent au caractère russe, pour créer une organisation vraiment naturelle et nationale, au lieu de propager le système mécanique, emprunté à l'Angleterre, et d'enlever ainsi à l'agriculture les bras et les capitaux dont elle a besoin. — Nous avons déjà dit, que nous ne repoussons pas absolument le système des droits protecteurs, et nous en demandons encore moins la suppression immédiate, puisqu'il est en vigueur; mais nous pensons qu'il doit être peu-à-peu restreint dans son application. Aussi plusieurs mesures récentes, adoptées par le gouvernement, nous font présumer, qu'il est disposé à entrer dans la voie que nous venons d'indiquer. Il a fait beaucoup d'efforts pour encourager l'agriculture et pour améliorer la situation des paysans. Nous signalons à cet égard un décret selon nous très sage, qui permet aux paysans de payer, en blé, l'arriéré de leurs contributions. — Après avoir parlé de la condition des classes ouvrières, nous devons examiner la position des entrepreneurs. Si le résultat le plus désirable du développement industriel et commercial d'un pays est de former dans la population urbaine une classe moyenne respectable, on peut dire que la Russie, est en voie de réaliser ce résultat; cependant on a lieu de regretter, que ce développement social ne se soit effectué jusqu'ici que dans des proportions très imparfaites. Ce sont surtout les catégories des artisans et des petits fabricans, qui doivent être re-

gardées comme les élémens les plus propres à former une classe moyenne, attendu que les grands fabricans sont toujours en petit nombre et dépassent déjà le niveau des classes moyennes; mais les artisans souffrent du colportage si généralement répandu, et les petits fabricans sont écrasés par la concurrence des grands entrepreneurs. Il existe toutefois quelques branches d'industrie, p. ex. la fabrication des cuirs, fort en usage dans les petites villes, qui font exception à cette règle. — D'un autre côté, beaucoup de grandes entreprises ont échoué par une extension trop large, par des spéculations trop hardies, par l'encombrement des marchés, etc. Quoi qu'il en soit, nous croyons qu'il y a de l'exagération dans l'assertion d'un particulier de Moscou, d'ailleurs très familiarisé avec cette matière, qui prétendait, qu'en Russie, nul ne s'était encore enrichi dans des entreprises de fabrique. Il s'attachait à expliquer les grandes fortunes des fabricants de Moscou, soit par d'heureuses spéculations en maisons, soit par des opérations usuraires, etc. Il est peut-être plus juste de dire, que ces moyens n'ont contribué qu'à accroître des richesses déjà considérables. — Il est probable, que le gouvernement se verra obligé de donner à l'industrie manufacturière une organisation plus complète, et d'apporter certaines restrictions à la liberté industrielle. Alors on devra examiner les avantages et les inconvéniens des industries exercées à la campagne. Nous croyons que, quant à présent, il n'y a aucune raison de limiter aux villes l'exercice des professions; mais il sera peut-être utile de donner des institutions municipales aux villages, dans lesquels l'industrie manufacturière l'emporte sur l'agriculture et qui, par leur physionomie, se rapprochent déjà du caractère des villes. — Il n'a guère été possible d'interdire aux propriétaires nobles d'établir sur leurs terres de grandes fabriques, bien que l'exploitation industrielle ne soit pas précisément en rapport avec la mission primitive de la noblesse. D'un autre côté, il est encore plus contraire à la nature et au but du ser-

vage, que des paysans soient contraints à faire des corvées dans les fabriques. Il est vrai que cet abus devient de plus en plus rare, parceque le nombre des fabriques appartenant aux nobles va en diminuant, et que les propriétaires, au lieu d'engager leurs serfs dans les fabriques, préfèrent de les autoriser, contre l'*Obrok,* à s'engager eux-mêmes. La condition des domestiques et des ouvriers, dont l'entretien est à la charge du maître, présente un caractère tout particulier. Nous croyons que la noblesse territoriale devrait se borner aux industries, qui sont en étroite liaison avec l'agriculture, comme p. ex. la distillation, et peut-être aussi la fabrication du sucre de betterave. Les ouvriers des fabriques ne devraient être relevés du servage, que sous la condition de rester attachés aux communes dont ils font partie (comme c'est actuellement l'usage pour les paysans de la couronne), à moins qu'ils n'entrent, comme habitants des villes, dans les communes urbaines. Ce serait une grande faute, selon nous, que de les placer dans une dépendance absolue des maîtres des fabriques: ce serait jeter les bases de la servitude de fabrique, qui est la plus dure de toutes les servitudes. Du reste, nous n'avons pas à nous occuper ici de la question du servage. —

Le chapitre précédent ayant été rédigé vers l'année 1847, les ouvrages qui ont été récemmment publiés sur la statistique de la Russie n'ont pu être utilisés par l'auteur. Quand ce livre allait être mis sous presse, M. le conseiller privé de Tengoborski fit paraître le premier volume de son ouvrage intitulé: *Etudes sur les forces productives de la Russie.* Paris, 1852. Cet ouvrage contient tant de données, puisées aux sources les plus récentes que, pour le but que nous nous sommes proposé, il peut nous tenir lieu de ces sources. Nous croyons donc devoir emprunter au volume, qui vient d'être publié et qui traite des productions du sol, des rapports de population et de l'agriculture, quelques données qu'il n'est pas sans intérêt de comparer avec les renseignemens que nous avons pu fournir nous-même.

La superficie de la Russie d'Europe, à l'exclusion de la Finlande et du royaume de Pologne, que nous avons évaluée à 82—87,000 milles géographiques carrés, est, d'après les calculs du savant astronome Struve, que cite M. de Tengoborski, de 90,108 milles géographiques carrés. — Quant au royaume de Pologne, notre chiffre ne diffère qu'insensiblement de celui donné par M. Struve, mais la Finlande, selon l'évaluation de ce dernier, contient 1573 milles géographiques carrés de plus que d'après la nôtre. — La superficie du pays Transcaucasien figure dans nos évaluations avec 285 m. géogr. c. de moins, et celle de la Sibérie avec 700 m. géogr. c. de plus que dans la *Statistique comparative* de M. de Redén.

La division de la Russie d'Europe en huit régions, adoptée par M. de T. d'après M. Arsénieff, est, en général, conforme à celle que nous avons donnée nous-même, bien que nous n'ayons admis que cinq zones. M. de T. ne s'explique peut-être pas assez sur les raisons qui l'ont déterminé à adopter la division de M. Arsénieff. — La région du Nord de M. A. embrasse notre zone de la mer Blanche, et la Finlande que nous avons distinguée comme un pays à part. — Quant à notre zone de la mer Baltique, M. A. l'a divisée, en rangeant tout le gouvernement d'Olonetz dans la région du Nord et en ne comprenant dans sa région de la mer Baltique que la Courlande, la Livonie et l'Esthonie, tandis que les gouvernemens de St. Pétersbourg, Novgorod, Twer, Smolensk et Pskoff forment sa région des hauteurs Alaounes, et que les provinces de la Lithuanie et de la Russie-Blanche figurent sous le nom de région basse. — De plus sa région des Carpathes empiète par la Volhynie sur notre zone de la mer Baltique, tandis que le reste de cette région, composé de l'Ukraine et de la Petite-Russie, est, à l'exception de la majeure partie du gouvernement de Tschernigoff, identique à notre zone agricole. Aussi l'étendue assignée à la terre noire, par M. de T. (page 41) répond en général à la circonscription

de cette zone. — En outre M. A. a formé une région centrale et une région de l'Oural, qui coïncident en partie avec la terre noire et en partie avec notre zone industrielle. — Enfin la région des steppes de M. A. est plus étendue que notre zone pastorale, ce qui s'explique suffisamment par le fait qu'une partie des steppes est couverte de terre noire, et a dû être rangée par nous dans la zone agricole.

Nos observations sur la production des denrées alimentaires en Russie, se trouvent complétées par la collection de données statistiques contenues dans l'ouvrage de M. de T., au sujet des rapports numériques existant entre les terres en culture, les prairies, les forêts et le sol inculte dans les divers gouvernemens de la Russie d'Europe, d'où il résulte, d'après ses calculs, que sur une étendue, qui forme à peu près la cinquième partie de toute la superficie de la Russie d'Europe, les terres cultivées sont plus ou moins prédominantes*), que dans le pays des Cosaques du Don, qui occupe 34 millions de dessiatines, les prairies s'étendent sur 64 pCt. de toute la superficie, que dans 17 gouvernemens, représentant un tiers de toute la Russie d'Europe, la plus grande partie du sol (dans le gouvernement environ 91 pCt.) est couverte de forêts, et que dans 10 gouvernemens et dans le Grand-duché de Finlande, embrassant ensemble plus de $\frac{2}{5}$ de la Russie d'Europe, le sol inculte occupe la majeure partie (40 pCt.) de la superficie*).

*) L'auteur considère comme très richement dotées en terres arables, les contrées dans lesquelles le sol cultivé dépasse 40 pCt. du total de la superficie. Ceci a lieu dans 20 gouvernemens, qui représentent, par leur superficie, la cinquième partie de la Russie d'Europe.

*) On voit par les tableaux annexés, que l'auteur entend par sol inculte tout ce qui n'est pas terre cultivée, prairie ou forêt. Conformément à ces tableaux, la proportion du sol cultivé (champ ou jardin) est dans 9 gouvernemens au dessous de $\frac{1}{10}$ du total de la superficie, elle n'est que de $\frac{2}{100}$ dans le gouvernement d'Astrakhan et de $\frac{1}{1000}$ dans celui d'Arkhangel.

La population de la Russie d'Europe, y compris le royaume de Pologne et le Grand-duché de Finlande, est évaluée par M. de T. à 62,047,000 d'habitants et celle de toutes les possessions russes en Asie à 4,638,000 âmes pour l'année 1850. M. de T. a pris pour base les chiffres officiels publiés par M. de Kœppen, en y admettant la proportion de 1 pCt. comme moyenne de l'accroissement annuel de la population. Il résulterait de ces calculs, que nous avons assigné à la population de la Russie Asiatique un chiffre trop élevé. Quant à la densité de la population dans les diverses parties de l'empire, M. de T. a donné un extrait de l'intéressant mémoire publié en 1846 par M. de Kœppen, qui nous apprend que le gouvernement de Moscou compte, en moyenne, 2323 habitants par mille carré, celui de Koursk 2052, celui d'Orenbourg 288, celui d'Astrakhan 99 et celui d'Arkhangel 21.

Nous signalons encore comme très intéressants les calculs de M. de T. sur le rapport de l'étendue des terres cultivées au chiffre de la population, d'où il ressort que, dans la Russie d'Europe, il existe pour chaque habitant presque trois fois autant de sol productif qu'en Prusse et en France, et trois fois et demie autant qu'en Autriche, en admettant, pour ce dernier pays, les données officielles de l'année 1846.

La population urbaine de toute la Russie d'Europe est évaluée par M. de T. à 8,710 pCt. du total de la population. Ce chiffre ne diffère que peu de celui que nous avons donné d'après des notices incomplètes et remontant à une date antérieure de dix ans. Nous trouvons d'un très grand intérêt le parallèle que l'auteur établit, à cet égard, entre la Russie et trois autres grands Etats. La population urbaine représente en Autriche 12,340 du total de la population, en France 17,728 et en Prusse 27,728. (Notons que l'auteur, au sujet de la France et de l'Autriche, n'a pas compris les habitants des bourgs dans la population des villes, tandis qu'à l'égard de la Prusse, où en 1808 et en 1831

un grand nombre de petits bourgs a été élevé au rang des villes, les habitants des premiers ont dû être rangés dans la population urbaine. En Autriche les bourgs sont si nombreux et si considérables, qu'en les classant au nombre des villes, on trouverait que la population urbaine, dans ce pays, représente 24,282 du total des habitants.

Nos observations sur l'alliance si fréquente, en Russie, de l'agriculture avec d'autres industries, sont confirmées par M. de T., qui constate le manque d'ouvriers dans les villes, ajoutant que les artisans très nombreux des campagnes travaillent souvent pour la population urbaine. Il cite quelques données statistiques, dont il résulte, que plusieurs des professions les plus répandues, p. ex. celles des forgerons, des menuisiers, des cordonniers etc., comptent en raison du nombre total des habitants, 3 à 4 fois autant de maîtres et de compagnons dans les grandes villes de la Prusse que dans les villes russes.

Quant à la production de blé dans la Russie d'Europe, nous avons cité une évaluation officielle de l'année 1836, d'après laquelle elle s'élève à 223 millions de tschetwerts par an, sans y comprendre les récoltes de la Pologne et de la Finlande. M. de T. croit devoir adopter, comme plus exacte, l'évaluation de M. Protopopoff, consignée dans le Journal du ministère des domaines de l'empire (année 1842) et d'après laquelle le produit annuel de la récolte monte, en moyenne, à 250 millions de tschetwerts. En y ajoutant les produits de la Pologne et de la Finlande, il obtient un total de 260 millions de tschetwerts (y compris les pois et autres légumes secs). Suivant le même auteur, l'exportation du blé, d'après la moyenne calculée pour l'espace de 1838—1848, s'élève à 4,110,000 tschetw. par an, tandis que pour les années 1824—1838 nous ne l'avons évaluée qu'à 2 millions de tschetwerts. — Nous avons rangé les provinces de la mer Baltique parmi les provinces les plus fertiles de l'empire russe, d'après la classification de M. Storch, cité par M. de

T., l'Esthonie et la Courlande sont du nombre des provinces qui n'exportent pas de blé, attendu qu'elles n'en produisent que ce qu'il leur faut pour leur propre consommation. M. M. Protopopoff et de T. donnent, pour le produit moyen des récoltes un chiffre plus élevé que les ouvrages statistiques auxquels nous avons emprunté nos données. Selon M. Pr. on récolte, en moyenne, 4 fois la semence; M. de T. porte le produit moyen à $4\frac{1}{2}$ fois la semence.

Les données publiées par M. de T. confirment, ce que nous avons dit au sujet de l'énorme différence existant entre les prix du blé dans les diverses parties de l'empire. En 1847 un tschetwert de seigle valait 11 roubles 7 kopecks en Courlande, tandis qu'il se vendait à 1 r. 16 k. dans le gouvernement d'Orenbourg; en 1849 on le payait 6 r. 49 k. à St. Pétersbourg, tandis qu'il ne valait que 1 r. 80 k. à Koursk et à Penza.

Quant à la culture des pommes de terre, l'auteur cite un rapport émanant du ministère des domaines de l'empire et d'après lequel on a récolté en 1847 environ 19,394,000 tschetwerts de pommes de terre. M. de T. évalue la production actuelle de tout l'empire, en y comprenant la Pologne et la Finlande, à 30 millions de tschetwerts de pommes de terres. Ce chiffre prouverait que cette branche de l'industrie agricole est beaucoup plus cultivée en Russie que nous ne l'avions présumé.

Les renseignemens fournis par l'auteur au sujet de la vigne attestent que, depuis 15 ans, cette culture a pris un accroissement extraordinaire dans les provinces du Sud. En passant sous silence les détails que M. de T. donne sur la culture du tabac, des légumes, des arbres fruitiers, des plantes colorantes etc., nous nous bornons à constater qu'il évalue le produit actuel de la récolte des betteraves, dans toutes les parties de la Russie d'Europe, à 30 millions de pouds et le total du sucre qui en est tiré à un million de pouds.

Les notes publiées sur l'exportation du lin brut et du chanvre, pendant les années 1847—49, signalent pour

cette période un accroissement considérable relativement aux chiffres que nous avons produits pour l'année 1842. L'exportation de ces deux articles, dans cette période, a été, en moyenne, de 6,991,581 pouds par an. En revanche l'exportation de la graine de lin et du chénevis, dans ces trois années, a été inférieure à celle de l'année 1842. — Il ressort encore des notices de M. de T. comparées à nos propres renseignemens, que l'exportation du bois de construction a notablement augmenté dans la période de 1842 à 1848. — M. de T. cite un mémoire de M. le conseiller-d'Etat Baer, qui se trouve publié dans les Notices sur l'Empire russe, et dont certains détails sont propres à calmer les inquiétudes soulevées par la dévastation des forêts. M. de T., en y ajoutant quelques autres argumens du même genre, signale les forêts de la Sibérie comme très riches en bois de construction; mais il faudrait savoir si l'on possède, ou si l'on peut établir, les voies de communication nécessaires pour en tirer parti. La superficie des forêts de la couronne, appartenant au ressort du ministère des domaines de l'empire (les forêts apanagées et celles de l'amirauté n'entrent pas dans cette catégorie) était, en 1848, de 115,638,000 dessiatines, conformément au rapport publié par ce ministère. (Nous avons donné le chiffre de 119,000,000 dessiatines d'après le rapport de 1842.)

Nous ne voulons pas examiner ici, s'il est possible de constater, d'une manière approximativement exacte, le chiffre des bêtes à cornes que possède tout l'empire russe. En se fondant sur un rapport officiel publié par M. Arsénieff, notre auteur compte, en moyenne, 5 pièces de gros bétail sur 12 habitants. Or, cette proportion est plus favorable que celle qui existe non seulement pour la France, mais, conformément aux statistiques officielles citées par M. de T., aussi pour l'Autriche et la Prusse. Ce résultat surprenant qui, du reste, n'est guère en rapport avec les calculs de l'auteur sur la consommation de la viande, ne trouve même pas une explication suffisante dans l'étendue des steppes si favo-

rables à l'élève du bétail. — Quant à l'exportation du suif, M. de T., en prenant la moyenne de trois années (1846—1848) l'évalue à 3,810,000 pouds par an, ce qui indiquerait un accroissement sensible en comparaison de l'année 1842, pour laquelle nous avons évalué l'exportation à environ 3,300,000 pouds, à moins que M. de T., n'ait compris dans son chiffre les chandelles de suif.

Quant à la race ovine, nous avons cité M. Hassel qui évalue à 40,000,000 le total des bêtes à laine que renfermait la Russie d'Europe en 1829. M. de T. assure que ce chiffre est, en tout cas, trop élevé par rapport à l'année 1829, mais qu'il approche de la réalité quant à l'époque actuelle. — En 1844 la Russie, non compris le royaume de Pologne, a exporté 842,000 pouds de laine, ce qui atteste encore une augmentation notable, comparativement au chiffre que nous avons donné pour l'exportation de 1842 (566,000 pouds). — L'éducation des bêtes à laine fine prend, depuis 20 ans, une extension de plus en plus considérable, particulièrement dans les provinces de la mer Baltique, dans les contrées du Sud et dans le royaume de Pologne. M. de T. rapporte que dans les provinces de Livonie et d'Esthonie, le nombre total des bêtes à laine, en 1832, n'était que de 29,115, tandis qu'en 1846 il s'élevait à 400,000. Dans cette dernière année on comptait dans les gouvernemens de la Tauride, de Catherinoslaff, de Pultava, de Kherson, de Saratoff et de la Bessarabie plus de 12 millions de moutons, dont plus de 4 millions de races à laine fine.

Nos données relatives à l'éducation des abeilles et à l'industrie séricicole peuvent également être complétées ou rectifiées d'après les notes recueillies par M. de T. Il n'évalue l'exportation de la cire qu'à 11—12000 pouds par an, et il porte à 150,000 pouds au moins le total de la production annuelle; il ajoute qu'en partant de ce chiffre, on peut calculer que le pays produit 450,000 pouds de miel par an. Le produit de l'industrie séricicole, en 1850, n'a été, d'après les documents officiels, que de 20,000 pouds, d'où il résulte que l'évaluation

de M. Hagemeister, que nous avons reproduite, est trop élevée.

Pour ce qui regarde l'article des fourrures, nous n'avons pas tenu compte, dans nos notices, des chasses de la compagnie russo-américaine, dont le produit annuel est estimé, d'après la moyenne des années 1843 à 1847, à une valeur de 194,000 roubles d'argent. Si M. de T. ne croit pouvoir évaluer le produit actuel des chasses en Sibérie qu'à environ 250,000 roubles d'argent, nous trouvons ce chiffre incompatible avec les notes qui nous ont été données sur l'exportation des fourrures et sur les quantités apportées, en 1842, à la foire de Nijni-Novgorod, puisqu'il est certain que les chasses dans la Russie d'Europe, bien loin d'être plus productives que celles de la Sibérie, donnent plutôt des résultats moins satisfaisants.

Le produit de la pêche dans la mer Caspienne est porté par M. Arsénieff à 5 millions de roubles d'argent. (Nous ne l'avions évalué qu'à 5 millions de francs). Quant au produit de la pêche, dans toutes les parties de la Russie d'Europe, la Finlande et la Pologne y comprises, M. de T. croit devoir l'estimer à 15 millions de roubles d'argent comme *minimum*.

Le produit en or de toutes les mines de la Russie était en 1848 de 1,731 pouds, c.-à-d. plus de trois fois autant qu'en 1840. Dans la période de 1819 jusqu'à la fin de 1848, les quantités d'or recueillies dans toute la Russie représentent une valeur de 223,900,000 rbls. d'arg. M. de T. calcule que les mines de la Russie, vers l'année 1847, ont produit à peu près la moitié de plus que toutes les autres mines de l'Europe et celles de l'Amérique prises ensemble. — Nous sommes parfaitement d'accord avec l'auteur dans tout ce qu'il dit pour rectifier les idées exagérées qu'on a fait circuler au sujet de l'influence de l'exploitation de l'or en Californie.

La moyenne annuelle de l'exploitation de l'argent dans les mines de la Russie n'était, dans la période de 1840 à 1848, que de 1196 pouds, représentant une va-

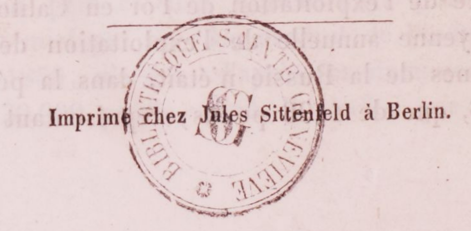
leur de 944,988 roubles. — L'exploitation du platine a beaucoup diminué d'importance, depuis que ce métal n'est plus employé à frapper de la monnaie. Le produit de l'exploitation n'était en 1847, que de 18 livres 92 zolotn.

D'après les données officielles, M. de T. calcule que l'exploitation du fer, de 1846 à 1848, a donné, en moyenne, un produit annuel de 11,856,294 pouds de fonte et de 8,374,173 pouds de fer forgé. Il paraît que ce chiffre ne comprend pas la production en fer du royaume de Pologne, qui a été évaluée, en 1843, à 3,320,410 pouds (probablement pour les deux catégories ensemble). — L'auteur fait observer combien le produit de cette exploitation est inférieur aux besoins de la population.

Dans la période de 1847 à 1849 les mines de la Russie ont fourni, en moyenne, 870,649 pouds de cuivre, et dans celle de 1847 à 1848 environ 54,350 pouds de plomb par an. L'exploitation du zinc dans le royaume de Pologne a donné, en moyenne, un produit de 210,396 pouds par an. — Le produit de l'exploitation des charbons de terre n'est évalué qu'à 2,000,000 pouds. Pour ce qui concerne les diamants on n'en a trouvé jusqu'ici que quelques fragments dans les montagnes de l'Oural. — Les magasins de la couronne ont vendu, en 1846, environ 26,250,000 pouds de sel, et M. de T. estime à 28 millions de pouds le total du produit actuel.

Le total général de la valeur brute des produits du sol russe, résultant de l'addition des chiffres donnés par M. de T., s'éléve à 2,093,500,000 roubles d'argent; toutefois l'auteur ajoute que cette évaluation reste, sans doute, bien au dessous de la réalité.

Nous n'abordons pas les intéressants renseignements sur l'agriculture de la Russie que contient la seconde partie de l'ouvrage de M. de Tengoborski, parce que cette matière n'entre pas dans le domaine de ce chapitre.



Imprimé chez Jules Sittenfeld à Berlin.

